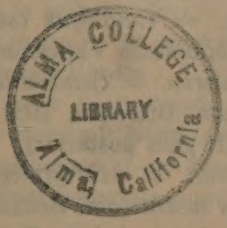
# ANALECTA BOLLANDIANA

TOMUS LXI

EDIDERUNT

PAULUS PEETERS MAURITIUS COENS
BALDVINUS DE GAIFFIER
PAULUS GROSJEAN FRANCISCUS HALKIN

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU




BRUXELLES
SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES
24, Boulevard Saint-Michel
1943

Property of
CLgA
Please return to
Graduate Theological
Union Library

*BHG.* = *Bibliotheca hagiographica graeca.* Editio altera emendatior. Bruxellis, 1909.

*BHL.* = *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis.* Bruxellis, 1898-1901. Eiusdem *Supplementi editio altera auctior.* Ibid., 1911.

*BHO.* = *Bibliotheca hagiographica orientalis.* Bruxellis, 1910.

*Catal. Gr. Germ.* = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae Belgii Angliae.* Bruxellis, 1913.

*Catal. Gr. Paris.* = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Nationalis Parisiensis.* Bruxellis, 1896.

*Catal. Gr. Vatic.* = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae.* Bruxellis, 1899.

*Catal. Lat. Brux.* = *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae Regiae Bruxellensis.* Pars I. Codices latini membranei. Bruxellis, 1886, 1889. Tomi duo.

*Catal. Lat. Paris.* = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum antiquiorum saeculo XVI qui asservantur in bibliotheca Nationali Parisiensi.* Bruxellis, 1889-1893. Tomi quattuor.

*Catal. Lat. Rom.* = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Romanarum praeter quam Vaticanae.* Bruxellis, 1909.

*Catal. Lat. Vatic.* = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Vaticanae.* Bruxellis, 1910.

*Comm. martyr. hieron.* = *Commentarius in Martyrologium hieronymianum.* Bruxellis, 1931 (*Acta Sanctorum Novembris*, t. II, pars posterior).

*Comm. martyr. rom.* = *Martyrologium Romanum... scholiis historicis instructum.* Bruxellis, 1940 (*Acta Sanctorum*, Propylaeum ad Acta Sanctorum Decembris).

*Mir. BVM.* = *Index miraculorum B. V. Mariae* editus in *Anal. Boll.*, t. XXI, p. 241-360.

*Synax. Eccl. CP.* = *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, ed. H. DELEHAYE. Bruxellis, 1902 (*Acta Sanctorum*, Propylaeum ad Acta Sanctorum Novembris).

# SAINTS DE TOLENTINO

# LA VITA SANCTI CATERVI

*Tolentino, petite ville des Marches, province de Macerata, est plus connue du public par le traité de 1797 que par ses saints. Il s'en faut cependant que le calendrier de son Église soit à dédaigner par les hagiographes. Des cas extrêmes s'y rencontrent, d'une part des noms de saints très authentiques, dont le culte s'est établi par les voies régulières ; de l'autre, des noms qui n'ont pu s'y introduire que moyennant une série d'invraisemblables erreurs, en dépit de la clarté des textes contemporains étalés aux yeux de tous.*

*Dans le propre de l'Église de Tolentino, nous relevons d'abord les fêtes du B. Thomas et de S. Nicolas de Tolentino. Le B. Thomas, franciscain, originaire de la ville même, fut martyrisé aux Indes en 1321* [1]. L'Ordo divini Officii *de 1853 le marque au 8 juin, avec le titre de patron secondaire de la ville et la mention « ex Dominica praecedenti ». Son culte a été confirmé par Léon XIII en 1894. Le 6 avril est consacré à sa mémoire dans le diocèse de Tolentino, le 9 avril chez les frères mineurs. Le 10 septembre, on célèbre un saint dont le culte a eu une large diffusion : S. Nicolas, de l'ordre des Ermites de S. Augustin, né à Sant' Angelo in Pontano, mort en 1305 à Tolentino, où il a passé une grande partie de sa vie et s'est rendu célèbre par ses prédications et ses miracles. Jusqu'au début du siècle dernier il a compté parmi les saints universellement populaires* [2].

[1] *Act. SS.*, April. t. I, p. 52-55 ; *BHL.* 8257-8268. On consultera utilement L. Wadding, *Annales Minorum*, t. VI[3] (1931), pp. 399-408, 676-77 ; *Sinica franciscana*, t. I (Quaracchi, 1929), p. 424-36 ; *Analecta franciscana*, t. III (1897), pp. 474-79, 597-613 ; G. Golubovich, *Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa*, t. II (1913), pp. 69-71, 110-13 ; t. III (1919), pp. 211-13, 219-22 ; *Archivum franciscanum historicum*, t. XVI (1923), pp. 89-103, 104-112 ; *Archivum Fratrum Praedicatorum*, t. II (1932), p. 77-83.

[2] *Act. SS.*, Sept. t. III, p. 636-743 ; *BHL.* 6230-6235 ; Supplem.[2], p. 238 ; *Comm. martyr. rom.* (1940), p. 389.

25869

*Beaucoup moins connus sont trois autres saints, dont nous relevons les noms dans l'*Ordo divini Officii *du diocèse de Tolentino uni à Macerata. Le 17 octobre :* S. Catervi martyris patroni principalis civitatis et titularis ecclesiae cathedralis ; *le 24 octobre :* Octava S. Catervi ; *le 25 :* in cathedrali S. Bassi martyris (corpus) ; *le 27 novembre :* S. Septimiae virginis. *Le moment précis où le culte local de ces trois saints s'est établi ne peut être fixé. Mais il ne saurait y avoir le moindre doute sur ses origines. Nous avons ici un exemple curieux et relativement rare d'une dévotion qui s'est développée autour d'un monument. Il s'agit d'une œuvre d'art importante, un sarcophage chrétien orné de sculptures et d'inscriptions, qui fait l'ornement de la cathédrale de Tolentino, dans la chapelle de S. Catervus. Les archéologues croient pouvoir le dater de la fin du* IV^e^ *siècle. On en connaît plusieurs reproductions, très peu satisfaisantes, que nous préférons passer sous silence. Il a été fort bien décrit par le P. Garrucci*[1]. *Malgré les difficultés particulières résultant de l'emplacement, Mgr Wilpert est parvenu à obtenir des photographies de toutes les faces du monument*[2]. *Nous ignorons pour quel motif il s'est à peu près complètement désintéressé des inscriptions, qui méritent toute notre attention.*

*Ces inscriptions sont au nombre de trois*[3]. *La première est placée sur la face principale du sarcophage, dans un cartouche, au-dessus de l'image du bon pasteur.*

FL. IVL. CATERVIVS V. C. EX PRAEF. PRAETORIO QVI VIXIT CVM SEPTIMIA SEVERINA C. F. DVLCISSIMA CONIVGE ANNIS XVI MINVS D. XIII QVIEVIT IN PACE ANNORVM LVI DIERVM XVIII XVI KAL. NOB. DEPO SITUS EST IIII KL. DCB. SEPTIMIA SEVERINA C. F. MARITO DVLCISSIMO AC SIBI SARCOFAGVM ET PANTEVM CVM TRICORO DISPOSVIT ET PERFECIT.

*Cette inscription ne présente aucune obscurité. Catervius est un ancien préfet du prétoire. Baronius*[4] *l'a identifié avec le Catervius,* comes sacrarum largitionum, *auquel fut adressé en 379 un rescrit*

[1] *Storia dell' arte cristiana,* t. V, p. 13-15 ; tav. 303, 304.
[2] *I sarcofagi cristiani antichi,* t. I, testo, pp. 7, 90-91 ; tavole 72, 73, 94.
[3] *C.I.L.,* IX, 5566.
[4] *Annales eccl.,* ad ann. 379.

*des empereurs Gratien, Valentinien et Théodose* [1]. *C'est une conjecture qui ne doit pas être dédaignée. Pour mieux l'appuyer, on a argué de la rareté du nom de Catervius. Il n'est pas tout à fait aussi rare qu'on l'avait pensé. Nous avons une épitaphe de la même époque :* Catervio filio dulcissimo qui vixit an. XXIII d. XIII dp. XII kal. Sep. Arcadio III et Onorio III (*396*). *Elle a été trouvée à Paganica* [2]. *Nous n'insisterons pas davantage sur l'identification proposée par Baronius. Elle reste problématique.*

*Catervius mourut à l'âge de 56 ans et quelques jours, le 17 octobre, et fut déposé le 28 novembre dans le mausolée que sa femme Septimia Severina fit préparer pour lui et pour elle-même. Le sarcophage fut placé dans un édicule à coupole terminé par trois absidioles* [3]. *Quand nous aurons ajouté que Catervius était chrétien, comme les scènes et les symboles dont le monument est orné suffisent à le montrer, nous aurons épuisé la série des renseignements historiques que nous possédons sur ce personnage. Dans tout cela il n'y a pas le moindre indice donnant à soupçonner qu'il se soit particulièrement distingué par ses vertus, moins encore qu'il ait versé son sang pour la foi.* Quievit in pace *est la formule usitée pour le commun des fidèles.*

*Les deux autres épitaphes ont été ajoutées plus tard. Celle de Severina est tracée sur la face postérieure du sarcophage sous le médaillon où figure son buste avec celui de son mari, dans l'attitude classique des deux époux qui se donnent la main en signe d'union.*

QVOS PARIBVS MERITIS IVNXIT MATRIMONIO DVLCI
OMNIPOTENS DOMINVS TVMVLVS CVSTODIT IN AEVVM
CATERVI SEVERINA TIBI CONIVNCTA LAETATVR
SVRGATIS PARITER CRISTO PRAESTANTE BEATI
QVOS DEI SACERDOS PROBIANVS LAVIT ET VNXIT.

*A titre de curiosité, on peut relever que les trois derniers mots de cette inscription sont une fin de vers qui se retrouve dans Ennius* [4]. *Ils veulent dire ici que le baptême et la confirmation ont été conférés à Catervius et à sa femme par les mains de l'évêque Probianus* [5].

[1] *Cod. Theodos.*, VI, 30, 3.

[2] *C.I.L.*, IX, 3601.

[3] DE ROSSI, *Roma sotterranea*, t. III, pp. 457, 472. Voir, ci-dessous, le ch. 47.

[4] *Ann.* 155. Cf. E. LÖFSTEDT, dans *Rheinisches Museum*, N. F., t. LXVII (1912), p. 211.

[5] Cf. Fr. LANZONI, *Le diocesi d'Italia* (Faenza, 1927), p. 390-92.

*L'éloge banal des deux conjoints pourrait s'appliquer à beaucoup d'autres couples ; c'est en vain qu'on y chercherait un détail caractéristique. Dans le calendrier de Tolentino, Severina est qualifiée de* virgo. *Pour justifier ce titre les érudits du pays ont été contraints de recourir à l'hypothèse gratuite de la convention faite entre époux de garder la continence dans le mariage. L'explication ne tient pas devant les termes de la troisième épitaphe, d'où il résulte que le jeune Bassus était issu du mariage de Catervius et de Severina.*

*L'épitaphe de Bassus a été gravée le long de la face principale du sarcophage, au-dessus des bas-reliefs.*

FLENDE IACES IN BASSO ITERVM DEFVNCTE CATERVI
OCCIDIT ORE GENVS NOMINE POSTERITAS
TV MEDIVS GEMMA ET GERMANIS CLAVSA METALLIS
MORTE TVA FRACTVM EST BASSE MONILE PIVM
OCTAVVS DECIMVS VIX TE SVSCEPERAT ANNVS
OCYVS ERIPITVR QUOD PLACET ESSE DEI.

*Ce texte nous apprend simplement que par la mort de Bassus la famille de Catervius s'est éteinte. Pas plus que dans l'épitaphe du père, aucun indice n'éveille dans celle-ci l'idée de la sainteté, beaucoup moins encore l'idée du martyre, suffisamment exclue d'ailleurs par l'âge du monument.*

*L'existence du culte de Catervius (à Tolentino on l'appelle Catervus) étant assurée, le saint avait sa place marquée dans les* Acta Sanctorum. *Nos prédécesseurs l'ont rencontré au 17 octobre, mais l'ont rejeté au 10 décembre* [1]. *Ils auraient été amenés par la force des choses à s'occuper le même jour de S^te^ Severina et de S. Bassus. Cette date se retrouve dans le catalogue des saints d'Italie de Ferrari* [2]. *L'auteur fait suivre sa notice, où il cite, très inexactement d'ailleurs, l'épitaphe de Catervius, de la remarque que voici :* Hac die non obitus aut depositionis memoria sed translationis recolitur ex epitaphio superiore. *On a pu voir qu'il n'y a rien de semblable à tirer de cette inscription. Il est assez étonnant qu'après en avoir fait usage, Ferrari affirme qu'elle ne se rapporte probablement pas à Catervius, dont le nom n'y figure pas. Il est vrai que, dans son texte, ce nom a été sauté.*

[1] *Act. SS.*, Oct. t. VIII, p. 6.

[2] *Catalogus sanctorum Italiae* (Mediolani, 1613), p.767-68. Le même auteur, dans son *Catalogus generalis sanctorum qui in martyrologio Romano non sunt* (Venetiis, 1625), p. 473, assigne à Catervius la date du 11 décembre.

*Il va sans dire qu'une simple lecture a suffi à des érudits comme Papebroch, Mabillon, Muratori pour reconnaître que Catervius n'avait aucun titre à prendre place parmi les saints* [1]. *Baronius, qui a ouvert si libéralement les colonnes du martyrologe romain aux saints locaux d'Italie, le passe sous silence. Notre génération, qui possède la clef des textes épigraphiques, se fait difficilement à l'idée que des inscriptions, comme celles qui nous occupent, où rien ne manque pour inviter le lecteur à la réflexion et le mettre sur ses gardes, aient donné lieu à de pareils contresens, que d'aussi graves méprises aient pu se commettre de bonne foi, et qu'un dignitaire de l'empire romain, dont on ne connaissait guère que le nom, ait pu être transformé en saint, sans qu'une fraude pieuse soit à l'origine de son culte. C'est oublier qu'il fut un temps où les vieilles inscriptions n'offraient guère que des énigmes, où un monument somptueux orné de personnages et de scènes bibliques, avec le monogramme du Christ et la croix répétés à profusion, pouvait aisément, sous l'influence des préoccupations du jour, dans lesquelles les saints tenaient une si grande place, passer pour une tombe sacrée, d'autant qu'elle était abritée sous une chapelle à coupole, rappelant le Panthéon. Une fois établis, les honneurs ecclésiastiques rendus au saint furent sanctionnés par la liturgie. L'idée ne pouvait plus venir à personne de jeter la moindre suspicion sur la légitimité d'une dévotion devenue de plus en plus chère au peuple. Du rang des confesseurs Catervius passa bientôt à celui des martyrs, devint titulaire d'une église et d'un monastère, patron principal de la cathédrale de Tolentino et de la ville elle-même.*

*Quelques dates, relevées dans les archives par C. Santini* [2] *et mieux classées par G. Colucci* [3], *permettent de suivre ces développements, à partir du XI^e siècle. Il nous suffira de citer les textes suivants. Acte de donation de 1054 :* Ego Offonus Mainardi... dono ecclesiae Sancti Catervi sexaginta modiolos terre in contrata Ripa Falconara [4]. *Acte de 1206 :* Gualterius monasterii Sancti Catervi praepositus [5]. *Acte de 1254 :* Actum in ecclesia Sancti Catervi martyris

[1] Cf. G. Colucci, *Antichità Picene*, t. X (1791), p. 133-35 ; F. Lanzoni, *Le diocesi d'Italia*, p. 390-92.

[2] *Saggio di memorie della città di Tolentino* (Macerata, 1789), p. 43-59.

[3] G. Colucci, *Antichità Picene*, t. V (Fermo, 1789), p. 247-77 ; t. X (1791 ), p. 23-138.

[4] Santini, t. c., p. 45.

[5] Santini, ibid.

Tolentini [1]. *Lettre d'indulgence de Boniface VIII, 1299 :* in festo sancti Catervi confessoris [2]. *Dans un registre dit « Libro delle Riformanze » pour les années 1474, 1475 :* Die IX octobris. Congregati in unum existentes in sacratissimo et devotissimo templo Sancti Catervi equitis et martyris celeberrimi, unici nostri almi protectoris, defensoris reipublicae Tolentinatis [3].

*Le culte de S. Catervius est certainement antérieur à l'année 1054, la première date que nous avons rencontrée. Il est à peine nécessaire de faire remarquer que, s'il avait poussé ses racines jusque dans l'antiquité chrétienne, comme on voulait s'en persuader à Tolentino, la fête aurait été fixée non au 17 octobre, date de la mort, mais, conformément à l'usage, au 28 novembre, jour de la déposition.*

*Comme preuve du martyre de Catervius, on a produit au XVIII^e^ siècle une de ces prétendues fioles de sang qu'on n'avait trouvées jusque-là que dans les catacombes romaines. Celle de Tolentino était munie, à ce qu'on nous dit, d'un sceau antique avec l'inscription :* Divi Catervi martyris sanguis, *un faux certificat, dont on ignore la provenance* [4]. *Colucci, esprit critique, qui comprenait bien que le texte de l'inscription ne fournissait aucun argument en faveur de la sainteté et du martyre de Catervius, était ébranlé par celui que l'on tirait de l'existence du vase de sang. Il partageait en cette matière l'erreur commune des archéologues de son temps* [5].

*Il était difficile que Catervius, grand martyr et patron de Tolentino, échappât à l'honneur d'être célébré par les hagiographes du lieu. Il s'écoula plusieurs siècles avant qu'ils songeassent à s'occuper de lui pour lui dresser un monument digne d'eux. Ce fut la* Vita S. Catervi *dont nous donnons le texte plus loin, sans commentaire* [6]. *Le document n'est que trop clair par lui-même. On a beau être familiarisé avec*

[1] SANTINI, p. 47.

[2] SANTINI, p. 48.

[3] SANTINI, p. 55.

[4] SANTINI, p. 53. La fiole se conservait dans la même armoire que le chef du saint. Le sang était réduit « in grumi ed in polvere ». L'auteur ajoute : « Io sulla scorta del nostro cittadino Niccola Gualtieri tengo per certo, che questo sangue fu raccolto dai fedeli nel tempo stesso del martirio del santo (cosa che costumavasi comunemente) e che la medesima ampolla sia stata sempre fin da' quei tempi fuori dell' arca nella stessa chiesa custodita e conservata. »

[5] *Antichità Picene*, t. V, p. 270-77.

[6] *BHL.* 1656 b, c.

*ce genre de littérature, on reste confondu devant l'ineptie et l'audace qui s'étalent dans ce roman, écrit en présence d'un document irrécusable, qui en ruine toutes les données, à commencer par la chronologie. Catervius y devient un contemporain des apôtres. Son histoire est faite d'un bout à l'autre de lieux communs, d'emprunts et de réminiscences, que l'on n'a pas de peine à reconnaître. Une bonne partie de l'évangile y passe par imitation ou par allusion. Un voyage en Terre Sainte, que Catervius entreprend avec sa femme, permet d'exploiter plus largement l'Écriture. Dès le berceau, le saint jeûnait deux fois par semaine. Ceci est pris dans la légende de S. Nicolas. Pour raconter le martyre, l'auteur trouvait le récit tout fait dans la catégorie des Passions épiques. Il termine par une description du mausolée. Son interprétation des sculptures ne concorde pas en tout point avec celle de Mgr Wilpert, et le texte des trois inscriptions n'est guère correct. L'explication du nom de Catervus est indiquée dès les premières pages, à propos d'une vision de Catherine, mère du saint. Un ange lui avait montré dans le ciel la* caterva martyrum *dont son fils ferait un jour partie. Cette étymologie, où Jacques de Voragine se trouve dépassé, est reprise et développée dans le long chapitre final, qui n'est qu'un tissu d'inepties.*

*Il ne faut pas s'attendre à trouver des manuscrits bien anciens de cette pièce dont le style et l'allure accusent nettement le moyen âge avancé. Nous n'en connaissons que trois copies récentes, dont la première forme le n° 20 de la XVII^e^ section du ms. 263 de la Bibliothèque universitaire de Padoue. La seconde fait partie du recueil de Constantin Caetani, volume de novembre-décembre, conservé à la bibliothèque Alexandrine, cod. 96. fol. 427-437^v^* [1]. *La troisième se trouve à la bibliothèque Vallicellane, cod. H. 11, manuscrit N de Gallonio* [2]. *C'est de ce dernier manuscrit qu'est tirée la copie qui fait partie du dossier de S. Catervius, réuni par nos prédécesseurs et conservé dans le manuscrit 8911-12 de la Bibliothèque royale de Bruxelles, fol. 153-208. La copie a été collationnée, comme l'indique une note où l'on reconnaît la main de Papebroch. Nous ne croyons pas nécessaire d'attendre la découverte d'un manuscrit plus proche de l'original pour publier cette extraordinaire composition telle que nous pouvons l'atteindre, bien qu'en plusieurs passages, un peu de*

[1] *Catal. Lat. Rom.*, p. 185.
[2] Ibid., p. 430.

*confusion accuse la négligence du copiste. Nous y avons suppléé par quelques rares conjectures. Au nom de l'évêque, écrit dans notre copie* Plobianus, *on substituera* Probianus, *attesté par une des inscriptions. Nous ne voyons pas ce qu'on pourrait ajouter pour modifier l'impression que donne la lecture du texte. La division de celui-ci en paragraphes, d'ailleurs assez inégaux, a été respectée.*

*Il existe une autre recension de la Vie de S. Catervus* [1]. *Elle a été publiée par U. Marioni* [2]. *C'est un abrégé dont la lecture est un peu moins fastidieuse que celle de la longue recension. On y chercherait vainement le moindre trait qui ne se retrouve pas dans cette dernière. Le prévôt de l'église Saint-Catervus, P. P. Pacius, en donnant l imprimatur à l'auteur, déclare que la Vie est tirée* ex antiquis codicibus nostri Archivii. *Nous possédons (Arch. C. 9) une collation très soignée de ce texte faite pour nous en 1894 par un savant hongrois, Joseph Dankó, prévôt de Saint-Martin à Presbourg. Une note de sa main nous renseigne sur le manuscrit dont il s'est servi et dont on pourra sans doute retrouver la trace : « Hanc copiam contuli cum codice meo membraneo, 17 × 12, p. 36, miro artificio saec. XVI ornato, qui olim erat Iul. Ant. Cardinalis Sanctorii, † 1602 : iam 1578, dono cuidam Romae datus adnotatur. Etiam minimas varietates lubens rubro colore distinxi. Posonii die 14 aprilis 1894. Iosephus Dankó, praepositus S. Martini de Posonio. » La bibliothèque Ambrosienne de Milan possède un manuscrit de la même Vie, écriture du XVI^e siècle* [3].

Hippolyte DELEHAYE †.

[1] *BHL.* 1656.

[2] *Vita gloriosi Iesu Christi martyris S^ti Catervi civitatis Tolentini patroni admirabilis ex antiquis Tolentinatis monasterii PP. Canonicorum Regularium Lateranen. monumentis collecta* (Maceratae, 1649), p. 13-26.

[3] *Anal. Boll.*, t. XI, p. 368. Autre copie dans le volume des *Collectanea bollandiana*, manuscrit 8911-12 de Bruxelles, cité plus haut, fol. 165-171^v.

## Vita beati Catervi militis et martyris.

1. Beatus Catervus in Roma genitus ex nobilissimis parentibus duxit originem. Cuius mater de genere senatorum orta, Catharina nomine vocabatur ; pater vero dominus Ugo proprio nomine dictus est, ex progenie praefectorum urbis descendens, praefecti praetorii officia, imperatore praesente vel absente, honorifice exercebat. Sui siquidem parentes divitiarum copia abundabant thesauris auri et argenti gemmisque pretiosis nimium locupletes, multis civitatibus et castris dominabantur ; quibus servitores et servientes filii nobilium pretiosis indumentis induti serviebant quam plurimi, et quasi a cunctis servitoribus imperatoris cum reverentia magna reverebantur. Hi tamen gentium idolis serviebant, sed divina volente clementia tunc temporis venerunt Romam gloriosi principes Petrus et Paulus, praedicantes et confutantes idola et cunctos idolis servientes, damnantes idolorum errores, pluribus rationibus approbantes, quod idolum nihil est. Nam cum idolo imprimitur aliqua forma ut colatur tamquam Deus, haec [1] forma non est opus Dei nec hominis imitantis Deum, et quicquid est vel est opus Dei vel hominis imitantis Deum.

2. Negatur idolum esse illud quod a quamplurimis putabatur, scilicet unam personam ex simulacro et spiritu constantem, sicut ex corpore et anima unus homo : putabant enim gentes quod viveret idolum et loqui posset tanquam persona ex simulacro illo et spiritu illi simulacro praesidente. Quam praedicationem audientes pater et mater S. Catervi, cognoverunt errorem idolorum, multis rationibus confutati, quod aures habent et non audient, nares habent et non odorabunt, pedes habent et non ambulabunt, et non est spiritus in ore ipsorum, testante propheta [2] ; et fidem Christi magnifice praedicatam et cuncta per ordinem exposita, quae Christus natus in terris gesserat, intellexerunt cum ordinis ratione catholicae fidei. Quae devotione in eorum animo conceperunt, timor tamen edicti imperii tantummodo hos retinuit ne conceptum sanctum opere per susceptionem sancti baptismatis demonstrarent. Sicque [3] factum est ut uterque ipsorum in corde scintillam luminis fidei retineret, sed adhuc [4] imperfecta charitate Christi, metu mortis

[1] quae *cod.* [2] Ps. 113, 6. [3] Sic quod *cod.* [4] ad hoc *cod.*

ducti, Christum publice non audebant invocare. Qui cogitantes quod nec habuerant filium, nec habebant, simulque colloquentes, quod si haberent filium, omnino ipsum in fide catholica facerent erudiri, voverunt unanimiter Domino Iesu Christo, quod si liberum eis concedat, liberum eum bono Iesu traderent et ipsum erudiri facere promittunt in fide catholica, ac sacro baptismate baptisari ; et in hac postulatione supradicta Catharina insistebat, orationi sedula in conspectu Domini lacrymis, quasi Anna mater Samuelis. Quam pius Iesus exaudire volens, aperuit ventrem eius, et concepit filium cum diu sterilis permansisset, et sic mirabiliter fecit Deus sterilem boni filii matrem laetantem [1]. Sed in nocte concepcionis filii devotissime postulati apparuit sibi in somnis missus a Deo angelus suis [2] alis velatus. Qui [3] ei dixit : « Sequere me, » et sic rapta in spiritu pervenit ad quandam civitatem, ubi audire coepit sonos suavissimae cantilenae ultra solitam notamque suavitatem. Tunc illa, admirans, quidnam hoc esset dixit. Respondens angelus dixit quod eam ducebat in caelum, ubi stans intuebatur adstantes in conspectu Dei choros angelorum et cunctos ordines sanctorum apostolorum, patriarcharum, prophetarum, martyrum, confessorum, virginum et viduarum ; et sic devota mulier in conspectu huiusmodi visionis tam delectabilis et suavis admirando delectabatur in animo, maxime intuendo catervam martyrum rubricatam sanguine Iesu Christi ; et tunc magis ac magis in catervam martyrum respiciens, puerum martyrio insignitum socium martyribus respiciebat. Cumque mater ab angelo huiusmodi visionis declarationem postularet, edocta est sonos suavissimos esse hymnos et laudes angelorum et sanctorum omnium clamantium et laudantium Deum ; et annuntiatum est sibi per dictum angelum quod filium, quem puerum vidit inter rubicundam martyrum catervam, iam concepit in utero et ipsum pariet, qui cum palma martyrii ad catervam martyrum est protinus volaturus.

3. Quod totum evigilans mulier suo coniugi per ordinem revelavit. Ex quo mirati sunt valde, glorificantes et laudantes dominum Iesum Christum. Sed considerari potest quod in huiusmodi visione annuntiatio angelica haec revelatur [4] minus dispar etiam angelicae annuntiationi factae Zachariae de Iohanne Baptista et beatae Mariae de conceptione divini Verbi, ubi dicebatur : « Ecce concipies

[1] Cf. *Ps.* 112, 9. [2] suus *cod.* [3] quae *cod.* [4] revelata *cod.*

et paries filium [1] » ; nam licet non ad sensum apparuerit angelus visione corporali, apparuit tamen in somnis, in quibus quod divinitus revelatur, mirum valde ab omnibus reputandum est.

4. Post haec autem, pueri concepti impletum est tempus pariendi et peperit filium [2] ; et quae fuerat sterilis, fecit eam Dominus matrem laetantem, in cuius ortu mira virtutum ostensio apparuit evidenter. Nam mox ortus procedens ex utero Christum iunctis manibus adoravit. Exultavit natus in terris, suo agens gratias redemptori, et quas ore exprimere Dei laudes non poterat, has exemplo operis exprimebat ; propter quod merito dici potest non adeo dissimilis a Ioanne Baptista, de quo dicitur : « Exultavit infans in utero [3] », quia ut ille in utero exultavit, ita iste mox natus extra uterum Deum iunctis manibus adoravit ; nec hoc tantum, sed etiam illico puero nato, visus est super eum quidam radius splendidissimus delectationis suavissimae a caelo progrediens, pueri linguam tangens, cunctosque in domo existentes reficiens, ac si eorum spiritus ad lucis aeternae gaudia iam traxisse[n]t.

5. Pater vero et mater haec videntes et sentientes exultaverunt gaudio valde magno gratias agentes Domino Iesu Christo, qui talem ac tantum filium est largitus. Quis enim puer esset futurus ex tantis prodigiis perpendebant, et qualem animum et virtutum copiam in futurum ostenderetur habere ; praeferebat enim in carnis effigie sanctitatem vitae, nam facies eius angelicum vultum gerens, qualis futurus erat secundum Deum, ipso aspectu vultus angelici praedicabat.

6. Videbatur in eo verecundiae gemma[m] loculentius relucere [4] cum quadam suavitate virtutis ; resplendens castius quidam radius erat indicium castitatis. Et quia natum filium largiri promiserant Domino Iesu Christo ac sacro fonte regenerari facere, inquisiere sacerdotem Deo devotum, qui filium suum sanctitate venerabilem baptisaret. Et invenerunt sacerdotem Plobianum [5] sanctitate vitae venerabilem, ab ipsis sanctissimis apostolis Petro et Paulo in sacerdotium ordinatum ; erat enim sacerdos secundum ordinem Melchisedec, orationi instans, tribulatos confortans, se exercens totaliter ad opera pietatis ; nam aut Deum orabat, aut sanctorum martirum sepeliebat cadavera, aut tribulatos propter Christum visita-

[1] Luc. 1, 31. [2] Cf. Luc 2, 6-7. [3] Luc. 1, 41. [4] reducere *cod.*
[5] *Ita cod. et deinceps ; lege :* Probianum. *Cf. supra, p. 12.*

bat, aut necessitates naturae fragilis sustentamenta donabat. Qui Plobianus cum audivisset nati pueri gesta in ordinem a parentibus enarrari, ipse devotus devotam Deo effudit lacrymam, et gratias agens festinavit quam citius puerum baptisare, constitueruntque ipsa die sequenti latenter puerum ad fontem baptismatis apportari.

7. Cum autem Plobianus sacerdos ad aquam regenerationis in ulnis suis puerum portaret, de mane adhuc desuper terram tenebris non effugatis, visa est super ipsam sacri baptismatis aquam lux splendidissima, quae relucens [1] baptismum et totam domum splendore nimio radiabat, et donec puerum baptisavit et unxit [2], semper lux illa immensa interfuit, hac prolata per Dei sacerdotem baptismi forma, illa videlicet : « Ego te baptiso in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti, » erant adstantes angeli devoto sacerdoti[o] respondentes : « Amen », iam incipiente<s> et Dei famulo famulari, qui quotidie in ministerium mittuntur propter eos qui hereditatem capiunt salutis [3] ; et Christi baptisationis in Iordani flumine baptisati non haec nimium dispar fuit, cum sicut illi fuit praesentia angelorum, sic et huic, ubi quasi ministrantes angeli respondendo interfuerant.

8. Plobianus ergo Dei sacerdos eum sacri baptismatis fonte lavit, baptisavit et unxit, id est confirmavit salutari caractere sancti chrismatis. Antiquo siquidem tempore quibusdam sacerdotibus apostoli concedebant ut simul lavarent et ungerent ; et sic quod modo solis episcopis est concessum, olim sacerdotibus concedebatur.

9. Imposuit autem ei Plobianus rogatus a parentibus nomen Catervus propter visionem matris supra dictam, vel alia quacumque causa supra in nomine assignata.

10. Puero ergo baptisato et divinis sacramentis susceptis, parentes protinus baptisati cum tota familia infantulum allactari fecerunt et enutriri, et post instrui in omni religione sanctitatis et fide devotionis ; at in ipsa lactis enutritione in eius anima adeo sanctus Spiritus inspiravit, quod illa die et magis illa hora quo prothoplastus est seductus et peccaverat, et caelestia medicamina morte Redemptoris erant humano generi propinata, abstinebat

[1] reducens *cod.* [2] auxit *cod.* [3] Cf. Hebr. 1, 14.

à lacte et a cunctis corporeis alimentis ; et cognoverunt omnes Christi fideles qui tunc temporis erant Romae Catervum Dei puerum tunc lacte nutriendum, sexta vero feria ab alimentis corporeis abstinere ; ieiunabat enim illa die, semel tantummodo lac sumens, quia iam compatiens esset in animo morti sui Redemptoris et ageret peccati paenitentiam primi parentis, ad matris ubera ablactatus, ut sic in ipsa pueritia efferior homo addisceret quod, sicuti per fructus ligni vetiti comestionem homo ceciderat a paradiso, ita per ieiunium remearet ad caelum.

**11.** Cum autem puer Dei Catervus duorum esset annorum et quasi morum gravitatem ex suis gestare videretur in corde, utpote in quo lucebat gratia divina, Septimia Severina filia magni comitis de palatio imperatoris est ei coniugio sociata ; erat enim puella coaequalis marito, parium meritorum fide ditata, pondus maiestatis gestans in mente et pari voto parique concordia in dilectione virginitatis amatrix. Felix societas, ubi matrimonium carnale contrahitur et virginalis pudicitia in fide servatur, ubi dilectio non carnis in carne sed spiritus in spiritu firmabatur in mente ! Coniuncti sunt in matrimonio carnis nihil carnale aut corporale cupientes, sed firma castitas firmum propositum stabilivit in Deo. Aetas sui nescia facta est, sed gnara virginalis virtutis ; unde dulci matrimonio iuncti ab uberibus matris sanctorum Dei consilium inchoarunt, se castrantes propter regnum caelorum [1].

**12.** Cum autem puer et puella nutriti in fide Iesu Christi usque ad tempora pubertatis Romae in domo parentum persisterent, ibi statuerunt sibi certas horas diei in quibus laudes suo redderent Redemptori : orabant enim in spiritu veritatis a media nocte usque ad tertiam et a vesperis usque in primam noctis horam, ambo pariter Deo devoti. Erudivit eos sanctus Plobianus eorum pater in fide, qui evangelium Christi praedicans mirabilia narrabat, quae Christus gessit in terris, quomodo ille caeli terraeque creator propter humanum genus factus <sit> homo ex sancta virgine, pacem volens mittere in terram, qui malum non fecit nec inventus est dolus in ore eius [2], et summi pontifices et Pharisaei tradiderunt eum Pontio Pilato ut condemnare[n]t ad mortem, ipsum praebentem maxillas alapis, faciem sputis et dorsa flagellis, nudum corpus patibulo crucis ; et impiissime disciplinatus est cum virgis quibus ad colum-

[1] Cf. Matth. 19, 12. [2] I Petr. 2, 12.

nam fuit flagellatus, cum spinis quibus fuit coronatus perforando eius caput, et cum clavis acerbissimis penetrantibus membra eius, quibus anima est a corpore separata ; propter cuius compassionem sol est obscuratus, petrae scissae sunt et terrae motus factus est per universam terram. Et sic Domini nostri Iesu Christi passionis gladius animam beati Catervi compassione intima pertransibat ; et quod die noctuque nil aliud cogitare poterat nisi Redemptoris mortem, cum multitudine lacrymarum affligens se, in ipsa sui pueritia uberrime plorabat et totus liquefiebat recogitando tantam Redemptoris violentiam passionis ; semper enim gerebat in anim illud evangeli<c>um quod terra mota, petra scissa et sol obscuratus extiterunt morti Iesu Christi compatientes, quae aliquando insensibilia fuerant : quanto magis creatura rationalis, divinitatis capax, suo debet compati Redemptori ! Quae semper usque ad ipsam sui adolescentiam compatiens meditabatur.

**13.** Tum autem perseveranter in huiusmodi conceptu ambo manentes, visitare disposuerunt loca terrae sanctae perfusa sanguine Domini nostri Iesu Christi. Illo etiam tempore Romae quoddam simulacrum erat omnium peccantium peccata deducens in manifestum, ammodum dilectum imperatori[s]. Sed tunc contigit, ipso diabolo suggerente, quod quidam pulcher iuvenis alliciens quandam virginem, carnis vitio invicem peccaverunt, et nimium timebant, ne per idolum supradictum hoc peccatum intimaretur. Sciens vero praefatus iuvenis quod beatus Catervus amicus erat Altissimi intimus, ad ipsum venit, et licet iuvenis videretur, ad pedes eius se prostravit, revelans ei peccatum et rogans denique ut eos a tanto liberaret <periculo>.

**14.** Qui malefactum redarguens breviter eidem signaculum sanctae crucis impressit in fronte, securusque factus est quod idolum commissum ipsum nullo modo poterat intimare, et mulier protinus adducta est coram idolo, ut tantum commissum nefarium prodiretur [1] ; idolum vero sic penitus effectum est mutum, ut nulli per quindecim dies posset ad interrogata respondere : paenitentem etiam puellam sic omnino tacuit, quod nulli potuit unquam ipsum [2] intimare. Multi etiam Romae suis meritis a daemonibus obsessi liberabantur ; et super infirmos nomen Iesu Christi innocens ab omni languore sanabat, dicens dominicam orationem et symbolum fidei.

[1] *ita cod.* [2] *sc.* commissum ?

15. Habebat enim mirabilem efficaciam virtutis in expellendo daemones ; itaque solo eius nomine invocato ab obsessis corporibus daemones fugiebant ; virtutis copia tanta exibat de illo, quod signo crucis facto et beato Catervo nominato, infirmi statim pristinae reddebantur sanitati.

16. Verum quia fama eius Romae crebris miraculis crescebat, nimirum volens laudem vitare humanam et amplius manens sancto proposito et desiderio visitandi loca ubi interfuit et passus est Dominus noster Iesus Christus, una cum Septimia Severina dulci et sancta coniuge et plurimis aliis iter arripuerunt, navim conscendentes ut ad loca sancta transmearent. Cumque diu per mare longo itinere navigassent, facta est tempestas valida, ita ut navis fluctibus mergeretur ; quod naufragium nautae considerantes, in mari salire se parabant, quasi vitae spem in alio non habentes. Sed beatus Catervus, non immemor imperii ventis et mari facti, sicut evangelicus textus habet, exemplo Domini sui imperavit et mari : et illico facta <est> tranquillitas magna [1], et sic tute per maria diu navigaverunt, donec pervenissent ad loca determinata.

17. Cum autem Christo eorum Domino ac ductore pervenissent ad loca sancta, invenerunt de Christi discipulis seminantibus verbum Dei ; qui cognoscentes beati Catervi et sociorum eius sanctum desiderium et propositum, Domino simul gratias egerunt et retulerunt, et Domini sacra caelestia eos perfecte docuerunt.

18. Duxerunt autem ad loca devotionis beatum Catervum, una cum Septimia Severina dulcissima coniuge et aliis suis sociis et fidelibus christianis, qui corde compungebantur, devotione maxima inflammati, et passionem Domini acerrimam ad memoriam revocabant, cuncta quae divisim gesta sunt per loca sancta, reverentia nimia memorantes, et lacrymis perfusi non modicis animo revolvebant.

19. Qui devoti fletu ineffabili condolentes visitaverunt sepulchrum Domini nostri Iesu Christi et montem Calvarium, ubi crucifixus fuit Dominus et ubi [2] suum sanguinem effudit in maxima quantitate de manibus, pedibus et latere aperto et ubi resurrexit et apparuit Magdalenae. Postea visitaverunt montem Sion, ubi fuit domus Cayphae, in qua Dominus noster fuit tota nocte flagellatus, et ibi erat columna ad quam fuit ligatus, et ibi beatus Petrus

[1] Cf. Matth. 8, 26. [2] ibi *cod.*

apostolus tertia vice negavit, et in eodem monte Sion est cella in qua Domina nostra morabatur tempore quo vixit, post ascensionem filii sui, et in illa propria migravit ex hoc mundo.

**20.** In eodem monte erat domus, in qua Christus die Iovis sancta caenavit cum discipulis suis et eorum lavit pedes, eos communicavit, et in eadem domo apostoli elegerunt beatum Mathiam apostolum loco Iudae proditoris, et in eadem domo Spiritus sanctus super apostolos in linguis igneis in Pentecosten descendit.

**21.** Insuper in eadem domo Dominus noster post resurrectionem ianuis clausis intravit ad discipulos, bis scilicet, prima die resurrectionis et post dies octo, quando erat Thomas cum aliis discipulis. Et ibi erat vas lapideum, quod dicitur pelvis, in quo misit Dominus aquam et lavit pedes discipulorum suorum, et prope dictam domum est sepulchrum sancti Stephani prothomartyris. Et descendentes de monte Sion fuerunt per viam qua apostoli portaverunt Dominam nostram ad sepulchrum in valle Iosaphat, et ibi iuxta viam est cava profunda, et ibi beatus Petrus fecit paenitentiam de negationibus. Et hinc non multum procul erat ager qui emptus fuit triginta denariis argenteis, quibus Dominus venditus fuit, et in parte illa viderunt fontem Siloe, de quo dixit Dominus illi caeco : « Vade ad natatoria Siloe [1]. »

**22.** Deinde per eandem viam venerunt ad portas aureas, per quas in Hierusalem intravit Dominus in die Palmarum, et postea visitaverunt sepulchrum Dominae nostrae in valle Iosaphat. Ibi prope erat villa, quae dicebatur Gessemani, quae est in pede montis Oliveti, et ibi est hortus, in quo Dominus oravit ad Patrem et factus est sudor eius tamquam guttae sanguinis decurrentis in terram [2]; et ibi captus fuit, quando Iudas proditor osculatus est eum salutando.

**23.** Deinde ascenderunt montem Oliveti, et ibi viderunt lapidem super quo ascendit Dominus quando ivit in caelum, et ibidem vestigia pedum suorum remanserunt, et ille est lapis super quem Iesus stans praedicabat, et monstrabat Hierusalem et flevit super illam, dicens : « Quia si cognovisses et tu [3] ».

**24.** Postea descenderunt de monte et venerunt ad locum ubi lapidatus <est> beatus Stephanus ; deinde intraverunt Hierusalem et fuerunt ad domum Ioachim et Annae parentum Dominae

[1] Ioh. 9, 11. [2] Luc. 22, 44. [3] Luc. 19, 42.

nostrae, ubi dicitur quod nata fuit virgo Maria ; et ibi iuxta viderunt Probaticam piscinam, in quam descendebat angelus et sanabatur unus.

25. Postea fuerunt ad domum Pilati, ubi Christus illusus fuit et flagellatus, consputus et corona spinea coronatus, et ibi a Pilato condemnatus ad mortem crucis. Fuerunt etiam ad domum Annae, in quam primo ductus fuit Iesus quando fuit captus, et ibi fuit alapa sibi data.

26. Item fuerunt ad locum quemdam ubi Domina nostra pasmavit [1] prae dolore, quando vidit filium super humeris crucem portare et ipsam non posse. Et iuxta hunc locum erat palatium Herodis, et ibi a longe erat domus Iudae proditoris. Et post haec iverunt ad Bethleem videre locum ubi natus fuit Dominus, et ibi reclinatus fuit super praesepe cum faeno, quod dicitur modo esse Romae. Et ista loca singula cum conditionibus singulis et alia loca devota, scilicet ubi Dominus converterat aquam in vinum et ubi suscitaverat Lazarum, et cuncta alia ineffabili devotione repleti visitaverunt, lacrymis perfusi non modicum, cum cunctis poenis animo ludibria revolvente.

27. Videns autem Deus beati Catervi fidem accensam, volens ipsum fore vas electionis in praedicatione, ut eius sonus exiret in terram, eum devotissime orantem [2], sicuti apostolos repleverat, ita replevit spiritu sapientiae et intellectus, et praedicatorem egregium ordinavit, ita linguam disertam et ornatam et gratiosam praebens, quod eius praedicatione multitudo convertebatur ad Deum. Qui per aliquantulum tempus cum Domini discipulis persistens, cum eis magnalia Dei loquebatur.

28. Denique cum divina dispositione revelatum est, recesserunt a locis Hierosolimorum ; et remeantes beatus Catervus, Septimia et cum iis aliqui christiani, mari transacto, in Apuliam pervenerunt, ubi beatus Catervus verbum Domini coepit ferventissime praedicare, inter cetera ostendens quod Christus natus ex Maria virgine, unicus Dei filius, per quem omnia facta sunt, et merito adorandus, vicerat diabolum per mirabilem congruentiam, potentiam, iustitiam et sapientiam : congruum enim fuit ut qui vicerat filium virginis, scilicet Adam factum de terra, dum adhuc virgo, vinceretur a filio virginis, scilicet Iesu Christo, Mariae virginis filio, <...> potenter eiecit ; nam ut diabolus pro deceptione primi hominis sibi domi-

[1] Pasmare, *seu* spasmare ; *gallice* « pâmer ». [2] orationem *cod.*

num usurpavit et eius titulos ubique erigebat, sic Christus victor diabolum tyrannum deiecit et nuncios ubique misit, ut diaboli cultum evacuarent et Christi statuant ; iuste vero, quia iustum est ut qui comedentem hominem vincens, hominem detinebat, a ieiunante homine victus, amplius hominem non teneret.

29. Sapienter autem ars diaboli eluditur arte Christi. Ars diaboli fuit, ut sicut accipiter capit volucrem, ita in deserto caperet Christum, ut si ubi ieiunans non famesceret, absque dubio sciret quod Deus esset, si autem esuriret, ipsum ut primum hominem per cibum devinceret ; sed cognosci Deus non potuit quia esuriit, nec vinci quia eius temptationi non cessit. Et diu verbum Dei praedicans multos ad fidem convertit Christi, et multa miracula per ipsum fiebant et infirmos multos sanabat.

30. Oblatus est ei quidam caecus et mutus a nativitate ; cui praecepit ut in nomine Domini Iesu Christi visum reciperet et auditum. Et statim qui caecus fuerat perfectam recepit sanitatem ; et cognoscens quod tantam misericordiam Deus in ipso fecerat meritis beati Catervi, ipsius viri beati Catervi discipulus et cohaeres aeterni regni est effectus, et semper eum sequebatur quocumque ibat.

31. Quaedam etiam puella cuiusdam nobilis filia et nobili viro desponsata, in mortis articulo constituta, ipsa die qua beatus Catervus ad eius castrum pervenit, viam universae carnis ingressa est. Lamentabantur pater et mater orbati filia, et sponsus voces lamentabiles ad caelum dabat. Erat quippe luctus magnus, quia puella extiterat non modicum gratiosa.

32. Cum autem beatus Catervus ad eam a parentibus ductus esset, beatus vir Dei Catervus, cunctis videntibus, genuflexus ante grabatum pie et devote oravit : « Domine Iesu Christe, qui ductus ad puellam defunctam coram cunctis adstantibus dicebas : Non est mortua puella sed dormit [1], et eam tua magna potentia a mortuis suscitans te verum Deum omnibus demonstrasti, te deprecor tua revelata potentia praesentem puellam suscitari, ut cunctus populus, errore deposito, te Deum omnium creatorem et redemptorem hominum fateatur. » Et puellam vocans alta voce, ut in nomine Iesu Christi crucifixi surgeret imperavit.

33. Ad cuius mandati vocem puella obediens, quasi foret a somno

[1] Matth. 9, 24.

excita, de lecto progrediens vitae spiritu resurrexit, et videbatur eius facies ut rosa resplendens. Quae interrogata a beato Catervo in quo loco erat a Domino deputata, respondit quod in limbo inferni propter primi hominis peccatum deposita fuit ipsa siquidem puella, ut bonae indolis et parvae aetatis fuerat, quod actuale peccatum mortis non commiserat, asserens quod pater et mater et cuncti populi essent in inferno deputati, si in Christum non crederent et fonte baptismatis non salvarentur, et quod unica erat fides salutis, quam vir Dei beatus Catervus praedicabat.

**34.** Quod audientes pater et mater et cunctus populus de castro, omnes sunt a beato Catervo protinus baptisati et in fide instructi et in honorem Genitricis Dei <ecclesiam> fabricarunt et in fide Domini stabiles permanserunt.

**35.** Beatus autem Catervus, spiritu Dei duce, postea in marcham Anconitanam pervenit, in civitatem quae olim Tolentina vocabatur, et ibidem coepit verbum Dei praedicare, eumque associant felix uxor et aliqui christiani. Et praedicans Christum constanter et ferventer, innumerabiles populi ad eum ibant et eius praedicationem libenter audiebant, et mirabantur in eo et stupebant, quia in sic iuvenili aetate vir Dei Catervus tam sapienter Christum Dominum nunciabat.

**36.** Multi quidem convertebantur ad fidem, quia multa miracula faciebat et verbum Domini constanter seminabat. Oblati sunt autem ei in ipsa civitate Tolentina multi infirmi et debiles ac daemonibus obsessi, et meritis beati Catervi protinus sunt sanati. Civitas enim Tholentina non minima erat inter alias marinas seu maritimas civitates [alias] ; multum honorabilis habebatur, quia, cum sit in confinio maris Apuleae et ducatus Spoletini, et sit confinium iter agentium, multum erat civitas populata. Regnabat attamen tunc temporis in ipsa civitate Tholentina quidam Romanorum principum vicarius qui Christum sanctum Domini refutabat audire. Erat enim hic durus et austerus, et decreta Romanorum iubebat a cunctis hominibus observari, et inter alia praecepta Romanorum fuit praeceptum ut quicumque Christum crucifixum nominaret aut praedicaret, capitali sententia damnaretur.

**37.** Audiens vero quod beatus Catervus tanta constantia praedicaret Christum, praecepit ipsum ad se adduci et dixit ad eum : « Quam artem agis ? » Beatus Catervus respondit : « Christianus sum et discipulus apostolorum Petri et Pauli. » Vicarius dixit : « Quis est Christus ? » Beatus Catervus respondit : « Filius Dei vivi,

qui fecit caelum et terram et omnem animam viventem. » Vicarius dixit : « Tu de illo Christo dicis, qui ante paucos annos, dum filium Dei se diceret, a Iudaeis interfectus est ? Utique si hic Deus esset, nec contumeliis poterat affligi nec mori. Sed insuper a Iudaeis iniuriatus, passus et morti traditus est. Quare Deus et Dei filius nulla ratione computari potest. »

38. Beatus Catervus respondit : « Hic, de quo sermo est, Iesus erat Deus et est in aeternum. Sed volens genus humanum a servitute daemonum eripere, exinanivit semetipsum et incarnatus est per Spiritum sanctum natus de virgine quae virum numquam cognovit. »

39. Vicarius respondit : « Hoc difficile est. » Et praecepit ne tale nomen de cetero evangelisaret. Cui respondens vir Dei Catervus ait : « Oportet magis obedire Deo quam hominibus [1], et quamdiu vixero a praedicatione Domini non cessabo. Ipse enim est redemptor meus, spes mea et Deus meus, omnia valens efficere » <...> in quo confortat Iesus Christus, et magis ad praedicandum Christum hortabatur.

40. Videns autem vicarius, homo durus, quod a verbis et a praedicatione Christi sui non cessaret, misit manum ad verbera et dixit ad officiales suos, ut beatum Catervum fortiter verberarent et persuaderent ut renueret Christum et immolaret diis, et eum fecit tota nocte durius flagellari. Et parvi pendens tormenta carnis dicebat : « Non sunt condignae passiones huius saeculi ad futuram gloriam quae revelabitur in nobis [2]. » Et praedicans, multos ad Deum convertit ; et fideles qui aderant, audientes beatum Catervum praedicantem in tormentis, glorificabant Deum, quia fortior erat beatus Catervus cum pateretur ab his qui ministrabant verbera. Timens vero vicarius iniquissimus ne multitudo populi ad Christum converteretur, convocato populo fecit sanctum Dei virum festinanter decapitari.

41. Cum vero sanctus ad decapitandum duceretur una cum eius discipulo, in caelum respiciens, signo crucis se muniens, diu levatis oculis ad Deum devote oravit dicens : « O spes et salus credentium ! o decus et gloria civium caelorum ! Iesu, bone rex, gratias tibi ago, qui me intra collegium tuorum martyrum communicare dignatus es. Fac ergo hanc servo misericordiam, ut quicumque in

[1] Act. 5, 29. [2] Rom. 8, 18.

laudem et gloriam nominis tui passionis meae memoriam egerint, sive in exitu animae suae aut etiam in quacumque augustia aut necessitate me invocaverint, celere effectum obtineant tuae propitiationis. Et populum huius civitatis ne permittas tetras tartari tenebras tolerare in aeternum, et cuncti illustrati de domo parentum lumen percipiant in extremum. Ecce pro tuo nomine, Iesu Domine, fervens aspecto ictum ; precor, suscipe spiritum meum. » Necdum orationem compleverat, et ecce vox de caelo ad eum missa est : « Veni, dilecte, et requiesce in domo patris mei et reple tuam sedem, quae ab origine mundi tibi praeparata est. Nam et his qui passionem hanc devotis mentibus celebraverint et qui in periculis et in necessitatibus te invocaverint, praesidia optata et celerem de caelo opem promitto. »

**42.** Septimia Severina, eius uxor dulcissima, sanctum hortabatur in Domino, asserens eum beatum, quia patiebatur pro Christo Domino martyrio coronari, et dicebat ad eum : « Felix socie Caterve, qui ad regna caelorum graderis et sanctis martyribus et angelis sociaris ; felix tua commutatio, quia dimittis terram et caelum apprehendis, quando transitoria postponis et acquiris aeterna de caelis. Tibi commendo animam meam ut pro me intercedas ad Dominum Iesum Christum, ne diu in hoc mundo huius nequitias permittat me tolerare. »

**43.** Beatus vero Catervus, eam confortans in sancto proposito et mandato et cunctos Christi fideles qui per eius praedicationem in Christo crediderant, admemoravit fieri cellulam sub forma qua erat sepulchrum Domini nostri Iesu Christi.

**44.** At post capitalem sententiam est damnatus in loco ubi nunc iacet sepultus. Cum autem decapitatus fuisset, Septimia Severina eius uxor vidit eius animam splendidissimam ab angelis in caelis deportari et lucem mirabilem refulgere. Fideles vero tulerunt corpus eius et honorifice sepelierunt, licet et post honorabilius sepultum fuerit, scientibus et simul convenientibus multis fidelibus christianis de domo praefectorum Romanae urbis.

**45.** O civitas Tolentina, quae tanti principis es pretioso sanguine purpurata, excellis omnem mundi pulchritudinem, Roma dempta ; in laude tua luces meritis sancti Christi martiris Catervi sanctorumque aliorum quos cruentatis iugulasti gladiis.

**46.** Nolens vero Deus vicarii praedicti malitiam et tortorum nequitiam amplius durare, sibi aequa meritis recompensavit. Advenit itaque diabolus et eius animam interficiens in infernum

portavit ; tortores vero, qui sanctum Catervum crudeliter verberaverunt et occiderunt, invicem sunt divisi et invicem insurgentes se mutuo interfecerunt, et manus eorum propria proprio sanguini non pepercit subiecta. Post haec multimoda devotione et reverentia multiplicata, etiam fide Domini nostri Iesu Christi aucta tam devotione beati Catervi quam terrore ob dicti vicarii mortem corporis et animae visibiliter a diabolo deportatae, etiam caede mutua tortorum quasi in cunctis populus assentibat praedicationibus quas eis fecerat beatus Catervus ; et plures ex iis sacrum baptisma a sacerdotibus christianis, confitendo Christum Iesum verum Dei filium, qui mortem receperat ob salutem humani generis, susceperunt. Et pariter accessum facientes ad virginem devotissimam coniugem Septimiam Severinam et ab ipsa doctrinam fidei audiebant clarissime exponere et latissime proferentem, subiungendo quod si quis minimam partem laetitiae gloriosae vidisset, quam ipsa viderat in deportatione facta ad caelum per angelos de anima beati Catervi, nullis posset terroribus nec tormentis convinci ; et tantam laetitiam cum suis verbis praeclaris conferebat audientibus, quod aestimabatur quod aliquid perceperat de eloquentia praedicationis beati Catervi tam fervidi et devoti praedicatoris [1] evangelii verbi Dei, nihil maestitiae gerens nisi quod cito non sequebatur in gloria virum suum beatissimum Catervum, quem viderat tam feliciter sublimatum in gloria.

47. Quae devotissima Septimia Severina, filia magni comitis, advocans et suae cognationis fideles et alios et praecipue consortes illustres ex progenie praefectorum de urbe Romana, unde beatus Catervus duxerat ortum secundum carnem, disposuit cum eisdem fabricari locum in similitudinem sacri sepulchri Domini nostri Iesu Christi, quod cum beato Catervo visitaverat, [2] ac aedificium more romano fabricandum rotunde, in oratorium tres circum habens minores, alta et maiori capella rotunda ; et ibidem ubi decol<l>atus fuerat beatus Catervus, tumulum marmoreum ex duabus invicem iunctis sculptas historias a parte extrema anteriori magorum visitantium Dominum Iesum Christum sculptum sedentem in gremio matris ; in ipso marmoreo lapide superposito quatuor figuris animalium leo-

[1] praedicationis *cod.*

[2] *quae sequuntur ita ab amanuensi corrupta sunt ut vix sanari posse videantur.*

num sculptis, uni videlicet in quolibet quatro [1] ipsius lapidis intus et foris cavi. Ab alia parte [de] suae longitudinis sculpturis repraesentantibus oblationem Abel et immolationem Abrahae, quam non de filio suo Isaac sed de ariete fecit ; et iuxta imaginem iusti Abel esse videtur figura sancti Pauli, et super caput eius hae litterae sculptae sunt, videlicet : *Pax, ingeminant rursus pridie praeconia Pauli.* Et ab alia tertia parte ipsius tumuli extrema ut ipsa prima sculpturis repraesentatur, gressus pastorum Deum natum visitantium <...> [simul iunctis] stantibus etiam simul, iunctis manibus dextris, sculptis figuris duabus, scilicet beati Catervi et beatae Septimiae Severinae, in quarta <parte> ipsius tumuli vel archae. Et Domino concedente, prout disposuit ipsa sancta Septimia Severina ita et perfecit, attestantibus etiam scripturis in utroque lapide designatis tam versicis quam prosaicis. Versus enim supra caput ipsorum sanctorum sub altare hi sunt, videlicet :

*Quos paribus meritis iunxit matrimonio dulci*
*Omnipotens Dominus, tumulus custodit animae* [2]
*Catervi Severina tibi coniuncta laetatur*
*Surgatis pariter Christo praestante beati*
*Quos Dei sacerdos Plobianus lavit et unxit.*

Et ab alio latere dicti tumuli in cacumine prosaice sic scriptum est :

*Catervus v. c. ex praefec. praetorio qui vixit cum Septimia Severina C. f. dulcissima coniuge annis XVI minus diebus XIII quievit in pace annorum LVI dierum XVIII, XVI kalen. novembris depositus IIII kalen. decembris Septimia Severina C. f. marito dulcissimo ac sibi sarcofagum* [3] *et pantheum cum tricoro disposuit ac perfecit.*

Item sunt ab eadem parte versus sic sonantes, videlicet :

*Flende iaces in Basso iterum defuncte Catervi,*
*Occidit ore genus nomine posteritas.*
*Tu medius gemma germanis clausa metallis*
*Morte tua fractum est, Basse, monile pium.*
*Octavus decimus vix te susceperat annus*
*Ocius eripitur quod placet esse Dei.*

[1] *an* quadro ?
[2] *ita cod. ; lege :* tumulum custodit in aevum. *Cf. supra, p. 7.*
[3] sacrofagum *cod.*

48. Catervus dicitur a caterva, quae dicitur multitudo. Catervus enim derivatur a caterva quae est multiplex ; inde Catervus denominatus est propter catervam, id est multitudinem sanctarum virtutum quas suo tempore dignoscebatur habere ex ipsa effigie carnis, ex spiritus abundantia ; vel dicitur Catervus, quia catervam fidelium suis devotissimis praedicationibus convertit ad Dominum Iesum Christum ; vel denominatus est Catervus propter visionem quam sua mater habuit in nocte conceptionis de caterva martyrum et cum erat ad catervam martyrum cum palma martyrii migraturus ; unde Catervus quasi multus et magnus, quia multiplex et magna Spiritus sancti gratia multipliciter catervatim apparuit ab eiusdem conceptione usque ad mortem et corporis tumulationem. Multa quidem gratia divina est revelata in conceptione ; multa miracula sunt consecuta in natione [1] ; multitudo angelica est eum comitata in baptisatione ; multa devotio adhibita est ; multa Spiritus sancti abundantia est eum consolata, ut fide frueretur. Multa praedicationis eloquentia est propinata ut populos converteret, multa apparuere miracula ut fideles crederent, multa caeli gloria est ei praeparata dum coronaretur martyrio. Multa devotio adhibita est in eius sepulchro ; multa miracula apparuerunt post mortem dum fit <... de>votio [2]. Equidem miles Christi beatus Catervus martir et virgo fuit in sua vita, purus in intentione, iustus in actione, patiens in peregrinatione, humilis in conversatione, eloquens in sermone, prudens in disputatione, proficiens in praedicatione, utilis in sociatione, maturus in participatione, et martir miles et virgo semper cum sua dulcissima uxore Septimia Severina fuit.

Finis.

[1] *i. e.* nativitate. [2] *locus corruptus.*

# S. SYMÉON STYLITE
# ET SES PREMIERS BIOGRAPHES

S. Syméon stylite l'ancien est bien certainement l'une des plus surprenantes figures qui aient jamais paru dans les annales de l'hagiographie. Dès ses premiers essais de vie ascétique, il avait terrifié par la rigueur inouïe de sa mortification une communauté de moines syriens. Ses pieux excès la mirent dans un tel émoi que son supérieur, tout en l'admirant fort, jugea prudent de l'éconduire pour calmer l'agitation produite par ses exemples [1]. Abandonné à ses propres inspirations, Syméon trouva moyen d'aller beaucoup plus loin encore dans son acharnement à se tourmenter. Sa dernière invention, qui fit presque oublier toutes les autres, fut de se condamner à demeurer debout, nuit et jour, au sommet d'une colonne, exposé sans abri à toutes les intempéries d'un climat aussi accablant l'été que l'hiver. Il persévéra dans cette résolution pendant trente-sept ans.

Tel est, dans ses grandes lignes, le fait attesté par des témoignages précis et concordants, qu'aucun critique sincère n'a révoqués en doute. Une grandiose basilique, qui fut élevée au saint stylite quelque temps après sa mort et dont les ruines continuent d'émerveiller les archéologues, est à sa manière une preuve irrécusable de la créance que ses exploits avaient trouvée.

Le miracle de cette endurance surhumaine est à la fois le plus étonnant et le plus authentique des prodiges dont la population de Syrie et d'innombrables visiteurs venus de loin ont fait honneur à la vertu de ce saint homme. Et la stupeur admirative où elle les a jetés peut servir d'excuse à la thaumaturgie de moins bon aloi qui s'est mêlée à sa légende.

Dans cette tradition si solidement établie, on a pourtant cru

[1] Voir ci-après, p. 39.

remarquer, dirons-nous des coins obscurs ou des taches d'ombre ? qui ne laisseraient pas d'être embarrassants s'il fallait renoncer à les éclaircir [1]. Mais il n'y a pas lieu d'en désespérer. Si les documents fondamentaux ont paru diverger ou même se contredire sur des points qui, nécessairement, mettent en cause la véracité des témoins, c'est qu'on les a étudiés en y appliquant une division du travail que la matière ne comporte pas. Au lieu de soumettre les sources grecques et les sources syriaques à un examen entrecroisé, en les clarifiant d'après des règles uniformes, on les a interprétées et commentées séparément, en se partageant les rôles, ce qui devait conduire à leur accorder une mesure d'attention fort inégale, et chose plus grave, à perdre de vue le milieu historique, dont ni les unes ni les autres ne donnent une image complète. Quand on rétablit la tradition dans son unité naturelle, on la trouve beaucoup plus cohérente qu'il n'y paraît à un examen trop exclusivement littéraire ou philologique. C'est ce que nous voudrions essayer de montrer ici, en écartant, par quelques observations de fait, les discordances qu'on a cru remarquer entre les témoignages qui méritent seuls d'être pris en considération.

## I

### Théodoret

Les critiques sont unanimes à reconnaître que le récit de Théodoret (*BHG.* 1678-1680) a, dans la question, une importance hors de pair. Personne ne songera à la lui contester. En dépit des erreurs de jugement qui ont, par moments, égaré sa haute intelligence et la foncière droiture de son caractère, Théodoret demeure l'une des grandes figures qui ont illustré l'Église d'Orient pendant la première moitié du v^e^ siècle. Son érudition, on ne l'a que trop dit, est plus brillante que sûre, et le meilleur de sa générosité militante s'est dépensé au service d'une cause perdue. Mais quand il dit : « J'étais là, telle chose m'advint, » il a droit d'être cru sur parole.

[1] Hans Lietzmann, *Das Leben des heiligen Symeon Stylites* (Leipzig, 1908 ; = *Texte und Untersuchungen*, t. XXXII, 4), pp. 215-23, 228-38 ; H. Delehaye, *Les saints stylites* (Bruxelles, 1923), p. x-xv.

Or, Théodoret a vu de ses yeux S. Syméon sur la colonne, où il avait déjà passé plusieurs années. Il s'est entretenu avec lui. Il l'a interrogé et, par déférence pour son caractère épiscopal, le saint a répondu à ses questions. Ces souvenirs personnels de Théodoret remontent à une époque où la célébrité du stylite attirait déjà les foules et déchaînait leur admiration. Il a été bousculé par le flot de visiteurs bédouins qui se disputaient au pied de la colonne, et c'est à lui-même que le saint a recouru pour les morigéner. Cette scène et d'autres encore qu'il a prises sur le vif, il les a publiées du vivant de S. Syméon. Ce qu'il a joint à ses propres observations, il le tenait de personnages respectables, connus de lui et qu'il désigne par leurs noms. Ses affirmations sont celles d'un homme entouré lui-même d'une notoriété éclatante et, qui plus est, épié par des adversaires malveillants, tout disposés à le convaincre d'imposture et de mensonge, s'ils en avaient eu l'occasion.

Par le témoignage de cette autorité irrécusable, l'histoire de S. Syméon se trouve ainsi marquée d'un caractère d'authenticité positivement exceptionnel. C'est beaucoup, et rarement un hagiographe a eu le mérite d'apporter une attestation aussi décisive à la gloire du héros qu'il a célébré. Mais pour rester dans le vrai, voici ce qu'il importe d'ajouter.

Si le témoignage de Théodoret est pour nous d'un prix inestimable, c'est qu'il a mis le sceau de la vérité sur la tradition locale. Celle-ci porte, grâce à lui, le contre-seing d'un homme doublement qualifié, par sa haute situation ecclésiastique et par son crédit personnel. Théodoret l'a prise à son compte, en sorte qu'on peut la citer comme émanant de lui. Mais, en fait, ce qu'il nous apporte d'informations directes se réduit à ce qu'un célèbre écrivain français aurait appelé les récits du voyageur : quelques impressions personnelles, deux ou trois épisodes advenus en sa présence et pour le reste les anecdotes entendues sur place, telles qu'a pu les recueillir un pèlerin de marque, traité avec des égards particuliers.

Pour apprécier exactement la biographie de Syméon stylite par Théodoret, il importe de se rappeler qu'elle forme un chapitre, le numéro XXVI, de sa *Φιλόθεος ἱστορία*. Elle n'a son vrai caractère que dans le cadre de ce recueil, dont elle est inséparable. On ne peut pas même dire qu'elle se détache avec un relief particulier parmi la trentaine d'histoires ou de notices édifiantes dont se compose cette galerie de célébrités monastiques. On y remar-

querait plutôt d'autres portraits, tel celui de Macedonius [1] ou celui de Jacques l'ermite [2], où l'observation morale a un tour plus pénétrant, parce qu'on la sent liée de plus près à la vie et à l'expérience personnelle de Théodoret.

Il faudrait tout d'abord savoir à quelle époque a été composée la *Φιλόθεος ἱστορία*. Cette date n'est attestée par aucune indication précise ; et les synchronismes d'où l'on a essayé de la déduire ne se prêtent qu'à un calcul approximatif. La chronologie n'est pas la partie soignée des écrits historiques de Théodoret. Ceux qui ont cherché à connaître la date de sa naissance d'après les allusions autobiographiques notées incidemment dans ses écrits n'ont pu arriver à aucune conclusion ferme. La *Φιλόθεος ἱστορία* est, comme son auteur, sans âge certain. Feu H. Lietzmann inclinait à penser qu'elle a été publiée entre 438 et 440 [3]. N. Glubokowskij, partant de données plus complètes, avait abouti à proposer un intervalle flottant entre les années 440 et 445 [4], limite extrême et probablement un peu trop basse ; car plusieurs éléments du problème paraissent susceptibles d'une correction compensatoire.

En tout état de cause, le livre fut composé à une époque qui marqua un tournant dans la carrière agitée de Théodoret. Au cours des onze années qui suivirent le concile d'Éphèse, la tempête avait fait rage autour de l'évêque de Cyr [5]. On l'avait vu constamment en tête du parti, qui, bravant les anathèmes du concile et les foudres impériales, refusait de souscrire à la condamnation de Nestorius. Il fut de tous les conventicules que les dissidents, après la clôture de l'assemblée, tinrent sur le chemin du retour et plus tard encore à Antioche, Bérée, Anazarbe, Chalcis, Cyr, Zeugma et autres lieux. Ni persuasion ni menaces ne purent l'amener à se départir de cette attitude d'opposition déclarée.

Cette lamentable querelle avait troublé profondément toute l'Église orientale. En Syrie comme en Égypte les monastères et les ermitages étaient les foyers les plus ardents de cette agita-

[1] Ch. XIII, *P.G.*, t. LXXXII, col. 1400-1412.

[2] Ch. XXI, ibid., col. 1432-52.

[3] *Symeon Stylites*, l. c., p. 237-38.

[4] *Blažennyj Feodorit episkop kirrskij, ego žizn i literaturnaja dejatel'nost'*, t. II (Moscou, 1890), ch. 3, p. 412 et suiv.

[5] GLUBOKOWSKIJ, op. cit., t. I, ch. 3, p. 100 et suiv. ; ch. 4, p. 118-27. L. DUCHESNE, *Histoire de l'Église*, t. III, p. 371-84.

tion. On y était pour ou contre la sentence du concile et les anathématismes de S. Cyrille, avec d'autant plus de passion que, faute de saisir distinctement la portée des formules théologiques, on réduisait en fait le conflit à un antagonisme de personnes. Il paraît bien que, dans l'ensemble, Théodoret n'y était pas en odeur de sainteté. Dans son diocèse de Cyr, comme en général dans le reste de la province Euphratésienne, qui suivait le mot d'ordre du vieil archevêque Alexandre de Hiérapolis, il passait évidemment pour un défenseur de la bonne cause. Mais ailleurs, et notamment dans le patriarcat d'Antioche, sa situation était beaucoup moins nette. Elle fut plus compromise encore, lorsqu'après l'avènement du pape Xyste III (17 septembre 433) et la nomination de Maximien comme archevêque de Constantinople, l'archevêque Jean d'Antioche, resté jusque-là fidèle à Nestorius, renonça à s'obstiner dans une lutte injustifiable et consentit à faire la paix avec S. Cyrille. Les solitaires de la Syrie septentrionale se conformèrent, comme de juste, à l'avis de leur premier pasteur. Il est possible que quelques-uns d'entre eux se soient fait prier. Mais le gouvernement était résolu à en finir et, au printemps de l'année 434, il donna mission au comte Titus de mettre à la raison les derniers récalcitrants. Théodoret était de ce nombre. Il avait rompu toute relation avec l'archevêque Jean, et déclarait net qu'il ne mettrait plus les pieds à Antioche. Un jour, il vit arriver chez lui le tribun Eurycianus, porteur de lettres du comte Titus, adressées *ad domnum Iacobum et domnum Symeonem et domnum Baradotum, et ad nos.* C'est Théodoret lui-même qui s'exprime en ces termes, dans une lettre à son archevêque Alexandre de Hiérapolis. Baradotos, qui reparaîtra dans l'histoire du concile de Chalcédoine [1], avait son ermitage près d'Antioche ; Jacques était un solitaire de Cyrrhestique, diocésain de Théodoret ; le troisième (*domnus Symeon*) n'était autre que Syméon stylite en personne. Théodoret, pour cette fois, ne le prend pas à son sujet sur le ton du panégyrique. Lisons ce qui suit. *Quae litterae minas continebant ut si non adquiesceremus pacificari, mox, nobis proiectis, alios ordinarent. Et quidem risi de minis ; pessime autem me sancti monachi afflixerunt, multa pro pace rogantes, ut culpantes. Dum vero irascens ego et male accipiens ista, paratus essem et civitatem relinquere et provinciam et ad vitam monachinam*

[1] Voir ci-après, p. 37, note 1.

*confugere, afflicti promiserunt usque ad Gindarum mecum discedere et Antiocheno suadere ut illuc adveniret mecumque loqueretur.*[1]

La suite n'est pas entièrement claire. Comme Théodoret se laissait prier et posait ses conditions, une députation de trois prêtres et d'archimandrites fut envoyée à Jean d'Antioche et au comte Titus pour les presser de rendre possible cette entrevue à Gindaron, en accordant à l'évêque de Cyr la satisfaction préalable qu'il réclamait[2]. Les parlementaires étaient encore en route au moment où Théodoret écrivait à son archevêque, en sorte que nous ignorons quelle suite fut donnée à cette proposition de rencontre en terrain neutre. Mais on sait qu'Alexandre de Hiérapolis prit fort mal le geste conciliant auquel son ami s'était prêté en cette circonstance. Sa réponse est une protestation indignée. Elle contient notamment cette vivacité : *Et in Antiochia vero non unus nec duo nec decem tantum de Hierapolitanis affuerunt in ecclesia, inter quos erat et dominus meus Deo amantissimus presbyter Maranas, quando et Macedonius in maiore ebdomade in Cymiterio*[3] *et Antonius Chalcidis chorepiscopus in ecclesia Sancti Zachaei aperte deopassianam haeresim praedicaverunt*[4]. Coup droit à Théodoret, car ce Macedonius qui prêchait à Daphné la doctrine de Cyrille d'Alexandrie, le même qui fut ordonné prêtre malgré lui et à son insu par Flavien d'Antioche, avait été le père spirituel de Théodoret enfant et de sa mère[5].

Macedonius, Jacques, Baradotos, avec notre S. Syméon, cela fait quatre personnages de la *Φιλόθεος ἱστορία*. Il serait piquant de voir en quels termes Théodoret eût tourné leur intervention dans ses affaires s'il avait jugé bon de la rappeler. Mais le silence qu'il a gardé sur ces incidents n'efface pas les termes assez clairs de sa lettre à l'archevêque de Hiérapolis. Il en ressort que les bons moines venus pour l'admonester l'avaient pris d'assez haut et que Théodoret eut à essuyer de leur part une de ces vertueuses colères

[1] E. Schwartz, *Concilium universale Ephesenum*, vol. IV, p. 170.

[2] Théodoret, un peu pour se donner une contenance, avait exigé la déposition de deux prêtres ou évêques cyrilliens ordonnés par Jean d'Antioche.

[3] On appelait de ce nom une église de Daphné, sur laquelle il existe une savante note de M. P. Franchi de' Cavalieri, *Note agiografiche* fasc. 7 (*Studi e Testi*, t. 49), p. 146-53 ; cf. *Anal. Boll.*, t. XLVII (1929), p. 413.

[4] Schwartz, *Concilium Ephesenum*, t.c., p. 171.

[5] *Historia religiosa*, c. 13 ; *P.G.*, t. c., col. 1401-1403, 1408-1409.

de saintes gens, auxquelles un homme avisé ne s'expose pas. Après cela, il est à peu près indifférent de savoir si les pourparlers aboutirent ou si l'évêque de Cyr dut accepter sans conditions d'aller sous escorte se rencontrer avec Jean d'Antioche, devenu son adversaire. L'entrevue ne put lui laisser qu'un souvenir amer ; car on ne voit pas qu'elle ait mis fin à sa réserve boudeuse. On ne lui fit accepter qu'une paix diplomatique [1], tempérée d'aigres récriminations, non pas sur la question doctrinale, mais sur les rigueurs exercées contre les vaincus de S. Cyrille. Et après qu'en 436 [2], l'indomptable Alexandre de Hiérapolis se fut fait condamner à l'exil avec un courage digne d'une meilleure cause, Théodoret demeura seul sur la brèche, dans une attitude ambiguë, qui l'exposait aux rancunes des Cyrilliens, sans désarmer la critique des intransigeants de son parti.

Ce serait de l'hagiographie encore et non de la meilleure que de chercher à dissimuler qu'à la suite de ces démêlés, ses relations avec les monastères de l'Antiochène durent se refroidir sensiblement. Mais à la fin de l'année 441 ou au début de l'année suivante, l'archevêque Jean vint à mourir. Son neveu Domnus, qui le remplaça sur le siège d'Antioche, n'avait pas hérité des ressentiments de son oncle contre l'ancien ami dont il n'avait pu vaincre l'obstination. Grand admirateur de Théodoret, il avait en lui une confiance absolue et suivait si docilement ses conseils que, plus tard, au conciliabule d'Éphèse, ses ennemis lui reprochèrent d'avoir totalement abdiqué son autorité entre les mains de l'évêque de Cyr. Celui-ci, qui depuis de longues années ne se montrait plus à Antioche, en reprit le chemin. Domnus lui avait fait aménager dans un immeuble appartenant à l'église une habitation où il résidait comme chez lui et se rencontrait avec ses amis et ses partisans fidèles [3].

[1] E. Schwartz, *Konzilstudien* (Strassburg, 1914), p. 31. S. Cyrille s'en est plaint à Jean d'Antioche sur un ton fort peu radouci (*Ep.* 63, *P. G.*, t. LXXVII, col. 328 ; Schwartz, *Concilium Ephesenum*, t. c., n° 301, p. 231). Peut-être avait-il eu vent de la lettre écrite par Théodoret à Nestorius déjà exilé en Égypte, donc pas avant 436 (*Concilium Ephesenum*, t. c., n° 208, p. 149-50). Voir aussi la lettre d'Helladius de Tarse au même (ibid., n° 282, p. 205).

[2] Cf. P. Peeters, *Vie de Rabboula évêque d'Édesse*, dans *Recherches de science religieuse*, t. XVIII (1927), p. 199-201.

[3] Glubokowskij, op. cit., t. I, ch. 5, p. 160-61.

Ce retour de faveur assura à Théodoret quelques années de tranquillité relative. C'est dans cette atmosphère à demi rassérénée qu'il composa sa *Φιλόθεος ἱστορία*. A quelle fin? Rien n'autorise à mettre en doute la sincérité des sentiments exprimés dans l'éloquente préface, où il proteste avoir écrit pour la gloire de Dieu, admirable dans ses saints, et pour l'édification du peuple chrétien. Mais comment se défendre de conjecturer qu'un peu de calcul a pu se mêler à cette pensée de zèle? Sorti de sa situation fausse, Théodoret a dû se préoccuper de rentrer en grâce auprès des puissances monacales, avec lesquelles il avait appris à compter. Un livre uniquement consacré à la louange de leurs grands hommes était de sa part une avance discrète, qu'on ne taxerait pas de capitulation ou de palinodie. Pénétré comme il l'était d'une vive admiration pour les héros de l'ascétisme syrien, il était sûr de l'exprimer avec un accent de conviction qui irait au cœur de leurs disciples. Et sans toucher à aucune question brûlante, il trouverait bien l'occasion de montrer à ces hommes simples qu'ils n'avaient pas tant à se louer de ses adversaires. Ainsi, par exemple, dans la biographie de notre Syméon, l'apologie du stylitisme, qui a surpris les critiques, cesse de paraître une digression oiseuse [1], quand on fait réflexion qu'elle est dirigée contre les oracles du monachisme égyptien, tous fort échauffés pour la christologie de S. Cyrille. Tout le livre, par son sujet même, était une revendication en faveur de la Syrie contre l'Égypte. S'il ne réussissait pas à raviver les anciennes amitiés, il servirait tout au moins à sauver les apparences aux yeux du public.

A l'époque où elle parut, la *Φιλόθεος ἱστορία* était donc ce que son auteur pouvait tenter de plus habile pour rétablir sa situation personnelle. Théodoret n'était sans doute pas insensible à cette considération d'opportunité. Ce qui porterait à le croire, c'est que, dans la suite, l'intérêt qu'il prenait aux héros de son livre parut se refroidir sensiblement. Le cas de notre S. Syméon est, à cet égard, d'une évidence significative. En ces années 442-444, l'illustre stylite avait encore plus de quinze ans à passer sur sa colonne : quinze ans au cours desquels, par le seul effet de la durée, sa réputation et son prestige ne cessèrent de grandir. De même que Baradotos, il finit par tenir un tel rang dans l'Église de Syrie, que

[1] Théodoret, ch. 14, Lietzmann, p. 8-10.

l'empereur Léon Ier, lui aussi, le mit au nombre des autorités auxquelles il adressa, en octobre 457, sa lettre encyclique à l'épiscopat d'Orient [1]. Les prodiges qui lui avaient valu cette vénération universelle trouvaient des admirateurs dans tout le monde chrétien. Si Théodoret avait gardé le même zèle pour stimuler leur dévotion, il n'aurait pas manqué de retoucher le premier portrait qu'il avait tracé du thaumaturge, comme, dans son *Histoire ecclésiastique*, il a remplacé par une version qu'il jugeait préférable un épisode de sa biographie de S. Jacques de Nisibe [2]. Mais on dirait que la *Φιλόθεος ἱστορία*, ayant produit ou manqué l'effet qu'il s'en était promis, avait perdu pour lui son principal intérêt. Il ne prit pas la peine de la refondre ou de la rajeunir.

Il est probable aussi que les événements lui en ont fait passer l'envie. Théodoret n'était pas homme à fuir l'aventure. L'élévation du comte Irénée, nestorien avéré, au siège archiépiscopal de Tyr, dans laquelle il intervint, on ne sait pas bien à quel titre [3], fut ressentie par le parti égyptien comme une provocation. S. Cyrille n'était plus là pour la relever. Mais Dioscore, son successeur, était possédé de la même animosité, retenue par moins de scrupules. La guerre se ralluma, plus implacable que jamais. Théodoret, d'abord interné dans son diocèse par décret impérial (448) [4], puis déposé de son siège par le conciliabule d'Éphèse et condamné à la réclusion dans son monastère, près d'Apamée, dut attendre sa réhabilitation par le pape S. Léon et le concile de Chalcédoine (451), avant de se retrouver dans le milieu qui lui avait inspiré sa *Φιλόθεος ἱστορία*. Mais trop de déceptions, semble-t-il, avaient passé sur ce livre : son auteur ne songea pas à le récrire ou ne s'y décida pas.

Et la biographie de S. Syméon stylite demeura à l'état d'ébauche prématurée.

[1] E. Schwartz. *Concilium universale Chalcedonense*, t. V, p. 23 (nos 12 et 21). Une réponse de Baradotos à l'empereur est conservée dans le *Codex encyclius* (ibid., p. 35-38).

[2] Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXVIII (1920), p. 294-309.

[3] Glubokowskij, op. cit., t. I, ch. 5, p. 164-71.

[4] Théodoret. *Ep.* 78-83 ; *P.G.*, LXXXIII, col. 1256-76. Théodoret reçut, du palais sacré interdiction d'assister au synode d'Antioche, en 448 (Schwartz *Concilium universale Chalcedonense*, t. I, 15e session, p. 441). Il ne lui fut pas même permis d'assister au conciliabule d'Éphèse, réuni pour le condamner.

Il est vrai que, dans certains manuscrits, la rédaction originelle est allongée d'une sorte d'épilogue où la mort du saint est mentionnée en termes vagues et sans liaison avec la fin du récit [1]. Mais on fait beaucoup d'honneur à cet appendice en lui accordant la plus légère apparence d'authenticité [2]. S. Syméon a vécu jusqu'en 459. La date précise de sa mort peut être tenue pour certaine, comme on le verra tantôt. Théodoret l'avait précédé dans la tombe depuis au moins deux ans. A toutes les raisons qui le prouvent, on peut ajouter celle-ci : le nom de l'évêque de Cyr ne se lit déjà plus dans la liste des destinataires à qui l'empereur Léon Ier a adressé sa lettre encyclique, en octobre 457 [3]. Du reste, si Théodoret était l'auteur de cet incolore avis nécrologique, il aurait tout au moins biffé ou modifié les passages où il parle de S. Syméon comme d'un vivant, dont les futurs exploits réservent encore de nouvelles surprises à ses admirateurs [4]. Il aurait rectifié le compte des 28 carêmes, pendant lesquels le saint avait renouvelé le prodige de son abstinence surhumaine [5]. Et le chapitre ainsi remanié aurait passé de la section du livre réservée aux vivants, à celle où sont célébrés les serviteurs de Dieu déjà entrés dans l'immortalité [6].

Si l'on soumet à une analyse un peu attentive le récit de Théodoret, on y reconnaît sans peine les éléments dont disposait l'auteur à la date approximative où il l'a rédigé. Dans la première partie, où est racontée la jeunesse du saint avant son arrivée à Telnešin, Théodoret a mis en évidence quelques traits qu'il tenait de Syméon lui-même. Le reste est emprunté aux souvenirs de l'abbé Héliodore, archimandrite du couvent d'Eusebona, où le saint avait pris l'habit monastique. Ce couvent était une filiale

[1] *BHG.* 1681. Lietzmann, p. 18, dernière note critique au ch. 26.

[2] Lietzmann ne regardait pas comme absolument impossible que le paragraphe litigieux ait été ajouté par Théodoret lui-même (p. 199), et son avis semble avoir obtenu un demi-assentiment du P. Delehaye (*Les saints stylites*, p. II).

[3] Schwartz, *Concilium universale Chalcedonense*, t. c., p. 22-24.

[4] Ch. 26 (Lietzmann, p. 17 ; voir ci-dessous, p. 55).

[5] Ch. 9 (Lietzmann, p. 8).

[6] *Historia religiosa*, c. 21 (Iacobus) : *Ἐπειδὴ τῶν ἀναρρηθέντων τῆς ἀρετῆς ἀθλητῶν τοὺς ἀγῶνας διεξήλθομεν..., φέρε καὶ τῶν ἔτι περιόντων... τὴν πολιτείαν συγγράψωμεν.*

du monastère d'Eusèbe à Teleda ou Tel-ʿAdā, et pour cette raison sans doute, il était connu sous le vocable d'*Eusebonā*, diminutif syriaque du nom d'Eusèbe. Ces deux couvents se sont signalés plus tard comme deux foyers de la propagande monophysite et d'hostilité à la culture grecque [1].

A l'époque où écrivait Théodoret, Héliodore était âgé de 65 ans, dont il avait passé 62, en reclus, à l'intérieur de son ermitage, qu'il habitait depuis l'âge de trois ans. Selon ses propres déclarations, il n'aurait pas été capable de décrire un coq ou un porc [2]. On serait porté à déduire de là que, si peu curieux d'histoire naturelle, il devait être pareillement un observateur assez détaché de l'espèce humaine. Et de fait les anecdotes recueillies par Théodoret donnent à penser que ce saint homme, perdu dans sa contemplation, ne savait guère ce qui se passait dans son propre monastère. Il ne comprit pas ou comprit trop tard à quoi tendaient les brimades organisées contre les prétendues excentricités de Syméon. Pour ramener la paix, il dut se résoudre à éconduire celui-ci, à une date qu'on peut fixer aux approches du carême de l'année 409 [3].

Les moines d'Eusebona étaient alors fort loin de prévoir à quelle illustration était destiné le confrère qu'ils faisaient renvoyer. On ne saurait oublier tout à fait que les souvenirs recueillis par Théodoret auprès d'Héliodore sont ceux d'un milieu où Syméon avait d'abord été méconnu et maltraité, et où la tradition avait depuis lors subi une mise au point devenue nécessaire. En tout cas, Théodoret n'a pu rencontrer l'abbé Héliodore en dehors de la retraite qu'il ne quittait jamais. Le couvent d'Eusebona, comme celui de Tel-ʿAdā, était situé dans la région du mont Coryphé [4], aujourd'hui Ǧabal Barakāt, qui domine au sud la colline de Qalʿat Semʿān. Théodoret put avoir l'occasion de s'y arrêter, à l'aller ou au retour, quand il se rendait à Bérée, auprès du vieil évêque Acace, alors plus que centenaire. La *Φιλόθεος ἱστορία* mentionne quelques-unes de ces visites [5] ; d'autres seraient aisées à retrouver dans

[1] Cf. Michel le Syrien, *Chronique*, l. XI, ch. 16, éd. J.-B. Chabot, t. II, pp. 472, 476.

[2] Ch. 4, Lietzmann, p. 3.

[3] Voir ci-après, p. 53.

[4] *Historia religiosa*, c. 4. *P. G.*, t. c., col. 1340.

[5] Ch. 2 (Julien Sabas) *P. G.*, t. LXXXII, col. 1324 ; ch. 3 (Marcien), ibid., col. 1352 ; ch. 4 (Eusèbe), ibid., col. 1345 ; ch. 21 (Jacques), col. 1436.

le dossier du concile d'Éphèse. Elles semblent avoir pris fin en 434 [1].

On prêterait à Théodoret des habitudes fort éloignées de son esprit en supposant qu'il s'est rendu auprès d'Héliodore à l'effet de contrôler ou de compléter les récits qu'il avait entendus ailleurs sur les débuts de Syméon au monastère d'Eusebona. Les anecdotes qu'il a pu apprendre à cette source se réduisent à des souvenirs évoqués incidemment au cours de ses entretiens avec le vieil archimandrite. Le nom de Syméon devait venir assez naturellement dans la conversation, puisque Telnešin était la première étape que Théodoret rencontrait sur la route de Bérée, avant ou après le couvent d'Eusebona.

Si incomplètes et peut-être si estompées soient-elles, ces réminiscences ont leur prix ; mais elles se rapportent à une époque où Syméon cherchait encore sa voie. Pour l'histoire comme pour la légende, le premier des stylites est devenu lui-même à dater du moment où il est monté sur sa colonne. Cette partie principale de son récit, Théodoret l'a apprise sur place et la rend en témoin oculaire. Non pas que tout y soit dicté par l'observation personnelle. Mais ce que le narrateur ne connaît que par ouï-dire dérive également de la tradition de Telnešin par un canal presque direct.

Il ne serait peut-être pas impossible de mettre une date sur quelques-unes des scènes auxquelles Théodoret a pu se trouver présent. Celle-ci par exemple. Syméon accompagnait sa prière de profondes révérences qu'il répétait indéfiniment. Un spectateur placé à côté de l'évêque de Cyr en compta un jour 1244, puis perdit patience et cessa de compter. Or, nous dit Théodoret, à chacune de ces inclinations le front du saint touchait à la pointe de ses pieds. Une telle élasticité d'échine, explique-t-il, est possible chez un homme qui ne mange qu'une fois par semaine et encore très sobrement [2]. Cette théorie physiologique est un peu courte par plus d'un côté. Mais la question n'est pas là pour le moment.

[1] Voir ci-dessous, p. 35. Acace mourut, à l'âge de passé 110 ans, peu après cette date. Répondant, semble-t-il, à la lettre par laquelle le clergé de Bérée lui avait annoncé l'avènement du successeur d'Acace (Théoctiste), Théodoret parle du bienveillant auditoire qu'il trouvait à Bérée, où il prêchait volontiers (*Ep.* 75, *P. G.*, t. LXXXIII, col. 1244).

[2] Ch. 20 (Lietzmann, p. 15).

Il tombe sous le sens qu'un mouvement de cette ampleur ne peut pas se répéter à un tel rythme au sommet d'une haute colonne. Faute d'espace libre, le sujet le mieux assoupli par le jeûne aurait donné de la tête contre la balustrade bien avant la millième inclination. Croyons Théodoret sur parole quand il nous affirme avoir vu de ses yeux l'étonnant exercice d'endurance qu'il nous décrit. Mais Syméon ne peut lui en avoir donné le spectacle que du haut de l'une des pierres dressées qui préfigurèrent la colonne de quarante coudées [1], sur laquelle il monta en 429.

C'est probablement vers la même époque qu'il assista à la scène tumultueuse donnée par les Bédouins qui se disputaient de tribu à tribu la bénédiction du thaumaturge [2]. Nous ne savons rien de l'occasion qui l'avait amené là. Au monastère de S. Syméon comme à celui d'Eusebona, Théodoret n'était qu'un hôte de passage. Aucun devoir de sa charge ne l'y appelait. Son diocèse appartenait à une autre province ecclésiastique et, de sa ville épiscopale à Telnešin, le voyage prenait deux jours. Ceci soit dit pour les critiques enclins à raisonner comme si Théodoret avait été le témoin habituel de la vie et de la conduite de S. Syméon. Mais il serait contraire à toute méthode de s'attarder à discuter, sur ce point et sur d'autres, les assertions oratoires de la *Φιλόθεος ἱστορία* sans faire entrer en ligne de compte la tradition syriaque.

Il est cependant une autre indication chronologique qui demande à être dégagée immédiatement, parce qu'elle est claire de soi et qu'elle tire à conséquence pour la suite de la présente recherche. Tous nos témoins rapportent que Syméon fut atteint à la jambe d'un ulcère gangréneux dont il faillit mourir. Cette plaie se ferma, dans des conditions qui parurent miraculeuses. Théodoret ne parle pas de cette guérison, qui serait advenue sous le pontificat du patriarche Domnus (441-448). Il se borne à raconter que le mal de S. Syméon aurait été découvert par un visiteur que le saint

[1] On s'est livré à des calculs assez superflus — et non moins décevants — sur la surface que pouvait présenter la tablette supérieure du chapiteau. Évagrius qui a vu la colonne encore debout estime le côté du tailloir à moins de deux coudées (I, 13 : *δίπηχυ μόλις ἐνδιαίτημα τὸ περίμετρον*, éd. Bidez-Parmentier, p. 21). Quant à la hauteur de la colonne, H. C. Butler l'évaluait à 12,50 m. environ. *Early Churches in Syria. Fourth to seventh centuries*, edited and completed by E. Baldwin Smith (Princeton, 1929 = *Princeton Monographs in Art and Archaeology*), p. 100.

[2] Ch. 14 (Lietzmann, p. 10-11) ; voir ci-après, p. 56.

autorisa à monter auprès de lui. Ce visiteur, un diacre de Rab'ān [1], aurait lui-même décrit à Théodoret cette plaie qu'il avait été admis à constater [2]. Les moines de Telnešin en avaient plus long à dire sur cette infirmité, dont l'odeur, paraît-il, ne laissait pas d'incommoder sensiblement ceux qui approchaient de l'héroïque patient, au moins une fois par semaine, pour lui apporter sa nourriture [3]. Théodoret s'en serait aperçu lui-même, par ce symptôme et par d'autres qui étaient de notoriété publique, s'il était retourné à Telnešin passé la date où le mal s'était déclaré. Nouvelle preuve que ses visites avaient cessé depuis quelque temps déjà à l'époque où il se mit à rédiger sa *Φιλόθεος ἱστορία*.

D'où il suit que, sur les vingt dernières années de la vie de S. Syméon, le récit de Théodoret n'a rien à nous apprendre. Si incomplet soit-il, comme il faut bien le reconnaître, il n'en est pas moins une source de premier ordre, que nous n'entendons nullement déprécier. L'inconvénient qu'on pourrait justement lui reprocher, c'est d'avoir créé l'illusion que Syméon appartient en propre à l'hagiographie grecque. L'illustre stylite ayant eu pour premier panégyriste un brillant écrivain grec, des historiens et des byzantinistes, qui ne demandaient qu'à s'y tromper, en ont déduit que, dans l'entourage habituel du saint, se trouvaient des disciples de même langue, dont l'un a mis par écrit ses souvenirs personnels. Théodoret, qui n'en est responsable à aucun degré, a ainsi servi de répondant à la Vie de S. Syméon Stylite par son prétendu disciple Antoine (*BHG.* 1682-1685).

[1] En syriaque ܪܒܥܒܢ, dans la région de Germanicia (Mar'aš) : voir E. HONIGMANN, *Historische Topographie von Nordsyrien im Altertum*, dans *Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins*, t. XLVI (1923), p. 188-89. Les manuscrits de Théodoret portent à cet endroit (ch. 21) : ῥαβέννης (corr. ῥαβέννης), ῥαβέννης, ῥαβαίννης, ῥαμβέννης ; la version latine de Gentien Hervet : *ab Arabena*. Lietzmann lit Ῥαβέννης, qui est traduit par « Ravenna (?) », dans l'index onomastique. Ce point d'interrogation est un peu discret comme protestation contre une invraisemblance qui consterne l'imagination. Voit-on ce diacre de Ravenne, conversant par interprète, au sommet d'une échelle, avec S. Syméon ? Et Théodoret qui aurait appris par ce pèlerin d'Occident des faits qui étaient connus de tous à Telnešin et dont les empereurs eux-mêmes se seraient préoccupés ! Nous n'avons rien dit d'aussi féroce contre la valeur de son témoignage personnel.

[2] Ch. 20-21 ; LIETZMANN, p. 15-16.

[3] Vie syriaque, *BHO.* 1121, 1124 : ASSEMANI, p. 306-309 ; HILGENFELD, § 86-89, p. 131-33.

## II

### « Antoine »

Celui-ci ne nous retiendra pas longtemps. Nous avons le regret de ne pouvoir lui reconnaître aucune espèce d'autorité. C'est à lui principalement que remontent les difficultés chronologiques et autres dont la biographie de S. Syméon a paru encombrée. Nous n'entreprendrons pas de relever une à une les énormités qui éclatent à chaque page de sa verbeuse et inconsistante narration. L'extrême instabilité du texte[1] est déjà un indice que les copistes y faisaient d'instinct un de ces produits qui s'offrent d'eux-mêmes à l'industrie des remanieurs. Un simple regard sur la fin du récit suffira, croyons-nous, pour classer à son rang cet impossible Antoine. Voici le dernier prodige qu'il raconte à la gloire du saint, après avoir longuement insisté sur le respect et la vénération dont il était partout entouré[2].

Un nommé Julien, officier subalterne d'Ardabour, le maître de la milice d'Orient, s'obstine à exciter son chef contre S. Syméon qu'il lui représente comme un danger public. A force d'importunités, il obtient la permission de monter auprès du stylite pour l'appréhender et le forcer à descendre. Dès qu'il a franchi le troisième degré de l'échelle, celle-ci se détache de la colonne et reste suspendue en l'air, à quatre coudées du sol. Ardabour, alors, bande son arc pour abattre l'auteur de ce tour magique : mais il est sur le champ frappé de paralysie ; la flèche ne part pas, et le maître de la milice reste perclus de la main et podagre pour le reste de ses jours. Antoine, témoin de ce prodige, oublie de nous dire comment Julien, le principal coupable, se tira de l'aventure et en combien de mouvements il descendit de son échelle.

Le côté merveilleux de cet épisode ne peut être jugé que selon les canons de l'hagiographie. Voyons seulement les points d'attache du fait raconté avec l'histoire[3]. Ardabour fut nommé magister

[1] Lietzmann a dû renoncer à en essayer une reconstruction (p. 2vii).

[2] Ch. 27. Lietzmann, p. 64.

[3] Aux textes bien rassemblés par Clinton, *Fasti Romani*, t. I, p. 644-45, ajouter, en ce qui concerne Ardabour, le passage de la Vie de S. Daniel le stylite, dont nous reparlerons, plus bas, p. 59, note.

mulleux par Marcien, qui fut lui-même élevé à l'empire le 25 août 450 (il convient également que le premier acte du nouvel empereur fut la promotion d'Anatolius au commandement de l'armée d'Orient, et le premier acte d'Anatolius une ambassade à Théodose [puisque depuis un an environ l'avènement de Marcien et le jour où le meurtre officiel nouvellement promu aurait donné à Antiche l'occasion d'entre son chapitre 27. En 451, Anatolius fit une campagne contre les Sarrasins. Il fut remplacé à Damas, en l'an de cette même année, par Théodore Priscus Pamilus, en route pour l'Égypte [1].

Au cours des cinq ans qui vont de 452 à la fin de l'année 457, date à laquelle l'empereur Léon Ier adresse son encyclique à S. Syméon, se même temps qu'aux principaux dignitaires de l'Église d'Orient [2], il se serait donc passé cette visite mystérieuse. Le rapprochement de l'empereur en fonction serait bien permettre que Syméon entretenait l'admiration inspirée au monde de Chalcédoine : car, à l'époque dont il agit, l'annonciation de troubler la tranquillité publique ne comporte, dans l'esprit, aucune autre interprétation raisonnable. Et ce bien maigrichon serait pourtant l'alternative pour le moine tour de se mêler à l'encre et de tremblements universellement reçues, à qui les empereurs faisaient notre en leur nom et dont, souvent, Anatolius et Chrysaphius se disputaient les retraites. De cette sorte, Syméon n'aurait pas manqué de provoquer dans tout l'Orient un remous d'horreur et d'indignation, dont l'écho aurait retenti jusqu'à la cour impériale : et il en retrouve dans l'histoire une autre trace qu'une bienveillante du style le plus ordinaire.

Immédiatement après cet épisode qui se rapporte par un lacet d'encens. Antoine en arrive vers transition (ch. 26-30) à relater la mort de S. Syméon. « Il passa, dit-il, 47 ans sur différentes colonnes après quoi Dieu le retira de ce monde » [3]. C'est tout ce que le prétendu témoin oculaire trouve à dire pour introduire le récit des derniers moments de l'homme admirable qu'il avait eu l'honneur de servir. De la manière que l'empereur de ses remontrances-circulaires aujourd'hui, de ses dernières adjurations vers le ciel,

[1] Evagrius, *Hist. eccl.*, II, 1 et 2. Mansi, *Acta conciliorum et collectio*, t. IV, p. 1440.

[2] Voir ci-dessus, p. 37.

[3] Ch. 28, Lietzmann, p. 61 ; cf. ch. 33, p. 78.

pas un mot! Antoine va droit au fait : Syméon cessa de vivre un vendredi. Il ajoute plus loin que ce fut le 1er septembre : synchronisme qui répond à l'année 461. Nous n'avons pas à discuter, puisque, de l'avis unanime, cette date est inadmissible.

Pour un témoin oculaire, évoquant une des plus poignantes impressions de sa vie, voilà déjà une singulière défaillance de la mémoire, et le critique le mieux disposé pour Antoine en laisse paraître quelque surprise [1]. Mais il y a mieux dans ce qui va venir. Le narrateur poursuit : personne ne s'aperçut que le saint était mort. Son cadavre resta dressé sur les pieds [2], conservant les apparences de la vie, moins la voix et le mouvement. Antoine écrit cela, avec l'intention de raconter une chose merveilleuse, mais sans avoir l'air de remarquer en quoi consiste le miracle [3]. Il n'explique pas davantage à quel signe il a reconnu que S. Syméon était mort le vendredi. Finalement, le dimanche, tous ses appels demeurant sans réponse, il monte auprès du saint et le trouve inanimé. Par crainte d'ameuter le monastère et les environs, il tient la chose secrète, et se contente de dépêcher un homme sûr à l'évêque d'Antioche Martyrius et au maître de la milice Andabour. Ici, il faut citer en propres termes : *Καὶ τῇ ἑξῆς ἔρχεται ἡμέρᾳ ὁ ἁγιώτατος Ἀντωνίας μετὰ καὶ ἄλλων τῶν ἁγιωτάτων. Ἔρχεται δὲ καὶ ὁ Ἀνδαβούρης μετὰ ἱππικῶν ἀνυμάτων, ἵνα μὴ συναχθέντων τῶν χωρίων ἄρασιν τὸ πρᾶγμα αὐτοῦ λάβωμεν · οὕτως γὰρ καὶ ἐποιήσατο* [4].

[1] Lietzmann, p. 231 ; cf. Delehaye, p. xii-xiii.

[2] Quoique douée de foi, semble-t-il dans l'opportune grâce sur le texte de Théodoret, Lietzmann semble avoir ressenti vivement, tout en maintenant que sur ce point, il n'y a pas de contradiction entre les deux récits (p. 198-199). C'est en effet tout ce qui restait à dire, étant donnée la position prise. Antoine, témoin oculaire, ne peut rien savoir à personne. Il est donc l'historien qui dépendrait de l'autre, qui pourtant lui a fait ses emprunts (p. 198). Lietzmann en est réduit à analyser une tradition orale qui aurait eu pour but de Syméos et pour l'honneur de son hagiographe le statut d'origine. De la part d'un critique aussi pénétrant, une telle supposition des faits que le fait est étonnante.

[3] Sans parler de tout le reste. N'est-ce pas déjà une circonstance à laquelle « Antoine » n'a pas songé — et pour cause. Dans le climat où et de la date Syrie, pendant la saison chaude, il se produit à peu près régulièrement un incident de vent, une brise forte, que à Tennis, dans le voisinage d'un sommet aquatique aux mêmes vers montre souvent à la mode. Que le cadavre, demeuré debout, n'ait pas chancelé sur ses pieds pendant trois jours, c'est proprement un miracle, ou bien c'est de la littérature.

[4] Ch. 30, Lietzmann, p. 66-68.

Puisque Antoine paraît avoir trouvé naturel de revoir Ardabour au pied de la colonne du saint, nous ferons comme lui, mais pour une autre raison. Nous aurons tout à l'heure l'occasion de reparler de Martyrius, dont le nom ne saurait passer sans observation. Mais pour le moment, c'est sa qualité d'évêque d'Antioche qui donne à réfléchir. Le supérieur ecclésiastique qu'il y avait lieu d'avertir, ce n'était pas le métropolitain de la province d'Antioche, c'était l'évêque de Bérée, dans le diocèse duquel Telnešin était situé. La chancellerie impériale observait les convenances mieux qu'Antoine, puisque la lettre de Théodose II dont il a été parlé plus haut était adressée conjointement à Acace de Bérée et à Syméon stylite [1].

Mais si les exigences du protocole se laissent éluder, celles de la géographie sont inflexibles. Le messager d'Antoine, parti de Telnešin dans la journée du dimanche, n'aura pas atteint Antioche avant le soir du surlendemain. En supposant qu'il ait pu s'acquitter de sa mission le jour même, il lui aura fallu encore une demi-étape pour atteindre Ardabour, qui, à cette saison de l'année, était plus que probablement allé chercher la fraîcheur dans sa villa de Daphné [2]. On accordera de plus que « Martyrius » aura dû prendre le temps de convoquer les six évêques qu'il emmenait à sa suite et Ardabour celui de mettre sa troupe en ordre de marche. Consentons enfin à croire, par une dernière invraisemblance, que Martyrius et son synode se soient prêtés à courir la poste, sur des chemins mal commodes, par la lourde chaleur de l'été : il n'en restera pas moins impossible de réduire à un sens acceptable l'affirmation d'Antoine : *τῇ ἑξῆς ἡμέρᾳ ἔρχεται ὁ ἐπίσκοπος Ἀντιοχείας*. Heureux Antoine, qui a pu débiter ces choses étranges sans tomber immédiatement de son piédestal !

[1] Lietzmann, p. 194 : *Ἴσον σάκρας γραφείσης πρὸς Ἀκάκιον τὸν τῆς Βερροιαίων καὶ Συμεῶνα τὸν Ἀντιοχείας ἀναχωρητὴν καὶ ἄλλας ἐπαρχίας ἰδίᾳ ἑκάστῃ.*

[2] M. J. Lassus a retrouvé à Yakto (Daphné) une mosaïque représentant le *πριβάτον Ἀρδαβουρίου* (*La Mosaïque de Yakto*, dans *Antioch on the Orontes*, I. The Excavations of 1932. Princeton, 1934, p. 131-34). Il incline à penser que l'édifice ainsi désigné pourrait être la luxueuse villa qu'il a exhumée et savamment décrite (*Une villa de plaisance à Daphné-Yakto*, ibid., II. The Excavations of 1933-1936, p. 95-147 ; cf. p. 147). On sait qu'Ardabour s'était fait en Syrie la réputation d'un sybarite indolent. Il avait en cet été une raison spéciale de fuir Antioche, dévastée par un récent tremblement de terre (voir ci-après, p. 62-68).

Par respect pour les critiques distingués qui l'ont pris au sérieux, on voudrait trouver à ces inexactitudes, à ces mensonges, pour dire le vrai mot, une circonstance atténuante. Mais cette indulgence est deux fois inadmissible : parce que le délit d'imposture est flagrant et parce qu'en épargnant au nommé Antoine la qualification qui répond à son mérite, on la rejette sur le véritable témoin oculaire qui doit être entendu. Parlons clair. La Vie grecque est l'œuvre d'un hagiographe sans aucune connaissance directe du pays, du milieu et de la tradition locale. On peut, sans trop d'imprudence, conjecturer où et quand elle fut écrite. L'empereur Léon Ier avait d'abord décidé que les restes de S. Syméon seraient transportés à Constantinople. A force d'instances, le peuple d'Antioche, qui se les était appropriés, obtint de les conserver [1]. Mais plus tard, l'empereur, revenant à son premier dessein, les réclama, dit-on, pour sa capitale. Une partie au moins des ossements de l'illustre stylite furent donc transférés à Constantinople. Cette translation, qui aurait eu lieu sous le patriarche Gennade [2], n'est attestée que par des récits auxquels on pourrait trouver à redire [3]. Mais de ces témoignages un peu troubles, il ressort tout au moins qu'au début du VI siècle on croyait posséder à Constantinople les restes mortels de S. Syméon. A ces reliques, vraies ou supposées, il fallait une légende, et un hagiographe fut chargé ou se chargea d'y pourvoir. Appelons-le Antoine, puisque ce nom de son choix lui parut convenir à sa figure. Il dut lui être facile de trouver sur place les éléments de son récit. Au monastère de l'Anaple, par exemple, autour de S. Daniel, qui avait été en relations avec le premier stylite et qui s'était inspiré de son exemple, on se flattait de connaître la tradition de Telnešin. Antoine en recueillit quelques bribes, au moyen desquelles il se donna l'air de parler en témoin oculaire. Il n'eut pas à se mettre en peine pour éviter d'être démasqué ou confondu par des lecteurs d'une ignorance aussi complaisante que

[1] Évagrius a encore pu voir et toucher de ses mains la tête de S. Syméon, qu'il décrit en détail (l. I, ch. 13, éd. BIDEZ-PARMENTIER, p. 23). La translation, si elle a eu lieu, n'aura été que partielle. Il n'en est resté aucune trace dans le synaxaire de Constantinople, non plus que du sanctuaire où la fête de Syméon était célébrée.

[2] F. DIEKAMP, *Analecta patristica*, dans *Orientalia christiana Analecta*, fasc. 117 (Rome, 1938), p. 62-63.

[3] En ce qui concerne la Vie de S. Daniel stylite, voir ci-après, p. 59, note.

la sienne. Son chef d'œuvre ne vit certainement pas le jour avant le début du VI[e] siècle. A cette date, certains écarts d'imagination étaient devenus sans danger. Ardabour notamment avait disparu de la scène, sans y laisser de vengeurs en situation de protéger sa mémoire. L'ancien maître de la milice d'Orient, devenu patrice et rentré à Constantinople après une brillante victoire sur les Gots, avait péri avec son père Aspar, en 471, pour fait de complot contre l'empereur [1]. On ne risquait plus rien à mettre ce conspirateur dans le rôle d'un sacripant.

## III

### La Vie syriaque

En abordant la biographie syriaque de S. Syméon, nous rentrons sur le terrain de la vérité historique. Ce document, qui n'a pas encore reçu toute l'attention dont il est digne, est conservé dans le manuscrit de la bibliothèque Vaticane, syriaque 160, plus exactement dans la première partie de ce volume composite. La copie en a été achevée par les soins de Syméon bar Apollon et de bar Ḥaṭar fils d'Audān, ܒܝܪܚ ܢܝܣܢ ܕܥܒܕ ܫܢܝܢ ܒܗ ܒܝܘܡ ܐܪܒܥ ܫܒܬܐ ܒܝܘܡ ܥܣܪ ܒܫܢܬ ܚܡܫ ܡܐܐ ܘܥܣܪܝܢ ܠܦܘܩ ܐܢܛܝܟ ; *mense nisan die decimo septimo, feria hebdomadis quarta, anni quingentesimi vicesimi primi, Antiochenorum stilo*, soit le mercredi 17 avril 474 [2]. Cette date, qui n'a d'autre tort que d'être grosse de conséquences, ne donne prise à aucune contestation [3]. Elle est acceptée par d'excellents paléographes qui ont examiné le manuscrit. On y distingue au moins deux écritures, toutes deux d'un

[1] *Vita S. Danielis Stylitae*, c. 66, *Anal. Boll.*, t.c., p. 185 ; E. Stein, *Geschichte des spätrömischen Reiches*, t. I (1928), p. 533-34.

[2] Assemani, *Acta martyrum occidentalium*, p.398 ; cf. E. Tisserant, *Anal. Boll.*, t. XXXIX (1921), p. 338.

[3] Lietzmann l'a marquée d'un point d'interrogation (p. 211), parce qu'il a cru y remarquer une erreur de synchronisme (p. 228-29). Elle n'existe que par l'effet d'une illusion : entre la date 1 de l'ère d'Antioche et l'année 49 avant notre ère, la différence est 48 et non 49, comme il est supposé dans les calculs de réduction. Le travail de l'éminent critique ayant été fait en collaboration avec les étudiants du séminaire d'histoire ecclésiastique de l'université d'Iéna, la responsabilité de cette peccadille aura été fort partagée.

bon et ancien type édessénien [1]. Il est pourtant visible que les copistes n'appartenaient pas, comme ceux d'Édesse, à une école de calligraphes professionnels. En dépit de leur bon vouloir, ils se sont laissés aller à de sensibles inégalités dans le module des lettres, le nombre des lignes et la symétrie des colonnes. Et d'après les alternances de ces anomalies, il paraît à peu près évident que des cahiers ou des feuillets disjoints ont été regroupés un peu au hasard par un relieur, au prix de quelques raccordements, qui mériteraient d'être soumis à expertise. Néanmoins, tel qu'il se présente, le manuscrit offre tous les caractères répondant à sa haute ancienneté.

Pour qui n'est pas dominé, à son insu ou autrement, par la conviction préjudicielle qu'un écrivain syriaque ne saurait avoir raison contre un Grec ou même contre un hellénisé, il est donc manifeste que la Vie de « Mār Šem'ān à la colonne » est un témoignage de premier ordre. Elle a été rédigée à Telnešin ou tout près de là, moins de quinze ans après la mort du saint, par un auteur qui non seulement l'a parfois approché, mais qui a vécu avec lui et qui était pénétré de l'atmosphère du milieu où sa mémoire était vivace.

Par malheur, la chance, qui fait la fortune des livres, a on ne peut plus mal servi ce document vénérable. L'unique édition qu'on en possède et qui remonte à l'année 1748 est un *opus tumultuarium*, où Étienne-Évode Assemani a déversé dans un complet désordre son érudition intempérante et batailleuse. Le texte y est imprimé négligemment et doublé d'une traduction ou plutôt d'une paraphrase latine, exempte de contresens caractérisés — les noms propres mis à part — mais dont la fausse élégance et le phébus sont de la plus décevante infidélité. On aurait pu avec raison reprocher à cette édition de laisser le lecteur aux prises avec des incohérences qui dérangent l'enchaînement naturel de la narration. Mais, par la faute d'Assemani, qui n'a tenté aucun effort pour rétablir l'ordre, cette allure irrégulière a été mise au compte de la rédaction même et le verdict de la critique s'en est ressenti. Pour le bon renom de la méthode, on aurait pourtant dû veiller à n'invoquer, contre un té-

[1] Nous n'en pouvons juger que d'après une photographie suffisamment claire, mais qui ne répond pas à toutes les questions qu'on doit se poser sur son original.

moin aussi digne d'attention, que les seules défectuosités dûment vérifiées sur le manuscrit [1].

Une seconde recension du même document est conservée dans le manuscrit du Musée Britannique Add. 14484, bel exemplaire sur parchemin, en excellente écriture estranghelo, que Wright fait remonter au VI[e] siècle [2]. P. Bedjan l'a publiée au t. IV de ses *Acta Martyrum et Sanctorum*, p. 507-644, en la comparant à une rédaction jacobite sur laquelle ses préférences s'étaient d'abord portées un peu par habitude, car le codex Musée Britannique Add. 12174 est l'une des source qu'il a le plus largement exploitées pour ses utiles publications [3]. Elle ne se recommandait pas spécialement pour servir de garant à un texte comme celui de la Vie de S. Syméon. Le manuscrit Add. 12174, qui porte une apostille autographe de Michel le Syrien, a été copié au couvent de Barsaumā, près de Mélitène. Postérieur de 723 ans au manuscrit du Vatican, il provient d'un milieu foncièrement étranger au climat originel du document et qu'on peut suspecter d'être mal défendu contre certaines préoccupations tendancieuses [4].

Du manuscrit Add. 14484 — nous l'appellerons, pour plus de clarté, le manuscrit Bedjan — on peut dire avec une quasi-certitude que, malgré ses apparences recommandables, il ne provient pas des environs immédiats du monastère de Saint-Syméon, ni même du pays d'Antioche. Outre la preuve caractéristique qu'on en verra plus loin [5], son origine étrangère se reconnaît à des leçons comme la variante ܬܠܢܫܝܠ, *Telnešil*, qui remplace partout le nom indigène Telnešin ou Telnešē, beaucoup mieux attesté.

Au texte imprimé par Bedjan ont été réunis dans le même manuscrit Add. 14484, fol. 134-152, 19 feuillets d'une autre Vie de S. Syméon, en belle et régulière écriture estranghelo du VI siècle [6]. Le parchemin en est fort détérioré et, pour ce motif apparemment, l'éditeur s'est abstenu de les déchiffrer. D'une manière générale,

[1] Voir ci-après, p. 71, et p. 57, note 2.

[2] *Catalogue of the Syriac Manuscripts in the British Museum*, p. 1152.

[3] WRIGHT, op. c., p. 1123-39.

[4] Voir ci-après, p. 70-71.

[5] Ci-après, pp. 52-53, 62.

[6] WRIGHT, p. 1152. Un de ces 19 feuillets semble avoir été le dernier folio du manuscrit édité par Bedjan.

rien ne permet de reconnaître ce qu'il a pris et laissé dans les rédactions qu'il appelle en comparaison. Assemani est cité çà et là dans la maigre et insuffisante annotation critique. C'est à son édition que sont empruntés les deux colophons (p. 648-49), qui servent à établir la provenance et l'ancienneté de la Vie. Mais rien n'avertit le lecteur que ces deux attestations sont exclusivement propres au manuscrit du Vatican et que, partant, elles sont la condamnation du principe qui a déterminé les préférences de Bedjan pour une autre rédaction.

A la Vie syriaque de S. Syméon se rattache la Vie géorgienne de « Saint Syméon stylite et thaumaturge qui habitait sur la montagne d'Alep. » Elle s'est conservée dans le manuscrit Hiber. 6 du couvent de Sainte-Catherine au mont Sinaï, qui fut relié à nouveau et restauré en 983. M. Rob. P. Blake a eu l'extrême obligeance de nous en copier les 45 premiers feuillets et d'en analyser les fol. 46-66$^{v}$. A en juger par ces extraits, la recension géorgienne occupe une place intermédiaire entre le manuscrit du Vatican et celui du Musée Britannique, dont elle paraît cependant plus rapprochée [1]. C'est, en tout état de cause, un témoin qu'on ne pourra se dispenser d'interroger, quand on voudra enfin entreprendre une étude critique de la Vie syriaque.

Le texte de l'édition Bedjan, avec son choix éclectique de variantes et ses appendices postiches, a été traduit en allemand par H. Hilgenfeld, pour l'importante monographie de Lietzmann sur S. Syméon [2]. Depuis lors, il a eu l'honneur d'être considéré comme le meilleur représentant de la tradition syrienne [3]. Mais si l'on va au fond des raisons qui ont motivé cette préférence, il faut bien reconnaître qu'il a conquis la faveur des érudits par une présentation élégante et claire qui le rend commode à consulter, tandis que le grimoire d'Assemani est illisible.

Comparée à l'édition romaine, la recension Bedjan ne se distingue pas seulement par un bon nombre de variantes rédactionnelles

[1] Cf. *Anal. Boll.*, t. XLVI (1928), p. 260-61.

[2] P. 80-180.

[3] Lietzmann, p. 212. Son avis semble avoir emporté l'assentiment du P. Delehaye (*Les saints stylites*, p. VI). Que celui qui est sans péché jette la première pierre à ces deux maîtres ! Ce ne sera pas moi, puisque sur ce point je me suis d'abord rendu à leur autorité (cf. *BHO.* 1121, 1124 ; *Anal. Boll.*, t. c., p. 260, note).

dont la valeur, comme on l'a vu plus haut [1], demanderait examen. La narration y suit une marche sensiblement différente, qui indique peut-être l'ordre dans lequel le texte du Vatican devrait être rétabli. Il s'en faut du reste que cet ordre soit entièrement satisfaisant. C'est seulement passé le troisième quart du récit et déjà près de la fin, que l'on voit le stylite monter sur sa colonne [2].

Cette marche sinueuse tient à la nature même de l'ouvrage, aggravée par la trop évidente inexpérience de l'auteur. Dans l'ensemble, la Vie de S. Syméon présente l'aspect d'un *libellus miraculorum*, où les anecdotes se suivent à la file, sans liaison proprement dite. Quand le narrateur songe à y marquer un rapport de temps, c'est pour amener, par une transition purement verbale, un fait à la suite d'un autre fait, qui lui aussi flotte dans le vague. Rarement ou presque jamais une indication circonstanciée, qui ait un sens par elle-même et puisse servir de point de repère. Dans le manuscrit du Vatican, ces récits de miracles portent chacun, en guise de numéro d'ordre, une sorte d'astérisque, qui en accuse nettement le caractère épisodique. Le narrateur ne cherche pas à les grouper autrement que pour y faire ressortir une ressemblance ou un contraste, ou quelque autre caractère étranger à la succession historique ou à l'enchaînement naturel des faits. Après quoi, il revient sur ses pas pour rectifier tant bien que mal l'alignement de son exposé.

On a fait valoir, en faveur de la recension Bedjan, qu'elle est plus complète que le texte d'Assemani [3]. Il est pourtant peu logique d'en inférer qu'elle se montre par là plus voisine de la tradition originale et primitive. Outre que le manuscrit du Vatican semble bien avoir perdu quelques feuillets, il est dans la nature des choses qu'un reviseur se mêle de compléter un ouvrage aussi peu articulé que la Vie de Syméon.

Une de ces additions mérite d'être signalée ici, parce que le cas paraît suffisamment clair et que l'on croit même entrevoir l'intention qui a guidé la main de l'interpolateur. Après avoir raconté, exactement comme le texte du Vatican (Assemani, p. 525 ; folio

[1] P. 50.

[2] Hilgenfeld, § 116, p. 162.

[3] Lietzmann, p. 212-13. L'indication des passages en supplément est donnée en termes plus précis dans la préface de Bedjan, p. xii-xiii.

11v du manuscrit), l'arrivée du saint à Telnešin, la recension du Musée Britannique poursuit (Bedjan, p. 526) : ܐܬܐ ܠܓܒܥܐ ܕܡܕܝܢܬܐ ܕܬܠܢܫܝܢ ܩܕܡ ܣܝܡܘܢ ܒܫܢܬ ܬܡܢܝܢ ܘܚܡܫ ܡܐܐ ܘܫܒܥ ܠܐܢܛܝܟ ܕܒܢܝ ܐܢܛܝܟ ܕܒܝܬ ܣܠܘܩ ܗܘ ܒܫܢܬ ܚܡܫ ܡܐܐ ܘܫܒܥܝܢ ܘܬܪܬܝܢ

récits merveilleux dont elle est remplie. La thaumaturgie répandue à flots autour de la figure centrale, qui est elle-même un défi aux lois de la nature, demande à être transposée du style hagiographique dans la langue de l'histoire. Mais le cadre biographique est dessiné avec une fermeté qui en garantit les lignes essentielles.

En usurpant la qualité de disciple du saint, le soi-disant Antoine rend impossible de ne pas la revendiquer contre lui à beaucoup meilleur titre pour le disciple que la Vie syriaque a mis en scène. D'après le manuscrit Bedjan, il se serait appelé Ioḥannā, Jean. Celui du Vatican le désigne sans le nommer, ce qui porte à croire que « Jean » vivait encore lorsque la Vie fut rédigée. Par lui et par les anciens du monastère le rédacteur, quel qu'il soit [1], a pu compléter ses propres souvenirs.

Il est évident que l'autorité de ces témoignages ne s'étend pas, dans une mesure uniforme, à toutes les parties du récit. Syméon avait l'âge d'homme en 404-405, au moment de l'incursion des Isauriens dans son pays natal [2]. Il était donc tout près de l'extrême vieillesse quand il mourut à la fin de l'été de 459. Quelque dix ans après sa mort, il devait rester à Telnešin très peu d'anciens qui pouvaient parler, autrement que par ouï-dire, de sa jeunesse et de son séjour au monastère d'Eusebona. Sur son enfance, sa famille, ses débuts dans la vie chrétienne, la tradition du monastère avait conservé plus ou moins fidèlement ce qu'on en connaissait par le saint lui-même et par les récits des pèlerins venus de son pays natal. Le narrateur en désigne deux par leurs noms, deux soldats dont l'un s'appelait Silvain et l'autre Baršabtā. Syméon les avait tirés des mains des pillards isauriens et, par reconnaissance pour leur libérateur, ils venaient souvent le saluer à l'époque où il était

[1] Assemani veut que la Vie ait été rédigée par un prêtre du nom de Cosmas, parce qu'une lettre de lui aux moines de Saint-Syméon y fait suite immédiatement dans le manuscrit du Vatican. Ce Cosmas écrivait au nom du clergé et des fidèles du village de Phanir. (Dans l'explicit de la lettre, au fol. 79, le nom du lieu a été effacé.) Bedjan attribue la composition du livre à deux personnages nommés avec actions de grâces dans le colophon de ce même manuscrit, celui d'Assemani, non le sien : Syméon Bar Apollon et Barḥaṭar fils d'Audan. Mais d'abord rien ne permet de décider s'ils sont remerciés pour avoir fait les frais du travail ou pour l'avoir composé eux-mêmes ; ensuite et surtout l'intervention dont ils sont loués ne concerne que le manuscrit daté de 474. La recension Bedjan n'en parle plus.

[2] Assemani, p. 273 ; Hilgenfeld, § 8, p. 85.

déjà monté sur sa haute colonne et, en sa présence, racontaient à ses disciples les premiers miracles de leur maître [1].

Ce sont des étrangers pareillement qui ont fait connaître à Telnešin les faveurs qu'ils avaient obtenues à l'intercession du saint. Les uns, venus en personne pour rendre grâces à leur bienfaiteur, ont pu raconter de vive voix les faits qui avaient frappé leur imagination. D'autres ont envoyé leurs actions de grâces par écrit. Le biographe le dit expressément. Pourquoi refuserait-on de l'en croire puisqu'il l'affirme avec une gaucherie native qui exclut toute intention de tromper ? ,ܐܝܬ ܕܐܦ ܥܡ ܡܠܐ ܕܐܬܥܒܕ ܒܗ ܢܣܒ ܕܐܬܟܬܒ ܘܐܬܝܗܒ ܠܗ ܡܢ ܓܒܪܐ ܗܝܡܢ ܕܐܬܟܬܒ ܘܐܬܝܗܒ ܠܗ ܡܢ ܓܒܪܐ ܗܝܡܢ (*Narrabimus*) *ea etiam quae procul contigerunt et a viris fidis ad beatum scripto relatae sunt* [2]. Théodoret lui-même confirme l'existence de ces documents écrits, dont il est peut-être tributaire : *Συγγράψουσι δέ, ὡς εἰκός, τούτων πολλῷ πλείονα · εἰ δὲ καὶ ἐπιβιώη, καὶ μείζονα τυχὸν προσθήσουσι θαύματα* [3]. Cela est dit au futur. Mais si Théodoret a songé à mentionner ces procès-verbaux encore à venir, ne serait-ce pas qu'il avait déjà sous les yeux quelques pièces du même genre et qu'il les avait mises à profit ?

Des sources d'information dont il disposait et de ses souvenirs propres, le biographe syrien n'a tiré qu'un récit informe et prolixe, dans lequel, à travers ses embardées dans l'éloquence, on sent partout la gaucherie impuissante d'un demi-lettré qui se bat les flancs. Mais plus l'art y manque, mieux cette narration emphatique et traînante porte la marque authentique du milieu qui s'y reflète. Si le Syrien qui l'a mise par écrit y avait répandu artificiellement cette couleur locale inimitable, il aurait réalisé un tour de force plus étonnant que la brillante faconde de Théodoret. Mais il n'a eu qu'à être lui-même pour ressembler à son héros et l'exprimer au naturel.

De naissance, S. Syméon était un de ces Leucosyriens du Taurus que Strabon nous fait connaître [4]. L'éducation n'avait pu le dénationaliser, puisque, dans son jeune âge, il n'en avait reçu aucune,

[1] Assemani, p. 274 ; Hilgenfeld, § 9, p. 86.

[2] Assemani, p. 327 ; ms. fol. 38 ; Hilgenfeld, § 100, p. 146.

[3] Ch. 26, Lietzmann, p. 17.

[4] *Geographia*, XII, 542 ; XVI, 737 et passim ; voir Pape-Benseler, i. v. *Λευκόσυροι*.

ni profane ni même religieuse [1]. Plus tard, au monastère d'Eusebona et à Telnešin, il s'est trouvé dans un milieu de moines incultes que l'hellénisme avait à peine effleurés [2]. Du reste, dans le genre de vie qu'il a mené, on ne voit ni où, ni quand, ni auprès de qui il aurait pris la plus légère teinture des lettres grecques.

De cela aussi, on peut s'en rapporter à Théodoret. Dans la scène pittoresque à laquelle nous avons déjà fait allusion [3], l'évêque de Cyr a entendu de ses propres oreilles S. Syméon discuter avec une caravane de Bédouins braillards et qualifier cette meute du nom mérité par ses aboiements. En quelle langue croit-on qu'ait pu se tenir cette conversation? Et Théodoret, sur qui tomba finalement le soin d'apaiser ce hourvari, comment a-t-il réussi à se faire comprendre de ces fils du désert? Les philologues qui ne doutent de rien n'ont pas même songé à se poser la question. Il est pourtant bien évident que Théodoret n'a pas commis la sottise d'essayer son grec sur ces demi-sauvages : autant eût valu haranguer leurs dromadaires. Il n'a pu, comme Syméon lui-même, leur parler que dans la langue du pays, qu'il avait apprise sur les genoux de sa mère, ou encore dans un jargon mêlé de syriaque et d'arabe, ou plus exactement de sabaïte [4].

Les critiques les moins suspects de partialité envers le biographe syriaque n'ont pu lui refuser une connaissance vécue du milieu ethnique et géographique. Les personnages de marque qui paraissent dans son récit sont bien connus de l'histoire. Ils peuvent servir de répondants pour les figurants et les comparses. Il est donc inutile d'insister, puisque sur ce point aucune chicane ne saurait se soutenir.

[1] On en peut juger par l'étonnement qu'il éprouva en entendant lire l'Évangile à l'église, où il était allé un dimanche, parce que la neige l'avait empêché de mener son troupeau à l'extérieur (Théodoret, ch. 2, Lietzmann, p. 2).

[2] Un épisode raconté dans la Vie nous donne la mesure de leur degré d'instruction. Comme la sécheresse désolait le pays, une supplication solennelle fut organisée à Telnešin. On amena au pied de la colonne du saint de jeunes enfants qui apprenaient à lire, et leurs professeurs d'écriture leur serinaient, en grec : ܩܘܪܝܠܝܣܘܢ, *qurialison*, *Κύριε ἐλέησον* (Assemani, p. 341 ; Hilgenfeld, § 109, p. 157). On entend ce grec-là dans les églises de tous nos villages.

[3] Ci-dessus, pp. 31 et 41.

[4] Ainsi, d'après S. Jérôme, les Bédouins d'Élusa s'entretenaient en syriaque avec S. Hilarion.

On nous permettra cependant de noter au passage une confirmation topique que la Vie de S. Syméon a reçue des plus récentes découvertes. Ce n'était pas sans une certaine méfiance qu'on y voyait paraître un No'mān (*Na'mān*), roi des Arabes de Ḥira, vassal de la Perse et tolérant envers les chrétiens. Des doutes avaient même été élevés sur les termes de l'inscription de Namāra, où, en l'année 328, un ancêtre de ce No'mān est mentionné avec les mêmes qualités. Or voici que, coup sur coup, l'inscription pehlvie de Païkuli nous a certifié l'existence d'un 'Amr ibn 'Adi, roi de Ḥira vers 270-300, et les papyrus coptes de la collection Chester Beatty celle d'un roi ⲁⲙⲣⲟⲥ, protecteur des manichéens, qui est fort probablement l'aïeul du roi de tous les Arabes, Imral-Qaïs, nommé dans l'inscription de Namāra. Celle-ci est donc éclairée d'une lumière inattendue, qui rejaillit sur la Vie syriaque de notre S. Syméon [1].

Nous croyons aussi que, quand le texte de ce document aura été assez bien étudié pour offrir une base solide à des observations de détail, on y trouvera plus d'une indication à mettre en regard des faits établis par les fouilles archéologiques de Qal'at-Sem'ān. Un passage de la Vie syriaque parle d'une pierre de deux coudées [2], que le saint se fit « arranger », ܡܫܘܐ, et sur laquelle il se tint debout pendant cinq ans [3]. Ces cinq ans ne se retrouvant pas sous une mention identique ou équivalente dans le sommaire récapitulatif des années que le saint passa à Telnešin, il s'ensuit que ce passage gauchement tourné ne peut s'entendre que de la première des trois moindres colonnes qui servirent aux exercices ascétiques de S. Syméon. Or, il y a à Qal'at Sem'ān, dans l'angle des deux bras

[1] H. H. Schaeder, dans *Gnomon*, t. IX (1933), p. 345 ; cf. *Anal. Boll.*, t. LI (1933), p.400 ; où je tiens à souligner que la critique de Nöldeke ne visait pas la Vie de S. Syméon (voir son article *Der Araberkönig von Namāra*, dans *Florilegium ou Recueil de travaux d'érudition dédiés à Monsieur le Marquis Melchior de Vogüé* [Paris, 1909], p. 463-66).

[2] Hilgenfeld, § 50, p. 104. Assemani (p. 365-66) lisait : 22, chiffre dont Lietzmann s'est étonné à bon droit. Le manuscrit du Vatican, fol. 61v, porte en effet, comme la recension Bedjan : « deux coudées ».

[3] Ailleurs, dans la Vie, il est parlé d'une autre pierre, mobile celle-ci, sur laquelle Syméon se tint pendant trois mois, au sortir de la hutte qui fut son premier séjour à Telnešin. C'est à ce bloc transportable que devrait se rapporter ce qui est dit *Anal. Boll.*, t. XLVI (1928), p. 259-60.

sud et est de la basilique, face à une travée de l'octogone, un bloc de pierre rectangulaire, dont l'un des côtés est entaillé de degrés en escalier [1]. Ce bloc n'a pu être amené là depuis la construction de l'église, puisqu'il est formé par une saillie de la roche vive. La destination en est rendue entièrement certaine par la réplique qu'on en voit au mont Admirable, près de Séleucie, dans la basilique de S. Syméon stylite le Jeune. Là aussi, à quelques pas du piédestal encore debout de la colonne du saint, se dresse un bloc prismatique monolithe, dans lequel a été pratiqué un escalier [2]. Selon le témoignage formel de nos documents, c'est sur cette pierre équarrie que S. Syméon le Jeune passa d'abord cinq années avant de monter sur la haute colonne qui fut son séjour définitif [3]. En cet endroit, comme en plusieurs autres, la Vie syriaque est confirmée par la voix des monuments, ou le sera quand on prendra la peine d'y regarder.

On a pourtant cru pouvoir déjuger le biographe syrien sur un point où ses affirmations sont très particulièrement circonstanciées. Il s'agit de la date qu'il assigne à la mort du saint. Nous n'entrerons pas ici dans une discussion qu'on ne rouvrirait pas sans irrévérence pour les très graves autorités qu'elle a mises en opposition [4]. Il suffira, croyons-nous, de rapporter ici le témoignage de notre auteur, en montrant brièvement d'où viennent les apparences d'inexactitude qu'on a cru y remarquer. Voici donc l'abrégé de ce long récit [5].

[1] Butler, *Early Churches in Syria*, l. c. ; id., *Syria, Publications of the Princeton University Archaeological Expeditions to Syria in 1904-05 and 1909*, Division II, Section B, Part 6, p. 280. La pierre est marquée sur le plan, contre le mur extérieur du bras sud de la basilique. En octobre 1935, je l'ai soigneusement examinée sur place, en promenant mon doigt sur la ligne d'intersection du bloc avec le sol. J'ai pu constater que la continuité de la roche est parfaite, sans apparence de jointure. Actuellement la hauteur de la pierre dépasse deux coudées : preuve que le biographe écrivait avant que l'endroit n'eût été atteint par les travaux de nivellement.

[2] Voir le rapport du P. J. Mécérian sur sa quatrième campagne de fouilles au mont Admirable, dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, 1936, p.205-206, avec le plan et la représentation figurée, p.205 ; cf. *Anal. Boll.*, t. XLVI (1928), p. 263.

[3] Voir ci-dessus, p. 41.

[4] Lietzmann, p. 228-35 ; Delehaye, *Les saints stylites*, p. x-xv.

[5] Assemani, p. 379-83 ; Hilgenfeld, § 122-26, p. 167-71.

Vers la fin de la septième année que Syméon passa dans sa « bergerie », ܪܝܢܐ, en grec *μάνδρα* — c'est le nom que l'ancien chevrier donna à l'enclos où il se renferma — il eut une vision allégorique d'où il conclut que sa rude pénitence durerait quarante ans et que la fin lui en serait annoncée par un signe éclatant. Les quarante ans étaient sur le point d'être révolus, lorsque Antioche et toute la contrée environnante furent désolées par un affreux tremblement de terre. De toutes parts les habitants terrifiés accoururent à Telnešin, en processions solennelles, sous la conduite de leurs prêtres, pour se recommander à la protection du saint thaumaturge. En voyant cette affluence insolite, Syméon comprit qu'elle lui annonçait sa fin prochaine et que les années de son épreuve avaient atteint le chiffre qui lui avait été signifié. Il appela donc son disciple préféré et lui confia en grand secret ses dernières volontés [1], en prévision de sa mort imminente.

Ce concours de visiteurs se prolongea pendant 51 jours, dépassant tout ce qu'on avait jamais vu à Telnešin. Dans cet intervalle eut lieu pareillement une grande solennité commémorative que Syméon avait coutume de célébrer au mois de juillet. Le manuscrit du Vatican la mentionne par allusion, comme un fait déjà connu : ܟܕ ܐܬܐ ܗܘ ܕܟܪܢܐ ܪܒܐ ܒܝܪܚ ܝܘܠܝ *Contigit etiam commemoratio illa magna, in mense iulio.* Comme il n'en a pas été question plus haut, il paraît probable que le passage visé par ce rappel a disparu par accident. Lietzmann l'a retrouvé dans la recension

[1] Une de ces recommandations, qui est expressément spécifiée, était de l'ensevelir dans sa tunique de cuir, le seul vêtement qu'il avait porté (Assemani, p. 379-80 ; Hilgenfeld, § 123, p. 168). Dans la Vie de S. Daniel le stylite il est pourtant raconté qu'un disciple de S. Syméon nommé Sergius, venu à Constantinople pour annoncer la mort de son maître, apportait en même temps le manteau du saint qui était destiné à l'empereur (Léon Ier) et que Daniel intercepta (*Vita S. Danielis stylitae*, c. 22 ; Delehaye, *Les saints stylites*, p.23-24). S'il y a contradiction entre les deux textes, on ne la résoudra pas en accordant a priori la préférence au narrateur grec. Le biographe syrien lui est antérieur peut-être d'un bon demi-siècle ; sa pensée était concentrée tout entière sur la personne et la carrière de S. Syméon, et il écrivait pour des lecteurs à qui toutes les circonstances de sa mort et de ses funérailles étaient demeurés présentes. Il y aurait encore autre chose à dire contre la valeur historique de cette anecdote, sur laquelle Lietzmann s'est appuyé pour contester la chronologie de la Vie syriaque (*l. cit.*, p. 233-35).

Bedjan, ch. 65. Une sécheresse prolongée menaçait le pays d'une redoutable famine. Les habitants gravement inquiets, forcèrent la retraite où Syméon, à son habitude, s'était renfermé pour le carême. Le miracle qu'ils imploraient ne leur fut pas refusé ; et Syméon, en reconnaissance, fit vœu d'instituer une commémoration solennelle pour perpétuer le souvenir de ce bienfait du Ciel. Au premier anniversaire qu'il célébra, il vint une telle multitude de peuple que toutes les collines environnantes en étaient couvertes [1].

Le dernier auquel il présida eut lieu à la clôture ou vers la fin des 51 jours que dura l'afflux des pèlerins chassés vers S. Syméon par l'épouvante du tremblement de terre. Après quoi, Telnešin rentra dans le calme. Le saint passa encore trente jours en paix ; mais le samedi 29 août, il tomba dans une défaillance, accompagnée de symptômes dont il est difficile de deviner la nature à travers la description amphigourique du narrateur. Pendant quatre jours encore, il lutta contre la maladie. Enfin, le mercredi 2 septembre, à la neuvième heure, il donna à toute la communauté rassemblée autour de lui sa suprême bénédiction, éleva par trois fois les yeux au ciel en se frappant la poitrine, puis, inclinant la tête sur l'épaule de l'un des deux disciples qui étaient montés auprès de lui [2], il rendit le dernier soupir.

[1] Hilgenfeld, p. 113-14. Il peut paraître surprenant que la cessation miraculeuse d'une sécheresse ait eu lieu au mois de juillet, c'est-à-dire après le temps de la moisson, donc à un moment où le mal causé par le fléau était devenu irréparable. Mais comme Syméon avait coutume de passer le temps du carême sans se laisser approcher par qui que ce fût, on conçoit qu'il ait reporté la solennité commémorative à une autre date. Le rapprochement suggéré par Lietzmann est donc non seulement possible mais pratiquement certain. Il n'est pas moins évident que cette « commémoration » a un rapport étroit avec la fête de S. Syméon qui est restée marquée dans les livres liturgiques au 27 juillet. Instituée par le saint en mémoire d'un bienfait céleste que le peuple attribuait à son intercession, elle aura pris après sa mort le caractère d'une fête du thaumaturge lui-même. Si elle n'avait point passé inaperçue dans le verbiage ampoulé d'Assemani, elle aurait fourni l'explication toute simple d'un fait sur lequel un critique, sage entre les sages, est tombé en arrêt (Delehaye, p. xiii-xv).

[2] Ce détail paraît avoir frappé vivement l'esprit de l'hagiographe, car en un autre endroit du récit il avait désigné le personnage en question par cette périphrase : « le disciple qui l'avait servi durant de longues années, qui lui ferma les yeux et sur l'épaule duquel il appuya sa tête quand il rendit son âme au Seigneur » (Assemani, p. 376-77 ; Hilgenfeld, § 119, p. 165-66). En règle

Le 2 septembre est tombé un mercredi en l'année 459, qui est d'ailleurs indiquée par toutes les sources anciennes qui méritent d'être comptées [1].

La mort de Syméon pouvait être le signal d'une ruée violente des populations d'alentour, prêtes à n'importe quoi pour s'assurer la possession des reliques du thaumaturge. Les moines de Telnešin, connaissant les mœurs locales, enfermèrent le cadavre dans un cercueil qu'ils placèrent au sommet de la colonne, cependant qu'on lui préparait une sépulture convenable. Mais ils avaient compté sans le peuple d'Antioche. Encore sous le coup de la catastrophe qui les avait frappés, les habitants de la métropole s'agitèrent afin obtenir que le corps du saint leur fût donné pour servir de défense à leur ville à défaut de leurs murailles ruinées. On leur accorda cette satisfaction, sur laquelle les disciples de S. Syméon ne furent pas consultés. Le chef des milices d'Orient Ardabour, à la tête d'une troupe armée, vint en personne leur signifier cette décision. Des prêtres, des évêques, parmi lesquels pourtant le narrateur s'abstient de mentionner celui d'Antioche, s'étaient joints à l'expédition, escortés d'une foule nombreuse. Le corps du saint fut descendu de la colonne. Les évêques et les prêtres le chargèrent sur leurs épaules et le portèrent en procession jusqu'au village de Šiḥ, à trois milles [2] au nord de la *mandra*. Là on plaça le cercueil sur un char ; et le cortège funèbre s'achemina vers Antioche, qu'il atteignit en cinq jours, du lundi au vendredi. Il y fut reçu en grand honneur par l'archevêque entouré de tout son clergé. Le corps du saint fut déposé solennellement dans la basilique Constantinienne, en attendant qu'une église ait pu être construite pour abriter son tombeau.

Du mercredi 2 septembre au lundi suivant, il y a le temps nécessaire pour qu'un détachement de soldats parti d'Antioche à la pre-

générale, les hâbleurs qui écrivent d'imagination ne se montrent point par avance aussi conséquents avec eux-mêmes.

[1] On ne peut omettre de rappeler ici le texte de la Chronique d'Édesse : *Anno DCCLXI cessit e vita beatus Symeon Stylites, die II elul, hora undecima feriae quartae* (=an. 459, mercredi 2 septembre, 5 heures du soir ; cf. L. Hallier, *Texte und Untersuchungen*, t. IX, 1, p. 115). Par sa date et par ses attaches locales, ce témoignage l'emporte sur tous les documents liturgiques ou autres dont le dossier a été encombré.

[2] Assemani, p. 293 ; Hilgenfeld, § 76, p. 122 ; § 133, p. 177 (au second endroit du récit, le texte d'Assemani dit : quatre ; ms., fol. 75v-76).

mière nouvelle du décès de S. Syméon ait pu arriver au monastère, en marchant bien. Le clergé et la foule pieuse qui l'accompagnait se seront joints à lui sur la route sans le retarder. Mais une sorte d'épilogue ajouté par le manuscrit de Bedjan, après la péroraison qui termine le récit, précise que le cadavre du saint demeura sur la colonne durant 19 jours, du 2 au 20 septembre. Parti de Telnešin le lundi 21 septembre, le cortège funèbre aurait atteint Antioche le vendredi 25 [1]. Ces lenteurs seraient la réponse de la géographie aux arrangements impromptu d'Antoine, si elles étaient plus sûrement attestées. Mais elles impliquent d'abord cette grosse invraisemblance qu'au fort de la saison chaude, le cercueil, fabriqué à la hâte, aurait été laissé pendant 19 jours au sommet de la colonne, où le soleil le frappait d'aplomb. Une autre objection, plus grave peut-être, c'est que, par la place qu'il occupe et par le tour même de l'énoncé, cet appendice chronologique, qui est absent de tous les autres manuscrits, fait l'effet d'une explication complémentaire, ajoutée de seconde main. Contrairement à l'usage constant des hagiographes de Telnešin, l'année de la mort du saint y est comptée non d'après l'ère d'Antioche, mais d'après celle des Séleucides, le chiffre de l'indiction étant laissé au choix du lecteur : douze pour les gens d'Antioche, treize pour ceux des pays où l'année commençait au 1er septembre. Un moine de Saint-Syméon n'aurait pas eu l'œil aussi large ouvert sur le monde extérieur. Jusqu'à preuve du contraire, cet épilogue ne peut être considéré comme appartenant à la rédaction primitive [2].

Dans la narration que nous venons de résumer, les circonstances de temps sont notées avec un souci d'exactitude et sans la moindre inconséquence dans les synchronismes. Mais le Syrien devait avoir tort, et le premier témoin qui s'est présenté pour le contredire a été cru sur parole. Le tremblement de terre qui précéda la mort de S. Syméon aurait eu lieu le 19 juin 459. Or, entre cette date et le 28 août, jour où le saint tomba malade, il n'y a pas place pour les 81 jours (51+30) dont nous avons le compte par l'hagiographe. Voilà où passe le bout de l'oreille, et celui qui a commis pareil anachronisme n'est pas qualifié pour revendiquer contre Antoine la

[1] Éd. Bedjan, p. 644 ; Hilgenfeld, § 137, p. 179-80.
[2] Voir ci-dessus, p. 52-53.

qualité de témoin oculaire [1]. On n'en a pas demandé davantage, et l'affirmation d'un quidam a paru suffisante pour condamner un narrateur si recommandable à tant d'égards. Mais voyons de plus près ce qu'on lui reproche.

La date du tremblement de terre d'Antioche qui est alléguée pour le convaincre d'anachronisme est attestée uniquement par une chronique syriaque du VIII[e] siècle. J. P. N. Land, qui a le premier publié ce document, le présentait en ces termes : « Librum chalifarum, quamvis a stultissimo homine congestum, propterea descripsi, quia fragmenta offert minime contemnenda, excerpta, ni fallor, praesertim e Thoma Presbytero, saeculi septimi scriptore Iacobita [2] ». La dénomination du livre est impropre ; mais le qualificatif décerné à l'auteur s'applique on ne peut mieux, comme chacun a le moyen de s'en convaincre [3]. Telle est donc la recommandation sous laquelle se présente le compilateur dont l'affirmation suffit à déjuger un témoin oculaire, écrivant trois siècles plus tôt, au lendemain des événements qu'il raconte.

Sur cette simple constatation, la cause pourrait être considérée comme entendue. Quand on se reporte au texte du « stultissimus homo », la surprise augmente. A en croire les documents dont il est l'unique garant, Antioche aurait éprouvé coup sur coup deux tremblements de terre, vers le temps de la mort de S. Syméon. Le premier aurait eu lieu le samedi 14 elul (septembre), en l'année 767 d'Alexandre (456 de notre ère), 506 de l'ère d'Antioche (458). Il fut suivi d'un incendie, qui acheva de dévaster la ville. Il fallut près de quatre mois (de septembre au début de janvier) pour enlever les cadavres. L'évêque Acace donna en ces tristes circonstances l'exemple d'un dévouement admirable. Pendant une année entière et même deux, sinon trois, la terreur ne cessa de peser sur le pays [4].

Le second tremblement de terre eut lieu le 19 ḥazirān (juin), au

[1] LIETZMANN, p. 230-33 (cf. DELEHAYE, *Les saints stylites*, p. XI-XII).

[2] *Anecdota syriaca*, t. I (Leyden, 1862), p. IX.

[3] Le *Liber Chalipharum* a été réédité sous le titre mieux approprié de *Chronicon miscellaneum ad annum Domini 724 pertinens*, par M. E.-W. Brooks, dans le *Corpus scriptorum christianorum orientalium*, Scriptores Syri, ser. tertia, textus, t. IV, et traduit par M. J.-B. CHABOT, même collection et même tomaison dans la série : versions.

[4] BROOKS, t. c., p. 139-41 ; CHABOT, p. 108-110.

sortir de l'office du soir, en l'année 771 d'Alexandre (459), 507 d'Antioche. Il dura la nuit entière et s'étendit à toute la région d'alentour [1].

Sur quoi on observera 1° que dans les deux récits, la réduction de l'ère des Séleucides à celle d'Antioche n'est pas calculée selon la même arithmétique, et que dans le premier, les synchronismes sont doublement impossibles parce que l'année 767 d'Alexandre ne correspond pas à l'année 506 d'Antioche ; et parce que le 14 elul n'est tombé un samedi qu'en l'année 457 (769 d'Alexandre, 505 d'Antioche). Mauvaise note soit pour la valeur de la source soit pour l'exactitude du compilateur.

On observera 2° que le récit de la seconde catastrophe ne contient pas la plus légère allusion à celle qui l'aurait précédée d'une année, ou de quatre tout au plus, selon la notation chronologique à laquelle on préférera s'en tenir. Qui consentira à laisser passer une aussi forte invraisemblance ? Un compilateur uniquement occupé à coudre bout à bout des pièces ramassées dans les vieux livres peut ne pas se croire tenu à les harmoniser. Mais le témoin contemporain qui est censé avoir raconté d'original le second de ces deux tremblements de terre consécutifs, n'aurait pas manqué de noter qu'il a jeté à bas des édifices et des habitations à peine relevés de leurs ruines.

A qui essaie de coordonner ces deux notices, il paraît évident que le compilateur de la chronique, en ramasseur inintelligent, a trouvé chez des auteurs d'époques différentes deux narrations épisodiques se rapportant à la même calamité. Ce qui achève de le prouver, c'est le rôle attribué à l'évêque Acace dans le premier de ces deux récits. Acace, dont le nom est attaché au souvenir du grand tremblement de terre d'Antioche dans la Chronographie de Nicéphore [2] n'est resté en charge que pendant une année qui se réduit peut-être à quelques mois. Son prédécesseur Basile est encore l'auteur de la réponse qui fut adressée à l'empereur Léon Ier par les évêques de sa province à la fin de l'année 457 [3]. Acace ne fit que passer sur le siège d'Antioche, au point que Théophane et avant lui Théodore le Lecteur ne le mentionnent même pas entre Basile

[1] Brooks, p. 141-43 ; Chabot, p. 110-11.
[2] *Χρονογραφικὸν σύντομον*, ed. C. de Boor, p. 131.
[3] Schwartz, *Concilium Chalcedonense*, t. c., p. 32.

et Martyrius [1]. Et ceci nous explique fort bien pourquoi les moines de Telnešin chez lesquels il ne s'est pas montré, n'ont gardé de lui qu'une image confuse et le désignent uniquement par le titre de son éphémère dignité. Quant à Martyrius, que le nommé Antoine amène, nous avons vu comment [2], aux funérailles de S. Syméon, on aura peine, croyons-nous, à lui trouver place dès septembre 459 dans la liste épiscopale d'Antioche. Il faudra donc autre chose que le témoignage du *Liber chalifarum* pour fixer la date du tremblement de terre d'Antioche et par là démontrer l'anachronisme qui doit ébranler ou même ruiner l'autorité de la Vie syriaque de S. Syméon. En fait, des auteurs méritant d'être pris au sérieux, de préférence à cette compilation anonyme, ne connaissent à cette époque qu'un seul et unique tremblement de terre enregistré par l'histoire.

1. Le comte Marcellin à l'année 459 (Patricii et Ricimeris. Indict. XII) : *Isaac, Antiochenae ecclesiae presbyter, scripsit syro sermone multa praecipuaque adversus Nestorianos et Eutychianos. Ruinam etiam Antiochiae elego carmine planxit* [3].

On ne perdra pas de vue que la date sous laquelle cette notice est rangée par Marcellin se rapporte, non pas à la ruine d'Antioche, mais plutôt à l'écho qu'elle a trouvé dans la poésie du prêtre Isaac. Il va de soi que son élégie n'a pu être connue à Constantinople dans le mois même où se produisit la catastrophe.

2. Malalas, l. XIV : sous le règne de l'empereur Léon et le consulat de Patricius, à l'aube du dimanche 13 septembre en l'année 506 d'Antioche, la ville est renversée pour la quatrième fois [4], par un violent tremblement de terre. Ce dimanche 13 septembre est une caractéristique répondant à l'année 459.

3. Chez Évagrius (II, 12), les indices chronologiques sont les suivants : année 506 d'Antioche (458 de l'ère chrétienne), deuxième de l'empereur Léon Ier, XIe indiction, le dimanche 14

[1] Théodore le Lecteur, fragm. 51, ed. A. Papadopoulos-Kerameus, *Žurnal Ministerstva Narodnago Proscvěščerija*, t. 233 (janv. 1901), section de philologie classique, p. 16. Sur la liste épiscopale d'Antioche dans la seconde moitié du Ve siècle, on lira avec prudence une note fort péremptoire, comme toujours, mais moins complète qu'il ne semble, de feu E. Schwartz, *Publizistische Sammlungen zum Acacianischen Schisma* (Munich, 1934), p. 182-83.

[2] Ci-dessus, p. 45-46.

[3] H. F. Clinton, *Fasti Romani*, vol. I, p. 661 ; Mommsen, *Chronica minora*, t. II (= *M. G.*, Auctores Antiquissimi, t. XI), p. 87.

[4] *Chronographia*, l. XIV, éd. de Bonn, p. 369.

gorpiaeos (septembre), 4e veille de la nuit. Il semble bien qu'Évagrius se soit ici délibérément écarté de Malalas auquel il se réfère [1] dans le même paragraphe, à propos des monuments d'Antioche. Mais plutôt que de supposer ici un témoignage discordant, il est plus naturel d'admettre que Malalas, gobe-mouches étourdi, aura selon sa manière inconsidérée, cru rectifier un synchronisme transposé par un annaliste qui avait oublié que le mois de septembre de l'année 506 d'Antioche tombe dans l'année précédente selon le style de Constantinople.

En faveur du 14 septembre (et partant de l'année 458), il faut noter encore qu'une commémoration des anciens tremblements de terre est inscrite au 14 elul dans le calendrier de Qennešrē, qui reflète à n'en pas douter l'usage liturgique antiochénien [2].

Les variantes que l'on pourrait relever chez les auteurs tardifs : le pseudo-Denys de Tel-Maḥré, Nicéphore Calliste, Michel le Syrien et d'autres, sont dues à des emprunts de seconde main, nécessairement dépourvus de valeur probante. De tous les témoignages recevables, il ressort avec une netteté plus que suffisante, que le tremblement de terre qui précéda la mort de S. Syméon stylite eut lieu le 14 septembre 458. On se demandera pourquoi le biographe syrien n'a pas mentionné cette date, non plus d'ailleurs qu'Antoine à qui personne n'en fait un reproche [3]. Mais cette omission cesse de paraître surprenante, quand, au lieu de s'en rapporter à un résumé sommaire, on lit patiemment, dans le texte original, cette narration verbeuse. La destruction d'Antioche y est rappelée incidemment, par une simple allusion, comme un fait encore présent à toutes les mémoires. Le tremblement de terre n'avait pas été ressenti à Telnešin et n'appartenait pas directement à son histoire. Ce n'est point la catastrophe comme telle qui parut à Syméon un signe précurseur de sa fin prochaine. L'avertissement céleste qu'il crut reconnaître, ce fut l'immense concours de peuple que ce malheur public amena au pied de sa colonne. L'hagiographe le dit expressément [4], et il y revient plus loin dans un commentaire oratoire, où cette affluence de visiteurs est décrite avec une emphase hyperbolique, comme un événement inouï dans l'histoire du monde,

[1] Éd. Bidez-Parmentier, p. 64.

[2] Éd. F. Nau, *Patrologia Orientalis*, t. X, pp. 34, 45, 52.

[3] Ne pas oublier qu'Antoine, sans le savoir peut-être, rejette la mort de S. Syméon à l'année 461.

[4] Assemani, p. 379 ; Hilgenfeld, § 123, p. 168 ; § 124, p. 169.

par lequel Dieu voulut annoncer à son serviteur la gloire posthume qui lui était réservée, de même qu'il avait montré à Moïse, du haut du mont Nébo, la terre de Chanaan avant de le rappeler à lui [1].

Du tour un peu flottant qui est employé par l'hagiographe, on peut même inférer que cette ruée de pèlerins ne se produisit pas sur le coup même du désastre. Comme le dit la Chronique syriaque [2], le peuple de l'Antiochène vécut dans la terreur pendant deux ans et plus. Une supposition conforme à la vraisemblance et qui a même un fondement dans nos textes, c'est que, au cours de l'année suivante une ou plusieurs nouvelles secousses vinrent renouveler les épouvantes de la population sinistrée. On n'est pas obligé de prendre au pied de la lettre les dires de l'hagiographe, quand il donne à penser que Symeon fut le premier et même le seul sauveur vers lequel tous les habitants de l'Antiochène se sont immédiatement tournés d'un mouvement unanime. Il y avait d'autres saints personnages dans leurs environs. L'idée de recourir à lui a pu venir d'abord aux gens de la région moins éloignée de Télnésin et se propager ensuite par imitation.

Quant à dire à quel jour précis se produisit le retour offensif du fléau qui déchaîna ce mouvement, qui le pourrait ? La date du 19 juin, que l'on a acceptée de confiance, comme un point de repère entièrement sûr, ne repose en dernière analyse que sur l'attestation d'une pitoyable chronique du VIII[e] siècle. Personne ne nous interdira de conjecturer qu'elle énonce avec une erreur de transcription, qui est à peine une faute en paléographie syriaque, ٩ 19 pour ٩ 9, le résultat d'un calcul fait sur les chiffres enregistrés dans la Vie de S. Symeon. Car enfin on ne niera pas que ce récit ait été un document connu et même célèbre, surtout dans la Syrie du Nord. Or, ce document, presque contemporain du tremblement de terre d'Antioche, est le premier texte conservé [3] qui nous en parle. Parce que des philologues, et non des moindres, l'ont traité comme inexistant [4], est-ce une raison pour regarder comme allant de soi qu'il a passé inaperçu de tous les anciens chroniqueurs syriens ? Niera-t-on pourtant que, l'ayant lu, ils doi-

[1] Assemani, p. 330 ; Hilgenfeld, § 124, p. 169.

[2] Ci-dessus, p. 63.

[3] L'éloge d'Isaac d'Antioche, mentionné ci-dessus, ne nous est point parvenue.

[4] Par ex., E. Schwartz, pour ne nommer que le plus illustre.

vent avoir remarqué que le tremblement de terre d'Antioche, y est rappelé à propos de la mort de S. Syméon?

Mais le calcul très simple dont il leur a suggéré les données part d'un point initial qui a pu les induire en erreur. L'hagiographe, attentif avant tout à magnifier le suprême hommage de confiance rendu à Syméon par le peuple de l'Antiochène, a noté simplement que ces cortèges de suppliants se sont succédé à Telnešin pendant 51 jours. Or, il est par trop clair que ces pèlerins venus de partout n'ont pu se rencontrer au pied de la colonne du saint le soir même du sinistre. En supposant qu'à la première alerte, ils se soient précipités, de tous les points du pays, dans la même direction, comme un troupeau pris de panique, encore leur a-t-il fallu, tout au moins, deux ou trois jours pour atteindre Telnešin, à travers la région bouleversée. Le 9 juin marque donc la date où l'émoi causé par la menace d'un nouveau désastre se communiqua au monastère du stylite, nullement celle où se serait produit le phénomène, quel qu'il soit, dont le souvenir a pu se perpétuer dans le *Liber chalipharum*.

Telle est, croyons-nous, la façon la plus simple de donner un sens raisonnable à cet écho tardif. Pour qui prend la peine d'y réfléchir, la concordance de ce texte avec les chiffres précis consignés dans la Vie de S. Syméon est un fait qui demande une explication. La moins logique de toutes est de poser a priori que la date notée en chiffres dans une compilation postérieure de trois siècles doit provenir de quelque document hypothétique et introuvable mais meilleur et plus sûr que la parole, pourtant assez explicite, d'un témoin oculaire.

Ainsi, de quelque côté que l'on se tourne, c'est à la tradition locale syriaque qu'on est ramené pour retrouver les souvenirs authentiques relatifs à la vie et à la personne de Syméon stylite. A l'époque où ces souvenirs restaient vivaces, les gens du pays ne se sont pas trompés sur la source où il convenait d'aller les rafraîchir. Évagrius, par exemple, qu'on n'accusera pas de manquer de considération pour la culture grecque, mentionne Théodoret avec les égards dus à son prestige, mais au fait et au prendre, il ne le consulte guère : le témoin autorisé auquel il s'en rapporte de préférence, c'est notre biographe syrien [1]. En Syrie tout au moins,

[1] Ceci est constaté par Lietzmann (p. 215 et suiv.), qui n'en tire pourtant pas la conclusion assez évidente.

la postérité en a usé de même, sans aucune exception dont il subsiste une trace reconnaissable.

L'histoire posthume de S. Syméon n'appartient que trop clairement à ses compatriotes, qui l'avaient façonné lui-même à leur image. Il convient d'en noter ici le trait le plus saillant.

Lésés dans leur droit certain par l'enlèvement à main armée du corps de leur maître, les moines de Telnešin restaient en possession de sa colonne qui était aussi une relique à peine moins précieuse. Ils élevèrent alentour une admirable basilique, qui est le monument le plus certain de la vénération universelle dont la mémoire de Syméon demeurait entourée. Cette merveille d'architecture, prodigieuse en son genre, comme le héros dont elle devait perpétuer le souvenir, est un chef d'œuvre authentique de l'art indigène. Les pierres parlent à défaut des textes. C'est bien le génie syrien qui a glorifié, selon son inspiration propre, un saint de sa race et de son terroir, dont toute la carrière lui appartient. L'hellénisme peut y reconnaître quelques-unes de ses leçons ; mais rien ne permet de supposer qu'il ait tenu à partager l'honneur de cette fière création.

Au printemps de 474, quand fut achevé le manuscrit du Vatican, les murs de la basilique n'étaient pas encore sortis du sol ; car le biographe du saint ne fait aucune allusion à ce grandiose édifice ni même aux projets qui en préparèrent la construction. Des archéologues se croient pourtant fondés à préciser que l'église était achevée en 490 [1]. Mais l'archéologie, quand les textes lui manquent ou qu'elle passe outre à leur témoignage, s'oublie parfois à rendre des oracles sujets à révision [2].

[1] C. W. Beyer, *Der syrische Kirchenbau* (= *Studien zur spätantiken Kunstgeschichte*, t. I, 1925), p. 71.

[2] Ce fait d'expérience vient de recevoir une nouvelle confirmation à propos du sanctuaire de Saint-Syméon. Éludant le témoignage exprès et formel d'Évagrius, feu D. Krencker, fort savant homme pourtant, a soutenu récemment que l'octogone enfermant la colonne du saint était couvert d'un dôme (*Die Wallfahrtkirche des Simeon Stylites in Kal'at Sim'ān*, dans *Abhandlungen der Preussischen Akademie der Wissenschaften*, Jahrgang 1938, Nr. 4 ; Berlin 1939). Ce paradoxe, développé dans une publication luxueuse, avec un appareil de démonstration non moins imposant, s'est heurté à un scepticisme au moins égal à la révérence qui se doit à tant de savoir et d'autorité. M. M. Écochard, au nom de l'architecture (*Bulletin d'études orientales*, année 1936, p. 63, note),

Pourquoi fallut-il que cet admirable sanctuaire devînt un jour un signe de contradiction entre les esprits? Les forces de division avaient fait leur œuvre, trop aisée à prévoir. La Syrie, presque tout entière, avait été entraînée dans le schisme monophysite. S. Syméon, dont l'église et le monastère avaient passé aux mains de moines jacobites, fut regardé comme un saint de leur secte. On fabriqua des lettres et on inventa des historiettes, où il était posé en adversaire du concile de Chalcédoine. Les faussaires en firent tant et si bien qu'ils réussirent à créer une opinion, devant laquelle aujourd'hui encore de bons érudits hésitent consciencieusement. Après la défaite du parti orthodoxe, elle s'imposa par la raison du plus fort. Maîtres du monastère et de la colonne de S. Syméon, les dissidents se trouvaient par là en possession d'état : la mémoire du saint leur appartenait, comme le monument qui en était le signe matériel. A la longue les melchites, rebutés par cette prétention, oublièrent le chemin de Telnešin, où ils ne se sentaient plus chez eux. Et plutôt que de disputer aux monophysites le culte et les souvenirs du premier Syméon, ils reportèrent leur vénération sur un second Syméon, stylite comme lui, qui, au mont Admirable, avait renouvelé presque de point en point, dans toutes leurs circonstances caractéristiques, la vie et les exploits de son illustre devancier. La légende se chargea du reste et paracheva la ressemblance, en suppléant à ce que l'imitation réelle avait laissé d'incomplet.

On ferait peut-être beaucoup d'honneur aux allégations jacobites sur S. Syméon en leur opposant une réfutation en règle. Il suffit de constater que Sévère d'Antioche lui-même, le docteur par excellence de la secte, se souvenait d'un temps où le thaumaturge célébré par Théodoret n'était pas encore un saint de l'obédience monophysite [2]. Cet aveu embarrassé n'a pas de quoi surprendre

M. A. M. Schneider, au nom de l'archéologie (*Göttingische gelerhte Anzeigen*, 1939, p. 335-42) et d'autres encore (voir la note de M. Ch. Picard dans la *Revue archéologique*, 6e sér., t. 16, 1940, p. 90, note) ont fait entendre une protestation fort peu rassurante pour le succès de la thèse. Les coupoles sont sujettes à s'effondrer, en Orient surtout. Celle-ci menace fort de tomber un jour sur la tête de quelqu'un.

[1] Voir *Anal. Boll.*, t. XLVI, p. 250-54.

[2] E. W. Brooks, *The sixth Book of the select Letters of Severus Patriarch of Antioch* (Londres et Oxford, 1902-1904), epist. V, 11 ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXIV (1905), p. 150.

ceux qui liront notre biographie syriaque en se demandant ce qu'elle devrait dire ou taire pour répondre au goût des Sévériens. Non seulement elle laisse passer toutes les occasions de placer un mot contre les partisans de Chalcédoine, mais elle montre le saint vénéré écouté et même obéi par les empereurs, qui s'intéressent à sa santé, acceptent ses reproches et recourent à lui pour la défense de la foi. Toute l'Église de Syrie porte son deuil ; Antioche s'empare de ses reliques ; Constantinople qui les avait convoitées, n'y renonce qu'à regret ; et l'hagiographe, en relatant les honneurs que, vivant ou mort, Syméon a reçus des défenseurs couronnés de l'orthodoxie, en souligne le caractère par les éloges dont il salue la mémoire [1] de l'empereur Léon Ier. Le sectaire qui, plus tard, a soigneusement biffé et noirci ces trois lignes dans le manuscrit du Vatican [2], a sans le vouloir, livré là une pièce à conviction accablante pour sa thèse et pour d'autres faussaires dont il voulait couvrir le jeu.

P. P.

[1] Léon Ier est mort en 474. Le jour de sa mort, laissé incertain par les annalistes, est donc antérieur au 17 avril.

[2] Cette rature met à néant la revendication que Bedjan, se fondant sur l'absence du nom de Léon Ier dans le texte d'Assemani, a élevée au profit du manuscrit de Londres (*Avant-propos*, p. XI-XII).

# LE MARTYROLOGE DE SAINT-CYRIAQUE

## SON INFLUENCE SUR LE MARTYROLOGE ROMAIN

Le lecteur qui parcourt les *Notationes* [1] de Baronius au martyrologe Romain rencontre à plusieurs reprises la mention d'un « vetustissimum martyrologium manuscriptum, quod Romae in monasterio sancti Cyriaci in Thermis [2] usui erat [3]. » Le savant cardinal lui attribue une grande valeur et le considère comme remontant à une haute antiquité : « Cumque vetus manuscriptum martyrologium citamus, illud praecipue intelligimus, quod caetera quae vidimus martyrologia vetustate antecedit [4] ». Plus loin, il affirme encore que le codex de Saint-Cyriaque est le plus ancien martyrologe manuscrit qu'il connaisse : « In codice autem S. Cyriaci omnium vetustissimo [5] ». On ne s'étonnera pas dès lors si, dans la suite, les historiens, sur la foi des paroles du cardinal, ont entouré de respect un document aussi précieux. Il est maintenant conservé à la Vallicellane sous la cote F. 85.

Sur les feuilles de papier insérée entre la couverture et les folios de parchemin, une main du XVII^e^ ou du XVIII^e^ siècle a écrit : « Codex X saecul ; a Bollandistis celebratur in actis sanctorum [6]. »

[1] Nous nous servons de l'édition d'Anvers de 1589 : *Martyrologium Romanum ad novam kalendarii rationem et ecclesiasticae historiae veritatem restitutum, Gregorii XIII pont. max. iussu editum. Accesserunt notationes atque tractatio de martyrologio Romano, auctore Caesare Baronio Sorano.* La première édition du martyrologe Romain avec les notes de Baronius avait paru en 1586, à Rome.

[2] Comme on le verra plus bas, le martyrologe provient non de Saint-Cyriaque des Thermes, mais de Saint-Cyriaque in Via lata.

[3] Annotation *d* au 19 janvier (éd. Anvers, p. 37).

[4] Ibid.

[5] Annotation *g* au 1^er^ décembre (éd. Anvers, p. 528).

[6] P. Egidi, *Necrologi e libri affini della provincia Romana*, t. I (Roma, 1908), p. 3 (= *Fonti per la storia d'Italia*, n° 44).

Cette note est répétée deux fois, en termes à peu près identiques, aux feuillets suivants. Hugo Laemmer, se référant à une remarque de Baronius [1], pensait que le martyrologe de Saint-Cyriaque présente des traits de ressemblance très accusés avec le martyrologe signalé par S. Grégoire dans sa lettre à Euloge, évêque d'Alexandrie [2].

En fait, le martyrologe de Saint-Cyriaque a-t-il une si haute valeur? A-t-il exercé une grande influence dans l'élaboration du texte du martyrologe Romain? Enfin, les anciens bollandistes ont-ils porté un jugement si favorable sur ce manuscrit? Les quelques pages qui suivent voudraient répondre à ces questions.

Commençons par décrire le codex. Ainsi que l'a établi P. Egidi [3], il a été transcrit entre 1024 et 1043 pour le monastère des religieuses de Saint-Cyriaque in Via lata, à Rome [4]. L'*amanuensis* qui a copié intégralement le texte, a laissé après chaque jour un espace blanc, le plus souvent trois lignes, afin d'y insérer les obits du couvent. Lui-même a écrit en tête de chaque ligne l'abréviation *ob.* Pendant cinq siècles la communauté de Saint-Cyriaque y a noté au fur et à mesure le décès de ses membres ou bienfaiteurs insignes. Au XVI^e^ siècle, en même temps que d'autres documents

[1] Annotation *a* au 8 février (éd. Anvers, p. 73) : « Restituuntur iidem ex saepius citato vetere manuscripto martyrologio monasterii S. Cyriaci. Ubi cum nec tempus, quo passi sunt hi, vel alii, qui ibidem habentur martyres, exprimatur, quis mirari non debet, nam S. Gregorius papa ad Eulogium scribens, epist. 29, lib. 7, indict. 1, dum de Romano martyrologio, quod usui erat, meminit, ait nomina, loca et diem passionis in eo posita haberi, de tempore autem nihil testatur. » Cf. H. Laemmer, *De martyrologio Romano* (Ratisbonne, 1878), p. 22.

[2] *M.G.* Epist., t. II, p. 29. Voici le passage relatif au martyrologe : *Nos autem paene omnium martyrum distinctis per dies singulos passionibus collecta in uno codice nomina habemus atque cotidianis diebus in eorum veneratione missarum sollemnia agimus. Non tamen in eodem volumine, quis qualiter sit passus indicatur, sed tantummodo nomen, locus et dies passionis ponitur.*

[3] Op. c., p. 5-6.

[4] Baronius croyait que le martyrologe provenait de Saint-Cyriaque des Thermes. En 1655, F. Martinelli, qui le premier publia le nécrologe, corrigea cette erreur (*Primo trofeo della S^ma^ Croce eretto in Roma nella Via lata da S. Pietro Apostolo*, Roma, 1655, p. 144 et suiv.). J. B. de Rossi (*Act. SS.*, Nov. t. II, 1, p. XXIV) attribue ce mérite à Pierluigi Galletti (*Del Primicero della santa sede apostolica*, Roma, 1776, p. 147-50). P. Galletti ne fait que suivre F. Martinelli. Voir aussi L. Cavazzi, *La diaconia di S. Maria in Via lata e il monastero di S. Ciriaco* (Roma, 1908).

du monastère de la Via lata, le martyrologe fut transféré à la Vallicellane [1].

Au folio 1 on lit : *In Christi nomine. Incipit martyrologium anni circulo Bede presbiteri feliciter.* Dans les nombreux martyrologes manuscrits qui passent pour être l'œuvre de Bède, on ne rencontre jamais le texte à l'état pur, mais uniquement des recensions remaniées, abrégées ou, plus souvent, augmentées de notices nouvelles. Que représente au juste, dans la filiation des copies du martyrologe de Bède, l'exemplaire de Saint-Cyriaque? C'est à la fois un abrégé de l'Hiéronymien et une recension incomplète de Bède [2]. Il est étroitement apparenté à une famille de manuscrits qui offrent une recension du martyrologe en usage à Rome [3]. Mais à partir du milieu de mars jusqu'au milieu de juin, il s'écarte de cette famille ; la seconde moitié de mars et tout le mois d'avril sont très courts et ne comprennent guère que des notices abrégées provenant de l'Hiéronymien. Le mois de mai et le début de juin renferment quelques éloges plus longs, qui rappellent ou Florus ou Adon. Dans cette partie, il n'y a aucune notice qui mérite d'être relevée. Le libellé des éloges des autres mois est très voisin du texte du martyrologe des archives de la basilique de Saint-Pierre, H 58, publié ici même [4] et qui fait partie du groupe de manuscrits que nous venons de signaler.

Ces quelques remarques suffisent déjà à montrer que le martyrologe de Saint-Cyriaque ne se distingue ni par l'ancienneté ni

[1] Dans ses *Memorie storiche dell' antichissimo municipio ora terra dell' Ariccia* (Roma, 1796), p. 379, E. Lucidi, chanoine de S. Maria in Via lata, écrit : « Monsignor Dini ci ha detto, che il cardinal Baronio per comporre la sua storia ecclesiastica prese molti documenti dall'archivio del suo capitolo di S. Maria in Via lata, quali non furono restituiti e dopo la morte di quel cardinale rimasero nella biblioteca Vallicellana. »

[2] On verra plus loin en quels termes les bollandistes ont apprécié le contenu du manuscrit de Saint-Cyriaque. Voir H. QUENTIN, *Les martyrologes historiques du moyen âge* (Paris, 1908), p. 38-39.

[3] H. Quentin caractérise ce groupe de manuscrits comme suit : « Ce fonds commun se compose d'un martyrologe de Bède et d'emprunts à un martyrologe hiéronymien de physionomie très nettement italienne » (ibid., p. 36).

[4] T. XLIX (1931), p. 51-97. En marge du fol. 191 de la copie de Bruxelles (sur cette copie, voir plus bas, p. 84), Du Sollier a écrit : *Martyrologium Vaticanum, sub nomine Bedae, ex archivo basilicae D. Petri, concordat fere cum hoc manuscripto et unum ex alio corrigi potest et debet.*

par la qualité de ses notices [1]. Voyons maintenant dans quelle mesure Baronius s'en est servi tandis qu'il « revisait » le martyrologe Romain.

Le manuscrit de Saint-Cyriaque est signalé pour la première fois dans les annotations du 19 janvier à propos d'un groupe de martyrs africains [2] : « Hi omnes restituti sunt ex vetustissimo martyrologio manuscripto ... sancti Cyriaci in Thermis. » Comparons les deux notices.

| Ms. de Saint-Cyriaque | Martyrologe Romain |
|---|---|
| In Africa Pauli, Quinti, Germani et aliorum XXX [3]. | In Africa sanctorum martyrum Pauli, Gerontii, Ianuarii, Saturnini, Successi, Iulii, Cati, Piae et Germanae. |

Sauf le chef de file, *Paulus*, et *Germani*, transformé en *Germanae*, tout est différent, et on ne comprend pas comment Baronius a pu écrire qu'il avait emprunté les noms au martyrologe de la Vallicellane. C'est ailleurs qu'il a rencontré ce groupe de martyrs. Indirectement, ils proviennent tous de l'Hiéronymien [4], sauf *Catus*, qui permet précisément de découvrir la source immédiate, le martyrologe de Galesini [5] : *In Africa sanctorum martyrum Pauli, Gerantii, Ianuarii, Saturnini, Successi, Piae, Germanae, Iulii et Cati.* Galesini lui-même dépend de Canisius, qui a exactement les mêmes noms, si ce n'est qu'il mentionne en plus *Quintus* [6]. Cani-

[1] E. Lucidi avait signalé (op. c., p. 380) quelques notices dont la rédaction manifestait, à son avis, la provenance monastique du codex : 2 mai, *Natalis S. Patris nostri Athanasii ;* 14 mai, *Depositio sancti Patris nostri Pachomii ;* 9 juillet, *Depositio* (le manuscrit écrit ici et ailleurs *de presidio*) *sancti Patris nostri Effrem ;* 19 juillet, *sancti Patris nostri Arsenii ;* 21 octobre, *sancti Patris nostri Hylarionis*, et aussi au 5 juin, *Passio sanctissimi Patris nostri Bonifacii.* Mais ces formules n'ont rien de particulier. Les premières se rencontrent dans les meilleurs manuscrits de Bède (cf. H. Quentin, op. c., pp. 50, 52, 99, 101). La dernière est une addition très ancienne, qui a été étudiée par H. Quentin, op. c., p. 115.

[2] Au 12 janvier Baronius dit qu'il a emprunté le groupe : *In Africa sanctorum marytum Zotici, Rogati, Modesti, Castuli et coronae militum quadraginta* « ex veteri manuscripto ». Il s'agit sans doute déjà de notre codex. C'était également l'avis de Dom H. Quentin (*Anal. Boll.*, t. XLII, 1924, p. 390).

[3] Nous transcrivons le texte d'après des photographies.

[4] *Comm. martyr. hieron.*, p. 48.

[5] *Martyrologium S. Romanae ecclesiae* (Venetiis, 1578).

[6] Nous nous servons de l'édition de Dillingen, de 1583. Au sujet des éditions du martyrologe de Canisius, cf. *Anal. Boll.*, t. LIV (1936), p. 328.

sius suit Molanus, mais a transformé *Gaii* en *Cati*. Quant à Molanus [1], il a copié l'édition d'Usuard des Chartreux de Cologne, qui dérive du martyrologe d'Hermann Greven [2].

Baronius ne cite plus le martyrologe de Saint-Cyriaque avant le 31 janvier, à propos de quelques martyrs d'Alexandrie : « Restituti sunt iidem ex vetustissimo martyrologio monasterii S. Cyriaci in Thermis cuius supra meminimus. » Confrontons les deux textes :

| Ms. de Saint-Cyriaque | Martyrologe Romain |
|---|---|
| In Alexandria Tharsacii, Zotici, Cyriaci, Tyrsi, Galeni et aliorum. | In eadem civitate sanctorum martyrum Tharsicii, Zotici, Cyriaci et sociorum. |

Baronius ne s'est pas contenté d'une simple transcription, comme le laisse entendre la note. Il a écarté la forme *Tharsacii* et lui a préféré *Tharsicii*, qui est plus fréquent [3] ; il a supprimé *Tyrsus* et *Galenus*, qui sont absents dans de nombreuses copies de l'Hiéronymien.

Nous n'avons pas l'intention de relever toutes les annotations où il est question du martyrologe de Saint-Cyriaque. Baronius recourt à ce recueil d'une manière très arbitraire. En janvier, il ne le signale que deux fois, en février, par contre, il y revient environ quinze fois. Il n'est d'ailleurs pas toujours facile de découvrir tous les emprunts, car fréquemment Baronius emploie des formules imprécises, comme celles-ci : « Consentiunt vetera manuscripta » ; « adstipulantur vetera manuscripta » [4]. Il n'est pas rare que notre codex se dissimule parmi ces *vetera manuscripta*. Nous nous contenterons donc de signaler quelques notices où il y a désaccord entre le martyrologe de Saint-Cyriaque et le martyrologe Romain, et tâcherons, dans la mesure du possible, de trouver la source de ce désaccord.

3 février

| | |
|---|---|
| In Africa Felicis, Symphroni, Laurentii, Ypoliti, Felicitatis. | Ibidem sanctorum martyrum Felicis, Symphronii, Hippolyti et sociorum. |

[1] *Usuardi martyrologium* (Louvain, 1568).

[2] *Martyrologium Usuardi monachi* (Cologne, 1515). Cf. *Anal. Boll.*, t. c., p. 324.

[3] *Comm. martyr. hieron.*, p. 69 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 43.

[4] Dans ses notes, Baronius renvoie parfois à des sources qu'il n'est pas aisé d'identifier ; nous reviendrons, s'il plaît à Dieu, sur ce sujet.

En note Baronius ne cite qu'une source : « Restituti sunt hi omnes ex vetustissimo codice manuscripto monasterii sancti Cyriaci in Thermis. » On devine pourquoi il a supprimé *Laurentii*. C'est que dans la notice qui précède est mentionné un martyr africain du nom de *Laurentini. Felicitas*, qui revient au 7 mars, a été écartée. Les deux noms de martyrs ont été remplacés par *et sociorum.*

8 février

| | |
|---|---|
| Rome depositio sancti Pauli episcopi et alibi Luci. | Romae sanctorum martyrum Pauli, Lucii et Cyriaci. |

C'est à propos de cette notice que Baronius remarque, ainsi que nous l'avons dit plus haut, que l'absence de tout indice chronologique dans le martyrologe de Saint-Cyriaque constitue un trait de ressemblance avec le martyrologe décrit par S. Grégoire. Malgré l'affirmation coutumière que le texte a été emprunté à notre codex, on constate quatre divergences : suppression de *episcopi* et addition de *martyrum ;* suppression de *alibi* et addition de *Cyriaci*. Le martyrologe de Saint-Cyriaque reproduit l'Hiéronymien : *Romae depositio sancti Pauli episcopi et alibi Lucii* [1]. *Cyriacus* provient du martyrologe des chartreux de Cologne, où on lit : *Rome SS. Pauli episcopi, Lucii et Ciriaci martyrum*, libellé qui, sauf pour le mot *episcopi*, a été adopté par Baronius [2].

9 février

| | |
|---|---|
| Natalis Alexandri et aliorum XXXVIII. | Romae passio sanctorum martyrum Alexandri et aliorum triginta octo coronatorum. |

Le martyrologe de Saint-Cyriaque fait écho à l'Hiéronymien, dont le texte est ici assez corrompu, car en fait il faut lire : *Alexandriae, Ammonis et aliorum XXXVI* [3]. Où Baronius a-t-il trouvé le toponyme *Romae*, on ne sait ; jusqu'ici on n'a découvert aucun martyrologe qui place la passion de ces saints à Rome [4]. En 1613,

[1] *Comm. martyr. hieron.*, p. 81-82 ; *Comm martyr. rom.*, p. 53.

[2] *Martyrologium Usuardi monachi*, 8 février ; cf. *Act. SS.*, Feb., t. II, p. 157. Le P. Delehaye avait suggéré une autre explication de l'insertion de *Cyriacus* (*Comm. martyr. rom.*, p. 53). La présence de *Cyriacus* dans les martyrologes souvent consultés par Baronius rend cette hypothèse inutile.

[3] *Comm. martyr. hieron.*, p. 83.

[4] *Comm. martyr. rom.*, p. 55.

Ph. Ferrarius écrivait : « Horum SS. Martyrum sola extat in romano martyrologio memoria, nuper a Baronio cardinali in dicto martyrologio ex veteri codice monasterii S. Cyriaci inserta [1]. » Comme on le voit, le martyrologe de Saint-Cyriaque n'est nullement responsable de l'attribution de ce groupe à la Ville éternelle.

13 février

| | |
|---|---|
| In Nicomedia passio sancti Iuliani. | Lugduni sancti Iuliani martyris. |

Baronius cite comme source de cette notice : « De eodem veteri manuscripto et monumenta ecclesie Lugdunensis quae citat Galesinius, in martyrologio. » Voici les indications bibliographiques fournies par Galesini : « Ex monimentis ecclesie Lugdunensis et ex codice martyrologii manuscripto [2]. » Sous la plume de cet auteur, une telle indication a peu de poids, et il semble bien que le premier hagiographe qui ait placé le martyre de S. Julien à Lyon soit Petrus de Natalibus : *Stephanus episcopus et Iulianus martyres eodem die Lugduni passi sunt* [3]. De nouveau, ce serait une erreur de croire, sur la foi de Baronius, que le martyrologe de Saint-Cyriaque contient le toponyme *Lugduni*. Ici, son texte suit fidèlement l'Hiéronymien, dont la seconde recension gallicane annonce à cette date : *In Nicomedia passio sancti Iuliani* [4].

15 février

| | |
|---|---|
| Interamne natalis sancte Agape virginis, Saturnini, Castuli, Magni, Luci. | Interamnae sanctae Agapis virginis et martyris. Item natalis sanctorum martyrum Saturnini, Castuli, Magni et Lucii. |

On devine pour quelle raison Baronius a scindé en deux la notice du martyrologe de Saint-Cyriaque. Belini [5] et Galesini [6] annonçaient à Interamna S^te^ Agapé uniquement. Ayant trouvé dans le martyrologe manuscrit quatre noms placés à la suite d'Agape, il a

[1] *Catalogus sanctorum Italiae* (Milan, 1613), p. 83. Cf. *Act. SS.*, Feb. t. II, p. 292.

[2] *Martyrologium S. Romanae ecclesiae*, seconde partie (*Notationes*), *f.* 63v.

[3] L. XI, c. 130, n° 63.

[4] *Comm. martyr. hieron.*, p. 91 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 61.

[5] *Martyrologium secundum morem Romane curie* (Paris, 1521) : *Civitate iteranis* (sic) *sancte Agapis virginis.*

[6] *Interamnae sanctae Agapis virginis.*

préféré ne pas les réunir dans la même notice, ne sachant pas s'il s'agissait de martyrs d'une même persécution [1].

17 février

| | |
|---|---|
| Eodem die natalis sancti Faustini martyris et aliorum XLIIII, quorum nomina Deus scit. | Romae passio sancti Faustini quem alii XLIIII secuti sunt ad coronam. |

Nous nous trouvons en face d'un cas semblable à celui qui a été relevé au 9 février. La notice du manuscrit de Saint-Cyriaque est composée de fragments qui se rencontrent dans l'Hiéronymien [2]. Baronius supplée au silence des sources en écrivant *Romae*. Son annotation, du reste, ne laisse pas supposer qu'il ait consulté sur ce point d'autres martyrologes : « Restituti sunt iidem ex eodem exemplari vetustissimo, cuius saepius ante meminimus. »

18 février

| | |
|---|---|
| In Africa sanctorum Rutuli, Silvani, Classici [3], Secundini, Fructuli. | In Africa sanctorum martyrum Lucii, Silvani, Rutuli, Classici, Secundini, Fructuli et Maximi. |

Baronius, modifiant sa formule habituelle, écrit : « Hos omnes restitutos scias ex eodem codice pervetusto, cuius saepe meminimus ; praetermissi sunt alias fortasse, quod nec civitas ubi passi, nec tempus ibidem haberetur expressum. » Il est inexact de dire que *tous* ces noms ont été restitués d'après le manuscrit de Saint-Cyriaque. Deux proviennent d'ailleurs, à savoir *Lucii* et *Maximi*, vraisemblablement empruntés à Molanus, qui lui-même les avait transcrits du martyrologe de Belini : *In Africa Lucii, Silvani et Maximi* [4].

[1] Cf. *Comm. martyr. hieron.*, p. 97, et *Comm. martyr. rom.*, p. 64. L'*editio typica* de 1913, on ne sait pour quelle raison, a inversé ces deux notices.

[2] *Comm. martyr. hieron.*, p. 102-103.

[3] Deux erreurs de lecture se sont glissées, d'une part dans l'édition de Bède par Henschenius et Papebroch, qui transcrivent *Castici* (*Act. SS.*, Mart. t. II, p. XIII), et d'autre part dans le commentaire des *Acta SS.* au 18 février, où on lit *Cassici* (t. III, p. 66). Elles proviennent de la copie du manuscrit de Saint-Cyriaque envoyée de Rome aux bollandistes, où le scribe a écrit *Cassici* ; mais à première vue on pourrait se tromper et lire *Castici*. En fait, le manuscrit de Saint-Cyriaque porte très clairement : *Classici*.

[4] Tous ces noms se retrouvent dans les manuscrits de l'Hiéronymien, sauf *Lucius*. Cf. *Comm. martyr. hieron.*, p. 104.

21 février

| | |
|---|---|
| In Africa natalis sanctorum Veroli, Secundini, Servuli, Sirici, Felicis, Saturnini. | Adrumeti in Africa sanctorum martyrum Veruli, Secundini, Syricii, Felicis, Servuli, Saturnini, Fortunati et aliorum sexdecim, qui in persecutione Wandalica ob catholicae fidei confessionem martyrio coronati sunt. |

Baronius écrit en note : « De his etiam Beda et Usuardus. Quod hic additum est, hos passos esse in persecutione Wandalica, ex dicto vetere manuscripto scias restitutum. » Comme nous le verrons plus loin, quand Baronius cite Bède, il se refère à l'édition princeps des œuvres complètes, publiée à Bâle en 1563 [1]. Pour Usuard, il consulte Molanus. C'est d'après l'édition de Bède qu'il a ajouté au texte du manuscrit de Saint-Cyriaque : *Fortunati et aliorum sexdecim* [2], et d'après Molanus qu'il a précisé : *Adrumeti in Africa* [3]. Il est tout à fait surprenant de lire qu'il a trouvé dans le martyrologe de Saint-Cyriaque que ce groupe de martyrs africains ont été les victimes de la persécution des Vandales. On n'y lit absolument rien de semblable, et c'est de Galesini que dérive cette malencontreuse précision : *Adrumeti in Africa sanctorum Veruli, Secundini, Servuli et aliorum viginti, qui in Vandalica persecutione corona insigniter donati sunt.* Galesini fournit comme source de sa notice la référence énigmatique : « De quibus scribit etiam Nicolaus monachus, sed breviter, ut ceteri. » Quel est ce *Nicolaus monachus*, on ne sait [4]. Mais il ne vaut sans doute pas la peine de le rechercher, car pour plus d'une notice africaine, Galesini a ajouté sans aucune preuve que ces martyrs avaient péri de la main des Vandales [5].

[1] Voir plus loin, p. 88.

[2] Voici le texte de cette édition : *In Africa natale sanctorum Veroli, Servoli, Secundini, Siricii, Felicis, Saturnini, Fortunati et aliorum sedecim.*

[3] Molanus écrit : *In Aphrica civitate Adrumeto sanctorum Veroli, Secundini, Servuli et aliorum viginti.* C'est du reste sous le toponyme *Adrumeti* que l'Hiéronymien place ce groupe de martyrs (cf. *Comm. martyr. hieron.*, p. 107).

[4] Cf. *Act. SS.*, Feb. t. III, p. 243. Henschenius, ayant cherché en vain à identifier cet auteur, fait la supposition suivante : « Quis vero ille Nicolaus ? Citarat ante Usuardum, quem in praefatione etiam monachum appellat : an eum hic forsan citare voluit, calamo errante ? »

[5] Voir, par exemple, les groupes africains du 27 janvier et du 18 février.

25 février

| | |
|---|---|
| In Africa Donati, Iusti, Erenei, Ingenue et aliorum XLV. | In Africa sanctorum martyrum Donati, Iusti, Herenę et sociorum. |

La note laisse voir de nouveau que Baronius a lu peu attentivement le codex. Il écrit en effet : « In veteri manuscripto monasterii S. Cyriaci praeter hos recensitos, superadduntur et alii quadraginta quatuor. » Il oublie *Ingenue* et la variante *Erenei* ; il a en outre mal lu le chiffre romain.

27 février

| | |
|---|---|
| Alexandri, Abundantii, Ianuarii, Dionisi et aliorum XXIIII. | Romae natalis sanctorum martyrum Alexandri, Abundii, Antigoni et Fortunati. |

Transcrivons d'abord la note de Baronius : « De his etiam hac die Beda, licet Thessalonicae mendose loco Romae et depravate pro Antigono, Androgono in eo legatur ; quae omnia ex veteri manuscripto sunt emendata, in quibus (*sic*) additur Ianuarius. » L'édition de Bède, à laquelle se rapporte Baronius, contient en effet : *In Thessalonica natale Alexandri, Androgoni, Abundantii,* notice qui remonte à l'Hiéronymien [1]. Mais comment peut-il affirmer qu'il a corrigé le texte de Bède d'après le manuscrit de Saint-Cyriaque? Celui-ci ne nomme ni *Antigonus* ni *Fortunatus*, mais *Ianuarius, Dionisius* et un groupe de vingt-quatre martyrs. Il ne mentionne pas davantage un nom de ville, et *Romae* a été suggéré à Baronius par Galesini : *Romae sanctorum Alexandri, Abundiani, Antigoni et Fortunati martyrum, qui Diocletiano fidei adversario, dimicationibus constanter susceptis coronantur.* Cette notice, que Galesini prétend avoir puisée « ex codice manu scripto », n'a aucun appui dans la tradition. Pour la deuxième fois, Rome est dotée d'un groupe de martyrs qui lui est entièrement étranger.

28 février

| | |
|---|---|
| Natalis Celeris, Pupilli, Serapionis, Iusti, Claudiani. | Alexandriae passio sanctorum Cęrealis, Pupuli, Caii et Serapionis. |

[1] *Comm. martyr. hieron.*, p. 117. Le P. Delehaye remarquait : « Qua autem via inductus sit (Baronius) ut romanos hos esse martyres crederet ignoramus. » Il n'y a pas de doute qu'il les a trouvés chez Galesini.

Voici l'*annotatio :* « Beda etiam de his hac die, consentiuntque (*sic*) vetus martyrologium monasterii S. Cyriaci, in quo adduntur Claudianus et Iustus. » En fait, Baronius transcrit l'édition de Bède : *In Alexandria sanctorum martyrum Cerealis, Pupuli, Gaii, Serapionis,* en y ajoutant les deux noms de martyrs qui se lisent dans le manuscrit de Saint-Cyriaque [1].

Dans le mois de mars nous avons relevé une dizaine de notices qui se réfèrent au manuscrit de Saint-Cyriaque. En général le texte de Baronius coïncide plus fidèlement avec la source qu'il cite [2]. Dans les mois suivants, le recours au martyrologe du monastère romain se fait plus rare, et nous nous limiterons à l'examen de quelques notices seulement.

Le 9 avril, le martyrologe Romain annonce : *Romae natalis sanctorum martyrum Demetrii, Concessi, Hilarii et sociorum,* et Baronius réduit son annotation à ces quelques mots : « Restituti sunt iidem ex praedicto veteri manuscripto S. Cyriaci. » Or, notre codex passe tout à fait sous silence ce groupe de martyrs. En réalité, ici encore, Baronius s'est fié à Galesini : *Romae item beatorum martyrum Demetrii, Concessi et Hilari qui, profligato per varias certaminum vices fidei adversario, demum pro pietatis victoria coronantur ;* celui-ci l'aurait découvert dans un *Calendarium monasterii Bergomensis* de l'Ordre de Vallombreuse. Ce nouvel emprunt à Galesini est d'autant plus regrettable que le S. Demetrius honoré au 9 avril n'est autre que le célèbre martyr de Thessalonique [3]. Pour la troisième fois, *Romae* est ainsi indûment placé en tête d'un groupe de martyrs, et le manuscrit de Saint-Cyriaque n'en porte aucunement la responsabilité [4].

[1] Le toponyme *Alexandriae* remonte à l'Hiéronymien. Cf. *Comm. martyr. hieron.*, p. 118.

[2] A la date du 26 mars, à propos de la notice : *Ibidem* (Romae) *coronae sanctorum martyrum Petri, Marciani, Iovini, Theclae, Cassiani et aliorum,* Baronius écrit : « Restituti sunt ex vetere manuscripto. » Le martyrologe de Saint-Cyriaque ne mentionne pas ces martyrs, qui proviennent tous de Galesini. Ce dernier, auquel se réfère aussi Baronius, se contente de renvoyer le lecteur à un manuscrit : « Ex manuscripto. »

[3] *Comm. martyr. hieron.*, p. 180.

[4] Au 27 mai, Baronius commence son *annotatio* de la notice de S. Bède le Vénérable par ces mots : « De eo in dicto veteri manuscripto codice S. Cyriaci. » Or, dans le manuscrit, l'éloge du saint se lit au 26 mai, comme du reste dans tous les martyrologes antérieurs au XV^e^ siècle.

Au 18 décembre nous rencontrons un cas semblable. Pour illustrer la notice : *Item in Africa sanctorum martyrum Victuri, Victoris, Victorini, Adiutoris, Quarti et aliorum triginta*, Baronius se contente de ces quelques mots : « De his eadem manuscripta S. Cyriaci hac die. » Mais notre codex ne contient au 18 décembre aucune trace de ces martyrs, dont les noms se retrouvent dans plusieurs copies de l'Hiéronymien [1].

Nous pouvons maintenant répondre à la seconde question que nous nous étions posée : le martyrologe de Saint-Cyriaque a-t-il exercé une grande influence dans l'élaboration du texte du martyrologe Romain ? Remarquons tout d'abord que, si nous ne connaissions ce codex que d'après les *annotationes* de Baronius, nous nous en ferions une idée assez inexacte. Comme nous avons eu plus d'une fois l'occasion de le montrer, les emprunts à notre martyrologe ont été faits très à la légère. Mais on se tromperait également si, à cause de formules telles que : « ex saepius citato manuscripto » ou « cuius saepius ante meminimus », on se figurait que le martyrologe de Saint-Cyriaque est l'une des sources importantes du martyrologe officiel. On peut dire que ni par le nombre ni par le contenu des notices, le vénérable codex n'a exercé une influence notable sur le texte publié par Baronius [2]. Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement, puisque le martyrologe de Saint-Cyriaque n'est qu'une copie abrégée de l'Hiéronymien et de Bède, sans relief particulier, et dont le fonds se retrouve dans de nombreux manuscrits et imprimés.

Il nous reste à répondre à la troisième question : quel jugement les bollandistes ont-ils porté sur le martyrologe de Saint-Cyriaque ? Dès le début de ses recherches, Bollandus se préoccupa de se procurer une copie du manuscrit. Dans la *praefatio generalis* aux *Acta Sanctorum*, après avoir décrit le martyrologe de Rheinau, il poursuit : « Huic simile aliquo modo suspicor fuisse, quod saepe citat Baronius e S. Cyriaci monasterio acceptum. Eius ut mihi describendum exemplar curarent, nonnullos amicorum interpellavi :

[1] *Comm. martyr. hieron.*, p. 651. Cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 592.

[2] Dom H. Quentin notait de son côté : « J'ai dû constater que les emprunts faits à ce manuscrit par les commissaires chargés de reviser le martyrologe romain sous Grégoire XIII, n'étaient généralement pas heureux » (op. c., p. 39).

at ne vel ut illud viderent quidem ipsis contigit [1]. » Il écrivait ces mots en 1643. Une dizaine d'années plus tard, grâce à l'intervention du cardinal Pierre-Louis Caraffa, Bollandus obtenait enfin la copie désirée, ainsi que nous l'apprend G. Henschenius au début du tome III de Février, paru en 1658 : « Martyrologium manuscriptum monasterii S. Cyriaci, quod Romae inter codices manuscriptos Cardinalis Baronii in bibliotheca Patrum Oratorii adservatur, cuiusque exemplum eorumdem beneficio, intercessione Cardinalis Petri Aloysii Carafae descriptum habemus [2]. » D'après une note manuscrite de Papebroch[3], la copie du martyrologe arriva après l'impression du tome premier de Février : « Accepimus post 6 februarii [4] », et les hagiographes purent s'en servir pour la rédaction des tomes deuxième et troisième de Février [5]. Mais ce fut surtout pour l'édition du martyrologe de Bède, en tête du tome deuxième de Mars, qu'Henschenius et Papebroch recoururent au texte du martyrologe de Saint-Cyriaque [6]. Celui-ci, en effet, figure sous le sigle C, parmi les huit manuscrits que les deux bollandistes avaient retenus pour établir le texte de la première édition critique du célèbre martyrologe [7]. A partir de cette date, les érudits pouvaient se faire une idée très exacte du contenu de notre codex. Les quelques

[1] *Act. SS.*, Ian. t. I, p. XLVII.

[2] *Act. SS.*, Feb. t. III, p. 9. Pierre-Louis Caraffa, d'abord évêque de Tricarico, devint cardinal du titre de Saint-Martin-aux-Monts le 10 juillet 1645, et mourut à Rome le 15 février 1655. Cf. P. GAUCHAT, *Hierarchia catholica medii et recentioris aevi*, t. IV (Munster, 1935), pp. 28, 343.

[3] Manuscrit II, 760, 1, fol. 1v, de la Bibliothèque royale de Belgique. Cf. J. VAN DEN GHEYN, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. I (Bruxelles, 1901), p. 298-99. On connaît deux autres copies du martyrologe de Saint-Cyriaque : manuscrit du Vatican 8265 et une copie, aujourd'hui perdue, que possédait au XVIIIe siècle J. Fontanini. Cf. LUCIDI, op. c., p. 379 ; *Act. SS.*, Nov. t. II, 1, p. XXIV.

[4] Le tome Ier de Février comprenait les six premiers jours.

[5] Rappelons que les trois volumes de Février parurent ensemble en 1658. Puisque le cardinal P.-L. Caraffa mourut en 1655, il est probable que c'est vers 1654 que les bollandistes obtinrent la copie du codex. Plus d'une fois ils eurent l'occasion de constater l'inexactitude des citations de Baronius. Il suffit pour s'en rendre compte de lire les commentaires des notices étudiées plus haut.

[6] Les trois volumes de Mars furent publiés ensemble en 1668.

[7] *Martyrologium venerabilis Bedae presbyteri ex octo antiquis manuscriptis acceptum cum auctario Flori ex trium codicum collatione discreto*, dans *Act. SS.*, Mart. t. II, p. V. Sur la valeur critique de cette édition, voir H. QUENTIN, op. c., pp. 7, 8, 132, 133.

lignes que les hagiographes consacrèrent à la principale caractéristique du manuscrit de Saint-Cyriaque méritent d'être citées, car elles sont très précises et seront confirmées après deux siècles et demi par dom H. Quentin [1] : « Atque hac diligentia, écrivent Henschenius et Papebroch, deprehendimus in manuscripto S. Cyriaci a die XVI kal. aprilis usque ad II idus iunii, deperditis foliis intermediis, in quibus Bedae textus cum supplemento antiquo erat inveniendus, impletam esse lacunam aliunde et quidem diversimode. Nam reliquus martius totusque aprilis quotdiebus tria quatuorve dumtaxat colligit sanctorum nomina ; maius vero ac dimidius iunius prolixiores sunt et ornantur elogiis partim ex Adone, partim aliunde petitis ; quare toto illo dierum intervallo nec additiones ex hoc S. Cyriaci martyrologio sumemus, nec diversitatem ullam lectionum curabimus annotare. [2] »

Après Henschenius et Papebroch, le P. Du Sollier reprit l'étude du martyrologe de Saint-Cyriaque, d'abord pour rédiger sa magistrale préface au martyrologe d'Usuard, parue en 1714. Il le décrit à l'article Ier : *De martyrologii hieronymiani exemplaribus*, sous le paragraphe : *De hieronymianis minoribus, tum manuscriptis, tum typis excusis* [3]. Trois ans plus tard, en 1717, dans le corps du tome septième de Juin, il faisait précéder le deuxième semestre d'un href mémoire intitulé : *Martyrologia hieronymiana*

[1] « A partir du milieu de mars, le scribe abandonne peu à peu son modèle ; pendant tout le cours du mois d'avril, il se contente de quelques noms empruntés à une source que j'ignore ; au début de mai, il s'attache à un exemplaire qui tient à la fois du *Barberinianus-Vaticanus*... et du *martyrologium Fuldense* de Giorgi. » QUENTIN, op. c., p. 39.

[2] *Act. SS.*, Mart. t. II, p. VIII. En marge de l'édition, à la date du 16 mars, les bollandistes avertissent à nouveau le lecteur qu'à partir de ce jour jusqu'au 14 juin, le manuscrit C s'écarte des autres : « Huc usque S. Cyriaci, et deficit usque 18 kal. Iul. » (ibid., p. XIV). Cependant dès le 12 juin les variantes de C réapparaissent dans l'appareil critique. A côté du premier mai, Papebroch a inscrit dans la copie de Bruxelles : *Hic mensis varia habet ex Adone elogia, alia aliunde* (fol. 197v), et en face du deux des ides de juin : *Hinc iterum habemus antiquum S. Cyriaci martyrologium cuius aliquot paginae avulsae aliis aliunde substitutis fuere supplendae* (fol. 201). Et plus haut, au 16 mars il avait déjà fait la même remarque (fol. 196v). Je ne sais s'il est très exact de parler de *paginae avulsae*, car, dans le manuscrit de Saint-Cyriaque, il n'y a qu'une seule main et on ne remarque pas que des feuillets aient été remplacés.

[3] *Martyrologium Usuardi monachi* (Anvers, 1714), p. X. Le premier semestre et la préface parurent dans le t. VI des *Act. SS.* de Juin en 1715.

*contracta* [1]. Elle comprend l'édition complète de six martyrologes et des *specimina* de trois autres, au nombre desquels se trouve le martyrologe de Saint-Cyriaque. Ayant constaté, comme ses devanciers la parenté étroite de ce dernier avec des textes publiés, il jugea inutile de l'imprimer *in extenso* et se contenta d'en donner un spécimen, à savoir le mois de juillet tout entier [2]. C'est dire qu'il n'attribuait pas au *vetustissimus codex* de Baronius un rang hors pair, et si lui ou ses collègues parlent encore du « celebre martyrologium », ce n'est pas tant à cause de son autorité que de l'auréole que lui avaient value les éloges exagérés de Baronius.

D'autres savants consultèrent également le martyrologe de Saint-Cyriaque. Rappelons d'abord le bibliothécaire de la Vaticane, Luc Holstenius (1596-1661), qui lui a fait quelques emprunts dans son opuscule : *Annotata marginalia ad martyrologium Romanum Em. Card. Baronii* [3]. Ces emprunts sont peu nombreux [4], et

[1] *Act. SS.*, Iun. t. VII, pp. I-VIII et 1-51.

[2] « Ne vero fastidium aut nauseam pariat plurium codicum eadem prope referentium repetita editio visum est ex reliquis nostris martyrologiis terna tantummodo seligere, quae inter se et cum editis conferantur, sumpto in eum finem mense uno alterove, qui ad operis huius calcem subiungatur. » Ibid., p. VIII.

[3] Cet opuscule fut publié après la mort de l'auteur par les soins du cardinal François Barberini à la suite de la *Passio SS. Perpetuae et Felicitatis* et de la *Passio S. Bonifatii* (Paris, 1664). Dans la dédicace du tome deuxième de Mars, les bollandistes, s'adressant au cardinal, lui rappelaient l'intérêt qu'il avait porté à l'œuvre d'Holstenius : « Pro Luca Holstenio, inter Eminentiae tuae apprecationes faustas nostraque extrema obsequia religiossisime pariter et placidissime defuncto, posthumae tot lucubrationes loquantur, quas morosa sedulitas hominis studiosissimi, conceptos foetus usque et usque polire cupientis, ad extremum vitae suppressit articulum, ut esset in quo tua erga demortuum amicum caritas illustrius effulgeret. » Holstenius mourut le 2 février 1661, assisté par le P. Henschenius, en présence du cardinal Barberini, ainsi que l'apprend une lettre de ce dernier à Bollandus, datée du 5 février 1661 (Bibliothèque royale de Bruxelles, ms. 7761, fol. 63). Ce sont ces souvenirs qu'évoque la dédicace.

[4] Nous en avons noté quatre, dont un n'est pas exact. Au 3 janvier, Holstenius transcrit : « Callisti sepultus. *Addit Ms. cod. S. Cyriaci* : Via Appia in Paraphageno. » Or le codex termine la notice du pape Anteros par ces mots : *et in cymiterio Calixti sepultus est via Appia. Eodem die in para phageno.* Ce tronçon de phrase n'est pas terminé. Il est probable qu'il conserve les éléments déformés de : *Parisiis* sanctae *Genovefae*, qui se lisent dans des manuscrits parallèles, par exemple le codex H. 58 des archives de Saint-Pierre : *Eodem die Parisiis Genuovefe virginis* (*Anal. Boll.*, t. XLIX, p. 53).

nous n'y aurions pas fait allusion si l'opuscule d'Holstenius n'avait été indirectement la cause d'une appréciation erronée de Claude Chastelain (1639-1712). Dans l'avertissement du tome premier du *Martyrologe Romain traduit en françois*, paru à Paris en 1705, l'érudit chanoine de Notre-Dame consacre tout un paragraphe à notre codex ; en voici le début : « Le martyrologe de Saint-Cyriaque de Rome, vu par Baronius, est ainsi nommé de ce qu'il appartenait au monastère de ce nom qui était près de Sainte-Marie in Via Lata et dont il ne reste aucun vestige [1]. » Il donne ensuite une liste de saints, environ une vingtaine, qui seraient particuliers au martyrologe de Saint-Cyriaque. Or, sauf quatre, aucun de ces saints n'est mentionné dans ce manuscrit. Chastelain a sans doute cru que plusieurs notices empruntées par Holstenius à d'autres martyrologes appartenaient au codex de la Vallicellane [2]. Il s'aperçut plus tard de son erreur et, dans la préface à son *Martyrologe universel*, paru à Paris en 1709, il écrivit : « Je prie qu'au lieu de tout ce qui y est dit du martyrologe de Saint-Cyriaque au feuillet ũ, on y mette seulement ces mots sur un papier collé : Le martyrologe de Saint-Cyriaque, ainsi nommé de ce qu'il appartenoit à l'ancienne église de Saint-Cyriaque des Thermes à Rome, qui étoit où sont à présent les Chartreux [3], n'est qu'un Bède, remply dans ses jours vuides et allongé dans ses jours pleins, de saints choisis dans le martyrologe hiéronymique : on en verra la raison dans l'avertissement du second bimestre [4]. »

Il est surprenant que Chastelain se soit mépris en 1705 sur quelques notices provenant du manuscrit de Saint-Cyriaque. Il pouvait, en effet, consulter les variantes de l'édition de Bède dans les *Acta Sanctorum*, et lui-même avait écrit à Papebroch dès le 9 mai 1683 : « Pour revenir à S. Appaçare, il ne faut point que ce que dit Baronius, qu'il y a des *codices* qui expliquent ce mot de S^te^ Praxède, vous fasse le moindre ombrage lorsque vous serez au

[1] P. 25.

[2] Nous avons retrouvé dans les *Annotata marginalia* tous les saints mentionnés par Chastelain, mais S. Donus du 4 avril doit être cherché au 4 des ides de ce mois (10 avril), et les martyrs Recte, Arétée et Dacien, mentionnés le 14 juin, appartiennent au 4 de ce mois.

[3] Ici Chastelain se trompe. Comme nous l'avons vu plus haut, p. 73, F. Martinelli avait montré dès 1655 qu'il s'agissait de Saint-Cyriaque in Via lata.

[4] Ce second volume du *Martyrologe romain traduit en françois* n'a jamais paru.

supplément, car cela n'est non plus vray et non plus fondé que les saints qu'on luy a fait croire estre dans le martyrologe de S. Cyriaque : ce serait estre novice dans la lecture de Baronius que de ne s'estre pas apperçu qu'en ces sortes de choses il s'est fié sur quelques-uns qui avoient la mémoire fort embrouillée et qui se servoient moins de leurs yeux que de leur imagination [1]. » Et, le 2 septembre de la même année, il insiste : « D'où Baronius a écrit avec une plus grande corruption Santa Passera, s'imaginant qu'il y avait des Mss qui prenaient cela pour S^te^ Praxède, qu'il a aussi peu vus que plusieurs choses qu'il croit estre au martyrologe de S. Cyriaque et qui n'y sont pas [2]. »

L'enquête que nous avons menée plus haut, montre que la sévérité de Chastelain n'était pas exagérée. En tout cas, ces deux extraits confirment ce que nous avons dit au sujet de l'usage que Baronius a fait du *vetustissimus codex*. Ils prouvent que, tant à Paris qu'à Anvers, on savait fort bien à quoi s'en tenir sur les emprunts que l'illustre cardinal avait faits ou plutôt pensait avoir faits à ce manuscrit.

En terminant, disons un mot des *annotationes* si fréquentes dans lesquelles Baronius se réfère au martyrologe de Bède. Quel texte a-t-il consulté? On sait, en effet, combien il a été difficile de reconstituer le texte du martyrologe de Bède, que des remaniements successifs avaient profondément altéré. Or, à la fin du XVI^e^ siècle, aucun travail de défrichement n'avait encore été entrepris, et Baronius, surchargé de travaux urgents, n'est pas entré dans l'examen de cette question critique. Il s'est contenté de suivre l'édition imprimée à Bâle en 1563 [3]. Il suffit de confronter quelques notes où il cite l'œuvre de Bède pour constater la parfaite concordance de son texte avec celui de l'édition princeps. Celle-ci

[1] Manuscrit 8998-9000 de la Bibliothèque royale de Bruxelles, fol. 7.

[2] Ibid., fol. 23v.

[3] *Opera Bedae venerabilis... omnia in octo tomos distincta.* Basileae, per J. Hervagium, 1563. Le martyrologe se trouve dans le tome III. En 1564, le texte du martyrologe était publié à part, dans un petit volume in-12, par Chr. Plantin, à Anvers : *Martyrologium venerabilis Bedae presbyteri.* Migne l'a également reproduit dans la partie supérieure des colonnes 799-1148 du t. XCIV de la Patrologie latine, au-dessus du texte de Bède établi par les bollandistes dans les *Acta Sanctorum*. Migne suit l'édition des *Opera omnia* de Cologne de 1613, qui dérive elle-même de celle de Bâle.

établie sur Dieu sait quel manuscrit tardif, était loin d'offrir une image fidèle de l'original [1]. Baronius a-t-il recouru à cette édition comme au texte authentique de Bède ou a-t-il discerné le caractère factice de ce pseudo-Bède, c'est un point délicat sur lequel il ne s'est pas expliqué. Mais il devait certainement partager la manière de voir de J. Molanus, dont il appréciait hautement la science. Or, dans la préface à sa première édition d'Usuard (1568), le savant théologien de Louvain caractérise ainsi le texte de l'édition de Bâle : « Notandum vero est nos non habere pure ipsum Bedae martyrologium, non solum quia in eo nonnulla de Sanctis habentur qui post Bedam vixerunt ; et multa de confessoribus, quae a Beda fortassis non sunt scripta... Unde agnoscendum est, nostrum exemplar Bedae multis in locis auctum esse, cum in eo nullus Calendarum dies intactus relinquatur [2]. » Mais Molanus n'est pas encore rassuré, et il se demande si ce texte peut être attribué à Bède ; il répond, dans la première édition : « Mea tamen sententia habemus ipsum Bedam. » Quand, en 1573, il republia cette dissertation sur les martyrologes, il modifia en quelques endroits le chapitre consacré à Bède. De nouveaux doutes s'étaient formés dans son esprit, et il nuance sa pensée : « Mea tamen sententia habemus ipsum Bedam, licet valde mendosum et alicubi mutilum aut mutatum, ut ex Amalario convincitur [3]. » Et un peu plus bas, parlant de l'édition, il ajoute : « Adverti praeterea velim Bedae exemplar quo typographi usi sunt valde mendosum fuisse [4]. » Il signale ensuite toute une série d'erreurs, dont il suggère la correction en s'appuyant sur des manuscrits. Il clôt l'énumération des *Corrigenda* par cette constatation mélancolique : « Per has similesque maculas doctissimo Bedae martyrologio sua deperit gravitas. Quae ut ei aliquando restituatur in integrum, multum iuvarent vetusta scriptaque exemplaria. Atque ut ea studiosius quae-

[1] Voici ce que dit H. Quentin à son sujet : « Le premier essai d'édition du martyrologe de Bède, tenté à Bâle en 1563..., ne répond en rien aux descriptions laissées par Adon et Usuard ; tous les jours de l'année y sont largement remplis. De fait ce texte est très récent et d'origine allemande. » *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. II, 1 (1910), col. 636.

[2] *Praefatio*, c. III.

[3] Dans cette seconde édition, l'ancienne *Praefatio* est placée à la suite de l'appendice, f. 230-55v.

[4] F. 233v.

rantur, haec ex pluribus quaedam, a me dicta sunt. » On voit donc que Molanus se rendait de mieux en mieux compte de la valeur très précaire du texte imprimé. Baronius, qui avait lu la dissertation de Molanus, était dûment mis en garde, et on eût souhaité qu'il se servît avec plus de discernement de l'édition de Bâle [1].

B. G.

[1] Parlant des sources qui servirent aux compilateurs du martyrologe romain, Chastelain écrit : « Outre le martyrologe imprimé par Plantin, en 1564, qu'ils croyaient être de Bède » (*Martyrologe universel*, dans l'*Avertissement*). Baronius et ses collègues n'étaient peut-être pas si crédules ; toutefois, il fallut attendre l'édition de Bède au t. II des *Acta Sanctorum* de Mars, en 1668, pour que le monde savant se rendît compte que le texte de 1563 n'offrait aucune garantie. Benoît XIV dit à ce sujet : « Eoque (c'est-à-dire de Bède) correctores romani... usi sunt ut romanum martyrologium corrigerent. Sed martyrologium, quo usi sunt, licet Bedae adscriberetur non erat Bedae ; genuinum quippe Bedae martyrologium editum fuit anno 1668 ab Henschenio. » *De Servorum Dei beatificatione*, l. IV, p. II, c. 17, § 2.

# NOTES D'HAGIOGRAPHIE CELTIQUE

## 1. La prétendue fête de la Conception de la Sainte Vierge dans les Églises celtiques.

La commémoraison de la Conception de la Vierge dans les Églises celtiques, et particulièrement en Irlande, a attiré depuis longtemps l'attention de nombreux érudits, dont les recherches n'ont jusqu'ici apporté que peu de lumière [1]. En réalité, nous allons le montrer, cette fête n'a jamais figuré dans l'usage liturgique, mais seulement dans quelques manuscrits, où elle s'est introduite par une bévue de copiste.

Voici d'abord les anciens témoignages. Óengus, dans son *Félire* (poème sur le martyrologe), composé en vieil irlandais dans les premières années du IX^e^ siècle, place, au 3 mai, après l'Invention de la Croix et S. Condláed de Cell Dara : *féil már Maire húage* [2], c'est-à-dire : « grande fête de la Vierge Marie ». Le martyrologe de Tallaght (fin du IX^e^ ou début du X^e^ siècle) inscrit, au 3 mai, en tête de liste : *Crucis Christi Inventio. Mariae Virginis Conceptio ;* et de nouveau, au 7 mai, également au début : *Agnitio sanctae*

[1] *Act. SS.*, Mai t. I, p. 361 ; *Comm. martyr. hieron.*, pp. 228, 237 ; J. O'Hanlon, *Lives of the Irish Saints*, t. V, p. 102 ; Edmund Bishop, *On the Origins of the Feast of the Conception of the Blessed Virgin Mary*, dans *Downside Review*, t. V, p. 107-119 ; ensuite séparément (Londres, 1901) ; réimprimé, avec un long appendice, dans *Liturgica Historica* (Oxford, 1918), p. 238-59 ; id., *The Bosworth Psalter* (London, 1908), p. 51-52 ; H. Thurston, *The Irish Origins of Our Lady's Conception Feast*, dans *The Month*, t. CIII, p. 449-65 ; id., *England and the Immaculate Conception*, ibid., t. CIV, p. 562-76 ; H. Thurston et T. Slater, *Eadmeri monachi Cantuariensis Tractatus de Conceptione Sanctae Mariae* (Friburgi Brisgoviae, 1904), p. xxxii-xxxiii ; E. Vacandard, *Études de critique et d'histoire religieuse*, t. III (Paris, 1912), p. 226-27 ; X. Le Bachelet, dans A. Vacant et E. Mangenot, *Dictionnaire de théologie catholique*, t. VII, 1 (Paris, 1922), p. 988-89 ; sans parler des auteurs de manuels.

[2] W. Stokes, *The Martyrology of Oengus the Culdee* [2] (London, 1905), p. 122.

*Crucis. Conceptio Mariae i(d est) ut(ero)* [1]. Un calendrier en vers, rédigé en Angleterre, peut-être à Winchester, d'après des sources partiellement irlandaises, porte, au 2 mai : *Concipitur Virgo Maria cognomine senis* [2]. Enfin, dans le commentaire du *Félire* d'Óengus, œuvre anonyme de plusieurs érudits, sans doute postérieure au x[e] siècle, nous lisons : *i(d est) haec inceptio eius, ut alii putant (sed in febru<ari>o mense vel in martio facta est illa, quia post VII menses nata est, ut innarratur), vel quaelibet alia feria eius* [3].

Chacune de ces mentions exige un bref commentaire.

Óengus, le plus ancien témoin, est ici relativement obscur. Malgré l'extrême embarras d'un mètre fort compliqué, il marque d'ordinaire beaucoup plus nettement l'objet de chaque fête.

Dans le martyrologe de Tallaght, on croit discerner entre la Conception de la Vierge et l'Invention de la Croix un lien, ténu peut-être, tel du moins qu'il en existe entre deux fêtes célébrées le même jour. Sous réserve d'une conjecture plus plausible, la fête de la Conception y semble répétée, au 7 mai, par suite du redoublement de l'Invention de la Croix. D'où provient cette redite? Assurément de ce que le martyrologe de Tallaght est un abrégé du martyrologe hiéronymien, où se reflète une double tradition, dont une négligence de copiste a fait deux fêtes à quelques jours

[1] R. I. Best et H. J. Lawlor, *The Martyrology of Tallaght* (London, 1931), pp. 39, 40. L'abréviation *.i.* pour *id est* n'est pas le moins du monde équivoque, bien que certains érudits, moins versés dans la paléographie insulaire, l'aient lue : *in.*

[2] *Senis* indique la date : *VI nonas maias.* Les auteurs habitués à copier leurs références de seconde main persistent à citer le manuscrit Galba A. XVIII, de la collection Cottonienne, au British Museum, écrit vers 925-940, bien que le vers en question ne s'y lise pas. Nous le prenons au manuscrit Tiberius B. V (xi[e] siècle), du même fonds, dont le texte est différent en plus d'un endroit. Le Julius A. VI, un peu plus ancien que le précédent, a le même vers, sauf l'erreur *commine* (pour *cognomine*). C'est à tort que l'on a cru voir dans ce *commine* le nom d'un saint irlandais (Bishop, *Liturgica Historica*, p. 255). Aucun calendrier irlandais ne mentionne, en effet, de Cummine (alias Cummène) au début de mai. Le calendrier en vers a été édité par R. T. Hampson, *Medii Aevi Kalendarium* (London, 1841), t. I, p. 405 ; voir sur cette composition Bishop, op. c., p. 252-56 ; J. F. Kenney, *The Sources for the Early History of Ireland*, t. I (New York, 1929), p. 481 ; F. Wormald, *English Kalendars before A. D. 1100*, t. I (London, 1934), p. v, qui mentionne un nouveau témoin, le manuscrit Junius 27 de la Bodléienne, de la première moitié du x[e] siècle.

[3] Stokes, op. c., p. 129.

d'intervalle. En effet, les manuscrits hiéronymiens de la seconde famille marquent l'Invention de la Croix au 3 mai, le manuscrit d'Epternach au 7 ; quant à l'abrégé de Rhygyfarch, le *breviarium Cambrense*, dont on sait la proche parenté avec celui de Tallaght, on y rencontre l'Invention de la Croix au 3 et au 7. Ajoutons, pour être complet, que dans un calendrier de la fin du x^e^ siècle, provenant de l'ouest de l'Angleterre, se lit, au 7 mai : *Inventio clavorum* [1], autre tentative de conciliation.

Le calendrier en vers substitue le 2 mai au 3 pour la fête de la Conception. C'est une liberté qu'il prend fréquemment. Par exemple, S. Fursa, contrairement à la tradition unanime, y est transféré du 16 au 14 janvier. Ici, il aura voulu laisser libre le 3 mai pour l'Invention de la Croix, solennité importante. Ce qui prouve tout au moins, qu'il ne tenait pas la Conception de la Vierge pour une fort grande fête. Les érudits qui se sont persuadé de l'existence d'une fête de la Conception de Marie, en Angleterre, au x^e^ siècle, fixée au 2 mai, se sont donc laissé induire en erreur par le versificateur anonyme.

Le commentaire du *Félire* se réfère à des auteurs affirmant que la « grande fête de la Vierge Marie », mentionnée dans le texte, était celle de la Conception, ainsi qu'au Protévangile de Jacques ; quelques recensions de cet apocryphe rapportent, en effet, parmi d'autres fables, que Marie naquit le septième mois après sa conception [2]. Mais le plus remarquable, c'est que cette fête, si elle avait été réellement célébrée en Irlande, serait bien vite tombée en désuétude : les auteurs du commentaire, qui date peut-être du xi^e^ siècle, s'expriment en des termes d'où il ressort qu'autour d'eux on ignorait l'objet de la commémoration du 3 mai. Enfin, dernière considération, plus sérieuse encore, aucun calendrier ou martyrologe postérieur à ceux que nous avons cités n'a conservé trace de cette prétendue solennité. Cet argument *ex silentio* n'est point sans portée. On sait comment et de quoi Máel Muire Úa Gormáin, au xii^e^ siècle, gonflait son poème martyrologique [3] : chaque jour, il ajoute bon nombre de saints à ceux qu'énumère Óengus et, ainsi que nous comptons le montrer en détail à une autre occasion, il

[1] Wormald, t. c., p. 20.

[2] E. Amann, *Le Protévangile de Jacques* (Paris, 1910), p. 198.

[3] W. Stokes, *The Martyrology of Gorman*, London, 1895.

avait sous les yeux, sans le moindre doute, à côté d'une source qui ressemblait de très près à l'abrégé de Tallaght (si ce n'était pas ce texte même), au moins un autre martyrologe, de date plus récente, comme il ressort de la graphie adoptée pour certains noms propres et surtout de la répétition du même saint, sous deux formes différentes, au même jour.

Pourquoi cette fête de la Conception de la Vierge, au début de mai, apparaît-elle, sinon dans la liturgie celtique (puisqu'elle semble bien n'avoir eu qu'une existence livresque), du moins dans certains manuscrits irlandais? On se l'est demandé plus d'une fois sans trouver de réponse. Ce n'est pourtant point faute d'avoir cherché assez loin, et jusque chez les Coptes, ainsi que l'ont proposé certains érudits. La clef du mystère est cachée, en réalité, bien plus près des sources de la tradition irlandaise : dans les manuscrits du martyrologe hiéronymien. Les abrégés de cette compilation connus en Irlande portaient : *Mariae*, simple mention, dépourvue d'indice topographique ou d'autre explication quelconque, qui se rencontre dans le martyrologe de Tallaght aux 4 et 6 mai, chez Úa Gormáin au 4 mai. Ce nom correspond au *Mariani*, *Marciani* ou *Marinae* des *codices pleniores*, aux 3, 4 et 6 mai, et ce personnage n'est autre que S. Marianus, martyr en Numidie avec S. Jacques, dont la date véritable est le 6 mai. Il est donc clair que, dans le martyrologe universel employé par Óengus, *Mariae* se lisait au 3 mai ; que ce nom était répété au 7 dans l'exemplaire dont le martyrologe de Tallaght est la copie ou l'abrégé. Il est à supposer qu'Óengus n'a rien trouvé dans sa source que ce seul nom et l'a pris pour celui de la Vierge Marie. Il écrivit donc avec prudence, sans spécifier l'objet de la fête, qui lui était — et pour cause — totalement inconnu : *feil már Maire húage.*

Survint quelque érudit dont la curiosité ne se contenta pas d'une telle imprécision. Versé dans la littérature apocryphe qui faisait les délices des lettrés irlandais vers le IX^e^ siècle, il se souvint à propos des mots : *expletis mensibus quattuor, peperit Anna filiam*, du *Liber de Ortu Beatae Mariae et Infantia Salvatoris*, attribué à S. Matthieu [1]. La Nativité de la Vierge se célébrait déjà communément au 8 septembre. Notre homme en conclut qu'il ne pouvait s'agir, au début de mai, que de la Conception, et l'inscrivit brave-

[1] Manuscrit de la Laurentienne (AMANN, op. c., p. 294).

ment dans son exemplaire. Quelques manuscrits ont conservé la trace de cette conjecture, fondée en définitive sur une variante fautive du martyrologe hiéronymien, qu'appuyait une référence à un texte apocryphe. En réalité, donc, aucune fête de la Conception de la Vierge ne se célébra jamais chez les Celtes aux premiers jours de mai.

## 2. Les douze évêques de Cell Achaid et les listes anciennes d'évêques irlandais.

A la fin de la première litanie des saints irlandais éditée par Charles Plummer [1], une invocation s'adresse aux douze évêques de Cell Achaid. Il s'agit de Cell Achaid de Druim Fhota, dans le territoire des Úi Falge, aujourd'hui, sous le déguisement d'une graphie anglaise, Killeigh (baronie de Geashill, comté d'Offaley). La preuve en est fournie par un passage du Livre des Úi Maine, fol. 110 a 1, qui dit expressément que douze évêques habitèrent *Cell Achid Drumad*, et y rattache le souvenir des deux saints Sinchell, que l'on sait avoir été les principales illustrations de cet établissement religieux [2]. Les noms de ces évêques sont énumérés, dans les manuscrits contenant la litanie, en une note additionnelle : *Hec sunt nomina episcoporum Cilli Achid : Budoci* (*tres*), *Conoci* (*tres*), *Morgini* (*tres*), *Uedgoni* (*VI*), *Beuani* (*VI*), *Bibi* (*VI*), *Glomali* (*IX*), *Ercocini* (*IX*), *Grucinni* (*IX*), *Uennoci* (*XII*), *Contumani* (*XII*), *Anoci* (*XII*) [3]. Plummer a cru comprendre qu'il s'agissait de groupes d'homonymes, se chiffrant par trois et par multiples de trois : *tres Budoci*, *tres Conoci*, *tres Morgini*, *sex Uedgoni*, *sex Beuani*, *sex Bibi*, et ainsi de suite [4]. Cet arrangement est si artificiel que l'on ne saurait douter de la fausseté du sens qui en résulte. Mais c'est l'interprétation de Plummer qui nous induit ici en erreur. D'après le texte même de l'invocation, il n'y a au total que douze

[1] *Irish Litanies* (London, 1925), p. 56, et note, p. 115.

[2] Cité par Edmund Hogan, *Onomasticon Goedelicum*, p. 174, col. 1, au mot Cell Achid Drommo Foto.

[3] Les manuscrits donnent ces noms en latin, sauf le Livre des Úi Maine, où la plupart sont en irlandais : *Budoicci*, *Conoicce*, *Muirgine*, *Uedgoine*, *Beuani*, *Bibi*, *Glomuil*, *Annoice*. *Gruagindi*, *Uenocc*, *Contumain*, *Annoicce*.

[4] Op. c., p. 115.

évêques. Incontestablement, un copiste a mis des nombres cardinaux au lieu d'ordinaux. Autrement dit, il a multiplié par 3, 6, 9 et 12 successivement chacun des noms compris dans les groupes ternaires numérotés de trois en trois, dans son modèle, par l'addition des chiffres 3, 6, 9 et 12 en face de chaque groupe [1]. Sans doute ce modèle se présentait-il à peu près comme suit :

*Budoci. Conoci. Morgini. iii.*
*Uedgoni. Beuani. Bibi. ui.*
*Glomali. Ercocini. Grucinni. ix.*
*Uennoci. Contumani. Anoci. xii.*

Rien ne permet donc plus de refuser crédit à cette liste des évêques de Cell Achaid. Une double garantie d'authenticité semble la couvrir. Elle provient des diptyques de l'Église locale, premièrement parce que les noms sont conservés sous leur forme latine, et deuxièmement parce qu'ils sont au génitif singulier [2] ; c'est, en effet, à ce cas que, chez les Celtes, les noms étaient récités au canon de la messe [3].

[1] On trouve un autre exemple d'une liste divisée par des nombres ordinaux dans le manuscrit Rawlinson B. 502, fol. 44r, col. 2, éd. P. Grosjean, *Irish Texts*, t. IV, p. 1-2. Il n'est pas exclu non plus que les trois Áed qui figurent dans la liste des saints d'Áth Truim, donnée par le martyrologe de Tallaght au 17 février, aient une origine identique, car un Áed était le troisième évêque (ou du moins chef ecclésiastique) de l'endroit, selon une des listes anciennes ; mais une autre liste, qui compte autrement, donne Áed pour le second chef de l'église locale, et il se pourrait que le chiffre .ii., dans ce second cas, soit l'origine d'un doublet (*Áed Mor, Áed Becc*), très ancien (il est déjà dans le Livre d'Armagh), mais bien douteux, car les généalogies font de ces deux homonymes deux frères, fils de Fergus. Ce qui, d'ailleurs, rend un peu fragile l'hypothèse des trois Áed provenant d'un seul nom, c'est que les mêmes généalogies conservent le souvenir de trois Áed issus de la même famille (en supposant qu'Áed Mor et Áed Becc ne fassent qu'un) et que l'un d'eux est d'autre part rattaché à Áth Truim et à la souche, d'origine royale, qui y exerçait le pouvoir : nous aurions donc, ce qui est normal en Irlande, trois « saints » locaux issus de la dynastie régnante.

[2] Il reste possible que les noms aient été mis au pluriel par le scribe qui a intercalé les chiffres cardinaux. Mais cette conjecture paraît moins heureuse : c'est bien plutôt le génitif singulier qui a été pris par le scribe pour un nominatif pluriel. Dans le Livre des Úi Maine (ci-dessus, p. 95, note 3), il semble que les formes irlandaises (là où elles peuvent se distinguer du nominatif pluriel) soient plutôt des génitifs.

[3] George F. Warner, *The Stowe Missal* (London, 1915), t. II, p. 14-16. Un

Ainsi, le hasard semble avoir préservé cette copie des diptyques d'une Église bien oubliée, quoique autrefois célèbre : Cell Achaid fut un des plus fameux cloîtres de l'Irlande, mais tout souvenir en avait disparu, sauf le nom de deux de ses abbés et un bref résumé de ses coutumes monastiques [1]. Il est permis de conclure que les listes d'évêques irlandais, dont on relève parfois des traces [2], ne sont pas sans autorité, si, comme on peut le croire pour Cell Achaid, elles reproduisent les anciens diptyques. Des listes de ce genre semblent avoir formé, pour une partie, la base de la compilation d'où sortit le martyrologe irlandais, sorte de supplément national au martyrologe hiéronymien. L'abrégé de Tallaght garde, dans sa disposition même, un vestige de ce travail sous sa forme originale : pour chaque jour, on y trouve un choix de noms pris au martyrologe universel, suivi des fêtes spéciales à l'Irlande ; à celles-ci sont joints quelques saints étrangers, surtout ceux de l'île voisine, anglo-saxons ou gallois, dont l'Irlande vénérait le souvenir.

La liste des évêques irlandais du Livre de Leinster [3] ne paraît point descendre directement des diptyques. Elle est plutôt, comme celles des prêtres et des diacres qui l'accompagnent, le résultat d'un dépouillement systématique du martyrologe irlandais.

Peut-être encore faudrait-il rechercher dans ces mêmes diptyques l'origine des groupes de sept évêques de divers sièges, invoqués dans une litanie irlandaise [4]. De ces groupes, au nombre de 141, presque aucun ne se retrouve ailleurs [5] dans les documents qui

autre document certainement fondé sur les diptyques est la liste des évêques d'Armagh ; voir les observations des éditeurs H. J. Lawlor et R. I. Best, *The Ancient List of the Coarbs of Patrick*, dans *Proceedings of the Royal Irish Academy*, t. XXXV (1918-1920), Section C, p. 333.

[1] *Teist Choemáin Chlúana* (J. F. Kenney, t. c., n° 269, pp. 475-76, 782).

[2] Relevons comme particulièrement digne d'attention, une note du Lebor Brecc, p. 88, en marge de la strophe du *Félire* d'Óengus, pour le 26 mai, qui mentionne S. Colman Stelláin : Hec est series [sires *cod.*]abbatum Tíre Da Glas 7 Clúana Eidnech .i. Colum, Natcáeim, Finntan, Colman Stellae (ut est : De caeli arce Colmani | Nomine stellarum sacri | Fulgentis utrobique [ut rubique *cod.*]), Fíntan Moeldub, Natcáeim. Ce n'est pas le lieu de commenter ce document, où une strophe d'hymne est citée.

[3] Éditée par nous, *Irish Texts*, t. III, p. 28-33.

[4] Plummer, op. c., p. 66-74.

[5] Il est évidemment possible et même probable que certains des individus formant ces groupes se rencontrent ailleurs sous leur nom ; l'invocation des

subsistent. Tout semble indiquer qu'ils dérivent pour la plupart des diptyques. La coutume se serait-elle introduite de ne lire au canon de la messe que les noms des sept premiers évêques? Telle serait l'origine de ces séries de sept [1].

Ce petit dossier resterait incomplet si nous n'y joignions un quatrain cité en marge du Livre de Leinster [2] :

*Cairell, Cairin, Comgall caid* [3],
*Diarmait, Garban is Lugaid,*
*Báetán bág búada co mblaid,*
*Secht n-epscoip Cilli <Achaid>* [4].

C'est-à-dire : « Cairell, Cairin, Comgall vénérable, Diarmait, Garbán et Lugaid, Báetán — combat triomphal avec renom —, (sont) les sept évêques de Cell Achaid. » Cette liste ne coïncide nullement

litanies est, en effet, rédigée sous cette forme : « les sept saints évêques de tel endroit », ce qui ne permet pour ainsi dire jamais de les identifier à coup sûr là où ils sont cités séparément. En tout cas, les douze évêques de Cell Achaid ne semblent pas mentionnés en dehors de la liste que nous venons de transcrire.

[1] Après les noms des douze évêques de Cell Achaid, on trouve deux autres mentions : *Senchilli, Britanni ó Britania. Cerrui ab Armenia* (Plummer, op. c., p. 56). Les deux Sinchells, *senior* et *iunior*, sont des abbés de Cell Achaid de Druim Fhota, bien connus, et fêtés respectivement le 26 mars et le 25 juin. Quant aux *Cerrui*, ne seraient-ce pas les mêmes que *in da Chonchend déc... i Cill Achid* (ibid., p. 64), « les douze Cynocéphales de Cell Achid »? En effet, certains des géographes antiques situent les Cynocéphales non loin de l'Inde (Pauly-Wissowa-Kroll, *Real-Encyclopädie*, t. XXIII, col. 26). Mais, parmi bien d'autres Cell Achaid (ou Cell Achid), il existe en Irlande un Cell Achaid Conchind (d'après Hogan, Killaha, baronie de Magunehy, comté de Kerry), « le Cell Achaid de Conchend » ou « du Cynocéphale », cité dans les Vies de S. Abbán, *BHL.* 1, § 17, et *BHL.* 1a, § 22. L'éponyme est assurément le S. Conchend de Cell Achid, mentionné au 28 avril dans le martyrologe de Tallaght. Peut-être est-ce lui que la tradition a multiplié par douze.

[2] Page 365 du fac-similé, dans la marge inférieure, vers la droite. MM. R. I. Best et H. J. Lawlor, dans leur excellente édition du Martyrologe de Tallaght, ont cru devoir s'arrêter juste avant cette addition marginale ; elle se rattache plutôt, en effet, à la liste d'évêques qui fait suite au martyrologe. Nous avons à notre disposition une excellente photographie, que nous devons à l'obligeance de M. Best.

[3] Le manuscrit porte : *cail*, mais il semble qu'il faille lire : *caid*, cheville presque obligée dans les poèmes de cette sorte après le nom d'un saint.

[4] Le dernier mot est illisible, mais la conjecture *Achaid* paraît s'imposer comme nous le montrons ci-après.

avec l'énumération latine transcrite ci-dessus. Mais Cell Achaid (« l'Église du Champ ») est un nom de lieu fréquemment rencontré dans les textes et, sous des formes diverses, dans les répertoires géographiques modernes. Il s'agit vraisemblablement ici de Cell Achaid Goan (toponyme non identifié jusqu'à présent), dont un évêque s'appelait Diarmait, au témoignage de la liste des évêques irlandais du Livre de Leinster : *epscop Diarmait i Cill Achaid Goan* [1]. Cette mention de Diarmait, la seule que nous connaissions, se lit précisément au haut de l'avant-dernière colonne de la page du Livre de Leinster d'où nous avons transcrit le quatrain. Si celui-ci fut placé dans la marge inférieure, assez loin du nom de Diarmait, c'est vraisemblablement parce que la marge supérieure était occupée déjà par le poème sur Ste Samthann qui la remplit. Diverses raisons nous conduisent à ne pas proposer la conjecture Cell <Alaid>, au lieu de Cell <Achaid> : bien que Killala soit considéré comme une fondation de S. Patrice, qui y aurait placé un évêque, Muiredach [2], non mentionné dans notre quatrain, on ne voit aucune preuve que la succession épiscopale s'y soit perpétuée dans les premiers siècles de l'Église d'Irlande. Une preuve qu'on ne possédait sans doute point la liste des évêques de Killala, c'est que la légende a cru pouvoir placer sur ce siège, à une date indéterminée du VIe ou du VIIe siècle, un S. Cellach, d'une grande célébrité littéraire, mais dont la réalité historique est plus que douteuse.

### 3. Le « Liber de Gradibus Caeli » attribué à S. Grégoire le Grand.

L'Irlande médiévale a compté S. Grégoire le Grand parmi ses saints nationaux [3]. Elle l'a même pourvu d'une généalogie en règle, qui le fait descendre de Conaire, roi d'Irlande, fils de Mogh Lamha, par Corc, surnommé Duibne, éponyme du territoire de Corca Duibne, au sud-ouest de l'île, correspondant à la baronie

[1] Le manuscrit de Bruxelles porte : *i Cill Ac<h>idh Goain.* Voir notre édition de cette liste, dans *Irish Texts*, t. III, p. 30, n° 133.

[2] *The Tripartite Life of Patrick*, éd. Stokes, p. 134.

[3] J. F. Kenney, t. c., p. 789 ; J. Vendryes, in *Revue celtique*, t. XLII, p. 119-153 ; P. Grosjean, *Anal. Boll.*, XLVI, 223-51 ; XLIX, 182-88.

moderne de Corcaguiny (comté de Kerry)[1]. Ces fables ne recèlent pas la moindre parcelle de vérité. Si elles avaient quelque fondement, on ne s'étonnerait pas trop que l'Irlande eût conservé, du saint pontife, un ouvrage inconnu au reste du monde. Une telle prétention mérite en tout cas d'être examinée de près. Ne sait-on pas de reste que les Celtes ont gardé et transmis à la postérité certaines pièces classiques ou patristiques qui, sans eux, auraient entièrement disparu?

Voici donc un passage d'homélie, que nous croyons d'origine irlandaise, dans le manuscrit 49 de la Reine Christine : *Et novissime factus est homo ad imaginem et similitudinem Dei. Imago autem in sanctitate et aeternitate animae consistit, ut Gregorius in Libro de Gradibus caeli dixit. Similitudo vero in persecutione et dominatione ostenditur*[2]. De quel Grégoire et de quel ouvrage s'agit-il? On n'a pu le déterminer encore. Nous mettions en avant naguère la XXXIV^e^ homélie de S. Grégoire le Grand sur les Évangiles, car celle-ci s'étend longuement sur la hiérarchie et les chœurs des anges, que les Irlandais ont coutume d'appeler *gradus caeli, gradus caelestes, gradus angelorum*[3]. Cette hypothèse est incomplète. Une seconde citation irlandaise, découverte depuis, va le montrer. Elle se lit dans les homélies du *Lebor Brecc*, dont nous avons signalé l'étroite parenté avec celles du manuscrit de la Reine Christine. L'auteur, dans l'exorde de son sermon sur l'apparition de S. Michel au Mont Gargan, morceau interminable traitant des esprits célestes en général, s'exprime en ces termes[4] : ... *Uair atfet Grigoir noem, fer in raith diada, ic trachtad na hindsci-sea in fatha, so n-id cinntech fia Dia airem in t-sloig aingelacda 7 co n-id nemchintech fia doinib. Co n-id do-sin atbeir Grigoir iarum : Super-*

[1] Généalogies en vers : éd. P. Grosjean, *Revue celtique*, t. XLVI, p. 184 ; *Irish Texts*, t. III, p. 60 ; généalogies en prose : éd. P. Walsh, *Genealogiae Regum et Sanctorum Hiberniae*, p. 78 ; éd. P. Grosjean, *Irish Texts*, t. c., p. 91. Peut-être y a-t-il confusion entre un Grégoire indigène et Grégoire le Grand ; il n'est guère vraisemblable que la généalogie ait été fabriquée de toutes pièces.

[2] A. Wilmart, *Analecta Reginensia* (= *Studi e Testi*, t. 59), p. 41, l. 79-82.

[3] *Anal. Boll.*, LIV, 121-22.

[4] Robert Atkinson, *The Passions and the Homilies from Leabhar Breac* (= *Royal Irish Academy. Todd Lecture Series*, t. II), p. 213-19 ; dans le fac-similé, p. 72-73. Dans la seconde homélie sur le même sujet (ibid., p. 240-44 ; fac-similé, p. 201-202), l'exorde, très court, ne mentionne pas S. Grégoire.

*norum civium numerus et finitus exprimitur, ut qui numerabilis Deo esse innumerabilis demonstretur. Is cinntech 7 is ecinntech <slog> muntire nime .i. is cinntech i leth fri Dia 7 ecinntech i leth fria dainib. Atbeir din in Grigoir cetna co n-id lia co <mor> in forend do ainglib dogniat timthirecht 7 umaloit do Dia <oldas> in lucht tairisit in frecnarcus gnusi Dé. Ar it e da n-ord filet for ainglib, stantes et ministrantes .i. forend bis i n-a tost do gres 7 forend bit ic umaloit do Dia*[1]. Traduisons : « Car S. Grégoire, homme de grâce divine, déclare en traitant de ce passage du prophète[2], que le nombre de l'armée angélique est déterminé pour Dieu et indéterminé pour les hommes. C'est pourquoi il dit : *Supernorum civium numerus <infinitus*[3]*> et finitus*[4] *exprimitur, ut qui numerabilis <est*[3]*> Deo*[5]*, esse <hominibus*[3]*> innumerabilis demonstretur.* « Déterminée et indéterminée est l'armée des gens du ciel ; c'est-à-dire : elle est déterminée du côté de Dieu et indéterminée du côté des hommes. » Le même Grégoire dit encore que la foule des anges qui rendent service et hommage à Dieu est beaucoup plus nombreuse que (celle de) ceux qui restent en présence de la face de Dieu. Car il y a deux ordres d'anges, les *stantes* et les *ministrantes*, c'est-à-dire la troupe qui demeure toujours dans le silence et la troupe qui rend service à Dieu. »

Des bouts de phrase sont pris aux *Moralia* de S. Grégoire : *Plures sunt qui ministrant quam hi qui principaliter assistunt*[6] ; et : *Aliud est assistere, aliud ministrare*[7]. Pour le reste, l'Irlandais du *Lebor Brecc* paraît poursuivre sa traduction du latin, mais sans s'astreindre au même ordre dans le développement. Il est à remarquer, d'ailleurs, qu'il ne met plus expressément sa prose sous le couvert de l'autorité de S. Grégoire. Rien cependant, dans cette partie, ne semble emprunté à une autre source qu'à l'homélie XXXIV^e^, sauf les cinq « victoires » de S. Michel archange, énu-

[1] Atkinson, op. c., p. 214.

[2] C'est-à-dire *Daniel*, VII, 10 ; passage cité et commenté par S. Grégoire dans ses *Moralia*, livre XVII, ch. xiii, *P.L.*, t. 76, col. 20.

[3] Nous suppléons d'après l'édition.

[4] *definitus*, dans l'édition.

[5] (*n. est Deo*) *Deo est n.*, dans l'édition.

[6] *Moralia*, livre XVII, l. c.

[7] Ibid., et *Homilia XXXIV in Evangelia*, t. c., col. 1254.

mérées en conclusion [1]. De plus, les mots latins qui émaillent les phrases gaéliques sont des échos de S. Grégoire : *ardentes* [2], *multitudo scientiae* [3], *summi nuntii* [4], *fortitudo Dei*, *medicina Dei*, *qui<s>sicut Deus* [5] ?

Il a donc dû exister en Irlande (parmi d'autres recueils d'extraits patristiques, tels que ces extraordinaires *Excerptiones Patrum*, *Collectanea*, *Flores ex diversis*, *Quaestiones et Parabolae*, conservés à la postérité par la seule *editio princeps* de Bède [6]) une collection formée de passages concernant les chœurs des anges, où S. Grégoire avait été largement mis à contribution. Voilà sans doute à quoi un commentateur médiéval peu regardant s'est référé sous le titre factice de : *S. Gregorii Liber de Gradibus caeli* bien que jamais un ouvrage de ce nom n'ait figuré parmi les écrits du docteur de l'Église.

Il est certain, en effet, que, lorsque les *Excerptiones* sortirent de l'atelier du compilateur, chaque phrase portait l'indication de sa référence, qui manque à l'*editio princeps* de Bède, notre seul témoin. En voici la preuve : le passage sur les noms, l'apparence et les vêtements des Mages, anonyme dans les homélies du manuscrit de la Reine Christine [7] et dans les *Excerptiones* [8], est intro-

[1] Atkinson, op. c., p. 216, lin. 6268-6276 ; par sa première victoire, S. Michel précipite les démons dans les enfers ; par la seconde, il défait le diable dans sa lutte pour chaque âme humaine au sortir du corps ; par la troisième, il prononcera sur le sort des saints et des justes au jour du Jugement ; il remportera la quatrième dans sa lutte contre l'Antéchrist, au mont Sion, à la fin du monde ; la cinquième, en régnant éternellement dans les cieux avec les saints. Cet ensemble dérive, on le voit, des apocryphes.

[2] *P. L.*, t. c., col. 1252 B.

[3] *plenitudo scientiae*, ibid., col. 1252 A.

[4] Ibid., col. 1250 C.

[5] Ibid., col. 1251 A.

[6] Basileae, 1563 ; aucun manuscrit n'en a été retrouvé. *P. L.*, t. 94, col. 539-560. Nous avons exprimé l'opinion que ce recueil serait d'origine irlandaise (*Anal. Boll.*, LIV, 225). M. Mario Esposito, dans une communication privée, nous signalait, voici quelques mois, qu'il lui paraissait plutôt anglo-saxon, et marquait l'intention de soutenir cet avis dans un prochain article. Nous ignorons encore si l'érudit florentin a pu mettre son projet à exécution. Eût-il raison, cela n'empêche que les *Excerptiones* ont certainement circulé en Irlande.

[7] Wilmart, op. c., p. 74, lin. 64-73.

[8] *P. L.*, t. 94, col. 541 C-D.

duit dans le *Lebor Brecc* par les mots suivants : *Nomina et habitus et munera magorum Augustus Aurilius sic ait*[1]. C'est citer assez clairement S. Augustin, *Aurelius Augustinus*, sans doute en quelque sermon apocryphe, car nous n'en trouvons pas trace dans ses œuvres. Un vieux poète irlandais qui a eu accès, lui aussi, au même recueil d'écrits patristiques, a fait d'Aurelius le nom du premier des rois mages[2].

### 4. Une invocation des saintes Brigides.

Il y a quelques années, M. Wilfrid Bonser signalait dans des manuscrits anglo-saxons trois formules magiques contenant des mots défigurés et corrompus, mais parfaitement reconnaissables pour de l'irlandais[3]. Malgré ses efforts, assistés des conseils compétents de M. Edward Gwynn, force lui fut d'avouer que ces énigmes ne restaient guère moins impénétrables aux celtisants d'aujourd'hui qu'elles ne l'étaient aux scribes anglo-saxons qui les transcrivirent.

Nous y joignons une quatrième formule du même genre, où est invoquée contre la peste l'aide des Brigides, servantes de Dieu. Elle provient d'une collection d'incantations, le manuscrit Harley 585, du British Museum, fol. 191v. Elle a été imprimée déjà, non sans fautes de lecture, et accompagnée d'un essai de traduction, assez malheureux, par M. Charles Singer[4]. Voici le texte, d'après un nouvel examen du manuscrit : *Brigitarum aricillarum tuarum malint quo arlin dearṅahda mur de murrunice domurbrio rubebroht.*

Quelques notes sur la formule même, sur les leçons adoptées et les corrections à proposer. Le début semble être du latin. Les formules qui précèdent et suivent sont rédigées en cette langue. *Ancillarum* pour *aricillarum* semble donc s'imposer. La lettre *q*, dans *quo*, est douteuse. Le point suscrit, dans *dearṅahda*, n'est pas le *punctum delens*, pensons-nous, mais le symbole *ṅ*, fréquent

[1] Atkinson, op. c., p. 237, d'après le *Lebor Brecc*, fac-similé, p. 199.

[2] Manuscrit Harley 1802, fol. 5, saec. xii ; édité par W. Stokes, dans la *Revue celtique*, t. VIII, p. 346-51.

[3] *The Dissimilarity of Ancient Irish Magic from that of the Anglo-Saxons*, dans *Folk-Lore*, t. XXXVII (1926), p. 286-88.

[4] *Early English Magic and Medicine*, dans *Proceedings of the British Academy*, t. IX (1919-1920), p. 365.

dans la paléographie irlandaise du haut moyen âge [1], inconnu aux Anglo-Saxons. Ceci donne à croire que le texte, transcrit par un Anglo-Saxon, avait été composé par un Irlandais. Comment deviner ce que représente *malint quo ?* Il semble assez téméraire de conjecturer : *maligno.* Sous les mots : *mur de,* se cachent peut-être *már* ou *mór,* « grand », et *Dé,* génitif de *Día,* « Dieu ».

La suite nous ramène à l'hagiographie. Quelles sont ces Brigides invoquées au pluriel? La chose n'est rien moins que claire. D'après les anciens documents, plus d'une Brigide fut vénérée comme sainte, à côté de l'illustre abbesse de Cell Dara, fêtée le 1er février. On en trouve une liste de neuf dans le Catalogue des saintes vierges homonymes [2], sans compter quinze *Brig,* appelées parfois aussi *Brigit.* Certaines d'entre elles furent assez célèbres pour mériter une mention jusque dans les Vies de la grande Ste Brigide. Enfin, il y a lieu de citer un passage de Cormac mac Cuilennáin, roi, évêque et lexicographe, mort en 908, sur les trois déesses Brigides : *Brigit .i. banfile ingen in Dagdae. Isí insin Brigit bé n-éxe .i. bandéa no adratis filid. Ar ba romór 7 ba roán a frithgnam. Ideo eam deam vocant poetarum. Cuius sorores erant Brigit bé legis 7 Brigit bé goibne ingena in Dagda, de cuius nominibus pene<s> omnes Hibernenses dea Brigit vocabatur* [3]. En traduction : « Brigide la savante (ou : la poétesse), fille du Dagda (littéralement : du bon dieu). Celle-ci est Brigide, femme de science, c'est-à-dire la déesse qu'adoraient les savants (ou : les poètes), car sa protection était très grande et très merveilleuse. C'est pourquoi on l'appelle la déesse des poètes. Ses sœurs étaient : Brigide, femme de guérison, et Brigide, femme de forgerie, filles du Dagda. Pour ces motifs, chez tous les Irlandais, Brigide était appelée déesse (ou peut-être : toute déesse d'Irlande était appelée une Brigide). »

Notons que Ste Brigide de Cell Dara a hérité, en quelque sorte, des trois fonctions de ces déesses homonymes : on la considérait comme la patronne des anciens poètes chrétiens de l'Irlande, on

[1] Rudolf Thurneysen, *Handbuch des Alt-irischen* (Heidelberg, 1909), t. I, p. 22, n° 31.

[2] Éd. D. T. Brosnan, dans *Archivum Hibernicum,* t. I, p. 353-54.

[3] *Sanas Cormaic,* éd. K. Meyer, dans *Anecdota from Irish Manuscripts,* t. IV (1912), p. 15, n° 150. Les variantes fournies par les autres éditions de Cormac n'influent pas sur le sens. On lira, sur les trois Brigides, M.-L. Sjoestedt, *Dieux et héros des Celtes* (Paris, 1940), p. 34-51.

avait coutume de l'invoquer pour obtenir des cures miraculeuses, et les hagiographes rapportent d'elle plusieurs miracles concernant l'art du forgeron. Ste Brigide, il est vrai, était une thaumaturge tellement universelle qu'aucun genre de prodiges ne manque à sa légende. A remarquer cependant que son compagnon d'apostolat, S. Connláed, le premier évêque de Cell Dara, compte parmi les trois principaux artisans de l'Irlande [1]. Ce trait est archaïque : les trois noms cités sont ceux d'évêques, ce qui nous reporte à une époque rapprochée du temps de S. Patrice, où la fabrication des objets nécessaires au culte, ainsi que la confection du linge d'autel ou des vêtements ecclésiastiques, était un des besoins les plus urgents des Églises nouvelles fondées dans ces parages lointains, hors d'accès des ateliers gallo-romains ou britanniques.

Dans la suite du texte, il faut, pensons-nous, introduire une autre division des mots. Lisons : *mac* au lieu du second *mur*, et : *bric* au lieu de *brio*. Cela donne : *mur ru-n-ic Edo mac Bric*, mots déformés, sans doute, mais où l'on croit distinguer un souvenir de la guérison par S. Áed mac Bric, évêque de Cell Áir, de Ste Brigide de Cell Dara, souffrant des yeux. Nous en avons autrefois longuement disserté [2]. Le sens est peut-être : « comme l'a guérie Áed mac Bric », ou quelque chose d'approchant.

*Rubebroht*, enfin, est assurément non moins corrompu. Le groupe *oht* n'appartient pas à la langue irlandaise. Imaginons que ce soit du gaélique écrit phonétiquement par un Anglo-Saxon. La vraie leçon pourrait être : *rubebrocht*, car chez les Anglo-Saxons *oht* devait se prononcer à peu près comme l'*ocht* des Irlandais. Mais mieux vaut, en supposant une interversion de l'*h* et du *t*, lire : *rubebroth*. Ceci rappellerait l'expression : *Modebroth*, que certains anciens auteurs mettent dans la bouche de S. Patrice et dont, à notre connaissance, on n'a pu encore fixer exactement la signification [3].

[1] Dans le commentaire du *Félire* d'Óengus, éd. Stokes², p. 186 ; cf. ibid., p. 128, et l'ancien commentaire de l'hymne de S. Broccán en l'honneur de Ste Brigide, *The Irish Liber Hymnorum*, éd. Bernard et Atkinson, t. I, p. 125 ; W. Stokes et J. Strachan, *Thesaurus Palaeohibernicus*, t. II, p. 347. Voir aussi J. O'Hanlon, *Lives of the Irish Saints*, t. V, p. 69-95.

[2] *Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 501-503.

[3] C. J. S. Marstrander, *Dictionary of the Irish Language*, Fasc. I, col. 180-81, au mot *debroth*.

### 5. S. Domangort de Slĭab Slainge.

Nous observions naguère [1] que le *Félire* d'Óengus ne mentionne point S. Domangort au 24 mars, jour qui lui est assigné par le martyrologe de Tallaght. C'est une erreur. En effet, bien que, dans la plupart des manuscrits, ni le texte ni le commentaire ne parlent de Domangort, un érudit médiéval nous a conservé la trace non équivoque d'une recension du *Félire* qui le nommait. Stokes, qui avait imprimé cette note dans sa première édition, l'a négligée en établissant le texte de la seconde. Elle se lit dans le *Lebor Brecc*, en marge de la strophe consacrée par Óengus au 24 mars. En voici la teneur : *Mochta credal craidbech ; no : Domangort balcc bagach, id est quando exiit Domangort mac Echach in montem et vivus adhuc in illo trecentos annos.*

Cela veut dire qu'au lieu du quatrième vers de ce jour : *Mochtae credal craidbech*, un manuscrit portait : *Domangort balcc bágach.* Mètre et allitération conviennent au rythme compliqué du *Félire*, bien que ce vers ne puisse régulièrement trouver sa place dans la strophe du 24 mars, telle que la donnent les manuscrits. Peut-être est-ce seulement un fragment d'une variante d'auteur, qui fournissait une strophe différente en quelques points. Le sens des épithètes : « Domangort vigoureux, batailleur », n'est ni plus ni moins poétique que celui de bien d'autres dans le *Félire.*

Ce qui vient ensuite est l'addition d'un commentateur. Il s'agit, nous l'avons montré [2], de la montagne appelée Slĭab Slainge et de la légende selon laquelle S. Patrice laissa après lui S. Domangort en qualité de gardien perpétuel de l'Irlande [3], jusqu'au jour du Jugement. Telle, du moins, semble être la durée assignée à ces fonctions dans les autres textes. Seule, que nous sachions, la note du *Lebor Brecc* limite à trois siècles la survie de Domangort.

Relevons enfin une trace indiquant le 24 mars comme le jour consacré à S. Domangort : c'est encore une note au *Félire* [4]. Elle se lit au 24 mars dans le manuscrit Rawlinson B. 505, et au 18 mars

[1] *Anal. Boll.*, LV, 289.
[2] Ibid., pp. 289, 291-94.
[3] Ibid., p. 291-94.
[4] Éd. Stokes [2], p. 100.

dans le manuscrit Laud 610, où elle a été déplacée par quelque accident, ainsi que le prouve la mention de deux autres saints qui certainement appartiennent au 24 mars, et non au 18.

Il serait risqué d'en déduire que le rédacteur de cette note avait, lui aussi, accès à une recension du texte citant S. Domangort. Au cours de l'année, en effet, se rencontrent dans le commentaire bon nombre de notes du même genre. Elles sont, croyons-nous, le fait d'un érudit désireux de suppléer à certains silences d'Óengus en ajoutant, dans la marge, à leurs dates respectives, des noms de saints, irlandais ou autres. Ce supplément mériterait une étude d'ensemble.

L'exemplaire perdu du commentaire d'où fut extraite, au XVII^e siècle, la série de poèmes transcrits dans le manuscrit 5057-5059 de la Bibliothèque royale de Belgique ne mentionnait point, au 24 mars, S. Domangort, mais S. Mochta (fol. 45^r). La preuve en est que les strophes sur ce dernier, qui se lisent dans les autres exemplaires au 19 août, figurent, dans le manuscrit de Bruxelles, au mois de mars.

P. G.

# LE CULTE EN SUÈDE
# DE SAINTE BRIGIDE L'IRLANDAISE

*La sainte la plus caractérisée et la plus célèbre que la Suède ait donnée à l'Église, Birgitta Birgersdotter, mystique et fondatrice d'Ordre, reçut au baptême le nom d'une sainte irlandaise, Brigida (en irlandais* Brigit), *fondatrice, entre autres, du monastère de Cell Dara (Kildare). Ce nom, qui est celtique, a été celui d'une déesse irlandaise et même panceltique* [1]. *L'identité de nom, comme la frappante ressemblance de ces deux femmes dans leur activité religieuse, font qu'on s'étonne de ne point trouver la* domina Hiberniae *dans les Révélations de la voyante suédoise, où figurent tant d'autres saints ; mais il convient de se souvenir que le choix des saints mentionnés dans ces Révélations est fort particulier, et qu'en Suède, à l'époque où écrivait S^te^ Brigitte, le culte de S^te^ Brigide était nettement sur son déclin.*

*Autrefois, pourtant, il avait dû y être populaire. Un passage mis par écrit vers l'an 1325 parle d'un baptême administré* i kyældu *þ*errae wiþ Hosæby liggær oc heter Byrghittæ [2], « *dans la fontaine qui se trouve près de Husaby* [3] *et qui s'appelle la Fontaine de Brigide* ». *Cette fontaine s'appela plus tard Fontaine de Sigfrid, du nom de l'évêque missionnaire Sigfrid, vénéré comme un saint.*

[1] *Revue celtique*, t. VII (1886), p. 398 ; John Rhys, *Lectures on the Origin and Growth of Religion as illustrated by Celtic Heathendom* (London, 1888), p. 74-76 ; Henri d'Arbois de Jubainville, *Le Cycle mythologique irlandais* (Paris, 1884), p. 145-48 ; Charles Plummer, *Vitae Sanctorum Hiberniae* (Oxonii, 1910), t. I, p. cxxx, note 3, p. clix, note 4, p. clxiv, note 7 ; Marie-Louise Sjoestedt, *Dieux et héros des Celtes* (Paris, 1940), p. 35-36 ; ci-dessus, p. 104. Dans les inscriptions latines de Grande-Bretagne, la forme du nom est *Brigantia*.

[2] *Westgöta- och Östgöta-lagarne*, t. I, éd. H. S. Collin et C. J. Schlytter (Stockholm, 1827), p. 298.

[3] Non loin de Skara.

*De tels changements ne sont pas rares, en Suède, dans le nom des fontaines où le peuple faisait des offrandes ou qu'il regardait comme miraculeuses.*

*Pour le cas présent, il n'y a pratiquement rien à tirer des dates de chancellerie. La fête de S^te Brigide tombant le 1^er février, les documents expédiés ce jour-là sont en général datés de la veille de la Purification (2 février).*

*Les textes liturgiques qui nous ont été conservés permettent cependant de nous faire une idée du culte de la sainte. A la fin de la période catholique, on rencontre la fête de S^te Brigide dans les livres liturgiques imprimés de quatre diocèses suédois, ceux de Linköping, de Strängnäs, de Västerås* [1] *et d'Upsala. Ici, le missel se contente, au propre des saints, d'un renvoi au commun des vierges, et le bréviaire ne mentionne même pas S^te Brigide. A Linköping et à Västerås, on récitait la collecte* Caelorum, *en deux recensions qui différaient légèrement l'une de l'autre* [2]. *Ailleurs, on ne prescrit pas de formules spéciales. Les calendriers indiquent une simple commémoraison* (memoria *ou* commemoratio).

*Il est à remarquer que, dans les livres liturgiques imprimés de Strängnäs, Brigide est appelée* martyr, *titre qui ne lui convient pas. L'erreur se comprendrait facilement, à dater de l'époque où l'on ne récitait plus au bréviaire de leçons historiques ; elle figure cependant déjà dans de plus anciens missels. Peut-être a-t-on mal résolu l'abréviation pour* matris *et l'a-t-on remplacée par* martyris. *Brigide était invoquée comme la mère de son peuple et de l'Irlande, et même comme la mère du Sauveur* [3].

*Cependant, la Légende de S^te Brigide a été connue autrefois en Suède, non seulement par des recueils de Vies de saints, mais encore par des bréviaires. Deux de ces derniers, à l'état de fragments, ont été retrouvés. A peu près de la même époque (XII^e-XIII^e siècle), ils ne semblent guère avoir été copiés en Suède, mais ils y ont certainement été en usage. L'un d'eux contient, outre les leçons historiques, la collecte* Caelorum, *mentionnée ci-dessus comme se rencontrant à Linköping et à Västerås. Dans les deux cas, les leçons dérivent de la*

[1] Seulement dans le bréviaire de 1513 ; cette fête ne se trouve pas dans le graduel imprimé, qui ne contient, pour ce jour-là, que la messe de S. Ignace d'Antioche.

[2] Ci-dessous, p. 113.

[3] Louis Gougaud, *Gaelic Pioneers of Christianity* (Dublin, 1923), p. 103-104.

*Vie écrite par Cogitosus, un siècle au moins après la mort de la sainte* (BHL. *1457*). *De ce document assez long, le premier manuscrit extrait seulement une multiplication miraculeuse de beurre ; le second y joint le changement de l'eau en cervoise, et raconte comment Brigide suspendit son manteau mouillé à un trait d'ombre formé par le soleil ; à quoi viennent s'ajouter le changement d'une pierre en sel, ainsi que la guérison d'un aveugle et d'un muet.*

*Des études comparatives permettront peut-être un jour de déterminer d'où ces textes liturgiques parvinrent en Suède et quelles voies ils ont empruntées. En attendant, constatons seulement que les bréviaires en question ne sont pas des bréviaires monastiques, car ils n'indiquent que trois leçons historiques. Un fragment de missel semble assez proche de l'usage du diocèse de Liége*[1]. *Quant à la collecte* Caelorum, *elle doit avoir été très répandue ; on la trouve, par exemple, dans le bréviaire de Hereford.*

*Brigide est également invoquée dans des litanies. Citons-en une, de la fin du XII^e^ siècle, où le seul saint scandinave est Olav, roi de Norvège, et une autre, du XV^e^, dans un missel qui vraisemblablement servit au monastère brigittin de Vadstena*[2].

*Les sources auxquelles nous empruntons nos textes se divisent en manuscrits entiers et en simples fragments, dont les divers feuillets ont été retrouvés çà et là, dans de vieilles reliures, par exemple ; pour ce second cas, nous ne nous référons qu'au feuillet contenant l'office ou la messe de S^te^ Brigide. La provenance de ces fragments n'est pas encore exactement déterminée. Pour les diocèses d' Upsala et de Skara, on manque jusqu'à présent du matériel nécessaire à la comparaison, mais Brigide n'y était pas inconnue. La preuve en est fournie, en dehors des textes que nous imprimons, par d'anciens calendriers*[3].

*La décadence du culte de S^te^ Brigide en Suède s'explique aisément. Les saints nationaux prirent, au cours des âges, de plus en plus*

[1] Ci-dessous, ms. M 1.

[2] Kammararkivet, Stockholm, Vätm. 1559 : 1. Tionde ; ibid., Småland, 1544 : 2. Årlig ränta.

[3] Pour Upsala, voir *Diplomatarium Suecanum*, t. II ; pour Skara, Toni Schmid, *De medeltida kalendarierna från Skara*, dans *Scandia*, t. I (1928), p. 281-91. La chronique rimée, plus tardive, sur les évêques de Skara, rapporte que l'évêque Pierre, mort en 1344, fonda une *sancte Byrgitte prebenda*. *Scriptores Rerum Suecicarum medii aevi*, ed. Claudius Annerstedt, t. III (Upsaliae, 1871-1876), 3^e^ partie, p. 118, col. 1.

*d'importance ; d'où la disparition d'un certain nombre de ceux qui avaient été empruntés à l'étranger, et surtout de ceux dont la fête n'avait jamais atteint un rang élevé dans la liturgie. Le calendrier dominicain, dont l'influence fut profonde, y contribua peut-être, car Brigide n'y trouvait point de place. Aussi n'a-t-il pas été nécessaire qu'il surgît une sainte suédoise du même nom pour faire tomber dans l'oubli S^te^ Brigide l'Irlandaise. Rien non plus ne donne à penser qu'on ait délibérément tenté de remplacer l'une par l'autre, comme Dom Louis Gougaud a montré que ce fut le cas en Bretagne* [1].

*Voici la liste des manuscrits et anciens imprimés auxquels nous empruntons les textes qui vont suivre. Nous indiquons en tête de chaque pièce les sources qui la contiennent, et nous négligeons les variantes purement orthographiques. En outre, le manuscrit de Stockholm, Kammararkivet, Västergötland 1575 : 13 (graduel, du XIII^e^ siècle ; 42 feuillets), indique l'introït* Dilexisti, *le graduel* Dilexisti, *le verset alléluiatique* Offerentur, *la communion* Diffusa est, *et le manuscrit M 4 prescrit de lire l'évangile* Simile est regnum, *début du chapitre 25 de S. Matthieu.*

**M 1** = *Kammararkivet, Stockholm. Västerbotten 1567 : 11. Räkenskap. — Fragments d'un missel du XII^e^ siècle, comprenant actuellement environ 40 feuillets, et qui semble se rapprocher de l'usage de Liége.*

**M 2** = *Ibid. Småland 1543 : 6. Årlig ränta. — De ce missel du XV^e^ siècle, 20 feuillets ont été retrouvés ; il provient du diocèse de Linköping.*

**M 3** = *Ibid. Värmland 1621 : 2. Årlig ränta. — Deux feuillets du XV^e^ siècle ; ce missel pourrait aussi provenir du diocèse de Linköping ; on y trouve, entre autres, le début de la messe de S. Henri, ermite anglais (19 janvier).*

**M 4** = *Ibid. Småland 1609 : 8. Räkenskap. — Environ 60 feuillets ; ce missel, du XIV^e^ siècle, fut employé dans la paroisse de Böda (Öland), qui dépendait du diocèse de Linköping ; le début de la messe manque.*

**M 5** = *Ibid. Löneregister. Bergslagen. Gårdsfolk 1560. — 7 feuillets, du XV^e^ siècle ; provient vraisemblablement du diocèse de*

[1] Op. cit., p. 112.

*Västerås ; ce qui concerne S^te Brigide vient avant S. Ignace d'Antioche.*

**M 6** = *Ibid. Räntekammarbok 1550. Restantieregister. — 6 feuillets, du XV^e siècle ; vraisemblablement du diocèse de Västerås ; S^te Brigide vient avant S. Ignace d'Antioche.*

**M 7** = *Ibid. Västergötland 1584 : 10. Räkenskap. — 18 feuillets.*

**M 8** = *Ibid. Västerbotten 1610 : 11. Räkenskap. — 2 feuillets.*

**M 9** = *Ibid. Löneregister. Småland V. Kvittenser 1608. — 2 feuillets ; S^te Brigide vient après S. Ignace d'Antioche, pour lequel un formulaire de messe complet est indiqué.*

**M 10** = *Ibid. Småland 1572 : 5. Tionde. — Environ 90 feuillets, du XV^e siècle ; se rapproche de l'usage du diocèse de Linköping ; S. Ignace d'Antioche vient avant S^te Brigide.*

**M 11** = Missale Strengnense, *imprimé en 1487.*

**M 12** = *Kammararkivet, Stockholm. Småland 1561 : 26. Årlig ränta. — 16 feuillets, du XIV^e siècle ; provient peut-être du diocèse de Strängnäs ; S. Ignace d'Antioche n'y est pas mentionné.*

**M 13** = *Ibid. Småland 1571 : 3 Dagsverken. — 2 feuillets, XII^e-XIII^e siècle.*

**M 14** = *Bibliothèque de l'Université, Upsala, Ms. C 415. — Du XV^e siècle ; provient de la bibliothèque du monastère de Vadstena, mais présente des traces d'une influence qui ne concorde pas avec l'usage du diocèse de Linköping ; renvoie au commun.*

**M 15** = *Ibid. Ms. C 420. — Même date, même origine et même caractère que le précédent ; ne renvoie pas au commun.*

**B 1** = *Ibid. Östergötland 1561 : 3. Fatbursregister. — 4 feuillets, du XII^e-XIII^e siècle.*

**B 2** = *Ibid. Löneregister. Uppland I. Sverkil Simonssons räkenskap. — 2 feuillets, du XII^e-XIII^e siècle.*

**B 3** = Breviarium Lincopense, *imprimé en 1493. — L'oraison qui se lit dans le ms. C 463 de la Bibliothèque de l'Université, à Upsala, du XV^e siècle, est à considérer comme un supplément inséré à Linköping.*

**B 4** = Breviarium Arosiense, *imprimé en 1513. — Même remarque sur l'oraison du ms. C 463, insérée à Vadstena.*

**B 5** = Breviarium Strengnense, *imprimé en 1495.*

*Stockholm.* Toni Schmid.

Collecte [1]. Celorum atque terrarum conditor et gubernator, omnipotens Deus, precanti [1'] populo succurre pietatę [2] et presta ut, qui in terra in honore sanctę Brigide presentem [3] diei huius [4] gerimus sollempnitatem, per ipsius suffragia perhenni misericordia tua potiamur. Per.

Secrète [5]. Ecclesie tuę, quesumus, Domine, preces et hostias beate Brigide comendet oratio, ut, qui pro illius meritis maiestatem tuam indefensam atque exorabilem [6] humiliter [7] imploramus, eius precibus adiuti misericordiam tuam sentiamus.

Postcommunion [8]. Adiuvent nos, quesumus, Domine, hec [9] misteria sancta que sumpsimus, et beate virginis tuę Brigide intercessio veneranda. Per.

Collecte [10]. Presta, quesumus, Domine, mentibus nostris cum exultacione provectum, ut beate Brigide martyris, cuius diem deposicionis [11] annua devocione recolimus, eciam fidei constanciam subsequamur. Per Dominum.

Secrète [10]. Fiant, Domine, digna tuo conspectu [12] munera supplicantis Ecclesie, et ut nostre saluti [13] proficiant, assit intercessio beate virginis [14] tue Brigide. Per.

Postcommunion [10]. Exultemus pariter et [15] percepto pane iusticie et de tue, Domine, festivitate Brigide virginis [16]; et [17] intervencionibus tibi placencium confidimus, ut nobis sint ad perpetuam vitam profutura que sumpsimus. Per.

[1] D'après le ms. M 1, où elle ne se trouve pas au commun des vierges ; se lit aussi dans M 2 (les derniers mots seulement), M 3, M 5, M 6, B 1, B 3 et B 4 ; également dans le Bréviaire de Hyde Abbey, dont nous ne relevons pas les variantes, et dans le ms. C. 463 (ci-dessus, p. 112). — [1'] Écrit d'abord *predicanti*, ensuite les lettres *di* ont été raturées. — [2] (p. s. p.) populo continua pietate succurre M 5, M 6, B 4. — [3] presentis M 3, M 5, M 6, B 4. — [4] *om.* M 5, M 6, B 4 ; (d.h.) h. d. C 463. — [5] D'après le ms. M 1, où elle ne se trouve pas au commun des vierges ; dans ce ms., par suite d'une mutilation, manquent les mots *humiliter - adiuti ;* se lit aussi dans M 2, M 3, M 4 (mutilé), M 5, M 6. — [6] (indefensam - exorabilem) *om.* M 5, M 6. — [7] (indefensam - humiliter) *om.* M 3. — [8] D'après le ms M 1, où elle ne se trouve pas au commun des vierges ; se lit aussi dans M 2, M 3 (le début seulement), M 5, M 6, M 9, M 10 et M 12. — [9] (quesumus - hec) Domine, quesumus, et hec M 9, M 10, M 12. — [10] D'après le ms. M 7 ; se lit aussi dans M 8.— [11] passionis M 8. — [12] conspectui M 7. — [13] *corr. ex* salutis M 7. — [14] martyris M 8. — [15] de *add.* M 8. — [16] (f. B. v.) f. martyris B. M 8. — [17] *add. sup. lin.* M 8.

Collecte [18]. Deus, qui nos beate Brigide virginis tue annua sollempnitate letificas, concede propicius, ut eius adiuvemur meritis, cuius castitatis irradiamur exemplis. Per.

Secrète [19]. Suscipe munera, Domine, que in beate Brigide virginis tue sollempnitate deferimus, cuius nos scimus patrocinio liberari. Per.

Collecte [20]. Beate Brigide [21] natalicia veneranda, Domine, quesumus [22], Ecclesia tua devota suscipiat, et fiat magne glorificacionis amore devocior, et tante fidei proficiat exemplo. Per.

Secrète [23]. ... tibi, Domine... hostias in honore sancte Brigide recolentes, presta, quesumus, ut tam reverenter [24] hoc agere quam remedium sempiternum acquirere valeamus. Per.

Collecte [25]. Omnipotens sempiterne Deus, exaudi orationes nostras per intercessionem sancte ac beate memorie Brigide virginis, cuius hodie festa celebramus, ut per eius memoriam veniam peccatorum et vitam mereamur eternam. Per.

Secrète [26]. Suscipe, Domine, fidelium preces, quas tibi in commemorationem sancte Brigide virginis offerimus, et oblationes, ut per intercessiones et merita ipsius nos clementer exaudias. Per.

Postcommunion [26]. Perceptis, Domine, sacrificiis corporis et sanguinis tui, pietatem tuam suppliciter exoramus, ut, intercedente pro nobis beata Brigida virgine tua, huius donis virtutum nos iugiter facias muneris merito sui vigere. Per.

[18] D'après les mss. M 9 et M 10 ; empruntée au commun d'un confesseur non pontife, avec quelques changements. — [19] D'après les mss. M 9 et M 10 ; empruntée, avec une modification, au commun d'une martyre non vierge. — [20] D'après le ms. M 12 ; se lit aussi dans M 11 et B 5 ; comparer la collecte dans l'*Ordinale Exoniense*. — [21] martyris tue *add*. M 11, B 5. — [22] (D. q.) q. D. M 11, B 5. — [23] D'après le ms. M 12, où les mots manquants sont laissés en blanc. — [24] uementer M 12. — [25] D'après le ms M 13. — [26] D'après le ms. M 13, où elle ne se trouve pas au commun des vierges. — [27] D'après le ms. B 2. La première leçon, divisée après *pondus redderet*, forme les deux premières leçons du ms. B 1, qui donne, pour troisième leçon, le texte suivant : *Hec virgo vero sancta Brigida, prima die februarii mensis dormiens sarcinam deiecit carnis et Agnum Dei in celestibus secuta est mansionibus ; que nos etiam illuc sanctis attollat precibus, ubi cum Domino gaudet in secula seculorum. Amen.* Nous indiquons les variantes de B 1.

Leçons [27]. I. Sancta igitur Brigida, de bona prosapia scottica orta, a sua pueritia, moribus sobrietatis ac pudicitie plena, semper crescebat in meliora. Quadam vero die, a matre sua transmissa est, ut, sicut alie femine, de turba vaccarum lac et butyrum congregaret et in tempore placito solitum butyri [28] pondus redderet. Cumque cooperatrices [29] eius assignarent suum opus, et ipsa [30] non haberet quod monstraret, quia totum pauperibus erogarat [31], ad Dominum se convertens [32] oravit [33], affluenterque Dominus ei butyrum restituit [34]. Et ex illa hora sancta virgo super omnes [35] cooperatrices offitium suum complevit.

II. Quadam vero die, episcopi advenerunt ad sanctam Brigidam, et illa, cum non haberet unde eos cybaret, adiuvata multiplici Dei virtute, vaccam unam tribus vicibus in una die contra consuetudinem mulsit, et quod solet de multis vaccis exprimi ipsa, mirabili eventu, de una sua expressit vacca. Nam et hec virgo sancta, cum suas pasceret oves in campestri loco, nimia profusa est pluvia, et sic, humectis vestibus, domum rediit. Et cum umbra solaris per foramina domus intrinsecus intraret, sancta hec virgo umbram illam putavit arborem fuisse transversam, et desuper suam complutam [36] vestem suspendit, sicque in ipso umbraculo vestis ipsa pependit [37], tamquam in arbore grandi et firma.

III. Mirabili quoque eventu ab hac venerabili Brigida leprosi cervitiam [38] postulabant. Cumque illa cervitiam quam [39] postulabant non haberet, videns aquam ad balnea paratam, et cum virtute fidei benedicens, in optimam convertit cervitiam, et habundanter sitientibus tribuit. Ille enim qui in Chana Galilee aquam convertit in vinum, per huius quoque virginis fidem aquam mutavit in cerviciam. Quidam ad eam veniebat sal petens, ipsaque in illa hora salem factum de lapide quem benedixit poscenti sufficienter largita est. Nam secundum exemplum Domini et hec virgo oculos ceci nati aperuit. Quandam etiam feminam mutam oratione sua fecit esse sanissimam.

[28] butirum B 1. — [29] operatrices B 1. — [30] *om.* B 1. — [31] erogaverat B 1 ; erogaret B 2. — [32] convectens B 2. — [33] ait B 2. — [34] restituet B 2 ; misit B 1. — [35] virgines *add.* B 1. — [36] complutem B 2. — [37] perpendit B 2. — [38] cervinam, *d'abord* servinam B 2. — [39] *sup. lin.* B 2.

# S. MARCEL DE TANGER OU DE LÉON ?

## ÉVOLUTION D'UNE LÉGENDE

### I

### Marcellus, patria Legionensis

Quand le P. Delehaye publia, en 1923, les *Actes de S. Marcel* [1], il avait nettement conscience qu'on ne pouvait se flatter de présenter le texte dans sa teneur originale : « Il serait téméraire, disait-il, de vouloir donner de la *Passio Marcelli* une édition définitive [2]. » Quelques années plus tard, le P. Z. Garcia Villada signala un manuscrit des Actes de S. Marcel (Madrid, Bibliothèque nationale, A. 76) qui était resté inconnu [3]. Ainsi que nous l'avons rappelé récemment [4], la recension du manuscrit A. 76, qui ne figurait pas dans le dossier réuni par le P. Delehaye, y était, en fait, représentée par la copie de la Bibliothèque royale de Bruxelles : *Collectanea Bollandiana*, n° 8926, qui en dérive directement. Il ne semblait donc pas, à première vue, que la découverte du P. Garcia Villada pût modifier le classement établi par le P. Delehaye. Toute-

[1] *Anal. Boll.*, t. XLI (1923), p. 257-87.

[2] Ibid., p. 257.

[3] *Historia eclesiástica de España*, t. I (Madrid, 1929), p. 377-79. A propos de cette découverte, le P. Delehaye écrivait dans les *Analecta* : « Les Actes... du centurion Marcel — un martyr que le Maroc dispute à l'Espagne — sont de bon aloi. Il ne reste qu'à les rétablir dans leur forme primitive, et nous souhaitons que le P. Garcia Villada, qui a trouvé un nouveau manuscrit, malheureusement incomplet, de la *Passio Marcelli*, en découvre un qui permette d'établir un texte définitif » T. XLVIII (1930), p. 404. Nous signalons dans les notes les principaux travaux parus après l'étude du P. Delehaye. L'article de M^lle^ A. Bonilauri, *Gli Acta Marcelli*, dans *Didaskaleion*, N. S., t. IX (1930), p. 1-27, reprend point par point celui du P. Delehaye.

[4] *L'*Elogium *dans la Passion de saint Marcel le Centurion*, dans l'*Archivum Latinitatis Medii Aevi* (*Bulletin Du Cange*), t. XVI (1941), p. 127-36.

fois, ayant eu l'occasion d'examiner de plus près la recension de Madrid, nous nous aperçûmes qu'elle permettait de porter un jugement plus net sur la valeur des différentes copies. Avant d'en faire la preuve, rappelons que le P. Delehaye avait réparti les témoins de la Passion en deux groupes M et N, se subdivisant respectivement en deux M1 et M2, N1 et N2. La famille N comprend les manuscrits que le P. Delehaye considère comme les témoins espagnols, c'est-à-dire ceux qui rattachent Marcel à l'Espagne.

Pour faciliter la comparaison, nous mettons sous les yeux du lecteur les principales recensions, à savoir M1, N1 et N2. Nous ne tenons pas compte de M2, qui ne se distingue de M1 que par une introduction historique, destinée à replacer la scène du martyre dans son cadre et qui n'appartient certainement pas à l'original. M1 sera représenté d'après le plus ancien manuscrit, Paris, Bibliothèque nationale, latin 17002, légendier du x^e^ siècle, provenant de Moissac ; N1 d'après le manuscrit de l'Escurial B.I.4 [1], second tome du Passionnaire de Saint-Pierre da Cardeña ; enfin, N2 sera représenté par le manuscrit de Madrid A. 76 [2].

Les Actes se composent de deux procès-verbaux dont l'un relate la comparution devant le *praeses* Fortunatus, l'autre le jugement rendu par le *vices agens praefectorum praetorio*, Aurelius Agricolanus. Nous les résumons avant d'en transcrire le texte : Le jour de la fête des empereurs, le 21 juillet 298, Marcel, centurion ordinaire, jette ses armes sur le front des troupes assemblées et proclame qu'il renonce au service par scrupule de conscience. Arrêté immédiatement, il explique à son chef le motif de son attitude. Le 28 juillet, il est interrogé par le *praeses* Fortunatus. Celui-ci, vu la gravité du délit et le grade du coupable, décide de l'envoyer à son supérieur hiérarchique Aurelius Agricolanus, à Tanger. Marcel est accompagné d'un *officialis*, qui emporte avec lui l'*elogium* ou acte d'accusation. Le 30 octobre, Marcel est interrogé et condamné à mort [3].

[1] Sur ce légendier, voir *Anal. Boll.*, t. LV (1937), p. 271-72.

[2] M. A. Millares Carlo a décrit très minutieusement ce manuscrit dans *Contribución al « Corpus » de códices visigóticos* (Madrid, 1931), p. 45-75.

[3] Nous suivons dans ce résumé les données du manuscrit de Madrid A. 76. Comme on le verra, elles ne concordent pas exactement avec la recension du manuscrit de l'Escurial.

| Manuscrit de Paris 17002 [1] | Manuscrit de Madrid A. 76. | Manuscrit de l'Escurial B. I. 4 |
|---|---|---|
| **Passio sancti Marcelli martiris, qui passus est sub Agricolano principe, III kalendas novembris.** | **Passio sancti ac beatissimi Marcelli martiris Christi, qui passus est sub Agriculano die III kalendas novembris.** | **Passio sancti Marcelli et martiris Christi qui est passus aput Legionem provincie Gallecie sub Manilio Fortunato preside IIII kalendas novembris.** |
| Inducto Marcello ex centurionibus Astasinianis, Fortunatus preses ei dixit : Quid tibi visum fuit ut contra disciplinam militarem te discingeres et balteum vite proiceris ? | Fausto et Gallo consolibus, die quinta kalendarum Agustarum, introducto Marcello ex centurionibus, Astaianu- Furtunatus praeses dixit : Quid tibi visum est ut contra disciplinam militarem discingere te balteum et spatam et vitam proiceres ? | Sub die iduum agustarum, Fausto et Gallo consulibus, apud Legionem septimam geminam, introducto domno Marcello ex civitate Astasianis Fortunatus dixit : Quid tibi visum est ut contra disciplinam militarem te discingeres et balteum tuum et spatam et vittam proiceres ? |
| Marcellus respondit : Iam die duodecimo kalendarum augustarum aput signa legionis istius, quando diem festum imperatoris vestri celebrastis, publice, clara voce respondi me christianum et sacramento huic militare non posse, nisi Iesu Christo filio Dei patris omnipotentis. | Sanctus Marcellus respondit : Iam tibi duodecimo kalendarum agustarum, quando diem festum imperatoris vestri celebrastis, clara voce respondi me christianum esse et huic officio militare non posse, nisi Ihesu Christo, filio Dei omnipotentis. | Marcellus respondit : Iam tibi dixi apud signa legionis uius, quando diem festum imperii vestri celebrabitis puplice et clara voce respondi me christianum esse confessum et sacramentum aliud militare non posse nisi soli Domino Iesu Christo Patri omnipotenti. |
| Fortunatus preses dixit : Temeritatem tuam dissimulare non possum et ideo referam hoc imperatoribus et cesari et ipse transmiteris a dominum meum Aurelio Auriculanum agentem vicem prefectorum preterio perse- | Fortunatus praeses dixit : Temeritatem tuam dissimulare non possum et ideo perferam haec ad aures dominorum nostrorum agustorumque cesarum. Ipse sane transmitteris ad auditorium domini mei Agriculani. | Fortunatus preses dixit : Temeritatem tuam dissimulare non possum et ideo perferam hoc ad sacras aures dominorum nostrorum Diocletiani et Maximiani invictissimorum augustorum et Augustini et Licini nobilis- |

[1] Dans la transcription de ces trois textes, nous suivons scrupuleusement les manuscrits de Paris et de l'Escurial et pour A. 76, l'édition du P. Garcia Villada.

quentem celio arum officialem consolatus.

Manilius Fortunatus Agricolano suo salutem. Die felicissimo hac toto orbe beatissimo natalis genuini dominorum nostrorum eorundem Augustorumque Cesarum cum solemne celebremus, Domine Aureli Agriculane, Marcellus, centurio ordinarius, nescio qua correptus amentia, se ultro discinxit balteum et spatam et vitam quam gerebat, proiiciendam esse arbitratus est ante ipsa principia dominorum nostrum Quod factum necesse abui perferre ad potestatem tuam, etiam et ipsum esse transmissum.

simorum cesarum. Ipse tamen transmittens ad auditorium domni Aurili et Agrigolani praefecti pretorii, prosequente Cicilio Arva milite.

Die tercio kalendarum novimbrium Tengi inducto Marcello ex centurionibus Astasianis ex offitio dictum est : Marcellum ex centurionibus Fortunatus preses ad potestatem tuam transmisit, presto est aepistola super nomina eius, cum si precipis recito.

Fausto et Gallo consulibus sub die tertio kalendarum novembrium, Tingi, introducto Marcello ex centurionibus Astaiani, ex officio dictum est : Fortunatus praeses Marcellum ad tuam potestatem transmisit. Presto est. Offeratur magnitudini tuae et epistola de nomine eius ad te, quam si precipis recitetur.

Fausto et Gallo consulibus tertio kalendas novembres apud Tingii introducto Marcello ex civitate Astasianis ex officio dictum est : Adstat Marcellus, quem Fortunatus praeses ad potestatem tuam transmisit, offertur magnitudini tuae et epistolam sub nomine eius quam si praecipis recitabo.

Auriculanus dixit : Recitetur.

Agriculanus dixit : Recitetur.

Agricolanus dixit : Recita.

Ex officium lectum est : Tibi, Domine, Fortunatus et reliqua.

Ex officio dictum est vel recitata est.

Quibus recitatis, Auriculanus dixit : Locu-

Quibus recitatis, Agriculanus dixit : Locutus es

Agricolanus dixit : Loquutus es haec que reci-

tus es aec que recitantur aput hacta presidis?

Marcellus respondit : Locutus sum.

Auriculanus dixit : Centurio ordinarius militabas?

Marcellus respondit : Militabam.

Auriculanus dixit : Quo furore usus es ut proiceres sacramenta et talia loqueris?

Marcellus respondit : Furor nullus in eis est qui Deum timent.

Auriculanus dixit : Singula haec locutus es quę actis presidalibus continentur?

Marcellus respondit : Locutus sum.

Auriculanus dixit : Proiecisti arma?

Marcellus respondit : Proieci. Non enim dicebat Christihanum hominem molestiis secularibus militare, qui Christo Domino militad.

Auriculanus dixit : Ita se habent facta Marcelli ut haec disciplina debeant vindicari, atque ita in Marcello qui centurio ordinarius militabat, abiecto publice sacramento, poluisse dixit. Et insuper aput hacta presidalia verba furoris plena deposuit, gladioanim adverti placet.

Cum ad suplitium duceretur idem Marcellus dixit : Auriculane, Deus tibi bene faciat. Sic dicebat Marcellum martyrem gloriosum de hoc recedere seculo.

Explicit hic.

que hactis continentur inserta?

Marcellus dixit : Locutus sum.

Agricolanus dixit : Per singula haec locutus es?

Marcellus dixit : Locutus sum.

Agriculanus dixit : Centurio ordinarius militabas?

Marcellus sanctus dixit : Militabam.

Agriculanus dixit : Quod furorem passus es ut proiceres sacramenta et talia sequeris? (*Cetera desunt*).

tantur apud acta praesidis?

Respondens sanctus Marcellus dixit : Loquutus.

Agricolanus dixit : Centurio ordinarius militabas?

Marcellus sanctus respondit : Militabam.

Agrigolanus dixit : Quem furorem passus es ut proiceres sacaramentum et talia loqueres?

Marcellus sanctus respondit : Furor nullus est in eum qui Deum timet. Agricolanus dixit : Singula haec loquutus es que cartis presidialibus continentur?

Marcellus sanctus respondit : Loquutus sum.

Agricolanus dixit : Proiecisti arma?

Marcellus sanctus respondit : Proieci arma. Non enim oportet christianum molestiis seculi militare qui Christum Deum timet.

Agricolanus dixit : Quia ita se abent facta Marcelli ex disciplina debent vindicare atque ita ait Marcellum qui centurionatum in quo militabat ablatum publice sacramento polluit et sub acta presidis talia verba furiis plena deposuit, gladio animadverti placet.

Et quum ad suplicium duceretur, Marcellus sanctus dixit : Dominus tibi bene faciat.

Et post haec verba gladio cesus palmam mar-

tirii quam desiderabat obtinuit, regnante Domino nostro Iesu Christo qui martirem suum in pace suscepit, cui est honor et gloria, virtus et potestas in secula seculorum. Amen.

Relevons les variantes et aussi les concordances les plus saillantes de ces textes.

1. Manuscrit de Paris 17002. Deux éléments importants ne s'y lisent pas : le nom des consuls et la date du second interrogatoire, le 28 juillet. De l'*elogium*, il se contente de reproduire l'*incipit* : *Tibi, Domine, Fortunatus*, mots qui ne se rencontrent pas ailleurs.

2. Manuscrit de Madrid A. 76. A deux reprises, en tête des procès-verbaux, il mentionne le nom des consuls ; ensuite il précise la date des trois interrogatoires : 21 et 28 juillet, 30 octobre. Le texte de l'*elogium* s'y présente dans sa forme la plus satisfaisante [1]. Par ailleurs, les éléments suivants ont été omis : l'expression *apud signa legionis*, la qualité d'Agricolanus *vices agens praefectorum praetorio*, et la phrase, si maltraitée par les copistes, qui suit immédiatement dans le texte : *prosequente Caecilio Arva officiali* [2]. Il remplace enfin l'expression : *sacramento huic militare* par *huic officio militare*. Pas plus que dans le manuscrit de Paris, il n'y a la moindre allusion ni à l'Espagne, ni à la ville de Léon.

3. Manuscrit de l'Escurial B. I. 4. Il se distingue du ms. A. 76 par quelques passages qui paraissent suspects. *a*) Il ajoute et dans le *lemma* et au début le nom de la ville de Léon : *qui est passus aput Legionem, provinciae Gallaeciae* ; *apud Legionem septimam geminam.*

[1] Du moins c'est à cette conclusion que nous a conduit l'étude de ce texte, Nous nous permettons de renvoyer le lecteur à l'article publié dans l'*Archivum Latinitatis Medii Aevi* et cité plus haut, p. 116.

[2] Nous restituons sous cette forme la grande variété des lectures (voir *Anal. Boll.*, t. XLI, pp. 262 et 265). *Arva* est le *cognomen* de l'appariteur, *officialis*, qui accompagne Marcel. C'est aussi la manière de voir de M. J. Carcopino (*La fin du Maroc romain*, dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. LVII, 1940, p. 413-16). M. Pio Franchi de' Cavalieri a bien voulu nous faire savoir qu'il interprétait de la même façon ce passage. Déjà au XVI^e siècle, A. de Villegas paraphrasait le texte dans un sens identique : « Llevole a cargo un soldado, llamado Cecilio Arba » (*Flos Sanctorum*, Saragosse, 1583, p. 380).

Le texte du *lemma* est sûrement inexact, car tous les autres témoins sont d'accord pour dire que Marcel est mort à Tanger. La seconde expression, qui désigne la ville de Léon, dont les origines remontent au stationnement de la *legio VII gemina* [1], se lit dans les manuscrits de Madrid (Bibliothèque nationale, 13017) et de Bruxelles (Bibliothèque royale, 8922), c'est-à-dire dans deux copies d'un ancien passionnaire de Tolède, aujourd'hui disparu. Un examen rapide des deux copies révèle que le manuscrit de Tolède était très semblable à celui de l'Escurial B. I. 4. — *b*) Il omet la première date, 21 juillet, et place le second interrogatoire au 13 août : *sub die iduum augustarum* [2] et non au 28 juillet. Remarquons que la formule *sub die* est d'époque tardive ; à Rome on ne la rencontre pas avant la fin du IVe siècle et en Afrique seulement au VIe siècle [3]. — *c*) Les mots *ex centurionibus Astaianis*, dont le dernier a été si fréquemment malmené, sont modifiés en *ex civitate Astasianis*. — *d*) Au lieu de *referam hoc imperatoribus et cesari* (cod. 17002) ou de *perferam haec ad aures dominorum nostrorum agustorumque cesarum* (A. 76), il écrit : *perferam hoc ad sacras aures dominorum nostrorum Diocletiani et Maximiani invictissimorum augustorum et Augustini et Licini nobilissimorum cesarum*, phrase dont les données sont chronologiquement impossibles et ne cadrent nullement avec la date consulaire.

[1] On peut se demander si un auteur de la fin du IIIe siècle aurait employé cette expression pour désigner la ville de Léon. A cette date la *legio septima gemina* avait des détachements fort dispersés, si bien que la formule : *apud legionem septimam geminam* n'indique pas forcément le stationnement primitif de la légion, stationnement qui est devenu la ville de Léon (cf. l'article de Mlle Maria Marchetti : *Hispania*, dans le *Dizionario epigrafico di antichità romane* de E. De Ruggiero, t. III [1922], pp. 820, 821, 824-25). On s'attendrait plutôt à une tournure telle que celle-ci : *Marcellus, centurio legionis VII geminae, Legionensis* ou *Marcellus, centurio legionis septimae geminae, Legione.* C'est ainsi que s'exprime la *Notitia dignitatum Occidentis* XLII, 26 : *praefectus legionis septimae geminae, Legione.*

[2] Le P. Delehaye a fait au sujet de cette date insolite la remarque suivante : « On peut se demander si elle n'est pas suggérée par la Passion de S. Cassien qui, on le verra, est une sorte d'appendice à celle de S. Marcel. La fête de S. Cassien tombe précisément le 13 août, non pas, il est vrai, celle de S. Cassien de Tanger, mais celle de S. Cassien d'Imola. » (*Anal. Boll.*, t. c., p. 268). C'est un rapprochement intéressant, mais qui ne résoud pas le problème.

[3] J.-B. Poukens, *Syntaxe des inscriptions latines d'Afrique* (Louvain, 1912), p. 75.

Ces variantes apparaissent sous un jour encore plus inquiétant, quand on les compare à celles du bréviaire de Léon, écrit au XII^e siècle [1]. Le texte de ce dernier est étroitement apparenté au manuscrit A. 76. Outre les noms des consuls, les dates des interrogatoires et l'*elogium*, qui sont identiques, quelques expressions propres à A. 76 se retrouvent dans le bréviaire, par exemple : *huic officio militare ; sequeris* au lieu de *loqueris*. Mais, il en diffère par des interpolations très reconnaissables. Elles ne laissent aucun doute sur les intentions de son auteur, qui manifestement a voulu rattacher S. Marcel à la ville de Léon. Il suffira d'énumérer les principales pour s'en rendre compte : *introducto Marcello in urbem Legione ; intromisso Marcello Legionense ; Marcellum ... Legionensem*. L'interrogatoire est fortement modifié et on y trouve une allusion à la famille du centurion : *Iam multi sunt dies, ex quibus Iesu Christo credidi ego una cum uxore mea et filiis Claudio, Luperco et Victorico, quos Legione reliqui*. Nous reviendrons plus loin sur les interpolations qui se rapportent à la parenté de Marcel ; nous voulions montrer ici qu'une recension, qui ne contenait aucun élément permettant d'attribuer Marcel à l'hagiographie hispanique, a été remaniée de manière à faire de ce martyr un citoyen de Léon. Notons en outre qu'une influence de B. I. 4 sur le bréviaire n'est guère probable. En effet, le lieu du martyre exprimé dans le *lemma* est différent. Le bréviaire, d'accord avec la plupart des manuscrits et tous les martyrologes, écrit : *Passio sancti Marcelli martiris Christi, qui passus est in Tingim sub Diocletiano et Maximiano IIII kalendarum novembrium*. L'expression de B. I. 4 : *apud legionem septimam geminam* ne se rencontre pas dans le bréviaire. Toutefois, il convient de noter qu'une variante de ce dernier coïncide avec une variante assez caractéristique de B. I. 4 à savoir : *et ideo perferam haec ad aures dominorum nostrorum augustorum invictissimorum Diocletiani et Maximiani et nobilissimorum cesarum Augustini et Licini*. L'intérêt principal du bréviaire de Léon est, nous semble-t-il, celui-ci : débarrassé de toutes les allusions à l'origine léonaise de S. Marcel, il présente un

[1] Il s'agit plutôt d'un lectionnaire. Ce manuscrit, conservé actuellement dans la bibliothèque de la cathédrale de Léon sous la cote 52, a été décrit, mais incomplètement, par le P. Garcia Villada (*Catálogo de los codices y documentos de la catedral de León*, Madrid, 1919, p. 69 ; cf. *Archivum Latinitatis Medii Aevi*, t. c., p. 135).

texte à peu près semblable à celui du manuscrit de Madrid A. 76. C'est un indice non équivoque que ce dernier doit être considéré comme un des meilleurs témoins de la Passion [1].

De cet ensemble de constatations, voici les conclusions qui paraissent légitimes : le manuscrit de Paris 17002 offre une recension simplifiée de la Passion, mais non interpolée ; le manuscrit A. 76, y compris l'*elogium*, ne peut être rattaché au groupe des témoins du remaniement espagnol et doit être considéré comme une des meilleures copies. Quant au manuscrit de l'Escurial B. I. 4, il renferme une recension à la fois interpolée et tronquée, sur laquelle on ne peut s'appuyer pour restituer le déroulement historique du procès de S. Marcel. Ce martyr est africain et uniquement africain [2]. Ce n'est qu'à la suite d'un remaniement d'abord discret dans B. I. 4, puis tout à fait effronté dans le bréviaire de Léon [3], que S. Marcel

[1] Le P. Garcia Villada semble avoir entrevu l'intérêt du manuscrit de Madrid, quand il écrit : « La forma quizás màs próxima al proceso verbal es la que nos ha trasmitido el manuscrito 494 (antiguamente A. 76) de la Biblioteca nacional de Madrid » *Historia eclesiástica de Espa a*, t. I, p. 265.

[2] C'est aussi l'avis de M. G. De Sanctis, qui, dans un article trop peu remarqué, a examiné de très près les Actes de S. Marcel. Par une voie différente et s'appuyant presque uniquement sur l'histoire des institutions civiles et militaires, il arrive à une conclusion identique. Les deux procès se sont déroulés en terre d'Afrique (*Revisioni. Contributo alla storia dei martiri militari*, dans *Rivista di filologia e di istruzione classica*, t. LII, 1924, p. 64-79). Ainsi que le rappelle le savant professeur, c'était déjà l'opinion du P. Remi De Buck (*Act. SS.*, Oct. t. XIII, p. 274). Le P. Delehaye, tout en manifestant une certaine réserve à l'égard de ce qu'il appelait le remaniement espagnol, ne se croyait toutefois pas autorisé à en rejeter le témoignage. Dans un passage cité plus haut (p. 116), il laissait la question pendante. Récemment, M. J. Carcopino a tranché le problème en un sens très différent : « Le centurion Marcel, d'une part, Servandus et Germanus, de l'autre, sont des saints espagnols que la filière des hiérarchies romaines a amenés devant le tribunal que le chef suprême du diocèse d'Espagne avait momentanément établi sur la côte du Maroc » (art. cité, p.420). C'est accorder aux manuscrits du remaniement espagnol une valeur de témoignage qu'ils n'ont pas.

[3] Il est probable, comme le fait observer M. G. De Sanctis, qu'une expression telle que *apud signa legionis*, aura suggéré au remanieur espagnol l'idée de rattacher Marcel à la ville de Léon (art. cit., p. 70). Dès 1747, H. Florez remarquait que, dans les Actes de S. Marcel, le mot *Legio* désigne tantôt la légion, tantôt la ville de Léon (*España Sagrada*, t. I, p. 241). Il va même jusqu'à traduire, dans cette phrase de Tertullien : *Nunc a praeside legionis... vexatur hoc nomen* (*Ad Scapulam*, c. IV ; éd. Oehler, t. I, p. 459), le mot *legionis* par la ville de Léon. Sur l'expression *praeses legionis*, cf. p. 126.

a été attribué à l'Espagne et que la première scène des Actes a été placée à Léon. Comme Ste Marcienne de Césarée, S. Victor de Césarée, les SS. Cyriaque et Paule, S. Marcel doit être restitué à l'Afrique [1].

## II

### Marcellus, centurio legionis Traianae

Une variante de la *Passio* a déjà intrigué bien des historiens [2]. Il s'agit de la leçon du manuscrit dont Baronius s'est servi dans ses Annales : *Marcellus quidam ex centurionibus legionis Traianae* [3]. Comme cette variante n'est attestée que par un manuscrit introuvable, on s'est demandé s'il y avait lieu d'en tenir compte. Déjà Risco remarquait en 1784 : « Sin embargo, se puede sospechar que no es legitima la leccion *Legionis Traianae* [4]. » Le P. Delehaye était du même avis : « C'est une variante suspecte du seul manuscrit B, qui a disparu [5]. » D'autre part, comme le texte des Annales de Baronius a été souvent exploité, nombreux sont les ouvrages où Marcel apparaît comme centurion de la *legio Traiana*.

Or le vrai responsable de cette leçon est l'humaniste A. Resende. Dans l'office de S. Marcel, qu'il a compilé pour le bréviaire d'Evora de 1548 [6], il écrit : *Beatus autem Marcellus, legionis Traianę centurio* [7]. Voyons d'abord comment Resende a été amené à inscrire Marcel parmi les centurions de la légion trajane ; nous rechercherons

[1] Cf. *Anal. Boll.*, t. LX (1942), p. 7-8.

[2] Nous ne rappellerons que quelques travaux plus importants. R. Cagnat, *L'armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs* (Paris, 1892), p. 736 ; P. Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. III (Paris, 1905), p. 118-20 ; A. Harnack, *Militia Christi* (Tübingen, 1905), p. 85 ; Cl. Pallu de Lessert, *Fastes des provinces africaines*, t. II (Paris, 1901), p. 365-67.

[3] La *Legio Traiana* stationnait en général à Alexandrie. Cf. J. Lesquier, *L'armée romaine d'Égypte d'Auguste à Dioclétien* (Le Caire, 1918), p. 64-71 (= *Mémoires de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire*, t. XLI).

[4] *España sagrada*, t. XXXIV (1784), p. 340.

[5] *Anal. Boll.*, t. XLI, p. 270. M. De Sanctis estimait également que la leçon *legio Traiana* était très suspecte (art. cit., p. 70).

[6] Au sujet de ce bréviaire, cf. *Anal. Boll.*, t. LX (1942), p. 131-39.

[7] *Breviarium Eborense* (Lisbonne, 1548), col. 1628.

ensuite par quelle voie cette leçon a passé dans l'édition de Baronius. Pour rédiger l'office de S. Marcel, Resende s'est inspiré du bréviaire de Compostelle, imprimé à Lisbonne en 1497 [1]. Nous croyons inutile de transcrire intégralement ces leçons, car elles dérivent du bréviaire de Léon. Elles comprennent toutefois deux variantes, l'une relative à la famille de S. Marcel — nous y reviendrons — et l'autre à la légion où il servait. Au lieu des mots : *ex centurionibus Astaianis*, on trouve d'abord : *ex centurionibus Astraianus Fortunatus*, et plus loin : *ex centurionibus Astraiani*. Resende [2] transforme *Astraiani* en *Traianae*. Il écrit en effet : *Marcellus legionis Traianę centurio* et plus loin *Marcello ex centurionibus legionis Traianae*.

De son côté, Baronius s'est laissé influencer par les sources espagnoles qu'il a compulsées pour rédiger la notice de S. Marcel dans le martyrologe Romain. Or, les trois sources qu'il cite, rangent toutes S. Marcel parmi les centurions de la légion trajane. Ce sont le bréviaire d'Evora, l'*Hispaniae Chronicon* de Jean Vassée [3], qui résume les leçons de Resende, et le *Flos Sanctorum* d'A. de Villegas [4], qui dépend lui aussi du bréviaire compilé par Resende. Baronius, devant cette unanimité des sources espagnoles, se sera cru autorisé à introduire dans son édition des Actes les mots : *legionis Traianae* [5]. Il est dès lors inutile de rechercher si à la fin du

[1] On ne connaît de ce bréviaire qu'un seul exemplaire, conservé à la Bibliothèque nationale de Madrid. Cf. C. Haebler, *Bibliografia ibérica del siglo XV* (La Haye, 1904), p. 37 ; *Gesamtkatalog der Wiegendrucke*, t. V (Leipzig, 1932), col. 264-66.

[2] Jean Vassée, dans son *Chronicon rerum Hispaniae*, publié en 1552, remarque au sujet de l'office de S. Marcel : « Acta huius rei habes in Eborensi breviario, per L. Andream Resendium diligenter et fideliter translata ex ecclesia Compostellana. » Éd. A. Schott, *Hispania illustrata*, t. I (Francfort, 1603), p. 649.

[3] L. c.

[4] L'édition princeps parut à Tolède en 1578 (cf. *Anal. Boll.*, t. LVIII, 1940, p. 84).

[5] *Annales ecclesiastici*, ann. 298 § II - IX. Baronius cite parmi ses sources J. Vassée et le bréviaire d'Evora. Encore récemment l'édition de Baronius a induit en erreur un historien de l'armée romaine. S'appuyant sur le texte de Baronius, M. G. Lopuszanski écrit : « Et comme il (Fortunatus) est dit aussi *praeses legionis*, il semble certain qu'il était détenteur du pouvoir militaire dans sa province. » (*La transformation du corps des officiers supérieurs dans*

IIIe siècle, la *legio traiana* avait une *vexillatio* à l'extrême pointe ouest de l'Afrique du Nord. En fait, nous ignorons à quelle unité légionnaire appartenait le *centurio ordinarius* Marcel [1].

## III

### Uxor et filii S. Marcelli

Nous avons rappelé plus haut [2] que le bréviaire de Léon renfermait une interpolation relative à la famille de S. Marcel le Centurion : *Iam multi sunt dies ex quibus Iesu Christo credidi ego una cum uxore mea et filiis Claudio, Luperco et Victorico, quos Legione reliqui.* Ce n'est pas la plus ancienne mention de ce genre et nous voudrions énumérer ici les principaux textes qui touchent à la parenté, purement légendaire d'ailleurs, de S. Marcel.

Au fol. 12 de l'Antiphonaire de Léon [3], une main du XIe siècle

*l'armée romaine du Ier au IIIe siècle*, dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. LV, 1938, p. 176). Or l'expression *praeses legionis* ne se trouve dans aucun des manuscrits. On ne la rencontre que dans l'édition de Baronius, une première fois dans le préambule : *Nunciaverunt Astasiano Furtunato praesidi legionis* et une seconde fois dans l'interrogatoire : *Anastasius Fortunatus, praeses legionis.* Ruinart, sur la foi de Baronius, semble-t-il, a adopté le premier passage dans ses *Acta sincera.* Où le savant cardinal a-t-il puisé cette variante? Peut-être dans le bréviaire d'Evora, où on lit : *Fortunato tribuno legionis* (cf. plus bas, p. 134) ; il n'est pas exclu qu'il l'ait insérée tout comme il a introduit les mots : *legionis Traianae.* Dans son commentaire, il s'étend assez longuement sur le sens de *praeses legionis*, y voyant un équivalent de l'expression technique *praefectus legionis*, qu'il lisait par exemple dans Végèce, *Epitoma rei militaris*, l. I, c. XIII ; l. II, c. IX.

[1] Juan L.Castrillon a cru pouvoir inférer de deux fragments d'inscriptions, gravées sur des briques, que la *legio VII gemina* s'appelait aussi *Traiana* (*El centurión S. Marcelo y la legion traiana*, dans *Revista historica latina*, t. III, [Barcelone, 1876], p.167-70). Voici les deux fragments : G.TRA et TRA (*C.I.L.*, t. II, 2, n° 6252, y, z), queCastrillon complète de la manière suivante : *Legio VII gemina traiana.* L'hypothèse,comme on le voit, repose sur des indices tellement ténus qu'elle ne semble pas devoir être prise en considération.

[2] P. 123.

[3] *Antiphonarium mozarabicum de la catedral de León*, editado por los PP. Benedictinos de Silos (León, 1928), p. XL. Ce texte avait déjà été publié ; voir, par exemple, M. Risco, *España sagrada*, t. XXXIII, p. 275-76 ; t. XXXIV, p. 315-16.

a écrit en cursive wisigothique : *Hec sunt nomina sanctorum que in arcivo Toletano repperta sunt :*

*Emeterium et Celedonium Calachorritana eclesia suscepit in urna,*
*Fagundum et Primitivum Ceiensis monasterii aula retentat,*
*Claudium et Lupercum atque Victoricum Legionensis continet cives,*
*Servandum et Germanum Ursinensis alma vicus coronat, sed corpore divisos Servandus Ispalis, Germanus Emerita pietas divina locavit,*
*Marcellum parentem Tingitana urbs fide religionis retinet.*

Tout est parfaitement clair dans cette note et n'est que l'écho fidèle de Passions hispaniques connues. Un mot toutefois est énigmatique : *parentem* apposé à *Marcellum* ; par ailleurs, il semble bien être à l'origine des textes qui ont donné à Marcel le Centurion une nombreuse progéniture.

D'après le bréviaire de Léon, qui est du XII^e^ s., les martyrs léonais Claudius, Lupercus et Victoricus étaient les fils du centurion.

Au XIII^e^ siècle, vers 1236, le chroniqueur Luc de Tuy fait un pas de plus ; il connaît non seulement le nom de la femme du Centurion, Nona, mais il transforme en enfants de S. Marcel tous les martyrs cités dans la note de l'antiphonaire, en leur ajoutant encore trois saints, les martyrs de Cordoue Faustus, Ianuarius et Martialis. *Quae patria vel quae civitas ut Legio urbs Hispaniae tale quid protulit, quam* (sic) *Christi martyrem Marcellum centurionem cum beatissima uxore Nona et duodecim filiis centurionibus et Christi martyribus edidit, quorum sanguine et fide plebs catholica roboratur. Nomina eorum haec sunt : Claudius, Lupercus, Victoricus, Facundus, Primitivus, Emeterius, Celedonius, Servandus, Germanus, Faustus, Ianuarius et Martialis. ... Et nusquam reperitur tantus pater, qui cum tantis filiis numero et genere ut Marcellus ad palmam martyrii perveniret.* C'est dans la préface à son *Chronicon mundi* que Luc de Tuy a placé cet éloge [1]. Ainsi qu'on l'a déjà remarqué, cet auteur vise à exalter le passé de la ville de Léon [2].

[1] Éd. A. Schott, *Hispania illustrata*, t. IV (Francfort, 1608), p. 2. Voir aussi l'ancienne traduction castillane de ce texte dans J. Puyol, *Crónica de España por Lucas, obispo de Tuy* (Madrid, 1926), p. 5-6.

[2] B. Sanchez Alonso, *Historia de la Historiografia española*, t. I (Madrid, 1941), p. 129. « Leonés, como muestra su predilección por las leyendas de ese reino... ».

La famille du Centurion lui apparaît comme une des gloires les plus pures de la cité [1] qui abrite aussi les tombes des rois.

Avant de continuer notre enquête, interrogeons les textes hagiographiques consacrés aux saints qui passent pour être les fils du Centurion et voyons s'ils renferment des traces de cette légende. A propos de chacun d'eux nous examinerons les points suivants : s'agit-il d'un groupe de frères ; sont-ils parents de S. Marcel ; étaient-ils soldats ; ont-ils quelque attache avec la ville de Léon ?

1. Claudius, Lupercus et Victoricus. — La plus ancienne des deux Passions, *BHL.* 1831, a été publiée d'après un manuscrit de Tolède, aujourd'hui perdu et qui remontait au XI^e^ siècle [2]. Elle ignore la parenté de S. Marcel et des trois martyrs, qui n'apparaissent nulle part comme étant frères. Une phrase laisse entendre qu'il s'agit de soldats : *Ita et nos ipsi credentes ad unam passionem probati milites, imperatores vero vestros et vos qui ab eis ordinati estis, in agone constituti vicimus.* Le lieu du martyre est indiqué : *apud septimam geminam legionem* [3].

La seconde Passion, *BHL.* 1832, n'est qu'un remaniement manifeste de *BHL.* 1831. Elle est conservée dans le bréviaire manuscrit du XII^e^ siècle de Léon, qui a transmis les actes interpolés de S. Marcel. On y retrouve la même inspiration que dans ceux-ci : insister

[1] Au X^e^ siècle, semble-t-il, une église en l'honneur de S. Marcel fut fondée à Léon. Dans un document de Sanche I^er^ († 966). il est dit qu'un roi, probablement Ramire II, *construxit atque aedificavit et restauravit ecclesiam sancti Marcelli in suburbio Legionensi locum situm ad portam Cauriensem foras murum civitatis* (*España sagrada*, t. XXXIV, pp. 145, 349). Malheureusement, il y a des doutes sur l'authenticité du diplôme (cf. Cl. Sanchez-Albornoz, *Estampas de la vida en León hace mil años*, 3^e^ éd., Madrid, 1934, p. 12.) Ce qui est certain, c'est qu'au XI^e^ siècle il y avait à Léon une église et un hôpital placés sous le patronage de S. Marcel (cf. M. Gomez-Moreno, *Catálogo monumental de España. Provincia de León*, Madrid, 1925, pp. 24, 304.)

[2] L'édition des *Acta Sanctorum* reproduit le texte des *Collectanea Bollandiana* (Bruxelles, Bibliothèque royale, ms. 8927, fol. 244-244^v^ ; cf. J. Van den Gheyn, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. V, Bruxelles, 1905, p. 519). C'est une copie du *Sanctorale* de Tolède, recueil aujourd'hui perdu. Nous avons tout lieu de croire que ce *Sanctorale* est identique à celui que le P. M. Burriel S.I. fit transcrire au XVIII^e^ siècle et dont la transcription est aujourd'hui conservée à la Bibliothèque nationale de Madrid sous les cotes 13015, 13016, 13017. La Passion de S. Claudius et de ses compagnons se trouve au fol. 209 du ms. 13017.

[3] Sur cette expression, voir ce qui a été dit plus haut, p. 122.

sur l'appartenance des martyrs à la ville de Léon et sur leur parenté avec le Centurion. Voici ces passages : *Ferunt quatuordecim legiones transivisse a Roma in Hispaniam, et una legio ex ipsis erat tunc temporis in Legionense urbe et super ipsam legionem erat Aurelius Agriculanus prefectus ... In diebus, illis cum apud septimam geminam Legionem civitatem* [1] *impiissimus et terribilis Aurelius praefectus advenisset, quadam die non longe ad angulum ipsius civitatis introivit praetorium, quod est ad meridianam partem.* L'hagiographe sait aussi où se trouvait la maison des martyrs : *citius cucurrerunt ad domum ipsorum, quae erat recto tramite non longe a Cauriensi porta.* Il suffit d'avoir feuilleté quelques documents du haut moyen âge provenant de Léon, pour savoir qu'ils renferment de fréquentes allusions à la *porta Kauriensis* [2]. Enfin, faisant écho à la phrase interpolée des Actes de S. Marcel, il y a ce passage : *Tunc nuntiatum est ei quod in urbe tres viri Marcelli centurionis filii in Trinitatis fide essent positi.*

2. Facundus et Primitivus. — Tant le texte *BHL.* 2820 que son résumé *BHL.* 2821 ignorent la parenté de ces martyrs avec S. Marcel [3]. Jusqu'au moment de leur arrestation, ils auraient servi comme soldats dans les armées de l'empire : *Usque nunc in castris regni vestri militabamus.* Nulle part on ne voit qu'ils fussent frères. Ils furent arrêtés sur les rives du fleuve Ceia, qui coule non loin de la ville de Léon, et c'est là qu'ils subirent le martyre, ainsi que l'affirme le lemma de la *Passio.* Le calendrier de Cordoue du x^e^ siècle annonce, au 27 novembre : *In ipso Latinis est festum Facundi et Primitivi sepultorum in eo quod est circa Legionem* [4]. Au xiii^e^

[1] L'influence des Actes de S. Marcel, d'où provient le nom du préfet, est évidente. Il est même possible que les mots *apud septimam geminam legionem*, qui se lisent déjà dans la recension *BHL.* 1831, dérivent de la recension interpolée du manuscrit de l'Escurial. On notera la gaucherie de l'expression : *Septima gemina legio civitas.*

[2] Nous lisons par exemple dans un acte de 950 : *Non multum longe a porta kauriense.* Voir Cl. Sanchez-Albornoz, op. c., p. 161. Comparez les actes cités sous les n^os^ 6, 8, 11, 59 du même ouvrage et p. 11-12.

[3] Au xii^e^ siècle, comme on alléguait le témoignage de ce texte, l'évêque de Braga, Godinus dit que c'était un faux : *respondit dominus Bracarensis de passione quod est apocrifa* (C. Erdmann, *Papsturkunden in Portugal*, Berlin, 1927, pp. 279, 320, dans *Abhandlungen der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, N.F., Bd. XX, 3. Cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 550).

[4] M. Férotin, *Le Liber ordinum* (Paris, 1904), p. 489.

siècle, nous relevons un timide essai de relier ces deux martyrs à S. Marcel. Voici en effet ce qu'un scribe de cette époque a ajouté à la suite de la *Passio BHL.* 2820 : *Passi sunt martyres Facundus et Primitivus et decem fratres, hii omnes martyres, et pater eorum Marcellus, etiam martyr, sub imperatore Marcho Aurelio et Attico preside, anno incarnationis Domini CC|||XXVII, mensibus octo, diebus decem* [1].

3. Emetherius et Celedonius. — Prudence (*Peristephanon*, I) se plaint de ne trouver aucun renseignement (vv. 73-78) [2] sur ces deux frères martyrs (v. 52), qui sont la gloire de la ville de Calahorra (*Peristephanon*, VIII). Il sait seulement qu'ils furent soldats (v. 31-39) [3] et qu'au moment de leur supplice un double miracle consacra la sainteté de leur mort. Il n'y a pas d'allusion à des liens de famille avec S. Marcel ni aux années de service qu'ils auraient passées à Léon. Quelques siècles plus tard, tant dans la Passion *BHL.* 2533 [4] que dans le martyrologe lyonnais du début du IXe siècle, on lit qu'Emetherius et Celedonius auraient séjourné comme soldats à Léon : *Legionarios fuisse milites Emetherium et Celedonium fama est, atque ibidem saecularibus primum stipendiis militasse, ubi nunc signat oppidum appellatio antiqua castrorum. Et cum adhuc Gallaecia cum Tarraconensi provincia sociata, Hispaniae citerioris haberetur...* Nous retrouvons ici le même souci de précision géographi-

[1] Manuscrit IX (olim F. 170) de l'Académie d'histoire, de Madrid, fol. 108v. On trouvera une description très sommaire de ce codex dans l'article de C. Pérez Pastor, *Indice por titulos de los códices procedentes de los monasterios de San Millán de la Cogolla y San Pedro de Cardeña existentes en la biblioteca de la real academia de la historia*, paru dans le *Boletín de la real academia de la historia*, t. LIII (1908), p. 475-76.

[2] Le texte de la messe mozarabe insiste également sur cette pénurie de renseignements : *Et licet sacrarum passionum monumenta non extent... Non illas paginas negligentia perdidit, nec casu abolevit, nec vetustas curiosa corrupit, sed malitia persecutoris invidit* (M. Férotin, *Le Liber mozarabicus sacramentorum*, Paris, 1912, col. 145-146).

[3] L'*Inlatio* de la messe mozarabe développe assez longuement cette idée : *Deserunt aquilas, vexilla convertunt, proiiciunt pila, signa destituunt et ad celestem procinctum, quem prius non noverant, incitantur* (ibid., col. 147). Presque tous les mots sont empruntés à la terminologie militaire.

[4] Cette Passion existait sûrement au début du IXe siècle, car elle est résumée dans le martyrologe Lyonnais, qui est de cette époque. En outre, S. Euloge († 859) y fait allusion au livre Ier de son *Memoriale sanctorum* (*P.L.*, t. CXV, col. 756 ; cf. *Act. SS.*, Mart. t. II, p. 231-32).

que et historique, signalé à propos de S. Claudius et de ses compagnons. Plus loin l'hagiographe est embarrassé d'expliquer comment les martyrs furent conduits de Léon à Calahorra : *Sed unde hunc fuisse passionis locum, cum ab hoc Legionensis civitas longis distet spatiis, suspicamur? Attractosne huc credamus, an sponte venisse*[1]? L'auteur du martyrologe n'a pas ces hésitations et sans scrupule il écrit : *Natale sanctorum martyrum Emitherii et Cheledonii, qui primo apud Legionem Galliciae civitatem milites, exsurgente persecutionis procella,... Calagurrim usque perducti atque ibi martyrio coronati sunt*[2]. De là cette notice est passée dans tous les martyrologes. Il est intéressant de relever que deux saints militaires, que rien ne reliait à la ville de Léon ont été considérés comme y ayant tenu garnison. Ne faut-il pas rechercher la cause de cette interpolation dans le prestige tout particulier que Léon gardait pour avoir été le centre de stationnement de la *legio septima gemina*[3]? Par un phénomène de simplification et d'attraction, bien connu en hagiographie, tout martyr militaire espagnol se verra rattaché aux glorieux effectifs de la *Septima gemina*.

4. Servandus et Germanus. — La Passion *BHL.* 7608[4] ne fait aucune mention de S. Marcel, ni de la ville de Léon. Rien n'indique que les martyrs étaient frères[5] ni qu'ils avaient embrassé la carrière militaire. Des expressions telles que : *fortissimi milites* sont trop courantes dans la littérature des Passions pour qu'il soit prudent de les prendre au sens propre[6].

[1] L'hagiographe, ne voyant pas de solution, ajoute : *Coniecturam sensus in utrumque mittamus, ut ubique praeclarum et sublime cernamus insigne.* Cf. *España sagrada*, t. XXXIII, p. 281-82.

[2] H. Quentin, *Les martyrologes historiques* (Paris, 1908), p. 158.

[3] Dans son important article sur l'Espagne romaine (voir plus haut p. 122), M^lle^ Maria Marchetti remarque : « La maggior parte delle iscrizioni di legionari oriundi della *Hispania citerior* appartengono alla VII gemina, la quale puó dirsi la legione iberica per eccellenza » T. c., p. 824. Cf. G. De Sanctis, art. cit., p. 70.

[4] Elle est conservée dans le Passionnaire de Cardeña du x^e^ siècle (cf. *Anal. Boll.*, t. LV, 1937, p. 271-72) et dans le manuscrit A. 76 de la Bibliothèque nationale de Madrid, mentionné plus haut, p. 116.

[5] Le mot *Germanus* n'a suggéré à l'auteur de la messe mozarabe en l'honneur des SS. Servandus et Germanus aucune allusion à la parenté des martyrs (cf. M. Férotin, op. c., col. 458-64). On sait cependant combien les compilateurs espagnols aimaient à exploiter ce genre de considération.

[6] Cf. *España sagrada*, t. XIII, p. 312 : « Algunos escritores modernos afir-

5. Faustus, Ianuarius et Martialis. — Nous pouvons répondre négativement aux quatre questions que nous nous sommes posées. Ces trois martyrs n'étaient ni frères [1], ni fils du centurion Marcel ; ils n'ont pas séjourné à Léon, et rien n'indique qu'ils étaient soldats. Le passage de la messe mozarabe : *digna veneratio militibus certis* [2] ne permet pas de conclure que les trois martyrs étaient sous les armes.

Si nous exceptons les leçons du bréviaire de Léon, les textes passés ici en revue, et qui sont tous antérieurs au XIII^e siècle, ne contiennent aucune trace de la légende qui groupe autour de S. Marcel une riche progéniture de martyrs. Le passage de la préface de Luc de Tuy n'a pas manqué de suggérer aux chroniqueurs et aux hagiographes des remaniements. Nous n'avons pas l'intention de suivre par tous ses méandres ce courant légendaire. Nous nous limiterons à quelques textes plus caractéristiques.

L'humaniste Lucius Marineus Siculus (1444-1533) enregistre au livre V de son *De rebus Hispaniae* la légende, qui s'est enrichie de traits nouveaux : « Sanctus Martiel et sancta Nona cives Legionis fuerunt et genere nobiles, qui filios habuerunt numero duodecim, christianae religionis cultores sanctissimos, quorum undecim cum patre Martiele uno die martyrium passi fuerunt acerbissimum. Quos cum sancta Nona vidisset extinctos, unicum filium parvulum brachiis complexa, flexis genibus et multis perfusa lachrymis, Deum oravit, ut eam cum filio a vitae periculis eriperet. Et cum hoc di-

man tambien que fueron soldados estos santos, lo que no prueban.» Cependant Florez admet ensuite que l'expression *fortissimi milites*, qui se retrouve aussi dans un résumé de la Passion par Rodrigo de Cerrato, devrait être entendue au sens propre.

[1] D'après une inscription du VII^e siècle, les trois martyrs seraient frères : *tres fratres sanctos retinet quod Cordoba passos* (M. Férotin, *Le Liber Ordinum*, col. 483). Le P. Delehaye remarque à ce sujet : « Ce détail n'a aucune chance d'être historique. Les compagnons de martyre, lorsqu'ils ne sont pas trop nombreux, sont facilement transformés en frères par la légende » (*Les origines du culte des martyrs*, 2^e éd., Bruxelles, 1933, p. 365 ; cf. *Comm. martyr. hieron.*, p. 554). Rappelons à ce propos l'oraison de la messe des SS. Jean et Paul : *Quaesumus, omnipotens Deus, ut nos geminata laetitia hodiernae festivitatis expiat, quae de beatorum Iohannis et Pauli glorificatione procedit, quos eadem fides et passio vere fecit esse germanos.* (Sacramentaire Léonien, éd. Feltoe, p. 34 ; Sacramentaire Grégorien, éd. Wilson, p. 85-86.)

[2] M. Férotin, op. c., col. 442.

xisset, repente lacus exortus est, qui statim matrem cum filio divinitus absorbuit ; cuius aquam bibentes infirmi sanantur. Ubi Legionensis civitas circa lacum templum aedificavit, quod sanctae Nonae dicitur. De sanctis autem martyribus Martielis et Nonae filiis, alibi scripsimus [1] ».

L. Marineus ne cite pas ici les noms des fils du centurion et, dans les notices résumées qu'il leur consacre plus loin, il ne rappelle nullement leur parenté avec S. Marcel.

La même année que la première édition du *De rebus Hispaniae* (1497), paraissait à Lisbonne un bréviaire à l'usage de l'Église de Compostelle [2]. Les leçons de l'office de S. Marcel sont assez proches de celles du bréviaire manuscrit de Léon, mais la phrase : *Iam multi sunt dies, ex quibus Iesu Christo credidi ego una cum uxore mea et filiis Claudio, Luperco et Victorico, quos Legione reliqui* a été complétée. Entre les mots *Victorico* et *quos* le compilateur insère : *Facundo et Primitivo, Emetherio et Celidonio, Fausto, Ianuario et Marciale, Servando et Germano,* c'est-à-dire exactement la même série qui se lisait chez Luc de Tuy.

Le bréviaire de Compostelle a servi de source à André Resende pour la composition du texte du bréviaire d'Evora (1548), mais cet auteur a remanié profondément les leçons liturgiques, en leur donnant une tournure plus correcte et plus élégante. Voici ce qu'est devenu sous sa plume le texte de la Passion de S. Marcel :

L. I. Sub Diocletiano et Maximiano, Anicio Fausto et Gallo consulibus, quum apud Gallaeciam natalem Augustorum diem legiones celebrarent, omnes milites cum thure et coronis ad statuas imperatorum venerabundi adcedebant.

L. II. Beatus autem Marcellus legionis Traianę centurio rem execrandam abominatus, thus adolere contempsit, et quum ab omnibus sacrificare moneretur baltheum et spatham proiecit seque ultro christianum professus est.

L. III. Statim ergo Fortunato tribuno legionis beatus Marcellus accusatus est et quum liberrime responderet, vinctus deductus est ad urbem Legionensem iterum audiendus.

L. IV. Quinto igitur calendas Augusti, Fortunatus Marcello ad se introducto dixit : « Quid tibi visum est ut contra militarem disciplinam baltheo et spatha te discingeres, et vitam militarem proiiceres? » Marcellus respondit : « Natalitio imperatorum die tibi dixi me christianum esse, et idola colentibus militare non posse. »

[1] A. Schott, *Hispania illustrata*, t. I, p. 333.

[2] A propos de ce bréviaire, voir plus haut, p. 126.

L. V. Fortunatus dixit : « Temeritatem tuam dissimulare non possum. Et ideo haec perferam ad aures dominorum nostrorum invictissimorum augustorum Diocletiani et Maximiani et nobilissimorum cęsarum Augusti et Licinii. Ipsis enim transmitteris, ad auditorium Domini nostri Agricolani. »

L. VI. Tunc misit beatum Marcellum vinctum ad Agricolanum agentem vices praefectorum praetorii eo tempore apud Tingin Mauritaniae Tingitanae metropolin existentem, scribens ei per Cęcilium militem in haec verba : « Manilius Fortunatus Agricolano suo salutem. Diem felicissimum ac toto orbe beatissimum dominorum nostrorum augustorum, quum solennem celebraremus, domine Agricolane, Marcellus centurio ordinarius nescio qua correptus amentia se ultro discinxit baltheo et spatha et vitam quam gerebat proiiciendam arbitratus se christianum professus est, ante ipsam dominorum nostrorum prę-sentiam. Quod factum necesse habui perferre ad potestatem tuam et ipsum ad te transmittere. Vale. »

L. VII. Tingi intromisso in secretarium Marcello ex centurionibus legionis Traianę ex officio dictum est : « Fortunatus tribunus Marcellum ad tuam potestatem Legione transmisit. Praesto est. Offertur magnitudini tuae. Epistola autem quam mittit si pręcipis, recitabitur. » Agricolanus dixit : « Recitetur. »

L. VIII. Lecta epistola Agricolanus Marcello dixit : « Loquutusne es et fecisti quae in his inserta continentur ? » Marcellus confessus est. Agricolanus dixit : « Centurio ordinarius militabas ? » Marcellus dixit : « Militabam huic vanissimo seculo. Postea Christi miles effectus sum, cum uxore mea et filiis Claudio, Luperco, Victorico, Facundo, Primitivo, Hemeterio, Cheledonio, Fausto, Ianuario, Marciale, Servando et Germano, quos Legione reliqui, qui Christo mecum militant. Et quum non oporteat Christi militem seculari militiae esse implicitum arma tua desero. »

L. XI. Igitur Agricolanus quum neque honorum promissionibus neque tormentorum minis militem Christi fortissimum a mentis constantia posset depellere eo quod nobilis erat et multis emeritis stipendiis, militaribus etiam honoribus honestatus, capitis abcisione eum puniri fecit die quarto calendarum novembris, Fausto et Gallo consulibus.

On aura remarqué de nombreux changements ; outre l'expression de *legio Traiana*, dont nous avons étudié l'origine, Resende a émaillé son texte de termes empruntés à la langue classique, par exemple : *thus adolere, stipendia mereri.*

Mais l'humaniste ne s'est pas contenté de ces quelques modifications apportées aux leçons de S. Marcel. Dans les leçons des différents groupes de saints qu'il considère comme les fils du saint, il a mis davantage en relief leur parenté entre eux ou avec le centurion Marcel et souligné qu'ils étaient soldats. Nous relevons ici les passages les plus caractéristiques :

Leçons des SS. Claudius, Lupercus et Victoricus. Ils sont désignés comme *fratres legionarii milites.* Au *praeses* qui les interroge

ils répondent : *Si militiae fidelitatem requiris, idem imperatoribus praestamus quod tot milia Romanorum* [1].

Leçons des SS. Facundus et Primitivus. Les saints sont des frères : *duo fratres Facundus et Primitivus*, et soldats : *Hactenus in castris regni vestri militavimus ; nunc alia nobis opus est militia* [2].

Leçons des SS. Emetherius et Celedonius : *Hi beati Marcelli quondam centurionis deinde martyris filii, germana fidaque sodalitate coniuncti, exteriori quidem habitu cęsari, interiori autem religione Christo militabant. Legionarii namque fuerunt milites, ex ea legione in qua eorum pater centurio erat, et dum licuit, multis stipendiis factis, militia probe functi sunt* [3]. La suite du martyre se déroule dans un cadre exclusivement militaire.

Leçons des SS. Servandus et Germanus : *Beati martyres Servandus et Germanus fratres, filii fuerunt beati Marcelli centurionis et martyris* [4].

Leçons des SS. Faustus, Ianuarius et Martialis : *Hi nobiles genere, beati Marcelli prius centurionis, postea martyris, filii in adolescentia in ea legione in qua pater eorum centurio erat militabant ; sub chlamyde tamen militari christianos animos tegebant ... Reiecta militia publice se christianos exclamaverunt* [5].

Par cette série de remaniements, Resende unifiait les leçons dans le sens de la légende et contribuait à la répandre. Du bréviaire d'Evora, ces indications erronées passèrent dans le *Chronicon rerum Hispaniae* de Jean Vassée [6], paru en 1551, dans le *De origine ac rebus gestis regum Hispaniae* de François Tarapha, imprimé à Anvers en 1553 [7], dans le *Flos Sanctorum* d'Alphonse de Villegas,

[1] *Breviarium Eborense*, col. 1655, 1656. Mais, dans ces leçons, A. Resende ne dit pas qu'ils étaient les fils du centurion Marcel.

[2] Ibid., col. 1752, 1753. Le début de cette phrase se lisait déjà dans la Passion *BHL.* 2820, voir plus haut, p. 130. Il n'y a pas d'allusion à la parenté de ces martyrs avec S. Marcel.

[3] Ibid., col. 1041-43.

[4] Ibid., col. 1612.

[5] Ibid., col. 1589.

[6] Voir plus haut, p. 126.

[7] P. 77. Tarapha modifie la légende en un point. Ce n'est pas un lac qui engloutit la mère et le dernier fils, mais un dragon. « Quos Nona mater ut extinctos vidit, Deum oravit, ut eam cum filio superstite a vitae periculis eriperet. Quae cum dixisset, repente draco exortus est, a quo mater statim cum filio divinitus absorpta est. »

édité en 1578 [1], et dans le tome II du *Thesaurus concionatorum* de Thomas de Trujillo [2], paru en 1583.

Avec le bréviaire d'Evora, ces quatre ouvrages sont ceux auxquels Baronius a eu le plus fréquemment recours pour rédiger les notices hispaniques du martyrologe Romain [3]. Les notices des saints qui se trouvaient déjà dans Usuard ont été reproduites presque sans changement, à savoir celles de S. Marcel, des SS. Emetherius et Celedonius, Servandus et Germanus, Faustus, Ianuarius et Martialis.

Dans l'édition princeps de 1583, l'éloge des SS. Claudius, Lupercus et Victoricus était rédigé dans les termes suivants : *In Hispania sanctorum martyrum Claudii et sociorum.* Mais dans l'édition annotée de 1586 on lit : *Legione in Hispania sanctorum martyrum Claudii, Luperci et Victorii, filiorum sancti Marcelli centurionis, qui in persecutione Diocletiani et Maximiani sub Digniano praeside iussi sunt decollari.* Ce texte a été maintenu tel quel jusqu'à présent, à l'exception du nom du *praeses*, *Dignianus*, corrigé en *Diogenianus* [4].

[1] Éd. de Saragosse, 1583, p. 380-83. A. de Villegas mentionne parmi les fils de S. Marcel les SS. Acisele et Victoria à la place des SS. Facundus et Primitivus. Il avoue, du reste, qu'il y a hésitation. Sept noms lui paraissent certains : Claudius, Lupercus, Victoricus, Emetherius et Celidonius, Servandus et Germanus. Les cinq autres noms : Acisele et Victoria, Faustus, Ianuarius et Martialis, sont douteux. Le seul intérêt de ce témoignage est de montrer l'embarras du compilateur et la ramification de la légende en de nouvelles directions.

[2] Le dominicain Th. de Trujillo se borne, en général, à mettre en latin les notices d'A. de Villegas. Cf. *Anal. Boll.*, t. LVIII, p. 84.

[3] Cf. *Anal. Boll.*, t. c., p. 79-89. Tant dans l'annotation au martyrologe romain que dans les *Annales*, Baronius accepte, sans manifester la moindre méfiance, les données fantaisistes de la légende des douze fils martyrs.

[4] C'est par erreur que Baronius a écrit *Digniano praeside*, nom qui ne se rencontre nulle part. La Passion *BHL.* 1831 ne mentionne pas le *praeses* ; tandis que l'autre recension *BHL.* 1832 affirme que les martyrs furent arrêtés sur l'ordre d'Aurelius Agricolanus, c'est-à-dire du *vices agens praefectorum praetorio* des Actes de S. Marcel. De son côté Vassée, d'après une source que je n'ai pu découvrir, dit que les trois saints subirent le martyre *sub Diogeniano Daciani legato.* Baronius, qui se réfère expressément à cet auteur, a estropié le nom cité par Vassée. Depuis l'édition de 1630, la notice a été corrigée et on lit maintenant dans le Martyrologe Romain : *sub Diogeniano.* A. de Villegas (*Flos sanctorum*, f. 380$^{v}$), tâchant d'introduire un peu de logique dans ces données contradictoires, écrit : « Diogeniano, que pudo ser successor de Fortunato ». Inutile de remarquer que ces indications sont toutes fantaisistes et qu'on perdrait son temps à les discuter (cf. *Act. SS.*, Oct. t. XIII, p. 288). Parmi les Passions his-

La notice des saints Facundus et Primitivus dérive du bréviaire d'Evora : *In Gallaecia apud Caeam fluvium sanctorum Facundi et Primitivi, filiorum sancti Marcelli martyris, qui sub Diocletiano et Attico praeside passi sunt.* Les correcteurs de l'édition de 1630 jugèrent opportun de remanier cet énoncé et préférèrent le libellé suivant, qui se lit encore maintenant : *In Gallaecia apud Caeam fluvium sanctorum Facundi et Primitivi, qui sub Attico praeside passi sunt.*

Nous arrêterons là notre enquête sur la diffusion de la légende des douze fils de S. Marcel, car il serait fastidieux de passer en revue les dissertations plus ou moins savantes que leur ont consacrées de nombreux historiens ; mais avant de terminer nous voudrions dire un mot de quelques légendes parallèles, où il est question de groupes de martyrs constitués par un père soldat, sa femme et ses enfants.

Les martyrologes présentent des notices qui pourraient bien avoir suggéré à un hagiographe espagnol l'idée de doter le centurion Marcel d'une famille de martyrs. Le martyrologe Lyonnais du début du IX^e^ siècle commémore au 27 août : *Thomis, natale sanctorum martyrum Marcellini tribuni et uxoris eius Manneae et filii ipsius Iohannis et Serapionis clerici et Petri militis* [1]. Au 30 août, le martyrologe Romain annonce : *Adrumeti item in Africa, sanctorum Bonifacii et Theclae, qui beatorum duodecim filiorum martyrum parentes fuerunt* [2]. Sans doute, cette notice est récente, mais elle remonte en dernière analyse à celle-ci, beaucoup plus ancienne du 1^er^ septembre : *Beneventi sanctorum martyrum duodecim fratrum,* qui annonce des saints que n'unissait aucune parenté [3]. Depuis Adon on commémore, le 3 décembre, un groupe de martyrs que Baronius annonce dans les termes que voici : *Romae sanctorum martyrum Claudii tribuni et uxoris eius Hilariae ac filiorum Iasonis et Mari cum septuaginta militibus...* [4].

paniques, celle des SS^es^ Juste et Rufine mentionne aussi un *praeses Diogenianus* (*BHL.* 4568, 4569).

[1] H. Quentin, op. c., p. 214 ; cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 363 et la *Passio Marcelli tribuni*, *BHL.* 5240.

[2] *Comm. martyr. rom.*, p. 369.

[3] *Comm. martyr. rom.*, p. 374. Cette notice provient de la *Passio BHL.* 2297, écrite au VIII^e^ siècle. L'auteur anonyme de ce texte a transformé en fils des SS. Boniface et Thècle plusieurs martyrs qu'aucun lien ne rattachait entre eux.

[4] *Comm. martyr. rom.*, p. 561-62. Mentionnons aussi l'histoire des sept frères

Un examen attentif des mentions martyrologiques et des Passions correspondantes permettrait peut-être d'établir d'une manière précise s'il y a contamination de ces textes avec la légende de S. Marcel et de ses douze fils. Qu'il suffise ici de les avoir brièvement signalés afin de montrer que nous sommes en présence d'un thème hagiographique dont les ramifications n'ont pas encore été étudiées en détail [1]. Les interpolations successives de la *Passio Marcelli* nous ont donné l'occasion de suivre le développement d'un des rameaux [2].

B. G.

Macchabées (ibid., p. 317), des sept fils de Ste Félicité (ibid., p. 540), des sept fils de Ste Symphorose (ibid., p. 294), de S. Orentius et de ses six frères martyrs (ibid., p. 253).

[1] Au sujet des généalogies fantaisistes des Passions romaines, voir H. DELEHAYE, *Cinq leçons sur la méthode hagiographique* (Bruxelles, 1934), p. 34-36 ; ID., *Étude sur le légendier Romain* (Bruxelles, 1936), p. 26-28 et passim.

[2] Il convient de faire remarquer que l'*editio prima post typicam* du martyrologe Romain (1922, en fait 1924) a introduit dans la notice de S. Marcel, qui était correcte, un membre de phrase tributaire de la légende. Au 30 octobre elle a ajouté les mots : *sanctorum Claudii ac Lupersi et Victorii martyrum pater.* Il ne faut pas chercher bien loin l'origine de cette fâcheuse interpolation. A la même date sont commémorés les saints Claudius, Lupercus et Victoricus (Victorius), qui, comme nous venons de le rappeler (p. 137), sont qualifiés de *filii sancti Marcelli centurionis.* Ce changement fait partie de ces corrections malheureuses que Dom H. Quentin déplorait dans l'édition de 1922. (cf. *Anal. Boll.*, t. XLII, p. 387-406).

# CATALOGUS
# CODICUM HAGIOGRAPHICORUM LATINORUM
## ARCHIVI HISTORICI
## CIVITATIS COLONIENSIS

*Coloniae Agrippinae, praeter eximios codices ad Capitulum Ecclesiae Metropolitanae pertinentes, qui partim a Philippo Jaffé et Guillelmo Wattenbach* [1], *partim a Paulo Heusgen* [2] *olim excussi sunt, copia voluminum haud exigua servatur in Archivo Historico civitatis (Gereonskloster, 12), quorum nullus adhuc elenchus viris doctis praesto est* [3]. *Horum igitur codicum catalogus hagiographicus more nostro, tum ex adversariis Alberti Poncelet b. m. tum ex meis, iam pridem non tamen eodem temporis tractu confectus, nunc demum, diro saeviente Marte, in lucem prodit.*

*Distinguuntur codices in* **W**, *i.e. Wallrafianos;* **W***; **G. B.** (= *Gymnasial-Bibliothek*) **fol**(*io*), **quart**(*o*), **octav**(*o*); **Chron**(*iken*) **u**(*nd*) **Darst**(*ellungen*).

*De antiquioribus bibliothecis Coloniensibus apposite disseruit Kl. Löffler,* Kölnische Bibliotheksgeschichte im Umriss [4].

*Restat ut v. d. Josephum Hansen et Ernestum Kuphal, Archivo historico praefectos grato animo memoremus, qui ad evolvendos commode codices plurimum nos adiuverunt.*

M. C.

[1] *Ecclesiae Metropolitanae Coloniensis codices manuscripti,* Berolini, 1874.

[2] *Gesamtkatalog der Handschriften der Kölner Dombibliothek,* in *Jahrbuch des Kölnischen Geschichtsvereins,* t. XV (1933), p. 1-78.

[3] Unum si excipias catalogum saec. XIX manu scriptum, qui moderatorum bibliothecae usibus inservit.

[4] Köln, 1923.

## CODEX W. 6

Membraneus, foliorum 96 ($0^{m}$,133 × 0,094), exaratus saec. XV in.

Parvus hice codex, nitide scriptus, usui olim fuisse dicitur monialibus Sanctae Clarae. Cf. LÖFFLER, p. 77.

**1.** (Fol. 1-5) Passio SS. Decem Milium mart.

Inc. prol. *Gloriosus Deus in sanctis suis.* Inc. Passio : *Adrianus et Anthonius Romani imperatores audito quod Gadereni et Eufratenses ipsis rebellare coepissent* — Des. ut *BHL.* 22.

**2.** (Fol. 5-16$^{v}$) Passio B. Margaretae virg. et mart.

Inc. *Beatissima Margareta Theodosii filia qui erat gentilium patriarcha* — Des., cum epilogo, fere ut *BHL.* 5303.

**3.** (Fol. 16$^{v}$-18$^{v}$) Oratio undecim milium Virginum = CHEVALIER, *Repert. hymnol.* 13880.

Sequitur et alia de iisdem : *Flores rosarum et lilia convallium ...*

**4.** (Fol. 19$^{v}$-23$^{v}$) Passio B. Barbarae virg.

Inc. *Temporibus Maximiani, filii Diocleciani, qui regnavit anno ab incarnacione Domini CC$^{o}$LXXXVII$^{o}$, tanta fuit persecucio christianorum ut fere fides Christi extingueretur. Exiit edictum publicum* — Des. *Et corpus sanctae virginis Romam cum omni devocione et solempnitate deduxerunt. Deinde quidam honorabilis presbiter caput eius obtinuit et iuxta Aquisgrani in Monte Salvatoris in ecclesia venerabiliter collocavit. Tandem frater Conradus, minister Fratrum Minorum in provincia Coloniae, caput sanctae virginis obtinuit precibus et vi, Coloniam transportavit et in ecclesia Fratrum Minorum honorabiliter collocavit, ubi in die eius multus concursus est populorum et ibi multa mirabilia per eam operatur clemencia divina. Cui est honor...*

**5.** (Fol. 23$^{v}$-30) Passio B. Katherinae virg. = *BHL.* 1659.

Paucis mutatis

**6.** (Fol. 30-35) Conversio B. Katherinae virg. = *BHL.* 1670.

Paucis mutatis.

Sequuntur orationes et preces variae ad Sanctos.

**7.** (Fol. 58-93$^{v}$) Vita beatissimae virg. Clarae = *BHL.* 1815.

Deest prologus. Vita tota distincta est in lectiones, septies scilicet novem.

## CODEX W. 34

Membraneus, foliorum 122 ($0^{m}$,226 × 0,150), exaratus saec. XII.

Fol. 122$^{v}$, manu saec. XIII/XIV : *Hoc volumen per libros distinxit, per capitula quotavit, in parte correxit ac dissolutum religavit quidam presbiter ecclesie Dalensis, eciam compendiose extraxit.*

Insunt Dialogorum Gregorii papae libri IV..

(Fol. 15$^{v}$-42) Liber II, de Vita et Miraculis Benedicti ab. = *BHL.* 1102.

## CODEX W. 153

Chartaceus, intermixtis aliquot membranis, foliorum 203 ($0^{m}$,296 × 0,210), exaratus saec. XV.

Olim «Liber canonicorum regularium monasterii venerabilis Corporis Christi in Colonia» (ita in catalogo manuscripto Archivi historici). Cf. LÖFFLER, p. 73.

(Fol. 201-203) De quodam solitario nomine Schetzelo.

Excerptum e *Miraculis S. Bernardi*, auct. HERBERTO, lib. I, c. 5-6. Cf. *BHL.*, p. 1089.

## CODEX W. 162

Membraneus, foliorum 66 ($0^{m}$,293 × 0,215), paginis bipartitis exaratus saec. XV.

1. (Fol. 1-14) Vita sancti ac beatissimi Martini ep. = *BHL.* 5610.
2. (Fol. 14-18$^{v}$) (Sulpicii Severi epistulae de S. Martino) = *BHL.* 5611-5613.
3. (Fol. 18$^{v}$-45) (Eiusdem dialogi de S. Martino) = *BHL.* 5614-5616.
4. (Fol. 45$^{v}$-47$^{v}$) (Gregorii Turonensis narrationes de S. Martino) = *BHL.* 5619-5623.
5. (Fol. 47$^{v}$-48$^{v}$) (Eiusdem narratio de S. Briccio) = *BHL.* 1452.

## CODEX W. 163

Membraneus, foliorum A et sign. 211 ($0^{m}$,352 × 0,262), paginis bipartitis exaratus una manu saec. XI/XII.

Erat olim *Liber Sancti Iacobi in Leodio* (fol. A, manu saec. XIV/XV), ubi aliquando signatus erat *G. 2* (fol. A$^{v}$ et fol. 1) et *I. 12* (fol. 1).

**A.** (Fol. A$^{v}$) Versus Origenis de tribus archis.

*Temporibus tribus esse trium tres novimus archas:*
*Prima Noe, Moysi fuit altera, tercia Cristi.*
*Lignea prima, secunda metallica, tercia neutrum.*
*Lege carens, sub lege manens, a lege soluta.*
*Octo prior, tria posterior, tenet ultima solum.*
*Hanc pelagus tulit, hanc populus, hanc spiritus almus.*

**B.** (Fol. A$^{v}$).

*Clauditur in vase nostri sacra victoria phase,*
*Viva, salutaris, semel in cruce, semper in aris.*
*Rex sedet in cena turba cinctus duodena.*
*Appositis dapibus* se cibat ipse cibus.*

*In marg., var. lect. saec. XIV: *Se tenet in manibus...*

**C.** (Fol. A$^{v}$). Descriptum est stemma genealogicum S. Servatii, incipiens a tribus maritis S. Annae. Subiuncta est annotatio quae inc. *Anna et Esmeria fuerunt sorores...*

**1.** (Fol. 1-73$^{v}$) Vita B. Gregorii papae urbis Romae = *BHL.* 3642, 3641.

**2.** (Fol. 73$^{v}$-75$^{v}$) Vita S. Servatii ep. et conf. = *BHL.* 7613.

**3.** (Fol. 75$^{v}$-86$^{v}$) Vita B. Augustini ep. et conf. = *BHL.* 785.

**4.** (Fol. 86$^{v}$-89) Vita B. Remacli ep. et conf. = *BHL.* 7113.

**5.** (Fol. 89-92) Miracula post transitum B. Remacli ep. et conf. = *BHL.* 7120-7122.

Omissa ultima sententia, des. *magnam prolixitatem lectoribus tribuere videremur.*

**6.** (Fol. 92-100) Vita S. Maclovi ep. et conf. = *BHL.* 5119.

**7.** (Fol. 100-103) De S. Severino Coloniensi ep. = *BHL.* 7647.

**8.** (Fol. 103-104$^{v}$) Relatio corporis ipsius = *BHL.* 7648.

**9.** (Fol. 104$^{v}$-106$^{v}$) Vita S. Ursmari ep. et conf. = *BHL.* 8416.

**10.** (Fol. 106$^{v}$-108) Vita S. Ermini ep. et conf. = *BHL.* 2614.

**11.** (Fol. 108-109$^{v}$) Vita S. Remigii ep. et conf. = *BHL.* 7150.

**12.** (Fol. 109$^{v}$-119) Vita B. Hugberti ep. et conf. = *BHL.* 3994, 3995.

**13.** (Fol. 119-122$^{v}$) <Miracula S. Hugberti> = *BHL.* 3996.

**14.** (Fol. 122$^{v}$-130$^{v}$) Vita B. Ambrosii ep. et conf. = *BHL.* 377.

**15.** (Fol. 130$^{v}$-139) Vita B. Germani Parisiacae civitatis antistitis = *BHL.* 3468.

**16.** (Fol. 139-141$^{v}$) Vita S. Gaugerici ep. et conf. = *BHL.* 3287.

**17.** (Fol. 141$^{v}$-142) <Miracula S. Gaugerici.>

Recensio alia atque forsan antiquior miraculorum quae leguntur in

Vita *BHL.* 3289, lib. III, c. 1 et 3 (num. 65-66, 69) et in *Gestis episcoporum Cameracensium*, lib. I, c. 13 et 15. — Vid. Appendicem I.

18. (Fol. 142-145) Vita S. Hilarii ep. et conf. = *BHL.* 3885.

19. (Fol. 145-146) Epistola B. Hilarii ad Apram filiam suam.

Ed. A. Feder, *S. Hilarii episcopi Pictaviensis opera* (Vindobonae, 1916), p. 237-44 (inter spuria).

20. (Fol. 146) Ymnus eiusdem = Chevalier, *Repert. hymnol.* 10701.

21. (Fol. 146-151) Vita B. Fursei conf. Christi = *BHL.* 3209.

22. (Fol. 151-156) Vita B. Amandi ep. et conf. = *BHL.* 332.

23. (Fol. 156-160) Vita S. Bavonis discipuli S. Amandi conf. = *BHL.* 1049, sine prol. I.

24. (Fol. 160-164) <Vita S. Vedasti ep.> = *BHL.* 8506.

25. (Fol. 164-188) Liber vitae B. Germani Antisiodorensis ep. de prosa in metrum transfusae = *BHL.* 3458.

Subiuncta est (fol. 188) narratio de asino resuscitato, ed. *Act. SS.*, Iul. t. VII, p. 288 (3ª ed., 299), num. 4.

26. (Fol. 188ᵛ-195) Item ut supra Vita Germani beatissimi confessoris = *BHL.* 3453.

Deest epistula.

27. (Fol. 195-199ᵛ) Translatio S. Nicholai ep. = *BHL.* 6181.

Inc. *Ego Nicheforus...*

28. (Fol. 199ᵛ-201ᵛ) Miracula = *BHL.* 6172, 6174.

29. (Fol. 201ᵛ-208ᵛ) Vita S. Trudonis presb. et conf. = *BHL.* 8324.

30. (Fol. 208ᵛ-211ᵛ) Vita S. Hadelini conf. = *BHL.* 3733.

Praeterea indice qui descriptus est fol. Aʳ docemur olim aliquot foliis maiorem fuisse codicem. Legitur enim ibi *Passio sancti Christophori* (manu saec. XII/XIII) *212* (man. saec. XV); *Miraculum Ymaginis Christi* (manu saec. XII/XIII) *214* (manu saec. XV). Sed cum paginae 211ᵛ pars ultima, quarta inquam circiter pars, vacua remanserit, atque huiusmodi spatia libera in reliquo codice nulla relicta sint, probabile videtur folia 212 sqq. cum Passione S. Christophori et Miraculo imaginis Christi codice iam perfecto addita esse. Quod eo etiam suadetur quod totus codex in solis confessoribus versatur.

## CODICES W. 164, 164 a, 164 b.

Codices W. 164, 164 a et 164 b sunt volumina I, III et IV cuiusdam Passionalis eadem manu saeculo XV paginis bipartitis exarati. In codice 164, fol. 310ᵛ, annotavit manus alia : *Anno Domini mile-*

*simo quadringentesimo sexagesimo tercio, decima quarta die mensis vel circiter marcii, finitum est hoc volumen, pars passionalis estivalis sanctorum, que servit a kalendis maii usque ad ydus iulii. Scriptum ad usum monasterii Corporis Christi canonicorum regularium in Colonia per manus Symonis Colonie fratris domus eiusdem.* Et alia iterum manu : *Qui obiit in eadem domo a pestilencia anno Domini 1465°, 13° kal. octobris in bona confessione, in officio refectorarii. Et antequam incidit pestem, valde eam timuit. Omnes ergo hunc librum lecturi orate pro eo « Ave Maria ».* De hoc legendario videsis *M.G.*, Scr. rer. merov., t. VII, pp. 540, 578.

## CODEX W. 164

Chartaceus, intermixtis membranis, foliorum A, B et sign. 310 [fol. 185 bis ; omissis numeris 276, 277] (0m,283 × 0,207).

**1.** (Fol. A-A$^{v}$) Tabula primi voluminis passionalis sanctorum aestivalis, quae est a kalendis maii usque ad ydus iulii.

Hoc in indice recensentur ea dumtaxat quae leguntur in primis foliis 1-238. Reliqua folia, quae ab eodem rubricatore saec. xv numeris 239 sqq. distincta sunt, complectuntur acta sanctorum aprilis et maii et praeterea S. Bonifatii (5 iun.).

**2.** (Fol. B-B$^{v}$) Prologus in legendas (*cod.* legandas) et passiones sanctorum sumptus ex quodam libro de vita Domini Iesu, cuius auctor dicitur Hubertinus (sc. de Casali).

Inc. *Sanctorum igitur pugnam et patientiam ante oculos ponamus, ut singula nobis adversa et contraria faciamus pro Deo libentius...*

**3.** (Fol. B$^{v}$-2$^{v}$) Passio S. Marci evang. = *BHL.* 5276.

**4.** (Fol. 2$^{v}$-3$^{v}$) Miracula de S. Marco evang. = *BHL.* 5290.

Ultima pars inde ab : *Quodam tempore, dum corpus sancti Marci intra quandam columnam ...* (= ed. Graesse, p. 268 med.).

**5.** (Fol. 4-6) Passio SS. Valerii (*corr.* Vitalis, Valeriae, Gervasii) et Protasii mm. = *BHL.* 3514.

**6.** (Fol. 6-6$^{v}$) Passio S. Philippi apost. = *BHL.* 6814.

**7.** (Fol. 6$^{v}$-8) Passio S. Iacobi apost., fratris Domini = *BHL.* 4094.

**8.** Fol. 8-14$^{v}$) Vita S. Walburgis virg. = *BHL.* 8766.

**9.** (Fol. 14$^{v}$-17$^{v}$) Passio ss. mm. Alexandri, Evencii et Theodoli (= *BHL.* 267.

**10.** (Fol. 17$^{v}$-22) De invencione sanctae crucis = *BHL.* 4171.

**11.** (Fol. 22-23$^{v}$) Passio S. Gordiani mart., Marinae coniugis et Ianuarii = *BHL.* 3612.

**12.** (Fol. 23$^{v}$-29) Gesta S. Gengulfi mart. = *BHL.* 3328.

**13.** (Fol. 29-35$^{v}$) Passio SS. Nerei et Achillei et aliorum plurimorum = *BHL.* 6058, 6059, 6063, 6064, 6066.

**14.** (Fol. 35$^{v}$-36$^{v}$) Passio S. Pancratii mart.

Inc. ut *BHL.* 6427. — Des. ut *BHL.* 6420.

**15.** (Fol. 36$^{v}$-39$^{v}$) Vita S. <Servatii> ep. et conf. = *BHL.* 7613.

**16.** (Fol. 39$^{v}$-40) Qualiter clavis argentea sit inventa.

Caput 64 Gestorum *BHL.* 7633-7637, et quidem cum lectionibus vix non iisdem quae ex codice H(agensi) allatae sunt a F. Wilhelm, *Sanct Servatius*, p. 140-41. Sequitur clausula ex eodem codice edita ibid., p. 147, l. 21-32.

**17.** (Fol. 40-43) Passio S. Urbani papae = *BHL.* 8389.

Des. *Decollatus... Cui successit in episcopatu Antheros vir venerabilis natione graecus. Nomina...*

**18.** (Fol. 43-44) Vita S. Petronillae virg. et Passio SS. Felicolae virg. et Nycomedis presb. = *BHL.* 6061, 6062. Iul. 1.

**19.** (Fol. 44-51) Vita S. Symeonis monachi et diaconi = *BHL.* 7963.

Reliquis omissis, des. *remeavit ad propria* (= *Act. SS.*, num. 29 extr.).

**20.** (Fol. 51-53$^{v}$) Passio SS. Mercellini (*sic*) et Petri = *BHL.* 5230.

**21.** (Fol. 53$^{v}$-57$^{v}$) Passio S. Bonifacii et sociorum eius = *BHL.* 1404.

De hoc exemplari cf. Levison, *Vitae S. Bonifatii*, p. lviii.

**22.** (Fol. 57$^{v}$-60$^{v}$) Passio SS. Primi et Feliciani = *BHL.* 6922.

**23.** (Fol. 60$^{v}$-63) Passio S. Barnabae apost. = *BHL.* 983.

**24.** (Fol. 63-66) Vita S. Odulphi conf. = *BHL.* 6318.

Deest prologus.

**25.** (Fol. 66-67$^{v}$) Vita S. Basilidis et sociorum eius = *BHL.* 1019.

**26.** (Fol. 67$^{v}$-73) Vita S. Anthonii = *BHL.* 592.

Exscriptis num. 1-32 (cf. *Act. SS.*, annot. *a* ad num. 32), subiuncta est (fol. 72$^{v}$-73) brevis reliquorum epitome, quae des. *experientia doctus efficitur* (= *Act. SS.*, num. 45 extr.).

**27.** (Fol. 73-78$^{v}$) Passio ss. mm. Viti et Modesti = *BHL.* 8711. Iun. 16.

28. (Fol. 78v-82v) Vita S. Aviti = *BHL.* 879.

29. (Fol. 83-85v) Passio ss. mm. Nazarii, Gervasii et Prothasii et Celsi pueri = *BHL.* 6042. Iun. 19.

30. (Fol. 85v-89) Vita S. Potentini ducis et conf. = *BHL.* 6904, 6905. Iun. 18.

Des. *sufficere potuisset.*

31. (Fol. 89-91) De SS. Decem milibus.

Inc. *Sub Adriano et Anthonio imperatoribus passi sunt una die decem milia martyrum. Quorum gesta Anastasius... Cumque praefati imperatores cognovissent quod Gadareni...* — Des. *non dubitat martyres post mortem cum Christo regnare. Nobis nunc non dicitur ab impiis tortoribus ut Christum negemus, sed ipse Dominus Iesus Christus nos monet ut vestigia eius sequamur... Amen.* Cf. *BHL.* 21.

32. (Fol. 91-92v) Passio B. Albani mart. = *BHL.* 206.

33. (Fol. 92v-102v) Vita S. Lebuini presb. et conf. = *BHL.* 4812 a, 4812 b.

34. (Fol. 102v-103) Epistola Petri Cameracensis ecclesiae archidiaconi ad Hucbaldum...

De qua *BHL.* 4812.

35. (Fol. 103-107) Vita S. Adalberti conf. = *BHL.* 33. Iun. 25.

Exscripta (fol. 103-106v) prima parte seu num. 1-12 (*Act. SS.*), subiuncta est (fol. 106v-107) brevis epitome numerorum 13-21, 23, 25. — Des. *sanitati sunt restituti, ad laudem... Amen.*

36. (Fol. 107-110) Passio SS. Iohannis et Pauli = *BHL.* 3236, 3238. Iun. 26.

37. (Fol. 110-117) Passio S. Salvii ep. = *BHL.* 7472. Iun. 25.

38. (Fol. 117-118v) Passio S. Lucee (*corr.* Luceie) virg. Eodem die Geminiani mart.

Inc. *Die sexto kal. iulii Luceia virgo Dei sanctimonialis civis urbica* — Des. *qui eos in confessione nominis sui dignos habuit. Atque sic spiculatori capita offerentes dignas Deo animas tradiderunt, cui est honor... Amen.* Cf. *BHL.* 4980.

39. (Fol. 118v-122) Passio Septem Dormientium.

Inc. *Temporibus Decii imperatoris facta est persecutio magna christianorum in omni regno eius, ubicumque inveniebantur* — Des. *Rex vero, peractis omnibus, rediit domum, glorificans semper in cunctis Deum. Nam ex quo tempore Filius Dei mortem vincendo ascendit in caelum, nullum fortius nec clarius apparuit signum.* Vacat reliquum folium.

40. (Fol. 123-130) Passio SS. Petri et Pauli apost. = *BHL.* 6657, 6658.

Des. *scripsi. Martyrizati sunt... Amen.*

**41.** (Fol. 130-137) Passio S. Petri apost. = *BHL.* 6664.

Deest prologus.

**42.** (Fol. 137-143) Conversio et Passio S. Pauli apost. = *BHL.* 6576, 6577.

**43.** (Fol. 143-159) Vita S. Marcialis ep. et mart. = *BHL.* 5552. Iun. 30.

**44.** (Fol. 159-165$^{v}$) Vita S. Kereleffi (*sic*) sacerdotis = *BHL.* 1568. Iun. 30.

**45.** (Fol. 165$^{v}$-166$^{v}$) De S. Medardo ep. et conf.

Brevis epitome Vitae *BHL.* 5867. — Inc. *Beatus Medardus in Veromandensi territorio ex nobili Francorum sanguine oriundus* — Des. *Sed et etiam hodierna die ad sepulchrum eius aegri veniunt et sanantur, adiuvante Domino... Amen.*

**46.** (Fol. 167-168$^{v}$) Vita et Passio S. Cunerae virg. = *BHL.* 2011.

**47.** (Fol. 168$^{v}$-171) Passio ss. virg. Fidei, Spei et Caritatis, et Sophiae matris earum = *BHL.* 2971.

**48.** (Fol. 194$^{v}$-196) Passio SS. Processi et Martiniani = *BHL.* 6947. Iul. 2.

**49.** (Fol. 196-197$^{v}$) De translatione S. Thomae apost.

*Post passionem beati Thome apostoli in superiori India consummatam sacrum corpus eius conditum aromatibus preciosis cum honore apostolico et laudibus et ymnis sepultum est a fidelibus in ecclesia, ubi ad eius tumulum multa fiebant signa. Nam et demoniaci ibi liberabantur, et egri, quacumque infirmitate detenti, curabantur. Post longum autem tempus, circa annum Domini ducentesimum tricesimum, cum Allexander imperator Romanus Xersen regem Persarum vicisset, ei de victoria redeunti supplicaverunt Siri et impetraverunt ut mitteret ad regulos Indorum et redderent corpus sancti Thome apostoli civibus. Sicque translatum est de India corpus apostoli et positum est in civitate Edissa in locello argenteo quod pendebat ex cathenis argenteis. In illa autem civitate nullus hereticus, nullus iudeus, nullus paganus poterat vivere nec tirannus aliquis nocere, postquam Abagrus* (sic), *rex civitatis illius, epistolam manu Salvatoris scriptam accipere meruit. Nam, gente aliqua contra civitatem illam insurgente, infans baptizatus super portam epistolam illam legebat et ea die tam Salvatoris scriptis quam apostoli Thome meritis hostes aut fugebant aut pacabantur.* (Hucusque fere eadem quae leguntur in *BHL.* 8136, ed. Bonnet, p. 159, l. 7 - p. 160, l. 4). *Postmodum tamen et eadem civitas iusto Dei iudicio perdicioni subiacuit, sublato divino beneficio propter causam in oriente undique patefactam. Corpus quoque sancti Thome apostoli iterum apud Indiam legitur cum multo honore conditum esse. Patriarcha regionis...* et sequitur tota narratio *BHL.* 8146.

**50.** (Fol. 197v-199) De ss. mm. Kiliano Herbipolensi ep. et sociis eius.

Epitome Vitarum *BHL.* 4661 et 1483, quae leguntur infra, **53** et **54**. — Inc. *Kylianus Scotorum genere nobilibus ortus parentibus, a pueritia liberalibus studiis traditus* — Des. *ubi et coluntur usque in praesentem diem. Martirizatus est... Amen.*

**51.** (Fol. 199-200) Passio septem fratrum = *BHL.* 2853.

**52.** (Fol. 200-208v) Gloriosus adventus in coenobio Floriacensi electi ac praeelecti Dei ante omnia saecula Benedicti patris eximii = *BHL.* 1117.

**53.** (Fol. 209-213) Passio ss. mm. Kyliani et sociorum eius = *BHL.* 4661.

**54.** (Fol. 213-215) Vita S. Burchardi primi ep. Wirsiburgensis et translatio S. Kiliani et suorum (*leg.* sociorum) = *BHL.* 1483.

Omissis tribus primis prologi verbis, inc. *Si divino adiutorio ...*

**55.** (Fol. 215-224v) Vita S. Dethelrici (*leg.* Udalrici) ep. et conf. = *BHL.* 8362. Iul. 4.

Reliquis omissis et pagina non impleta, des. in c. 21 : *Ipse autem quadam die* | (= *P.L.*, col. 1201B).

**56.** (Fol. 225-226v) De gestis pontificum Coloniensium et quare dicatur Colonia Agrippina.

Inc. *Apud Coloniam Agrippinam nobilem civitatem Galliae primus adeptus est episcopatum Treverorum ac Tungrorum pariter episcopus beatus Maternus anno Domini XCIIII⁰* (Cf. catalogum II in *M.G.*, Scr., t. XXIV, p. 336). *Nota quod in decretis d. C. Porro habetur in Treveri urbe et in Agrippina Colonia, et ibidem in glosa interlineari[s] habes...* Pergit catalogus episcoporum usque ad an. 1375, et des. *Et ideo... in festo natalis Domini divina in Colonia non fuerunt celebrata publice nec campanae sollempniter pulsatae.*

**57.** (Fol. 227-228v) De S. Goaro.

Vinc. Bellov. l. XXIII, c. 13-16.

**58.** (Fol. 232-237v) Passio S. Margaretae virg. et mart. = *BHL.* 5303.

Fol. 237v-238, descripti sunt tres loci breves de genealogia sive cognatione Domini Salvatoris :

1. Inc. *Maria mater Domini et Maria Iacobi...*
2. Inc. *Anna et Esmeria fuerunt sorores...* Cf. p. 143, C.
3. Inc. *Non sicut dicit glosa...*

**59.** (Fol. 239-240) Passio S. Vassii = *BHL.* 8500. April. 16.

**60.** (Fol. 240-242v) Vita S. Ursmari = *BHL.* 8416. April. 15.

Deest prologus.

**61.** (Fol. 242v-245v) Passio S. Georgii mart. = *BHL.* 3371. April. 23.

**62.** (Fol. 245v-247v) Passio S. Yppipodis mart. = *BHL.* 2574. April. 23.

**63.** (Fol. 247v-248v) Passio S. Alexandri Lugdunensis = *BHL.* 2575.

**64.** (Fol. 248v-250v) Vita S. Erminonis ep. et conf. = *BHL.* 2614.

**65.** (Fol. 250v-253) De SS. Fotino, Iusto et Maturo.

Narratio maximam partem ad verbum excerpta ex *BHL.* 6839. — Inc. *Tempore Antonini et Aurelii imperatoris persecutio durissima*— Des. *nunc sublimius exaltati sunt. Passi sunt autem ... Amen.*

**66.** (Fol. 253-255v) Vita S. Pamphili ep. = *BHL.* 6418. April. 28.

**67.** (Fol. 255v-257) De S. Eutropio ep. = *BHL.* 2784. April. 30.

Desunt epistula et prologus. Pauca mutata vel resecta sunt. Inc. *Sanctus Eutropius gentili genere editus Persarum* — Des. *suspenduntur. Floruit sub Domiciano caesare, praestante Domino ... Amen.*

**68.** (Fol. 257-258) Vita S. Godehardi ep. et conf. Maii 4.

Epitome partim similis ei quae legitur inter *Hist. SS.* (cf. *BHL.*, p. 535, n° 8). — Inc. *Sancti Godehardi episcopi et confessoris in Hildensem* (sic) *depositio. Sanctus Godehardus in Alturhensi* (sic) *monasterio litteris imbutus est. Inde a Christiano Pataviense episcopo assumptus* — Des. *Huius memoria ab Eugenio papa exaltata; nam ipsum in Remensi consilio canonizavit. Cuius corpus beatus Bernardus episcopus postea transtulit.*

**69.** (Fol. 259-261v) Passio S. Iudae, a quo crux Domini inventa est, quem et Helena cognominari iussit Quiriacum = *BHL.* 7024. Maii 4.

**70.** (Fol. 262-263) Passio S. Floriani mart. = *BHL.* 3054. Maii 4.

**71.** (Fol. 263-265v) Vita S. Wironis = *BHL.* 8973. Maii 8.

**72.** (Fol. 265v-267) Vita S. Beati presb. = *BHL.* 1065. Maii 9.

**73.** (Fol. 267-270v) Conversio Falconis Piniani, illustris viri, et Aniciae Lucinae, uxoris eius. Item martyria Antimi et Maximi, Bassii, Fabii, Diocleciani, Sisinnii, Florentii, Quiriaci, Largi, Smaragdi, Simplicii, Faustini, Beatricis, Menmeae et Iulianae = *BHL.* 562. Maii 9.

**74.** (Fol. 270v-272) Sermo de passione ss. mm. Coronae et Victoris = *BHL.* 8583 d. (Maii 14 *add. saec.* XVI).

Vid. Appendicem II.

**75.** (Fol. 272-273) Passio SS. Petri, Pauli, Andreae et Dionysii = *BHL.* 6716. Maii 15.

**76.** (Fol. 273-279) Vita S. Maximini archiep. = *BHL.* 5824.

Deest prologus.

**77.** (Fol. 279-279$^{v}$) De libro miraculorum Gregorii Turonensis ep. et de S. Maximino = *BHL.* 5825.

**78.** (Fol. 279$^{v}$-280$^{v}$) Passio S. Sisinnii = *BHL.* 7796. (Maii 29).

**79.** (Fol. 280$^{v}$-282) Passio SS. Cancii, Canciani et Cancianillae = *BHL.* 1544. Maii 31.

**80.** (Fol. 282-285$^{v}$) Passio S. Herasmi ep. et mart. = *BHL.* 2578. Maii 6.

Des. *Et statim in oratione positus migravit ad Dominum cum bono certamine. Triumphavit autem famulus Christi beatus Herasmus die quarto nonas iunii, regnante Domino... Amen.*

**81.** (Fol. 285$^{v}$-286$^{v}$) Passio S. Bonifacii sub Diocleciano et Maximiano apud Tarsum civitatem passi, sed Romae in via quae vocatur Latina sepulti = *BHL.* 1414.

**82.** (Fol. 286$^{v}$-297) Vita S. Servacii ep. = *BHL.* 7617-7621.

Nonnullis omissis vel contractis in partibus *BHL.* 7619-7621. Partis 7621 exscripta sunt sola capita quae leguntur etiam in recensione *BHL.* 7636 sub num. 27-29, 33, 37, 54, 55, 26 (ed. Wilhelm), et cum c. 26 des. *omnibus horis et momentis confove.*

**83.** (Fol. 297-305) Vita S. Dunstani Cantuariensis archiep. Maii 19.

Vinc. Bellov., l. XXV, c. 72-81, tum nonnulla excerpta ex c. 82, 83, 85, 89, 90, denique c. 94-96.

**84.** (Fol. 305$^{v}$-310$^{v}$) Passio S. Bonifacii archiep. et sociorum eius = *BHL.* 1401.

## CODEX W. 164 a

Chartaceus, intermixtis membranis, foliorum A et sign. 213 (circ. 0$^{m}$, 295 × 0,210). Numeros a librario ascriptos secuti sumus, non eos quos manus recens apposuit. — Cf. supra, p. 144.

**1.** (Fol. A) Tabula tercii voluminis passionalis sanctorum a decimo octavo kalendas octobris usque ad quarto ydus novembris.

**2.** (Fol. 1-2$^{v}$) De exaltatione sanctae Crucis = *BHL.* 4178.

**3.** (Fol. 2$^{v}$-4) Sermo S. Athanasii de mirabilibus quae fecit imago Domini nostri Iesu Christi moderno tempore in Biritho civitate = *BHL.* 4229.

**4.** (Fol. 4-5) Passio S. Cypriani ep. et mart. = *BHL.* 2038, 2038 a.

**5.** (Fol. 5-6) Passio S. Cornelii papae et mart. = *BHL.* 1958. Sept. 14.

**6.** (Fol. 6-10v) Passio SS. Luciae et Geminiani = *BHL.* 4985.

**7.** (Fol. 10v-17v) Passio S. Lamberti ep. = *BHL.* 4678, 4677 b.

Des. epilogus : *Tibi laudes cum gloria lingua ut valet pio reddit affectu. Tibi sit honor qui trinus et unus vivis et regnas. Amen.*

**8.** (Fol. 17v-23v) Passio S. Mathaei apost. et evang. = *BHL.* 5690.

**9.** (Fol. 23v-26v) Passio S. Mauricii et sociorum eius = *BHL.* 5741.

Praemissus est prologus Passionis *BHL.* 5737. — Reliquis omissis, des. *Domini virtus operatur* (= *Act. SS.*, num.17 in.).

**10.** (Fol. 26v-28) Passio S. Ferreoli militis = *BHL.* 2912.

**11.** (Fol. 28-29v) De S. Fausta virg.

Epitome Passionis *BHL.* 2833. — Inc. *Fausta virgo beata, filia Gemelli protectoris, orbata parentibus* — Des. *Et haec audientes cum gaudio reddiderunt spiritum die duodecimo kalend. octobrium. Amen.*

**12.** (Fol. 29v-33v) Passio S. Theclae virg. = *BHL.* 8020 d.

**13.** (Fol. 33v-36) Vita S. Solempnis ep. et conf. = *BHL.* 7816. Sept. 25.

**14.** (Fol. 36-40v) Passio SS. Cypriani et Iustinae virg. = *BHL.* 2047, 2050.

**15.** (Fol. 40v-44v) Passio ss. mm. Cosmae et Damiani = *BHL.* 1970. Sept. 28.

Deest prologus. — Ante clausulam (*Sed et multa alia...*) insertum est miraculum ed. in *Act. SS.*, Sept. t. VII, p. 461-62, num. 187 (cf. *BHL.* 1976).

**16.** (Fol. 44v-45v) In Anglia Vita S. Liobae virg. Sept. 28.

Brevis epitome Vitae *BHL.* 4845. — Inc. *Lioba virgo anglica natione ex nobilibus et religiosis parentibus orta est* — Des. *Cuius uxor Hildegardis... se eius orationibus commendavit.*

**17.** (Fol. 45v-47) Sermo in dedicatione ecclesiae S. Michaelis archangeli = *BHL.* 5948.

**18.** (Fol. 47-52) Vita S. Iheronimi presb., doctoris et conf. Christi. Sept. 30.

Constat vix non tota Vita *BHL.* 3869 (usque ad : *eleganter exposuit* = *P.L.*, col. 183 med.), cui subiuncta est ultima pars Vitae *BHL.* 3871 (inde ab : *Impossibile est omnino. .* = ibid., col. 209 extr.).

**19.** (Fol. 52-67) Vita S. Remigii ep. et conf. = *BHL.* 7155-7157.

**20.** (Fol. 67-77) Vita S. Bavonis conf. = *BHL.* 1051.

**21.** (Fol. 77-90) Passio S. Leodegarii ep. et mart. = *BHL.* 4853. Oct. 2.

**22.** (Fol. 90-91) Passio ss. mm. duorum Ewaldorum.

Ex Beda, *Hist. eccl.*, V, 10 (= *BHL.* 2803). — Inc.: *Anno ab incarnatione domini nostri Iesu Christi septingentesimo et nonagesimo* (sic) *beatae memoriae episcopus Egebreth proposuit multis in praedicando gentibus prodesse... Misit itaque in opus evangelizandi duos viros sanctos et industrios* — Des. *nec martyrio eorum defuere miracula.*

**23.** (Fol. 91-93) Passio ss. mm. Fidei et Carpasii = *BHL.* 2933. Oct. 6.

Desinit ipsa Passio ut in *BHL.* 2932.

**24.** (Fol. 93-98$^{v}$) Passio ss. mm. Sergii et Bachi = *BHL.* 7606. Oct. 7.

Des. ut *BHL.* 7601.

**25.** (Fol. 98$^{v}$-99$^{v}$) Passio S. Reparatae virg. = *BHL.* 7183. Oct. 8.

**26.** (Fol. 99$^{v}$-100$^{v}$) Passio S. Benedictae virg. ac mart. Oct. 8.

Epitome Passionis *BHL.* 1087. — Inc. *Fuit etiam Romae quaedam virgo venerabilis, nomine et merito Benedicta, Romani senatus, ut dicitur, sinu exorta* — Des. *Cuius anima gloriosa angelicis manibus suscepta ad caelum translata est. Passa est autem Aurinaco sancta virgo octavo idus octobris.*

**27.** (Fol. 100$^{v}$-106$^{v}$) Passio ss. mm. Dionysii, Rustici et Eleutherii = *BHL.* 2175.

Omisso initio, inc. a cap. 18 : *Pretiosus denique...*

**28.** (Fol. 106$^{v}$-108$^{v}$) Vita S. Florencii Argentinensis ep. = *BHL.* 3046 d.

**29.** (Fol. 108$^{v}$-112) Incipit conversio S. Dionysii ep. ac mart. Incipit sermo de S. Dionysio ep. et mart. = *BHL.* 2187.

**30.** (Fol. 112-113) Passio S. Domnini mart. = *BHL.* 2265.

**31.** (Fol. 113-116$^{v}$) Passio S. Gereonis et sociorum eius = *BHL.* 3446. Oct. 10.

**32.** (Fol. 116$^{v}$-119$^{v}$) Passio S. Calixti papae = *BHL.* 1523.

**33.** (Fol. 119$^{v}$-134) Vita S. Galli ab. = *BHL.* 3247. Oct. 16.

Deest prologus. — Des. *frequentaretur a populis.*

**34.** (Fol. 134-136$^{v}$) Vita S. Lucae evang. = *BHL.* 4973.

Omisso prologo, inc. ut *BHL.* 4974.

**35.** (Fol. 136$^{v}$-143) Vita S. Genovefae = *BHL.* 3335.

**36.** (Fol. 143-144v) Vita S. Ymerii conf. = *BHL.* 3959.

**37.** (Fol. 145-146v) Passio S. Iusti mart. = *BHL.* 4590. Oct. 18.

**38.** (Fol. 146v-147) Passio S. Maximi levitae = *BHL.* 5832.

Libelli « stilum mutavit » Surius. Damus prima et ultima verba genuina. Inc. *Tempore illo Decius imperator volens legem superare Christianorum constituit decreta per universum orbem* — Des. *Et raptus est confestim athleta Christi a ministris diaboli, gratias agens Deo, qui eum per Dominum dignum iudicavit certando superare diabolum; et perductus foras muros, lapidibus caesus tradidit animam Christo, cui est honor... Amen.* Cf. *BHL.* Suppl., p. 227.

**39.** (Fol. 147-153v) Sermo Elizabeth ancillae Domini de undecim milibus virginum aliisque martyribus plurimis inter eas Coloniae = *BHL.* 8432.

Continuo subiuncta sunt (fol. 153v-154v) quaedam alia ex Revelationibus S. Elisabeth excerpta, praecipue vero epistulae quae leguntur lib. VI, c. 5, 11 et 6 (ed. Roth).

**40.** (Fol. 154v-160v) Passio undecim milium virginum = *BHL.* 8428-8430. Oct. 21.

**41.** (Fol. 160v-164v) Natale S. Amoris conf. = *BHL.* 392. Oct. 8.

Deest prologus.

**42.** (Fol. 165-167) Vita S. Severi ep. et conf. = *BHL.* 7681.

**43.** (Fol. 167-168) De translatione S. Severi ep. et conf. = *BHL.* 7682.

Reliquis omissis et pagina non impleta, des. *presbyter quidam nomine Reginharius, postea vero episcopus* (= *M.G.*, p. 292, l. 43).

**44.** (Fol. 169-170) De translatione S. Severi<ni> ep. et conf. = *BHL.* 7648.

Deest prologus. — Reliquis omissis, des. *sedique propriae restitutum esse testaretur, praestante Domino... Amen* (= *Act. SS.*, num. 20 sub fin.).

**45.** (Fol. 170-171v) Vita S. Severi<ni> ep. = *BHL.* 7652. Oct. 23.

Inc. *Beatissimus igitur Severinus Agrippinensium vel Treverorum* (*vel T.* deletum) *episcopus...*

**46.** (Fol. 171v-174) Passio SS. Crispini et Crispiniani = *BHL.* 1990. Oct. 25.

**47.** (Fol. 174v-180) Passio ss. apost. Symonis et Iudae = *BHL.* 7750, 7751. Oct. 28.

**48.** (Fol. 180-182v) Passio S. Quintini mart. = *BHL.* 6999. Oct. 31.

**49.** (Fol. 182v-185) Passio S. Caesarii mart. = *BHL.* 1511. Oct. 31.

**50.** (Fol. 185-186v) Passio S. Benigni presb. et mart. = *BHL.* 1153.

**51.** (Fol. 186v-188) Passio S. Eusebii = *BHL.* 2739. Oct. 31.

**52.** (Fol. 188-191) Vita S. Leonardi conf. = *BHL.* 4862.

**53.** (Fol. 191v-196) Passio Quatuor Coronatorum = *BHL.* 1837. Nov. 8.

**54.** (Fol. 196-198) Passio S. Theodori mart. Nov. 9.

Inc. *Maximianus et Maximinus imperatores miserunt iussionem in omnem terram* — Des. *Aedificans templum dignum certamini eius celebravit memoriam eius die nonarum novembrium, in gloria Patris... Amen.* Cf. *BHL.* 8077.

**55.** (Fol. 198-204v) Vita ac Passio B. Eustachii mart. uxorisque et filiorum eius = *BHL.* 2760. Nov. 2.

**56.** (Fol. 204v-208v) Vita S. Othmari conf. = *BHL.* 6386. Nov. 16.

Deest prologus.

**57.** (Fol. 209-212) Vita S. Bibiani ep. Sanctonicae civitatis = *BHL.* 1324.

**58.** (Fol. 212-213) Vita S. Apri ep. Tullensis = *BHL.* 617. Sept. 15.

## CODEX W. 164 b

Chartaceus, intermixtis membranis, foliorum A et sign. 220 [fol. 163 et 189 bis] (circ. $0^{m},295 \times 0,212$). Abscissa sunt folia 8 et 109, quae vacua remansisse videntur. Folia 213-220, alia manu saec. xv exarata, postea codici accesserunt. — Cf. supra, p. 144.

**1.** (Fol. A) Tabula quarti voluminis passionalis sanctorum, quae est a quarto idus novembris usque ad secundo kalendas decembris.

**2.** (Fol. 1-2) Vita S. Martini papae = *BHL.* 5595.

**3.** (Fol. 2-4) Sermo in natali S. Martini ep. = *BHL.* 5625.

**4.** (Fol. 4-5) Vita S. Cuniberti ep. = *BHL.* 2015. Nov. 12.

**5.** (Fol. 5-14v) Passio S. Livini = *BHL.* 4960.

**6.** (Fol. 15-17) Passio S. Theodorici presb. = *BHL.* 8074. Oct. 20.

**7.** (Fol. 17-18v) Sermo de vita S. Noitburgis virg. = *BHL.* 6244. Oct. 31.

Sequitur oratio rhythmica ad sanctam, quae inc. *Noytburgim laudamus iure, virginem mentis puras...*

**8.** (Fol. 18v-28) Vita B. Gregorii Porcetensis ab. = *BHL.* 3672-3674. Nov. 4.

**9.** (Fol. 28-30v) De S. Machute ep.

Vinc. Bellov., *Spec. hist.*, l. XXII, c. 93-100.

**10.** (Fol. 31-40v) Legenda S. Edmundi archiep.

Ibid., l. XXXII, c. 67-88.

**11.** (Fol. 41-45v) Vita S. Walteri Hervordensis ecclesiae fundatoris = *BHL.* 8785. Nov. 16.

Omissis in fine versiculis, des. *de mirabili eius restitutione.*

**12.** (Fol. 45v-49v) Passio ss. mm. Romani monachi et Barallae pueri et Ysicii = *BHL.* 7304. Nov. 18.

**13.** (Fol 49v-67) Vita S. Columbani ab. = *BHL.* 1898. Nov. 21.

Deest epistula.

**14.** (Fol. 67-76) Passio S. Caeciliae virg. = *BHL.* 1495. Nov. 22.

**15.** (Fol. 76-82v) Vita S. Macharii Romani prope Paradisum inventi = *BHL.* 5104.

**16.** (Fol. 83-108v) Vita et mores B. Elisabeth viduae, lantgraviae Thuringiae = *BHL.* 2496.

**17.** (Fol. 110-119) <Miracula S. Elisabeth> = *BHL.* 2491.

**18.** (Fol. 119-120v) Passio S. Mauri monachi et mart. = *BHL.* 5787. Nov. 21.

**19.** (Fol. 121-173) Vita S. Clementis papae = *BHL.* 6644.

Des. cum libro IX : *suis quisque requievimus locis.* Nonnulla in libris I-IX praetermissa sunt.

**20.** (Fol. 173-175) Passio S. Crisogoni, in qua continetur de S. Anastasia = *BHL.* 1795.

Deest prologus.

**21.** (Fol. 175-189) Passio Katherinae virg. et mart. = *BHL.* 1663.

**22.** (Fol. 189-190) Narratio de monte Synay et de corpore S. Katherinae virg. et mart.

Ex Thietmari *Peregrinatione in Terram Sanctam.* Inc. *Est autem in pede montis...* (ed. J. C. M. Laurent, p. 41). — Des. *apparuisset, in honore eius ecclesiam construxerunt* (p. 47). Cf. *Anal. Boll.*, t. LII, p. 331[81].

**23.** (Fol. 190-190v) De S. Hermacora mart.

Ex Passione *BHL.* 3838, num. 21 (*Quaedam mulier...*) - num 22 med. ( ...*Alexandriae in pace. Amen*).

**24.** (Fol. 191-199) <Miracula B. V. Mariae>.

Vinc. Bellov., *Spec. hist.*, l. VIII, c. 81-96.

**25.** (Fol. 199-202v) Conversio Pelagiae = *BHL.* 6606. Oct. 19.

**26.** (Fol. 202v-204v) Passio S. Saturnini ep. et mart. = *BHL.* 7495, 7496.

Omissa ultima sententia, des. *feliciter patrocinia sentiamus, ipso adiuvante... Amen.*

**27.** (Fol. 204v-211v) Passio ss. mm. Crisanti et Dariae =*BHL.* 1787. Nov. 29.

**28.** (Fol. 213-220) Passio decem milium martyrum = *BHL.* 20.

Contracta ultima sententia, des. *Omnipotenti Deo sit laus per infinita saecula saeculorum. Amen.*

## CODEX W. 164 c

Membraneus, foliorum 245 (0m,338 × 0,244), paginis bipartitis exaratus saec. xiv, praeter folia 243v-245, quae sunt saec. xv extr.

**1.** (Fol. 1-225v) Legenda sanctorum quam compilavit frater Iacobus natione Ianuensis de ordine Fratrum Praedicatorum.

*Legenda aurea.* Pauca capita loco non suo collocata sunt; unum saltem (c. 62 de Virgine Antiochena) et loco suo et iterum circa finem est descriptum. Paucissima omissa sunt, paucissima addita (v. gr., fol. 49 breves valde epitomae de S. Geminiano ep. Mutinensi et de S Severo ep. Ravennate).

**2.** (Fol. 225v-226v) De S. Annone archiep. Coloniensi.

Epitome edita in Legenda SS. Coloniensi an. 1483. Cf. *BHL.*, p. 84, n° 7.

**3.** (Fol. 226v-227v) De S. Barbara virg.

Inc. *Temporibus imperatoris Maximiani erat quidam vir, Dyoscorus nomine, dives valde, sed paganus* — Des. *ita ut nec pulvis inveniretur. Finita est vero Christi martyris passio... Valentinus vero quidam vir venerabilis petiit veneranda sanctarum martyrum corpora... Martyrizata est autem... Amen.* Cf. *BHL* 913.

**4.** (Fol. 227v-228v) De conceptione B. Mariae virginis gloriosae.

Inc. *Conceptionis gloriosae genitricis ac perpetuae virginis Mariae praecelsa sollemnitas* — Des. *cui debeat custodienda committi. Cetera quaere in nativitate eius.* Ultima pars eaque priore, in qua nihil narrationis est, triplo maior excerpta est ex *BHL.* 5335, c. 1-8 med.

**5.** (Fol. 228v-229v) <De conceptione B. Mariae>.

*Legenda aurea*, appendix, c 189 (188) apud Graesse.

**6.** (Fol. 229v-230) De S. Gregorio Spolitano = *BHL.* 3677.

**7.** (Fol. 230) De S. Prisca virg.

Brevis epitome, quae inc. *Prisca, civis Romana, cum XIII aetatis suae anno...* et des. *Et tandem decollata a christianis honorifice sepelitur.*

**8.** (Fol. 230-231v) De S. Hereberto ep. = *BHL.* 3831.

**9.** (Fol. 231v-232v) De S. Gertrude virg.

Vitae epitome, quae maximam partem excerpta est ex libro II Vitae *BHL.* 3493. — Inc. *Serenissimae virginis generositatem, quae ad excellentissimae nobilitatis pertingit dignitatem, prout suppetit nostrae exiguitatis debilitas, fraternitati fidelium nostrae expediet inprudentiae raucitas... Karolomannus, princeps quondam nobilis, avus dicitur virginis* — Des. ut *BHL.* 3493, lib. II.

**10.** (Fol. 232v-233) De S. Afra = *BHL.* 109.

Quibusdam rescissis.

**11.** (Fol. 233-234v) De S. Erasmo ep. = *BHL.* 2580.

**12.** (Fol. 234v-235) De S. Quirino mart.

Narratio ad verbum excerpta ex Passione *BHL.* 266. — Inc. *Dum Hermes illustris praefectus urbis haberetur in vinculis* (= *Act. SS.*, num. 3.) — Des. *sepelierunt in cimiterio Praetaxati* [*sic*] (= num. 14 med.).

**13.** (Fol. 235-235v) De sancto episcopo Servacio.

Epitome notarum fabularum, quae inc. *Fuerunt in Iudaea duae sorores, Anna scilicet et Esmaria...* et des. *numquam eius sepulcrum* (nix) *operuit donec industria civium aedificata est ecclesia super eum.*

**14.** (Fol. 235v-236v) De decem milibus martyribus.

Inc. prol. *Gloriosus Deus in sanctis suis* — Inc. *Adrianus et Antoninus Romani imperatores, audito quod Gadareni et Eufratenses ipsis rebellare coepissent* — Des. *Et cuncti propriis conduntur monte locellis. Passi sunt autem... Amen.* Cf. *BHL.* 21.

**15.** (Fol. 236v) De S. Albino.

Ex Beda, *Hist. eccl.*, I, 7. Inc. *Cum sanctus Albinus duceretur ad mortem* — Des. *et caelestis regni dignus factus est ingressu* (= ed. Plummer, p. 20, l. 4 - p. 21 med.).

**16.** (Fol. 236v-237) De S. Panthaleone.

Inc. *Temporibus Maximiani imperatoris fuit in Nicomedia civitate gentilis quidam, nomine Eustorgius* — Des. *Multitudo autem Nycomediae civitatis videbat et cognoscebat virtutem Dei in beato martyre et credidit in Domino Iesu Christo.*

**17.** (Fol. 237-237v) De SS. Ewaldis.

Inc. *Duo Ewaldi sacerdotes de Anglia, quorum unus Albus, alter*

*Niger vocabatur, tempore Pipini regis Francorum in Westfaliam causa praedicationis profecti sunt* — Des. *ipsum autem villicum, in cuius hospitio fuerant, igne combussit.*

**18.** (Fol. 237v) De S. Leone papa = *BHL.* 4817.

**19.** (Fol. 237v-238) De S. Eliphio.

Epitome Passionis *BHL.* 2481. — Inc. *Cum in Galliis ubique Christi ecclesiam Iulianus caesar apostata, tyrannus crudelissimus, devastaret* — Des. *hic et in futurum firmiter habeat illum. Passus est... Amen.*

**20.** (Fol. 238-241v) De S. Severino archiep. = *BHL.* 7649.

**21.** (Fol. 241v-242v) De S. Evergislo ep. = *BHL.* 2369.

Quaedam in fine addita sunt, quae in editis desunt atque omissa videntur. Nam des. *dignatus est conferre dona salutis suae sacrosanctae* (cod. *sacre sancte*) *ecclesiae filiis, ut praesentem eum credat adesse unusquisque largioribus beneficiis. Ergo corde et animo profusis precibus exoremus sedulo, ut nobis tanti pontificis obtineat intercessio redemptoris auxilium detque* (*datque* ante corr.) *eius deprecatio nobis indulgentiam in hoc saeculo et quod Christus iustis promisit in futuro.*

**22.** (Fol. 242v-243v) De S. Kuniberto archiep.

Epitome Vitae *BHL.* 2017. — Inc. *Gloriosus Kunibertus patrem habuit Crallo nomine, qui clarus provinciae Mosellensis indigena<cum* add. al. man.*>puerum elegantem* — Des. *in ecclesia sancti Clementis, quam ipse construxerat, cum magna gloria, regnante Domino... Amen.* Cf. *Anal. Boll.*, t. XLVII, p. 351.

**23.** (Fol. 243v-244) Passio S. Appoloniae virg. = *BHL.* 644.

**24.** (Fol. 244-245) <Passio S. Dorotheae virg.> = *BHL.* 2325.

## CODEX W. 166

Membraneus, foliorum 32 (0m,245 × 0,175), exaratus saec. xv.

(Fol. 1-32v) Libellus historialis Mariae beatissimae Magdalenae = *BHL.* 5509.

## CODEX W. 168

Membraneus, foliorum 70 (0m,285 × 0,209), paginis bipartitis exaratus saec. xiv.

**1.** (Fol. 1-4v) Vita B. Pauli primi heremitae = *BHL.* 6596.

**2.** (Fol. 4v-23v) Vita magnifici ac gloriosissimi conf. B. Anthonii Egipciorum heremitae = *BHL.* 609.

Deest epilogus Evagrii.

**3.** (Fol. 23v-31) Inventio sanctissimi et gloriosissimi patris nos-

tri Anthonii abbatis a B. Ieronimo de graeco in latinum translata, facta a Theophilo episcopo Constantinopoleos tertio idus iunii = *BHL.* 612.

**4.** (Fol. 31-32$^{v}$) Translatio beatissimi Anthonii abbatis de sepulto (*sic*) loco in ignoto promissoque sed Christi reperto = *BHL.* 613.

**5.** (Fol. 32$^{v}$-38$^{v}$) (Legenda mirabilis quam frater Alphonsus ordinis Praedicatorum transtulit in latinum anno Domini M°CCC° quadragesimo secundo, excerpta de magna et longa legenda sua).

Edidit F. Halkin, *La légende de S. Antoine traduite de l'arabe par Alphonse Bonhome O.P.*, in *Anal. Boll.*, t. LX, p. 161-85.

**6.** (Fol. 38$^{v}$-40$^{v}$) Hic incipiatur legenda sanctissimi Anthonii ab. et conf., et est de vita eius, quomodo scilicet monasterium intravit cet = *BHL.* 609 g.

Post § 13, reliquis omissis, paucas sententias addit e Vita Pauli *BHL.* 6596. Ed. a P. Noordeloos et F. Halkin, infra.

## CODEX W. 172

Chartaceus, foliorum 124 (0$^{m}$,307 × 0,196), paginis bipartitis exaratus saec. XVI.

**1.** (Fol. 1-43) Vita venerabilis Iulianae de Corelion (*sic*) sanctissimae virginis Christi = *BHL.* 4521.

**2.** (Fol. 43$^{v}$-89) Vita et doctrinae (*sic*) Angelae reclusae de Fulgineo, cuius cor tamquam recens in duo divisum cum armis Christi ostenditur in urbe Spolitana.

Inc. prol. *Vere fidelium experientia probat... Cuius revelationes ego frater religiosus ordinis sancti Francisci, cuius ipsa extitit, scripsi ex ore ipsius fidelis* — Inc. *Primus passus est cognitio peccati* — Des. ut *BHL.* 455.

**3.** (Fol. 89$^{v}$-123$^{v}$) Vita admiranda admirabilis virg. Margaretae contractae, quae habuit quendam confessorem nomine Ioannem Dominicanum, a quo videtur conscripta = *BHL.* 5322.

Deest prologus.

**4.** (Fol. 123$^{v}$-124$^{v}$) (Revelatio Petrise [*sic*] ancillae Dei *add. al. manu*) de situ purgatorii.

Inc. *Ego Henricus de Sanctis Virginibus sacerdos... ab ipsa Dei ancilla Petrissa humili et devota precum instantia impetravi* — Des. *et Hierusalem obtinebit et in pace possidebit.* Cf. Hartzheim, *Bibliotheca Coloniensis*, p. 265.

## CODEX W. 174

Membraneus, foliorum A et sign. 83 ($0^m$,313 × 0,230), exaratus saec. XI/XII. Olim fuisse fertur abbatiae Sancti Iacobi Leodiensis. Cf. catalogum ms. Archivi historici.

(Fol. 1-83) Vita B. Gregorii Romani pont. = *BHL.* 3641.

## CODEX W. 179

Membraneus, foliorum 47 ($0^m$,19 × 0,10), exaratus variis manibus saec. XII.

**1.** (Fol. 2-12) Relatio de vita et conversatione (S. Mariae Magdalenae) = *BHL.* 5439.

**2.** (Fol. 12-14) (Vita S. Mariae Magdalenae) = *BHL.* 5443.

Inc. prol. *Licet latioris atque prolixioris materiae stilo sit mandatum qualiter beata Maria Magdalena cum beato Maximino mare transierit...*

**3.** (Fol. 14-19) (Translatio S. Mariae Magdalenae) = *BHL.* 5451.

**4.** (Fol. 19v-22v) <Miracula S. Mariae Magdalenae> ⇐ *BHL.* 5462, 5463, 5465, 5470, 5471, 5473-5478.

Quibusdam praetermissis.

## CODEX W. 222

Membraneus, foliorum 118 ($0^m$,206 × 0,147), exaratus saec. XII.
Fol. 1, manu librarii : *Liber ecclesie Sancte Marie in Steinvelt.*

(Fol. 99v-117) <Vita S. Mariae Aegyptiacae, auct. Hildeberto Cenomannensi> = *BHL.* 5419.

Praemissus est prologus :
*Laudes multimodas tibi, Christe, litamus et odas,*
*Parcere qui miseris et nullum perdere quaeris,*
*Vis tolerare magis pravos quam plectere plagis,*
*Atque redire mones ut eis tua munera dones.*
*Comprobat hoc pharie confessio pura Mariae*
*Quam, postquam cecidit, tua gratia surgere fecit.*
*Cuius et errores et post errata labores*
*Cantabit, Christe, tibi rite libellulus iste.*
Additus est etiam in fine epilogus, qui inc.
*Explicit eximiae dignissima vita Mariae*
et des
*Versus inflexit, numerus tricesimus exit.*

## CODEX W. 239

Chartaceus, foliorum A et 92 (0m,205 × 0,140), exaratus saec. xv.

Fol. 92v : *Collegii Societatis Iesu Aquisgrani. 1649.* Deinde fuit C. P. Bock Aquisgranensis (cf. fol. A).

(Fol. 1-92) Legenda de tribus regibus = *BHL.* 5137.

## CODEX W. 261

Membraneus, foliorum 164 (0m,305 × 0,220), exaratus saec. xvi.

In tegumento legitur : *Liber iste spectat ad altare sancte Trinitatis in ecclesia ad gradus Marie Coloniensi ex institutione D. doctoris Petri de Clapis.* Missale est (a fol. 33) maxima parte impressum in membrana, cui praemissae sunt hae Vitae manu descriptae :

1. (Fol. 9v-12v) Vita divi Ivonis presbiteri, confessoris et doctoris, qui et pauperum advocatus dictus fuit, cuius festum agitur decima quarta calendas iunias.

Inc. *Quanta sit Dei erga nos clementia* — Des. *Idque factum est anno a natali Christi millesimo trecentesimo quadragesimo septimo mensis vero maii die decimo nono.* Retractatio Vitae *BHL.* 4632.

2. (Fol. 12v-14v) Vita S. Liphardi conf. patroni (*sic*) = *BHL.* 4931.

Deest prologus.

3. (Fol. 14v-19v) De miraculis S. Liphardi conf. = *BHL.* 4933.

4. (Fol. 19v-20) De dedicatione atque translatione S. Liphardi annotatio = *BHL.* 4932.

Desinit paulo ante finem, cap. 8 med.

5. (Fol. 20-32) Vita B. Mauri ab. = *BHL.* 5773.

## CODEX W. 320

Membraneus, foliorum 191 [fol. 146 bis] (0m,340 × 0,232), paginis bipartitis exaratus variis manibus saec. xii ex.

Erat olim monasterii Sancti Pantaleonis Coloniae. Annotatio quae legitur fol. 91v in margine interiore : *Liber Sancte Marie de Berge* (Altenberg), nequaquam ad originem huius codicis spectare videtur ; cf. *Anal. Boll.*, t. LV, p. 246.

Fol. 6 descriptus est index libellorum.

1. (Fol. 1-4, saec. xiii) Epistola B. Dyonisii Ariopagitae de transitu bb. Petri et Pauli ad Thymotheum = *BHL.* 6671.

Des. *quem decet gloria...*

**2.** (Fol. 4-5, saec. XIII-XIV) Relatio de S. Thoma apost. et miraculis eius = *BHL.* 8146.

**3.** (Fol. 12-18) Conflictus apostolorum Petri et Pauli cum Symone mago = *BHL.* 6657.

**4.** (Fol. 18-23$^{v}$) Martyrium S. Petri apost. a Lino ep. Romano graeca lingua conscriptum et ecclesiis orientalibus destinatum = *BHL.* 6655.

**5.** (Fol. 23$^{v}$-28) Martyrium S. Pauli apost. a Lino ep. Romano conscriptum et ecclesiis orientalibus destinatum = *BHL.* 6570.

**6.** (Fol. 28-40$^{v}$) Miracula S. Andreae = *BHL.* 430.

**7.** (Fol. 41-44) Passio eiusdem = *BHL.* 428.

**8.** (Fol. 44-45) Passio S. Iacobi fratris Domini = *BHL.* 4094. Maii 1.

**9.** (Fol. 45-50$^{v}$) Assumptio S. Iohannis apost. et evang. = *BHL.* 4320.

**10.** (Fol. 50$^{v}$-58$^{v}$) Passio S. Thomae apost. = *BHL.* 8136. Dec. 21.

**11.** (Fol. 58$^{v}$-61$^{v}$) Passio S. Iacobi apost. = *BHL.* 4057. Iul. 25.

**12.** (Fol. 61$^{v}$-62) Assumptio S. Philippi apost. = *BHL.* 6814.

**13.** (Fol. 62-66) Passio S. Bartholomaei apost. = *BHL.* 1002. Aug. 24.

**14.** (Fol. 66-71) Passio S. Mathaei apost. = *BHL.* 5690.

**15.** (Fol. 71-76) Passio apost. Symonis et Iudae = *BHL.* 7750, 7751.

**16.** (Fol. 76-80$^{v}$) Passio S. Mathiae apost. = *BHL.* 5695.

**17.** (Fol. 80$^{v}$-85$^{v}$) Passio S. Marci evang. = *BHL.* 5281, 5282.

**18.** (Fol. 85$^{v}$-87) Passio S. Thimothei apost. = *BHL.* 8294.

**19.** (Fol. 87-92) Passio S. Barnabae apost. = *BHL.* 985.

**20.** (Fol. 92) De tribus magis qualiter Constantinopolim translati et inde postmodum Mediolanum delati sunt.

Inc. *Noticia sanctorum magorum et regum scilicet Gaspar, Baldasar, Melchior, quorum sancta et sacratissima corpora sunt dudum reposita in arca marmorea sita in ecclesia beati Eustorgii... Fuit autem Eustorgius nativitate graecus* — Des. *pro eos orantibus iubeat intercedere in caelis qui vivit... Amen.* Cf. *BHL.* 2776.

**21.** (Fol. 92$^{v}$-95) Relatio de passione imaginis Domini = *BHL.* 4228.

**22.** (Fol. 95-97$^{v}$) Sermo B. Iheronimi presb. ad Paulum et Eustochium de nativitate beatissimae Dei genitricis Mariae = *BHL.* 5344, 5343.

**23.** (Fol. 98-115v) Vita beatissimi Marcialis = *BHL.* 5552.

Fol. 6, in indice libellorum : *Vita S. Marcialis a p o s t o l i ;* fol. 115v : *Explicit Vita S. Marcialis e p i s c o p i.*

**24.** (Fol. 116-126v) Vita S. Gerdrudis virg. = *BHL.* 3493.

Inc., absque prologo, a libro II.

Deest et prologus libri III, qui des *Partem vero lecti... Et ne cui hoc incredibile... hortatu eorum qui simul viderunt cartulae tradidit.*

**25.** (Fol. 127-133v) Passio S. Pantaleonis mart. = *BHL.* 6436. Iul. 28.

**26.** (Fol. 133v-139v) Sermo domni Rûberti ab. de eodem precioso martyre Pantaleone.

Edidit ex hoc codice M. Coens, *Un sermon inconnu de Rupert de Deutz sur S. Pantaléon,* in *Anal. Boll.*, t. LV, p. 254-67.

**27.** (Fol. 139v-143) Sermo ad vincula S. Petri = *BHL.* 6682.

**28.** (Fol. 145v-146*bis*) Relatio de exaltatione S. Crucis = *BHL.* 4178.

**29.** (Fol. 146*bis*-146*bis*v) Passio S. Cornelii papae = *BHL.* 1958.

**30.** (Fol. 146*bis*v-150) Passio S. Cypriani = *BHL.* 2041.

Des. *Currebant undique versum omnes ad spectaculum nobis pro devotione fidei gloriosum, etiam gentibus dolendum.*

**31.** (Fol. 150-150v) Qualiter ad martyrium venerit.

Inc. *Ex qua die Cyprianus martyrium tulit, ordo martirii eius hac lectione monstratur et declaratur. Cum Cyprianus* (cet. ut *BHL.* 2039). — Des. *Et post paucos dies Galerius Maximus proconsul decessit.*

**32.** (Fol. 150v-151) Qualiter reliquiae S. Cypriani ex Affrica in Gallias translatae sint = *BHL.* 2046.

**33.** (Fol. 151-153v) Relatio de inventione sanctae Crucis = *BHL.* 4171.

**34.** (Fol. 153v-157) Passio SS. Alexandri, Eventi et Theodoli = *BHL.* 266.

**35.** (Fol. 157-160v) Relatio de translatione S. Nycolai = *BHL.* 6187, 6189.

Sequitur (fol. 160v) miraculum in monasterio Sancti Emmerammi Ratisbonae patratum, quod inc. *Contigit etiam in monasterio Sancti Emerammi Ratisponae... Quodam namque tempore fures noctu in ecclesiam Sancti Emerammi ingredientes quaedam pretiosa metalla exinde abstulerunt,* et des. *quae prius sub negligentia habebatur.*

**36.** (Fol. 160v-164) Passio S. Kyliani mart. sociorumque eius = *BHL.* 4661.

Des. *Quae diligenter recondita usque in praesentem diem ymnis et orationibus frequentantur ad laudem... Amen.*

**37.** (Fol. 164-165v) Vita S. Burkardi ep. et conf. = *BHL.* 1483.

**38.** (Fol. 167-169) Vita S. Aegidii ab.

Inc. prol. *Magna et incomparabilis, dilectissimi, super nos regis caelorum effulsit dignatio* — Inc. *Igitur Aegidius patre Theodoro et matre Pelagia progenitus, ita a puericia mores suos instituit* — Des. *et gaudiis inferri impetret caelestibus, praestante Domino... Amen.*

**39.** (Fol. 172-173v) Passio S. Margaretae virg. = *BHL.* 5303.

Perditis foliis, des. media : *O quam mirandum est quia puella* |

## CODEX W. 9*

Chartaceus, foliorum 356 (0m,278 × 0,183), paginis bipartitis exaratus saec. XVI in.

Fol. 2, manu saec. XVII : *Liber monasterii S. Pantaleonis conscriptus per Fr. Florentium de Schneckis suppriorem huius loci circa annum Domini millesimum quingentesimum trigesimum.*

Fol. 1, manu saec. XVI, index Vitarum.

Atramento corrodente plurima folia magnam partem pessum iverunt.

**1.** (Fol. 2-17) Vita sancti ac beatissimi Martini ep. et conf. eximii = *BHL.* 5610.

**2.** (Fol. 17-26v) (Epistulae Severi Sulpicii de S. Martino) = *BHL.* 5611-5613.

**3.** (Fol. 26v-40) Dialogus Severi Sulpicii de virtutibus et vita sanctorum patrum Aegyptiorum = *BHL.* 5614.

**4.** (Fol. 40-51v) Liber tercius Severi de vita et miraculis S. Martini ep. et conf. = *BHL.* 5615.

**5.** (Fol. 51v-63v) Liber quartus dialogi Severi de virtutibus et miraculis S. Martini ep. et conf. Domini gloriosi = *BHL.* 5616.

**6.** (Fol. 63v-67) (Narrationes Gregorii Turonensis de S. Martino) = *BHL.* 5619-5623.

**7.** (Fol. 67-67v) De constructione basilicae S. Martini ep. = *BHL.* 5624 c, d.

**8.** (Fol. 67v-74v) Gemmatum opus Rathbodi sanctae Traiectensis ecclesiae famuli S. Martini nomine choruscantis = *BHL.* 5656.

Des. *nec terrenus expugnare praevaleat.*

**9.** (Fol. 74v-76) <Carmen de S. Martino> = *BHL.* 5657.

**10.** (Fol. 76-78v) (Tituli metrici de S. Martino) = *BHL.* 5624 b.

**11.** (Fol. 79v-84) Vita S. Kuniberti archiep. Coloniensis = *BHL.*

**12.** (Fol. 84-113) Vita B. Nycolai archiep. = *BHL.* 6129.

**13.** (Fol. 113v-225v) Vita beati patris Annonis Coloniensis archipraesulis piissimi = *BHL.* 508.

**14.** (Fol. 228-239v) Textus historiae translationis in Burgundiam et relationis in Turonicam civitatem corporis B. Martini ab Odilone abbate eleganti stilo editae = *BHL.* 5653.

**15.** (Fol. 239v-260v) Miracula quae post translationem S. Martini ad eius sepulchrum facta sunt = *BHL.* 5654.

**16.** (Fol. 261-270) Ortus, vita et obitus SS. Septem Dormientium consanguineorum S. Martini = *BHL.* 2320.

Deest epistula.

In foliis insequentibus 271-315v, quae pessime sunt servata, quaedam etiam de S. Martino leguntur, v.g. epistulae Philippi ep. Coloniensis (*BHL.* 5647) et

**17.** (Fol. 276v-278v) Mirabilis et stupenda electio cuiusdam in episcopum per B. Martinum.

Inc. *Vir Domini Victurius habens coniugem Mauram nomine non dissimilem sui* — Des. *ut eum post mortem genitoris sui Cenomannis episcopum ordinaret.*

**18.** (Fol. 315v-325) Vita SS. Eucharii, Valerii et Materni Trevericae urbis episcoporum, discipulorum beatissimi Petri apost. = *BHL.* 2655.

**19.** (Fol. 338-346v) Passio S. Agilolphi archiep. Coloniensis et mart. = *BHL.* 145.

Reliquis omissis, des. *principium et finis.*

**20.** (Fol. 346v-349v) Legenda de S. Reynoldo martyre strenuo et inclito = *BHL.* 7110.

**21.** (Fol. 350-355v) Alia narratio de S. Reynoldo = *BHL.* 7112.

## CODEX W. 172*

Membraneus, foliorum 4 (circ. 0m,35 × 0,25), paginis bipartitis exaratus saec. XIII.

**1.** (Fol. 1-3) Passio S. Christophori mart. = *BHL.* 1772.

Inc. *Sanctus Dei Christophorus dum intentus esset...*

**2.** (Fol. 3-4) Miraculum imaginis Domini nostri Iesu Christi = *BHL.* 4230.

Deest prologus.

## CODEX W. 231*

Constat tredecim codicillis chartaceis, variae formae, saec. XVI-XVIII, simul conglutinatis.

II. Folia 12 ($0^m$,210 × 0,163), exarata saec. XVI.

**1.** (Fol. 1-10$^v$) Vita Godefridi comitis de Kappenberch = *BHL.* 3578.

V. Folia 6 ($0^m$,198 × 0,142), exarata saec. XVI.

**2.** (Fol. 1-5$^v$) Legenda S. Arnoldi conf., cuius corpus requiescit in villa quondam Gewetzwylre, modo Wylre Sancti Arnoldi dicta = *BHL.* 685.

Deest prologus.

## CODEX W. 293*

Chartaceus, foliorum 33 ($0^m$,195 × 0,140), exaratus saec. XVI in.

Fol. 2: *Liber bibliothecae manualis in Steinfeld.*

Codicem complet:

(Fol. 2-33) Dialogus magistri Rasonis Bonivicini candidi ordinis Praemonstratensis in Vitam fratris Ioseph canonici Steynveldensis eiusdem ordinis, opus pium et divinum ex vero originali compendiose conscriptum.

Inc. prol. *Praeclare mi frater novitie et (ut sic dicam) novelle adhuc tyro* — Inc. Vita: *Frater Ioseph civitate Colonia Agrippina natus parentibus honestis* — Des. (cap. 31): *Mox igitur, ut mens sibi dictaverat, eam inter sanctorum reliquias habendam duxit, ad laudem... qui haec nobis tam mira in suo devoto ostendere dignatus fuit. Amen.*

Fol. 33, librarius addidit: *Finitum, propitio Deo, calendis aprilibus anno salutis nostrae a nativitate Domini millesimo quingentesimo.* Dein, alia manus recentior: *Adhuc anno 1505 vivebat Raso Bonusvicinus, missus Arnsteinium a R. P. Ioanne de Monasterio Eiffliae, abbate Steinfelden., pro corrigendis libris choralibus... Sublatus est a peste anno 1509 (circiter* prius sed eras.).

## CODEX W. 300*

Partim membraneus (fol. 1-34), partim chartaceus, foliorum 203 ($0^m$,210 × 0,145), tum lineis plenis, tum binis columnis exaratus variis manibus saec. XV.

Fol. 1$^v$, manu saec. XV: *Iste liber pertinet apud regularissas domus sancte Agnetis virginis in oppido Xanctensi;* fol. 2$^v$, index contentorum.

Insunt, fol. 180-191$^v$, narrationes breves de sanctis, ex Legenda aurea saepius desumptae, et exempla. Notavimus: de SS. Elyzabet, Crisogono, Barbara,

Patroclo, Polycarpo, Polocronno (sic), Theodora, Alexio, Apollinari, de Septem Dormientibus (Ephes.), Pontiano, de decem milibus martyrum, de tribus regibus, et, fol. 187v-188 : *De liberatione civitatis Rees, propter quam Maria honoratur* (inc. *Fuit quidam comes Zutphaniensis habens filiam dictam Irmtrudim...*).

## CODEX G. B. FOL. 1

Chartaceus, intermixtis aliquot membranis, foliorum A et sign. 170 (0m, 290 × 0,207) paginis bipartitis exaratus saec. xv.

Erat olim *Liber fratrum Sancte Crucis canonicorum regularium domus Coloniensis* (fol. A).

Insunt opera S. Ambrosii, inter quae inserta sunt quaedam (vid. fol. 133 seqq.) de Inventione sanctae Crucis (cf. *BHL.* 4103) et de SS. Gervasio et Protasio (fol. 120v-123v = *BHL.* 3513).

## CODEX G. B. FOL. 3

Chartaceus, intermixtis aliquot membranis, foliorum 298 (0m,286 × 0,196), paginis bipartitis exaratus variis manibus saec. xv.

Paginas 1-130v scripsit frater Leonardus de Ruremunda (cf. fol. 15v).

**1.** (Fol. 1-14v) Vita B. Wolfgangi ep. Ratisponensis = *BHL.* 8990.

Deest prologus.

**2.** (Fol. 16-20v) Vita S. Evergisli ep. Coloniensis = *BHL.* 2365-2367.

## CODEX G. B. FOL. 20

Chartaceus, intermixtis aliquot membranis, foliorum A, B et 155 (0m,30 × 0,21), paginis bipartitis exaratus saec. xv.

Fol. A, manu saec. xv : *Homiliare sanctorum. Pertinet Cruciferis in Colonia;* fol. Av, legitur index libellorum.

**1.** (Fol. 4-6v) Passio B. Agnetis virg. edita a S. Ambrosio ep. = *BHL.* 156.

**2.** (Fol. 7v-8v) Sermo B. Maximi ep. de B. Agnete virg. et mart. = *BHL.* 158 a.

**3.** (Fol. 30-31) Passio bb. apostolorum Petri et Pauli ab Egesippo = *BHL.* 6648.

**4.** (Fol. 51-60) In Assumptione B. Mariae Virg. sermo B. Iheronimi = *BHL.* 5355 d.

**5.** (Fol. 141v-143v) Epistula B. Dyonisii Ariopagitae ad Thy-

motheum discipulum B. Pauli de passione apostolorum Petri et Pauli = *BHL.* 6671.

**6.** (Fol. 144-146$^{v}$) Sermo B. Iheronimi ad Paulam et Eustochium de Nativitate Dei Genitricis Mariae = *BHL.* 5344, 5343.

**7.** (Fol. 147-148$^{v}$) Exemplum notabile de leone, quod contigit in monasterio beati et gloriosi Iheronimi ipso adhuc vivente = *BHL.* 3872.

## CODEX G. B. FOL. 28

Membraneus, foliorum A et sign. 165 ($0^{m}$,338 × 0,234), paginis bipartitis exaratus saec. xv.

Fol. A, quod est minoris formae, descriptus est index libellorum.

Fol. A$^{v}$, manu saec. XVII : *Hic codex scriptus est sub reverendissimo domino Adamo Meyer abbate, laude immortali dignissimo, anno 1486 per R. P. Arnoldum Rees et P. Henricum Custodem aliosque commonachos.* Erat ergo monasterii Sancti Martini maioris in Colonia. Cf. *Catal. Lat. Brux.*, t. I, p. 234.

**1** (Fol. 28-32$^{v}$) Passio Agnetis virg. et mart. a B. Ambrosio ep. edita = *BHL.* 156.

**2.** (Fol. 41$^{v}$-54$^{v}$) Vita S. Gertrudis virg. ac abb.

Inc. prol. *Adelheidis regie extirpis* (sic) *prosapia generose indolis ducens stemma, sed inter famularum Dei consorcia vilis, pro dolor, peripsima, abbatissa quoque nomine non merito dicta, cunctis in Christo fidelibus perenne felicitatis munus. Iugi meditor frequentatione famosam sublimitatem nostre matrone* — Inc. Vita : *Serenissime virginis generositatem, que ad excellentissime nobilitatis pertingit dignitatem* (cod. *nobilitatem*), *prout suppetit nostre exiguitatis debilitas, expediet nostre impudencie raucitas* — Des. *Deinde cum multiplici hymnorum laude ad sepulchrum perducitur virginale ibique laus multiplicatur cum iubilatione ei qui vivit... Amen.* Cf. supra, p. 158, cod. W. 164c, 9°.

**3.** (Fol. 55-82) Vita S. Ludgeri primi Saxonum et Frisonum pontificis = *BHL.* 4942, 4943.

Inc. lib. I : *Fuit in diebus Radbodi regis Frisonum vir quidam nobilis Wirsingus nomine ...*

**4.** (Fol. 82-101) Vita S. Swiberti ep. et conf. = *BHL.* 7941.

**5.** (Fol. 101-111) Canonisatio S. Swiberti gloriosi ep. et conf. = *BHL.* 7942.

**6.** (Fol. 111-140) Vita B. Elyzabeth viduae = *BHL.* 2496.

**7.** (Fol. 140-150) Epistola examinatorum miraculorum ad domnum papam Gregorium nonum = *BLH.* 2491.

**8.** (Fol. 150-154) Passio beatissimae Katherinae virg. et mart. = *BHL.* 1663.

## CODEX G. B. FOL. 44

Chartaceus, intermixtis membranis, foliorum 189 (0m,284 × 0,206), paginis bipartitis exaratus saec. xv.

(Fol. 177-185) Vita S. Wilhelmi ducis Aquitaniae, comitis Pictaviae, metrice edita per magistrum Henricum de Seclin, doctorem in medicinis, Gandavi moram trahentem.

Inc. *Gesta ducis rutili toto venerabilis orbi,*
*Quantus ei micuit nobilitatis honor ...*
Des. *Sermo viator, adi thalamos, satis aequora puppe*
*Dissecuit cursus, siste, littus adest.*

## CODEX G. B. FOL. 68

Chartaceus, intermixtis aliquot membranis, foliorum 214 (0m,286 × 0,200), paginis bipartitis exaratus variis manibus saec. xv, partim (fol. 56-94) anno 1462 (cf. fol. 94), partim (fol. 129-203) anno 1460 (cf. fol. 203).

1. (Fol. 56-79) Liber de sanctitate meritorum et gloria miraculorum B. Karoli Magni = *BHL.* 1604.

Des. *Eadem itaque tanta tamque beata revelatione imperator exhilaratus... annuatim decem marcas... obtulit et perennem in remedium animae suae suorumque instituit.*

2. (Fol. 79-94) Gesta B. Karoli in Hyspania facta = *BHL.* 1590-1596.

3. (Fol. 95-95v) De miraculo dedicationis ecclesiae Sancti Dyonisii ex historia eiusdem.

Inc. *Instante die dedicationis... res contigit digna memoratu... Leprosus quidam, excubitoribus tamen non incognitus.* — Des. *cui quicquid de suis fiscis conferebat, parum erat.*

4. (Fol. 95v-96v) Vita SS. Dyonisii, Rustici et Eleutherii mart.

Inc. *Post necessariam et salutiferam Domini nostri Iesu Christi passionem mirabilemque ab inferis resurrectionem* — Des. *vel dicitur a dionisia gemma nigra quae valet contra ebrietatem, ut dicit Ysidorus.*

5. (Fol. 97) <De S. Maximino ep. Treverensi.>

Inc. *Maximinus ex Aquitania Pictaviensis urbis indigena ex claris parentibus originem duxit. Hic morum honestate* — Des. *sequenti quoque anno eodem die XXII mundantur.*

6. (Fol. 97-97v) De S. Erasmo.

Inc. *Beatus Erasmus, nobilis genere sed fide nobilior, fuit episcopus Antiocenus* — Des. *te in memoriam mei invocantium. Dixit et, oratione facta, obdormivit in Domino.*

**7.** (Fol. 98-101v) Vita S. Eleutherii Tornacensis = *BHL.* 2455, 2461-2463.

Quibusdam praetermissis.

**8.** (Fol. 101v-103v) Vita S. Nycasii Remorum archiep. = *BHL.* 6076.

**9.** (Fol. 103v-105) Passio SS. Fusciani, Victorici et Genciani = *BHL.* 3224.

**10.** (Fol. 105-106v) Vitam B. Eligii scripsit S. Audoenus.

Vinc. Bellov., *Spec. hist.*, l. XXIV, c. 85-90.

**11.** (Fol. 108-128) Vita venerabilis viri Malachiae ep. et conf. = *BHL.* 5188. Nov. 5.

**12.** (Fol. 129-203) Vita S. Bernhardi primi Clarevallis ab. = *BHL.* 1211, 1212, 1214-1216.

**13.** (Fol. 203-214v) Vita S. Elzearii comitis multum exemplaris = *BHL.* 2523.

## CODEX G. B. fol. 86

Chartaceus, intermixtis aliquot membranis, foliorum A et 218 (0m,284 × 0,211), paginis bipartitis exaratus saec. xv. Folia 35-218 unus codex olim erant, cuius folia erant sign. 1-184.

Fol. A, manu saec. xv : *Pertinet ad conventum fratrum Sancte Crucis in Colonia.*

Fol. 1, legitur index libellorum.

**1.** (Fol. 3-12v) Vita beatae ac gloriosae semper virginis Mariae matris Iesu Christi ex doctoribus collecta.

Inc. prol. *Vitam virginis gloriosae matris Iesu Christi Mariae cum eiusdem omnipotentis Iesu Christi opitulatione secundum seriem sancti evangelii cupiens ad similitudinem vitae beati patris Francisci necnon et vitae sanctae Helenae breviter ordinare* — Inc. *Sancta et superlaudabilis et semper virgo Dei genitrix Maria praeaeterno consilio Dei praedestinata* — Des. *Item vestiebatur pannis non coloratis. Item erat sine precio et sine scemate et non fulturata.*

**2.** (Fol. 12v-15) Narratio de S. Iohanne evang. excerpta ex tractatu Prochori discipuli eius.

Inc. *Factum est post ascensionem D. N. I. C. in caelum congregati sunt discipuli in Gessemani, et dixit Petrus* — Des. *Et cum fodissent in illo loco, non invenerunt corpus eius sed tantum manna... Et, oratione completa, discesserunt... credentes eum iam glorificatum in resurrectione perpetua, ipso praestante... Amen.*

**3.** (Fol. 15-34v) Exempla pulchra de gloriosa virgine Maria quae

in aliis libris nostris vel non habentur vel nimis breviter comprehenduntur.

Horum index descriptus est fol. 1v : *Tabula de Miraculis.*

**4.** (Fol. 35-41v) Vita et martyrium S. Petri apost. a B. Lino ep. Romano graeca lingua conscriptum et ecclesiis orientalibus destinatum = *BHL.* 6664.

**5.** (Fol. 41v-45v) Vita et martyrium S. Pauli apost. a B. Lino ep. Romano graeca lingua conscripta cet. = *BHL.* 6576, 6577.

**6.** (Fol. 45v-51) Vita et martyrium S. Iuliani et Basilissae virg. et mart. = *BHL.* 4532.

Deest prologus.

**7.** (Fol. 51-56) Passio SS. Virginum undecim millium, quae celebratur XII kal. novembris in sancta Colonia Agrippina = *BHL.* 8428-8430.

**8.** (Fol. 56-61v) Revelatio de eisdem beatissimis Virginibus facta devotae Elyzabeth Sconaugiensi = *BHL.* 8432.

**9.** (Fol. 61v-73) Revelatio nova itineris et passionis XIm Virg. = *BHL.* 8433.

**10.** (Fol. 73) Miraculum (S. Ursulae et soc.).

Inc. *Bruxella urbs nobilis est et magna Brabantiae. In hac hospitale pauperum est* — Des. *sicut dixit sic et fecit.* Thom. Cantipr., l. II, c. 53, n. 7.

**11.** (Fol. 73-73v) Ex Passionali exemplum (de S. Ursula et soc.).

Inc. *Religiosus quidam cum has virgines in devotione multa haberet, quadam die dum graviter infirmaretur* — Des. *ipsum migrasse ad Dominum invenerunt.* Legenda aurea, c. 158 (153), § 3.

**12.** (Fol. 73v-74v) Ex dialogo Caesarii monachi de eisdem Virginibus.

*Dial. Mirac.*, l. VIII, c. 85-89, ordine perverso.
Minora quaedam praetermittimus.

**13.** (Fol. 75-84) Vita beatissimae Helenae reginae et Agricii Treverensis archiep. = *BHL.* 3776, 179.

Deest prologus.

**14.** (Fol. 84v-87) Vita B. Maximini Treverensis archiep. = *BHL.* 5824.

Deest prologus.

**15.** (Fol. 87-90v) Martyrium S. Conradi.

Inc. ut *BHL.* 1924. — Des. *caecus natus nova adeptus est lumina. Itaque iam avidis auditoribus... Explicit vita atque martyrium beati*

*Cunonis sive Conradi presb.... Anno Domini M°CCCC°XL° in festo Sancti Dominici.*

**16.** (Fol. 90v-95v) Vita B. Roberti ab. Molismensis conf. ord. S. Benedicti = *BHL.* 7265.

Deest prologus.

**17.** (Fol. 95v-108v) Vita beatissimi Ludowici ep. Tholosani = *BHL.* 5055.

**18.** (Fol. 108v-112v) Quaedam miracula quorum aliqua facta sunt in vita ipsius et aliqua post obitum eiusdem.

Inc. I: *Margareta uxor Cytardi Grossi de Massilia iuraverunt* (sic) *quod quadam nocte* — Inc. XXXVI: *Frater Petrus Scarasconis O. F. Min. conventus Brivoniae* — Des. *causa brevitatis scribere non curavi.*

Haec exarata sunt anno 1440, *in crastino S. Andree apostoli verissimi cruciferi* (fol. 112v).

**19.** (Fol. 112v-115v) Vita S. Waltfridi ab. Ian. 17.

Inc. prol. *Multi discipuli post patrum vel suorum magistrorum obitum remanentes* — Inc. *Igitur ex Tuscia provincia ortus est ex civitate quae nunc Pysa dicitur* — Des. ut *BHL.* 8792.

**20.** (Fol. 115v-116) De S. Saba ab. Dec. 5.

Inc. *Sabas prius sanctus quam natus* — Des. *ubi pro nobis iugiter intercedat ad Dominum nostrum Iesum Christum, cui est... Amen.*

**21.** (Fol. 116-120) Vita S. Waldgeri. Nov. 16.

Inc. prol. et inc. Vita ut *BHL.* 8785. — Des. *de mirabili eius restitutione.* Cf. *BHL.* 8786.

**22.** (Fol. 120-121v) De visitatione B. Mariae virginis.

Inc. *Ecclesia Hervordensis, sicut a prioribus nostris recepimus et in cronicis perlegimus, regnante Domino Lodowico piissimo Romanorum imperatore et beatissimae memoriae domino Waldgero huius nostrae provinciae nobilissimo* — Des. *veniam precationes accipiunt, sanitatem multi recipiunt... Amen.* Narratio haec diversa est ab ea quam e codice Paderbornensi Theodoriano Pa 130, IV (cf. *Anal. Boll.*, t. LV, p. 235, 2°) edidit R. Wilmans, *Westfälisches Urkundenbuch*, Addimenta (Münster, 1877), p. 101-103, et inde O. Holder-Egger, in *M. G.*, Scr., t. XV, 2, p. 1053-54; ubi sermo est de oratorio S. Mariae ad Crucem vel in Monte prope Hervordiam.

**23.** (Fol. 121v-125) Vita S. Gilberti.

Inc. ut *BHL.* 3538. — Des. *et in die obitus nostri cum beato Gylberto et ceteris sanctis ad consolandum nos assit. Amen.*

**24.** (Fol. 125-126v) Vita S. Sulpicii ep. = *BHL.* 7928.

**25.** (Fol. 126v-133v) Vita S. Remacli ep. et conf. = *BHL.* 7115.

Deest prologus.

**26.** (Fol. 133v-134v) De S. Eligio ep. et conf. relatio.

Inc. *Hic in territorio Leonite urbis fuit oriundus, patre Eucherio* — Des. *Et quod mirabile est, barba et capilli tempore obitus rasi mirum in modum crevisse in tumulo videbantur.*

**27.** (Fol. 134v-135v) De S. Apro ep. = *BHL.* 617.

**28.** (Fol. 135v-136) <Vita S. Friderici ep. Traiectensis>.

Inc. *Sanctus Fridericus Traiectensis ecclesiae episcopus, dum sua sancta praedicatione caesarem Ludowicum Karoli magni ducis filium convertere temptaret* — Des. *et est medicamentum et medicus omnibus eum pie invocantibus, praestante... Amen.*

**29.** (Fol. 136-139) De S. Radbodo ep. Traiectensi et conf.

Inc. *Ut credendum est, puer indolis egregiae suorum consultu multorum et favore quia ut Dei gratia perfusus* — Des. *tam vultuum qualitate quam vestium scemate posse testatus est dinoscere.*

**30.** (Fol. 139-141v) De S. Liborio Cenomannicae civitatis ep.= *BHL.* 4912.

Deest prologus.

**31.** (Fol. 141v-148) Liber secundus de translatione et miraculis S. Liborii = *BHL.* 4913.

**32.** (Fol. 148-152v) Vita et Passio S. Salvii ep. et mart. = *BHL.* 7476.

Deest prologus.

**33.** (Fol. 152v-153v) De B. Athanasio ep. et conf. libro X° ecclesiasticae hystoriae cap° 17°.

Inc. *Athanasius Alexandrinae urbis episcopus ab Arrianis, quorum haeresis suo tempore per Arrium quendam presbyterum* — Des. *Post haec Valentiniano regnante Athanasius post multos agones ... in pace quievit.* Cf. *BHL.* 728.

**34.** (Fol. 153v-154) De S. Hyreneo ep. Lugdunensi.

Inc. *Beatus Fotinus primus ecclesiae Lugdunensi verbum Dei praedicare coepit* — Des. *Beatus vero Yrenaeus ab illo tempore usque in hunc diem diversis poenis consummatus est.*

**35.** (Fol. 154-154v) Item aliud (de S. Arbogasto ep.).

Inc. ut *BHL.* 657. — Des. *in monticulo urbi vicino, ubi est ecclesia Sancti Michaelis, sepulturam sibi fieri iussit, et ibi sepultus est.*

**36.** (Fol. 154v) <De S. Clemente ep. Mettensi.>

Brevissima annotatio, quae inc. *Beatus Petrus apostolus cum in diversas mundi partes discipulos suos ad praedicandum misisset ...* — Des. *corpusque eius ad coenobium Mauri monasterii translatum est.*

**37.** (Fol. 154v) Florentii conf.

Inc. *Temporibus Dagoberti regis sanctus Florencius comitantibus secum sancto Arbogasto et beato Deodato de Scocia venit in Alsaciam* — Des. *cum Christo regnaturus in pace quievit.*

**38.** (Fol. 154v-155v) De S. Luchardo = *BHL.* 4951.

Des. *sustentantur et auxilio.*

**39.** (Fol. 155v-156) De S. Arnoldo = *BHL.* 685.

Deest prologus.

**40.** (Fol. 156-162) De S. Guidone = *BHL.* 8870.

**41.** (Fol. 162-162v) Aliud (de S. Theobaldo erem. in dioec. Vicentina).

Inc. *Sanctus Theobaldus devotus Christi confessor, qui ex Francorum genere parentibus nobilibus et potentibus* — Des. *liberationem omnimodam per eius praeclara merita praestat benignitas Salvatoris, cui laus... Amen.*

**42.** (Fol. 162v-164) Excerptum legendae B. Hedewigis.

Inc. *Datae sunt mulieri duae alae ut volaret in desertum locum. Apoc. Haec verba possunt exponi de B. Hedewige* — Des. *De ore eius odor suavis exalabat.*

**43.** (Fol. 164-166v) Passio S. Saturninae virg. et mart. = *BHL.* 7489.

Deest prologus. — Exarata est anno 1441 (cf. fol. 166v).

**44.** (Fol. 166v-170v) Vita et Miracula S. Martinae virg. Ian. 1.

Inc. *Sub regno Alexandri caesaris, in quarto anno regni eius, proponente eo praeceptum novum et pessimum in toto orbe* — Des. *Multum autem discerptus et dilaniatus reddidit spiritum. Completum est autem martyrium... Amen.*

**45.** (Fol. 170v-171) S. Concordii mart. = *BHL.* 1906. Ian. 1.

**46.** (Fol. 171-179v) Vita S. Iodoci conf.

Inc. prol. *Speciosum virtutis spectaculum nostris apponit oculis rex virtutum* — Inc. lib. I: *Iodocum confessorem magnum Britannia genuit, natura dotavit, fortuna ditavit* — Des. lib. II: *et tandem vitam aeternam habeamus per ipsum cui est honor ... Amen.*

**47.** (Fol. 180-181v) De S. Iudoco legenda abbreviata = *BHL.* 4511.

Auctor Vitae non Florentius sed *Vulmarius, humilis abbas Beati Iudoci supra mare,* vocatur in prologo.

**48.** (Fol. 181v-184v) Vita S. Goaris conf. = *BHL.* 3565.

**49.** (Fol. 184v-186v) Vita S. Allexii conf. = *BHL.* 287.

**50.** (Fol. 186v-193) Vita et conversatio S. Eufraxiae virg. quinquennis = *BHL.* 2718.

**51.** (Fol. 193-195v) Vita S. Odiliae virg. et sanctimonialis = *BHL.* 6271.

**52.** (Fol. 195v-199) Vita S. Albani mart. mirabiliter nati sed multo mirabilius conversati = *BHL.* 201.

Praemissus est prologus nullius momenti, qui inc. *Albani martyris paenitentiam tuo, carissime, rogatu conscriptam ...*

**53.** (Fol. 199-203v) Passio S. Adriani mart. = *BHL.* 3744. Sept. 8.

**54.** (Fol. 203v-207v) Passio S. Eustachii mart. et soc. eius = *BHL.* 2760.

**55.** (Fol. 207v-213v) Passio S. Caeciliae virg. = *BHL.* 1495. Nov. 22.

**56.** (Fol. 213v) De S. Katherina virg.

Praemisso brevi prologo, qui inc. *Katherina dicitur a katha...* ; sequitur « exemplum », quod inc. *Fuit episcopus in Meylan, qui beatam Katherinam in amicam specialem sibi elegit...* et des. *et ambulavit cum episcopo versus Meylan.*

**57.** (Fol. 214) De S. Barbara virg. exemplum = *BHL.* 947.

**58.** (Fol. 214-214v) De peregrino quodam quem Tres Magi liberaverant a suspendio.

Inc. *Peregrinus quidam de partibus Hispaniae veniens* — Des. *et gratiarum actiones Deo et sanctis regibus ab omni populo persolvuntur.*

**59.** (Fol. 214v-215) Legenda de S. Conrado ep. Constantiensis civitatis viro sanctissimo = *BHL.* 1919.

**60.** (Fol. 215-216) Epistola magistri Conradi ad papam de S. Elisabeth = *BHL.* 2490.

**61.** (Fol. 216-216v) Sequitur de infirmitate et visione magistri Conradi lantgravii ordinis theutonici.

Inc. *Dulcis memoriae frater Conradus, olim magister domus theutonicae, qui fuerat princeps Thuringiae... Romae infirmatus est* — Des. *Unde sciat me de ista infirmitate moriturum et aeternam gloriam percepturum.*

**62.** (Fol. 216v) Exemplum de corde B. Augustini = *BHL.* 801.

Des. *in aqua.*

**63.** (Fol. 216v-217v) Supplementum ex libro B. Prochori de vita S. Iohannis evang., de quo supra (cf. n° 2).

Inc. *Et cum ingressi fuissemus civitatem, sedimus in una parte civi-*

*tatis, et nomen loci vocabatur locus Dyanae* — Des. *qui in ipsa iuvencula ludificabat homines.*

## CODEX G. B. FOL. 95

Chartaceus, foliorum sign. 85 ($0^{m}$,273 × 0,194), exaratus saec. XV.

**1.** (Fol. 1-48) Vita S. Anselmi archiep. Cantuariensis = *BHL.* 526, 527.

**2.** (Fol. 48-84$^{v}$) Vita S. Dunstani archiep. Cantuariensis = *BHL.* 2344, 2345.

## CODEX G. B. FOL. 102

Chartaceus, foliorum sign. 323 ($0^{m}$,284 × 0,208), exaratus variis manibus saec. XV et XVI in. Fol. 1, manu saec. XV : *Liber monasterii Sancti Panthaleonis in Colonia divi ordinis Sancti Benedicti abbatis.*

**1.** (Fol. 264-274$^{v}$) Passio S. Placidi, discipuli S. Benedicti ab., ac sociorum eius = *BHL.* 6863.

Desunt epistula et prologus. — Des. *caelos cruoris sui laurea purpuratus ascendit, praestante... Amen.*

**2.** (Fol. 275-275$^{v}$) Brevis historia de parentela sanctissimi patris nostri Benedicti ab. et de ortu ipsius.

Inc. *Iustinianus imperator avus beati Benedicti fuit, sicut beatus Gregorius in secundo libro ponit* — Des. *In eodem monasterio foramen in tecto est, per quod anima sanctae Spei caelos penetravit.* Cf. ea quae annotata sunt in *Anal. Boll.*, t. LV, p. 239.

**3.** (Fol. 277-315) Vita B. Guilhelmi conf. eximii = *BHL.* 8923.

Deest genealogia.

**4.** (Fol. 315$^{v}$) De canonizatione ipsius.

Litterae Innocentii p. III ad N. ep. Grossetanensem. Inc. *Ex litteris tuae fraternitatis...* Ed. G. DE WAHA, *Explanatio Vitae S. Guillelmi* (Leodii, 1693), p. 326.

**5.** (Fol. 315$^{v}$-320) Legenda S. Guilhelmi abbreviata.

Inc. *Guilhelmus venustate morum praeditus vigore corporis magnus* — Des. *Ab illa igitur hora convaluit, alimoniam accepit et vitam eius compilando perfecit* [Theobaldus]. *praestante Domino... Amen. Explicit Vita beati patris Guilhelmi per fratrem Arturum canonicum quondam regularem abbreviata sed per fratrem Florentium de Snekis, quondam solo nomine suppriorem monasterii Sancti Panthaleonis in Colonia, conscripta anno Domini millesimo quingentesimo nono, nonis septembribus.*

**6.** (Fol. 320v-321) De genealogia S. Guilhelmi conf. Christi.

Inc. *Karolus sanctus magnus imperator Almaniae genuit Ludovicum pium regem Franciae* — Des. *qui filiam suam... Iohannam similiter nomine dedit postmodum in uxorem Alphonso Pictaviensi fratri sancti Ludovici regis Francorum.*

Sequuntur (fol. 321-322v) carmina de S. Guilhelmo.

## CODEX G. B. FOL. 155

Chartaceus, foliorum sign. 332 ($0^m$,274 × 0,205), paginis bipartitis exaratus variis manibus saec. XV et XVI.

Fol. 1, manu saec. XVI : *Pertinet Cruciferis in Colonia.*

(Fol. 179-211v, saec. XVI in.) Historia B. Thomae de Aquino ordinis Praedicatorum = *BHL.* 8152.

## CODEX G. B. FOL. 178

Chartaceus, foliorum sign. 273 ($0^m$,287 × 0,210), paginis bipartitis exaratus variis manibus saec. XV/XVI.

Fol. 1, manu saec. XVII : *Ex bibliotheca FF. Crucigerorum Coloniensium.*

**1.** (Fol. 128-224v) Vita B. Gregorii Romani pontificis = *BHL.* 3642, 3641.

Exarata anno 1508 (cf. fol. 224v).

**2.** (Fol. 229-239) Passio S. Thomae ep. et mart. = *BHL.* 8201.

Des. *donec Dominus noster Iesus Christus illud omnibus hoc modo revelare disponebat. Passus est autem... Amen.*

**3.** (Fol. 240-245v) Vita et obitus SS. septem Dormientium consanguineorum B. Martini Turonis in Maiori Monasterio corporaliter quiescentium = *BHL.* 2320.

**4.** (Fol. 246-247v) Historia de miraculis B. Martini ep. et conf. = *BHL.* 166, sine prol.

**5.** (Fol. 247v-249) Miraculum pulcherrimum de S. Martino glorioso Turonorum antistite sumptum ex Vita S. Silvani ep. = *BHL.* 5638.

**6.** (Fol. 249-255v) Textus historiae translationis in Burgundiam et relationis in Turoniam corporis B. Martini a S. Odone abbate ex veteri cultiori stilo editus et Fulconi comiti transmissus = *BHL.* 5653.

**7.** (Fol. 255v-266) <Miracula S. Martini> = *BHL.* 5654.

**8.** (Fol. 266-270) Textus S. Gregorii Turonensis archiep. de miraculis S. Martini ep. et conf. (ex *BHL.* 5618).

Inc. *Deficit lingua sterilis tantas cupiens enarrare virtutes. Hararici cuiusdam regis Gallitie filius graviter aegrotabat* (= I, c. 11) — Des. *Puer quidam manibus pedibusque contractus... visitatus a sancti virtute directus abscessit* (= IV, c. 42).

**9.** (Fol. 270-272) Item excerptum ex historia Gallorum = *BHL.* 5619-5623.

## CODEX G. B. FOL. 213

Chartaceus, insertis aliquot membranis, foliorum sign. 13 ($0^m$,283 × 0,211), paginis bipartitis exaratus saec. XV.

(Fol. $1^v$-$9^v$) Legenda et Miracula S. Servatii Tungrensis ep.

Retractatio longioris legendae de qua *BHL.* 7617-7637. Inc. *Ad honore<m> beatissimi Servatii praesulis, precibus animo postulantis et vitam eius notabiliter conscriptam sed raris dictionibus et verbis gravidam ad noticiam communem singulorum perducere cupientis, facili dictamine percurro hoc opus... Post excidium et subversionem Troiae plures duces cum suis agminibus* — Des. *Inter quos lucet beatus Servatius in* (legas *ut*) *luminare maius in cooperatione iustorum et ut luminare minus in adiutorio miserorum, praestante... Amen.*

## CODEX G. B. QUART. 70.

Chartaceus, foliorum A, B et sign. 202 ($0^m$,205 × 0,142), exaratus saec. XV. Fol. A, manu saec. XV: *Iste liber pertinet fratribus Sancte Crucis in Colonia*, addito libellorum indice.

**1.** (Fol. 1-106) Vita S. Francisci primi fundatoris et patris Fratrum ordinis Minorum = *BHL.* 3107, 3109.

**2.** (Fol. 109-140) Vita B. Dominici conf. primi fundatoris et ordinator<is> Fratrum Praedicatorum = *BHL.* 2219.

## CODEX G. B. QUART. 82

Chartaceus, foliorum 110 ($0^m$,195 × 0,143), variis manibus exaratus saec. XV.

**1.** (Fol. 1-46) Vita B. Wilhelmi conf. = *BHL.* 8923.

Ut in cod. G. B. fol. 102, 3°, deest genealogia.

**2.** (Fol. $46^v$) <Litterae Innocentii papae ad N. ep. Grossetanensem>.

Cf. cod. G. B. fol. 102, 4°: « de canonizatione ipsius ».

**3.** (Fol. $46^v$-52) <Vita S. Willelmi brevior>= G. B. fol. 102, 5°.

**4.** (Fol. 54-55) <Genealogia S. Willelmi> = G.B. fol. 102, 6°.

Fol. 52v-55v, inserta sunt carmina de S. Willelmo ; cf. CHEVALIER, *Repert. hymnol.* 26969.

## CODEX G. B. QUART. 85

Chartaceus, foliorum A et 138 (0m,219 × 0,145) variis manibus exaratus saec. XV.

Fol. A : *Iste liber est Fratrum Cruciferorum in Colonia.* Sequitur index contentorum.

**1.** (Fol. 1-40v) Epistola B. Eusebii ad Damasum de morte Iheronimi = *BHL.* 3866.

**2.** (Fol. 41-47v) Epistola B. Augustini ad B. Cyrillum de magnificentiis B. Iheronimi = *BHL.* 3867.

**3.** (Fol. 47v-78v) Epistola S. Cyrilli ad B. Augustinum de miraculis B. Iheronimi = *BHL.* 3868.

Fol. 78v : *Explicit obitus B. Iheronimi. Oretis pro scriptore. Anno Domini M°CCCC°XXII° in festo ss. mm. Gervasii et Protasii.*

## CODEX G. B. QUART. 108

Chartaceus, foliorum A et sign. 148 (0m,210 × 0,142), exaratus variis manibus saec. XV.

Fol. A, manu saec. XV : *Iste liber pertinet ad librariam canonicorum regularium Fratrum videlicet Sancte Crucis in Colonia.* Et sequitur index libellorum.

**1.** (Fol. 95v-127v) Vita S. Silvestri ep. et conf. = *BHL.* 7725-7729, 7734, 7742.

Exscripta est anno 1429 (cf. fol. 127v).

**2.** (Fol. 127v-130) Ex legenda S. Helenae reginae gloriosae. Ex lectionario = *BHL.* 3783.

Des. *mirae magnitudinis et operosae structurae fecit. Cuius meritis et precibus... Amen.*

**3.** (Fol. 143-144v) Legenda de S. Cunera virg. et mart. = *BHL.* 2010.

**4.** (Fol. 144v-147v) Passio (eiusdem) = *BHL.* 2011.

## CODEX G. B. QUART. 110

Chartaceus, foliorum A, sign. 1-133, B (0m,191 × 0,139), exaratus variis manibus saec. xv.

Fol. Av, manu saec. xv : *Iste liber pertinet Fratribus Sancte Crucis in Colonia.* Ibidem descriptus est index libellorum.

**1.** (Fol. 65-91) Vita seu martyrium gloriosae ac Deo dilectae virg. Katherinae = *BHL.* 1663.

**2.** (Fol. 91-118) Vita S. Nicolai ep. atque conf. Christi = *BHL.* 6104-6107, 6153-6156, 6160, 6161, 6172, 6174, 6163-6165, 6108.

**3.** (Fol. 118-124v) <Miracula S. Nicolai> = *BHL.* 6147, 6134, 6136, 6135, 6137-6142, 6148, 6144, 6143, 6145, 6170 a, 6133.

Sequitur aliud Miraculum, quod inc. *Vir quidam pro amore filii sui litteras addiscentis festum beati Nicolai annuatim sollemniter celebrabat* — Des. *oculos aperuit ac surrexit.*

## CODEX G. B. QUART. 112

Chartaceus, foliorum 213 (0m,205 × 0,145), variis manibus exaratus saec. xv.

(Fol. 12-49) Libellus miraculorum S. Virg. Mariae = *BHL.* 5357.

Sequuntur, fol. 49v-65, aliae quaedam narrationes, inter quas notavimus *Mir. BVM.* 788, 1262, 115, 1465.

## CODEX G. B. QUART. 118

Chartaceus, foliorum A, B et sign. 235 (0m,204 × 0,135), exaratus variis manibus saec. xv.

Fol. A, manu saec. xv : *Liber Fratrum Sancte Crucis in Colonia.* Descriptus est ibidem index libellorum.

(Fol. 129-149) Vita brevis et compendiosa domni Alberti Magni ordinis Praedicatorum. Hic fuit episcopus Ratisponensis, sepultus in ecclesia Praedicatorum in Colonia = *BHL.* 224a.

## CODEX G. B. QUART. 128

Chartaceus, foliorum sign. 39-242 (0m,204 × 0,140), exaratus variis manibus saec. xv.

(Fol. 210-215) De passione Thebaeorum mart. = *BHL.* 3446.

## CODEX G. B. QUART. 140

Chartaceus, foliorum A et sign. 151 ($0^{m}$,211 × 0,145), exaratus saec. XV. Fol. A, eadem manu : *Iste liber pertinet ad conventum Sancte Crucis Colonien(sem)*, cum indice Vitarum.

**1.** (Fol. 1-14$^{v}$) Passio S. Anastasiae, item S. Grisogoni mart. et aliorum plurimorum = *BHL.* 1795, 118, 8093, 401.

Passioni *BHL.* 118 praemissus est brevis prologus, de quo in *Anal. Boll.*, t. VIII, p. 182.

**2.** (Fol. 14$^{v}$-27) Passio B. Eugeniae virg. cum aliis multis = *BHL.* 2667.

**3.** (Fol. 27-35$^{v}$) Descriptio vitae vel dormitionis B. Iohannis apost. = *BHL.* 4320.

Des. *Hic subito corporis somno requiescit in pace... Amen.*

**4.** (Fol. 35$^{v}$-37$^{v}$) Item relatio de B. Iohanne evang. = *BHL.* 4324.

Inc. *Apud Antiochiam Evodius primus fuerat episcopus ...*

**5.** (Fol. 41-45) Vita vel Passio S. Sabini ep. et mart. = *BHL.* 7452. Dec. 7.

**6.** (Fol. 45-48) Passio S. Columbae virg. et mart. gloriosae = *BHL.* 1896.

Folia 1-48 descripta sunt anno 1436 (cf. fol. 48$^{v}$) a fratre Conrado crucifero Coloniensi.

**7.** (Fol. 49-93) Vita S. Bonifatii ep. et Passio eius quoque sociorum martyrum = *BHL.* 1403.

Folia 49-93 item anno 1436 exarata sunt (cf. fol. 93) a fratre Heynrico crucifero Coloniensi.

**8.** (Fol. 93$^{v}$-100$^{v}$) Passio S. Stephani papae et mart. = *BHL.* 7485.

**9.** (Fol. 100$^{v}$-110) Vita S. Severi ep. et conf. = *BHL.* 7683.

**10.** (Fol. 110-116$^{v}$) Passio S. Euphemiae virg. = *BHL.* 2709.

**11.** (Fol. 117-118$^{v}$) Expositio S. Gregorii martyris (*corr.* episcopi Turonensis) in Miracula de S. Clemente = *BHL.* 1855, 1857.

**12.** (Fol. 118$^{v}$-133) Vita S. Trudonis = *BHL.* 8321.

Deest prologus. — Des. Vita : *ut per suas orationes visum redderet caeco. Reversus est autem ille vir cum gaudio in domum suam*, addito epilogo *BHL.* 8321 b.

**13.** (Fol. 133-139$^{v}$) Vita S. Eucharii primi Treverorum ep. cum sociis suis = *BHL.* 2655.

**14.** (Fol. 139$^{v}$-142) Passio S. Gregorii mart. = *BHL.* 3677.

**15.** (Fol. 142-146) Passio S. Eulaliae virg. et mart. = *BHL.* 2700.

**16.** (Fol. 146-149) Passio S. Anatholiae virg. = *BHL.* 8591.

## CODEX G. B. QUART. 161

Chartaceus, foliorum 256 ($0^m$,21 × 0,15), exaratus saec. XV.
Erat olim Fratrum Cruciferorum.

(Fol. 27-32) Vita venerabilis Paulae, matris S. Eustochii virg., a S. Hieronymo conscripta, sed hic abbreviata.

Epitome Vitae *BHL.* 6548.

## CODEX G. B. QUART. 165

Chartaceus, foliorum I (membr.), A-F et sign. I-CXVII ($0^m$,210 × 0,137), exaratus saec. XV.

Fol. I, notatum est manu saec. XV: *Liber iste pertinet Fratribus* (corr. al. man. *ad Fratres*) *sancte Crucis Col*(*onie*).

(Fol. 1-77$^v$) Passionale abbreviatum sive collectum per circulum anni, quod pertinet Fratribus sanctae Crucis in Colonia (*ita fol.* A).

Insunt breves Vitae numero circiter 195, nullius momenti, quarum indicem habes fol. A-B. Prima est de S. Andrea apost. (ex *Legenda aurea*, c. 2, § 8 seq.), ultima de S. Catharina v. m. Alexandrina (non ex *Legenda aurea*).

## CODEX G. B. QUART. 174

Chartaceus, foliorum 181 ($0^m$,185 × 0,143), variis manibus exaratus saec. XV.

Fol. 1 (membr.): *Iste liber pertinet Fratribus Sancte Crucis canon. regul. in Colonia.* Ibi legitur etiam index libellorum.

(Fol. 88-92$^v$) Epistola B. Augustini ad Cyrillum de obitu S. Ieronimi presb. et doct. = *BHL.* 3867.

Fol. 180 (membr.), manu saec. XV inserta est haec *Nota: Anno Domini M$^o$CCCC$^o$ et quasi XLIII$^o$ cecidit unus magnus lapis quantitatis quasi unius plaustri vini desuper reliquias sanctorum trium Regum necnon Naboris et Felicis martyrum per operationem et infernales adinvenciones celestium nequiciarum. Que sc. sancte reliquie cederunt ictum lapidis per mutationem loci sui corporis in alium locum. Fuit magnum signum sanctitatis eorum.* Addidit postea alia manus: *Hoc est verissimum, quia lapis idem adhuc ante tres Reges iacet in signum veritatis et memoriam rei gestae.* Similis narratio legitur, ad ann. 1434, in *Chronico Brunwylrensi*, ed. G. ECKERTZ, in *Annalen des hist. Vereins für den Niederrhein*, t. XVIII, p. 140.

## CODEX G. B. QUART. 176

Chartaceus, foliorum 237 ($0^{m}$,216 × 0,140), variis manibus exaratus saec. XV.

**1.** (Fol. 140-182$^{v}$) Epistola S. Eusebii ad Damasum de obitu B. Iheronimi = *BHL.* 3866.

**2.** (Fol. 183-191) Epistola B. Augustini ad Cyrillum = *BHL.* 3867.

**3.** (Fol. 191-232) Epistola B. Cyrilli ep. ad Augustinum de miraculis B. Iheronimi = *BHL.* 3868.

## CODEX G. B. QUART. 192

Chartaceus, intermixtis aliquot membranis, foliorum A, B et 183 ($0^{m}$,205 × 0,143), variis manibus exaratus saec. XV.

Fol. A : *Liber pertinet ad conventum Fratrum Sancte Crucis canon. reg. in Colonia, quem scripserunt fratres conventuales ibidem.* Sequitur index contentorum.

**1.** (Fol. 50$^{v}$-56$^{v}$) Ex tractatu B. Ambrosii ep. de obitu Theodosii imperatoris et de invencione sanctae Crucis = *BHL.* 4163.

Inc. *Hoc nobis motus terrarum.* Cf. *P.L.*, t. XVI, p. 1385.

**2.** (Fol. 119-123) Descriptio qualiter vultus Domini de Iherosolimis ad Lucanam civitatem sit delatus = *BHL.* 4236.

Omisso prologo, inc. *Vir venerabilis Gualefridus subalpinus episcopus...*

**3.** (Fol. 123-131$^{v}$) <Miraculum in imagine Berytensi> = *BHL.* 4228.

**4.** (Fol. 131$^{v}$-134) <Miraculum in imagine Christi in puteo ecclesiae S. Sophiae> = *BHL.* 4231.

Sequuntur aliae narrationes de imagine Christi et Miracula B.V.M., inter quae notavimus :

**5.** (Fol. 141-143) De ymagine B. M. in monte Seyr qui et Sardenay.

Inc. *Facit etiam hodierna die beata Virgo in monte Seyr seu Sardenay hominibus salutarem gratiam, ut per multos patres qui eam perceperunt* < ... > *Ut autem noscamus* — Des. *peregrini ad ymaginem valeant propinquare.* Cf. *BHL.*, p. 800, num. 60.

**6.** (Fol. 143-143$^{v}$) De poena cuiusdam matronae de Veldenze = *Mir. BVM.* 755.

**7.** (Fol. 143$^{v}$-144) De alia matrona = *Mir. BVM.* 839.

**8.** (Fol. 144$^{v}$-145$^{v}$) De ymagine in Yesse = *Mir. BVM.* 804.

**9.** (Fol. 154v-159v et 174-175) Ex Vita S. Karoli Magni de mirificis eius gestis.

Inc., fol. 155, forma minore, narratio *BHL.* 1604, lib. I. Cf. H. Disselnkötter, *Die mittelalterlichen Zeugnisse über die grossen Heiligtümer zu Aachen.* in *Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein*, Heft 121 (1932), p. 2-4.

**10.** (Fol. 159v-171) Relatio de sanguine Domini qui contigit tempore beati Karoli = *BHL.* 4152.

Des. *laetissimus abcessit.* Cf. Disselnkötter, p. 4-5.

Quae dein sequuntur, fol. 171-172v : *De reliquiis Aquisgranensibus*, et, fol. 172v-173 : *De reliquiis et indulgentiis monasterii Sancti Cornelii*, edita invenies apud Disselnkötter, p. 7-14. Cf. etiam ea quae de reliquiis Aquisgranensibus olim protulit olim H. Kelleter, *Eine neue Quelle des 13. Jahrhunderts zur Geschichte der Aachener Reliquienschreine und der darin bewahrten Reliquien*, in *Zeitschrift des Aachener Geschichtsvereins*, t. XIV (1892), p. 234-42.

## CODEX G. B. quart. 197

Chartaceus, foliorum sign. 189 (0m,196 × 0,137), exaratus saec. xvi. Prima folia 1-64 olim erant sign. 331-394.

**1.** (Fol. 1-55v) Passio XVIII Carthusianorum in regno Angliae qui pro eo quod schismati adhaerere et ab unitate ecclesiae catholicae segregare nolebant semet ipsos, crudeliter martyrizati sunt.

Recensionem hanc edidit, « ad exemplar primae editionis Moguntinae anno 1550 excusae », V. M. Doreau, *Historia aliquot martyrum Anglorum maxime octodecim Carthusianorum... a Ven. Patre D. Mauritio* Chauncy... *conscripta* (Monstrolii, 1888), p. 33-127.

Sequuntur (fol. 55v-57) carmina de iisdem.

**2.** (Fol. 65-153v) Vita beatissimae matris Annae edita a venerabili et erudito patre Petro Dorlando,Carthusiae Diestensis quondam vicario... = *BHL.* 489, 505.

Fol. 66 : *Praefatio fratris Petri Dorlandi*, quae inc. *De paupertate mea....*

Fol. 153v-173, sequuntur laudes, carmina, liturgica de eadem S. Anna.

## CODEX G. B. quart. 201

Chartaceus, foliorum 48 (0m,204 × 0,140), exaratus saec. xvi.

**1.** (Fol. 1-25v) Vita S. Ludgeri ep. et conf. = *BHL.* 4942.

Inc. Vita, post prologum : *Fuit in diebus Rabodi regis Frisonum vir quidam nomine Wirsingus...*

2. (Fol. 25v-36) Miracula eius post mortem.

Inc. prol. ut in *BHL.* 4940. — Inc. *Fuit quidam Winigerus nomine qui sancto Ludgero in iuventutis suae tempore serviebat* — Des. *direxit iter ad Sanctum Aegidium. Plura alia Deus operatus est... Amen.*

3. (Fol. 36-45) Vita S. Willibrordi ep. et conf. = *BHL.* 8935.

Deest prologus.

## CODEX G. B. QUART. 202

Membraneus, foliorum 23 (0m,255 × 0,174), paginis bipartitis exaratus saec. xv.

Fol. 23v, manu saec. XVI : *Iste liber pertinet ad ecclesiam Sancti Iohannis <et> Cordule in Colonia.*

1. (Fol. 1-14) Inventio SS. Cordulae et Constantiae = *BHL.* 1951.

2. (Fol. 14-18) De inventione S. Constantiae reginae virg. et mart. = *BHL.* 1929.

3. (Fol. 18-21) Quae fuerit ista Constantia regina = *BHL.* 1930.

4. (Fol. 21-23) Concordantia Cordularum et quae ex duabus nostra possit esse = *BHL.* 1952.

## CODEX G. B. QUART. 203

Chartaceus, foliorum 47 (0m, 205 × 0,141), exaratus variis manibus saec. xv.

1. (Fol. 1-11) Legenda sive historia gloriosi patris S. Remberti secundi archiep. Bremensis et conf. = *BHL.* 7258 = *BHL.* 8923.

Deest prologus.

2. (Fol. 11-18) Passio S. Ignacii = *BHL.* 4259.

3. (Fol. 20-37) Legenda B. Wilhelmi ad longum = *BHL.* 8923.

Desunt prologus et genealogia. — Reliquis omissis, des. *Alius quidam vir de civitate Castrensi a XVII demonibus est liberatus, qui se servum S. Wilhelmi ascripsit quamdiu in hac luce militavit. Et cetera miracula per S. Wilhelmum facta sunt, quae taediosa sunt scribenda cet.* Cf. *Act. SS.*, p. 471 D.

Sequuntur versus de eodem.

4. (Fol. 37v-38) Vita beatissimi Gerardi Tullensis ep.

Lectiones liturgicae, quae inc. ut *BHL.* 3431 : *Venerandus igitur..*, et des. *atque in eius electionis assensu plausibiliter insonant.*

Fol. 38-39, sequuntur responsoria metrica de eodem.

5. (Fol. 39-44v) Passio S. Kanuti regis et mart. = *BHL.* 1550. Iul. 6.

6. (Fol. 44v-46v) Vita S. Maximini Trevirorum archiep. = *BHL.* 5824.

Reliquis omissis et pagina non impleta, des. *a vicinis episcopis pontificali est excellentia sublimatus. Iamvero* | (cf. *M. G.*, p. 75, l. 20).

## CODEX G. B. QUART. 213

Membraneus, foliorum 144 (0m,218 × 0,160), paginis bipartitis exaratus saec. XIV.

Fol. 1, manu saec. XVII : *Ad conventum Coloniensem Fratrum Minorum Conventualium.*

(Fol. 1-144) Vita B. Francisci = *BHL.* 3107, 3109.

## CODEX G. B. QUART. 214

Chartaceus, foliorum 191 (0m,213 × 0,148), variis manibus exaratus saec. XV.

Fol. 1 (membr.) : *Liber Fratrum Sancte Crucis canonicorum regularium in Colonia.* Sequitur index contentorum, et, in fine : *1458.*

1. (Fol. 2-31) Vita B. Gertrudis virg. = cod. G. B. fol. 28, 2o.
2. (Fol. 31v-37) Vita S. Castoris presb. et conf. = *BHL.* 1642.
3. (Fol. 37-41v) De ortu et origine Karoli Magni imperatoris.

Inc. *Fuit quidam rex Franciae atque Theutoniae Pippinus nomine, non habens uxorem, luxuriosus valde* — Des. *Et beata Amelberga in terram Gandavensem usque ad obitum suum sanctissime conversata multis miraculis clarens ad exemplum plurimorum feliciter permansit.*

Sequitur *Narratio Francisci Petrarchae de Griseldi* et, fol. 51-54v : *Revelationes B. Richalmi abbatis* (Speciosae Vallis in Franconia). Cf. PEZ, *Thesaurus anecdotorum*, t. I, II, p. 375.

4. (Fol. 55-63) Vita S. Barbarae virg.

Inc. ut in cod. W 6, 4o. — Des. *et tollentes corpus eius Romam deduxerunt cum omni devocione et sollicitudine.*

5. (Fol. 63-64) Exemplum (de eadem) = *BHL.* 940.
6. (Fol. 64-68v) De S. Dorothea.

Inc. et des. fere ut *BHL.* 2324.

7. (Fol. 68v-124v) Vita Lidwigis virg. = *BHL.* 4923.

Adest epilogus, fere ut in *BHL.* 4925.

Sequuntur, fol. 125-150, *Revelationes dominae Elyzabeth abbatissae.* Inc. *Hic est liber viarum Dei. .*

**8.** (Fol. 150-151$^{v}$) Visio Elizabeth de resurrectione beatae Virginis matris Domini nostri Iesu Christi = *BHL.* 5355.

**9.** (Fol. 162-170$^{v}$) Epistula mag. Eckberti ab. = *BHL.* 2486.

Sequuntur, fol. 172$^{v}$-190$^{v}$, *Revelationes B. Hildegardis.*

## CODEX G. B. QUART. 246

Chartaceus, foliorum A et sign. 202 (0$^{m}$,21 × 0,14), exaratus variis manibus saec. xv.

Fol. A, manu saec. xv : *Iste liber pertinet conventui Fratrum Sancte Crucis in Colonia.* Ibidem descriptus est eadem manu index libellorum.

**1.** (Fol. 85-114) Vita B. Dominici primi fundatoris ordinis Fratrum Praedicatorum = *BHL.* 2219.

**2.** (Fol. 114-128) Adhuc aliud ex Vitas (*sic*) Fratrum Praedicatorum de eodem patre S. Dominico = *BHL.* 2223.

**3.** (Fol. 128-129$^{v}$) De quibusdam notabilibus quae contigerunt in diversis partibus Ytaliae = *BHL.* 2212 c.

Des. *et in eius oculis vermes amplius non fuerunt.*

**4.** (Fol. 129$^{v}$-131$^{v}$) Item de translatione eiusdem.

Inc. *Post transitum venerabilis patris Dominici a multiplicandis miraculis per eius merita divina potentia incessanter non destitit* — Des. *quicquam subriperet circumdabant. Hi omnes testes... Amen.*

**5.** (Fol. 132-191$^{v}$) Vita B. Francisci primicerii et fundatoris ordinis Fratrum Minorum = *BHL.* 3107, 3109.

**6.** (Fol. 191$^{v}$-193$^{v}$) Sequitur revelatio quaedam = *BHL.* 3135.

**7.** (Fol. 193$^{v}$-194) Sequitur exemplum de caeco. De quodam iniuste caecato et sanato.

Inc. *Venerabilibus et in Christo dilectis fratribus... frater Iheronimus, ordinis Fratrum Minorum generalis minister... Quia sicut attestante angelo b. Thobiae... Nam cum quidam apud Assisium captus esset* — Des. *et in legenda inter miracula sancti scribi.*

**8.** (Fol. 194$^{v}$-198$^{v}$) Vita S. Clarae virg.

Inc. ut *BHL.* 1817 m, quam edidit M. BIHL, in *Archivo Franciscano historico*, t. VII (1914), p. 52-54. — Des. *caelesti perfruamur habundantia, praestante eodem Domino... Amen.*

## CODEX G. B. QUART. 253

Chartaceus, foliorum A, B (membr.) et 184 ($0^m$,21 × 0,14), variis manibus exaratus saec. xv.

Fol. B, manu saec. xv : *Liber Fratrum Sancte Crucis in Colonia.* Sequitur index libellorum.

**1.** (Fol. 70-76$^v$) Passio B. Margaretae virg. et mart. gloriosae = *BHL.* 5303.

Praemissus est prologus de nomine, qui inc. ut *BHL.* 5309.

**2.** (Fol. 77-78) Exemplum de S. Margareta virg. et preciosa mart.

Inc. *Quanta autem laude et praeconio praedicanda... Fuit mulier quaedam quae divino timore neglecto et castitatis pudicitiaeque cingulo abiecto...*

**3.** (Fol. 78$^v$-87) Vita et Passio B. Barbarae virg. et mart. gloriosae.

Inc. *Erat olim in partibus Tusciae, Maximiano principe gubernaculis imperii praesidente, vir quidam, genere clarus, famosus divitiis, nomine Dyoscorus* — Des. *Sane vir valentissimus Valentinus... sepelivit. Ubi plurima fiunt miracula.* Cf. *BHL.* 915.

**4.** (Fol. 87-92) Miracula S. Barbarae virg. et mart. = *BHL.* 929, 930, 960, 940, 957, 958, 959, 953.

Paucis mutatis et praemisso brevi prologo, qui inc. *Visa sunt de beata virgine Barbara signa quam plurima...*

**5.** (Fol. 92-96$^v$) Vita et Passio S. Barbarae secundum a(liu)m.

Inc. *Ad laudem et gloriam omnipotentis Dei... Fuit itaque in civitate Solis temporibus Maximiani imperatoris vir quidam Dyoscorus nomine, dives valde* — Des. *Erat autem non longe christianus quidam venerabilis presbyter Valentinus nomine... Multa quoque ibidem quo passa est et alibi signa per ipsam facta sunt, praestante Domino...*

**6.** (Fol. 96$^v$-121) Passio B. Katherinae virg. et mart. = *BHL.* 1663.

**7.** (Fol. 121-131) Passio Crisanti et Dariae martyrum beatorum = *BHL.* 1787.

Deest prologus.

**8.** (Fol. 131-134) Passio B. Albani Anglorum prothomart., qui et Albinus dicitur,cuius reliquiae Coloniae requiescunt apud Sanctum Panthaleonem.

Inc. ut *BHL.* 206. Des. *et religionis magister et passionis collega beati Albani Anglorum prothomartiris migravit ad Dominum, cui est honor...*

**9.** (Fol. 134-135) De inventione S. Albani mart.

Inc. *Elapsis igitur annorum curriculis ab illo tempore usque ad tempora illustrissimi Anglorum regis Offae* — Des. *felix semper susciperet incrementum, ad honorem...*

**10.** (Fol. 135-135$^{v}$) De translatione et miraculis quibusdam S. Albani mart.

Inc. Translatio : *Notandum quod reliquiae S. Albini, qui alias dicitur Albanus, primo translatae fuerunt a beato Germano episcopo a Britannia in urbem Romanam, et postea per imperatricem Theophanu, imperatoris Ottonis tercii matrem, a Roma Coloniam, requiescentes apud Sanctum Panthaleonem ordinis sancti Benedicti...* Inc. Miracula : *Item a dominica die ante festum Nativitatis beati Iohannis Baptistae anno Domini M$^{o}$CCC$^{o}$XXVII$^{o}$ usque ad annum millesimum trecentesimum XXX$^{m}$ eius reliquiae sanctae et venerandae publice ostendebantur* — Des. *testimonio multorum fide dignorum et totius civitatis Coloniensis.*

**11.** (Fol. 136-138) De S. Reynoldo pio mart., cuius reliquiae quiescunt Tremoniae = *BHL.* 7110.

**12.** (Fol. 140-181) Revelationes S. Mechtildis.

Praemissa est brevis narratio, quae inc. ut *BHL.* 5860.

## CODEX G. B. OCTAV. 3

Chartaceus, foliorum A et 282 (0$^{m}$,135 × 0,100), variis manibus exaratus saec. XV.

Erat olim *Ad bibliothecam F. F. Minorum Conv. Coloniae* (nota impressa). Fol. A, index contentorum.

A fol. 20$^{v}$ ad 73, leguntur excerpta varia de S. Elisabeth, lantgravia Thuringiae : *Incipit commemoratio quaedam, capitulatio seu summatio in Vitam beatae et illustris dominae lantgraviae Thuringiae, quondam Hassiae ac Saxoniae principissae, Elyzabeth gloriosae, quam descripsit frater Theodericus ordinis Praedicatorum, sexagenarius, ut ipse testatur in prologo, recolligens ex diversis scriptis, videlicet ex quodam libello de dictis quatuor ancillarum ipsius confecto necnon litera magistri Conradi de Marpurch.*

**1.** (Fol. 76-158$^{v}$) Vita Lydewigis virg. = *BHL.* 4927.

**2.** (Fol. 160-180$^{v}$) Vita B. Cristinae de op<p>ido S. Trudonis de Hasbania = *BHL.* 1746.

Fol. 183-188, Homilia de S. Barbara.

**3.** (Fol. 188-218) Hystoria beatissimae virg. et mart. Christi Barbarae = *BHL.* 920.

**4.** (Fol. 218-224) De translatione beatissimae virg. et mart. Christi Barbarae = *BHL.* 926.

**5.** (Fol. 224-248v) Miracula B. Barbarae = *BHL.* 932-950, 929 et 930 (epit.), 960, 957-959.

Sequitur « Ymnus » seu « oda panegyrica » et alia quaedam ad cultum S. Barbarae pertinentia. Fol. 254 : *Scripta sunt haec... anno Domini M°CCCC°XXXVII° in iulio.*

**6.** (Fol. 258-263) Passio S. Barbarae virg. et mart. = *BHL.* 913.

**7.** (Fol. 263-263v) Exemplum = *BHL.* 940.

**8.** (Fol. 263v-264) Aliud miraculum = *BHL.* 950.

**9.** (Fol. 264v-265) Item aliud = *BHL.* 941.

**10.** (Fol. 268-277v) De S. Karolo imperatore.

Inc. ut *BHL.* 1604, lib. I. — Des. *posito super cadavere sudario Domini, cui est honor.* Cf. RAUSCHEN, p. 66, l. 21.

**11.** (Fol. 279-281) De S. Conrado ep. = *BHL.* 1919.

## CODEX G. B. OCTAV. 50

Membraneus, foliorum 12 (0m,142 × 0,103), olim sign. CLXXIIII-CLXXXV, exaratus saec. XIV.

Fol. 1, manu saec. XIX : *Ex bibliotheca Crucifer(orum).* Codicem complet :

(Fol. 1-12) Liber de miraculis B. Mariae virg. = *Mir. BVM.* 1772, 1385, 1384, 132, 357, 155, 1212, 1089, 1370, 32, 259, 1265, 1565, 1264, 1234, 668, 728.

Inc. 1m :

*Virgo fuit quaedam meretrix* (legas *metrice*) *quam plenius edam...*

Haec est series Miraculorum quam recensuit A. MUSSAFIA in *Studien zu den mittelalterlichen Marienlegenden,* III, p. 7-13. Ultimum tamen Miraculum (n. 1427) in nostro codice deest.

## CODEX G. B. OCTAV. 62

Chartaceus, foliorum A et 261 (0m,140 × 0,102), exaratus saec. XV et XVI.

Fol. Av : *Pertinet Fratribus S. Crucis in Steynhuys iuxta Bienborch in terra Montensi.* Continet, manu saec. XV exaratum :

(Fol. 252-261) Exemplum Udonis episcopi Meidenborchensis = *BHL.* 5762.

## CODEX G. B. OCTAV. 76

Chartaceus, intermixtis aliquot membranis, foliorum 187 ($0^m$,15 × 0,10) exaratus saec. XV.

Fol. 1, manu saec. XV : *Iste libellus pertinet fratribus sancte Crucis in Colonia.*

(Fol. $107^v$-$113^v$) Miraculum de Udone episcopo = *BHL.* 5762.

## CODEX G. B. OCTAV. 124

Chartaceus, foliorum 208 ($0^m$,14 × 0,11), paginis bipartitis exaratus saec. XV.

(Fol. 79-115) Visio Tondali.

Ed. A. WAGNER, *Visio Tnugdali*, Erlangen, 1882.

## CODEX CHRON. U. DARST. 263 (olim G. B. quart. 269)

Chartaceus, foliorum 16 ($0^m$,206 × 0,145), exaratus saec. XV.

1. (Fol. 1-15) Vita gloriosae reginae Mathildis = *BHL.* 5684.

Sequitur, fol. 15-$15^v$, *De constructione monasterii Sancti Panthaleonis, cuius fundator Bruno archiepiscopus Coloniensis ecclesiae exstitit.* LACOMBLET, *Urkundenbuch zur Geschichte des Niederrheins*, I, n. 106.

2. (Fol. $15^v$-$16^v$) <Carmen de S. Brunone.>

Epilogus ad Vitam *BHL.* 1469. Confer codicem Chron. u. Darst. 263 a.

## CODEX CHRON. U. DARST. 263 a (olim G. B. quart. 88)

Chartaceus, foliorum 30 ($0^m$,206 × 0,145), exaratus saec. XV.

1. (Fol. 1-23) Vita domni Brunonis Coloniensis archiep. = *BHL.* 1468.

Fol. $23^v$-24, descriptum est « Testamentum domni Brunonis ecclesiae Sanctae Caeciliae ». LACOMBLET, I, n. 105.

2. (Fol. 25-$29^v$) <Vita S. Brunonis Coloniensis archiep.> = *BHL.* 1469.

Deest carmen. Confer codicem Chron. u. Darst. 263.

## APPENDIX

### I. Miracula S. Gaugerici

(ex cod. W. 163, fol. 141v-142 ; vid. supra, p. 143)

**1.** Post excessum autem beati Gaugerici successit in sede pontificali Cameracensis ecclesiae Bertoaldus ex Francorum praecelsae nobilitatis prosapia, vir apostolicus ac dote virtutum praeclarus. Qui, cum amore ac veneratione sacratissimi viri ductus in cubiculo lectuli eius, unde sanctam ad caelos animam emisit, <.....>[1], atque inibi aliquot noctibus pausaret, apparuit illi sacer Gaugericus per visionem intempestae noctis silentio, eumque huiusmodi verbis blande ac leniter alloquens, dixit : « Ut quid, mi frater carissime, ita in me facere voluisti ut cubiculum lectuli mei possidens, exturbato mei thori lecto, tuum inibi voluisti ponere stratum ? Hortor et obsecro te ut, servato caritatis vinculo, si me propitium habere vis in futuro, lectulum tuum eodem de loco educi facias atque meae pausationis lectum loco suo restituens ita in mei memoriam manere permittas. » Unde vir Domini Bertoaldus, mox ut evigilare potuit, certior factus, absque mora sancti viri monita non spernendo implere desiderans, quantocius lectum suum expellens venerandumque beati Gaugerici quasi a sordibus habitaculum mundans, lectum quoque eius suo loco restituit atque in eodem loco altare statuit, pignoribusque sanctorum positis, divinis cultibus, prout decebat, dedicavit ; ubi usque hodie celebratio sancta peragitur, immo reverenter inibi ac indesinenter cotidie Deo vota solvuntur.

**2.** Procedente igitur tempore, cum in die sacra eius memoria cultu dignissimo frequentaretur, necnon ex munificentia multorum fidelium collatio munerum ecclesiae, in qua vir Domini Gaugericus tumulatus est, celebris fieret, coepit locus ille insigniter florere bonorumque animos gaudio multo replere. Sed unde boni meliores efficiuntur, inde frequenter pravi caecitate mentis suae perversiores fiunt. Nam quadam nocte, quiescentibus cunctis, cum etiam aedituus templi illius, Baudigisilus nomine, gravi sopore premeretur, fur quidam Launericus, nec laude dignus, basilicam illam ingressus

[1] *Supplendum videtur :* loco huius suum lectum collocasset, *vel aliquid simile.* Cf. *Act. SS.*, Aug. t. II, p. 689D.

instinctu diabolico sacratissimi viri sepulch<r>um vispillionum pessimus spoliare cupiebat, ut animarum redemptio scelerati viri luchrum mortiferum fieret et ad tempus florens in aeternum marcescens aeternae morti addictus poenas lueret. Sed ut omnipotens Dominus merita servi sui ostenderet, idem vir Domini Gaugericus ianitori suo per visum apparere dignatur : « Surge », inquit, « velocique cursu aecclesiam tibi commissam pete, quoniam memoria mea a latronibus direptione nefanda appetitur. » Qui mox evigilans surrexit, ad basilicam festinanter ingressus, furem iuxta verbum viri Dei repperit et quae iam furto rapta volebat auferre, recepit. Misericordia tamen motus liberum abire permisit, dans ei ratum consilium, quatinus beati Quintini martyris limen adiret et suo sceleri ignoscenda rogaret. Quod ut fecit, et praesentibus poenis est subtractus et forsan a morte perpetua liberatus, adiuvante Domino nostro Iesu Christo, qui cum Patre et Spiritu sancto vivit et regnat per omnia saecula saeculorum. Amen.

**Finit de sancto Gaugerico pontifice.**

## II. Passio SS. Victoris et Coronae et Translatio Aquisgranum

(ex cod. W. 164, fol. 270v-272 ; vid. supra, p. 150).

**Sermo de passione sanctorum martyrum Coronae et Victoris.**

**1**. Domino ac redemptore nostro pro mundi totius salute passo, palma etiam victrici deifica, ut creditur, ascensione regresso, crucem suam imitari quam plures satagebant. Locus quippe qui ab angelis reluctantibus est devastatus, qui et adhuc restituendus, per nimios vitae huius labores praemia recepturi festinabant [1]. In quorum collegio sancta Dei martyr Corona non minimo mundum mutans cruciatu effulsit, sponsi etiam caelestis dotem perpetuam accepit.

**2**. Igitur sub Antonino Romanae rei publicae principe, feralis odii rugitu maximo fulgurante, edictum exiit, si quis Christum confitendo deorum vanis [2] resisteret, mortis iudicio quasi culpa sceleris palam victus subiaceret. Ea scilicet tempestate sic generaliter orbe

[1] *ita cod.* — [2] phanis *ante corr.* ; *an legendum* fanis ?

descripto, praeses quidam Cirinus nomine, Italiae partes undique secus ore lupino scrutatus, ad urbem quandam Utricolam est directus. Hic, si quem de christianis inveniret cautius inquirendo, Victorem quendam orthodoxum Dei cultorem arripuit. Hunc etiam ut in sua planius legitur historia, variis tortum cruciatibus ab hoc redemptum aevo se vicisse, Christum induisse victus ipse cognovit.

**3.** Illo igitur in palacium adducto, stante ecclesia, ut bellantium est mos, in medio, Corona quaedam noviter nupta, melioris quidem sponsi thalamo futura, Victoris certamen intendens, coronas duas caelitus emissas aspexit, quarum unam Victoris, suo alteram capiti apponendam divinitus intellexit. Quid mirum? De Victore etiam omni modo Dei culturae si auditur, dum qui Deum nec novit accipitur, qui nec desiderat ab eo quasi nolens vocatus aeterni gaudii galea confortatur [1]. Corona ergo Deum adhuc nesciens coronatur, sponsa eius annotatur ; sed hoc magnum praebente praesidium, quamvis crismatis filia non esset, vana quam plura respuit, serie ac veracibus primae iuventutis floribus anhelavit.

**4.** Ea igitur die eoque momento quasi in ictu oculi conversa, clamavit : « Praeses inique, quid persequeris? Factorem tuum non sentis? Supplicia quae minaris non sunt nostra, sed tua. Salus nobis, dum impendis ; fulgur tibi aestuans, si permanebis. » Praeses haec audiens indignatus, qui de populo talis clamor exiret inquirit. Cognito clamore, Coronam vocat, cuius sit professionis interrogat. Haec inducias quaesivit, non ut martyrium fugeret, verum antea baptismum divinum acciperet. Sequente igitur die, mane primo a Victore est baptizata et statim etiam praesidis aspectui praesentata. Ille, formae eius misertus, diis ut offerret suasit, totius suae possessionis dimidium promisit ; sin autem resisteret, variis et maximis tormentorum cruciatibus interiret. Haec Deum, ut merito, praeponens, respondit : « Dii tui sunt symulachra muta et vana, de terra manu facta, sibi prodesse non valentia. Deus autem deorum meus est Deus, non mutus, quia quod dicitur ab eo datur, quod anima movetur ab eo motum illuminatur [2]. Huius gratia et praemium si accipitur, in saecula saeculorum possidetur. » Praeses tali ratione sanctam Dei athletam acriter cannabinis funibus ligatam flagris caedi praecepit, sicque minus proficiens mamillis cruciari assignavit. Incisis autem, pro sanguine lac effudit.

[1] *locus utique corruptus.* — [2] *ita cod.*

5. His ita peractis, carceri imposita, hiis tamen induciis quid ab ea esset agendum, dum praedestinaret, iniunxit procreatori [1]. Sequenti itaque die, digitos in ungulis lateribus infigi, hac effecta passione, cutem totam enervari, eodem etiam martirii genere indito iussit torqueri. Dei autem providentia nulla adhuc in eius cute plaga potuit videri. Torquetur, tunditur, flagellatur, exuritur, et distensis membris crescebat corpus ad poenam. Imprimuntur ardentes pectori laminae et liquefactis inter ipsas candentes ferri acies liquor guttis flamma [2] stridente respergitur, vulnera vulneribus imprimuntur et supra tormenta desaeviunt. Lateres ignibus aspersi crepitantibus minutis membris dissiliunt. Ad haec omnis utriusque sexus conventus merita miseratione motus aiebat : « Quid haec talis perpetravit facinoris, ut haec pateretur? Iniuste facis, praeses. Dimitte eam [3]. Deus eius verus est ; quem et nos adorabimus ». In illa itaque hora fere quinque millia crediderunt Christo ; baptizati, passi sunt in Domino.

6. His et talibus Cyrinus acriter motus sanctam Dei martyrem inter duas palmas terrae a supremis protentas media parte corporis iussit alligari sicque vitae eius finem consummari. Haec ergo tali diutius labore volvi rennuens, Christo Deo animam commendans, ramis reluctantibus scissa perpetuum promeruit regnum. Omnis, hoc facto, populus sanctum corpus aromatibus conditum antiquae civitati Utricolae apportarunt ; ibi etiam iuxta Leopardum pretiosum martyrem in cripta involuta sepelierunt.

7. Itinere eodem mulier quaedam Lucina filium nuper mortuum, Lozinium nomine, sepulturae apportavit, flens etiam dolensque, multo comitante planctu ; eiusdem athletae meritis redivivum sensit, laeta reduxit, se cum prole baptizavit ; caeli quippe praemium bonam post conversationem promeruit. Alius, daemone arreptus, mutus et caecus, ex omni perditionis genere liberatus est. Tertius, leprosus et claudus, curatur. Varius errantium populus celeri conversione salvatur.

8. Multo ergo postea annorum labente curriculo, Ottone primo Romanorum imperatore filioque eius univoco felici obitu viam universae carnis ingressis [4], regnum Italiae quasi sine rege et gubernatore viluit. Ecclesia quoque suae ius potestatis nimia raptorum vi compulsa perdidit, non ut omnino regem non haberet, sed quia

[1] *ita cod.* — [2] flamina *cod.* — [3] *add. al. man.* — [4] ingressus *cod.*

rex tertius et in ipso patris obitu natus, primis etiam fere sedecim annis illud non visitaret, coronam etiam Romani imperii adhuc non acciperet. Illo igitur tempore rex idem Otto aviti princeps solii regno Ytaliorum advenit. Papiae rex electus, non ibi tunc, quia Aquis prius, quod Galliae caput est, consecratus Romae sedem direxit. Episcopatus et ecclesias, quod sua neglexit pueritia, regni etiam absentia, antecessorum videlicet quam plurium destruxit negligentia, restauravit. Romae ergo Sancti Petri oratorio a Gregorio papa venerabili et quarto, qui et Bruno antea est vocatus, quem de sua prosapia huc ipse omnibus rite perfectis, reditu Utricolae, qua eadem sanctorum corpora quasi vili loco et ob id quod praescriptum est devastato, erant condita, vero revelationis duce angelo pervenit [1]. Hic, quasi divino ammonitus iussu, corpora reservavit. Aquis etiam grani palacii [2] adduxit; ibi multo honore Sanctae Mariae capella a Carulo piissimo constructa totius eiusdem regionis clero singulis sunt altaribus condita. Hic igitur adhuc, Dei annuente gratia, multa salutis praestantur miracula, largiente Domino, qui <vivit> et regnat in saecula saeculorum. Amen.

## INDEX SANCTORUM


Acacius primicerius et soc. 10.000 crucifixi 141[1], 147[31], 157[28], 158[14], 168 cod. 300.
Adalbertus diac. Egmond. 147[35].
Aegidius ab. in Occitania 165[38].
Afra, Hilaria, Digna, Eumenia, Euprepia mm. August. Vindel. 158[10].
Agape, Chionia et Irene vv. mm. 182[1].
Agilolfus ep. m. Colon. 166[19].
Agnes v. m. 168 cod. 20[1], [2], 169[1].
Agritius ep. Treverensis 172[18].
Albanus rex Ungar. ficticius m. 176[52].
Albanus, Amphibalus et soc. mm. Verulamii 147[32], 158[15], 189[8], 190[9,10].
Albertus Magnus 181 cod. 118.
Alexander m. Lugduni 150[63].
Alexander p., Eventius, Theodulus, Hermes et Quirinus mm. Rom. 145[9], 164[34].
Alexius conf. 168 cod. 300, 175[49].
Amandus ep. Traiectensis 144[22].
Ambrosius ep. Mediol. 143[14].
Amor conf. cultus Belisiae 154[41].
Anastasia m. in insula Palmaria 182[1].
Anatolia m. in dioec. Reat. 183[16].
Andreas ap. 163[6], [7], 183 cod. 165.
Angela de Fulginio vid. 160[2].
Anna mater B. M. V. 143[6], 149[58], 185[2].
Anno ep. Coloniensis 157[2], 166[13].
Anselmus ep. Cantuar. 177 cod. 95[1].
Anthimus pr., Sisinnius diac., Pinianus et Lucina et soc. mm. 150[72].
Antiochena quaedam virgo m. 157[1].
Antonius de Padua 146[26].
Antonius ab. in Theb. 159[2], [3], 160[4-6].
Aper ep. Tullensis 155[58], 174[37].
Apollinaris ep. Ravenn. 168 cod. 300.


[1] *ita cod.* — [2] *ita cod.*

Apollonia v. m. Romae 159[23].
Arbogastus ep. Argentin. 174[35].
Arnoldus conf. Iuliac. 167[2], 175[39].
Athanasius ep. Alex. 174[33].
Augustinus ep. Hippon. 143[3], 176[62].
Avitus conf. Aurelian. 147[28].
Barbara v. m. Nicomed. 141[4], 157[3], 167 cod. 300, 176[57], 187[4, 5], 189[3-5], 190[2-4], 191[5-9].
Barnabas ap. 146[23], 163[19].
Bartholomaeus ap. 163[13].
Basilides et soc. mm. Rom. 146[25].
Bavo conf. Gand. 144[23], 153[20].
Beatus pr. Vindoc. 150[72].
Benedicta v. m. Laudun. 153[26].
Benedictus ab. Casin. 142 cod. 34, 149[52], 177 cod. 102[2].
Benignus m. Divion. 155[50].
Bernardus ab. Clarevall. 171[12].
Bibianus ep. Santon. 155[57].
Bonifatius ep. Mogunt. m. 146[21], 151[84], 182[7].
Bonifatius m. Tarsi 151[81].
Briccius ep. Turon. 142[5].
Bruno ep. Colon. 192 cod. 263[2], cod. 263a[1], [2].
Burchardus ep. Wirziburg. 149[54], 165[37].
Caecilia v. m. Rom. 156[14], 176[55].
Caesarius diac. et Iulianus pr. mm. Terracin. 155[49].
Callistus p., Calepodius pr. et soc. mm. Rom. 153[32].
Cantius, Cantianus et Cantianilla mm. 151[79].
Canutus IV rex Daniae m. 187 cod. 203[5].
Carileffus ab. Anisol. 148[44].
Carolus Magnus imp. 170[1], [3], 185[9], 187[3], 191[10].
Carthusiani mm. in Anglia 185 cod. 197[1].
Castor pr. Confluent. 187[2].
Catharina v. m. Alex. 141[5, 6], 156[21, 22], 169[9], 176[56], 181[1], 183 cod. 165, 189[6].
Christina Mirabilis v. 190[2].
Christophorus m. 166[1].
Chrysanthus et Daria mm. Rom. 157[27], 189[7].
Chrysogonus m. Aquil. 156[20], 167 cod. 300, 182[1].
Clara v. Assis. 141[7], 188 cod. 246[3].
Clemens I p. 156[19], 182[11].
Clemens ep. Mett. 174[36].
Columba v. m. apud Senon. 182[6].
Columbanus ab. Luxov. 156[13].
Concordius pr. m. Spolet. 175[45].
Conradus ep. Constant. 176[59], 191[11].
Conradus (*al.* Cuno) ep. Trever. 172[15].
Constantia soc. S. Ursulae 186 cod. 202[1-3].
Cordula v. m. 186 cod. 202[1], [4].
Cornelius p. m. 152[5], 164[29].
Corona m. *Vid.* Victor.
Coronati Quattuor mm. 155[53].
Cosmas et Damianus mm. 152[15].
Crispinus et Crispinianus mm. 154[46].
Cunera v. m. 148[46], 180 cod. 108[3], [4].
Cunibertus ep. 155[4], 159[22], 165[4].
Cyprianus ep. Carthagin. m. 152[4], 164[30-32].
Cyprianus, Iustina et Theoctistus mm. 152[14].
Dionysius ep. Paris., Rusticus et Eleutherius mm. 153[27, 29], 170[2-4].
Dominicus fund. O. P. 179 cod. 70[2], 188[1-4].
Domninus m. in ducatu Parm. 153[30].
Dormientes Septem Ephesi mm. 147[29], 168 cod. 300.
Dormientes Septem monachi in Maiori Monasterio 166[16], 178[3].
Dorothea v. m. Caesar. Cappad. 187 cod. 214[6].
Dorothea v. et Theophilus mm. 159[24].
Dunstanus ep. Cantuar. 151[33], 177 cod. 95[2].
Ebregiselus (*al.* Evergislus) ep. Colon. 159[21], 168 cod. 3[2].
Edmundus Rich. ep. Cantuar. 156[10].
Eleutherius ep. Tornac. 171[7].
Eligius ep. Noviom. 171[10], 174[36].
Eliphius m. Tulli Leucorum 159[19].
Elisabeth abb. Schonaug. 188[9].
Elisabeth landgr. Thuring. 156[16], [17], 167 cod. 300, 169 cod. 28[6], [7], 176[60], [61], 190 cod. 3.

Elzearius de Sabrano 171[13].
Epipodius m. Lugduni 150[62].
Erasmus ep. m. in Campania 151[80], 158[11], 170[6].
Erminus ep. et ab. Lob. 143[10], 150[64].
Eucharius, Valerius et Maternus epp. 166[18], 182[13].
Eugenia, Protus et Hyacinthus mm. Rom. 182[2].
Eulalia v. m. Emerit. 183[15].
Euphemia v. m. Chalced. 182[10].
Euphrasia v. in Theb. 176[50].
Eusebius m. in Palaest. 155[51].
Eustachius (*al.* Placidus), Theopiste uxor et filii mm. 155[55], 176[54].
Eustorgius ep. Mediol. 163[20].
Eutropius ep. Sancton. 160[67].
Evergislus. *Vid.* Ebregiselus.
Ewaldi duo 153[22], 158[17].
Fausta et Evilasius mm. Cyzici 152[11].
Felicitas cum septem filiis mm. Rom. 149[51].
Ferreolus tribunus m. Vienn. 152[10].
Fides v., Caprasius, Primus et Felicianus mm. Aginni 153[23].
Fides, Spes, Caritas et earum mater Sophia mm. 148[47].
Florentius ep. Argentorat. 153[28],175[37].
Florianus m. Laureaci 150[70].
Franciscus Assisiensis 179 cod. 70[1], 187 cod. 213, 188[5], [6].
Fridericus ep. Traiect. 174[28].
Furseus ab. Latiniac. 144[21].
Fuscianus, Victoricus et Gentianus mm. 171[9].
Gallicanus, Iohannes et Paulus mm. 147[36].
Gallus ab. in Alamannia 153[33].
Gaugericus ep. Camerac. 143[16], [17].
Geminianus m. 147[38].
Geminianus ep. Mutin. 157[1].
Gengulfus m. Varennis 146[12].
Genovefa v. Paris. 153[35].
Georgius m. 150[61].
Gerardus ep. Tullensis 186 cod. 203[4].
Gereon et soc. mm. 153[31], 181 cod. 128.
Germanus ep. Autisiodor. 144[25], [26].
Germanus ep. Paris. 143[15].
Gertrudis abb. Nivial. 158[9], 164[24],169[2], 187[1].
Gervasius et Protasius mm. 145[5], 147[29], 168 cod. 1.
Gilbertus de Sempringham pr. 173[23].
Goar pr. in dioec. Trever. 149[57],175[48].
Godefridus com. Capenberg., 167[1].
Godehardus ep. Hildesheim. 160[68].
Gordianus m. Rom., Marina coniux et Ianuarius 146[11].
Gregorius Magnus 143[1], 161 cod. 174, 178[1].
Gregorius pr. m. Spolet. 158[6], 187[14].
Gregorius ab. Porcet. 156[8].
Hadelinus conf. 144[30].
Hadrianus et soc. mm. Nicomed. 176[53].
Hedwigis ducissa 175[42].
Helena imp. 172[13], 180 cod. 108[2].
Heribertus ep. Colon. 158[8].
Hermagoras ep. Aquil. m. 156[23].
Hermannus Ioseph conf. Steinfeld., O.Praem. 167 cod. 293.
Hesychius. *Vid.* Romanus.
Hieronymus pr. 152[18], 169 cod. 207, 180 cod. 85[1-3], 183 cod. 174, 184 cod. 176[1-3].
Hilarius ep. Pictav. 144[18-20].
Hildegardis abb. prope Bing. 188[9].
Himerius erem. Susingensis 154[36].
Hucbertus ep. Leodiensis 143[12], [13].
Iacobus Maior ap. 163[11].
Iacobus Minor ap. 145[7], 163[8].
Ianuarius. *Vid.* Gordianus.
Iesus Christus. — Crucis Exaltatio 151[2], 164[29], [33]. — Crucis Inventio 145[10], 168 cod. 1, 184 cod. 192[1]. — Imago Berytensis 151[3], 163[21], 166[2], 184 cod. 192[3]. — Imago CPtana 184[4]. — Imago Lucensis 184 cod. 192[2]. — Sanguis 185[10].
Ignatius ep. Antioch. m. 186 cod. 203[3].
Iohannes evang. 163[3], 171[2], 176[63], 182[3], [4].
Iohannes et Paulus. *Vid.* Gallicanus.
Irenaeus ep. Lugdun. m. 174[34].
Iudocus pr. erem. 175[46], [47].

Iuliana priorissa Montis Cornelii 160[1].
Iulianus, Basilissa et soc. mm. 172[6].
Iustus. *Vid.* Photinus.
Iustus puer Autisiodor. m. 154[37].
Ivo Trecor. pr. 162 cod. 261[1].
Kilianus ep. et soc. mm. Herbipoli 149[50], [53], [54], 164[36].
Lambertus ep. Traiect. 152[7].
Lebuinus (Liafwinus) pr. Daventriae 147[33], [34].
Legenda aurea 157[1].
Leo I p. 159[18].
Leoba abb. Biscofesheim. 152[16].
Leodegarius ep. Augustodun. 153[21].
Leonardus conf. Nobiliac. 155[52].
Liborius ep. Cenomann. 174[30], [31].
Lidwigis seu Lidwina v. Schiedam. 187[7], 190[1].
Lifardus ab. Magdun. 162[2-4].
Liudgerus ep. Monaster. 169[3], 185 cod. 201[1], 186 cod. 201[2].
Liuthardus (*al.* Luchardus) comes Cliviae 175[38].
Lucas evang. 153[34].
Livinus ep. m. 155[5].
Luchardus. *Vid.* Liuthardus.
Luceia m. Rom. 147[38].
Lucia et Geminianus mm. Rom. 152[6].
Ludovicus ep. Tolos. 173[17], [18].
Macarius dictus Romanus 156[15].
Machutus seu Maclovius ep. Alet. 143[6], 156[9].
Magi Tres 162 cod. 239, 163[20], 176[58].
Malachias ep. Armac. 171[11].
Marcellinus pr., Petrus diac. et soc. mm. Rom. 146[20].
Marcus evang. 145[3], [4], 163[17].
Margarita. *Vid.* Pelagia.
Margarita seu Marina v. m. Antioch. 141[2], 149[58], 165[39], 189[1], [2].
Margarita v. inclusa Magdeburgi 160[3].
Maria Deipara 171[1]. — Assumptio 168[4], 188 cod. 214[8]. — Conceptio 157[4], [5]. — Exempla 171[3]. — Imago in Saidnaia 184[5]. — Miracula 157[24], 168 cod. 300, 173[22], 181 cod. 112, 184[6-8], 191 cod. 50. — Nativitas 163[22], 169 cod. 20[6].
Maria Aegyptiaca 161 cod. 222.
Maria Magdalena 159 cod. 166, 161[1-4].
Marina. *Vid.* Gordianus.
Martialis ep. Lemovic. 148[43], 164[23].
Martina v. m. Rom. 175[44].
Martinus I p. 155[2].
Martinus ep. Turon. 142[1-4], 155[3], 165[1-10], 166[14-17], 178[4-8], 179[9].
Martyres Angli. *Vid.* Carthusiani.
Martyrum 10.000. *Vid.* Acacius.
Mathildis reg. 192 cod. 263[1].
Matthaeus ap. 152[9], 163[14].
Matthias ap. 163[16].
Maturus. *Vid.* Photinus.
Mauritius et soc. mm. Agaun. 152[9], 191 cod. 62, 192 cod. 76.
Maurus Afer m. Rom. 156[18].
Maurus disc. S. Benedicti 162[5].
Maximinus ep. Trever. 151[76], [77], 170[5], 172[14], 187 cod. 203[6].
Maximus levita m. Aquil. 154[38].
Mechtildis de Hackeborn 190[12].
Medardus ep. Noviom. 148[45].
Michael archang. 152[17].
Nazarius et Celsus mm. Mediol. 147[29].
Nereus, Achilleus et soc. mm. 146[13].
Nicasius ep. Remensis 171[8].
Nicolaus ep. Myr. 144[27], [28], 164[35], 166[12], 181[2], [3].
Nicomedes pr. m. Romae 146[18].
Noitburgis v. Colon. 155[7].
Odilia abb. Hohenburg. 176[51].
Odulfus pr. 146[24].
Otmarus ab. Sangall. 155[56].
Pamphilus ep. Sulmon. et Corfin. 160[46].
Pancratius m. Rom. 146[14].
Pantaleon m. Nicomed. 158[16], 164[25], [26].
Patres Italici 142 cod. 34.
Patroclus m. Trecis 168 cod. 300.
Paula vid. Rom. 183 cod. 161.
Paulus ap. 148[42], 163[5], 172[5].
Paulus Thebaeus 159[1], 160[6].
Pelagia (*al.* Margareta) paenit. 157[25].
Petronilla et Felicula 146[18].
Petrus ap. 148[41], 156[19], 163[4], 164[27], 172[4].
Petrus et Paulus app. 147[40], 162 cod. 320[1], 163[3], 168[3], [5].

Petrus, Andreas, Paulus et Dionysia mm. Lampsaci 151[75].
Philippus ap. 145[6], 163[12].
Photinus ep. Lugdun., Iustus et Maturus mm. 150[65].
Pinianus et Lucina. *Vid.* Anthimus.
Placidus disc. S. Benedicti 177 cod. 102[1].
Polycarpus ep. m. 168 cod. 300.
Polychronius ep. Babylon. 168 cod. 300.
Pontianus m. Spoleti 168 cod. 300.
Potentinus patronus Steinfeld. 147[30].
Primus et Felicianus mm. Rom.146[22].
Prisca v. m. Rom. 158[7].
Processus et Martinianus mm. 148[48].
Quintinus m. Viromand. 154[48].
Quiriacus (Iudas) ep. m. Hierosol. 160[69].
Quirinus tribunus m. Rom. 158[12].
Radbodus ep. Traiect. 174[29].
Reinoldus fil. Haimonis m. et mon. Colon. 166[10], [21], 190[11].
Remaclus ep. 143[4], [5], 173[25].
Rembertus ep. Bremensis 186 cod. 203[1].
Remigius ep. Remensis 143[11], 153[19].
Reparata v. m. Caesar. 153[25].
Robertus ab. Molism. 173[16].
Romanus mon., Barulas puer et Hesychius mm. Antioch. 156[12].
Sabas ab. in Palaest. 173[20].
Sabinus ep. et soc. mm. Spolet. 182[5].
Salvius ep. et Superius mm. prope Valencenas 147[37], 174[32].
Saturnina v. m. 175[43].
Saturninus ep. Tolos. 157[26].
Schetzelo erem. 142 cod. 153.
Sergius et Bacchus mm. 153[24].
Servatius ep. Tungrensis 143[2], 146[15], [16], 151[52], 158[13], 179 cod. 213.
Severinus ep. Coloniensis 143[7], [8], 154[44], [45], 159[20].
Severus ep. Ravenn. 154[42], [43], 157[1], 182[9].
Silvester p. 180 cod. 108[1].
Simon et Iudas app. 154[47], 163[15].
Sisinnius, Martyrius et Alexander mm. in agro Trident. 151[78].
Sollemnis ep. Carnut. 152[13].
Stephanus I p. m. 182[8].
Sulpitius Pius ep. Bituric. 173[24].
Swibertus apost. Fresonum 169[4],[5].
Symeon mon. reclusus Trever. 146[19].
Thecla v. disc. Pauli ap. 152[12].
Theobaldus erem. Vicent. 175[41].
Theodora Alex., 168 cod. 300.
Theodoritus pr. m. Antioch. 155[6].
Theodorus tiro m. 155[54].
Theodota cum tribus filiis mm. 182[1].
Thomas ap. 148[49], 163[2], [10].
Thomas Aquinas 178 cod. 155.
Thomas ep. Cantuar. m. 178[2].
Timotheus disc. Pauli ap. 163[18].
Trudo ab. in Hasbania 144[29], 182[12].
Udalricus ep. August. 149[55].
Urbanus I p. 146[17].
Ursmarus ep., ab. Lobb. 143[9], 149[60].
Ursula et soc. vv. mm. Colon. 141[3], 154[39], [40], 172[7-12].
Vasius m. Sancton. 149[59].
Vedastus ep. Atrebat. 144[24].
Victor et Corona mm. Otriculi 150[74].
Victurius ep. Cenomann. 166[17].
Vitalis et Valeria mm. 145[5].
Vitus, Modestus et Crescentia mm. Romae 146[27].
Waldburgis abb. Heidenheim 145[8].
Waldgerus comes cultus. in coenob. Hervord. 156[11], 173[21].
Walfridus ab. Palatioli in Tuscia 173[19].
Wido conf. Anderlac. 175[40].
Willelmus dux mon. 170 cod. 44.
Willelmus Magnus erem. in Stabulo Rodis 177[3-5], 178 cod. 102[6], 179 cod. 82[1-3], 180 cod. 82[4], 187 cod. 203[3].
Willibrordus ep. 186 cod. 201[8].
Wiro ep., conf. Ruremund. 150[71].
Wolfkangus ep. Ratispon, 168 cod. 3[1].

# S. BARTHÉLEMY DE GROTTAFERRATA

## NOTES CRITIQUES

En préparant pour le prochain volume des *Acta Sanctorum* l'édition et le commentaire des Actes de S. Barthélemy, disciple de S. Nil († 1004) et quatrième abbé de Grottaferrata [1], nous avons été amené à regarder d'un peu près les notices consacrées naguère à notre saint par trois byzantinistes de marque et un hagiographe sérieux, à savoir : en 1930, par M. Silvio G. Mercati dans l'*Enciclopedia italiana* [2] ; en 1931, par feu A. Ehrhard dans le *Lexikon für Theologie und Kirche* [3] ; en 1932, par M. L. Bréhier dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques* [4], et, en 1938, par M. D. Attwater dans la nouvelle édition des *Lives of the Saints* d'Alban Butler, entièrement refaite sous la direction du P. H. Thurston [5]. Nous y avons relevé un certain nombre d'affirmations discutables ou erronées, qui ont chance hélas ! d'être répétées indéfiniment à cause de l'autorité qui s'attache en tout pays, et à juste titre, aux excellents répertoires où on les trouve consignées. Nous en indiquerons ici trois ou quatre [6], et nous le ferons brièvement, puisque nous espérons y revenir dans les *Acta* [7].

[1] Fêté le 11 novembre.

[2] T. VI, p. 254.

[3] T. II, col. 4.

[4] T. VI, col. 1006-1007.

[5] Vol. XI : *November*, p. 132-33.

[6] Nous réservons pour plus tard, entre autres questions délicates, celle des autographes de S. Barthélemy qui seraient parvenus jusqu'à nous et celle du rôle joué par l'abbé de Grottaferrata dans l'abdication et la prétendue conversion du pape Benoît IX. Sur cette dernière question, voir, en attendant, notre notice de S. Barthélemy dans le récent commentaire du martyrologe romain (*Acta SS. Decembris*, Propylaeum, 1940, p. 512).

[7] Nous ne mentionnerons qu'en passant le *S. Bartolomeo, IV abate di Grottaferrata (980-1065)*, publié par Dom L. Tardo (Grottaferrata, 1931, 68 pp.) comme numéro I de la collection *Santi orientali, cenni biografici*. C'est un opuscule de vulgarisation et de piété.

## 1. Barthélemy « de Rossano »

Les quatre notices que nous venons de citer s'accordent à faire naître notre saint dans la ville de Rossano en Calabre ; la notice anglaise est même intitulée : « St Bartholomew of Rossano ». Cette appellation présente un double inconvénient. D'abord, elle prête à confusion. C'est en effet tout près de Rossano qu'un autre S. Barthélemy, italo-grec comme le premier, mais plus jeune d'un siècle environ († 1130), fonda le célèbre monastère de Sainte-Marie Hodegetria du Patir [1], avant de passer en Sicile et d'y établir la non moins célèbre abbaye du Saint-Sauveur de Messine [2]. Quand ils parlent de « S. Barthélemy de Rossano », la plupart des auteurs [3] ont en vue ce réorganisateur de la vie monastique dans la Grande Grèce au lendemain de la conquête normande.

Ensuite, rien ne prouve, à notre avis, que le futur higoumène de Grottaferrata soit né à Rossano. Il est vrai que le long panégyrique inédit, copié et peut-être rédigé par Jean de Rossano en 1229-1230 [4], répète avec une insistance marquée que S. Barthélemy était le concitoyen de son maître, S. Nil de Rossano [5] ; mais de cette insistance même il est permis de conclure que la chose n'était pas certaine et admise de tous. Pourquoi l'auteur aurait-il éprouvé

[1] Ce nom de Patir fut donné au monastère en souvenir de son fondateur, communément surnommé *Πατήρ*.

[2] Sur ce second S. Barthélemy, qu'on appelle parfois « de Simeri », du nom de son lieu d'origine, ou « de Trigona », du nom de sa première fondation, et dont la fête se célèbre le 29 août, voir *Act. SS.*, Sept. t. VIII, p. 792-826 ; *BHG.* 235-236 ; D. G. Lancia di Brolo, *Storia della Chiesa in Sicilia*, t. II (Palermo, 1884), p. 493-99 ; P. Batiffol, *L'abbaye de Rossano* (Paris, 1891), p. 1-10 ; L. Bréhier, dans *Dictionnaire d'hist. et de géogr. eccl.*, t. c., col. 968-70 ; S. G. Mercati, dans *Archivio storico per la Calabria e la Lucania*, t. VIII (1938), p. 197-223 ; ci-dessous, p. 208-210.

[3] Par exemple : P. Batiffol, op. c., p. 9 ; G. Mercati, dans *Studi e testi*, t. 68 (1935), pp. 297, 358.

[4] Manuscrit *B. β.* 3 de Grottaferrata, fol. 87-137v. *Inc. Θαυμαστός, φησὶν ὁ ἐν προφήταις θεοπάτωρ καὶ βασιλεύς*. Cf. A. Rocchi, *Codices Cryptenses* (Tusculani, 1883), p. 140-43.

[5] § 2 : *Βαρθολομαῖον τὸν ἁγιώτατον, τὸν μαθητὴν μὲν χρηματίσαντα Νείλωνος τοῦ περιδόξου ἐν ἀσκηταῖς... οὗ καὶ σύμπολις ὑπῆν, ὡς ἀψευδῶς ἔστι καὶ εἰπεῖν, οὗ τὸν βίον ἄριστα ἐμιμήσατο* (fol. 91) ; § 4 : *πατρίδος δὲ τῆς αὐτῆς τοῦ παμμάκαρος Νείλωνος, Ῥουσιανῶν φημι τῆς πόλεως* (fol. 94v) ; § 26 : *χαιρέτω καὶ ἡ τῶν πρωτοτόκων ἐν ἀγλαΐαις φωστήρων μήτηρ, Ῥουσίων μητρόπολις* (fol. 134-134v).

le besoin d'écarter de soi le soupçon de mensonge en ajoutant *ὡς ἀψευδῶς ἔστι καὶ εἰπεῖν*, s'il n'avait eu conscience d'avancer une assertion contestable, voire controuvée? D'ailleurs, son zèle à magnifier sans mesure la ville de Rossano s'explique apparemment par le fait qu'il en était lui-même originaire.

Quant à la brève « légende » ou *συναξάριον*, contenue dans le même codex *B. β.* 3 de Grottaferrata [1] et dont Martène et Durand ont publié la traduction latine de Sirlet [2], ce n'est qu'un abrégé du grand panégyrique mentionné ci-dessus. Son témoignage n'a pas de valeur propre, et nous pouvons le négliger.

Au contraire, la Vie ancienne [3], écrite par un disciple immédiat du saint ou du moins à une époque où vivaient encore des moines qui l'avaient bien connu, la Vie ancienne désigne la Calabre comme patrie de Barthélemy, mais sans préciser la ville qui pourrait se glorifier de lui avoir donné le jour : *Οὗτος ἔφυ μὲν τῆς Καλαβρῶν γῆς* [4]. Si le premier biographe avait su que son héros était natif de la même cité que S. Nil, le glorieux fondateur de son monastère de Grottaferrata, est-il vraisemblable qu'il eût passé ce détail sous silence? Et si le renseignement est exact, admettra-t-on qu'il ait pu l'ignorer?

## 2. S. Barthélemy biographe de S. Nil?

D'après M. Attwater, l'œuvre la mieux connue de S. Barthélemy est la Vie de son maître, S. Nil [5]. Sans être aussi catégoriques, MM. Bréhier et Mercati et feu Mgr Ehrhard déclarent que ce joyau de l'hagiographie grecque d'Italie est attribué à notre saint avec vraisemblance ou même avec beaucoup de probabilité. Mais ils n'apportent aucun argument en faveur de cette attribution. Ils s'en remettent sans doute à l'autorité des plus récents traducteurs de la Vie de S. Nil, le chanoine G. Minasi [6] et le P. A. Rocchi [7]. Examinons donc les raisons mises en avant par ces derniers.

[1] Fol. 138-141.

[2] *Veterum scriptorum et monumentorum... amplissima collectio*, t. VI (1729), col. 969-70 ; cf. col. 887-90.

[3] *BHG.* 233. [4] § 4 (*P.G.*, t. CXXVII, col. 480). [5] *BHG.* 1370.

[6] G. Minasi, *S. Nilo di Calabria*, Napoli, 1892 ; cf. *Anal. Boll.*, t. XII, p. 85-86.

[7] A. Rocchi, *Vita di S. Nilo abate*, Roma, 1904 ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXVII, pp. 449, 451.

Minasi invoque la tradition immémoriale des moines de Grottaferrata, tradition « tellement certaine » qu'elle a été enregistrée avec assurance (« con sicurezza ») dans le martyrologe romain [1]. Or S. Barthélemy et S. Nil n'étaient même pas nommés dans la première édition du martyrologe, parue en 1583. Et quand il les inséra dans la seconde, en 1586, Baronius n'hésita pas à avouer qu'il en parlait sur la foi d'autrui, sans connaissance directe des sources : « Huius (Bartholomaei) vitae vetera monumenta in eodem monasterio (Cryptaeferratae) asservari dicuntur : nondum vidimus [2] » ; « huius (Nili) res gestas in eodem monasterio asservari accepimus, quas nondum legimus [3] ». Ces notes de Baronius lui-même réduisent à néant, ou peu s'en faut, l'importance qu'on voudrait attacher à l'annonce inscrite par lui au martyrologe à la date du 11 novembre : *In monasterio Cryptae Ferratae in agro Tusculano, sancti Bartholomaei abbatis, socii beati Nili, cuius vitam ipse conscripsit.*

Les autres considérations développées par Minasi [4] tendent à montrer que la Vie de S. Nil a été rédigée par un disciple qui était en même temps un saint ; or Barthélemy était l'enfant de prédilection du vieil abbé et son fidèle imitateur... La conclusion dépasse évidemment les prémisses.

Le P. A. Rocchi, prieur de Grottaferrata, en appelle également à la « perenne tradizione vigente nella nostra Badia [5] », tradition qu'il fait remonter aussi haut que possible, puisqu'il en voit une attestation dans le portrait de S. Barthélemy qui précède la Vie de S. Nil au début du manuscrit *B. β.* 2, écrit au XII[e] siècle ou même à la fin du XI[e]. Mais tout d'abord est-il bien sûr que cette « imagine a penna » soit contemporaine du vénérable codex dont elle couvre un feuillet ? Et l'inscription qui se trouve en regard du visage et qui désigne « *ὁ ἅγιος Βαρθολομαῖος ὁ νέος* » n'est-elle pas postérieure au portrait ? De plus, il faut remarquer que le recueil comprend aussi des hymnes composées par S. Barthélemy, et c'est peut-être à ce titre qu'il y a été représenté par un de ses dévots [6].

En tout cas, la Vie de S. Nil ne porte pas de nom d'auteur [7], soit

[1] Minasi, p. 6. [2] Annotation à la notice du 11 novembre.
[3] Annotation à la notice du 26 septembre. [4] P. 6-8.
[5] *Vita di S. Nilo*, p. VI.
[6] Cf. A. Rocchi, *Codices Cryptenses*, p. 138-39.
[7] Elle est intitulée *Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου Νείλου τοῦ νέου*, sans plus.

que le copiste ait ignoré ce nom, soit qu'il ait préféré le taire. Et la Vie de S. Barthélemy, qui mentionne expressément ses compositions liturgiques en l'honneur de la Mère du Verbe et d'autres saints [1], ne dit rien du tout de la biographie qu'il aurait écrite à la gloire de son maître. Cette double « omission » justifiait pleinement la réserve de Caryophilus [2] et du bollandiste Jean Clé [3], qui concluaient la discussion, l'un en 1624, l'autre en 1760, par un prudent *non liquet.*

Mais l'argument *ex silentio* nous paraît singulièrement renforcé depuis que nous avons étudié le long panégyrique inédit qui fut copié ou rédigé en 1229-1230 par Jean de Rossano. Comme nous l'avons dit plus haut [4], ce morceau de rhétorique souligne avec complaisance tout ce qui rapproche S. Barthélemy de S. Nil de Rossano. Or, s'il y est question d'écrits du disciple concernant son modèle, c'est uniquement d'hymnes qu'il s'agit : *νέος Ἰωσὴφ ὑμνογράφος ἀναδέδεικται, κάλλιστα καὶ ὑμνογραφήσας Θεὸν καὶ ἐγκωμιάσας τὴν πανεύσπλαγχνον θεομήτορα, τὸν αὐτοῦ τε μυσταγωγὸν καὶ τῶν ἁγίων πολλούς* [5].

Quant à la notice du *συναξάριον* [6], si Martène et Durand ont cru y découvrir une allusion à la Vie de S. Nil, c'est qu'ils se fiaient à la traduction latine de Sirlet, où l'activité littéraire de S. Barthélemy est présentée en ces termes : *hymnorum elucubrator ac nimium sapienter res gestas sui praeceptoris ac multorum sanctorum litteris describens.* Le texte original ne parle manifestement pas d'une biographie, mais d'une hymne ou d'une série d'hymnes : *ὑμνογραφήσας πανσόφως τὰ κατὰ τὸν αὐτοῦ διδάσκαλον καὶ πολλοὺς τῶν ἁγίων* [7].

[1] § 7 (*P. G.*, t. c., col. 481).

[2] *Vita S. P. Nili iunioris* ... interprete Io. M. Caryophilo (Romae, 1624), préface : *Monachi vitam monachus scribit, magistri discipulus. Quis tamen ille fuerit non plane constat. Bartholomaeum suspicantur multi, quidam etiam asserunt...*

[3] *Act. SS.*, Sept. t. VII, p. 280-81.

[4] P. 203.

[5] § 3, fol. 92v-93.

[6] Ci-dessus, p. 204, avec les notes 1 et 2.

[7] Fol. 141.

### 3. Année de la mort : 1065 ou vers 1050 ?

MM. Bréhier, Mercati et Attwater sont d'accord pour fixer la mort de S. Barthélemy en 1065 ou vers cette année. Mais tandis que les deux derniers se contentent apparemment de reproduire la date admise par Sciommari sur la foi de témoignages trop récents pour mériter créance [1], M. Bréhier présente des considérations inattendues, dont voici quelques lignes : « On voudrait savoir quelle fut son attitude (celle de Barthélemy) sous Léon IX, au moment du schisme de 1054. On a du moins la certitude qu'il resta attaché à la papauté, et son biographe fait allusion à la grande autorité qu'il avait à la fin de sa vie dans les conseils du pape régnant, vraisemblablement Alexandre II (1061-1073). Il est impossible qu'il n'ait pas été en contact avec Hildebrand, qui devait méditer dès cette époque de mettre fin au schisme [2] ».

Le distingué professeur de Clermont-Ferrand n'affirme plus, comme en 1899 [3], que Barthélemy fut un des conseillers les plus écoutés de S. Grégoire VII (1073-1085) ; mais il maintient que les deux hommes d'Église ont dû être en contact. C'est là une conjecture qui ne repose sur rien. Le passage de la Vie (§ 3) auquel il se réfère et qu'il rapporte maintenant à Alexandre II concerne certainement et uniquement Benoît IX, comme le prouve la formule qui termine ce paragraphe et qui renvoie le lecteur au récit de l'abdication : *ἀλλὰ ταῦτα μὲν ἐν ἰδίῳ καιρῷ λεκτέον* [4].

D'ailleurs, la date de 1065 est incontestablement trop tardive, puisque l'abbé de Grottaferrata qui reçoit une donation le 14 février 1060 [5] n'est déjà plus Barthélemy, mais Luc, son troisième successeur [6]. Et comme, d'autre part, l'activité du saint est encore

[1] G. Sciommari, *Note ed osservazioni istoriche spettanti all' insigne badia di Grotta-Ferrata ed alla Vita... di S. Bartolomeo* (Roma, 1728), p. 184.

[2] *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, l. c.

[3] *Le schisme oriental du XI^e siècle*, p. 28.

[4] *P.G.*, t. c., col. 480. L'abdication de Benoît IX est racontée au § 10, col.484.

[5] Acte publié par P. Fedele dans *Archivio della R. Società Romana di storia patria*, t. XXVII (1904), p. 57-60.

[6] D'après les chroniques de l'abbaye, les deux premiers successeurs de S. Barthélemy furent Léonce et Arsène. Mais nous n'avons aucune indication précise sur la durée de leur gouvernement. Cf. A. Rocchi, *De coenobio Cryptoferratensi* (Tusculi, 1893), p. 19-20.

attestée en 1044 [1] et en 1045 ou 1046 [2], il y a lieu de fixer sa mort aux environs de l'année 1050. Ainsi fit, dès 1893, le P. A. Rocchi [3], suivi naguère par G. et F. Tomassetti [4] et A. Ehrhard [5].

### 4. Un « Éloge » de S. Barthélemy de Rossano et non de S. Barthélemy de Grottaferrata

A la suite de la Vie de S. Barthélemy de Grottaferrata, le cardinal Mai a publié un *Ἐγκώμιον εἰς τὸν ὅσιον πατέρα ἡμῶν Βαρθολομαῖον* [6], qui a été reproduit par Migne au tome CXXVII de sa Patrologie grecque [7]. Persuadé que le manuscrit Vatican 1989, d'où il tirait ce texte, provenait de Grottaferrata [8], l'éminentissime éditeur crut avoir affaire à un Éloge du second fondateur de cette abbaye. Sans juger nécessaire de s'assurer que leur guide avait vu juste, de savants auteurs comme le P. Delehaye [9], M. L. Bréhier [10], le P. Thurston [11] et Albert Ehrhard [12] emboîtèrent le pas au cardinal Mai.

[1] Il est nommé parmi les ecclésiastiques qui prirent part au synode romain d'avril 1044. *P. L.*, t. CXLI, col. 1365 ; cf. Jaffé, *Regesta pontificum romanorum*[2], 4114.

[2] D'après Léon d'Ostie, *Chronica Casin.*, II, 74 (*M.G.*, Scr. t. VII, p. 680), il semble bien que ce soit en 1045 que le duc Adenulf de Gaète fut fait prisonnier par Guaimar, prince de Salerne ; cf. P. Fedele, dans *Archivio storico per le province napoletane*, t. XXIX (1904), p. 69-71. M. Schipa préfère la date de 1046 (*Il mezzogiorno d'Italia anteriormente alla monarchia* [Bari, 1923], p. 159). La Vie de S. Barthélemy rapporte qu'il intervint pour faire libérer le captif (§ 11-12 ; *P.G.*, t. c., col. 485-88).

[3] *De coenobio Cryptoferratensi*, p. 18.

[4] *La Campagna Romana*, t. IV : *Via Latina* (Roma, 1926), p. 299.

[5] L. c.

[6] *Nova Patrum Bibliotheca*, t. VI, 2 (Romae, 1853), p. 530-33.

[7] Col. 500-512.

[8] « In alio vat. codice 1989... olim Cryptoferratae », écrit-il dans le *Monitum* préliminaire, t. c., p. 513.

[9] *Bibliotheca hagiographica graeca* [1] (1895), p. 18 ; [2] (1909), n° 234.

[10] T. c., col. 1007, dans la bibliographie.

[11] T. c., p. 133, au début des notes en petit texte.

[12] Dans la *Geschichte der byzantinischen Literatur* de Krumbacher, [2] (1897), p. 198, et dans le *Lexikon für Theologie und Kirche*, l. c. : « Ihm wurden von Mitbrüdern 4 biographische Darstellungen gewidmet, von denen 2 ediert sind. » Ces deux textes édités ne peuvent être que la Vie *BHG.* 233 et l'encomion *BHG.* 234 dont nous nous occupons ici.

Celui-ci s'était fourvoyé en confondant deux saints Barthélemy, et son erreur avait été corrigée dès 1904 par Dom Cozza-Luzi, abbé de Grottaferrata [1], et par un moine érudit de la même abbaye, le P. Sofronio Gassisi [2]. Voici les arguments de Dom Gassisi. 1) Le codex qui nous a conservé l'encomion a été écrit en Calabre et appartenait à un monastère de cette région. 2) Le titre ne distingue pas le saint de ses homonymes par l'appellation de *νέος*, comme c'est toujours le cas dans les textes qui concernent le disciple de S. Nil. 3) Le contenu de l'Éloge ne convient qu'à S. Barthélemy du Patir [3], dont il évoque notamment le surnom de *πατήρ : δν ἡ τοῦ πατρὸς προσηγορία τοῖς πᾶσιν ἐγνώρισε* (§ 3).

Nous remarquerons d'abord que le Vaticanus 1989 n'est pas seulement d'origine calabraise ; il semble bien provenir de Rossano et être identique, du moins pour la partie qui nous occupe, à un des manuscrits hagiographiques du Patir, dont la liste fut dressée, au XVI^e^ siècle, à la demande du cardinal Sirlet [4]. Et cette seule constatation suffirait à trancher le débat. Car il est bien sûr qu'à Rossano, l'expression « notre saint père Barthélemy » ne pouvait désigner que le fondateur du Patir.

Par contre, l'épithète de *νέος* manque aussi dans le titre du long panégyrique inédit que nous avons déjà cité plus d'une fois : *Λόγος σμικρότατος εἰς Βαρθολομαῖον τὸν μέγαν ἐν ἀσκηταῖς* [5]. Il n'y a donc rien à tirer de son absence en tête de l'encomion.

Reste l'argument de critique interne, ébauché par Gassisi et qui se prête à un certain développement, bien que le morceau relève de la rhétorique beaucoup plus que de l'histoire et puisse, quelques passages mis à part, s'appliquer indifféremment à beaucoup de saints. L'appellation de « Père », caractéristique de S. Barthélemy du Patir, est manifestement visée dans la phrase transcrite ci-dessus et dans cette autre qui lui fait suite : *ὃς τὴν τοῦ πατρὸς προσηγορίαν ἐκ τῶν ἐνθέων ἔργων ἀξίως ἐκτήσατο, καὶ προσφο-*

[1] *Nova Patrum Bibliotheca*, t. X, 2, p. 253.

[2] Dans la revue *Oriens christianus*, t. IV (1904), p. 338, note 1, et dans l'opuscule qui en a été tiré à part : *I manoscritti autografi di San Nilo iuniore* (Roma, 1905), p. 35, note 1.

[3] Voir ci-dessus, p. 203, et la note 2.

[4] G. Mercati, *Per la storia dei manoscritti greci... ai varie badie basiliane d'Italia* (= *Studi e testi*, t. 68, 1935), p. 297 ; cf. pp. 101-102, 292.

[5] Ms. *B. β.* 3 de Grottaferrata, fol. 87. Voir ci-dessus, pp. 203, 206.

*ρώτατον εὗρε τῇ πράξει τὸ ὄνομα* (§ 3). Tout le § 2 souligne le caractère de la fête qui commémore non seulement un père et un père spirituel, mais « le père des pères, le pasteur des pasteurs et le guide des guides », c'est-à-dire le fondateur et le chef de plusieurs monastères groupés en une sorte de congrégation, le « supérieur majeur » de qui découlait toute l'autorité juridique et morale des supérieurs locaux. Plus loin, le fondateur est encore désigné par cette comparaison très claire : *τοῦτον τὸν θεῖον παράδεισον ἐκεῖνος μὲν σὺν Θεῷ κόποις ἰδίοις ἐφύτευσε* (§ 5). Enfin les termes employés par l'orateur pour interpeller le prélat qui présidait la cérémonie conviennent parfaitement à l'abbé Luc, disciple préféré de S. Barthélemy du Patir, choisi par celui-ci d'abord pour organiser la nouvelle fondation de Sicile et ensuite pour lui succéder à Rossano, appelé peu après par le roi Roger II à Messine et nommé archimandrite du Saint-Sauveur et de tous les monastères qui en dépendaient [1] : *πάτερ πατέρων κοινὲ καὶ ἡμέτερε...* (§ 3) ; *σοὶ τῷ ἐκείνου μὲν ἐκλεκτῷ καὶ πρωτοτόκῳ παιδί, ἐν ᾧ καὶ ηὐδόκησεν, ἡμετέρῳ δὲ πατρὶ καὶ καθηγητῇ...* (ibid.) ; *ἡμεῖς δὲ καὶ παῖδες καὶ μαθηταὶ ἱκετεύομεν, τὸν σὸν πρωτότοκον παῖδα καὶ ζηλωτὴν καὶ πατέρα ἡμέτερον εἰς μεσιτείαν σοι προβαλλόμενοι...* (§ 11).

La cause est donc entendue : le texte *BHG.* 234 doit être retiré du dossier de S. Barthélemy de Grottaferrata et versé au dossier de S. Barthélemy de Rossano [2].

F. H.

[1] Cf. *Act. SS.*, Sept. t. VIII, pp. 805, 809-810, 825 ; Salv. Rossi, dans *Atti della R. Accademia Peloritana*, t. XVII (Messina, 1903), p. 71-84 ; E. Caspar, *Roger II (1101-1154) und die Gründung der normannisch-sicilischen Monarchie* (Innsbruck, 1904), pp. 510-11, 522-24, 544, 549, 555-58, 567, 571, 574 ; Ios. Cozza-Luzi, dans *Nova Patrum Bibliotheca*, t. X, 2 (1904-1905), p. 117-37 ; S. G. Mercati, dans *Archivio storico per la Calabria e la Lucania*, t. c., p. 209-211. L'identité de Luc higoumène de Rossano avec Luc archimandrite de Messine n'est pas tout à fait certaine.

[2] Nous sommes heureux de rendre hommage, en terminant, à la clairvoyance de M. S. G. Mercati, qui a aussi reconnu l'erreur (*Enciclopedia italiana*, l. c.), mais ne mentionne pas les indices qui la lui ont fait dépister.

# UNE HISTOIRE LATINE DE S. ANTOINE

## LA « LÉGENDE DE PATRAS »

*Le merveilleux tient une place considérable dans la Vie de S. Antoine par S. Athanase ; les interventions diaboliques, notamment, s'y rencontrent presque à chaque page. Il y eut pourtant des époques et des pays où ce texte classique parut trop sobre et où l'on s'ingénia à le compléter par des récits de pure imagination. C'est ainsi que vit le jour, en Orient, une légende assez prolixe, dont une rédaction arabe fut communiquée, peu après 1340, au missionnaire dominicain Alphonse Bonhome, qui en traduisit les épisodes les plus caractéristiques : la tentation de S. Antoine par un démon déguisé en reine, le séjour de l'ermite égyptien à « Barcelone » et quelques extraits de moindre importance* [1]. *C'est ainsi aussi que fut composée, en Occident, la « légende de Patras », populaire au moyen âge, mais tombée dans l'oubli à l'époque moderne* [2], *et que nous publions ci-dessous* [3].

*L'auteur, un inconnu, brouillé avec toutes les règles de la grammaire latine, y a développé à sa manière, c'est-à-dire en les entourant d'incroyables détails de son invention, deux données prin-*

[1] Nous avons publié ce texte l'an dernier : *La légende de S. Antoine, traduite de l'arabe par Alphonse Bonhome, O.P.*, dans *Anal. Boll.*, t. LX, p. 143-212.

[2] Outre le P. Alb. Poncelet, bollandiste († 1912), qui en a signalé différentes copies dans ses catalogues de mss. latins (*Catal. Lat. Rom.*, pp. 3, 7, 24, 31, 49, 267 ; *Catal. Lat. Vatic.*, pp. 34, 279) et mentionné l'incipit et le desinit dans le supplément de la *BHL.* (² 1911, nos 609 g, i), nous ne connaissons que deux érudits contemporains qui se soient occupés de notre légende : Mlle R. Graham, *A Picture Book of the Life of Saint Anthony...* (Oxford, 1937), pp. 17-18, 76-81 ; et M. P. Noordeloos, dans *Het Gildeboek*, t. XXIV (1941), p. 35-41.

[3] Grâce à la présente publication et à trois autres qui ont paru en 1939 et 1942 par les soins de MM. Garitte et Noordeloos et de nous-même (*cf. Anal. Boll.*, t. LIX, p. 310-11 ; t. LX, pp. 68-81, 143-212), on peut dire, croyons-nous, que l'ensemble des légendes latines de S. Antoine a été mis à la portée des chercheurs. Il n'en va pas de même des légendes orientales.

*cipales qui lui étaient fournies par les* Vitae Patrum : *le miracle des chameaux qui vont ravitailler au désert les moines affamés et la visite de S. Antoine à S. Paul de Thèbes.*

*Antoine — s'il faut en croire notre légende — était à la tête d'un monastère à Patras. Désireux de solitude, il invite ses disciples à l'accompagner au désert (§ 1-3). L'évasion a lieu de nuit (§ 4). Près d'une source, un dragon les effraie (§ 5). Le quatrième jour, les moines commencent à murmurer (§ 6). Le roi d'une ville de Palestine est averti en songe qu'il doit sans retard leur envoyer des vivres (§ 7). Sur le conseil d'un mendiant, il leur dépêche une caravane de douze chameaux, qui trouvent leur chemin sans le secours d'aucun guide (§ 8). Le saint abbé et ses « frères » bénissent Dieu, qui les a ainsi sauvés (§ 9). En voyant revenir ses bêtes, chargées d'un message des moines, le roi quitte son royaume et entre au monastère, qui compte bientôt — et comptera toujours — 335 moines (§ 10).*

*Antoine est fier de ses succès ; il déclare qu'aucun solitaire ne peut lui être comparé. Mais une voix du Ciel le réprimande et lui enjoint d'aller prendre des leçons auprès de Paul le Simple (§ 11). Guidé par deux loups, il parvient à la grotte d'Agathon ; cet anachorète, devenu pour ses péchés semblable à un cerf, lui indique le sentier à suivre (§ 12-13). Antoine frappe à la porte de l'ermitage ; mais Paul croit d'abord avoir affaire à Satan, puis il reproche au visiteur son péché de vaine gloire (§ 14). Enfin, il l'accueille, lui pose une série de questions (§ 15), partage avec lui le pain qu'un corbeau leur apporte et lui fait ses adieux (§ 16). Antoine revient à son monastère, accompagné d'Agathon, qui a été miraculeusement ramené à la forme humaine (§ 17). Il confie à celui-ci la direction de ses moines (§ 18) et retourne à la grotte de S. Paul. Il le trouve déjà mort (§ 19) et l'enterre avec l'aide de deux lions (§ 20).*

*Toute la seconde partie du récit, consacrée à la rencontre de S. Antoine et de S. Paul (§ 11-20), est empruntée à la* Vita Pauli *de S. Jérôme, c. 7-16. Mais ce modèle, littérairement si parfait, a été transposé avec une liberté, ou plutôt une désinvolture déconcertante. Le remanieur devait avoir sous les yeux le texte de la* Vita, *puisqu'il en cite pas mal de bribes littéralement. Il s'est permis cependant d'y apporter tant de retouches maladroites et d'y pratiquer des interpolations d'un goût si douteux que la biographie du premier ermite en a perdu tout son charme.*

*D'après S. Jérôme, Paul ne se trouva orphelin qu'à l'âge de seize ans, quand il était déjà familiarisé avec les lettres grecques et égyptiennes, et il resta encore quelque temps avec sa sœur mariée, avant de s'enfuir dans les montagnes inhabitées* (*c. 4-5*). *Dans notre légende, au contraire, l'enfant, né d'un adultère, ne connaît d'autre berceau que la tanière d'un lion ; nourri par un corbeau, il n'a pas vu une seule femme dans toute sa longue vie* (*§ 11*).

*L'hippocentaure et le faune, dont S. Jérôme parlait avec un sérieux amusé* (*c. 7-8*), *ont été remplacés par une espèce de monstre rébarbatif* (*§ 12-13*). *Dans la* Vita Pauli, *les questions que l'anachorète centenaire posait à son visiteur étaient simples et naturelles :* Narra mihi, quaeso, quomodo se habeat humanum genus, an in antiquis urbibus nova tecta consurgant, quo mundus regatur imperio, an supersint aliqui qui daemonum errore rapiantur (*c. 10*). *Notre cacographe a cru intelligent d'ajouter deux questions qui semblent d'abord étranges, mais qui s'expliquent, surtout la première, si l'on se rappelle qu'à l'en croire, S. Paul n'avait jamais rencontré aucune personne de l'autre sexe :* Quae est illa plasma quae dicitur mulier ? (*suit une diatribe contre Ève et ses filles*) *et* Quomodo vocitatur illa mulier per quam illuminatus est mundus ? (*§ 15*). *L'occasion même de la visite d'Antoine à son prédécesseur était indiquée brièvement par S. Jérôme :* Haec in mentem eius (Antonii) cogitatio incidit, nullum ultra se perfectum monachum in eremo consedisse. At illi per noctem quiescenti revelatum est, esse alium interius multo se meliorem, ad quem visendum deberet proficisci (*c. 7*). *Il suffit de comparer à ces quelques lignes l'informe paragraphe 11 qui lui correspond dans notre texte pour mesurer la distance qui sépare les deux récits. D'autres divergences seront signalées dans l'annotation ; il est donc superflu d'y insister ici.*

*La première moitié de l'adaptation offre incontestablement plus d'intérêt. Non que cette histoire de retraite au désert et de chameaux ravitailleurs ait le mérite de la nouveauté : on en connaissait déjà presque tous les éléments par la* Vita Frontonii abbatis [1] *et par la Vie ancienne de S. Front de Périgueux* [2]. *Mais c'est la première fois qu'on la trouve mise au compte de S. Antoine.*

[1] *BHL.* 3189.

[2] Publiée en 1930 par le P. M. Coens : *La Vie ancienne de S. Front de Péri-*

*Ce n'est assurément pas le vieux biographe de S. Fronton qui s'est inspiré de notre légende. Le titre même de celle-ci, du moins dans le manuscrit principal, désigne une compilation et en indique la source :* Acta... collecta de Vitas Patrum [1]. *Or la Vie de l'abbé Fronton fait précisément partie du fameux recueil factice connu depuis toujours sous le nom de* Vitae Patrum[2].

*Le fait que deux détails de la « légende de Patras », qui ne se retrouvent pas dans la* Vita Frontonii abbatis, *ont à peu près leur équivalent dans la Vie ancienne de l'évêque S. Front* [3], *pourrait suggérer l'hypothèse que notre auteur n'a connu celle-là qu'à travers celle-ci. Pareille supposition doit être écartée, d'abord parce qu'il est peu probable a priori que, pour étoffer des Actes de S. Antoine, un compilateur qui s'est constamment servi des* Vitae Patrum *soit allé chercher ailleurs un aussi mince complément d'information ; ensuite parce que le parallélisme entre les passages en question n'est qu'assez approximatif et que l'analogie peut s'expliquer autrement que par un emprunt. Quoi de plus naturel, en effet, pour un hagiographe du haut moyen âge, que de faire apparaître le dragon infernal au beau milieu du chemin des justes et de donner comme épilogue à un récit de miracle la conversion des témoins ?*

*En dehors de la* Vita Frontonii *et de la* Vita Pauli, *insérées toutes deux dans les* Vitae Patrum, *l'auteur de nos* Acta *ne semble pas avoir puisé à d'autres sources. J'excepte évidemment la Vie de S. Antoine par S. Athanase, à laquelle se rattache la première phrase du texte. L'érudition de notre « historien » laisse d'ailleurs beaucoup à désirer. Il fait de l'empereur Théodose un contemporain de S. Antoine (§ 16). Il confond Paul le Simple, disciple d'Antoine, et Paul de Thèbes, le premier ermite, en un seul personnage, auquel il attribue sans raison une naissance illégitime et une enfance prodigieuse (§ 11). Il n'ignore pas moins la géographie que la*

*gueux*, dans *Anal. Boll.*, t. XLVIII, p. 324-60 ; cf. *BHL.* 3182. Comme l'a très bien montré notre confrère (p. 328-30), toute la seconde partie de ce texte du VIII[e] siècle reproduit, souvent mot pour mot, le remaniement *BHL.* 3190 de la *Vita Frontonii abbatis*.

[1] Ms. Vatican lat. 1189. Ci-après, p. 224.

[2] *BHL.*, p. 943 ss.

[3] Voir ci-dessous, p. 228, note 9 ; p. 233, note 6.

*chronologie : il situe le mont Cédron à la fois près du Sinaï (§ 2 et 20) et de Dothaïn (§ 4), à environ trois jours de marche de Patras, où se serait trouvé le premier monastère de S. Antoine* [1].

*Il va de soi que de telles énormités n'ont pu être écrites ni en Égypte ni en Palestine ni en Grèce. La « légende de Patras », comme celle de S. Fronton, est d'origine occidentale* [2]. *Puisqu'on en connaît deux manuscrits qui remontent au X^e-XI^e siècle, il faut admettre qu'elle a été rédigée avant l'an mil. Peut-être y aurait-il moyen de préciser sa provenance et son âge en étudiant sa langue, étonnamment incorrecte. Nous laisserons ce soin aux spécialistes du latin médiéval. Pour notre part, nous nous bornerons à relever, ici et dans les notes au bas du texte, quelques particularités plus fréquentes ou plus déroutantes.*

*Non content d'écrire* hiemendo *pour* gemendo (*§ 14*), d *pour* t [3], b *pour* v *ou* v *pour* b [4], *de violer toutes les règles grammaticales de l'accord en genre* [5], *en nombre* [6] *et en personne* [7], *et d'employer pour ainsi dire n'importe quel cas de la déclinaison pour exprimer les différentes fonctions des noms et des adjectifs* [8], *notre anonyme semble avoir des notions bien imprécises sur le sens et l'u-*

[1] *Ambulaverunt... tota nocte illa et duos dies* (§ 4).

[2] Dans sa grande *History of the Monasteries of Nitria and of Scetis* (New York, 1932), p. 43-45, H. G. E. White ne trouve que des auteurs occidentaux à citer sur S. Fronton. Le synaxaire grec de Constantinople et le synaxaire copte-arabe ignorent jusqu'au nom de ce prétendu premier abbé de Nitrie.

[3] *Dad* (§ 9), *dereliquid* (§ 10) et *reliquid* (§ 19). Cf. Fr. Müller-Marquardt, *Die Sprache der alten Vita Wandregiseli* (Halle, 1912), p. 90.

[4] Voir ci-après, p. 234, note 6. Sur la permutation de *b* et *v*, cf. M. Bonnet, *Le latin de Grégoire de Tours* (Paris, 1890), p. 165-66 ; C. H. Grandgent, *An Introduction to Vulgar Latin* (London, 1907), p. 135-37 ; etc.

[5] Exemples : *somnium que* (§ 3), *in solitudine isto* (§ 6), *contristatus erat totum palatium* (§ 7), *factum est magnus ibi primus monasterium* (§ 10), *aliud homo* (§ 11), *servitium quam* (§ 12), *mulier per quem* (§ 15). Les mots *fons* (§ 5) et *serpens* (§ 9) sont parfois considérés comme féminins. *Loca* est traité tantôt comme un féminin singulier (§ 5), tantôt comme un neutre pluriel (§ 4).

[6] Voir p. 225, note 1 ; p. 231, note 3 ; p. 233, notes 5, 7 ; etc.

[7] *Ascenderit* pour *ascenderis* (§ 2), *fuit* pour *fui* (§ 17), *ego adduxit* (§ 18).

[8] On trouvera des exemples dans n'importe quel paragraphe. Il suffit d'en relever sept ou huit, fournis tous par le seul § 5 : *iactus lapis* pour *lapidis*, *vocavit locus* pour *locum*, *serpentem magnus*, *ab horationem*, *crux facientes*, *tenebris* (pour *tenebrarum*) *factor*, *voce* (pour *vox*) *diaboli*, *fecerunt umbra de ramis arboribus*. Cf. p. 228, note 2. Comparez Müller-Marquardt, op. c., p. 169-81.

*sage des temps et des modes de la conjugaison. Il affectionne surtout le participe présent qu'il met, à tout propos et hors de propos, à la place du parfait ou de l'imparfait de l'indicatif. Cette « manie » du participe présent donne à maintes phrases une allure lourde et embarrassée ; elle rend parfois difficile l'établissement d'une ponctuation convenable* [1].

*C'est, comme nous l'avons rappelé ci-dessus, en préparant les catalogues des manuscrits hagiographiques latins de la Vaticane et des autres bibliothèques romaines que notre confrère, le P. Albert Poncelet († 1912), rencontra la « légende de Patras ». Il en fit une copie d'après le Vaticanus 1189 et commença de la collationner sur le ms. A 2 des Archives de Saint-Pierre. Nous avions formé depuis plusieurs années le projet de reprendre l'étude de ce texte considéré comme inédit* [2] *et d'en procurer une édition critique, quand M. P. Noordeloos, de Grootebroek en Hollande septentrionale* [3], *mit gracieusement à notre disposition tout le matériel réuni par lui dans le même dessein, savoir : 1° la photographie des 14 manuscrits dont il avait eu connaissance ; 2° la copie du Vaticanus, ainsi que*

[1] Voir ci-après, p. 224, note 4 ; p. 226, note 2 ; p. 234, note 8 ; p. 240, note 2 ; p. 241, notes 5 et 6 ; p. 242, note 5, etc. Inversément, on trouve parfois l'indicatif à la place du participe : p. 234, note 8 ; p. 235, note 6. Des constructions analogues se rencontrent sous la plume de Grégoire de Tours (cf. BONNET, op. c., p. 650-53) et dans maints écrits du haut moyen âge (cf. MÜLLER-MARQUARDT, op. c., p. 218 ; P. TAYLOR, *The Latinity of the Liber Historiae Francorum* [New York, 1924], p. 130-31). Le P. Peeters nous signale qu'elles sont courantes en syriaque et en arménien (cf. Th. NÖLDEKE, *Kurzgefasste syrische Grammatik* [²1898], p. 202 ; A. MEILLET, *Altarmenisches Elementarbuch* [1913], p. 114). D'où la séduisante hypothèse que notre texte pourrait être l'œuvre d'un moine oriental réfugié en pays latin.

[2] En réalité, une *Vita beati Antonii abbatis*, opuscule rarissime, publié à Naples en 1556, et dont le P. Ch. Martin, S. J., nous a obligeamment transcrit l'exemplaire de la Bibliothèque Mazarine, contient (fol. B 4ᵛ-F 1) une édition du texte faite d'après un ms. très proche de ceux de Berlin et de Paris 755 (ci-dessous, p. 218, nᵒˢ 12 et 15).

[3] Nos lecteurs se rappelleront l'article que M. Noordeloos a publié chez nous l'an dernier : *La Translation de S. Antoine en Dauphiné*, dans *Anal. Boll.*, t. LX, p. 68-81. Nous saisissons l'occasion de leur signaler deux autres mémoires du même auteur, parus récemment dans la revue néerlandaise d'art et d'archéologie chrétienne *Het Gildeboek : De Ikonographie van het bezoek van Antonius den Groote aan Paulus van Thebe* (t. XXIV, 1941, p. 33-73, avec 57 illustrations) ; *De Tau van S. Antonius* (t. XXV, 1942, p. 69-79, 14 fig.).

*du prologue et de l'épilogue du Casanatensis* [1]*; 3° une collation minutieuse des 14 témoins; 4° une introduction en néerlandais sur les sources, la tradition manuscrite, la langue et la provenance de la légende.*

*Cette abondante documentation, pour laquelle nous tenons à remercier publiquement notre généreux collaborateur, nous a grandement facilité notre tâche. Elle nous a dispensé notamment du fastidieux travail de collation et nous a permis d'établir sans trop de peine le classement des manuscrits en familles.*

*Voici la liste des manuscrits collationnés par M. Noordeloos :*

*1. Vatican, lat. 1189, du x^e-xi^e s., fol. 7-13* (= **V**) [2].

*2. Rome, San Pietro* [3]*, A 2, du x^e-xi^e s., fol. 79^v-80^v et 65-69* (= **A**) [4].

*3. Rome, San Pietro, A 3, du xiii^e s., fol. 101-102. Lectionnaire* [5].

*4. Rome, San Pietro, A 7, du xiii^e-xiv^e s., fol. 59-59^v. Lectionnaire* [6].

*5. Rome, San Pietro, A 9, fol. 23-24^v. Lectionnaire écrit en 1339 pour le chapitre de Saint-Pierre, à Rome* [7].

*6. Rome, San Pietro, A 8, du xv^e s., fol. 45^v-47^v. Copie du précédent* [8].

*7. Rome, San Giovanni in Laterano, A 67, du xiii^e-xiv^e s., fol. 24^v-26. Lectionnaire* [9].

*8. Cologne, Wallraf 168, du xiv^e s., fol. 38^v-40^v* (= **W**) [10].

*9. Vatican, Palatinus 853, du xiv^e-xv^e s.* [11]*, fol. 30-31^v.*

*10. Londres, British Museum, Add. 30972, du xv^e s.* [12]*, fol. 78^v-83.*

[1] Voir ci-dessous, p. 223.

[2] Provient du monastère romain de Saint-Grégoire *in clivo Scauri*. Cf. *Catal. Lat. Vatic.*, p. 34.

[3] Depuis janvier 1942, les mss. et archives de la basilique Saint-Pierre se sont ajoutés aux fonds déjà existants de la Bibliothèque Vaticane. Cf. *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XXXVIII (1942), p. 613.

[4] *Catal. Lat. Rom.*, p. 1-6.

[5] Ibid., p. 6-1

[6] Ibid., p. 24-28.

[7] Ibid., p. 29-38.

[8] Ibid., p. 28-38.

[9] Ibid., p. 49-52.

[10] Ci-dessus, p. 160, n° 6.

[11] *Catal. Lat. Vatic.*, p. 279.

[12] Provient de Strasbourg. Cf. *Anal. Boll.*, t. LX, p. 143, note 4.

*11. Bruxelles, Bibliothèque royale, 8077-82, du XV^e s.* [1], *fol. 261^v-264.*

*12. Berlin, Theol. Fol. 280, du XV^e s.* [2], *fol. 91-100.*

*13. Rome, Biblioteca Casanatense, 3898, du XV^e s., fol. 51-57^v* (= C) [3].

*14. Venise, Biblioteca di San Marco, lat. 36, du XV^e s., fol. 496^v-497^v. Bréviaire Grimani* [4].

*A cette liste déjà longue, il faut ajouter encore trois numéros :*

*15. Paris, lat. 755, du XIII^e s., fol. 110^v-116^v. Lectionnaire de la basilique vaticane ou de la chapelle papale* [5].

*16. Paris, Nouv. acq. lat. 386, du XIV^e s., fol. 166-167^v. Bréviaire des antonins* [6].

*17. Nancy, Bibliothèque publique, 27 (249), écrit en 1473, fol. 92 ss. Bréviaire des antonins de Pont-à-Mousson* [7].

*Bien que la plupart de ces mss. ne contiennent pas le texte complet de la « légende de Patras* [8] *», leur nombre suffirait à prouver qu'elle a joui, du X^e à la fin du XV^e siècle, d'une sorte de vogue, ou à tout le moins qu'elle a connu, surtout en Italie, une certaine diffusion.*

*De cette vogue nous avons toute une série d'autres indices, d'ordre littéraire ou iconographique.*

*Vers 1340, Vital de Bologne peignit, en une série de petits tableaux, des « Storie di S. Antonio abate ». Deux au moins de ces*

[1] Cf. ibid., p. 144, note 4. [2] Ibid., note 10.

[3] Appartint à la bibliothèque des franciscains de Stroncone, près de Terni, en Ombrie. Cf. *Catal. Lat. Rom.*, p. 267. Voir ci-après, p. 223.

[4] Cf. I. Valentinelli, *Bibliotheca manuscripta ad D. Marci Venetiarum. Codices mss. latini*, t. I (Venetiis, 1869), p. 302-306 ; S. de Vries, *Breviarium Grimani. Reproduction photographique complète*, t. VIII (1908), pl. 948-951.

[5] Désigné à tort sous le nom de Bréviaire de Montmajour, près d'Arles. Cf. *Catal. Lat. Paris*, t. III, pp. 573, 581 ; V. Leroquais, *Les bréviaires manuscrits des bibliothèques publiques de France* (Paris, 1934), t. IV, p. 369-73 ; P. David, *Un légendier romain du temps d'Innocent IV et d' Urbain IV* (Paris, 1936) ; C. Lambot, dans *Revue Bénédictine*, t. LIV (1942), p. 69-71. M. le chanoine Leroquais a eu l'obligeance de consulter pour nous ce manuscrit.

[6] *Catal. Lat. Paris*, t. III, p. 603 ; Leroquais, op. c., t. III, p. 382-83.

[7] Leroquais, t. II, p. 274-75. [8] Voir ci-après, p. 222, note 1.

*peintures illustrent notre légende* [1]. *On y voit, d'une part, le vieil abbé s'évader de la ville* per funiculum (*§ 4*), *rencontrer dans une sorte d'oasis boisée une fontaine surmontée d'une statue et chasser le dragon qui l'infestait* (*§ 4-5*) ; *et d'autre part, le roi de Palestine, alité, recevant les conseils du mendiant* (*§ 7-8*), *et les chameaux chargés de vivres arrivant auprès des moines* (*§ 9*).

*La* Leggenda del glorioso beato messer sancto Antonio abbate, *conservée dans le ms. O^b. 6 de Dresde, du XV^e siècle, est une traduction italienne très fidèle du texte ci-dessous* [2], *avec l'appendice des mss. de Berlin et de Paris 755* [3].

*Un sermon latin, copié en Bavière au XV^e siècle, compare S. Antoine au prophète Samuel, dont le nom* interpretatur postulatus [4] et significat beatum Anthonium, quem totus clerus et conventus monasterii civitatis Patras in abbatem postulavit [5].

*Des 200 miniatures qui composent la Vie en images du précieux ms. de Malte reproduit naguère par M^lle R. Graham, plusieurs — exactement treize* [6] *— représentent des épisodes empruntés à la première partie de notre légende, désignée sous le nom significatif de* Legenda breviarii : *elle avait, en effet, fourni aux antonins les leçons du second nocturne soit pour l'office de l'octave* (*24 janvier* [7])

[1] R. Salvini, dans *Rivista del R. Istituto d'archeologia e storia dell' arte*, t. VIII (1941), pp. 233, 250, avec les fig. 29 et 30. Dans la partie inférieure de cette dernière, on reconnaît sans peine plusieurs détails de la légende : le bois fleuri et la statue de marbre (§ 2 et 4), la fontaine et le dragon (§ 5). Mais les deux personnages couchés à terre comme des cadavres restent pour nous une énigme.

[2] L. Schmidt, *Katalog der Handschriften der k. öffentlichen Bibliothek zu Dresden*, t. III (Leipzig, 1906), p. 76-77. C'est M. Noordeloos qui a comparé l'italien au latin.

[3] Ci-après, p. 223.

[4] Cf. I Reg. 1, 20.

[5] Ms. latin de Munich 5681, du XV^e s., fol. 51. Cf. *Anal. Boll.*, t. LX, p. 145, note 2.

[6] *A Picture Book of the Life of Saint Anthony the Abbot reproduced from a MS. of the year 1426...* (Oxford, 1937), p. 76-81 et pl. XVI-XIX (fig. 63-75) ; cf. *Anal. Boll.*, t. LVI, p. 154-56. Une copie du ms. de Malte, offerte au pape Eugène IV (1431-1447), est conservée à la bibliothèque Laurentienne de Florence, ms. Med. Pal. 143. M^lle Graham en a reproduit quatre tableaux (pl. LI ; cf. p. 131-32) et M. Noordeloos vingt-six (dans *Het Gildeboek*, t. XXIV, fig. 1-18, 22-29 ; ces huit dernières illustrent précisément la « légende de Patras »).

[7] Ci-dessus, ms. n° 16 (Paris, Nouv. acq. lat. 386).

*soit pour la fête de S. Antoine (et les sept jours suivants?)* [1], *et au bréviaire Grimani, ainsi qu'à d'autres livres liturgiques romains, les leçons de la fête (17 janvier* [2]).

*Un volet de retable, daté de 1451, provenant de Las Huelgas, près de Burgos, et attribué à l'école de Roger van der Weyden, nous montre le roi malade, recevant les avertissements de l'ange, puis deux dromadaires qu'on va charger de victuailles, enfin les mêmes animaux sauveurs arrivant près de S. Antoine ; l'un d'eux porte une sonnette à son cou, tandis qu'un ange mène l'autre par une longe* [3].

*Dans l'Oratorio dei Pellegrini, à Assise, une fresque de Pierre-Antoine Mezzastris, de Foligno, peinte vers 1468, représente aussi l'arrivée providentielle des chameaux au monastère de S. Antoine* [4].

*Un des chefs-d'œuvre conservés à l'Ancienne Pinacothèque de Munich, une peinture colonaise de la fin du XV^e siècle, retrace la vie de S. Antoine et la translation de ses reliques en une curieuse série de 24 scènes groupées dans un seul tableau* [5]. *Deux scènes sont consacrées à l'histoire des chameaux et à la conversion du roi, six autres, à la rencontre de S. Antoine et de S. Paul. Dans ces dernières, le peintre rhénan ne s'inspire pas directement de la* Vita Pauli *de S. Jérôme, mais de la seconde partie de notre légende, comme le prouve la présence des deux loups qui attendent S. Antoine à la sortie de son monastère et le guident dans sa course à la recherche de Paul le Simple* [6].

*Sous le règne de Charles VIII (1483-1498), le dominicain Pierre de Lanoy « translate » en français une* Légende du grand S. An-

[1] Ci-dessus, ms. n° 17 (D'après une lettre du bibliothécaire de Nancy).

[2] Ci-dessus, n^os 14, 15, 3, 4, 5, 6, 7. Dans les n^os 3 et 4, le texte est divisé en trois leçons ; les mss. 5, 6, 7, 14, 16 et 17, au contraire, indiquent neuf leçons.

[3] W.-H.-J. Weale n'a pas reconnu S. Antoine ; il l'a pris pour S. Gérasime (*Revue de l'art chrétien*, t. LV, 1905, p. 362 et pl. VIII). Le tableau est actuellement conservé au Metropolitan Museum de New-York. On en trouvera une photographie et une description dans le grand ouvrage de M^lle Graham (pl. LIX et p. 136-37) et dans l'article déjà cité de M. Noordeloos (t. XXIV, fig. 21 et p. 51-52).

[4] M^lle E. Zocca signale et reproduit cette fresque dans le t. IX du *Catalogo delle cose d'arte e di antichità d'Italia*, intitulé *Assisi* (Roma, 1936), p. 231-32. Elle y voit un « sermon aux chameaux » ; ce qui n'est pas tout à fait exact.

[5] R. Graham, pl. LX et p. 137-41 ; P. Noordeloos, fig. 20 et p. 46-51.

[6] Ci-dessous, p. 235, § 12-13, avec la note 5.

toine [1], *dont les chapitres XXXIV-XXXVII correspondent aux § 1-10 de notre texte.*

*Au milieu du siècle suivant (1555), la* Vie de Mgr S. Anthoine abbé, *publiée à Lyon sans nom d'auteur, raconte de même « comment S. Anthoine, demourant abbé en la cité de Patras, voulant fuyr la compagnie des hommes, alla demourer au désert avec aulcuns des ses frères » ; puis « comment les vivres faillyrent aux religieux... ; comment douze dromadaires furent chargez pour porter des vivres en la montagne... » ; enfin « comment le roi receut les dromadaires, et du beau couvent qui fut édifié au désert* [2] ».

*En 1534, l'historiographe officiel des antonins, Aymar Falco ou Falcoz, se refusait à admettre notre anonyme au rang des « probati auctores » et ne rapportait qu'avec des réserves l'opinion de ceux qui voyaient dans la clochette, emblème du saint ermite, un souvenir de l'épisode des chameaux* [3].

*Dans l'opuscule de Naples 1556* [4], *l'édition de notre* Vita B. Antonii abbatis *est précédée de neuf leçons sans titre (cf.* BHL. *609) et suivie de la Translation* BHL. *612.*

*A la fin du XVII^e siècle, la « légende de Patras » est encore insérée en abrégé dans la Vie de S. Antoine que maître Blas Antonio de Ceballos publia sous le titre de* Flores del Yermo *ou* Flores de los yermos de Egypto. *Mais le nom même de la ville de Patras, condamné par Falco comme fantaisiste, a complètement disparu, tandis que le roi de Palestine est baptisé, Dieu sait pourquoi, Gerodosio* [5].

*De tous ces indices il ressort que, sans parvenir à la notoriété universelle* [6], *notre texte a été connu et exploité par un nombre assez élevé d'auteurs et d'artistes, dont les œuvres seront, croyons-nous,*

[1] Publiée par M.-C. Guigue, à Lyon, en 1889. Cf. *Revue critique*, t. XXVIII (1890), p. 88-90. Les quatre chapitres qui nous intéressent font suite à l'épisode de Balacius (*Vita Ant.*, § 86) et occupent les pages 114-23 de l'édition.

[2] Il y a un exemplaire de cette *Vie* à la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris. Les chapitres dont nous avons transcrit l'en-tête se lisent aux fol. CIV^v-CVIII.

[3] *Antonianae historiae compendium*, ch. 9, fol. 6, et ch. 48, fol. 27-27^v.

[4] Voir ci-dessus, p. 216, note 2.

[5] L'approbation du censeur est datée de 1685, mais nous ne connaissons pas d'édition antérieure à 1729. Celle que nous utilisons porte le millésime de 1796. Le ch. VI du livre II est intitulé : *Como S. Antonio se retiró a los desiertos de Heracleas y el Rey de Palestina le socorrió con vituallas*, etc. (p. 216-20).

[6] Il semble avoir échappé à Rosweyde (*Vitae Patrum*, 1615) et à Bollandus (commentaire des Actes de S. Antoine au t. I de janvier des *Acta SS.*, 1643).

*mieux comprises, une fois que la source où ils ont puisé aura été rendue accessible à tous.*

*Il nous reste à dire brièvement comment nous avons procédé dans la présente édition. La collation complète des manuscrits, effectuée par M. Noordeloos, montrait à l'évidence que l'immense majorité des variantes — et il y avait dans son texte un appel de note presque à chaque mot — était parfaitement inutile. Nous avons écarté d'abord les huit témoins qui ne présentent qu'une petite portion du récit*[1] *; aucune de leurs leçons ne nous a paru mériter d'être retenue.*

*Des neuf manuscrits restants, trois forment un groupe nettement caractérisé par toute une série de corrections de détail qui leur sont communes. Ce sont les nos 8, 9 et 10 de notre liste (Cologne = **W**, Palatin et Londres). Ils ne contiennent pas non plus toute la « légende de Patras », mais s'arrêtent après le § 13 (Cologne et Londres) ou même dès la fin de la première partie (§ 10 : Palatin). Trois autres, les nos 12 (Berlin), 13 (Casanatense = **C**) et 15 (Paris 755), sont presque toujours d'accord entre eux et souvent aussi avec les trois précédents. Ensemble, ces deux groupes constituent une branche de la tradition, la branche « cadette », rajeunie par des retouches de style intentionnelles*[2].

*Au contraire, les plus anciens de nos manuscrits, les nos 1 (Vaticanus = **V**) et 2 (San Pietro A 2 = **A**), qui remontent au commencement du XIe siècle ou même à la fin du Xe, ainsi que le no 11 (Bruxelles), qui date du XVe siècle, mais ne s'écarte pour ainsi dire jamais de V, constituent la branche aînée, très reconnaissable à la barbarie de sa langue. De ce groupe il faut mettre en évidence le no 2, qui est indépendant du Vaticanus et s'en distingue par deux séries de divergences : un certain nombre d'additions et de retouches, dont deux au moins ont quelque importance*[3]*, et une quantité de corrections grammaticales effectuées par un reviseur*[4]*. Celles-ci, en permettant de deviner sous le grattage les formes qui*

[1] Le ms. no 16 s'arrête au milieu du § 3 (... *ut ad exempla sanctorum possimus pervenire*), le no 17 une phrase plus loin (... *inveniet eam*), les nos 3, 4, 7 et 14 à la fin du § 4, et les nos 5 et 6 avant la fin du § 5 (... *tu debes habitare*).

[2] Voir quelques exemples dans l'appareil critique : § 1, notes 18, 25, 27, 28, 29, 31 ; § 2, notes 3, 25, 33, etc.

[3] Voir, par exemple, § 4, note 2 ; § 5, note 1 ; § 9, note 5 ; et surtout § 8, note 1 ; § 15, note 3.

[4] Chaque fois que dans l'appareil critique nous avons indiqué « *corr.* A », il

*se lisent dans V, témoignent à leur manière de l'antiquité de ces horribles solécismes* [1]. *Quant à celles-là, elles donnent en règle générale l'impression que le même Vaticanus a conservé plus fidèlement le texte original. C'est donc le texte de V qu'il fallait mettre à la base de l'édition* [2].

*Des mss. A, W et C nous avons relevé toutes les variantes dans les deux premiers paragraphes : le lecteur pourra ainsi se faire une idée de leur habituelle insignifiance. A partir du § 3, nous n'en avons signalé que les leçons qui nous paraissaient offrir quelque intérêt ; d'aucuns estimeront sans doute que nous avons encore été trop généreux.*

*Seul de tous nos témoins, le Casanatensis s'est ingénié à transformer la « légende de Patras » en une véritable Vie de S. Antoine au moyen d'un prologue sur son enfance et d'un épilogue sur ses tentations au désert et sur sa mort.Ces deux additions, assez banales, sont reproduites en appendice* [3]. *On remarquera que la première contredit en plus d'un point la* Vita Antonii *de S. Athanase, tandis que la seconde se termine par des emprunts quasi littéraux à cette source. Dans l'épilogue, on notera l'apparition d'un ange qui apporte à l'ermite un sanglier muni d'une clochette et chargé de son ravitaillement quotidien (§ 2), puis les noms d'Hilarion et de Prior donnés aux deux disciples qui enterrèrent S. Antoine (§ 7-9).*

*Les mss. nos 12 et 15 (Berlin et Paris 755) n'ajoutent à la légende que les deux derniers paragraphes de l'épilogue (§ 8-9). Ils y joignent une phrase typiquement médiévale* [4], *sur laquelle se terminent également la traduction italienne du XVe siècle et l'édition de Naples 1556, mentionnées ci-dessus* [5].

F. H.

faut comprendre qu'avant la correction du reviseur le ms. A portait la même leçon que V.

[1] Il n'est pas exclu toutefois que certaines fautes ne remontent pas à l'auteur, mais seulement à l'archétype de nos mss. V et A. Voir p. 237, note 3.

[2] En de rares cas, l'accord du ms. A avec les témoins de la « branche cadette » semble indiquer que V est fautif à cet endroit. Voir, par exemple, § 1, notes 2 et 11 ; § 2, note 44 ; § 3, note 2 ; § 12, note 3. Plus souvent cet accord est dû à un même souci de corriger les barbarismes de l'original.

[3] Ci-dessous, p. 243-50. [4] P. 250, à la fin de l'appareil critique.

[5] P. 219 ; p. 216, note 2, et p. 221.

**Incipiunt acta beati Antonii et Pauli heremite collecta de Vitas Patrum [1]. Mense ianuario die XVII [2].**

*E codice Vaticano latino 1189* (= **V**), *fol. 7-13, collatis in § 1-2 codicibus Archivi S. Petri A 2* (= **A**), *Coloniensi Wallraf 168* (= **W**) *et Casanatensi 3898* (= **C**) ; *cf. supra, pp. 217-18, 223.*

**1.** Beatus Antonius abbas, cum esset in civitate Patras (1) in monasterium [1], non valebat servitium Dei facere [1*] quomodo [2] ipse cupiebat [3], quia cotidie videbat ad se venire [4] multas gentes (2) seculares [5] (3). Cogitans [6] et gemens in corde suo [7] dicens [8] (4) :

**Lemma.** — [1] Vita sancti Antonii A, hic incipiatur legenda sanctissimi Antonii abbatis et confessoris et est de vita eius quomodo scilicet monasterium intravit etc. W, de vita sancti Antonii C *qui prologum praemittit* (*infra, p. 243-45*). — [2] (m.-xvii) *om.* WC.

**1.** — [1] monasterio WC, *corr.* A. — [1*] implere W. — [2] *ita* AC, quo V, sicut W. — [3] affectabat W. — [4] (ad se v.) advenire C. — [5] (videbat-sec.) molestabatur multitudine hominum W. — [6] et c. C, c. igitur W. — [7] in c. s. *om.* W. — [8] dicebat W, dixit fratribus suis C.

(1) S. Antoine n'ayant jamais quitté l'Égypte, son monastère ne saurait être situé dans le Péloponèse. Pourtant nos dix-sept manuscrits sont unanimes à désigner la ville de Patras, sans hésitation ni variantes. L'auteur avait-il en vue Pétra, capitale de la province romaine d'Arabie? Cette indication topographique cadrerait moins difficilement avec celles que nous réserve la suite du récit : mont Cédron (§ 2), Dothaïn (§ 4), désert du Sinaï (§ 5 et 20), une cité de Palestine (§ 7), bien que la distance entre Pétra et Dothaïn soit de beaucoup supérieure à celle que nos moines sont censés avoir parcourue en une nuit et deux jours (§ 4). M^lle Graham, op. cit., p. 17-18, émet l'hypothèse que le nom de Patras pourrait provenir de l'interprétation erronée du passage où Sozomène (I, xiii) affirme que S. Antoine appartenait à une famille noble : *ἦν Αἰγύπτιος τῷ γένει, τῶν εὐπατριδῶν*. De son côté, le P. Peeters suggère de reconnaître dans ce nom de ville une réminiscence des Actes apocryphes de S. André, qui placent à « Patras en Achaïe » le martyre de l'apôtre.

(2) Notez le romanisme *multas gentes*, « beaucoup de gens ».

(3) Comparez le chapitre 49 de la Vie de S. Antoine par S. Athanase (= *Vita Ant.*). Nous nous référons à la traduction d'Évagre (*BHL.* 609) et à la division en chapitres de l'édition bénédictine, reproduite par Migne, *P. G.*, t. XXVI, col. 833-976.

(4) *Dicens* pour *dicebat* ou *dixit*. L'emploi du participe présent pour l'indicatif parfait ou imparfait est une des caractéristiques de la langue de notre auteur. Voir ci-dessus, p. 216.

« Fratres, quid faciemus [9], quia conturbat [10] me cogitationes meę (1) et non est hic locus quietus ut possimus salvare animas nostras? Quid vultis faciamus [11]? Venite [12], pergamus de loco isto et eamus in illo loco [13] ubi fideliter et firmiter Domino [14] deserviamus [15] (2). » Illi autem, qui in timore Dei erant positi, animo suo [16] dixerunt : « Sic [17] oportet nobis [18], pater. Et nos [19] non te derelinquimus [20]. » Tunc [21] beatus | Antonius dixit : « Fili mi [22], vocavit nos Deus [23] Fol. 7v in ordine monachorum et sacerdotum. Sed tamen [24] videamus ut non [25] sit falsum [26] in nobis [27], quia dicit scriptura [28] precepta Dei in omnibus obedire et adimplere [29]. Et iterum : Quod oculus non vidit nec aures [30] audivit nec in cor hominis ascendit, quę preparavit Deus his qui diligunt eum [31] (3). »

2. Cum iam [1] sol ad occasum venissent [2], introierunt in eccle-

[9] *ita* AWC, faci//mus V. — [10] conturbant WC, *corr.* A. — [11] (quid v. f.) hec [hoc W] dicebat illis quos sciebat [videbat C] in Dei timore [in amore Dei W, in D. a. C] positos et per singulos dies molestabat [molestabatur W] et ortabatur eos dicebatque illis [eis C ; (d. i.) dicens W] : Quid faciemus [facimus fratres C]? Illi autem dicebant [dixerunt W] : Quid tu, pater, iubes [(p. i.) i. p. W]? Ille [ipse C] vero [(i. v.) at i. W] dicebat [respondit WC] AWC. — [12] et *add.* C. — [13] in i. l. *om.* W ; in illum locum C, *corr.* A. — [14] *in* V *sequuntur litterae tres erasae ;* Deo WC. — [15] *ita* A, // serviamus V, serviamus WC. — [16] (in tim. - a. s.) a. s. in t. Dei e. p. W, in t. Dei a. e. p. C. — [17] si sic W. — [18] nos A, *om.* WC. — [19] et n. *om.* W. — [20] (te d.) derelinquemus te W. — [21] *om.* W. — [22] filii mei C, *corr.* A ; filii karissimi W. — [23] dominus WC. — [24] sed t. *om.* W. — [25] (ut n.) ne WC. — [26] vanum C. — [27] (f. in n.) in n. f. W ; huiusmodi nomen *add.* WC. — [28] (q. d. s.) sed secundum scripturas W, si sec. scripturas C. — [29] preceptis Dei obedire volumus eas in omnibus adimplere debemus C, obedire Dei preceptis et ea in omnibus adimplere velimus W. — [30] auris A. — [31] (et iterum - eum) *om.* WC.

2. — [1] autem AWC. — [2] venisset WC, *corr.* A.

(1) Le verbe est au singulier, bien que le sujet soit au pluriel. On trouvera ci-dessous maints exemples de cette anomalie : *fratres tui qui vult* (§ 2), *omnia que ei acciderat* ou *contigerat* (§ 7, 8), *muta animalia cavaret* (§ 20), etc. ; et inversément le verbe au pluriel avec un sujet au singulier : *cum sol venissent* (§ 2), *rex habebant* (§ 10), *fratrem qui venerant* (§ 18), etc.

(2) Mêmes doléances au début de la Vie de S. Fronton d'Égypte (*P. L.*, t. LXXIII, col. 437-39) et dans le passage correspondant de la Vie de S. Front de Périgueux (*Anal. Boll.*, t. XLVIII, p. 351, § 9). Voir ci-dessus, p. 213-14.

(3) I *Cor.* 2, 9.

sia [3] et ceperunt reddere laudes Deo omnipotenti [4] sicut mox [5] (1) erat. Et cum completum esset officium monasterii [6], omnes requieverunt [7] in lectum suum [8]. Ille [9] vero [10] prosternens [11] se in terra [12], deprecans (2) Deum [13] dicens : « Deus celi et terrę (3), qui cunctorum es cognitor [14] (4), in cuius voluntate [15] cuncta sunt posita et non est qui possit resistere tuę [16] voluntati (5), qui revocans [17] (6) errantes ut non [18] pereant, custodi servos tuos et ostende nobis locum in quo tibi mundo corde (7) et corpore [19] placeamus [20], quia non est hic locus conversationis nisi de [21] amatoribus istius [22] seculi [23]. » Et cum [24] orasset beatus Antonius abbas [25], accidit [26] ei modicum somnum [27]. Veniens autem angelus Domini in somnis [28] dicens [29] ei [30] : « Antoni, surge [31], vade in loco [32] in quo [33] dico tibi [34], tu et fratres tui qui vult [35] sequere te [36]. Ego autem dabo tibi in heremo figuram angeli [37] et ibi pascam te de cunctis regionibus terrę. Et cum ascenderit [38] in [39] excelsum montem [40] Cedron (8), ibique [41] invenies [42] modicam [43] vallem ne-

[3] ecclesiam *corr.* A ; (i. in e.) intraverunt ecclesiam WC. — [4] *om.* C ; (D. o.) o. Deo W. — [5] *ita* VC, mos *corr.* A, moris W. — [6] *om.* C ; et *add.* WC, *in ras.* A. — [7] requiescerent A, quiescerent WC. — [8] in lectis suis C, *corr.* A ; in lectulis suis W. — [9] ipse C. — [10] *erasum a corr.* A, *om.* WC. — [11] prostravit WC, *corr.* A. — [12] terram WC, *corr.* A. — [13] precando Dominum W ; et *add.* C, *sup. lin.* A. — [14] conditor W. — [15] (in c. v.) c. voluntati W. — [16] (p. r. t.) t. p. r. C. — [17] revocas C, *corr.* A. — [18] (et non - ut non) ne W. — [19] casto c. A, corpore casto C ; (tibi-corp.) mundo corde tibi W. — [20] serviamus AWC. — [21] *om.* AWC. — [22] huius W. — [23] mundi C. — [24] (et c.) c. autem W. — [25] *om.* WC. — [26] *om.* C. — [27] modicus sompnus *corr.* A, modicus somnus C ; accidit *add. sup. lin.* C. — [28] somniis C. — [29] dixit C, *corr.* A. — [30] (accidit-ei) et sompno aliquantulum raptus, angelus Domini apparuit ei dicens W. — [31] et *add.* W. — [32] locum AWC. — [33] (in q.) quem WC. — [34] (d. t.) t. ostendero C. — [35] volunt AWC. — [36] sequi te AW, te sequi C. — [37] (in h. f. a.) f. a. in h. WC. — [38] ascenderis W, *corr.* A ; ascendes C. — [39] *om.* W. — [40] (e. m.) m. e. WC. — [41] ibi C, *corr.* A. — [42] (ib. inv.) inv. ibi W. — [43] *om.* C.

(1) *Mox* pour *mos*. Cf. *senix* pour *senis* (§ 20, trois exemples).

(2) Lire ici *deprecabatur* ou, deux mots plus loin, *dicebat*.

(3) *Iudith* 6, 15.

(4) Cf. *Dan.* 13, 42.

(5) Cf. *Esther* 13, 9.

(6) Pour *revocas*.

(7) *Matth.* 5, 8. Comparez l'oraison *Ure igne Sancti Spiritus*, dans le missel romain, *Orationes ad diversa*, 26 : ... *ut tibi casto corpore serviamus et mundo corde placeamus*.

(8) L'*excelsus mons Cedron*, que notre texte situe près du Sinaï (*iuxta Synai*,

morosam pulcram nimis [44] inter montibus [45] clausam, illic [46] invenies lapidem marmoreum in similitudinem [47] hominis, qui tibi aliquid pavore [48] emittit [49] ; sed noli timere, quia ego tecum sum (1) in omni [50] opere tuo [51]. » Tunc beatus Antonius surgens a somno dicens [52] : « Gratias ago tibi [53], Domine Ihesu Christe, qui me dignatus es exaudire. » Et introivit in ecclesia [54], tangens [55] signum ad matutinum. Et, congregatis cunctis fratribus, insimul fecerunt officium [56].

3. Mane autem facto exierunt de ecclesia et ante portas ecclesię pariter sederunt. Exinde ce|pit beatus Antonius narrare somnium Fol. 8
que viderat fratribus suis : « Dixi vobis iam, fratres, venite, sequimini me ; educam vos in loco illo ubi animas vestras salventur, quia non est hic locus solitarius nisi adulatoris et stupri [1]. Propterea fugiamus a facie peccatoris. » Illi vero respondentes dixerunt : « Pater, eamus ubi vis. Sed tamen videamus ne in vacuum laboremus, proinde ut ad exempla sanctorum possimus pervenire. » Ille iterum dixit : « Videte, fratres, ut cor vestrum et cogitatio vestra non vacet in vanum et nec seducat vos seculi cupiditas, sed voluntatem meam [2] per omnia custodite, et audite me, quia ita dicit in evangelio : Qui voluerit animam suam salvam facere, perdet eam, et qui perdiderit animam suam propter me in vitam eternam inveniet eam (2). » Et paulo post incipierunt cantare omnes psalterium usque ad horam nocturnam, quando somnus deprimitur.

4. In prima vigilia noctis, tunc surgens beatus Antonius, accepit vaculum suum et suscitavit illis qui secuti [1] erant illum. Egredientes

[44] (n. p. n.) *ita* AWC, nemus plena V. — [45] montes WC, *corr.* A. — [46] ibi WC. — [47] similitudine A. — [48] pavoris WC, *corr.* A. — [49] immittet WC, *corr.* A. — [50] *om.* C. — [51] (in o. o. t.) omni tempore W. — [52] dixit WC, *corr.* A. — [53] gr. t. a. W, t. gr. a. C. — [54] ecclesiam *corr.* A ; (i. in e.) intravit ecclesiam WC. — [55] faciens W. — [56] (*t.* o.) divinum officium peregerunt W.

3. — [1] (a. et st.) *ita* V, *forte pro* amatoribus adulterii et st. ; amatoribus istius seculi et vanitatum A, amatoribus huius seculi W, am. h. sec. et vanitatis C. — [2] Domini et nostras [meas WC] exortaciones AWC.

4. — [1] secuturi A, secum profecturi W, prosecuturi C.

§ 20), n'a de commun que le nom avec le torrent du Cédron, mentionné dans l'évangile (*Ioh.* 18, 1), ou avec la ville de Cédron, nommée deux fois dans I *Macc.* (15, 39 et 16, 9). Il faut le considérer comme une invention de l'hagiographe, à moins qu'il n'ait écrit Cédron pour Horeb (*Ex.* 3, 1 ; 17, 6, etc.).

(1) *Ierem.* 46, 28. (2) *Matth.* 16, 25.

cum silentio de monasterio, perrexerunt ad murum civitatis ; et deponentes Antonium per funiculum (1) et omnes qui cum eo erant, exeuntes foras civitatem, ambulaverunt per diversa loca montium tota nocte illa et duos dies. Et pervenerunt in valle nemorosa, pulchra nimis, odor [2] omnium arborum repleta. Erat autem ibi lapis in similitudinem hominis aspectus ; et ipse erat locus ubi spoliaverunt filiis (2) Israel fratrem suum Ioseph [3] (3)

**5.** Erat autem ibi longius tantum fons aquarum, quantum iactus est lapis (4), unde Dominus aquam de petra produxit ad filios Israel in heremo (5) et vocavit locus ille Sanctissimus [1] (6). Nam circa ipsam fontem viderunt serpentem magnus valde, qualem umquam nondum viderat homo. Et venerunt [2] omnes et ita dixerunt : « Posuit nos Deus in medio ore draconis. Videamus quomodo possumus vincere eum ». Et adoraverunt unianimes ad Dominum psallentes
Fol. 8v et dicentes : « Ne tradas, Domine, bestiis | animas confitentes tibi, et animas pauperum tuorum ne obliviscaris in finem (7). Exurge, Domine, adiuva nos et libera nos propter nomen tuum (8). » Et exinde canentes finierunt psalterium.Tunc surgentes ab horationem viderunt ipsum draconem fugientem (9). Et ipsi cum manibus suis crux Christi facientes et dicentes : « Super aspidem et basiliscum ambulabis, Domine, et conculcabis leonem et draconem (10), » iterum

[2] *sic.* — [3] et in sanguine hedi intinxerunt tunicam eius et ipsum vendiderunt Ismaelitis viginti argenteis *add.* A.

**5.** — [1] invidiosus etenim et malignus diabolus qui semper hodire solitus est iustos, ausus est taliter trasfigurari in serpentium fantasiam. Illi vero relassati et siti fatigati erant nimia prę itinere. Exierunt ad fontem aurire aquam unde se (eorum *add. al. m. sup. lin.*) refocilaret spiritus, quia iam duo erant dies quod (quibus *corr. al. m.*) neque panem neque aquam gustaverant *add.* A. — [2] // venerunt V, invenerunt A.

(1) Cf. *Act.* 9, 25.

(2) *Filiis* pour *filii*. Même faute au § 6 : *filiis Israel murmuraverunt* et *servis tuis afflicti sunt*. Cf. § 13 : *et ungulis eius ut camelus*, c'est-à-dire *et unguli eius* <*erant*> *ut cameli*.

(3) *Gen.* 37, 23, 28, 31.

(4) *Luc.* 22, 41.

(5) *Num.* 20, 11.

(6) Cf. *Ios.* 5, 16 ?

(7) *Ps.* 73, 19.

(8) *Ps.* 43, 26.

(9) Cette histoire de dragon n'a pas d'équivalent dans la Vie de S. Fronton l'abbé, mais bien dans celle de S. Front de Périgueux, § 9, p. 351-52 ; cf. supra, p. 214.

(10) *Ps.* 90, 13.

dicebant : « O serpens antique (1), vade in mare, quia ibi est ampla et spaciosa loca in qua tu debes habitare. Seductor hominum, deceptor animarum, tenebris factor, voce diaboli [3], vade in profundum abissi (2), quia ibi est pater tuus diabolus [4] (3). » Deinde ascenderunt ad superiorem locum et benedixerunt fontem aquarum et biberunt ex ea, et confortati sunt. Et fecerunt ibi umbra de ramis arboribus, et sedentes adoraverunt Dominum.

6. Cumque iam dies quartus fuisset, ceperunt aliquantuli eorum dicere et murmurare intra se (4) : « Numquid non erant monumenta in terra nostra [1] aut in civitate, quia adduxit nos mori in solitudine isto ? » Audiens hec beatus Antonius dixit fratribus suis : « Quare murmurastis, fratres, sicut filiis Israel murmuraverunt in heremo (5) ? Et Dominus quidem iratus est propter murmurationem eorum. Nam manna, quam dederat, abstulit eis (6). Et nolite murmurare, sed magis orate ad Dominum, ut Dominus exaudiat vos. Rogo vos, fratres, ut sustineatis me modicum tempus sicut boni fratres et fideles Dei, ut confirmetur sermo scripturę, sicut dicit in psalmo : Expectans expectavi Dominum, et respexit me, et exaudivit deprecationem meam (7). » Et iterum cum lacrimis coepit orare beatus Antonius et dixit : « Domine, Deus omnipotens, qui fecisti mirabilia magna in populo, de quinque panibus et duobus piscibus quinque milia hominum satiasti (8) et qui in Chana Galileę prima mirabilia fecisti de aqua vinum (9) | et satiasti animam Fol. 9
inanem et replens in bonis (10), da nobis, Domine, servis tuis, Domine

[3] tenebrarum factor, vox diaboli WC. — [4] cum quo debes fruere aeternum supplicium (frui aeterno supplicio *corr. al. m.*) *add.* A.

6. — [1] *sequuntur in* V *litterae circiter duodecim erasae.*

(1) Cf. *Apoc.* 12, 9. (2) *Eccli.* 1, 2.

(3) Cf. *Ioh.* 8, 44.

(4) Dans la Vie de S. Fronton de Nitrie les murmures des moines forment le ch. 2, et la réponse de l'abbé remplit tout le ch. 3. Comparez les § 10-12 de la Vie de S. Front l'évêque.

(5) Cf. *Num.* 21, 5.

(6) Rien de pareil dans le Pentateuque. On pourrait peut-être retrouver ce détail dans un apocryphe, mais notre auteur est bien capable de l'avoir tiré de son cru.

(7) *Ps.* 39, 2-3. (8) Cf. *Matth.* 14, 19 ; 16, 9.

(9) *Ioh.* 2, (10) Cf. *Ps.* 106, 9 ; 102, 5.

Ihesu Christe, pastor bone (1), quia [2] promittere dignatus es antequam veniremus in loco isto, quia tu scis, Domine, quod servis tuis fame nimis afflicti sunt. »

7. Quidam autem rex civitatis Palestine (2) dum iaceret in lecto suo, apparuit ei angelus Domini in somnis dicens (3) : « Surge, et dirige victum ad servos meos, qui in heremo nimis esuriunt. » Rex namque, cum surrexisset mane, oblitus est sermo Domini. Alia autem nocte iterum veniens ad eum dixit ei similiter. Sed ille ut stultus neglexit. Venit ad eum tertio (4) dixitque ei : « Quare oblitus es sermones meos? Amen dico tibi, si non feceris ea que tibi precipio, cito auferetur anima tua a te. » Ille autem expavit, volens se erigere, et non potuit, quia dolor magnus eum apprehendit. Et nesciebat ubi fuisset locus ille et exinde quod facere[t] debuisset. Tunc citius fecit vocare universus populus et narravit illi omnia que ei acciderat. Et nemo illorum fuit qui possit ei consilium dare. Iam vero contristatus erat nimis totum palatium regis pro morte ipsius.

8. Venit quidam homo mendicus (5) elemosinam petens [1], et interrogavit unum ex illis et dixit ei : « Rogo te, ut dicas mihi unde est contristatum palatium regis. » Et illi respondentes dixerunt : « Rex noster debet mori hodie pro eo quod oblitus est mandatum Domini. Et non est qui donet ei consilium quomodo vivere possit. » Iterum ille pauper dixit : « Vivit Deus et vivit anima mea (6) :

[2] *legendum putaverim* quae.

8. — [1] (Venit-petens) Angelus autem Domini fincxit se peregrinum arte quidem mendicantis introivit in civitatem et perrexit ad palatium et venit ante ianuam ut peregrinis est more (mos *corr.*) stipem petens. Illi autem pre nimia tristitia nullum ferebant ei auxilium A.

(1) Cf. *Ioh.* 10, 14.

(2) Ce n'est pas un « roi », mais un riche que l'ange envoie au secours de S. Fronton (ch. 5), tandis que dans la vie de S. Front de Périgueux, c'est le gouverneur païen Squirius qui reçoit les mêmes avertissements célestes, accompagnés de menaces et de coups (§ 13).

(3) *Matth.* 1, 20.

(4) Cf. I *Reg.* 3, 8.

(5) Ce mendiant, en qui le ms. A veut reconnaître un ange déguisé, remplace le sage conseiller qui, dans les Vies de S. Fronton et de S. Front, suggère à son ami d'envoyer au désert ses soixante-dix chameaux.

(6) Cf. I *Reg.* 20, 3.

si audisset me rex et fecisset consilium meum, non moreretur anima sua hodie. » Nuntiatum est autem hoc verbum in aula regis, et rex concite iussit venire eum ad se. Rex vero, cum vidisset eum, letificatus est cor ipsius, et dixit ei omnia quę ei contigerat. At ille per omnia dedit ei responsum. Et rex iterum dicit ei : « Certe vivit Dominus | et vivit anima mea : si mihi adiutorium feceris et consilium bonum dederis, ut possim salvare animam meam, magnum honorem in hoc palatio meo tibi dabo. » At ille dixit ei : « Audi, rex, consilium meum. Iuve venire camelos tuos et inpone super eos omnia quę sunt necessaria hominum tam ad manducandum quam ad bibendum et induendum vel operandum, et quicquid ad usum monachorum pertinent, et fac egredere eos foras portam civitatis, et unum ex illis camelis primitarius [2] (1) fac appendere squillam ad collum eius, et dirige illos in exitu viarum. Dominus autem dirigat eos per viam usque ad illum locum ubi illi habitant, si est Domini voluntas. » Dixit ei rex : « Omnia quę vis exinde facere, tua sit potestas ad faciendum. » Ille vero festinanter fecit omnia quomodo precepit ei rex, deducentes duodecim camelos (2) et superponentes ei omnia quę superius scripta sunt, et deportantes (3)

Fol. 9v

[2] primitariis C, *corr.* A ; primitiariis W.

(1) *Primitarius* ou *primitiarius* (§ 9) est sans doute une déformation de *primicerius*, au sens de « premier, chef de file ». L'idée de suspendre une clochette, *squilla* (voir Du Cange, i. v. *skella*), au cou du chameau qui marche en tête de la caravane n'est pas propre à notre auteur. La Vie de S. Fronton mentionnait déjà *campanae sonitum* (ch. 8).

(2) Douze chameaux seulement, autant qu'il y eut d'apôtres ! Dans les Vies de S. Fronton et de S. Front la caravane ne compte pas moins de soixante-dix bêtes, sans doute en l'honneur des 70 disciples du Seigneur. Il y avait d'ailleurs précisément 70 moines dans le monastère de ces deux saints. Notez d'autre part que pour fonder un nouvel établissement religieux, c'était la coutume d'envoyer une colonie de douze moines en souvenir du collège apostolique. Dès le VI^e^ siècle nous voyons S. Colomba partir pour la Bretagne *cum duodecim commilitonibus discipulis* (Adamnanus, *Vita S. Columbae*, l. III, c. 4 ; éd. W. Reeves, p. 196). Au début du XII^e^ siècle, S. Barthélemy de Rossano adjoint douze moines du Patir à son disciple Luc, chargé d'organiser la nouvelle fondation du Saint-Sauveur à Messine (*BHG.* 235, § 37 ; *Act. SS.*, Sept. t. VIII, p. 825).

(3) De nouveau la confusion des nombres. Il faut lire : *deducens*, *superponens eis* et *deportans*. A moins que le sujet ne soit sous-entendu : « les gens du roi » ; dans ce cas, les participes seraient employés pour des indicatifs : *deduxerunt*, etc.

foras civitatem. Et sine custodia hominum ambulaverunt festinanter per deserta montium et concava vallium in quo nondum fuerunt viam. Sic pervenerunt ad illum locum beati Antonii.

9. Erant autem servi Dei nimis afflicti fame per dies multos. Stantes vero in orationem (1), audivit sanctus Antonius quasi squillam sonantem, qua primitiarius erat camelus (2). Dixit beatus Antonius fratribus suis : « Non audistis aliquam rem sonantem ? » Fratres vero illius respondentes dixerunt : « Miramur in te, pater, cur talia loqueris. Tam longius per herema huc venimus, non audivimus nec vidimus aliud nisi temptator maligni. Et tu, quomodo sonitum hic quasi squilla audisti ? » At ille dixit : « Vere audivi ut squillam in monte hoc. » Hęc autem dicente, intraverunt ad orationem ; et cum finita fuisset eorum oratio [1], exierunt foras dixeruntque ad beatum Antonium : « Ecce, pater, hoc quod tu primitus nobis audisti [2] modo credimus quia sic est. » Et dum
Fol. 10 aspicientes, | viderunt camelos stantes in ordine circa fontem ubi serpens maligna olim iacuerat (3) ; timuerunt, existimantes ut fantasma fuissent [3] (4). Et dixit eis beatus Antonius : « Nolite timere, fratres, sed ite festinanter et deponite sarcinam illorum. Nam elemosinam transmisit nos Dominus, qui dad servis suis affluenter annonam pro sua magnam misericordia, non nostro merito, et non deseruit sperantes in se (5). » Et ceperunt gratias agere Deo. Iterum dixit beatus Antonius fratribus suis : « Fratres, conducite ipsos camelos in hospitium, ut eis meretur, et lavate pedes eorum, ut habeant requies, et date illis ad comedendum de hoc quod ipsi adportarunt et aqua similiter [4], et Dominum Deum nostrum glorificemus. » Illi vero preceptum patri oboedientes, deponentes omnia

9. — [1] *corr., prius* orationem V. — [2] *corr., prius* audistis V. — [3] *corr., prius* fuisset V. — [4] (conducite - similiter) accipite vobis unusquisque camelum vestrum et facite illis sicut mos est ac sicut ospites sint A, accipiat unusquisque frater camelum suum et faciat sicut moris est W, accipiat unusquisque camelum suum C.

(1) Nominatif absolu. — Cf. *Marc.* 11, 25.

(2) Il faut sans doute comprendre : *quae primitiarii erat cameli*, ou bien, avec le ms. A : *quam primitiarius habebat camelus*, à moins que l'adverbe *qua* ne signifie simplement « du côté où ».

(3) Cf. ci-dessus, § 5. (4) Cf. *Matth.* 14, 26. (5) Cf. *Iudith* 13, 17.

sarcina camelorum et que erant illi necessaria, dicentes : « Potens est Dominus Deus patrum nostrorum servis suis parare mensam in deserto (1). » At ille beatus Antonius dixit : « Fratres, nolite cessare ab opere manuum vestrarum, quia dicit Apostolus : Qui non operatur nec manducet [5] (2). Melius est homini, si fieri potest, ut de suo lavore vivat et alterius det, quam de aliorum cum peccati accipiat. Sicut dixit David propheta : Surgite postquam sederitis, qui manducatis panem doloris (3). »

**10.** Alia autem die scripserunt epistolam et posuerunt in ea omnia quę necessaria erant illis et direxerunt eam per ipsi cameli (4) ad regem. Rex vero, cum vidisset eos, gavisus est multum, quia iam ut perditos illos habebat [1]. Et videntes (5) epistolam, cum gaudio magno [2] accepit eam. Et legens, gratias egit Deo de illis et eorum monasterium. Iam cum vidisset rex mirabilia Dei in loco illo, tunc dereliquid regnum suum et perrexit illuc, et secutus est Dominum Deum (6). Et multi alii seculares similiter hęc fecerunt magnificantes misericordiam Dei in loco illo. Et veniebant ad eos cotidie [3] habundanter quę illi oportune erat. Factum est autem magnus ibi primus monasterium, qualis umquam non fuit, habentes (7) trecentos triginta quinque monachos. In sempiternum non minuetur | numerus monachorum et, si unus moritur in loco illo, statim alter ingreditur (8). Fol. 10v

[5] quoniam otiositas inimica est animae, et beatus Paulus dicit : Manus vacua super ventrem vacuum requiescat, et quidam sapiens dicit *add.* A.

**10.** — [1] habebant *corr. sup. lin.* V. — [2] super collum primitarii cameli qui squillam ferebat nuntiaverunt regi... *add.* A. — [3] apportantes *add.* W.

(1) *Ps.* 77, 19. (2) Cf. II *Thess.* 3, 10. (3) *Ps.* 126, 2.

(4) Entendez : *per ipsos camelos.* Prenant *cameli* pour un génitif singulier, les mss. 8, 9, 10 et 13 ont commis le contresens d'introduire ici un chamelier : *per ipsius cameli custodem.*

(5) Pour *videns.* Cf. supra, p. 215, avec la note 6.

(6) Cette conversion du roi qui se fait moine a son équivalent dans la Vie de S. Front de Périgueux : l'ancien persécuteur Squirius demande et reçoit le baptême (§ 17).

(7) Pour *habens.*

(8) Pourquoi ce nombre de 335 moine était-il miraculeusement maintenu à perpétuité, nous laissons à d'autres le soin de l'expliquer. Dans le manuscrit à peintures de La Valette il n'est question que de 135 moines (R. Graham, op. c., p. 81).

**11.** Quadam autem die, cum sederet beatus Antonius in cellulam suam, dixit fratribus suis : « Gaudeo propter vos in hoc seculo, quia talis gloria Dei vobis obtavi [1], et operatus sum monasterium, et non est aliud homo in terra solitarius similis mihi (1). » Audita est autem vox Antoni ad aures Domini. Et, dum iaceret beatus Antonius in lectum suum, venit ei vox de celo (2) dicens : « Antoni. » At ille dixit : « Ecce adsum (3), Domine. » Et vox iterum ad eum : « Quare te exaltasti sicut avis in altu petens volatu, ita ut, cum valido ventu veniet, statim revertitur ad terram? Proxime erat tibi gloriam Dei, sed propter extollentiam tuam longe facta est a te. Nam si vis esse solitarius, quod non sit similis tui, vade, require Paulum Simplicem heremita (4), quem matrem suam in adulterium peperit et portavit in excelsis montibus, et misit eum in speluncam leonis et revolsit lapidem magnum, ut nullus quidem cognosceret verecundiam matris eius (5) ; et nutritus est ibi omnibus diebus vitę suę de sanctorum civorum (6) escas cęli per corvum semper afferentes ei dimidium panem (7) ; cuius oculi feminam umquam non viderant. Vade ad eum. Ipse tibi indicat fieri solitarius. »

**12.** Surgens autem Antonius de lecto suo nocte, nimio pavore perterritus, et intravit in ecclesia, cepit (8) orare cum lacrimis

**11.** — [1] (t. - o.) talem gloriam Dei [*om.* W] vobis optavi AW, talem optavi C.

(1) Comparez la *Vita Pauli* (*BHL.* 6596), c. 7 ; ci-dessus, p. 213.

(2) *Ioh.* 12, 28. (3) *Gen.* 46, 2.

(4) Comme d'autres biographes de S. Antoine (cf. *Anal. Boll.*, t. LX, p. 196, note 1), notre auteur confond Paul de Thèbes, le premier ermite, avec Paul le Simple. Les détails qui suivent ne conviennent ni à l'un ni à l'autre ; ils contredisent aussi bien la *Vita Pauli* de S. Jérôme que l'*Histoire Lausiaque* de Pallade, ch. 22. Ils proviennent apparemment de quelque conte ou récit folklorique.

(5) Dans la légende de Grégoire le pécheur (*BHL.* 3649-51 ; cf. *Anal. Boll.*, t. LV, p. 232-33), le futur saint, né d'une union incestueuse, est également envoyé au loin, de peur que la honte de sa mère ne soit découverte. Cf. C. Plummer, *Vitae Sanctorum Hiberniae*, t. I (Oxford, 1910), p. cxxxv, note 2.

(6) Pour *cibo* ou *ciborum*. Cf. *civum* (§ 16), *vaculum* (§ 4), *iuve* (§ 8), *lavore* (§ 9), *revelles* (§ 18) ; et inversément : *corbus* (§ 16), *cadaber* (§ 20).

(7) *Vita Pauli*, c. 10.

(8) Comprenez *surgens... [et] intravit... <et> cepit*, ou bien *surrexit... et intrans... cepit*.

dicens : « Domine, non secundum peccata hominum tribuas, sed secundum magnam misericordiam tuam tribues mihi. Et ne irascatur furor tuus in me (1) propter verbum irreverentie [1] meę, ut non perdam servitium meum, quam tibi ab infantia mea conare obtavi [2]. Sed parce, qui ad latronem misertus es clamantem (2), et demonstra mihi locum illum ubi Paulus Simplex requiescit. » Expleta eius oratio (3), exivit foris ut videret signa celorum ad sonandum signum ad matutinum. Luna vero lucebat magnum lumen in ordine suo (4). Et exinde modicum recubuit supra parietem portarum monasterii, videns quasi ad se venientes duos lupos (5) mittentes capita sua infra portas, | lingentes caliga eius, et cauda Fol. 11
eorum quasi blandimenta facientes. Ille autem, cum hoc vidisset [3], exiit ad illos et sequebatur eos, cognovit (6) quod Domini esset voluntas.

**13.** Et cum cepisset sequere eos usque ad auroram, pervenerunt ad locum ubi erat spelunca [1] quasi lapidem dimissum. Invenerunt fontes aquarum et stantem ibi hominem habentem in capite suo duo cornua quasi cervus, et ungulis eius ut camelus. Iacebat capilli eius circa lumbos, usque ad pedibus pertingebant (7). Videns hoc Antonius, velocius retro se revertens expavitque nimis et dixit : « Adiuro te per omnipotentem Deum ut dicas mihi de qua genere fuisti. Homo es, annon ? » Et ille respondit : « Homo sum, nomine Agathonem (8). Sed propter iniquitatem meam contingit

**12.** — [1] *ita* WC ; reverentie VA. — [2] conare obtavi *ita* V, conare optavi A, semper optavi W, donare optavi C. — [3] *ita* AWC ; audisset V.

**13.** — [1] habens *add. sup. lin.* A.

(1) *Iudic.* 6, 39. (2) *Luc.* 23, 42.

(3) Nominatif absolu. (4) *Iudic.* 5, 20.

(5) Dans la *Vita Pauli*, c. 9, c'est une louve qui aide S. Antoine à découvrir la grotte du saint ermite.

(6) Pour *cognoscens.*

(7) Cet homme aux bois de cerf, aux pieds de chameau et à la chevelure démesurée remplace ici l'hippocentaure et le faune que S. Jérôme s'est amusé à décrire dans la *Vita Pauli*, c. 7-8. Sur les ermites velus on pourra consulter (avec circonspection) Ch. A. Williams, *Oriental Affinities of the Legend of the Hairy Anchorite*, t. II (Urbana, 1926) ; cf. *Anal. Boll.*, t. XLVII, p. 138-41.

(8) Un personnage de ce nom est cité fréquemment dans les *Vitae Patrum* (voir l'index de Rosweyde et les *Mémoires* de Tillemont, t. X, p. 418-27) ; mais on ne lui prête nulle part les aventures dont il est question ci-après.

mihi hoc in [2] signum, quia, dum essem solitarium in loco isto, venit inimicus et decepit me, et peccavi cum fera cervorum, et exinde in similitudine cervi sum (1) ; sed credo Domino Deo, quia per orationem tuam salvus ero. » Et orabat beatus Antonius cum lacrimis dicens : « Ne tradas, Domine, <bestiis> animas confitentes tibi, et animas pauperum tuorum ne obliviscaris [3] in finem (2). » Et dixit : « Ubi est ille heremita, qui dicitur Paulus ? » At ille respondit : « Vade per istum tramitem et, cum perveneris ad locum, invenies ibi lapidem erectum et ibi pulsa [4] ; quia ille est pater meus, cuius ego elymosinam sustentor. »

**14.** Et cum venisset illuc beatus Antonius pulsavit tribus vicibus dicens : « Pater, aperi nobis. » At ille deintus non dedit ei responsum, sed percutiens se in fronte et dixit : « Vade retro, temptator. Non me temptare, quia Dominus mecum est, et inexpugnabilis es contra humanum genus pugnare. Quis est iste pulsator ? Forsitan deceptor paradisi, peccatorum fabricator, dampnator[um] animarum, inventor omnium malorum [1], lingua serpentium, luctuosa potestas. O mors amarissima, quid vis temptare ? Certe non habebis me in escam, nec me lucreris (3), sicut fecisti illum primum hominem peccare protoplausti (4) paradisi, quem Dominum lucratum habebant (5). Et me iterum sua posuit custodia ». Hec plorando
Fol. 11v et hiemendo [2] (6) dicebat, | existimans ut temptator esset, quia non

[2] *erasum in* V. — [3] obiviscaris V. — [4] *pauca quae in* W *sequuntur* (Erumpente igitur luce... servum quem mihi promisit ostendet) *exscripta sunt e* Vita Pauli, *c. 7 ; deinde, abrupto textu, haec addita sunt :* etc. Tu autem Domine etc. ut supra Pauli primi heremite etc.

**14.** — [1] *om.* V. — [2] *ita* V ; gemendo AC.

(1) Comparez le cas de « lycanthropie » ou plutôt de « boanthropie » dont l'Écriture parle à propos de Nabuchodonosor (*Dan.* 4, 30). La Vie de S. Grégoire l'Illuminateur par « Agathange » (*BHG.* 712) fournit un autre exemple de pécheur que Dieu châtie en le rendant semblable aux bêtes : le roi Tiridate se comporte comme un sanglier (§ 89, *Act. SS.*, Sept. t. VIII, p. 360 ; P. DE LAGARDE, *Agathangelus*, p. 45).

(2) *Ps.* 73, 19. (3) Pour *lucraberis.*

(4) Pour *protoplastum.* Cf. *Gen.* 3, 1-6.

(5) Comprenez : *quem Dominus lucratus erat.*

(6) La forme *hiemendo* pour *gemendo* mérite d'être relevée. Comparez *iesta* pour *gesta*, *Ienubam* pour *Genavam*, et réciproquement *geiuna* pour *ieiuna* et

erat ei consuetudo ut ibi aliquando hominem veniret. Similiter plorando dixit beatus Antonius : « Pater Paule, aperi mihi. Ego enim sum Antonius, servus tuus. » At ille deintus respondit (1) : « Tu es Antonius, abbas magni monasterii, qui, cum sederes in cellulam tuam, exaltasti te meliorem esse quam aliis monachis. Ora ad Dominum ut non reminiscar [3] Dominum peccatum tuum. Et quando sedet homo in magno honore, sic debet se humiliare subtus omnes peccatores, et ita nos debemus humiliari, fratres. In evangelio quidem dicit, quia omnis qui se exaltat humiliabitur (2). »

**15.** Et cum hoc dixisset, surgens aperuit ei, et introivit ille, et salutaverunt se pariter et obsculaverunt se dicentes : « Pax Domini sit nobiscum, domine frater, et pax in omni christiano populo. » Deinde sederunt. Et cepit beatus Paulus interrogare beatus Antonius (3) : « En[im] [1] quę tanto labore quesisti patribus senectutem, frater [2]. Quomodo est in hoc seculo et quomodo terra dat fructum suum ? Quot sunt ordinem ecclesiarum, quod officia monasterii, et quo modo mundus regitur imperio ? Quę est illa plasma, que dicitur mulier, que apostolus non laudat, propter prevaricatione Adam seduxit, id est Eva, per quem dampnatus est mundus (4) ? Dicit Salomon : Mulier bona corona est viri sui (5) ; mulier vero mala

[3] *ita* V ; reminiscatur AC.

**15.** — [1] eñ V, en A. — [2] (quę - fr.) quem tanto labore quesisti, putribus senectute membris, operit inculta canities. En vides hominem pulverem mox futurum *al. man. in ras. corr.* A.

d'autres exemples analogues dans GRANDGENT, op. c., p. 110. Voir aussi G. H. FOWLER, *Notes on the Pronunciation of Medieval Latin in England*, dans la revue *History*, N. S., t. XXII (1937-1938), p. 100.

(1) Dans la *Vita Pauli*, c. 9, le vieil ermite se fait prier comme ici, mais il n'adresse ni insultes au « tentateur » ni reproches violents à Antoine. Enfin c'est en souriant (*arridens*) qu'il accueille son visiteur.

(2) *Luc.* 14, 11.

(3) Lisez : *beatum Antonium*. Dans les mots qui suivent il faut reconnaître, avec le correcteur du ms. A, une invraisemblable déformation du texte de S. Jérôme : *En quem tanto labore quaesisti, putridis senectute membris, operit inculta canities* (*Vita Pauli*, c. 10). Pareille déformation n'est sans doute pas imputable à l'auteur, mais plutôt au copiste de l'archétype des mss. V et A. Si le modèle que ce scribe avait sous les yeux était écrit en semi-cursive de l'Italie du Nord, pas mal de fautes de lecture s'expliqueraient sans peine.

(4) Allusion à *Rom.* 5, 14 ?

(5) Cf. *Prov.* 12, 4.

devorat eum tamquam vermis lignum (1). Quomodo vocitatur illa mulier per quem illuminatus est mundus? » Beatus Antonius respondit : « [3] Per beata Maria natus est Christus, et Christus per lignum crucis nos redemit et perduxit nos ad vitam eternam. »

16. Cum autem completa esset eius interrogatio, dixit beatus Paulus : « Ora est iam reficiendi. » Et exinde solitus erat venire corbus et offerre ei dimidium panem. Tunc asportavit illis etiam sanum (2). Dixit beatus Paulus : « Frater Antoni, ecce Dominus misit ad nos suam annonam (3) ; eamus et comedamus. » Exierunt et iuxta fontem aque sederunt et gratias Deo ęgerunt. Et unum ad alterum aspicientes (4), pęne die [1] duxit in vesperum (5). Ite-

[3] in hoc autem seculo bene terra dat fructum suum qui in omni semine reddet hominibus centuplicatum. De ordine vero ecclesiarum, bene crescunt in Dei servitio : episcopis, presbyteris, diaconibus, subdiaconibus, acolithis, exorcistis, lectoribus, hostiariis sanctam (*in ras.*) scripturam audientibus et ea quę audiunt memoriter et spiritaliter retinent (*in ras.*). Sunt autem monasteria monachorum cenobia qui cotidie in sancta ecclesia Deo laudes cum suma diligentia nituntur servire. Sunt etenim monachi ut nos qui in heremo solitariam vitam ducunt et Deo servitium gratum impendunt (gr. l. *in ras.*). Sunt autem monachorum diversi hordines Deo servientes (*corr.*, *prius* diversis hordinibus Deo servientibus). Sunt etenim plerique homines multeque (*corr.*) //// mulieres quę ecclesias Dei venerantur et Deo studentes deserviunt. De hoc etenim ecclesia in Dei laude (*corr.*, *prius* laudes) cotidie pollet et viget. De mundo quomodo imperium regitur, Dei omnipotentis est prosperitas, si ipsi reges sunt in Domini subditi servitio ; Deus autem eorum tempora pace, gaudio, letitia, sanitate (*corr.*, *prius* pacem, gaudium, l., sanitatem) ad vota crescere facit et pollere (cr. f. et p. *al. man. in ras.*). De muliere namque quam superius dixisti que nominata (q. n. *al. man. in ras.*) est (*sup. lin.*) Eva, per ipsam venit vę in mundo, de ipsa surrexit omnis homo propter Domini pręcepta quę contempsit, introivit mors in orbem terrarum ; propterea (*corr.*) Apostolus non laudat, quia per ipsam fuit dampnatus mundus. Placuit igitur altissimo Domino iterum reducere misericordiam et salvare genus humanum quod (*corr.*) ipse creaverat. Suscitavit de semine David beata virginem Mariam et (v. M. et *al. man. in ras.*) *add.* A.

16. — [1] diem AC.

(1) Cf. *Prov.* 25, 20.

(2) *Sanus* est employé ici dans le sens d'*integer*, comme parfois *sano* en italien. Cf. W. Meyer-Lübke, *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, l. v.

(3) Cf. *Vita Pauli*, c. 10 : *Christus duplicavit annonam.*

(4) Nominatif absolu. Le verbe suivant n'a pas de sujet.

(5) *Vita Pauli*, c. 11 : *oborta contentio pene diem duxit in vesperum.*

rum dixit beatus Paulus : « Frater Antoni, | vide quia ab hodie non Fol. 12
comedis mecum ex hoc quod in mundo est, quia celestem civum comedisti hodie. Sed vade ad monasterium tuum et consolare fratres tuos, quia conturbati sunt propter te, nescientes quid facturus es. Et ego in die sexto, in qua Dominus noster in cruce ascendit, de hac luce migrabo (1). Tu vero tolle pallium quem habes desuper altare, quod beatissimus Theodosius rex posuit, et veni, sepelies corpus meum (2), quia tibi tradita est cathedram istam in qua sedeo. Sed sollicitus esto omni hora, quia inimicus diabolus requiem non habet pulsandi hic. » Et cum hoc dixisset, osculaverunt se invicem dicentes : « Frater Antoni, ora pro me. » Et ille dixit ei similiter. Et recessit ab eo beatus Antonius, cum nimio dolore revertens [2] per illam viam [3] unde perrexerat.

**17.** Et cum pervenisset ad locum ubi viderat ille homo peccator, qui cornua [1] habuerat, gratias reddidit Deo, quia sanum eum invenerat. Cumque [2] vidisset Agathonem beatum Antonium, cecidit ad pedes eius dicens : « Misit Dominus super me servum suum propheta ut sanaret me (3). Et sanus factus sum, gratias Deo (4), qui fuit (5) primitus similis bestie. Vere, pater, non dimittam te (6), sed tecum ad monasterium venio. » Cumque venisset ad monasterium, pariter introierunt ad orationem. Post orationem egressi sunt foras.

[2] *ita* AC ; vertens V. — [3] viam //// V.
**17.** — [1] *ita* AC ; cornu V. — [2] cumque /// V.

(1) Ce n'est pas dans S. Jérôme, mais dans sa pieuse imagination que notre hagiographe a trouvé ce détail que Paul l'ermite serait mort un vendredi.

(2) *Vita Pauli*, c. 12 : *pallium quod tibi Athanasius episcopus dedit, ad obvolvendum corpusculum meum defer.* L'empereur Théodose n'était pas même né à l'époque où S. Antoine, nonagénaire, rendit visite à Paul de Thèbes (vers 341). L'intrusion de Théodose est peut-être due à une réminiscence de l'*Histoire Lausiaque*, ch. 35, ou de l'*Historia Monachorum*, § 1, où un autre moine égyptien, S. Jean de Lycopolis, est mis en rapport avec cet empereur. Cf. *Anal. Boll.*, t. LIV (1936), p. 359-81.

(3) Cf. *Tob.* 12, 14.

(4) La formule *Deo gratias*, employée parenthétiquement, semble avoir été chère aux écrivains du midi de la Gaule. Elle se rencontre dans les œuvres de S. Patrice, qui avait vécu au monastère de Lérins (*Confessio*, § 19 et 42 ; *Epistula*, § 17).

(5) *Fuit* pour *fui*, comme *ego adduxit* pour *adduxi* (§ 18).

(6) *Gen.* 32, 26.

Rettulit beatus Antonius omnia quę viderat et ei acciderat. Dixit : « Ve mihi peccatori, quia falsum nomen [3] monachi fero. Vidi monachos et vere vidi in paradiso Paulum heremitam (1). » Et hęc dicens, suspirans et gemens, cantaverunt psalterium. Et inclinata est iam dies ad vesperum, sumens (2) modicum quidem cibum cum fratribus.

18. Hora vero noctis, tangens signum ad matutinum, ut cunctis fratribus redderent Deo suum officium, dixit beatus Antonius : « Rogo vos, fratres, ut non me deleatis de oratione vestra, quia oportet me in illo loco abscondere, ubi alterum hominem non videam. » Et illi dixerunt : « Cur talia, pater, facturus es? » At ille dixit : « De hoc querite inter vos (3). Nolite contristari (4), sed confortamini in Domino (5) et in omni opere bono, et ne frangatur
Fol. 12v oratio vestra. | Eligite vobis unum qui contineat et doceat vos. Ego enim adduxit vos in loco isto, et de medio opere pollutorum (6) Deus eripuit vos. Videte ne in vacuum (7) laboretis. Ego vado in illo loco, ut non videam amplius huius seculi vanitatem, quia lingua mea contraria est mihi et oculi mei contra me sunt revelles. Propterea hinc [1] ire [2] me oportet in hoc seculo, quia melius est mihi vivere [3] quam mori in secula seculorum, sicut dicit Apostolus quod oculus non vidit nec aures audivit nec in cor hominis ascendit quę preparavit Deus his qui diligunt eum (8) ; quia viderunt oculi mei (9) quod cor meum timet et caro mea contremescit. » Et dixerunt ad eum : « Pater, tu scis omnia et nostis nos. Elige nobis pastorem ut non errantes pereamus. » Et tradidit eis ipsum fratrem qui cum ipso venerant, cui nomen erat Agathonem, dicens ei ta-

[3] *om.* V.

18. — [1] *corr.*, *prius* huc V. — [2] (h. i.) humiliare A, humiliari C. — [3] in solitudine *add.* C.

(1) Cf. *Vita Pauli*, c. 13 : *Vae mihi peccatori, qui falsum monachi nomen fero. Vidi Eliam, vidi Iohannem in deserto, et vere vidi Paulum in paradiso.*

(2) Je comprends : *Et inclinata iam die, sumpsit...* Ou bien *sumens* est un nominatif absolu qui équivaut à *dum sumit.*

(3) La réponse d'Antoine n'est pas moins énigmatique dans le texte de S. Jérôme, c. 13 : *Tempus tacendi et tempus loquendi* (*Eccl.* 3, 7).

(4) II *Esdr.* 8, 10.
(5) *Eph.* 6, 10.
(6) Cf. *Is.* 6, 5.
(7) Cf. II *Cor.* 6, 1.
(8) I *Cor.* 2, 9.
(9) *Luc.* 2, 30.

liter : « Age, cura ut meritum pro eis aput Dominum invenias, quia hodie a Domino tradita est tibi ista congregatio (1). » Tunc osculaverunt eum omnes fratres unusquisque per singulos eorum effundentes lacrimas cum gemitu ; et dicebant [4] : « Ad quem nos dimittis, pater? Aut cui nos orphanos relinquis (2)? »

**19.** Sexta autem feria reliquid monachos suos. Media autem nocte accepit pallium quod ei dixerat supradictum senem. Exivit foras monasterium [1] (3), abiens velut avis (4) ad locum beati Pauli heremite. Et cum appropinquasset ad locum hostii, pulsans (5) ; ille vero non dedit ei ullum responsum. Aspiciens intus, vidit eum iacentem quasi ad orationem. Tunc introivit, et prosternens se iuxta eum, similiter ut cognovit quia non esset in eo alitus [2], aspexit ad celum, vidit angelorum choros et [3] inter prophetarum et apostolorum catervas animam beati Pauli nimio candore fulgentem ; statim ad faciem eius procidens, plorans et dicens (6) : « Cur me, pater Paule, sic citius dimittis (7)? »

**20.** Igitur amplexavit (8) et deportavit eum foras. Et obvoluto pallio corpore sedensque ad caput eius, cantantes et psallentes (9) secundum traditionem christianam, contristabatur beatus Anto-

[4] *corr., prius* dicebat V.

**19.** — [1] cum duobus discipulis suis, scilicet cum Ylarione et cum quodam alio qui Prior vocabatur *add.* C. — [2] (ut cogn. - a.) cepit orare, et cum diu orasset, mirabatur valde eo quod sibi nichil locutus esset, et extendens manum tetigit eum ; ipse vero confestim cecidit in terram, eo quod migratus erat ad Dominum C. — [3] *om.* VA.

(1) Le successeur d'Antoine semble avoir été son disciple Amathas, un des deux moines que S. Jérôme cite, dans le prologue de la *Vita Pauli*, comme garants de l'historicité de Paul de Thèbes.

(2) Cf. Sulpice Sévère, *Epist.* III, 10 (*BHL.* 5613 ; éd. Halm, p. 148). Ces paroles, adressées au grand S. Martin par ses disciples réunis à son lit de mort, ont été maintes fois démarquées par les hagiographes.

(3) Les deux compagnons que le ms. C assigne à S. Antoine reparaîtront dans l'épilogue, § 7 (ci-dessous, p. 249, avec la note 3).

(4) Cf. *Vita Pauli*, c. 15 : *tanta velocitate... ut ad instar avis pervolaret.*

(5) Pour *pulsavit.* (6) Pour *ploravit et dixit.*

(7) Cf. *Vita Pauli*, c. 14 : *vidit inter apostolorum choros n i v e o candore Paulum fulgentem in sublime conscendere. Et statim in faciem s u a m procidens, ... plorans et eiulans aiebat : Cur me, Paule, dimittis?*

(8) Cf. *Vita Pauli*, c. 15 : *in flebile osculum ruens.*

(9) Le pluriel pour le singulier. Voir ci-dessus, p. 215, avec la note 6.

Fol. 13 nius quod sarculum non haberet unde terra foderet (1). Pror|sus aspiciens ex interiores partes heremi vidit venientes duos leones currentes ; et illi quidem directu cursu ad cadaber beati senix substiterunt,adulantibusque caudis circa eius pedes accumberet (2), fremitu facientes, acsi intellegerent ut eos plangerent (3). Deinde procul ceperunt arenosam terram pedibus cavare. Et exinde iterum ad beatum Antonium perrexerunt, manus eius et pedes lingentes [1], ut ille cognoscerent quod muta quoque animalia tumulum cavaret. Imperavit ut habiret [2], et ille amplectentes cadaber beati senix incurvabit se, in collo suo eum asportavit et, deposito eum in fossam, desuper terram congregans, tumulum ex more composuit in summis verticem montis Cedron (4), quę est iuxta Synai. Antonius autem reversus est in cella [3] eius, sedensque (5) cum magna humilitate deprecans Deum cunctis diebus vite suę. Et indutus est tunicam beati senix, quam de foliis [4] palme facta fuerat (6). Ipse vero fecit primum monasterium in terram illam. Prestante Domino nostro Ihesu Christo, qui cum Deo Patre et Spiritu sancto vivit et regnat in secula seculorum. Amen [5].

20. — [1] ligantes V. — [2] (imp. ut h.) dedit eis benedictionem et abierunt C. — [3] spelunca C. — [4] *erasum in* V. — [5] (primum - amen) discipulos suos ad primum monasterium abire, precipiens eis ut locum illum et de vita sua minime revelarent. Discipuli vero illi preceptis eius obedientes osculantes se invicem cum gemitu magno et luctu iter arripuerunt, et remansit beatus Antonius solus in solitudine illa C, *ubi sequitur Epilogus, quem edimus infra, p. 245-50.*

(1) Cf. *Vita Pauli*, c. 16 : *Igitur obvoluto et prolato foras corpore, hymnos quoque et psalmos de christiana traditione decantans, contristabatur Antonius quod sarculum quo terram foderet non haberet.* Les dix lignes qui suivent, jusqu'à *tumulum ex more composuit,* sont également empruntées presque littéralement au chapitre 16 de la *Vita Pauli.*

(2) Pour *accubuere.*

(3) Cf. *Vita Pauli : prorsus ut intellegeres eos plangere quomodo poterant.*

(4) Voir ci-dessus, p. 226, note 8.

(5) Pour *seditque.*

(6) Cf. *Vita Pauli*, c. 16 : *tunicam eius sibi vindicavit, quam in sportarum modum de palmae foliis ipse sibi contexuerat... diebusque solemnibus paschae et pentecostes semper Pauli tunica vestitus est.*

## APPENDIX

### De vita sancti Antonii.

*E codice Casanatensi 3898* (= C) ; *cf. supra, pp. 218, 223.*

#### I. Prologus de pueritia S. Antonii

1. | Fuit in civitate Patras (1) quidam ditissimus puer, nomine Antonius, ex nobili progenie procreatus, qui ab infantia sua Dominum Ihesum Christum timere studuit ac eius in omnibus adimplere mandata. Cum esset annorum septem, parentes eius eum litteris tradiderunt. Qui divina misericordia cooperante magis ac magis studebat (2) et cotidie scripturas sacras omni mora postposita perscrutabat [1], ieiuniis et orationibus adherens ac in Dei servitio et amore perseverans. Noctibus et diebus ad ecclesias ad audiendum Dei laudes et sacra officia ambulabat, et sacras scripturas in omnibus adimplere studebat. Fol. 51

2. Anno vero decimo sue etatis (3) mortuus est pater eius. Tempore vero illo erat beatus Antonius in quadam ecclesia dicte civitatis, ut audiret sacrosancta officia Dei. Sed tunc missa cantabatur a sacerdote. Et cum evangelium legeretur, eum diligentissime ascultabat [1]. Inter cetera dicta beati Luce evangeliste (4) audivit verba taliter resonantia : « Si vis perfectus esse, vende omnia tua bona que habes et da pauperibus, et sequere me, et habebis thesaurum in celis. » Elevans autem Antonius oculos suos in celum, vidit angelum Domini manum suam innuantem [2] ei, quasi diceret : « Recta verba iam dicta serva, ut possis tuum adimplere de-

1. — [1] *sic.*
2. — [1] *sic.* — [2] *sic.*

(1) Voir ci-dessus, p. 224, note 1.

(2) D'après S. Athanase, *Vita Antonii*, § 1, Antoine, loin de s'appliquer à l'étude, fuyait l'école : *non se litteris erudiri... passus est.*

(3) La *Vita Antonii*. § 2, fait mourir les parents d'Antoine quand il avait 18 ou 20 ans. Comparez le début du § 6, ci-dessous.

(4) Le passage cité ici et dans la *Vita Ant.*, § 2, n'est pas de S. Luc, mais de S. Matthieu, 19, 21.

siderium. » Quod neglectus fuit (1) minime talibus obedire mandatis. Sed tamquam vas electionis (2) Domini statim revertens ad domum, omnia sua bona que habebat distribuere cepit, prout angelus Domini per evangelium preceperat.

3. Mater autem eius cum hoc videret dixit : « Fili mi, pater tuus multas tibi acquisivit divitias. Tu autem quare vendis et distribuis bona tua? Doleo super te, fili mi, quia si hoc feceris, in magnam paupertatem devenies. Fili mi, sequere vestigia patris tui et memento eorum [1] que fecit, ut in hoc mundo habeas decus, gloriam et honorem. » Vicini et amici et consanguinei eius hec et hiis similia ei dicebant. At ille dixit : « Castrum valde mihi placibile (3) emi, mirificeque constructum ex margaritis et pretiosissimis lapidibus decoratum. Ibi multitudo est auri maxima et argenti ; ibi eternum est gaudium et letitia, ibi pax et exultatio. Et que necessaria sunt vel placabilia vel delectabilia solo cogitatu complentur. »

4. O quale nobis prebere deberet exemplum, si cogitaremus saga-
Fol. 51v citatem illius adolescentis, | dum simus perfecte etatis, et discretio [1] in vitiis istius mundi et pravitatis [2]. Puer erat etate [3], sed senex in discretione, cum cognovisset Dei potentiam et amorem, splevisset [4] huius seculi pravitatem ; parvus corpore, sed magnus corde, cum cogitaret super excelsos montes ascendere in celum.

5. Revertendo igitur ad premissa, cum ille puer vendidisset omnia sua bona, ibat caute per plateas et loca in quibus pauperes et infirmi inveniebantur, et unicuique secundum qualitatem suam elemosynam tribuebat. Nichil enim sibi aliud reservavit, nisi ut solummodo matri sue posset tribuere necessaria.

6. Anno vero octavo post obitum genitoris sui obiit et mater. Defuncta autem matre, continenter [1] de eo quod sibi pro dando alimento matri reservaverat [2], fecit sibi unum habitaculum fabri-

3. — [1] quorum C.

4. — [1] *sic ; an* discretionem ? — [2] *sic ; an* pravitate ? — [3] *add. in marg. al. man.* — [4] *sic ; lege* sprevisset.

6. — [1] *correxi ;* cum tinet C. — [2] *corr., prius* reservarat C.

(1) *Quod neglectus fuit* pour *qui neglexit.*

(2) *Act.* 9, 15.

(3) Les deux formes *placibilis* et *placabilis*, employées ici à trois lignes de distance, sont mentionnées par Du Cange.

cari (1). Et ingresso habitaculo, merito sanctissime vite sue Dominus ac redemptor [3] noster multas per famulum suum gratias ostendit hominibus, in tantum ut homines loquerentur de illius vita et sanctitate. Multi enim viri illius provincie venientes ad eum compuncti sunt corde (2) propter ipsius vitam et doctrinam, dimittentesque bona sua secuti sunt eum (3) ; et, divina favente gratia, factum est monasterium magnum in illo loco. Crescente autem fama sancti Antonii de die in diem, die noctuque veniebant ad eum viri innumerabiles et mulieres. Et si quis detinebatur ab infirmitate (4) vel aliqua adversitate, sancto Antonio implorato, nutu Dei statim desiderium eorum integre adimplebatur.

## II. Epilogus de tentationibus et morte S. Antonii

1. Et cum stetisset per multos dies, nichilque comedisset, quia indigebat comestione — erat enim nimis afflictus fame, et totus spiritus eius deficiebat, et continue per omnes horas diei et noctis demones infernales eum acriter verberabant et mugitus et stridores mittebant, ita quod totum desertum erat plenum vocibus eorum (5) — tunc beatus Antonius orabat ad Dominum dicens : « Domine, non secundum peccata mea neque secundum multitudinem iniquitatum mearum retribuas mihi (6), sed parce, qui latroni misertus es clamanti (7). Domine, ne memineris iniquitatum mearum, sed cito anticipiet [1] me misericordia tua, quia pauper factus sum nimis (8). Patiente [2] fame in hac solitudine pereo, et continue adversantur michi iniqui (9) inimici mei. »

2. | Completa eius oratione, apparuit ei angelus Domini, ferens Fol. 56v

[3] repdentor C.

1. — [1] *sic.* — [2] *sic.*

(1) D'après la *Vita Ant.*, § 2, 3, 8, Antoine s'occupe d'abord d'assurer l'éducation de sa jeune sœur ; ensuite, loin de se faire construire une demeure, il se retire dans un tombeau.

(2) *Act.* 2, 37.
(3) Cf. *Matth.* 4, 22.
(4) Cf. *Ioh.* 5, 4.
(5) Comparez *Vita Ant.*, § 8-9.
(6) Cf. *Ps.* 102, 10.
(7) Cf. *Luc.* 23, 42.
(8) Cf. *Ps.* 78, 8.
(9) Cf. *Ps.* 34, 19.

ei aprum [1] unum habentem squillam (1) ad collum eius appensam, et dixit ei : « Antoni, in hoc erit exultatio tua in seculo (2). » Et statim angelus recessit. Demones vero, qui cedebant eum, in auditu angeli omnes figierunt [2]. Tunc beatus Antonius signans se signo salutifere crucis, cepit ire per desertum, increpans eos et dicens : « Erubescite, inimici Dei mei, erubescite [3], quia periit virtus vestra. Periit forti<tu>do vestra, sicut fumus deficit a facie venti (3), quia Dominus visitavit servum suum et refluissit [4] spiritus meus, qui perieram [5], et ecce salvus sum factus, et protexit me clipeo Spiritus sancti, quia non timebo tormenta vestra ». Aper vero ille cotidie visitavit illum, ferens in ore suo radices herbarum et fructus arborum quos inveniebat per desertum, et ex ipsis cibavit eum multis temporibus vite sue. Similiter multe fere silvarum visitabant eum (4) et quasi cotidie veniebant ad eum lingentes vulcera eius (5).

3. Revertentes igitur demones die noctuque magis ac magis fragellabant eum et percutiebant ; sed constans pugnabat cum ipsis, et collaudabat Dominum de hiis que acciderant. Cogitavit autem inimicus humani generis decipere eum luxuriose. Tentavit itaque [1] ; sed ipso semper in oratione perseverante, superabat tentationem. Coruscatio libidinis illustrabat eum, sed virtus humilitatis obumbrabat eum. Calor luxurie conterebat eum, sed lacrimarum fons resistebat calori.

2. — [1] i. e. porcus *add. sup. lin. al. man.* — [2] *sic.* — [3] *add. sup. lin. al. man.* — [4] *sic, forte pro* reflorescit *vel potius* reviviscit. — [5] *corr., prius* perierat.

3. — [1] *sequitur locus sex septemve litterarum vacuus.*

(1) Voir ci-dessus, p. 231, note 1.

(2) Le « cochon de S. Antoine », si célèbre dans le folklore et dans l'iconographie, intervient dans maintes légendes (cf. Th. Raynaud, *Symbola Antoniana* [Romae, 1648], ch. viii ; *Anal. Boll.*, t. LX, 1942, p. 192, § 36). Mais c'est ici la première fois, à notre connaissance, que le sympathique animal est apporté à Antoine par un ange envoyé du ciel tout exprès et lui procure chaque jour sa ration de racines et de fruits.

(3) Cf. *Ps.* 67, 3.

(4) Cf. *Vita Ant.*, § 51 : *et feras... secum pacificabat ; Anal. Boll.*, t. LX, p. 190, § 32 (avec la note 1).

(5) Cf. *Luc.* 16, 21. Sur la graphie *uulcera* pour *ulcera*, cf. Bonnet, op. c., p. 167, avec la note 2 (*uuixit* pour *vixit* dans une inscription de 380).

4. Quadam vero die venit ad eum diabolus in figuram cuiusdam serpentis, que dicitur sibbilla (1), que figuram habet feminarum, ad hoc ut ipse [1] obcubiisset [2] cum ea. Beatus Antonius dixit : « Que est ista fera turpissima, que me temptare desiderat ? Cur me decipere velis, o stulte et insensate ? In figura serpentis venisti, ut me temptares, sicut Evam temptasti (2), serpens venenum ferens anime mee ; sed talem non habebis in me potestatem, quia Deus mecum est. » Et hiis dictis statim serpens evanuit.

5. Longo tempore translato, quadam die, cum staret beatus Antonius ad orationem, venit ad eum quedam puella pulcerrima [1], pulcra facie et aspectu decora (3). Alba enim erat sicut nix, color eius erat rosarum et formosa nimis. Capilli vero aurei esse videbantur ; regalibus enim erat indumentis induta (4). Et ridentibus oculis salutavit eum dicens : « Magno desiderio desideravi (5) te videre, Antoni, et ab infantia mea semper dilexi te ; et totam terram circumivi et te invenire non potui. Nunc vero consolatum est cor meum, quia inveni te. Vide pulcritudinem meam et decorem meum. Nunc autem veni, dormiens mecum, quia data est tibi hodie effigies | pulceri [2] corporis mei. » Et amplectens osculata est eum. Ele- Fol. 57
vans oculos beatus Antonius in celum, nullum ei dedit responsum, ymo cum lacrimis ad Dominum oravit dicens : « O creator celi et terre, redemptor humani generis, qui noscis omnia antequam fiant, largire mihi gratiam pietatis tue et infunde mihi gratiam Spiritus

4. — [1] *correxi ;* ipsa C. — [2] *sic.*
5. — [1] *sic.* — [2] *sic.*

(1) Notre auteur n'aurait-il pas confondu les sibylles avec les sirènes ? Ou se serait-il souvenu des *sibila colla colubrae* de Virgile ? On sait que le mot *sibilus* et ses dérivés sont fréquemment employés en parlant des serpents.

(2) Cf. *Gen.* 3, 1-5.

(3) Cf. *Vita Ant.*, § 5 : *ille (diabolus) per noctes in pulchrae mulieris vestiebatur ornatum, nulla omittens figmenta lasciviae.* Tout le monde sait que ce genre de tentation, si sobrement décrit par S. Athanase, a été exploité à l'envi par les littérateurs et les artistes.

(4) On se rappellera que c'est également sous les dehors séduisants d'une reine de toute beauté que le tentateur se présente à Antoine dans la *Legenda mirabilis*, traduite de l'arabe au XIV^e^ siècle par le dominicain Alphonse Bonhome (*Anal. Boll.*, t. LX, p. 164 ss. ; voir notamment les § 3, 15, 17).

(5) Cf. *Luc*, 22, 15.

sancti, ut videam et cognoscam que sit tentatrix ista et quis me cotidie urit. Et ne permittas me a tuis deserere (1) mandatis, ut possim integrum tuum desiderium adimplere, qui vivis et regnas per cuncta secula. Amen. » Et exinde retro se vertens, quam prius viderat in figura tante pulcritudinis, tunc effectus est fons putredinis (2)† spurgitu et vitalis †. Et si vellem omnia comprehendere ipsius fastidii, putredinis et pravitatis, non esset sufficiens dextera mea. Sed ut breviter dicam, vidi<t>eam in figuram cuiusdam infantuli leprosi, manibus et pedibus retortis (3). Et cognovit inicio luxurie criminis putredinem, sicut voluntas fuit illius gratie largitoris qui largitor est omnium gratiarum. Beatus Antonius dixit : « Gratias tibi ago, Domine Iesu Christe, qui me indignum dignatus es exaudire. Vere nunquam deseris sperantes in te (4). Consolatum est cor meum, et spiritus meus quievit et cogitatio mea in te semper, quia tu es spes mea, Deus, et a ioventute mea (5) in te consolatus sum. Nunc vero temptatio vana et iniqua facta est [a] longe a me, quia putredinem eius [3] et delectatio eius vere in fastidium vertitur. »

6. Tunc demon ille cepit alta voce clamare, et more solito venit multitudo magna demonum cedentes et percutientes sanctum Antonium, sicut facere solebant (6). Alter eorum mordebat cum dentibus (7), alter cum cornibus percutiebat (8), alter umgulis [1] delacerabat [1] eum, alter contra eum recalcitrabat, alter fustibus cedebat et alter in eum lapides mittebat ; alteri eorum aperientes [2] flammam ore in eum ignem gehennalem mittebant. Ipse vero semper Dominum glorificabat et patienter omnia sustinebat. Et elevans oculos in celum vidit gloriam Dei (9) et dixit : « O bone Ihesu, ubi

[3] *supple* perspexi.

6. — [1] *sic.* — [2] *an* spirantes?

(1) Employé ici dans le sens intransitif de *discedere.*

(2) Cf. *Anal. Boll.*, t. c., p. 183, § 24 : *facta est mulier... sicut mons niger et grossus, et de lateribus eius eruperunt ignes et evaporaverunt fumi terribiles.*

(3) Comparez *Vita Ant.*, § 6 : l'esprit de fornication se montre à Antoine sous l'aspect d'un *puer horridus atque niger.*

(4) Cf. *Iudith* 13, 17.

(5) Cf. *Ps.* 70, 5.

(6) Cf. *Vita Ant.*, § 8.

(7) Ibid., § 52.

(8) Ibid., § 9.

(9) Cf. *Act.* 7, 55.

eras? Domine mi, ubi eras? Quare non affuisti a principio, ut me eriperes de manibus pessimorum, qui me adversantur inique (1)? » Et dixit Ihesus : «Antoni, hic eram, sed expectabam videre certamen tuum. Nunc autem, quia ad dimicandum viriliter non cessasti, ecce ego tecum sum et faciam te nominari in toto orbe terrarum (2). »

7. Discipuli vero eius, sanctus Ylarion et Prior, qui cum eo venerant ad sepeliendum corpus beati Pauli primi heremite predecessoris sui (3), qui postmodum reversi fuerunt ad monasterium pristinum, cum sederent in cella sua die una, dixerunt inter [1] se : « O miseri et insensati, cur | in tantam obstinationem perseverati Fol. 57v
sumus, cum tam longum tempus dimiserimus patrem nostrum cum feris silvarum, et non ivimus ad eum? Vere diu mortuus est vel a feris bestiis devoratus. Eamus et videamus si mortuus est annon. » Et egredientes caute de monasterio, perrexerunt ad locum et invenerunt eum vivum, feceruntque gaudium magnum (4). Et nuntiavit eis beatus Antonius omnia que ei acciderant, et omnia de verbo ad verbum retulit eis.

8. Postmodum cum mediocre [1] incom<m>odum senilia [2] membra turbasse[n]t (5), vocatis ad se fratribus ait : « Ego quidem, filioli, secundum eloquia scripturarum, patrum gradior viam (6), et iam me Dominus invitat. Iam cupio videre celestia. Sed vos ammoneo ut tanti temporis laborem ne repente perdatis. Varias demonum nostis insidias et vidistis eorum impedus [3] feroces et vires. Christum infigite vestris mentibus, et a vobis omnes demones fugabuntur. Schismaticorum [4] quoque et hereticorum venena vitate, meum [5]

7. — [1] *correxi ;* in te C.

8. — [1] me dicere C ; *correxi ex* Vita Ant. — [2] sonialia C. — [3] *sic.* — [4] sciscismaticorum C. — [5] *om.* C ; *supplevi ex* Vita Ant.

(1) Cf. *Ps.* 34, 19.

(2) Citation parfois littérale de la *Vita Ant.*, § 10.

(3) Voir ci-dessus, § 19, appareil critique, note 1. D'après S. Jérôme, Hilarion vint tout jeune faire visite à S. Antoine et revint à Pispir au premier anniversaire de sa mort (*Vita Hilarionis* = *BHL.* 3879, § 3 et 30-31). Quant à Pior — et non *Prior*, comme écrit notre texte — il fut aussi disciple de S. Antoine dans sa jeunesse (Rosweyde, *Vitae Patrum*, p. 503). Mais le rôle que notre auteur prête à S. Hilarion et à Pior ne semble pas conciliable avec ce que nous savons d'ailleurs.

(4) Cf. *Act.* 15, 3. (5) *Vita Ant.*, § 91. (6) Cf. *Ios.* 23, 14.

circa eos odium sectamini, quia inimici Christi sunt. In hoc autem magis estote solliciti ut Dei precepta servetis, quam post mortem vestram sancti quicquid (1) quasi amicos et notos in aeterna vos recipiant tabernacula (2). Hec [6] cogitate, hec sapite, hec retexite in vobis, et si qua patris vestri vobis memoria est, nullus (3) meas reliquias ferat, ne vano corpus meum servetur honore. Vos igitur me humo tegite ; vos patris vestri operite corpusculum, ut nemo preterquam vestra dilectio mei tumuli locum sciat. Antonius vero migrat et amplius non erit in seculo presenti vobiscum. »

9. Verbis finitis et osculantibus se discipulis, extendens paululum pedes, mortem letus aspexit, ita ut ex illaritate vultus eius sanctorum angelorum qui ad ferendam animam eius descenderant presentia nosceretur ; hos beatus Antonius intuens tanquam amicos videre<t>, sexto decimo kalendas februarii animam exalavit et ad<d>itus est patribus secundum ordinem scripturarum. Discipuli autem eius involutum corpus, ut preceperat, humo operuerunt, ita [1] quod nemo interim usque ad hunc diem preter eos ubi conditum sit novit (4). Vixit beatus Antonius centum quinque annis (5).

**Explicit Vita sanctissimi Antonii confessoris et abbatis [2].**

[6] (et notos — hec) *om.* C ; *supplevi ex* Vita Ant.

9. — [1] *correxi ;* et C. — [2] *in codicibus Berolinensi et Parisiensi 755, de quibus supra, p. 218, num. 12 et 15, et in editione Neapolitana, de qua p. 216, annot. 2, non integer legitur epilogus, sed solae § 8-9, quibus additur* (*loco* Explicit...) *haec sententia :* et a pueritia sua usque ad senectam nec vestimentum mutavit nec pedes lavit nec escam sectatus est molliorem.

(1) Au lieu de *quam post mortem vestram sancti quicquid*, il faut lire : *ut post mortem vestram sancti quique* (*Vita Ant.*, § 91). Les deux fautes (*quam* et *quicquid*) ne se lisent pas seulement dans le ms. C(asanatensis), mais encore dans celui de Berlin et dans l'édition de Naples.

(2) Cf. *Luc.* 16, 9.

(3) Suppléez : *ad Aegyptum* (*Vita Ant.*, § 91).

(4) Sauf la date (17 janvier), tout ce § 9 est tiré pour ainsi dire mot à mot de la *Vita Ant.*, § 92. Cf. *Ex.* 34, 6 : *et non cognovit homo sepulcrum eius* (*Moysis*) *usque in praesentem diem.*

(5) Cf. *Vita Ant.*, § 89.

# BULLETIN

## DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

*Anaphorae syriacae, quotquot adhuc repertae sunt,* cura Pontificii Instituti studiorum Orientalium editae et latine versae. Vol. I, fasc. 1-2 (1939-1940). Roma, Pontificium Institutum Orientalium studiorum, in-4°, LI-263 pp.

Il n'appartient qu'aux liturgistes de rendre justice à l'importante publication entreprise par l'Institut pontifical des études orientales. Mais les prières qui précèdent ou suivent immédiatement les formules de la consécration eucharistique tiennent au fond le plus essentiel de la piété chrétienne. On en retrouve l'inspiration et quelquefois les termes dans une infinité d'allusions ou de réminiscences éparses à travers toute la littérature hagiographique. Et par la diversité caractéristique qu'elles présentent dans les liturgies syriaques, elles peuvent constituer une marque d'origine dont la critique doit tenir compte. Aussi nous permettra-t-on d'applaudir à l'initiative des courageux éditeurs qui ont pris sur eux d'en composer un recueil, dont l'absence et la nécessité se faisaient vivement sentir. Le plan de leur publication est aussi large que hardi. S'il tient toutes ses promesses, il ne comprendra pas moins de 70 anaphores différentes, qui sont détaillées avec une précision exemplaire, dans l'introduction générale, dressée par le R. P. A. Raes. Quelques-unes, il est vrai, ne paraissent attestées que par des mentions sporadiques et ne figureront dans le corps de l'ouvrage que sous la forme d'extraits ou de fragments. Mais d'autres sont représentées par de nombreux manuscrits, dont la liste remplit 28 grandes pages, récapitulées dans un index alphabétique des noms d'auteurs vrais ou prétendus (p. XXXIX-XLII). L'ambition des doctes éditeurs était, en principe, d'atteindre tous les témoins de la tradition manuscrite. Elle s'est trouvée irréalisable, pour plusieurs motifs suffisamment clairs de soi.

Outre certains documents connus et même célèbres mais inaccessibles à raison des circonstances actuelles, le P. Raes fait remarquer que beaucoup de missels manuscrits sont encore en usage dans les églises du Liban, de Syrie et de Mésopotamie, où leur présence échappe à toute observation (p. XLIII). On est tenté de répondre : « Heureusement ! » Car s'il avait été possible de dénicher toutes ces reliques, les consciencieux éditeurs se seraient peut-être jugés tenus de les expertiser. On se demande avec frayeur si cet effort gigantesque et ruineux pouvait avoir un autre résultat que de retarder indéfiniment l'exécution de l'entreprise, en vue d'un profit fort illusoire-

Qu'on essaye de se figurer dans quel fatras stérile s'enliserait, je suppose, un historien de nos liturgies occidentales, s'il s'avisait d'introduire dans un appareil critique de vieux missels où le canon de la Messe aurait été recopié à la main par un calligraphe de village, d'après un exemplaire imprimé. Le résidu qui s'est dérobé aux diligentes investigations du P. Raes et de ses collaborateurs mérite encore moins d'attention et de regret.

En plus de la substantielle introduction dont nous venons d'indiquer le contenu, les deux fascicules déjà parus comprennent les six premières anaphores de l'édition, à savoir celle de Timothée d'Alexandrie (apparemment Timothée Élure), publiée par M. Ad. Rücker ; celle de Sévère d'Antioche, par M. H. G. Codrington ; celle de S. Grégoire de Nazianze, par le P. Ir. Hausherr ; celle de S. Jean Chrysostome, par M. Codrington ; et les deux anaphores des Douze Apôtres, par le P. Raes. L'ordre suivi est sans doute celui dans lequel les pièces se sont trouvées prêtes pour l'impression. Chaque texte est accompagné d'une traduction latine, doublée d'une sorte d'appareil critique, où le traducteur a dépensé des prodiges d'ingéniosité pour trouver un équivalent aux moindres variantes rédactionnelles. Tout ce travail porte la marque de l'scribie la plus scrupuleuse. Au simple point de vue technique, on peut regretter que les signes < > aient été réservés aux interpolations à supprimer et les crochets [ ] aux insertions proposées par l'éditeur. Cette convention déroge à l'usage communément reçu ; elle risque de dérouter les lecteurs qui consulteront l'ouvrage sans prendre le temps d'en consulter les prolégomènes.

La version latine a visé uniquement à serrer le texte d'aussi près que possible, sans rien sacrifier à l'élégance. Elle tient bravement sa promesse et ne ruse pas avec les conditions prévues. Les esprits pointilleux qui auront le mauvais goût, pour ne pas dire l'ingratitude, de s'obstiner à découvrir des traces d'imperfection dans ce solide travail, se donneront, s'ils y tiennent, le plaisir de noter quelques endroits où la lettre de l'original reçoit une légère atteinte. Ainsi, dans l'anaphore de S. Grégoire de Nazianze, p. 107, l. 19-109, l. 3, au lieu des mots : *Misisti unigenitum Filium tuum... et inclinasti robur virtutis tuae et ad terram ex amore hominum descensum fecisti ut exaltares plasma imaginis gloriae tuae et erigeres hominem, qui...*, le syriaque placé en regard demanderait quelque chose comme : *Misisti unigenitum Filium tuum, et inclinasti vim potentiae eius et in terram amoris (consilio) humano ritu descensum eius patrasti, ut attolleret plasma imaginis gloriae tuae erigeretque, cet.* Hâtons-nous d'ajouter que ces menues défaillances d'attention ne sont dans l'ensemble que des exceptions négligeables. Mais puisque le plan même du recueil met en cause un point de méthode qui a son importance, nous demandons à placer ici une simple observation où il n'entre aucune arrière-pensée de critique ou de contestation. Quand on compare entre elles ou qu'on parcourt à la file les six anaphores déjà publiées, il est impossible de ne pas remarquer d'une pièce à l'autre de notables différences dans l'allure générale de la traduction. Preuve par le fait que la littéralité d'une version ne peut être que relative. Voici quatre excellents interprètes, traduisant de la même langue et selon la même formule des prières très voisines par le contenu et d'inspiration à tout le moins fort homogène. Tous les quatre sont entièrement d'accord sur le principe de leur méthode,

mais dans l'application chacun s'y prend selon sa manière propre. Il ne s'agit aucunement ici de leur en faire un reproche et encore moins de les opposer l'un à l'autre. Si nous nous permettons de signaler ces diversités, c'est au contraire pour constater qu'elles sont inévitables, parce qu'elles ont leur racine dans la nature des choses. Une traduction par décalque ne serait possible que si, de langue à langue, les moyens d'expression se correspondaient exactement. En réalité, il s'en faut toujours d'un écart, parfois très considérable. Réduire cette marge d'approximation est un problème d'invention verbale que chaque traducteur résout, aux dépens de sa langue usuelle, en recourant à des conventions tantôt expresses tantôt implicites, mais le plus souvent subreptices et décevantes pour le lecteur peu familier avec les idiotismes qu'elles s'ingénient à contrefaire. Il s'ensuit, en bonne logique, qu'une version mot à mot n'est pleinement intelligible que pour des spécialistes qui devraient être en mesure de s'en passer. Quand tout le monde consentira à reconnaître ce fait élémentaire, on sera bien près de s'accorder aussi sur cette autre vérité que la destination première et principale d'une traduction n'est pas de se prêter aux exercices de rétroversion d'un philologue. Poursuivie machinalement, comme elle l'est trop souvent, avec plus de souci des mots que du sens, la littéralité d'une traduction est un leurre ; et la mode qui tend à l'imposer, sous prétexte de rigueur scientifique, repose en dernière analyse sur une équivoque qui n'est pas assurée de durer toujours. P. P.

A.-J. Festugière, O. P. *La Sainteté*. Paris, Presses Universitaires de France, 1942, in-8°, XII-128 pp. (= *Mythes et Religions*, IX).

Le P. Delehaye (*Sanctus*, p. 2) s'était contenté de passer très rapidement sur l'emploi de ἅγιος chez les classiques. Il avait relevé aussi les exemples de l'épithète appliquée aux dieux (ibid., p. 21-22), son usage chez les Juifs et les chrétiens (pp. 24-36, 45, 55-57). En philologue, en humaniste, en théologien, par instants en poète, le P. Festugière entreprend l'étude de ce mot et de quelques termes apparentés, en remontant directement aux témoins de l'antiquité, surtout païenne. *La Sainteté* est un travail de sémantique et d'histoire, où l'évolution des mots et des idées se poursuit depuis l'Iliade jusqu'aux Pères de l'Église. Et tout d'abord, la préhistoire de la sainteté. Qu'on se rassure : malgré l'audace du sous-titre, ces considérations n'ont rien du caractère aventureux qu'ont revêtu les incursions de certains linguistes dans la psychologie des Indo-Européens. Le P. F. est décidé à rester sur le terrain des réalités et, en dépit des obscurités qui subsistent, le grec, même le plus ancien, est beaucoup plus proche de nous et incomparablement plus familier que ne le sont les autres langues européennes, même considérées à des époques bien postérieures. Le P. F. commence par fixer le sens du terme le plus tôt attesté : ἁγνός a qualifié d'abord un lieu où s'est produit un phénomène surnaturel, cause d'une crainte religieuse, et reconnu ensuite comme « saint », c'est-à-dire « inviolable » ; puis, le terme s'est étendu à d'autres réalités et même à des personnes inviolables (tel le suppliant). Après Homère, il se précise : « pur, chaste ». C'est la pureté comme séparation du profane, une condition négative. Avec le temps, elle prend un caractère

positif : les dieux sont conçus comme capables de purifier. Cette idée est, dans les premiers âges, exclusivement religieuse et n'a rien à voir avec l'hygiène, ni même avec la morale. Vers la fin du v^e^ siècle seulement, le progrès de la réflexion philosophique conduit à rapporter à l'âme, à l'esprit, cette qualité de *ἁγνεία*. A partir d'Alexandre, l'usage de *ἁγνός* est confiné à ce sens. Cela expliquerait que *ἅγιος*, qui ne voulut jamais dire que « saint », prédomine désormais pour qualifier la sainteté. Deux traits caractérisent son emploi hellénistique : on incline à faire prévaloir la signification de « transcendant, incommunicable, inapprochable », attribuée spécifiquement aux dieux orientaux qui envahissent alors le monde grec et romain ; ensuite, *ἅγιος* n'est jamais appliqué à un homme vivant. *Ἅγιος* n'est proprement explicable que par le grec du Nouveau Testament. La nuance exacte qui va distinguer l'acception chrétienne de *ἅγιος* était inconnue des païens. C'est ce que montre le P. F. en des pages magnifiques sur le héros grec, dont l'idéal, dominant la morale populaire, se résume dans les noms d'Achille et d'Héraclès. Il en trace le portrait, par touches successives, qui sont un admirable commentaire philologique de la propédeutique du christianisme : le héros devant l'action, l'excellence et la gloire ; le héros acceptant la mort plutôt que de trahir « ce qui est beau » ; le héros acceptant la vie dans la douleur plutôt que de se rendre, par le suicide, coupable d'un abandon de poste ; enfin, la souffrance du juste et la notion de Dieu, la Fortune et la Providence, le héros éprouvé par Dieu. A ces idées, les plus hautes où se soit élevée la pensée de l'homme, que vient ajouter la révélation divine dans le christianisme? Remontons à la religion d'Israël : nous y trouvons mis en lumière les rapports de Dieu avec son peuple, qui en font un peuple « saint », et avec certains individus choisis dans le peuple, qui sont appelés « saints ». C'est Dieu, le Saint par excellence, qui sanctifie. Cette pensée prend toute sa force et tout son relief dans l'Incarnation, continuée en chaque chrétien par son union au Christ et son amour du Christ, démontré par les œuvres. A ces marques se mesure la pleine stature du saint chrétien. P. G.

René Vielliard. *Recherches sur les origines de la Rome chrétienne.* Mâcon, Protat, 1941, in-8°, 163 pp., 10 plans.

En 1931, M. l'abbé R. Vielliard publia une monographie très remarquée : *Les origines du titre de Saint-Martin-aux-Monts à Rome* (cf. *Anal. Boll.*, L, 385). Les fouilles avaient démontré l'existence d'une église chrétienne du III^e^ siècle, conservée en grande partie jusqu'à nos jours. En même temps que M. V., un groupe de jeunes archéologues du *Pontificio Istituto di archeologia cristiana* reprenait l'étude des plus anciens édifices religieux de Rome. Rappelons, par exemple, les travaux de M. M. Mesnard, *La basilique de Saint Chrysogone à Rome* (cf. *Anal. Boll.*, LIV, 270), de M. E. Junyent, *Il titolo di San Clemente* (ibid., LII, 377) et *La maison romaine du titre de Sainte Anastasie* (*Rivista di archeologia cristiana*, t. VII, 1930, p. 91-106). M. Junyent terminait cet article par ces mots : « Nous pensons que la grave question du développement des titres ne peut être éclaircie que par une étude d'ensemble de ces monuments », et il laissait entrevoir qu'il préparait

cette synthèse avec la collaboration de M. Vielliard et de M. l'abbé L. Lestocquoy. Elle a paru, et M. V. en a assumé l'élaboration.

Le titre qu'il a donné à son travail n'est pas heureux ; seul le sous-titre laisse clairement entendre le sujet traité : *Les églises romaines et leur rôle dans l'histoire et la topographie de la ville depuis la fin du monde antique jusqu'à la formation de l'état pontifical.* Nous avons donc affaire à une étude de topographie religieuse et, comme le dit l'auteur dans le second sous-titre, à un *Essai d'urbanisme chrétien.*

Quiconque s'intéresse au passé de Rome lira cet ouvrage avec un vif plaisir. Le savant archéologue, dans une vue d'ensemble claire et ordonnée, montre où et comment les sanctuaires de Rome — il s'agit uniquement de la Rome *intra muros* et du Borgo — ont été construits. Ce n'est pas tant du nouveau qu'il faut chercher dans ce livre que la coordination méthodique des résultats acquis pendant les dernières années. M. V. passe d'abord en revue *Les lieux de culte chrétiens de Rome avant Constantin* (c. I) ; puis *L'épanouissement dans la paix. De Constantin à Alaric* (c. II) ; les *Ruines et splendeurs du Ve siècle. D'Alaric à la guerre des Goths* (c. III) ; enfin, *La formation de la Rome pontificale. De la reconquête byzantine à Charlemagne* (c. IV). Le premier chapitre a surtout pour but de dresser une liste aussi exacte que possible des édifices religieux de Rome avant la paix constantinienne. Il n'est plus douteux, en effet, qu'antérieurement à 313, les chrétiens possédèrent non seulement des cimetières dans la banlieue romaine, mais aussi des lieux de culte en pleine ville. D'après M. l'abbé V., sur vingt-cinq églises titulaires, neuf, peut-être même douze, seraient antérieures aux premières années du IVe siècle. La plupart de ces *tituli* se situent dans une zone en bordure de l'ancienne muraille de Servius Tullius. Chose digne de remarque, plusieurs de ces titres primitifs voisinent avec les maisons du IIIe siècle, que les fouilles ont mises au jour. Il semble bien que les fidèles se sont installés dans cette bande relativement étroite qui séparait le centre de la ville impériale, occupé par les monuments publics, et la ceinture des jardins des riches propriétaires. C'est dans ce quartier surpeuplé qu'ils ont réussi à élever leurs *domus ecclesiae.*

Se plaçant avant tout au point de vue archéologique, l'auteur n'avait pas à traiter l'épineuse question du statut juridique de ces édifices. En une phrase, volontairement laconique, il se contente d'y faire une allusion : « En 313, la topographie chrétienne de la ville était, à peu de choses près, la même qu'à la fin du IIIe siècle : le mode de propriété a changé, mais les lieux de culte sont les mêmes » (p. 24) ; et le lecteur est renvoyé à « l'étude très complète de la question », publiée par Mlle G. Krüger, *Die Rechtsstellung der vorkonstantinischen Kirchen* (Stuttgart, 1935). M. V. en accepte-t-il les conclusions ? Il ne nous le dit pas, mais, mieux que personne, il sait que la thèse de Mlle Krüger n'a pas rallié tous les suffrages et que la situation juridique de la propriété ecclésiastique préconstantinienne reste assez obscure.

Les siècles suivants apportent de grandes modifications, mais jamais ils n'effaceront les traces de ces édifices antiques témoins des dernières persécutions. Après la paix, s'élèvent les trois basiliques impériales : Saint-Pierre, le Latran, cathédrale de Rome, Sainte-Croix de Jérusalem, toutes si-

tuées en dehors de la région des titres du IIIe siècle et à la périphérie de la ville. Les basiliques fondées à cette époque par les papes se dressent, en général, comme les anciens *tituli*, dans les environs de la muraille servienne. Ce sont d'abord les cinq nouvelles églises titulaires : Saint-Marc, Saint-Laurent in Damaso, Saint-Eusèbe, Saint-Pierre-aux-Liens, dédié primitivement aux apôtres, et le *titulus Vestinae*, qui prit le nom de Saint-Vital et clôt la série des églises titulaires (cf. *Anal. Boll.*, LIV, 273) ; ce sont ensuite les trois basiliques non-titulaires, dont deux furent bâties par le pape Jules (337-352) : la *basilica Iulia* du Transtévère (Sainte-Marie du Transtévère) et la *basilica Iulia* de la VIIe région (Saints-Philippe-et-Jacques), et une par le pape Libère (352-366) : Sainte-Marie Majeure.

Après le sac de Rome par Alaric, en 410, les constructions nouvelles sont rares, ce qui n'est pas surprenant. Au Ve siècle, Rome a été pillée à trois reprises. Toutefois, les chrétiens ne se découragent pas. Non seulement ils restaurent et ornent les anciens bâtiments du culte, mais ils en construisent de nouveaux : Sainte-Bibiane, Saint-Étienne au Caelius, Saint-André sur l'Esquilin, Sainte-Agathe dans le quartier de la Subure. Au début du VIe siècle s'accomplit un fait nouveau ; d'anciens monuments païens du Forum sont transformés en églises : Saints-Cosme-et-Damien, Sainte-Marie Antique.

Après les troubles des VIIe et VIIIe siècles, au moment où Charlemagne fut couronné empereur, la ville éternelle a presque triplé le nombre de ses églises et chapelles. Avant la guerre gothique, Rome et le Borgo possédaient 37 églises. Au début du IXe siècle on en compte 130. De cette centaine d'églises nouvelles, nous ne connaissons la date de fondation que d'une dizaine seulement ; beaucoup n'existent plus. Celles qui ont subsisté furent si profondément remaniées que tous les vestiges anciens ont disparu. Si nous exceptons la région du nord-est de la ville, où les fondations nouvelles sont rares, les églises se répartissent d'une manière assez homogène dans tous les quartiers de Rome, qu'il s'agisse de la plaine ou des monts.

Dans le dernier chapitre, l'auteur traite de l'origine des diaconies et du rapport de ces dernières avec la distribution du ravitaillement de Rome. L'annone impériale, qui a fonctionné jusqu'aux temps de S. Grégoire le Grand (595-604), disparut peu après ; les papes furent contraints de veiller à remplacer ce service administratif. Sans doute, la population de Rome était beaucoup moins dense, mais le commerce avec l'Orient et l'Afrique avait presque cessé. Reprenant les conclusions de M. l'abbé J. Lestocquoy : *Administration de Rome et diaconies du VIIe au IXe siècle* (*Rivista di archeologia cristiana*, t. VII, 1930, p. 261-98), M. V. rappelle comment les diaconies, qui apparurent au milieu du VIIe siècle, sont avant tout des organismes charitables. Chaque diaconie comprend un lieu de culte, un monastère, dont les moines, *diaconitae*, assurent le service des distributions, enfin le bâtiment de la diaconie proprement dite qui forme le centre des réunions charitables. A la fin du VIIIe siècle, il y a dix-huit diaconies, et ce chiffre ne sera pas dépassé ; mais peu à peu cette institution perdit son caractère primitif, l'activité charitable se transformant en un rôle purement spirituel et religieux. L'emplacement des édifices montre que les diaconies devaient leur origine à la distribution des vivres, car la plupart se rencontrent dans le voisinage des endroits où l'on déchargeait les bateaux. En outre, c'est

dans ces quartiers que s'élevaient de nombreux entrepôts de l'annone impériale ; leurs vastes édifices furent occupés par le personnel des diaconies : Sainte-Marie in Cosmedin fut installée dans la *Statio annonae*, Saint-Georges au Vélabre dans une dépendance du même service administratif, Saint-Théodore dans les *Horrea Agrippiana*. Ainsi s'explique également leur répartition très irrégulière dans les diverses régions. Neuf diaconies se pressent au pied du Palatin et du Capitole, trois se trouvent au Champ de Mars, trois en bordure de la voie pavée qui monte vers l'Esquilin. L'Aventin, le Caelius et le Quirinal en possèdent chacun une. Signalons que M. H.-I. Marrou a publié, en 1940, un article instructif sur *L'origine orientale des diaconies romaines* (*Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. LVII, p. 95-142).

Les dernières pages du livre de M. V. sont consacrées aux monastères. Rome ne fut pas au début très accueillante à cette institution. Il faut attendre le milieu du VII^e^ siècle et l'afflux de nombreux moines orientaux, pour voir se multiplier les centres monastiques à l'intérieur des murs. A l'exception des monastères des diaconies, les moines se sont logés de préférence à côté des sanctuaires les plus célèbres, dont ils assuraient le service liturgique. Rome ne connaîtra pas, à l'intérieur de la grande cité, une petite cité qui groupe les cénobites. Au sujet des églises et monastères de moines grecs, voir l'intéressante note de St. Binon, dans son article sur *La Vie de S. Pierre l'Athonite* (*Atti del V congresso internazionale di studi bizantini*, t. I, Rome, 1939, p. 44-46).

Telles sont en résumé les principales conclusions de ce premier *Essai d'urbanisme chrétien ;* il répond exactement au but que s'était proposé l'auteur. Sa synthèse, puisée aux meilleures sources, expose d'une manière lumineuse l'histoire, au premier aspect si embrouillée, des églises de Rome. Une série de dix plans sommaires permet au lecteur de suivre sans trop de peine son savant guide dans l'exploration de la ville éternelle. Disons, en terminant, que, M. V. étant prisonnier depuis 1940, son livre n'a pu paraître que grâce au dévouement éclairé de sa sœur, M^lle^ Jeanne Vielliard, que de longs séjours au palais Farnèse ont si parfaitement initiée au passé romain.

Parmi les ouvrages consultés par l'auteur nous ne voyons pas l'article de M. L. Homo : *Topographie et démographie dans la Rome impériale* (*Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1933, p. 293-308). Il contient des indications utiles sur l'urbanisme de la Rome impériale. B. G.

Adriano Prandi. *La Memoria Apostolorum in Catacumbas.* Libro I : *Illustrazione del rilievo e studio architettonico del complesso monumentale.* Roma, P. Istituto di archeologia cristiana, 1936, in-fol., XVI-63 pp., 23 fig. et 11 pl. (= *Roma sotterranea cristiana*, II).

G. De Angelis d'Ossat. *La geologia delle catacombe romane.* Fasc. 1 et 2. Ibid., 1938, 1939, in-fol., 215 pp., 100 fig. (Même collection, III).

La *Roma sotterranea cristiana*, publiée par l'Institut pontifical d'archéologie chrétienne, fut inaugurée en 1936 par la monographie du P. Bagatti sur le cimetière de Commodille (cf. *Anal. Boll.*, LVI, 151). Des deux ouvrages admis ensuite dans la collection, nous n'avons reçu jusqu'à présent qu'un

fascicule du numéro II et deux du numéro III. Sans attendre davantage nous les présenterons brièvement à nos lecteurs.

Le volume de M. Prandi, ingénieur, doit être complété par une étude archéologique de M. E. Josi sur le sanctuaire des Apôtres à Saint-Sébastien (cf. *Anal. Boll.*, XLV, 297-310). Il ne fournit lui-même qu'une étude technique des monuments païens et chrétiens dont on a relevé des vestiges sous la basilique. Destiné avant tout aux futurs historiens de l'architecture paléo-chrétienne, son exposé paraîtra un peu rébarbatif aux profanes. L'illustration et les plans détaillés, établis avec grand soin, mais dépourvus des légendes indispensables, risquent fort de ne pas rendre tous les services qu'on devait en attendre. Retenons en tout cas cette prudente conclusion de l'auteur : « On ne pourra jamais rien dire de définitif sur la configuration architectonique de ce complexe monumental avant l'achèvement d'une campagne régulière de fouilles et d'une série d'études exhaustives sur chacun des monuments retrouvés » (p. 61-62 ; cf. J. Kollwitz, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. XXXIX, 1939, p. 458-63).

Des savantes recherches de M. De Angelis d'Ossat sur la « géologie des catacombes romaines », c'est-à-dire sur la nature du sous-sol où les galeries ont été creusées, le fascicule I est consacré aux routes de Porto et d'Ostie, le long desquelles s'ouvrent les catacombes de Pontien et de Generosa, d'une part, de Lucine et de Commodille, d'autre part, ainsi que des hypogées moins importants et la catacombe juive de Monteverde, dont il ne reste, hélas, quasi rien (fig. 6 et 7). Le second fascicule a été réservé à la région des voies Ardéatine et Appienne, la plus célèbre et la plus riche de toute la Rome souterraine chrétienne. Y sont étudiées principalement les catacombes de Domitille, de Calliste, de Prétextat et de Saint-Sébastien. A l'examen géologique, qui remplit le corps du fascicule, ont été jointes (p. 206-215) quelques considérations sur les « caractéristiques fondamentales » du plan de ces quatre catacombes, comparées entre elles sous le rapport de la superficie des étages supérieur et inférieur, de la longueur des « vie maestre », du nombre des chambres sépulcrales, etc. Les géologues ne seront pas les seuls à consulter avec profit les cartes et les plans qui illustrent l'ouvrage, ni surtout les précieuses notes bibliographiques rangées dans l'ordre chronologique des fouilles, en tête de chaque monographie de cimetière souterrain.

F. H.

Richard Krautheimer. *Corpus basilicarum christianarum Romae. Le basiliche cristiane antiche di Roma (Sec. IV-IX)*. Vol. I, fasc. 2 et 3. Roma, P. Istituto di archeologia cristiana, s. a., in-fol., p. 65-216, pl. xi-xxix.

Nos lecteurs connaissent déjà l'économie de ce luxueux corpus des basiliques romaines anciennes, dont le premier fascicule parut en 1937 (cf. *Anal. Boll.*, LVI, 383-84). Dans les deux livraisons suivantes M. Krautheimer a étudié une quinzaine d'églises, dont voici la liste : S. Angelo in Pescheria, S. Apollinare, SS. Apostoli, S. Balbina, S. Bibiana, S. Cecilia, S. Cesario in Palatio, S. Cesario in Via Appia, S. Ciriaco in Thermis, S. Clemente, SS. Cosma e Damiano, S. Crisogono, S. Croce, S. Ermete (au cimetière de Basilla, sur la voie Salarienne), S. Eusebio. L'étendue des notices est fort

variable : tandis qu'une page à peine est accordée à Saint-Apollinaire, dix-huit sont consacrées à Sainte-Cécile (95-112), dix-neuf à Saint-Clément (118-36), vingt et une à Saint-Chrysogone (144-64) et trente à Sainte-Croix (165-94). Cette différence de traitement s'explique par la pénurie ou l'abondance relative de la documentation, surtout archéologique. Car c'est le point de vue de l'archéologie et plus particulièrement de l'architecture paléo-chrétienne qui commande tout l'ouvrage, texte et planches. On ne s'étonnera donc pas outre mesure si l'auteur semble ignorer certaines publications du P. Delehaye dont les titres n'auraient pas déparé ses « bibliografie » et dont la lecture aurait complété son information. Nous citerons, par exemple, l'article des *Rendiconti* de l'Académie pontificale d'archéologie, t. III (1925), p. 45-48 : *A propos de Saint-Césaire du Palatin* (cf. *Anal. Boll.*, XLIV, 260), et l'*Étude sur le légendier romain* (Bruxelles, 1936), où sont examinées, entre autres, les légendes de S^te^ Cécile, de S. Clément, de S^te^ Bibiane et de S. Chrysogone. F. H.

*Pisciculi. Studien zur Religion und Kultur des Altertums*, Franz Joseph Dölger zum 60. Geburtstage dargeboten von Freunden, Verehrern und Schülern. Herausgeber : Theodor Klauser und Adolf Rücker. Münster i.W., Aschendorff, 1939, gr. in-8°, 350 pp., 8 pl., frontispice.

Un an avant sa mort, survenue le 17 octobre 1940, les amis, admirateurs et élèves du professeur Franz Joseph Dölger ont encore pu lui offrir ce beau volume de « mélanges ». Le titre de *Pisciculi*, « petits poissons », a été choisi en souvenir de l'ouvrage monumental consacré par le maître de Bonn aux représentations du poisson symbolique et baptisé par lui *ΙΧΘΥΣ* (cf. *Anal. Boll.*, LX, 222). Nous ne pouvons analyser ici ni même énumérer les quelque trente contributions qui forment le recueil et dont beaucoup sont signées de noms illustres. Nous citerons seulement celles qui touchent de plus près à l'hagiographie. A. Alföldi, *Hoc signo victor eris. Beiträge zur Geschichte der Bekehrung Konstantins des Grossen* (p. 1-18). L'empereur n'aurait pas eu une vision de la croix, comme le prétend Eusèbe, mais du labarum ou monogramme du Christ, conformément au récit de Lactance. Le savant hongrois voit une confirmation de cette exégèse dans un médaillon en argent, conservé à Petrograd et qu'il date de 315 ; mais la reproduction (pl. I, 2) ne nous semble pas fournir un argument décisif. B. Altaner, *Augustinus und die griechische Sprache* (p. 19-40). Le sujet a été examiné maintes fois, notamment par Dom De Bruyne en 1931 et par M. H.-I. Marrou en 1938. Il est traité plus à fond dans cet article, dont voici les conclusions : S. Augustin apprit sérieusement le grec dans son jeune âge. Il en savait assez pour faire appel, de-ci de-là, dans ses commentaires de la bible latine, au texte grec de l'Ancien et du Nouveau Testament. Mais il n'a jamais lu dans l'original aucune œuvre des Pères de l'Église d'Orient. C. Clemen, *Tempel und Kult in Hierapolis* (p. 66-69). F. Cumont, *Les Vents et les Anges psychopompes* (p. 70-75). F. Dölger, *Lachen wider den Tod* (p. 80-85). R. Herzog, *Der Kampf um den Kult von Menuthis* (p. 117-24). L'éditeur et commentateur des *lάματα* d'Épidaure (cf. *Anal. Boll.*, L, 374) retrace à son tour la substitution du culte des martyrs Cyr et Jean à celui d'Isis dans le

faubourg d'Alexandrie qui devait bientôt s'appeler Aboukir. L'exposé, auquel on pourrait reprocher une certaine « tendance » défavorable aux chrétiens, s'appuie entre autres documents sur les écrits de deux auteurs païens, Eunape et Damaskios, et sur la Vie de Sévère d'Antioche par Zacharie le Scolastique (utilisée à travers la traduction française de Nau). M. Herzog semble ignorer l'important mémoire du P. Delehaye sur les *Recueils antiques des Miracles des saints* (*Anal. Boll.*, XLIII, 5-85, 305-325 ; les pages 19-32 concernent les SS. Cyr et Jean) ; il n'a pu connaître la récente étude de M. Th. Nissen, *De SS. Cyri et Iohannis Vitae formis* (ibid., LVII, 65-71). J. P. Kirsch, *Das Querschiff in den stadtrömischen christlichen Basiliken des Altertums* (p. 148-56). Th. Klauser, *Taufet in lebendigem Wasser!* (p. 157-64). Dans cet érudit commentaire d'un passage de la Didachè, le successeur de Dölger à la direction du périodique *Antike und Christentum* (cf. *Anal. Boll.*, LX, 295-96) interroge tous les témoins des premiers siècles chrétiens sur l'usage de baptiser dans l'eau vive (eau courante ou eau de mer). A côté des Actes apocryphes des apôtres, il cite (p. 160) les Passions des SS. Apollinaire de Ravenne (*BHL.* 623), Victor de Marseille (*BHL.* 8569) et Phocas de Sinope (*BHL.* 6838). Peut-on tirer de ces légendes de basse époque un renseignement sûr quant à la « Praxis der Frühzeit »? A. Rücker, *Die Kreuzzeichen in der westsyrischen Messliturgie* (p. 245-51). P. Styger, *Heidnische und christliche Katakomben* (p. 266-75) : article posthume d'un spécialiste de l'archéologie chrétienne à Rome (cf. *Anal. Boll.*, XLV, 298, 318 ; XLVI, 171 ; LII, 72). E. Weigand, *Zu den ältesten abendländischen Darstellungen der Jungfrau und Märtyrin Katharina von Alexandria* (p. 279-90). Cette remarquable discussion a déjà été mise à profit par le P. Peeters dans sa notice de S^te^ Catherine (*Comm. martyr. rom.*, p. 543-44 ; cf. *Anal. Boll.*, LX, 293-94). O. Weinreich, *Religiös-ethische Formen der Epipompe* (p. 291-308). Non content d'écarter de soi (*ἀποπέμπω*) les maux qu'il redoutait, le fidèle païen s'efforçait parfois de les rejeter sur d'autres (*ἐπιπέμπω*). Les prières chrétiennes, même celles du peuple le moins éclairé, n'offrent que de très rares exemples d'*ἐπιπομπή*. M. W. examine à ce point de vue les formules de la magie copte et certaines invocations modernes à S. Florian et à S. Jean Népomucène (p. 301-304). La *Bibliographia Doelgeriana*, dressée par K. Baus (p. 334-41), ne comprend pas seulement les ouvrages, articles et notes du jubilaire, mais aussi ses comptes rendus ; elle s'étend de 1904 à 1939. F. H.

Karl Baus. *Der Kranz in Antike und Christentum. Eine religionsgeschichtliche Untersuchung mit besonderer Berücksichtigung Tertullians.* Bonn, P. Hanstein, 1940, in-8°, 250 pp., 16 pl. (= *Theophaneia. Beiträge zur Religions- und Kirchengeschichte des Altertums*, 2).

L'usage de la couronne, à titre d'objet religieux et symbolique, est étroitement lié aux mœurs publiques et privées des sociétés païennes. De tout cet ensemble de pratiques, qui avaient de multiples ramifications dans la vie quotidienne, quelles sont celles qui furent tolérées ou au contraire rejetées par les chrétiens comme entachées de superstition? C'est le problème que M. Baus s'est efforcé de résoudre dans son importante monographie.

Voici, dans les grandes lignes, comment il a réparti son exposé. Après un aperçu sommaire de l'emploi de la couronne dans les cultes de l'antiquité païenne, et de l'attitude des chrétiens à l'égard de ces rites, il étudie au ch. IV : La couronne de banquet ; ch. V : La couronne nuptiale ; ch. VI : La couronne funéraire ; ch. VII : La couronne triomphale. Dans ces quatre derniers chapitres, il compare l'usage païen et l'usage chrétien. Il n'a pas traité de la couronne baptismale ni de la couronne des mystères, car le regretté F. J. Dölger avait l'intention de publier un mémoire sur ce sujet.

Formé à l'école de ce maître, M. B. a le souci de l'information abondante et minutieuse, et on ne peut que le louer d'avoir patiemment groupé de si riches matériaux. Il a peut-être moins bien réussi à dégager en formules précises le sens du symbolisme soit païen soit chrétien des coutumes qu'il analyse. Facilement l'exposé se mue en une sèche énumération de faits, de citations, dont la signification n'est pas toujours suffisamment mise en relief. Reconnaissons, du reste, que le sujet est complexe. Il est parfois malaisé de retrouver l'appréciation que les fidèles des premiers siècles ont portée sur tel ou tel usage de la couronne. Pour ceux qui impliquaient un élément superstitieux ou l'adhésion à une croyance religieuse opposée au christianisme, il n'y a pas eu, en général, d'hésitation. D'autre part, la couronne fait partie de ce symbolisme naturel, commun à tous les peuples, et qui souvent n'est imprégné d'aucun caractère religieux ou superstitieux. Les chrétiens pouvaient donc s'en servir sans arrière-pensée. Il ne faut toutefois pas oublier que telle cérémonie, en soi indifférente, était chargée de tout un passé idolâtrique. Ce sont là des nuances que l'on aurait voulu voir exposées avec plus de précision.

Ainsi que l'indique le sous-titre, M. B. a interrogé de préférence Tertullien et plus particulièrement son traité *De corona*. Il ne faut pas s'attendre à trouver sous la plume de l'ardent Africain des jugements impartiaux et sereins. En fait, il rejette, avec son radicalisme habituel, non seulement l'usage de la couronne militaire, mais aussi les couronnes sépulcrales et nuptiales. Ce serait s'abuser que de considérer Tertullien comme le témoin autorisé de l'opinion courante des chrétiens du IIIe siècle. M.B. le sait mieux que personne. Les coutumes que Tertullien condamne en des termes formels étaient, sans doute, sinon très répandues, du moins encore pratiquées de son temps. C'est surtout dans le deuxième chapitre (p. 37-55) qu'est analysée la pensée de Tertullien. Bien des passages sont d'une interprétation délicate, et il n'est pas rare que M. B. abandonne la traduction d'Henri Kellner (*Bibliothek der Kirchenväter*, 1915, t. II, p. 230-63) pour serrer le texte de plus près. Le latiniste qui s'astreindrait à donner une version rigoureuse du *De corona*, si riche en renseignements variés, et à l'illustrer d'un bref commentaire, ferait, croyons-nous, œuvre utile. M. Pio Franchi a montré magistralement la voie à suivre dans son bel article : *Sopra alcuni passi del « De corona » di Tertulliano* (*Studi e Testi*, t. 65, Rome, 1935, p. 357-86). Éclairé par une érudition aussi perspicace, le texte livre toute la richesse de son contenu.

L'auteur n'a pas réservé un chapitre spécial à l'étude des nombreux passages de l'Écriture où il est question de la couronne. Il eût été cependant opportun de rappeler, ne fût-ce que dans une vue d'ensemble, les coutumes

religieuses ou civiles que supposent de nombreux versets des Livres saints. Le vocabulaire chrétien, qu'il s'agisse des homélies, des écrits hagiographiques ou des textes liturgiques, en contient de multiples réminiscences.

A propos du symbolisme de la couronne nuptiale, M. B. mentionne le sarcophage de Catervius, dont il a été question plus haut, p. 6. Ce monument offre des difficultés d'interprétation, et les archéologues hésitent. La couronne placée au-dessus de la tête des deux époux est-elle le symbole du mariage ou de la récompense éternelle? M. B. ne tranche pas (p. 105-106 ; cf. H.-I. Marrou, *Μουσικὸς ἀνήρ*, Grenoble, 1938, pp. 293, 295). Dans le chapitre intitulé : *Corona martyrii*, l'auteur rappelle que parfois, au moment du martyre, le héros voyait dans le ciel la couronne qui lui était préparée. Aux quelques exemples qu'il cite (p. 184), on peut ajouter la Passion, assez tardive, des SS. Facundus et Primitivus (*BHL.* 2820), dans laquelle se lit le trait suivant. Un des assistants s'écrie : *Video duas coronas de caelo venientes et duos angelos eas tenentes, et exspectant iustos istos ut coronatos eos secum ducant ad caelum.* Le juge les fait décapiter et dit : *Ipsa capita praecidantur, quibus coronae imponi dicuntur.*

Parmi les passages des œuvres de S. Augustin commentés par l'auteur, nous ne relevons pas ces mots du sermon 359, § 9 : *Sed florentia eius vos estis*, synonymes de : *corona mea vos estis in Domino.* D'après M. Monceaux, qui a le premier attiré l'attention sur ce texte, *florentia* signifiait, pour Augustin et ses compatriotes, une couronne de fleurs et non, comme on le prétendait, un plant de vigne (*Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1919, p. 216-19). Notons, en terminant, que le lecteur qui s'intéresse au symbolisme religieux trouvera dans le magnifique ouvrage de M. F. Cumont, *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains* (Paris, 1942), un exposé lumineux, appuyé sur une science ferme et dégagée de tout pédantisme. Grâce à l'index général, il est aisé de regrouper les passages relatifs au symbolisme de la couronne. B. G.

*Anatolian Studies presented to William Hepburn Buckler*, edited by W. M. Calder and Josef Keil. Manchester, University Press, 1939, gr. in-8°, xviii-382 pp., 11 pl., frontispice.

W. H. Buckler, W. M. Calder. *Monuments and Documents from Phrygia and Caria.* Ibid., 1939, in-4°, xxii-166 pp., 73 pl. (= *Monumenta Asiae Minoris antiqua*, VI).

Rudolfus Heberdey. *Tituli Termessi et agri Termessensis.* Vindobonae, Hoelder-Pichler-Tempsky, 1941, in-fol., viii-364 pp., 2 pl., 28 fig. (= *Tituli Asiae Minoris*, III, 1).

Sur le modèle des *Anatolian Studies* offertes à Ramsay en 1923, les presses universitaires de Manchester ont publié un nouveau recueil d'*Anatolian Studies*, dédié à M. Buckler à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de sa naissance. Pour honorer le savant épigraphiste et archéologue américain, vingt-six parmi les plus doctes de ses amis des deux mondes ont été heureux de fournir une contribution relative au passé de l'Asie Mineure ou des régions voisines. Nous ne mentionnerons que cinq articles dont l'objet est plus rapproché de nos études. M. W. M. Calder, *The Eume-*

*neian Formula* (p. 15-26), s'efforce de montrer que la menace *ἔσται αὐτῷ πρὸς τὸν ζῶντα θεόν*, inscrite sur tant d'épitaphes phrygiennes du IIIe siècle, peut être considérée comme un indice suffisant du caractère chrétien de ces tombes, à moins que des arguments exceptionnels ne les fassent attribuer à des païens ou à des juifs. Le *Bishop Heortasius of Appia*, dont M. C. W. M. Cox étudie l'épitaphe métrique trouvée en 1926, est qualifié de *τίμιος εὐνοῦχος*, sans doute par allusion au texte célèbre de S. Matthieu (19, 12) ; il doit avoir gouverné l'Église d'Appia en Phrygie au IVe siècle (p. 63-66). Faisant le point des découvertes récentes sur le culte de *Mithra en Asie Mineure* (p. 67-76), M. F. Cumont rencontre incidemment les Actes de Ste Sira (p. 68, note 7), la légende de S. Eugène de Trébizonde (p. 71) et le type de S. Georges cavalier, « héritier de (la) puissance tutélaire de Mithra » (p. 74 ; cf. *Anal. Boll.*, LVII, 134-36). Des *Inscriptions grecques d'Asie Mineure*, commentées par M. L. Robert (p. 227-48), la seconde est un témoignage (*μαρτυρία*) rendu par la ville d'Éphèse aux mérites d'un athlète d'Aphrodisias, vainqueur dans le *τελεώτατον τῶν ἀγωνισμάτων*, c'est-à-dire sans doute dans la lutte pour la couronne. Des expressions analogues se rencontrent dans les éloges des martyrs, et M. Robert en cite un exemple emprunté à l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe (p. 239, note 2). Enfin, le P. Delehaye, qui s'honorait de l'amitié de M. Buckler (voir la lettre qu'il lui écrivit le 30 octobre 1924 et qui est reproduite dans les *Mélanges Schlumberger*, p. 525-26), examine à nouveau *Les Actes de saint Timothée* (p. 77-84), pour conclure qu'Usener, en 1877, et M. Keil, en 1934, ont surfait ce « récit factice, fait de pièces rapportées, dans un cadre de convention » (p. 82 ; cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 33). La liste des ouvrages, articles et comptes rendus sortis de la plume de M. Buckler de 1890 à 1939 a été dressée par Mme G. Buckler et tient lieu de préface (p. XIII-XVIII).

Le sixième volume des *Monumenta Asiae Minoris antiqua*, publiés par l'*American Society for Archaeological Research in Asia Minor* a pour auteurs MM. Buckler et Calder, les mêmes qui avaient déjà signé le t. IV, en compagnie de M. Guthrie (cf. *Anal. Boll.*, LII, 82-84). Les 416 monuments étudiés ici proviennent en majeure partie de Laodicée, une des « sept villes de l'Apocalypse », de Colosses, d'Héraclée près du mont Salbakos, d'Apamée sur le Méandre et des villages aux environs d'Akmonia et de Dioklela. Présentation typographique, commentaire, index et planches méritent les mêmes éloges que dans les volumes précédents. L'épigraphie chrétienne n'a pas été négligée ; des caractères gras indiquent dans les tables le numéro des inscriptions considérées comme certainement ou probablement chrétiennes. Voici, par exemple, une invocation où sont mentionnés deux saints difficiles à identifier avec certitude : *ὁ Θεὸς τῶν ἁγίων Ἀκυλίνου καὶ Μαξίμου, μνήσθητι Κυριακοῦ πρεσβυτέρου καὶ Κυριακοῦ καὶ Γεωργίου καὶ Μαρίας τῶν κτισάντων* (n° 171, trouvé à Davas, l'ancienne Tabai). L'inscription du n° 224 se termine par la formule de menace *ἔσται αὐτῷ πρὸς τὸν Θεόν*, suivie du mot *ΙΧΘΥΣ* : c'est le premier exemple connu, dans toute l'épigraphie de l'Asie Mineure, de cette « epitomised confession of faith ». Une autre formule de menace contre les violateurs éventuels d'une sépulture (n° 234) rappelle aux éditeurs l'inscription du reliquaire de S. Trophime, martyr à Synnada (cf. H. Dele-

HAYE, *Origines du culte des martyrs*[2], p. 159). La plaque de marbre n° 237 recouvrait originairement la tombe commune (*ἠρῷον*) des *εὐλαβέστατοι ψαλταναγνῶσται ὀρθόδοξοι*. A noter encore, dans le n° 339, la forme *κιβῶρεν* pour *κιβώριον*, « tombe », et, dans le n° 359, une représentation de S. Jean Baptiste barbu (IX[e]-X[e] siècle).

Des *Tituli Asiae Minoris*, recueillis et édités sous les auspices de l'Académie de Vienne, les tomes I et II, 1-2, consacrés aux inscriptions de Lycie, ont été publiés en 1901 et 1920-1930 par E. Kalinka. Le tome III, dont nous annonçons le premier fascicule, doit réunir les *Tituli Pisidiae linguis graeca et latina conscripti*. Confié aux soins de R. Heberdey, professeur à l'université de Graz, il n'a pu être achevé par l'auteur, mort le 7 avril 1936. Des collègues et amis, au premier rang desquels il faut nommer MM. A. Wilhelm et J. Keil, ont pris sur eux la tâche ingrate de reviser le manuscrit et d'en surveiller l'impression. La petite ville de Termessos et la campagne environnante ont fourni plus de neuf cents inscriptions grecques, parmi lesquelles dominent les inscriptions honorifiques et les épitaphes. Quatre seulement, les n[os] 890, 891, 936a et 937, attestent la diffusion du christianisme en ces confins de la Pisidie, de la Pamphylie et de la Lycie. Termessos fut pourtant, dès le IV[e] siècle, le siège d'un évêché. Au premier concile œcuménique nous voyons figurer l'évêque *Εὐρέσιος Τερμησσοῦ* (cf. E. HONIGMANN, *La liste originale des Pères de Nicée*, dans *Byzantion*, t. XIV, 1939, p. 48, n° 145). Les Actes du concile d'Éphèse mentionnent plusieurs fois *Τιμόθεος ἐπίσκοπος πόλεως Τερμησσοῦ καὶ Εὐδοκιάδος*. En 448, à Constantinople, la *σύνοδος ἐνδημοῦσα* réunie pour juger Eutychès compte parmi ses membres *Σαβινιανὸς ἐπίσκοπος τῆς κατὰ Τερμισσὸν καὶ Εὐδοκιάδα καὶ Ἰοβίαν ἁγίας τοῦ Θεοῦ ἐκκλησίας* (Ed. SCHWARTZ, *Concilium universale Chalcedonense*, I, 1, p. 146 ; III, 1, p. 129). Dix ans plus tard, la lettre d'Épiphane de Pergé à l'empereur Léon est signée par l'évêque de Termessos, Auxentius, et par celui d'Eudokias, Innocentius (SCHWARTZ, op. cit., V, p. 60). Ces témoignages et d'autres encore ont été relevés par Heberdey à la fin de son introduction (p. 5-6). Sur la foi de Mansi (t. VI, p. 575), il a eu le tort d'admettre (p. 6, n° 28) qu'un évêque Zénodote de Termessos aurait siégé à Chalcédoine en même temps qu'un autre Zénodote, évêque de Telmessos en Lycie. La distinction entre ces deux homonymes, pasteurs d'églises quasi homonymes et appartenant à deux provinces contiguës, est a priori tout à fait invraisemblable. Mais les tables de l'édition de Schwartz, parues deux ans après la mort d'Heberdey, permettent de constater qu'un seul Zénodote a pris part au concile de Chalcédoine, celui de Telmessos en Lycie. Le diocèse de Termessos en Pamphylie n'y était pas représenté. F. H.

Serafino PRETE. *I santi martiri Alessandro e Filippo nella Chiesa Fermana. Contributo alla storia delle origini*. Roma, P. Istituto di archeologia cristiana, 1941, in-8°, 145 pp., 10 fig. (= *Studi di antichità cristiana*, XVI).

ID. *La leggenda nell' agiografia Fermana antica*. Dans *Rivista di archeologia cristiana*, t. XVIII (1941), p. 113-39.

L'Église de Fermo, dans le Picenum, vénère, le 11 janvier, un S. Alexan-

dre, et le 22 octobre, un S. Philippe que l'on considère là-bas comme les premiers évêques de la ville, martyrisés au IIIe siècle en deux endroits désignés aujourd'hui par deux petits sanctuaires. Or ni l'antiquité ni le moyen âge n'ont connu même de nom ces deux fondateurs du diocèse. En pleine Renaissance, vers 1550, l'historiographe Francesco Adami, qui a glané dans le martyrologe de Maurolycus la notice d'un S. Serenus de Fermo (en réalité, S. Syneros de Sirmium), ne mentionne encore ni S. Alexandre ni S. Philippe. Les premiers témoignages de la légende sont postérieurs à l'année 1580. On les trouve dans le martyrologe romain — nous y reviendrons — et dans l'*Elogium de Firmo, Piceni urbe nobilissima*, présenté en 1589 à Sixte-Quint par l'avocat Cesare Ottinelli (reproduit en 1722 dans le *Thesaurus antiquitatum et historiarum Italiae* de Graevius-Burmannus, à la fin du t. VII, 2). Avant Baronius, les traces de culte se réduisent à presque rien : l'inscription de S. Alexandre dans le calendrier d'un missel manuscrit du XVe siècle et l'insertion de S. Philippe, à une époque peut-être un peu plus reculée, dans le calendrier d'un bréviaire franciscain. Encore faut-il noter que, si les deux saints sont qualifiés d'évêques et de martyrs, leur siège épiscopal n'est pas indiqué ; c'est une main postérieure qui a ajouté à la mention de S. Philippe ce renseignement nouveau : *cuius corpus iacet in ecclesia cathedrali in confessione*. Dans son ouvrage classique sur *Le diocesi d'Italia* (Faenza, 1927), Mgr Lanzoni avait déjà rayé de la liste des évêques authentiques les deux prétendus « protovescovi » de Fermo. Quant à leur identification, il avait proposé sans s'y arrêter autrement deux hypothèses : S. Philippe pourrait être l'un des nombreux évêques de ce nom qui sont vénérés dans cette partie de l'Italie (p. 396), ou bien Philippe et Alexandre ne seraient autres que deux martyrs romains, l'un de la voie Salarienne, l'autre de la Nomentane (p. 397).

Reprenant l'examen du problème, M. l'abbé Prete a étendu ses recherches aux origines chrétiennes du Picenum, à toute l'hagiographie du terroir et même au développement du culte et de la légende des saints homonymes dans les Églises d'Orient et d'Occident. S'inspirant des principes de Mgr Lanzoni et du P. Delehaye, qu'il cite presque à chaque page, il n'a pas craint de rejeter résolument une « tradition » née à l'époque moderne et qui n'a cessé de s'amplifier, notamment au XVIIIe siècle, grâce aux conjectures de l'évêque Alessandro Borgia, bientôt muées en certitudes historiques. Au terme de sa diligente enquête, il aboutit à cette conclusion que deux martyrs étrangers, probablement l'Alexandre de la voie Nomentane (fêté le 3 mai) ou celui de la Salarienne (10 juillet) et l'évêque Philippe d'Héraclée (22 octobre), ont été honorés à Fermo, sans doute à la suite d'une translation ou d'une invention de reliques. Plus tard, tout souvenir de leur réelle identité ayant disparu, on en fit des saints indigènes et on inscrivit leurs noms en tête de la liste épiscopale. Enfin, on compléta leur « histoire » par de nouvelles précisions et on se mit à vénérer l'endroit présumé de leur supplice. Toutes ces déductions paraissent bien vraisemblables, voire certaines. Il y a pourtant, à notre avis, quelque différence à faire entre les deux saints. La présence à Fermo du « corps de S. Philippe » est mieux attestée que celle des reliques de S. Alexandre. La date de la fête du premier correspond exactement à celle de son homonyme d'Héraclée, tandis qu'aucun autre saint

Alexandre n'est honoré le 11 janvier. S. Philippe a sa fête marquée au 22 octobre dans les *Officia sanctorum pro s. Ecclesia Firmana* de 1794 (« omnia de communi unius martyris ») ; S. Alexandre, au contraire, n'avait pas encore d'office liturgique à cette date (Depuis quand en a-t-il un?).

En appendice M. P. étudie le calendrier de Fermo au xv^e^ siècle d'après les deux manuscrits cités plus haut. Mais au lieu d'en publier le texte original, il a préféré dresser un tableau synoptique des fêtes inscrites dans le bréviaire et le missel de Fermo et dans le calendrier de quatre autres bréviaires. Ce ne peut être qu'un « saggio », en attendant un travail d'ensemble sur les calendriers de tout le Picenum.

Le volume fait honneur à la collection des *Studi di antichità cristiana* (cf. *Anal. Boll.*, LX, 221, 241). Il aurait encore gagné, croyons-nous, à être rédigé avec plus de concision. En supprimant les redites et les hors-d'œuvre, on le réduirait peut-être d'un tiers. D'autre part, ce qui se rapporte directement au cœur du sujet méritait de-ci de-là un traitement plus ample ou plus approfondi, et telle note mise au bas de la page avait sa place marquée dans le texte.

L'article paru dans la *Rivista di archeologia cristiana* apporte un intéressant complément au livre de M. Prete en même temps qu'au commentaire du martyrologe romain publié par les bollandistes en 1940. A propos des SS. Alexandre et Philippe de Fermo, ainsi que des SS^tes^ Sophie et Vissia, Baronius allègue dans ses *Annotationes* les « tabulae Firmanae Ecclesiae ». Par ce mot vague de « tabulae », qu'il emploie couramment, il désigne d'ordinaire les documents de toute nature qui lui ont été fournis par ses amis ou correspondants sur les saints de leur diocèse (cf. *Comm. martyr. rom.*, p. xix). Or, par une chance rare, M. P. vient de découvrir dans les papiers de l'oratorien Ant. Gallonio, à la bibliothèque Vallicellane, les pièces mêmes que Baronius a consultées et qu'il baptise pompeusement du nom de « tabulae Firmanae Ecclesiae ». Ce sont : 1) une lettre envoyée par Mgr Giulio Ricci, de Fermo, le 5 août 1581, à son frère Flaminio, prêtre de l'Oratoire et ami de Baronius ; 2) une « notula » jointe à la lettre et portant la liste des corps saints vénérés à Fermo, avec l'indication de la date des fêtes. Le texte de ces deux brefs écrits, reproduit in extenso, ne laisse place à aucun doute : c'est bien à cette source et à elle seule qu'ont été puisées les quatre notices du martyrologe relatives aux SS. Alexandre, Philippe, Sophie et Vissia. M. P. a droit à nos félicitations pour son heureuse découverte. F. H.

Stanislas Giet. *Les idées et l'action sociales de saint Basile.* Paris, Gabalda, 1941, in-8°, xxi-454 pp., frontispice.

Id. *Sasimes. Une méprise de saint Basile.* Ibid., 1941, in-8°, 108 pp., carte.

S. Basile est parfois appelé « le Romain parmi les Grecs », à cause de son esprit pratique et de son génie de l'organisation. Aucun autre parmi les Pères de l'Église d'Orient n'a envisagé aussi fréquemment ni résolu aussi nettement les innombrables et difficiles problèmes que pose à l'homme la vie en société. Aussi comprend-on sans peine que M. l'abbé Giet ait tenté de réunir en un corps de doctrine les « idées sociales » éparses dans les dif-

férents ouvrages du grand évêque. Cet essai forme la première partie de la thèse principale présentée par l'auteur pour l'obtention du doctorat ès lettres. On y trouve analysés, discutés, groupés tous les enseignements du saint docteur sur la dignité de la personne humaine et le lien social ; sur le mariage, les secondes noces, la famille, l'esclavage ; sur le droit de propriété, le prêt à intérêt, l'aumône ; enfin sur l'autorité dans l'État et dans l'Église. M. G. se flatte d'avoir réussi à concilier entre elles certaines affirmations qui paraissaient contradictoires et d'avoir dégagé des écrits de S. Basile, qu'il qualifie de « maître ès sciences sociales » (p. 4), « une synthèse sociale parfaitement ordonnée » (p. 181). Il est incontestable que le système cohérent dont les *Moralia* ont fourni à M. G. les principaux éléments donne pleine satisfaction à nos esprits modernes. Il est moins sûr que le métropolitain de Césarée, contemporain de Julien l'Apostat, y aurait partout reconnu l'expression également fidèle de sa pensée.

« L'Action sociale de saint Basile », tel est le titre de la deuxième partie du volume. Mais ce titre ne correspond strictement qu'aux deux derniers chapitres : « S. Basile en face des pouvoirs publics » et « S. Basile au service des malheureux ». Les trois premiers sont consacrés à des sujets qui ne relèvent guère plus directement de la sociologie que l'influence exercée au cours des âges par les écrits du docteur ou par le culte public rendu à sa mémoire. Il y est question en effet 1° de l'organisateur de la vie monastique, 2° de l'éducateur et du prédicateur, 3° du chef d'Église et notamment de ses efforts pour restaurer l'unité chrétienne. Cette remarque faite sur l'élasticité excessive accordée au sens du mot « social », nous avons hâte d'ajouter que M. G. a ordinairement su éviter l'écueil du genre, qui consiste à détacher les témoignages de leur contexte et à leur faire dire ce qu'on voudrait qu'ils disent. Sincèrement soucieux d'objectivité, il n'hésite pas à reconnaître les torts de son héros. Il n'ignore pas les travaux de ses devanciers, mais il n'en est pas l'esclave. Il possède l'art de reconstituer le cadre historique, de saisir la complexité d'une situation, d'interpréter les attitudes et les paroles. Son exposé rendra service en mettant mieux en lumière la doctrine et les exemples d'un saint éminent et trop peu connu.

Dans sa thèse complémentaire, M. G. étudie avec beaucoup de pénétration un des incidents les plus pénibles de la vie de S. Basile : la désignation qu'il fit de Grégoire de Nazianze comme premier évêque du siège minuscule de Sasimes, créé tout exprès pour faire échec aux prétentions d'Anthime de Tyane. On sait que le nouveau pontife se plaignit amèrement, et jusque dans l'oraison funèbre de son collègue et ami, d'avoir été contraint à se laisser consacrer ; jamais il ne prit possession de son Église. Pour expliquer la « méprise » de S. Basile, M. G. a cru nécessaire de remonter aux débuts de l'amitié des deux Cappadociens, condisciples à Athènes, et d'examiner attentivement deux autres cas où leurs caractères s'étaient déjà douloureusement affrontés. Il conclut finement à un manque de psychologie pratique dans l'homme d'action un peu autoritaire qu'était Basile : à ses yeux, des intérêts supérieurs étant en jeu, l'élection de Grégoire s'imposait, et les vives répugnances de l'intéressé, auxquelles il a bien dû s'attendre, lui parurent négligeables et faciles à vaincre. Cette explication psychologique, M. G. la propose également pour rendre compte d'autres méprises de

S. Basile et notamment de son regrettable malentendu avec le pape S. Damase. Ici, comme dans la thèse principale, l'auteur montre qu'il a le sens des nuances et sait faire revivre et parler les vieux textes, qu'il cite souvent in extenso. Ses traductions sont d'ordinaire aussi souples et limpides que fidèles (Cependant, p. 76, note 5, *νόμος* étant un nominatif, Billius et Caillau avaient raison de comprendre que S. Grégoire de Nazianze se donne lui-même pour règle ou modèle de la grandeur d'âme). De bons index terminent les deux volumes. De plus, un tableau chronologique (p. 431-33) met en regard des événements contemporains les principales dates de la vie de S. Basile, avec des références aux passages où il en est fait mention dans la grande et la petite thèses. F. H.

*Sant' Ambrogio nel XVI centenario della nascita.* Milano, « Vita e Pensiero », 1940, in-8°, XI-625 pp., 9 pl. (= *Pubblicazioni dell' Università cattolica del S. Cuore*, Serie 5ª, vol. XVIII).

Giovanni Galbiati. *Della fortuna letteraria e di una gloria orientale di Sant' Ambrogio.* Milano, A. Faccioli, 1942, gr. in-4°. Extr. de *Ambrosiana, Scritti di storia, archeologia ed arte*, p. 45-95, pl. III-VI.

Les plus récents historiens de S. Ambroise ont fixé la date de sa naissance au début de 339 (J.-R. Palanque, *Saint Ambroise et l'empire romain*, 1933, p. 480-82 ; F. H. Dudden, *The Life and Times of St. Ambrose*, t. I, 1935, p. 2). Mais la date traditionnelle de 340 semble conserver des partisans, puisque c'est en 1940 que le seizième centenaire a été célébré en Italie par toute une série de publications d'allure scientifique ou populaire. Nous n'avons pu nous procurer l'ouvrage d'A. Paredi, *S. Ambrogio e la sua età* (Milano, 1940, XII-474 pp., 16 pl.), dont Mgr Galbiati a fait le plus grand éloge (*La Scuola cattolica*, t. LXVIII, 1940, p. 604-605). Mais l'Université catholique du Sacré-Cœur, qui est installée dans l'ancien monastère de Saint-Ambroise, à Milan, nous a adressé un beau recueil d'études préfacé par son Recteur magnifique, le P. A. Gemelli. Pour donner une idée de l'intérêt et de la variété de ces « mélanges », auxquels ont collaboré historiens, théologiens, philosophes, philologues, liturgistes et surtout juristes et canonistes, il suffira d'en transcrire le sommaire, en ajoutant de-ci de-là quelques mots d'explication. On verra que tous les sujets traités ne sont pas également neufs et que la plupart se rapportent à la doctrine de S. Ambroise plutôt qu'à sa vie, à son influence ou à son culte.

G. Soranzo, *Sant' Ambrogio e la Chiesa romana.* R. Paribeni, *La romanità di Sant' Ambrogio.* B. Citterio, *Lineamenti sulla concezione teologica della Chiesa in Sant' Ambrogio.* A. Paredi, *La liturgia di Sant' Ambrogio* (Dans cet important mémoire de près de quatre-vingt-dix pages il n'est pas question du rit ambrosien, mais des usages liturgiques en vigueur à Milan au temps de S. Ambroise, tels qu'on peut les reconstituer d'après les témoignages épars dans l'œuvre du grand évêque et dans les écrits de ses contemporains). G. Ceriani, *La spiritualità di Sant' Ambrogio.* E. Franceschini, *Verginità e problema demografico in Sant'Ambrogio.* S. Vanni Rovighi, *Le idee filosofiche di Sant' Ambrogio.* B. Riposati, *Lingua e stile nelle opere oratorie di Sant' Ambrogio.* G. Lazzati, *Gli inni*

*di Sant' Ambrogio* (Contrairement à l'affirmation bien connue de G. Boissier, ce n'est pas un « hasard » qui a inspiré à S. Ambroise la composition de ses hymnes). A. Passerin d'Entrèves, *La concezione del diritto in Sant' Ambrogio.* B. Biondi, *L'influenza di Sant' Ambrogio sulla legislazione religiosa del suo tempo.* C. A. Maschi, *Un problema generale del diritto in Sant' Ambrogio e nelle fonti romano-classiche.* G. Dossetti, *Il concetto giuridico dello « status religiosus » in Sant' Ambrogio* (Étude d'un canoniste, à rapprocher des articles moins systématiques de Dom A. Roberti, O. S. B., *S. Ambrogio e il Monachismo*, dans *La Scuola cattolica*, t. c., pp. 140-59, 236-53). G. Violardo, *Appunti sul diritto matrimoniale in Sant' Ambrogio.* O. Giacchi, *La dottrina matrimoniale di Sant' Ambrogio nel Decreto di Graziano.* A. Saba, *L'opera politica di Sant' Ambrogio.* P. Cherubelli, *Sant' Ambrogio e la Rinascita* (1. Liste des œuvres de S. Ambroise et des livres le concernant, imprimés en italien au xv^e^ et au xvi^e^ siècle ; noter l'incunable de 1494, *GKW.* 1598, sur la victoire de Parabiago en 1339 attribuée à l'intervention de S. Ambroise [cf. F. Meda, dans *La Scuola cattolica*, t. LXVII, 1939, p. 150-66]. 2. *Saggio iconografico :* catalogue raisonné des tableaux de la Renaissance italienne qui représentent l'évêque de Milan, seul ou en compagnie d'autres personnages ; suit une liste de miniatures du xv^e^ siècle qui ornent des manuscrits liturgiques ou des copies d'ouvrages de S. Ambroise et de S. Augustin). E. Tea, *Carlo Bianconi e la sua Raccolta di disegni architettonici* (Avec l'aide de deux assistantes et d'un jeune docteur, l'auteur a tiré de la collection de dessins et de plans formée par Bianconi à la fin du xviii^e^ siècle et conservée aux Archives historiques de Milan tout ce qui concerne l'église Saint-Ambroise et le petit sanctuaire, aujourd'hui disparu, de la Conversion de S. Augustin).

A son tour, la Bibliothèque Ambrosienne a voulu malgré la guerre commémorer le jubilé du saint dont elle porte le nom par la publication d'un luxueux recueil in-quarto de 356 pages, illustré de 56 planches. Faute d'avoir obtenu un exemplaire de ces *Ambrosiana*, nous sommes obligé de renvoyer le lecteur au compte rendu qui en a été fait par le P. Ferrua dans la *Civiltà cattolica*, 1943, t. III, p. 132-34. Plus tard, espérons-le, il nous sera donné d'en signaler ici les principaux articles.

Dès maintenant l'amabilité de Mgr Galbiati, préfet de l'Ambrosienne, nous met à même d'analyser sa propre contribution au volume jubilaire. Le sujet qu'il a traité est double : d'abord, la fortune littéraire de S. Ambroise dans l'Église orientale ; ensuite, le corpus syriaque des lois romaines attribué parfois à S. Ambroise. Dans la première partie, les écrivains byzantins ont reçu la part du lion : historiens, docteurs, conciles, traducteurs et livres liturgiques viennent tour à tour rendre témoignage de la célébrité de S. Ambroise dans l'Orient grec. Les textes hagiographiques n'ont pas été négligés : version de la Vie écrite par Paulin (*BHG.* 67), Vie anonyme insérée dans les ménologes prémétaphrastiques (*BHG.* 68 ; cf. A. Ehrhard, dans *Texte und Untersuchungen* t. L, 1937, pp. 390, 395, 517, 522), remaniement de Syméon Métaphraste (*BHG.* 69 ; cf. Ehrhard, l. c., t. LI, 1938, pp. 471, 518-19), Vie en grec vulgaire publiée par Agapios Landos dans son *Παράδεισος* (et non dans le *Νέος Παράδεισος*, comme il est dit erronément p. 52 ; cf. *BHG.* 70 et L. Petit, *Bibliographie des acolouthies grecques*

[Bruxelles, 1926], p. XVIII), enfin notice du synaxaire illustré qu'on appelle très improprement le « ménologe de Basile II » (H. DELEHAYE, *Synax. Eccl. CP.*, col. XXIII-XXIV ; P. FRANCHI DE' CAVALIERI, *Il Menologio di Basilio II*, t. I [Torino, 1907], p. XI ss.).

Nombreux sont les spécialistes qui se sont occupés depuis quatre-vingts ans des *Leges saeculares* éditées par Land au tome I^er^ de ses *Anecdota syriaca* (Leyde, 1862). Ce recueil traduit du grec est attribué dans un manuscrit récent à un certain « Ambroise confesseur », qui écrivait sur l'ordre de l'empereur Valentinien, et l'attribution à « Ambroise évêque de Milan » est attestée dès la fin du XIII^e^ siècle par le compilateur nestorie Ébedjésu. Avec une érudition déconcertante, Mgr G. rapporte l'opinion de Sachau et de Bruns, de Ferrini et de Furlani, de Voigt et de Nallino, de Mitteis, de Hohenlohe et de plusieurs autres. Nous nous garderons de le suivre sur ce terrain où nous perdrions pied tout de suite. Bornons-nous à résumer sa conclusion : si l'on ne peut revendiquer avec certitude pour S. Ambroise la paternité du « code de droit syro-romain », il est en tout cas légitime de considérer comme une « gloire orientale » du prélat milanais le fait qu'elle lui a été attribuée pendant des siècles par les nestoriens du proche Orient. Les historiens du droit ne se rallieront sans doute pas tous à cet avis, mais les dévots de S. Ambroise sauront gré à Mgr G. d'avoir ajouté un chapitre inattendu à l'histoire de la fortune littéraire du grand évêque et docteur.

F. H.

W. J. SWAANS, M. O. *A propos des « Catéchèses Mystagogiques » attribuées à S. Cyrille de Jérusalem.* Extr. du *Muséon*, t. LV (1942), p. 1-43.

Personne n'ignore que les dix-neuf catéchèses de S. Cyrille de Jérusalem pour la préparation au baptême sont suivies, dans la plupart des manuscrits, de cinq autres « homélies », dites mystagogiques, adressées aux néophytes, durant la semaine de Pâques, qui suivait leur baptême. Le R. P. Swaans constate au début de sa dissertation que les auteurs compétents s'accordent assez généralement pour les attribuer, comme les précédentes, à ce même S. Cyrille. Si cette unanimité, relative, il s'entend, a pu se maintenir jusqu'à nos jours, ce n'est pourtant pas faute d'avoir été âprement combattue ; car, depuis plus de trois siècles, l'attribution des catéchèses « mystagogiques » à S. Cyrille a rencontré des adversaires résolus ; il n'y a même pas si longtemps qu'on a cessé de lui contester toute la série des instructions quadragésimales aux catéchumènes. Le P. S. a retracé, en grand détail, l'historique de cette controverse. Le plus admirable, c'est que cette longue revue bibliographique, qui prête à des réflexions plutôt pessimistes sur la raison des philologues, ne l'ait pas détourné d'intervenir à son tour dans le fond du débat. Sa discussion, conduite avec méthode et prudence, aboutit à une conclusion en deux parties et de ton fort modéré : 1° il vaut mieux ne pas s'obstiner à soutenir que les catéchèses mystagogiques sont l'œuvre de S. Cyrille ; 2° elles peuvent, avec plus de fondement, être attribuées à son successeur, l'évêque Jean de Jérusalem. Quelques éléments de la preuve auraient toutefois besoin d'un examen complémentaire. Il n'est pas certain que la traduction arménienne de S. Cyrille de Jérusalem remonte au V^e^ siècle. Mais, du moment qu'on lui reconnaît l'ancienneté que le P. S. paraît

disposé à lui accorder (p. 29), il y a quelque inconséquence à ne pas mentionner parmi les témoins de la tradition littéraire (p. 17-23) le florilège arménien *Knik' hawaṭoj, Sigillum fidei*, compilé entre 612 et 628. Il méritait pourtant d'y figurer en bonne place, non seulement parce qu'il contient plusieurs extraits des catéchèses XI et XIII, mais encore parce qu'il nous a conservé d'autres fragments, authentiques ou non, d'ouvrages non identifiés de S. Cyrille et de son successeur l'évêque Jean. Certains de ces extraits, sans attestation dans la littérature grecque, se retrouvent ailleurs en syriaque. Si l'on réussissait à en déterminer la provenance, ils pourraient jeter une lueur intéressante sur la propriété littéraire de Jean de Jérusalem. Dans une remarquable étude que le P. S. cite (un peu trop tard) aux dernières lignes de sa dissertation, M. le prof. Lebon nous a appris qu'une profession de foi attribuée à Jean de Jérusalem par le *Knik' hawaṭoj* est citée, d'après Timothée Élure, par Sévère d'Antioche, écrivant à Julien d'Halicarnasse. Sévère spécifie à ce propos qu'il entend parler du même Jean qui était évêque de Jérusalem au moment de la découverte des reliques de S. Étienne (*Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XXV, 1929, p. 26, note 1). Cette manière de certifier l'identité du personnage est hautement caractéristique. Elle prouve qu'après un siècle, le récit de l'Invention de S. Étienne avait gardé son crédit. Mais elle montre aussi que les catéchèses mystagogiques, si vraiment elles appartiennent à Jean de Jérusalem, n'avaient pas conduit leur auteur à la célébrité.

P. P.

W. E. Crum. *Fragments of a Church Calendar*. Extr. de la *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*, t. XXXVII (1939), p. 23-32.

Ce court article, paru dans un recueil commémoratif du regretté Carl Schmidt, contient la substance de tout un mémoire sinon d'un solide volume. La matière en a été fournie par deux feuillets de parchemin, fort détériorés, l'un de 7,5 × 5, le second de 18 × 8 centimètres, détachés d'un calendrier copte, dont ils ne suffisent pas à représenter la physionomie. Ils avaient été confiés à M. W. E. Crum par feu B. P. Grenfell, qui n'en a pas indiqué la provenance. Tout ce que l'on en sait, c'est que ces deux lambeaux de parchemin se trouvaient mêlés à de menus fragments de papyrus coptes rapportés d'Oxyrhynque, avant 1918. M. C. les croit originaires de l'un des sites illustrés par les trouvailles de Grenfell et Hunt. Jugés sur l'écriture, ils paraissent remonter au V^e^ ou plus probablement au VI^e^ siècle.

Quant au calendrier, dont il reste quelques traces à peine déchiffrables sur ces quatre petites pages, il pose à peu près autant d'énigmes qu'on en peut lire de mots. Le second feuillet porte, au recto, la fin du mois de parmoute (*φαρμουθί*) et les cinq premiers jours de pasons (*παχών*), 26-30 avril, dont la suite se lit au verso, sans notation de jours visible dans la marge. Le premier feuillet semblerait plutôt appartenir au mois de paremhatp (*φαμενώθ*, 25 février - 26 mars). Mais le mieux est d'avouer que les indications d'où l'on serait porté à le conclure ne permettent aucune inférence certaine.

Le bref commentaire que M. C. a joint à son déchiffrement est une merveille d'érudition décourageante. Le savant éditeur, forçant encore sa manière habituelle, y a ménagé cette fois non pas les mots mais les lettres. Pour identifier les personnages sans figure qui se présentent presque à chaque ligne

du texte, leur mention est complétée en note par un sigle d'aspect cryptographique, avertissant qu'un saint homme du même nom est enregistré, sur la foi d'une inscription ou d'un texte sans autre importance, dans quelque ouvrage spécial ou peu abordable. Quand on remonte jusqu'au bout cette piste malaisée, on se trouve finalement devant un autre inconnu, au sujet duquel l'auteur du travail a dû recourir aux lumières de M. C. lui-même. Parfois la déconvenue est encore plus complète. Le martyr Hale de la ligne 55 ne peut être le même Hale qui est, non pas invoqué mais cité, parmi les membres d'une famille encore vivante, dans deux fragments coptes de Wādi Sarga (W. E. Crum, *Coptica*, III, p. 74-75). L'impression d'ensemble qui résulte de cette lecture laborieuse, c'est que le cas doit être considéré comme insoluble, au moins jusqu'à plus ample informé. Si M. C., mieux équipé que personne pour une telle recherche, n'a pu dégager le fond historique de son calendrier, bien fou serait celui qui se promettrait d'y réussir. Mais la signification propre de ce document, étant donné son degré d'ancienneté, c'est justement que, par les noms qu'il mentionne et par les dates où il les range, il met en défaut tous les canons traditionnels de la littérature martyrologique. Sauf meilleur avis, voici les traits caractéristiques qui le rendent digne d'attention. 1) Le calendrier est bien, comme le dit M. C., « a Church Calendar », en ce sens qu'il constitue un catalogue d'anniversaires liturgiques. En voyant la forte proportion de noms obscurs dont il est chargé, on pourrait se demander s'il ne contient pas en même temps une sorte d'obituaire. Mais le libellé des annonces conservées en entier exclut cette hypothèse. Tous les défunts commémorés sont alignés sans distinction de classe, les illustres inconnus à côté des apôtres et des patriarches ou prophètes de l'Ancien Testament. Ce défilé de saints locaux, ignorés partout ailleurs, fait songer à certains documents hagiographiques comme la Vie de S. Aaron de Philae (E. A. Wallis Budge, *Coptic Miscellaneous Texts*, p. 43-296), où sont notées avec précision les dates de décès, ce qui revient à dire les anniversaires solennisés, de S. Aaron lui-même et de plusieurs autres évêques et anachorètes de Philae, dont l'hagiographie officielle ne fait aucune mention. — 2) Le calendrier était bien certainement à l'usage d'un monastère, comme M. C. en fait la remarque, au conditionnel, par excès de prudence. La formule : « l'abbé Hor, notre père » (l. 56) est de style monastique pour désigner le supérieur principal et, assez ordinairement, le fondateur d'une communauté. (Cet apa Hor aussi a un homonyme, voire deux homonymes dans les inscriptions de Wādi Sarga, rappelées ci-dessus, mais, comme le Hale de tantôt, ils y font figure de vivants.) — 3) En ce qui concerne le lieu d'origine de notre document, M. C. paraît songer à la Moyenne Égypte, ou encore au Fayyoum. Il faut pourtant convenir que les indices qui créent cette impression sont de nature assez conjecturale. Jean de Pake (l. 22), le seul saint dont les attaches locales aient une attestation positive, paraît appartenir plutôt à la Haute Égypte (voir M. H. Davis, *Patrologia Orientalis*, t. XIV, p. 356). En tout cas, nous écarterions sans balancer l'hypothèse que l'*apa Aphou* de la l. 54 serait l'évêque « bien connu » d'Oxyrhynque (fête au 21 thout = 18 septembre ; cf. *BHO.* 77). Si notre texte avait rien de commun avec Oxyrhynque, il ne jurerait pas d'aussi étrange sorte avec le calendrier officiel de cette Église, dont nous avons le texte authentique pour l'année

535-536 (cf. *Anal. Boll.*, XLII, 83-99). — 4) Il resterait encore à déterminer, si on le pouvait, l'âge approximatif non du manuscrit mais du document qu'il représente. A propos d'un Léon qui apparaît l. 38, M. C. fait remarquer qu'il porte un nom honni des monophysites (p. 28). L'observation est juste, mais elle ne vaut qu'à partir du concile de Chalcédoine (451). Il est vraisemblable que, passé cette date, ce S. Léon aurait sans doute été appelé *Mouï* (cf. *Anal. Boll.*, XXXIII, 233). Serait-il hasardeux de s'appuyer sur un indice aussi ténu pour en déduire que l'original du calendrier est antérieur au milieu du v^e^ siècle ? C'est à craindre ; mais on observera pourtant que les fragments, fort minces, il est vrai, que nous en connaissons, ne laissent pas encore apparaître la plus légère trace d'une allusion aux querelles christologiques. En tout état de cause, il faut les considérer comme très anciens. Or, plus on remonte vers l'antiquité, moins il paraît naturel qu'un texte martyrologique ait été rédigé en copte et qu'il présente les caractères qu'on voit à celui-ci. L'idée que nous soumettons prudemment à M. C., c'est que son calendrier pourrait refléter l'usage liturgique d'une communauté dissidente. L'usage du copte s'est répandu plus tôt chez les sectaires et les hétérodoxes que dans l'Église officielle : témoins les débris de lettres ṣa'īdiques qui se trouvaient mêlés à une correspondance clandestine de conspirateurs mélétiens, avant la fin du IV^e^ siècle, et que M. C. lui-même nous a fait connaître (dans H. Idris Bell, *Jews and Christians in Egypt;* cf. *Anal. Boll.*, XLIII, 141). C'est encore ainsi que, jusqu'à nouvel ordre, on s'expliquerait le plus aisément l'ensemble des traits insolites si étrangement réunis dans cet énigmatique calendrier. Comme nous le disions en commençant, ce qu'il a de plus intéressant, c'est qu'il ne ressemble à rien. La savante publication de M. C. n'en mérite qu'une plus sérieuse attention. P. P.

Ugo Monneret de Villard. *Storia della Nubia cristiana.* Roma, Pont. Istituto Orientale, 1938, in-8°, 250 pp., 10 cartes (= *Orientalia christiana Analecta*, 118).

Id. *Le chiese della Mesopotamia.* Ibid., 1940, 117 pp., 93 plans hors texte (Même collection, 128).

On serait injuste envers le premier de ces deux volumes si l'on représentait cette « histoire de la Nubie chrétienne » comme un simple résumé ou un extrait du grand ouvrage sur la Nubie médiévale, dont M. U. Monneret de Villard a fait paraître en 1935 les deux premiers volumes dans les *Publications du service des antiquités de l'Égypte* et dont la suite, vraisemblablement, aurait déjà vu le jour sans la tragique diversion causée par les événements. Pourtant, comme l'auteur lui-même n'a pas manqué de nous en avertir (p. 5), c'est bien à ce travail monumental qu'il faut se reporter si l'on veut apprécier la somme de recherches d'où procède l'esquisse plus modeste dont nous avons à parler. Outre les observations personnelles et les fouilles entreprises sur place, au cours d'une mission archéologique, de 1929 à 1934, M. M. de V. a remué une bonne partie de la littérature savante, dont l'énumération remplit 23 pages in-4° de *la Nubia medioevale* (p. XVII-XXXIX). Dans cette vaste bibliographie, puisqu'on nous y renvoie, nous noterons pourtant une omission un peu surprenante : aucune mention n'est faite de la revue extraordi-

nairement érudite et diligente des sources relatives à la Nubie chrétienne, publiée par A. V. Rozov, en 15 longs articles, qui s'échelonnent de janvier 1887 à juin 1890 dans les *Trudy Kievskoj duhovnoj Akademii* — bien que le le nom de Rozov apparaisse incidemment, dans le volume : preuve que le fureteur qui se flatterait d'avoir tout lu s'exposerait, quoi qu'il fasse, au danger de voir son information prise en défaut.

Celle de M. M. de V. n'encourra pourtant pas le reproche d'être unilatérale. Par son objet propre, la mission de l'entreprenant explorateur relevait surtout de l'archéologie monumentale. Mais il ne s'est pas laissé enfermer dans un programme théorique. L'étude des cimetières nubiens l'a conduit en droite ligne en pleine anthropologie, l'anthropologie à l'ethnographie et celle-ci au folklore. Une fois engagé dans cette poursuite, il lui a fallu accompagner au cours de leurs migrations les races qui se sont succédé dans la haute vallée du Nil. De proche en proche les limites naturelles de l'exposé ont fui à l'infini dans toutes les directions. L'histoire du christianisme en Nubie commence ainsi quelque trois mille ans avant J.-C. dans la pénombre du royaume de Méroé. Elle n'arrive au seuil de son sujet propre, que pour s'en échapper aussitôt dans les antiquités éthiopiennes, et dans les hypothèses qui tiennent lieu d'histoire aux races berbères et aux populations primitives du Kordofan et de l'Afrique centrale. Ceci n'est aucunement un reproche que nous adressons à M. M. de V., mais un avertissement au lecteur, qui doit se tenir prêt à être çà et là quelque peu dépaysé par la compétence encyclopédique de son guide.

Il doit s'attendre aussi à perdre assez souvent de vue la mission chrétienne et l'organisation ecclésiastique en Nubie ; car il s'en faut que leur histoire remplisse les quelque 220 pages du volume de M. M. de V. Le plus souvent elle y court comme un filon, qui, par endroits, s'étale largement — par exemple, au ch. XVII (« La chiesa nubiana », p. 158-68) — mais qui ailleurs s'amincit, au point de disparaître tout à fait. Des digressions, comme le ch. VIII : victoire des Maqourites sur les Nobades et unification du royaume, et le ch. IX : organisation et origine des Nobades et des Maqourites, étaient nécessaires pour donner une idée du milieu ethnique où le christianisme s'est répandu en Nubie. Mais d'autres, tels le ch. XI (le règne du roi Georges et les expéditions musulmanes vers les mines d'or) et la plupart des chapitres suivants (ch. XII, « la Nubie chez les auteurs arabes des IX^e^ et X^e^ siècles ; ch. XIII, Nubiens et Fatimites ; ch. XIV-XV, l'organisation territoriale du royaume de Nubie : Nobatia et Muqurra ; ch. XVI, l'organisation territoriale du royaume de ʿAlwāḥ ; ch. XVIII-XX, l'organisation politique et administrative du royaume de Nubie : roi, grands feudataires, fonctionnaires inférieurs ; ch. XXI, l'empire zagāwa et la pénétration nubiano-chrétienne dans le Soudan central, etc.), créent l'impression que les recherches de M. M. de V. faisaient partie d'un vaste système de prospection, où le côté proprement religieux n'avait qu'une importance secondaire. Tout cet exposé témoigne de la plus étonnante faculté d'assimilation. Mais quand on en a extrait les pages qui concernent directement l'histoire de la Nubie chrétienne, on garde entre les mains les éléments d'une esquisse, qui ne dépasse pas d'aussi loin qu'on s'y attendrait le consciencieux essai du P. J. Kraus, *Die Anfänge des Christentums in Nubien* (cf. *Anal. Boll.*, XLIX, 1931, p. 418-19 ; E. Stein, *Revue d'histoire*

*ecclésiastique*, t. XXXVI, 1940, p. 131-42). La faute, si faute il y a, en est surtout à la matière, qui s'est trouvée plus pauvre encore qu'on ne le croyait. Mais puisque les textes et les monuments ne rendaient presque rien, peut-être était-ce une raison de forcer ces chétifs documents à nous livrer tout ce qu'ils ont à nous apprendre. Il semble que M. M. de V. ait désespéré un peu vite de les faire parler, ou bien plutôt que lui-même, tiraillé de trop de côtés par des problèmes ardus et disparates, n'ait pu accorder qu'un regard distrait à des recherches accessibles au commun des érudits. Peut-être aussi se mêle-t-il à cette lassitude de son attention une légère nuance de ce scepticisme dédaigneux que certains archéologues affichent un peu volontiers pour les minuties du travail philologique. On hésiterait à exprimer ce soupçon, si M. M. de V. lui-même n'y donnait prise en proclamant, en des termes un peu trop péremptoires, la supériorité des anthropologistes sur « questi filologi che non sanno nemmeno da che parte si comincia a documentarsi su un problema storico » (p. 89). Les philologues qui bravent ainsi l'autorité des anthropologistes sont ridicules, tout simplement. Mais, quelques lignes plus haut, le même M. M. de V., qui les rappelle à l'ordre comme des écoliers pris en faute, invoque à l'appui de sa thèse, la Vie de S. Onuphre, d'après les *Acta Sanctorum :* preuve que de très pauvres textes ont aussi quelque chose à nous apprendre — et que partant les philologues pourraient avoir leur tour d'en remontrer même à des anthropologistes trop sûrs de leur fait. Un long récit, comme la légende de S. Aaron, qui vivait, au IVe siècle, dans la région de la première cataracte, devait, semble-t-il, ne fût-ce que par son silence, piquer la curiosité de l'historien du christianisme en Nubie. M. M. de V. n'en retient guère que les noms de quatre évêques de Philae, dont le premier, S. Macedonius, aurait été ordonné par S. Athanase. Texte hagiographique tardif et, en partie, certainement fabuleux, se contente-t-il de remarquer pour tout commentaire (p. 44). Toute fabuleuse qu'elle soit, la Vie d'Aaron n'en soutient pas moins avantageusement la comparaison avec une compilation comme le synaxaire copte, dont M. M. de V. fait état en plus d'une rencontre. Elle est conservée dans un manuscrit daté de 992 (British Museum, Oriental 7029), qui appartenait à l'église d'Edfou. Elle a été composée sur place, par un Copte du pays, à une époque où la légende originale était encore vivace. M. M. de V. paraît s'être contenté de la parcourir en diagonale, dans la traduction de feu E. A. Wallis Budge. Sinon, il n'aurait pas écrit, en se référant à un contrat publié dans le catalogue des manuscrits coptes du Musée Britannique de M. Crum, que Philae est appelée ⲡⲉⲓⲗⲁⲕ par les Nubiens (p. 132, note 2), car l'auteur de la Vie d'Aaron, qui n'était certainement pas Nubien, n'emploie pas d'autre nom pour désigner Philae. Il y a mieux : le narrateur donne sur les Blemmyes et leur présence aux environs de la première cataracte quelques détails que M. M. de V. n'a pas remarqués, sans doute parce que, dans la traduction de Budge, ces Blemmyes, ⲃⲉⲗⲗⲟⲩⲉ, sont devenus des « savage lions (?) » (*Miscellaneous Coptic Texts*, p. 475 ; cf. p. 990). Au vrai, ces Blemmyes n'étaient que des diables ; mais des diables qui avaient pris un déguisement connu d'Aaron et de ses disciples. Les Nubiens, ⲛⲟⲩⲃⲁ, qui paraissent en plus d'un passage du récit, sont dépeints comme une population très pauvre, mais accessible à l'évangélisation. S. Aa-

ron n'entendait pas leur langage et s'entretenait avec eux par interprète (Budge, p. 475-76, 991-92). Le narrateur spécifie que les *Anouba* habitaient à l'est et au sud-est de Philae (Budge, pp. 459, 974). Toutes ces anecdotes, où se rencontrent des détails topographiques précis, auraient mérité de ne point passer inaperçues. Fabuleuses, si l'on tient à ce mot, légendaires certainement, elles reflètent néanmoins ce que la tradition avait retenu du mélange des races en Nubie à l'époque des premiers évangélisateurs.

La Vie d'Aaron ne fut d'ailleurs pas une fiction unique en son genre. M. Crum a publié, d'après un papyrus ṣa'idique appartenant à Lord Amherst et passé depuis dans la collection de M. Pierpont Morgan, un fragment de récit brodé sur un thème à peu près semblable (*Theological Texts from Coptic Papyri*, p. 167-70). On y voit un évêque nommé Hermias, qui s'emploie chez les Nubiens à la conversion de deux jeunes gens, dont les parents avaient été tués à la guerre. Hermias les baptise, leur apprend à écrire, leur donne l'habit monastique, les ordonne prêtres et leur construit un ermitage avec une petite église. Ce texte, qui a échappé à M. M. de V., est un autre exemple des légendes qui avaient cours chez les Coptes sur la conversion de la Nubie. Le même M. Crum a publié aussi un petit récit arabe qu'il a intitulé : *A Nubian prince in an Egyptian monastery* (cf. *Anal. Boll.*, LI, 1933, p. 157-58). M. M. de V. ne s'en occupe que pour faire remarquer (p. 125) que ce prince — l'arabe l'appelle Qafrī, neveu de Ghayān, fils de Marwa, fils de Ṣalbān — porte un nom inconnu dans les listes royales de la Nubie, ce qui peut s'expliquer assez simplement, puisque le narrateur le donne pour un chef de tribu, nubien suivant un manuscrit, abyssin ou éthiopien suivant les autres. Mais le texte nous raconte aussi les exploits du moine qui convertit Qafrī. Il s'appelait Mercure et appartenait à l'observance de S. Pachôme, ce qui semble indiquer que sa légende remonte à une époque où la célébrité du Monastère Blanc n'avait pas fini d'éclipser celle de Tabennesi. Sous couleur de faire visite au couvent de Šenouti, Mercure était allé prêcher au pays des Nubiens, et Qafrī avait reçu de lui une image en or représentant S. Pachôme. Sans ajouter foi à la réalité de ses aventures, on peut admettre que ce missionnaire fait ici un personnage dont le type doit avoir été pris dans les souvenirs de la pénétration chrétienne en Nubie.

Il est juste d'ajouter que le roman de Qafrī a de quoi rebuter un esprit aussi positif que celui de M. M. de V. Mais d'autres indices laissent voir qu'en général les documents écrits n'ont pas pour le savant archéologue le même attrait que les vieilles poteries et les antiquités monumentales. Nous avons déjà noté au passage que, sur la légende de S. Onuphre, dont l'étude a été rajeunie par une publication de M. Crum (cf. *Anal. Boll.*, XXXVIII, 414-15), M. M. de V. s'en tient au texte grec des *Acta Sanctorum*. Même observation pour la Vie grecque de S. Pachôme (p. 41, note 2). Le dialogue de Pallade sur la Vie de S. Jean Chrysostome est cité — en latin — d'après la Patrologie grecque de Migne (p. 42, n. 2 ; cf. p. 49, n. 7) ; l'*Histoire Lausiaque* du même, en grec, mais uniquement d'après la Patrologie susdite (p. 64, n. 1), comme la *Vita Constantini* d'Eusèbe (p. 41, n. 1), comme le *Breviarium* du diacre Liberatus, d'après la Patrologie latine (p. 64, n. 3), et le *De Gemmis* de S. Épiphane d'après la seule version latine (p. 45-46), sans mention aucune du travail fondamental par lequel M. Rob. P. Blake a renouvelé la question,

etc. Négligences vénielles en elles-mêmes, mais qui peuvent conduire à des fautes plus graves contre la méthode. C'en est une, trop certainement, d'attribuer à Rufin une leçon qualifiée d'absurde (p. 42, n. 2) et qui l'est en effet, mais qui est plus que probablement une simple faute de copie ou d'impression. Ainsi encore, si au lieu de s'en tenir au texte grec de la Passion de S. Aréthas (p. 57-58), M. M. de V. avait repris, à la suite de Guidi, Duchesne et autres savants illustres, l'étude des sources de cette compilation, il aurait, croyons-nous, senti la nécessité de motiver le doute qu'il jette sur l'authenticité de la lettre que Justinien fit écrire par Timothée d'Alexandrie au roi d'Éthiopie Élesbaas pour l'exciter à venger le massacre des chrétiens du Naǧrān (cf. *Comm. martyr. rom.*, pp. 473-74, 480-81).

Presque à chaque page de son volume, M. M. de V. apporte sur des points de détail des vues nouvelles ou des hypothèses, qui ont le grand mérite d'être inspirées par une connaissance incomparable de la topographie et des antiquités nubiennes. Toutes ne sont pas décisives. Telle, par exemple, la conjecture, à première vue fort séduisante, que le *castrum* mentionné dans un colophon daté de 989 : [ⲉⲣ]ⲉ ⲁⲃⲃⲁ ⲛⲩⲕⲱⲇⲩⲙⲟⲥ ⲱ ⲛⲉⲡⲓⲥⲕⲟⲡⲟⲥ ⲉⲧ[ⲡⲟ]ⲗⲓⲥ ⲧⲃⲱ ⲙⲙⲛ ⲛⲕⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲙⲙⲛ ⲡⲉⲗⲏⲕ, serait le *qaṣr* indiqué par al-Ḥawārizmi, entre Assouan et Edfou (p. 124 ; cf. A. van Lantschoot, *Recueil des colophons manuscrits chrétiens d'Égypte*, t. I, p. 97). A l'appui de cette identification, M. M. de V. fait valoir que, près du village de Serāg, se voient encore les ruines d'un château, « présentant toutes les caractéristiques d'une place forte nubienne ». Mais cette coïncidence et toutes celles qu'il y ajoute, avec autant d'ingéniosité que d'érudition, se heurtent à la lettre du texte : ⲛⲕⲁⲥⲧⲣⲟⲛ est un pluriel et ne peut donc désigner que Louxor, comme M. van Lantschoot l'avait parfaitement reconnu (op. c., t. II, p. 41). Il n'y a donc pas lieu d'intercaler dans la liste des diocèses d'Égypte une nouvelle ville épiscopale nubienne entre Edfou et Philae. (Sur les *κάστρα* de Louxor, voir P. Jouguet, *Volume offert à Jean Capart*, p. 236-37.) Tout chercheur, s'il n'y prend garde, est exposé à être égaré par une lueur spécieuse. Ce qui étonne davantage, c'est un certain excès d'assurance, qui, chez M. M. de V., prend par moments des formes inutilement tranchantes, comme de reprocher à G. Maspero d'avoir commis une « confusion énorme » en exprimant l'avis que le nom de la Dodécaschène désigne une partie du même territoire appelé Triacontaschène (p. 153, note 6). Même si l'opinion de l'illustre égyptologue était contestable, ce qui reste loin d'être clair (voir H. Kees. *Real-Encyclopädie*, t. VI A, col. 2377-78, i. v. *Triakontaschoinos*), on pouvait l'écarter sans la tourner en balourdise. De telles vivacités n'ont d'autre effet que d'amoindrir la considération et l'autorité que tout le monde est disposé à reconnaître au vaste savoir et à l'exceptionnelle activité de M. M. de V. Restons-en sur cette parole d'éloge : *La storia della Nubia cristiana* est un ouvrage de rare mérite, où éclatent partout des qualités supérieures d'érudition originale et entreprenante. Les excellentes cartes dont elle est accompagnée et qui en sont comme le plan figuratif suffisent à lui assurer une utilité durable.

Le second volume, dont il nous reste à parler, se meut dans un ordre de questions tout différent. M. M. de V. croit tenir la preuve que l'art chrétien

de Mésopotamie a échappé aux influences politico-religieuses, qui, dès le début du IVe siècle, ont imposé dans tout le monde romain un type unique d'église, issu de l'ancienne basilique grecque. Par Mésopotamie, l'auteur entend ici une partie seulement de l'aire géographique ainsi dénommée, celle qui a longtemps subi la domination de l'empire iranien. Dans ces provinces syro-persanes, l'architecture chrétienne est restée attachée à d'antiques traditions indigènes. La première cathédrale de Ctésiphon et celle qui fut rebâtie plus tard sur ses ruines ressemblent aux salles d'apparat des palais sassanides. Dans le Ṭur-'Abdin, des églises encore debout rappellent, par leur structure, les vieux temples assyriens et babyloniens. M. M. de V. les répartit en deux espèces : les églises conventuelles et d'autres, d'un style plus simple, qu'il propose d'appeler paroissiales (p. 45). Dans celles-ci comme dans celles-là, on retrouve au fond les mêmes éléments distinctifs. Cet art spécifiquement mésopotamien, qui a fleuri ou végété sur place, a pourtant subi des influences syriennes et byzantines ; et d'autre part, il a rayonné à son tour au-delà de ses frontières natales, si bien que les connaisseurs en ont discerné des reflets caractérisés, jusque sur les monuments de nos pays. Nous disons à dessein : les connaisseurs, car il n'appartient pas à tous les yeux de saisir et d'analyser les indices souvent ténus et presque toujours confus et brouillés qui dénotent une parenté originelle entre deux formes architectoniques. Il y faut une science théorique et pratique de l'art de bâtir que M. M. de V. possède de longue date, pour avoir professé l'histoire de l'architecture à l'École technique supérieure de Milan. Il la complète par une érudition spéciale, dont l'étendue a quelque chose d'étourdissant, surtout quand on se rappelle que le savant si bien ferré sur les traditions de métier des maçons babyloniens est le même qui en remontre à Garstang et à Sayce sur l'archéologie méroïtique ou à Griffith sur l'épigraphie nubienne. Le profane qui s'aventure sur les brisées de M. M. de V. serait donc bien téméraire s'il s'exposait de gaîté de cœur à une rencontre par trop inégale. Mais il n'est pas libre de l'éviter. L'histoire, la simple histoire que racontent nos documents, est atteinte de plus d'une façon par les découvertes de l'archéologie, non seulement parce qu'elle doit se plier aux faits supposés établis par les fouilles, mais encore et surtout parce que les techniciens, sans toujours l'avouer rondement, lui empruntent l'idée directrice dont ils ne sauraient se passer pour éclairer leurs observations et guider leurs conjectures. Qu'on le veuille ou non, la question ouverte est de savoir si les pierres interrogées par M. M. de V. racontent des choses nouvelles qui complètent ou dérangent le témoignage de nos vieux textes. Tout d'abord, avec le respect dû à la compétence exceptionnelle de l'auteur, il est permis de remarquer que ses vues sur l'art chrétien de Mésopotamie ne reposent pas toujours, comme ses études d'archéologie nubienne, sur un examen personnel et direct des monuments. Dans la plupart des cas, sa discussion part des données fournies par des explorateurs assez diversement qualifiés : feu J. Strzygowski, Miss G. Bell, MM. Herzfeld et Sarre, Talbot Ryce, M. Guyer, M. H. Reuther et d'autres. M. M. de V. excelle à lire leurs plans, à refaire sur le papier leurs sondages et leurs fouilles, et à montrer les points faibles de leurs essais de reconstitution. Mais si aiguë que soit sa critique, elle ne saurait suppléer au contact direct de la réalité. Il suffit parfois d'un mince détail pour troubler

le bel ordre d'une combinaison séduisante ou pour énerver la force d'une objection trop victorieuse. Écrire tout uniment que la planimétrie de la basilique d'Amwās, telle que la présentent les PP. Vincent et Abel, paraît insoutenable (p. 14, note 1), cela met en sûreté la théorie qui veut que les chevets d'église à triple abside n'apparaissent qu'au v^e^ siècle. Mais peut-être faut-il autre chose que cette chiquenaude pour renverser l'idée dans laquelle deux savants d'une autorité hors de pair se sont confirmés par huit années de l'étude la plus consciencieuse (cf. *Anal. Boll.*, LI, 1932, 379). Cette note assez désinvolte n'est pas le seul endroit du livre où l'on est tenté de se demander ce qui adviendrait si le chercheur pris à partie par M. M. de V. jugeait à propos de lui donner la réplique. Car il est d'expérience assez constante que l'évidence archéologique, qui doit fermer la bouche aux philologues, n'a pas le même effet sur les antiquaires professionnels et qu'on assiste entre initiés à des assauts d'armes qui ne se livrent pas à fleurets boutonnés.

Pour rester dans l'ordre de faits qui nous est accessible, force nous est d'avouer que l'information si étonnamment étendue de M. M. de V. laisse pourtant paraître d'assez notables lacunes. Une plus longue familiarité avec les sources syriaques et autres l'eût sans doute amené à modifier quelques-uns de ses aperçus. La basilique de Saint-Serge à Rosapha est, à plusieurs reprises, l'objet de son attention. (P. 56, note 3, on dirait qu'elle est considérée comme appartenant à la Mésopotamie ; le contexte donne la même impression ailleurs encore, notamment pp. 41, 43.) Nulle part il n'est tenu compte du fait que la plus ancienne église de Rosapha a été élevée par l'archevêque Alexandre de Hiérapolis (Mabbog), vers le premier quart du v^e^ siècle, comme il l'atteste lui-même (voir sa lettre dans le *Synodicon* du diacre Rusticus, § 253 ; Schwartz, *Concilium Ephesenum*, t. IV, p. 185). Pour prouver que les églises chrétiennes de Mésopotamie ont été construites sur le plan des temples du feu, il n'est peut-être pas très pertinent de citer la Passion de S. Narsaï (*BHO.* 786), où l'on voit la même chapelle bâtie par un prêtre chrétien, convertie en pyrée par un mage et rendue au culte du vrai Dieu par son fondateur. (Soit dit en passant, c'est une distraction un peu forte d'avancer, p. 27, note 1, que ce texte, publié par Bedjan, au t. IV de ses *Acta martyrum et sanctorum*, en 1894, a été « riassunto in Hoffmann, *Auszüge aus syr. Akten persischer Märtyrer*, Leipzig, 1886 » — lire 1880.) Pour que la preuve fût concluante, il faudrait être sûr que le même édifice, en changeant d'affectation, n'avait pas subi de remaniements essentiels. On sait du reste que le culte mazdéen pouvait se célébrer dans des maisons d'habitation, comme le prouve clairement la Passion de S. Iazdbōzēdh (*Act. SS.*, Nov. t. IV [1925], p. 194). Si l'on maintient malgré tout que l'architecture des temples du feu a influencé celle des églises chrétiennes, c'était le moment d'ajouter que cette influence a pu se faire sentir bien au delà des frontières de la Mésopotamie. Il y a eu des pyrées en Cappadoce, où Strabon les a observés (ibid., p. 205, note 7). Malgré les raisons que M. M. de V. fait habilement valoir (p. 26-27), il nous paraît dur à comprendre que les chrétiens de Perse aient librement imité, dans leurs églises, les formes caractéristiques d'un temple du feu. Mais le cas échéant, la Cappadoce est l'une des régions où cette paradoxale contamination des styles a pu se produire. P. 75, on ne voit pas bien à quel titre les nestoriens de Perse interviennent dans la construction

de l'église élevée, sous Justinien, à Ṣan'ā par Abrahā, roitelet monophysite du Ḥimyar, auquel l'empereur aurait envoyé à cet effet des mosaïstes et autres artisans. Cette « unica notizia archeologicamente interessante », qui est rapportée par Tabari, mais qui est de Hišām ibn Moḥammad, a tout l'air d'un doublet antidaté d'une anecdote plus ancienne dont l'original est le géographe Maqdisi, ainsi que l'a judicieusement expliqué M. Habib Zayat (*Al-Khizanat ach-charqiyat*, Beyrouth, 1937 ; cf. *Bulletin de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques* de l'Académie Royale de Belgique, 1939, p. 19-21). M. M. de V. aurait pu également consulter avec profit le très instructif aperçu du même auteur sur les couvents chrétiens en terre d'islam (Beyrouth, 1938 ; cf. *Anal. Boll.*, LVII, 1939, p. 410 et suiv.), qui lui aurait épargné la peine inutile de glaner dans le livre d'aš-Šabusti des noms d'églises, dépourvus pour nous de réalité concrète, ainsi qu'il le remarque lui-même (p. 79).

Ces menues lacunes d'information sont à peu près inévitables chez un explorateur, dont la curiosité s'étend à la fois sur tant de question abstruses et disparates. On ne peut glisser aussi légèrement sur le crédit qu'il accorde à certaines pièces douteuses ou décriées. Un savant byzantiniste a cru devoir avertir M. M. de V. qu'un érudit sérieux ne cite plus sans une note péjorative Trebellius Pollion, Vopiscus et autres hommes de paille de l'*Historia Augusta* (*Revue d'histoire ecclésiastique*, t. c., p. 131). Nous lui souhaitons de ne pas se heurter à une opinion aussi arrêtée que celle dont M. M. de V. couvre la funeste *Chronique d'Arbèle*, « un testo di grandissimo valore, che ingiustamente si è voluto svalutare, con la speciosa ragione che alcuni dei dati in esso contenuti, specialmente per l'epoca sāsānide, non concordano esattamente con quelli di altri documenti agiografici, dei quali d'altra parte non si è provata, nè si potrà mai provare, l'assoluta esattezza storica » (p. 61-62). Ce coup de férule vise un trouble-fête, qui se défendra s'il se reconnaît dans le personnage un tantinet comique, qui aurait lancé ce *telum imbelle sine ictu*. Une simple observation suffira. Le vice reproché à la *Chronique d'Arbèle*, dans la partie sur laquelle porte la critique, c'est justement d'être une enfilade de pièces hagiographiques, dont l'exactitude, en effet, n'est pas démontrable, mais dont l'inexactitude l'est parfaitement. Elles s'y retrouvent avec toutes leurs tares, aggravées de quelques autres. Les documents de bon aloi qui les encadrent ont à peu près toujours subi quelque déformation. La série ainsi composée est coupée d'omissions et de lacunes dont un auteur digne de foi ne se serait jamais rendu coupable. Elle est fausse pareillement par ce qu'elle tait et par ce qu'elle dit. Son défaut indéniable, ce n'est donc pas de s'accorder imparfaitement avec des récits hagiographiques contestables, c'est d'être elle-même de l'hagiographie et de la pire, en lutte ouverte avec l'histoire et avec d'autres textes sûrs, dont on ne détruit pas la valeur et l'autorité par une fin de non recevoir qui les rejette dédaigneusement dans la littérature hagiographique, sans distinguer entre la bonne et la mauvaise. En prenant sous sa protection cette rhapsodie plus que suspecte, M. M. de V. donnerait à penser que sa thèse a besoin de ce contrefort branlant : ce serait un fâcheux indice pour son système, et pour le savoir infiniment distingué qu'il a dépensé à le construire. P. P.

Martin J. Higgins. *The Persian War of the Emperor Maurice (582-602).* Part I. *The Chronology, with a Brief History of the Persian Calendar.* Washington, The Catholic University Press, 1939 ; in-8°, XII-85 pp. (= *The Catholic University of America Byzantine Studies*, I).

En guise de prolégomènes à une dissertation doctorale où il étudiera les guerres de l'empereur Maurice contre la Perse, M. l'abbé M. Higgins a entrepris de résoudre les difficultés dont la chronologie de cette époque reste obscurcie. Ses recherches l'ont conduit à échafauder un système tout neuf et même passablement révolutionnaire. Comme les Actes des martyrs perses sont mis en cause dans sa démonstration, nous demandons à l'auteur la permission de nous expliquer sur sa découverte, avec la liberté dont il nous donne l'exemple.

Si M. H. avait accordé plus d'attention au classement méthodique des sources, il se serait nécessairement aperçu que toute sa combinaison chronologique devait s'appuyer sur quelques données certaines fournies par l'histoire ecclésiastique d'Évagrius. Le récit du chroniqueur antiochénien s'arrête à l'année 593, douzième de l'empereur Maurice. N'ayant pas raconté la fin du règne, Évagrius a dû céder à Théophylacte l'honneur d'être considéré comme le principal historien de cette période. Mais en fait, sur les événements qui intéressent au premier chef la recherche de M. H., Évagrius parle non seulement en contemporain, mais en témoin oculaire, qui a vécu ces heures graves et dont les souvenirs datent de la veille. Il est contraire à toute bonne méthode de le faire déjuger par Théophylacte, venu longtemps après lui et auquel, de toute évidence, il a servi de source. A la veille des troubles qui sont le premier chaînon de la série chronologique étudiée par M. H., l'archevêque Grégoire d'Antioche, victime d'une accusation calomnieuse, demanda des juges à l'empereur, et ce fut Évagrius en personne qu'il emmena à Constantinople pour lui servir de conseiller et de défenseur (*Hist. eccl.*, VI, 7 ; éd. Bidez-Parmentier, p. 226). Grégoire rentra dans sa ville épiscopale quatre mois avant le terrible tremblement de terre qui la renversa de fond en comble le 31 octobre 588 (Évagrius, VI, 8). Cet incident, dont la date est ainsi rendue entièrement sûre, nous explique la place un peu disproportionnée que le rôle de l'évêque d'Antioche tient dans les derniers chapitres du récit d'Évagrius, qui se clôt (VI, 24) à la mort de son patron et ami, en l'année 12 du règne de Maurice.

Il s'ensuit de là que, dans tous les événements auxquels l'évêque Grégoire a été mêlé personnellement, Évagrius est le témoin qui doit être entendu avant tout autre. Le dernier acte de la sédition militaire qui fut apaisée par Grégoire (Évagrius, VI, 9-13) se déroula à Litarba, à une journée d'Antioche, le lundi de la Passion de l'année 589. Philippicus, le général que les mutins avaient chassé, reçut à Tarse l'ordre de rebrousser chemin et d'aller reprendre son commandement. A son passage par Antioche, Évagrius eut l'occasion de l'entretenir, et ce fut à lui qu'il dut de voir et de tenir entre ses mains le chef vénéré de S. Syméon Stylite (I, 13). A la tête de son armée, rentrée dans le devoir, Philippicus essaya d'aller reconquérir sur les Perses la ville de Martyropolis (Maïperqaṭ), que le traître Sittas leur avait livrée, à la faveur de la mutinerie de l'armée romaine. Comme le siège traînait en longueur et qu'on parlait de l'abandonner, Grégoire fut envoyé par l'empereur pour

relever le moral des soldats. Il réussit à les ramener au combat, mais faute de moyens offensifs, les assauts ne donnèrent pas de résultat. Philippicus fut assez heureux pour tailler en pièces une armée perse venue au secours de Martyropolis. Il n'en dut pas moins renoncer à emporter la ville de haute lutte. Les Romains furent réduits à prendre leurs quartiers d'hiver, sans avoir obtenu d'autre avantage que d'établir en face de Martyropolis, dans une position très forte, un camp retranché qui bridait la place. Au printemps suivant, Philippicus, relevé de son commandement, fut remplacé par Komentiolos : encore un général qui devait être bien connu à Antioche, puisqu'il tenait garnison à Hiérapolis (Mabbog), au moment où Khosrau vint s'y réfugier (Théophylacte Simocattès, IV, 10, 9 ; 12, 8). Pour tout commentaire à cette narration si solidement appuyée sur la réalité historique, M. H. se borne à écrire, à propos de la bataille de Martyropolis : « Evagrius, through some confusion, puts this battle in a later year than he should » (p. 34). Une confusion? Qui était mieux en mesure de l'éviter, que ce témoin qui a pu suivre les événements de près et au jour le jour et qui en connaît personnellement les principaux acteurs? M. H. lui reproche encore d'avoir fait durer le siège de Martyropolis deux années de trop, de 589-590 à 591), et partant de rejeter l'avènement de Khosrau à l'année 592 et sa restauration par Maurice à 593 : « ce qui est, dit-il, hors de question ». (p. 41). Hors de question, pour qui veut sauver un système préconçu. Mais il existe une lettre du pape S. Grégoire à S. Domitien, beau-frère de Maurice et archevêque de Mélitène, qui lui avait rendu compte de ses efforts pour convertir Khosrau, réfugié en pays romain (cf. *Acta SS.*, Ianuar. I, 618). La réponse du pape, qui, bien entendu, n'a pu être expédiée sans un certain retard, est datée du mois d'août 593 (Jaffé 1268). M. H. ne souffle pas mot de cette pièce qui aurait dû le détourner de traiter si lestement la chronologie d'Évagrius. Grégoire d'Antioche accompagnait S. Domitien dans sa mission auprès de Khosrau, qui eut lieu avant l'arrivée du roi fugitif à Hiérapolis (Évagrius, VI, 18-19).

A ces textes si sûrs et si parfaitement clairs, M. H. oppose un enlacement inextricable de références empruntées pour la plupart à des compilations d'auteurs tardifs, se copiant les uns les autres. Toutes ces fragilités, qu'il serait trop long de désarticuler une à une, servent d'étançons au témoignagee central que M. H. emprunte au *Šāhnāmeh* de Firdausi. Recourir à un poète épique du x^e^ siècle, comme à une source historique permettant de compléter les récits contemporains, serait déjà une opération bien hasardeuse. S'en prévaloir pour les contredire et les raturer, c'est une idée qui n'a pu venir à M. H. que par la contagion de l'enthousiasme un peu moutonnier qui s'est déchaîné en certains milieux à la faveur des fêtes millénaires de Firdausi. Si du moins les circonstances précises de l'avènement de Khosrau et de sa lutte avec l'usurpateur Bahram, telles que M. H. les emprunte au *Šāhnāmeh*, s'y trouvaient expressément énoncées en des termes offrant prise au contrôle, on pourrait malgré le silence de Tabari, Persan lui-même, de Hamza d'Ispahan, de Tha'libi et de tous les annalistes arabes, admettre que le chantre de Roustam disposait de documents pehlvis, avec lesquels il n'a pas pris de licences trop poétiques. Mais il faut à M. H. des prodiges d'ingéniosité pour tirer de l'amplification épique de Firdausi la conclusion qu'il poursuit au prix d'un effort im-

mense, et, nous avons regret de l'ajouter, avec un brin d'obstination préconçue. On dirait que le résultat une fois entrevu l'a hypnotisé et que les résistances qu'il rencontrait ont dû plier bon gré mal gré.

Pour ramener à notre chronologie usuelle les dates qu'il trouvait notées en termes poétiques chez Firdausi, M. H. s'est imposé le casse-tête de mettre d'accord les données insuffisantes que les anciens auteurs nous ont transmises sur le calendrier de la Perse sassanide. C'est au cours de cette recherche laborieuse, que les Actes des martyrs perses se sont présentés sur son chemin. M. H. a remarqué, ce qui n'était pas bien malaisé puisque les textes le disent explicitement, que dans ces Passions les jours sont comptés en mois lunaires. Pour plusieurs raisons qu'il est superflu de déduire doctoralement, ces mois, sous leurs noms syriaques, devaient correspondre aux mois lunaires du calendrier persan. Frappé de cette observation, M. H. s'est imaginé qu'elle lui donnait la clef d'un désaccord qu'on n'avait, dit-il, jamais aperçu entre la datation des Actes des martyrs perses et le calendrier syro-macédonien (p. 17). Là-dessus, on pourrait lui répondre que sa remarque trahit, comment dire? une singulière fraîcheur d'impressions. Mais le mieux est d'en sourire. M. H. laisse trop voir qu'il est encore un peu neuf en ce genre d'opérations. Pour savoir à quel jour tombait la nouvelle lune, en février 590, il n'a pas hésité à déranger le directeur de l'observatoire naval des États-Unis à Washington, qui lui a répondu avec une obligeance proportionnée à la hauteur de son grade et de son autorité. Mais si M. H. avait cherché cette date par les moyens qui sont de pratique courante, il aurait eu sans doute l'occasion d'apprendre que, selon l'usage des computistes anciens, la lunaison prend le nom du mois dans lequel elle se termine, et que partant la nouvelle lune du 10 février 590 était celle de mars, non de février.

Pour en revenir aux Actes des martyrs perses, M. H., en étendant leur chronologie sur le lit de Procuste du calendrier iranien, n'a réussi qu'à l'écarteler. Le premier exemple sur lequel il fait la démonstration de son système est la Passion des martyrs de Karkhā de Beth-Seloq (*BHO.* 705), mis à mort en la huitième année de Yazdkert II, le groupe principal un vendredi, le 24 de la lune d'āb, un second groupe le lendemain, et S. Tahmjazdkert, un mois plus tard, le 25 de la lune d'elul, un samedi. M. H. soumet ces dates à un calcul d'une complication impossible à résumer en termes clairs et conclut triomphalement qu'elles correspondent au vendredi 28 décembre 445 et au lundi 28 janvier 446 (p. 18). Il n'y a pourtant pas de quoi chanter victoire. Sans parler de tout le reste, il s'ensuivrait tout d'abord qu'en cette année 445, les chrétiens de Perse auraient célébré la fête de Pâques le 12 août. Mais à quoi bon ce détour? La réduction calculée selon le procédé qui, n'en déplaise à M. H., est de pratique ordinaire, aboutit à ces synchronismes qui ne donnent prise à aucune objection : en 446, le 24e de la lune d'āb tombait le vendredi 2 août, qui appartient encore à l'an 8 de Iazdkert ; le 25 de la lune d'elul, le lundi 2 septembre.

Second exemple : les Actes de S. Jacques l'Intercis, martyrisé en la première année de Bahram V (13 août 420-12 août 421), le vendredi 27 de tešri second. Sur la foi de la Passion syriaque *BHO.* 394, M. H. se livre à des manipulations d'où il déduit que le 27 de tešri II serait tombé le vendredi 30 mars.., en 451, en l'an 13 de Iazdkert II (p. 18). En fait d'interprétation concordiste,

il faut avouer que celle-ci ne recommande pas le système. On pourrait lui opposer la Passion arménienne *BHO.* 395, laquelle dérive d'une rédaction syriaque antérieure et préférable à la Passion syriaque qui nous est parvenue. Il y est dit que S. Jacques fut mis à mort le samedi 27 k'alotz en la deuxième ou troisième année de Bahram V ; mais ce quantième mensuel n'aurait de sens précis que si l'on savait à quelle époque écrivait le traducteur arménien. Ce que la version arménienne achève de rendre évident et à quoi M. H. n'a pas pris garde, c'est que la Passion de S. Jacques l'Intercis est loin d'avoir l'autorité d'un témoignage contemporain. Il n'est même ni certain ni probable qu'à l'époque et dans le milieu où elle fut rédigée, le calendrier lunaire syropersan fût resté en usage (cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 549-50).

Troisième exemple : les Actes de Mihršapur (*BHO.* 771), martyrisé, nous dit M. H., le 10 de tešri premier, un samedi, en la seconde année de Bahram V. Pour l'honneur du système, il faudrait qu'il fût mort le 22 février 422. On peut faire sur la Passion de Mihršapur, les mêmes réserves que sur celle de S. Jacques l'Intercis. Elle vaut peut-être moins encore. Si pourtant on veut la tenir pour historique, il convient d'en retenir autre chose que la première ligne où il est dit que Mihršapur scella sa confession en l'année 2 de Bahram, et la dernière qui prétend nous apprendre que sa mort eut lieu le samedi 10 de tešri premier. Au cours du récit, le même narrateur affirme que le martyr endura de cruels tourments, tout au long de trois années ولكه حدوه واحدا من اليوم متتابع (Bedjan, *Acta martyrum et sanctorum*, t. II, p. 536). Au bout de ces trois ans, il fut muré vivant dans des oubliettes. On l'y laissa deux mois et dix jours jusqu'au 10 de tešri premier, où on l'aurait retrouvé, dans des conditions de la couleur la plus fortement légendaire. Pour la chronologie, il n'y a donc rien à retenir de ce récit ; rien, sauf 1) que le chiffre de l'année du règne est certainement faux et 2) que l'affectation de noter la date exacte à laquelle le martyr aurait expiré est de la pure fantaisie.

Nous n'avons encore rien dit de la découverte centrale qui est comme la clef de voûte de tout le système de M. H. Voici en quoi elle consiste. On sait que l'année perse se composait de douze mois lunaires de 30 jours, plus 5 jours intercalaires ou épagomènes, qui la remettaient approximativement d'accord avec le soleil. L'insuffisance de cet ajustement annuel était corrigée par l'insertion d'un mois entier tous les 120 ans. Ce mécanisme de jours et de mois intercalaires donnait lieu à des complications dans lesquelles nous n'avons pas à entrer. Ayant décidé — nous avons vu comment — que la vérité sur l'avènement de Khosrau et sa lutte contre l'usurpateur Bahram devait se trouver chez Théophylacte et Firdausi, M. H. s'est avisé d'un moyen radical pour établir les synchronismes nécessaires à sa combinaison. Il regarde comme démontré qu'en l'année 590, les cinq jours épagomènes ont été supprimés du calendrier civil persan, entre le 27 février et le 3 mars (pp. 10-11, 30 et passim ; les noms pehlvis, traduits en persan moderne chez M. H., demanderaient un long commentaire pour être intelligibles). On nous prie de croire que cette suppression s'est faite d'un commun accord par les deux belligérants (p. 11), puisque la décision prise par Khosrau, qui détenait le pouvoir, n'a pas été abrogée par son rival victorieux. C'est ainsi que, dix siècles plus tard, Grégoire XIII, par la bulle *Inter gravissimas*, amputera 10 jours du mois d'octo-

bre 1582. Mais la réforme décrétée par le pape, après avoir été reconnue nécessaire, fut précédée de longues études préparatoires, annoncée en temps utile et promulguée par acte public et solennel. Ici, rien de pareil. L'opération est exécutée d'urgence, sans le moindre avis préalable, loin de la capitale de l'empire, entre deux armées prêtes à en venir aux mains. On verra plus tard à en instruire le reste du pays et à réparer le désordre qu'une telle improvisation ne pouvait manquer de causer dans la paperasse administrative et dans toutes les transactions de la vie civile. Admirons sans chercher à comprendre. M. H. nous fait observer que les épagomènes étaient regardés par les Perses comme des jours de mauvais augure : les deux rivaux, sur le point de jouer leur va-tout, auront voulu écarter un présage funeste (p. 11). Explication qui n'explique rien. Si les épagomènes étaient des jours néfastes, ce n'est pas à raison du nom qu'ils portaient, mais d'une réalité cosmique à laquelle ils étaient censés correspondre et qu'on n'abolissait pas par un simple changement dans la nomenclature. Pour détourner le présage menaçant, Khosrau et Bahram n'avaient qu'un moyen, c'était de rester à s'observer sur le Nahravan, d'une rive à l'autre, pendant ces jours funestes, comme quelques années plus tôt ce même Bahram et Romanos, commandant de l'armée grecque, avaient passé cinq jours sur l'Araxe, à se mesurer du regard, avant de conclure un accord sur la manière de commencer la bataille (Théophylacte, III, 7, 1-17).

Pour que rien ne manque à l'étrangeté de cette manœuvre préventive contre le mauvais sort, M. H. constate, il le faut bien, qu'il n'en est fait mention dans aucune source historique. Nous en sommes réduits aux plus inconsistantes suppositions pour nous figurer comment cette réforme, décrétée à l'improviste dans un bivouac, parvint à entrer sans encombre dans la pratique administrative et dans la vie quotidienne de tout le peuple iranien. Il a pourtant bien fallu quelques règlements de police pour déraciner la routine attardée dans l'ancien usage. M. H. parle de ce changement, à la fois futile et immense, comme s'il avait pu s'exécuter du jour au lendemain, par la seule volonté d'un autocrate. Il trouve tout naturel que le mathématicien al-Birūni, auteur d'un traité spécial sur le calendrier de la Perse, son pays d'origine, ne dise pas un seul mot de la résection qu'il aurait subie en 590. « Les Arabes, écrit-il (p. 21), avaient-ils quelque moyen de savoir que les Perses avaient supprimé les épagomènes ? A notre connaissance, aucun. » L'annaliste Tabari, Persan d'origine, comme al-Birūni, compte pourtant en jours, mois et années le temps qui s'est écoulé entre l'avènement de Khosrau et l'hégire de Mahomet (Higgins, p. 26 ; cf. Tabari, I, 2 ; éd. Barth et Nöldeke, p. 1045). Lui non plus ne dit pas un mot de la date révisée à laquelle prend cours cet intervalle. Loin de s'étonner de ce silence, M. H. en tire argument pour recommander son système ; car les 32 ans, 5 mois et 15 jours comptés par Tabari supposent, dit-il, que Khosrau est monté sur le trône le 15 février 590 (p. 27). On entend ici un optimiste fermement résolu à ne pas se laisser désarçonner. Il aurait fallu se demander tout d'abord d'après quel calendrier est établi le calcul de Tabari. M. H. n'y songe même pas, et du 16 juillet 622, date — l'une des dates — de l'hégire, il soustrait bravement 32 années juliennes et 165 jours (5 mois + 15 jours). Or l'année arabe, la seule dont Tabari fasse usage dans ses annales, ne comprend que 354 jours (6 mois de 29 jours et 6 de 30) ou 365 tous les 2 ou 3 ans. En sorte que, durant l'intervalle mesuré

par Tabari, le calendrier arabe avait avancé d'environ une année sur le soleil. La chronologie nouvelle découverte par M. H. reste donc aplatie sous la confirmation qui devait en assurer la solidité. (Les documents manichéens en iranien-moyen et en vieux turc, dont M. H. se prévaut, p. 16-17, pour faire entrer la mort de Mani dans ses combinaisons, donneraient presque certainement lieu à une rectification analogue).

Les Arméniens aussi ont été atteints par les contrecoups de ce chassé-croisé. Leur ancienne chronologie reposait sur une année vague de 12 mois lunaires, complétée par cinq jours additionnels, selon une formule notoirement imitée du système perse — avec cette différence principale que la première année de leur ère, inaugurée le 11 juillet 552, retarde de 5 jours sur l'année perse. Pour M. H., l'origine de ce décalage ne laisse place à aucun doute. Les deux calendriers avaient commencé par être en concordance exacte, mais après la suppression des épagomènes perses de l'année 590, ils ont différé d'une quantité constante, que les Arméniens ont jugé inutile de rectifier (pp. 15-16, 39). C'est là où M. H. croit voir ce qu'il appelle « the explanation for the long-standing puzzle of the beginning of the Armenian Era » (p. 71). Voilà qui renfonce dans le néant les recherches classiques de Dulaurier sur la chronologie arménienne et celles d'autres savants considérables, comme J. Markwart, qui ont traité ces problèmes en liaison avec l'histoire de l'Église et de la nation arméniennes. Il serait cruel d'insister. L'énigme sur laquelle M. H. se flatte un peu naïvement d'avoir dit le dernier mot, n'existe que pour ceux qui partent à la découverte dans ces questions sans en bien connaître les tenants et aboutissants.

Ne nous pressons donc pas de mettre sens dessus dessous les bases de notre chronologie traditionnelle ; car c'est de cela qu'il s'agit, ni plus ni moins. Quand on aura fait ce bel ouvrage, on s'apercevra tout à coup que, pour se donner l'inutile fantaisie de passer par le calendrier perse, on fait mourir au cœur de l'été des martyrs dont la Passion se déroule pendant la Semaine sainte, ou qu'on place leur comparution devant Sapor à Beth-Lapat ou à Séleucie-Ctésiphon, à une date où le roi était certainement bien loin de là, occupé à guerroyer contre les Romains. C'est le sentiment très clair de ce danger qui nous a imposé le déplaisir de chercher querelle à M. H. Nous en avons regret pour le travail dans lequel s'est dépensée une somme peu ordinaire d'application et d'ingéniosité. P. P.

Hans Urs von Balthasar. *Die « Gnostischen Centurien » des Maximus Confessor.* Freiburg-i.-B., Herder, in-8°, 156 pp. (= *Freiburger theologisch Studien*, 61).

Id. *Kosmische Liturgie. Maximus der Bekenner. Höhe und Krise des griechischen Weltbildes.* Ibid., 1941, in-8°, VII-373 pp.

J. Heintjes. *De opgang van den menschelijken geest tot God volgens Sint Maximus Confessor.* Extrait de *Bijdragen van de philosophische en theologische Faculteiten der Nederlandsche Jezuieten*, t. V (1942), p. 260-302 ; t. VI (1943), p. 64-123.

L'étude du P. Viller sur les sources de la spiritualité de S. Maxime avait signalé à l'attention l'influence au moins indirecte d'Origène sur les Centu-

ries *De caritate* du Confesseur. Aujourd'hui, c'est la question des emprunts directs, faits à Origène, à Évagre le Pontique, au pseudo-Denys, qui retient le P. Urs von Balthasar, dans son examen très neuf et très poussé des deux « Centuries gnostiques ». Les résultats auxquels aboutit ce travail de discrimination font le plus grand honneur à la science et à la perspicacité mises en œuvre. La dépendance par rapport à Origène et à son spiritualisme est établie point par point. Le champion et futur martyr de l'orthodoxie se révèle à nous comme un éminent disciple du docteur alexandrin. Aussi le P. v. B. se croit-il autorisé à parler d'une « crise » qui se serait produite dans la pensée du Confesseur, peut-être à la faveur d'un séjour dans la capitale de l'Égypte. Par ailleurs, ce recours à Origène aurait eu pour effet d'atténuer le contraste — certains ont dit l'incompatibilité ou même la contradiction — que présentaient les deux autres doctrines dont Maxime est tributaire : celle d'Évagre et celle de l'Aréopagite. C'est là en effet une des idées chères à l'auteur, et qu'il met beaucoup d'ardeur persuasive à défendre. S. Maxime, tout éclectique qu'il est, reste un penseur plus profond et plus cohérent qu'on ne s'accorde d'ordinaire à le reconnaître. Le livre se termine par un essai de classification des principaux écrits de Maxime d'après leur date approximative de composition.

Dans l'étude d'ensemble qui a suivi de près la publication précédente, le P. v. B. reprend et étaie de nouveaux arguments l'apologie de S. Maxime contre ceux qui affecteraient de ne voir en lui qu'un compilateur dénué d'originalité, pour ne pas dire de logique ou de discernement. Sans doute, l'œuvre du Confesseur est située au confluent de courants fort divers : la mystique néo-platonicienne, la philosophie d'Aristote, l'ascétisme monastique, et les formules de l'orthodoxie proclamée à Chalcédoine. Mais c'est son génie propre que d'avoir fondu ces tendances en une synthèse puissante et organique. Encore faut-il, pour être sensible à ce mérite, interroger les œuvres maîtresses de Maxime et non point celles où il est trop manifestement sous l'empire de ses modèles. Le P. v. B. fait ressortir tout ce que cet effort d'unification dut à l'*ἀσυγχύτως* du concile de Chalcédoine, une fois que Maxime en eut étendu l'application à tout le domaine de la pensée et de l'être. Après ces considérations générales, le P. v. B. entre dans le détail positif du système : Dieu, l'idée, les synthèses cosmologiques, anthropologiques et spirituelles. Non content de multiplier les traits de comparaison avec d'autres spéculations anciennes, il ébauche des rapprochements avec certains mouvements d'idées modernes, allemand ou russe. Ses travaux antérieurs le préparaient excellemment à nous donner cet exposé approfondi, ardu par endroits, et tel qu'il n'en existait certes pas avant lui. Nul doute qu'à l'avenir les recherches des patrologues ne lui doivent beaucoup. Celles-ci auront à préciser certaines questions restées dans le vague : par exemple, la façon pratique dont se dénoua la « crise » provoquée chez Maxime par l'influence d'Origène.

Le P. Heintjes est l'auteur d'une dissertation sur la connaissance humaine chez S. Maxime. Le copieux article qui vient de paraître, consacré à la montée de l'esprit vers Dieu, lui fournit l'occasion de développer la conception que se fait Maxime, d'abord de la possibilité d'une connaissance naturelle de Dieu, ensuite de notre divinisation. A la base du système du Confesseur, et

plus fondamentale que l'*ἀσυγχύτως*, qui est lui-même un élément dérivé, le P. H. place l'idée de l'absolue simplicité de Dieu. P. Devos.

E. Takaïchvili. *Expédition archéologique en Kola-Olthissi et en Tchangli* (en géorgien). Paris, chez l'auteur, 1938, in-8°, 88 pp., 5 fac-similés.

La vallée de Kola et les districts d'Olthi et de Tchangli sont des territoires de l'ancienne Géorgie, rattachés à la Russie par le traité de Berlin, en 1878, après la guerre russo-turque. En 1907, la société archéologique de Moscou y envoya une mission scientifique, qui devait compléter les recherches commencées, cinq années auparavant, dans une partie de cette même région et la zone limitrophe. Cette seconde expédition fut conduite comme la précédente par M. E. Takaïchvili. Elle devait donner lieu à une publication de grand style, comme celle où furent consignés les résultats de la campagne de 1902 (*Materialy po arheologii Kavkaza*, t. XII, Moscou, 1909). Mais des événements qu'il est superflu de rappeler en ont décidé autrement. Les photographies et autres documents figurés, rapportés par l'expédition, s'ils n'ont pas été détruits, sont maintenant hors de la portée de M. T. Il n'est resté entre ses mains que des notes qui se réfèrent constamment à des albums et autres recueils inédits ou inaccessibles. Le modeste volume où le savant rapporteur a réussi, après passé trente ans, à mettre en sûreté l'essentiel de ses observations, a été imprimé dans les mêmes conditions que l'*Expédition archéologique en Letchkhoum et en Svanéthie*, publié on s'en souvient, par le même M. T. en 1937 (cf. *Anal. Boll.*, LVI, 1938, p. 401-406). Si insuffisante qu'en soit la présentation, il mérite d'être salué avec une admiration reconnaissante, qui se partage entre le courage indomptable de l'auteur et la générosité des compatriotes qui l'ont aidé à sauver le fruit de son travail.

A défaut de révélations imprévues, le petit volume de M. T. aura au moins l'utilité sérieuse de mettre en repos la conscience des érudits. Toute cette région de l'ancien pays géorgien a dû autrefois être très riche en monuments et en souvenirs chrétiens. A peine en subsiste-t-il çà et là quelques débris qui aient conservé un aspect encore déchiffrable. Tout le reste a été effacé de la surface du sol par les bouleversements et les violences dont toute la contrée a été tant de fois le théâtre, et plus encore peut-être par l'incurie et le vandalisme inconscient des musulmans asiatiques qui ont remplacé l'ancienne population. Pour un archéologue à l'âme sensible, tel que M. T., il a dû être navrant de constater avec quelle rapidité cette destruction s'est poursuivie de nos jours, comme on le voit en comparant les observations des voyageurs qui, à quelques années de distance, ont décrit les mêmes ruines.

A Kola, par où a commencé l'exploration de 1907 (p. 8-12), on se serait attendu à trouver au moins quelque vestige du culte local des neuf enfants martyrs, dont N. Marr a publié une Passion géorgienne, d'après un manuscrit du XI^e^ siècle (*Teksty i razyskanija po armjano-gruzinskoj filologii*, t. V, 1903 ; cf. *Anal. Boll.*, XXIII, 1904, 470). Il n'en reste aucune trace reconnaissable. Le sanctuaire de ces jeunes martyrs doit avoir disparu d'assez bonne heure, dans une des innombrables dévastations qui ont ravagé le pays. Un de ces épisodes est relaté nommément par Léonce le prêtre au ch. 42 de son histoire d'Arménie. Sous Haroun ar-Rašîd, peu avant la mort du catholicos Isaïe († 788), une

armée arabe commandée par ʿObaïd-Allah mit à feu et à sang toute la région des sources du Kour et livra, près de Kola, une dernière bataille aux débris de l'armée arménienne (éd. K. Ezeantz, p. 168-69). Mais Mourvan Qrou avait passé dans le pays avant ʿObaïd-Allah et lui avait peut-être laissé peu de chose à détruire. Près de Kola, au village de Dort Kilissa, M. T. a retrouvé les ruines relativement bien conservées d'une basilique à trois nefs. Sur la colline qui porte la bourgade, on aperçoit encore des traces moins distinctes de trois autres églises plus petites (p. 12-13). *Dört kilissé* en tatare, signifie « quatre églises ». Nul doute que cette localité ne marque l'emplacement de la laure géorgienne des Quatre Églises où S. Jean l'Hagiorite commença par se réfugier quand il résolut de quitter ce monde (*Vie des SS. Jean et Euthyme*, ch. 4 et 19 ; *Anal. Boll.*, XXXVI-XXXVII, 1917-1919, pp. 16, 29). C'est malheureusement tout ce que les ruines de Dort Kilissa nous apprennent d'intéressant au point de vue spécial et limité qui est le nôtre. Elles en disent évidemment beaucoup plus long aux connaisseurs de l'architecture arméno-géorgienne qui sont en mesure de suivre les explications techniques de M. T. Nous n'avons pas qualité pour les accompagner sur ce terrain réservé. Ceci étant dit une fois pour toutes, on nous permettra de signaler aux intéressés quelques pages qui pourraient échapper à leur attention.

Dans son rapport sur l'expédition de 1902, M. T. avait consacré à l'église de Bana une savante étude accompagnée de planches photographiques et de plans d'une exécution excellente (*Materialy*, t. c., p. 88-117). De sa discussion architectonique, il concluait à la parfaite véracité des témoignages écrits, selon lesquels ce très remarquable édifice fut élevé par le roi Adarnersé, fils du curopalate David, partant vers la fin du IXe siècle ou au commencement du Xe (881-923). Deux spécialistes compétents, M. G. Tschubinasvili et N. Severov, ayant depuis lors émis l'opinion qu'Adarnersé avait plutôt restauré ou transformé une église préexistante, qui remonterait au VIIe siècle, M. T. a soumis le problème à un nouvel examen (p. 19-28), qui lui a donné occasion de compléter ou de rectifier sur quelques points les observations de son précédent rapport. Mais sur la question de date, il maintient son premier avis avec une fermeté courtoise.

Comme exemple des découvertes topographiques qui risquent de demeurer cachées dans la brochure de M. T., nous signalerons encore (p. 54 et suiv.) quelques détails sur la forteresse de Kalmakhi, qui fut autrefois la résidence du bdeškh des Ibères. Nous avons en une précédente occasion cherché à savoir où et quand fut élevé ce nid d'aigles, dont la position peut aider à l'intelligence de certains faits importants pour l'histoire de Ste Šoušanik (*Anal. Boll.*, LIII, 1935, 278-79). Mais si l'on se rappelle que la situation exacte de Kalmakhi est demeurée inconnue à M. Honigmann (*Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches*, p. 220-21), et que, jusqu'à son expédition de 1907, M. T. lui-même n'était guère mieux renseigné (*Materialy*, t. c., p. XII, note 2), on ne peut se défendre de songer au supplément d'utilité que le plus léger croquis géographique aurait ajouté ici au relevé de route de M. T. Ceci n'est qu'un simple regret, non un reproche, qui serait injuste : il est trop clair que le vaillant auteur a subi la loi de la nécessité.

Ce compte rendu se prolonge sans nous procurer le plaisir de signaler quelque trouvaille intéressant directement le culte ou la mémoire des saints. C'est

qu'en réalité la plupart des ruines explorées par M. T. n'ont pas d'histoire. Il n'y reste ni une inscription ni une fresque pour attester le nom qu'elles ont porté à l'origine ; celui que leur donnent les gens du pays ne ressemble à rien de connu dans la tradition chrétienne. A peine de loin en loin rencontre-t-on un monument qu'on puisse restituer à son ancien titulaire : dans le château-fort de Solomoni (Solomon-Kala), une chapelle de Saint-Démétrius, où se voient encore des fresques du XIVe siècle, représentant les quatre évangélistes, S. Basile, S. Cyrille, S. Jean Damascène (p. 27-28) ; à Kharagloukh, une église semi-rupestre dédiée à S. Grégoire (p. 45) ; dans la citadelle d'Olthi, une église de Saint-Georges (p. 46). Un officier géorgien a rapporté à M. T. qu'il avait vu aux environs, dans un endroit non spécifié, une église avec une inscription en onciales (*asomthavro*), où sont invoqués les saints Ménas, Phocas et Conon (p. 51). Près de Kalmakhi, au pied de la citadelle, on voit encore les restes d'un important monastère, dont les sources littéraires ne laissaient pas soupçonner l'existence. Les montagnards d'un village voisin, qui ont pris l'habitude d'y venir hiverner, l'ont mis dans un tel état que l'étude archéologique en est devenue impossible. Mais six documents sur parchemin, retrouvés par hasard dans une grotte des environs, ont révélé à M. T. que le monastère en question et la forêt environnante s'appelaient Vače-dzori, et que l'église principale du lieu était dédiée à S. Étienne premier martyr (p. 55-56). Ce nom de Vače-dzori a rappelé au savant paléographe le qualificatif ethnique d'un moine Grégoire, qu'il a lu dans un manuscrit du XIe siècle, provenant de Šaṭberd. Vače-dzori appartient à l'onomastique arménienne. Il faudrait peut-être rechercher si, de ce côté, le mutisme de la tradition est aussi complet que dans la littérature géorgienne. Quant aux six parchemins dont M. T. publie le texte, accompagné de fac-similés plutôt rébarbatifs, ce sont des pièces de procédure, remontant au XVe siècle. Nous ne pouvons que les laisser prudemment à l'appréciation des connaisseurs. P. P.

Einar Ronsjö. *La Vie de Saint Nicolas par Wace.* Lund, Gleerup, et Copenhague, Munksgaard, 1942, in-8°, 222 p. (= *Études romanes de Lund*, publiées par Alf Lombard, V).

Le poète Wace, du XIIe siècle, originaire de l'île de Jersey, n'intéresse pas seulement les romanistes : deux de ses œuvres, de longue haleine, le *Roman de Brut* et le *Roman de Rou et des Ducs de Normandie*, comptent parmi les sources historiques concernant la Normandie et l'Angleterre. On a de lui trois pièces de moindre étendue, toutes trois religieuses et datant du début de sa carrière littéraire : la *Conception Nostre Dame*, la *Vie de Ste Marguerite* et la *Vie de S. Nicolas*. A quoi s'ajoute une Vie pseudépigraphe, celle de S. Georges, œuvre de Simund de Freine. Bien que le poème de Wace sur S. Nicolas ait été publié trois fois déjà, il n'en existait pas d'édition critique d'après tous les manuscrits connus. Sur le conseil de M. Emanuel Walberg, un jeune philologue suédois l'a entreprise et la publie dans la nouvelle collection fondée par le successeur de M. Walberg à Lund, M. Alf Lombard (cf. *Anal. Boll.*, LX, 266). C'est un travail soigné, méthodique et fort complet. Une introduction retrace brièvement ce que rapporte sur S. Nicolas la tradition grecque et latine, et esquisse la propagation du culte dans le nord de la France. En-

suite analyse du poème, ses sources, son auteur et sa date, manuscrits et éditions, classement des manuscrits. M. Ronsjö choisit celui de la Bibliothèque nationale, fonds français 902, de la seconde moitié du XIII^e siècle. Le texte en paraît, à première vue, plus médiocre que celui des autres témoins. On reconnaît cependant, au fur et à mesure qu'on l'examine, qu'il a mieux conservé les leçons de l'original et ne les altère presque jamais sciemment. Sa défectuosité incontestable oblige à y apporter de nombreuses corrections, pour lesquelles l'éditeur s'appuie sur les quatre autres : Oxford, Bibliothèque Bodléienne, Douce 270 (écrit en Angleterre, peut-être pour Saint-Cuthbert de Durham, au début du XIII^e siècle) ; Paris, Arsenal 3516 (d'origine picarde, achevé en 1267 ou 1268) ; Oxford, Bibliothèque Bodléienne, Digby 86 (écrit en Angleterre, entre 1272 et 1283) ; enfin, Cambridge, Trinity College, B. 14. 39-40, première partie (également anglais et du XIII^e siècle), non encore utilisé jusqu'ici. Les romanistes trouveront encore, dans les prolégomènes, tous les détails souhaitables sur la langue et la versification, un glossaire, une table des rimes, et les notes sont rédigées surtout à leur intention. M. R. a dressé aussi une table des noms propres et des bibliographies très complètes. Il imprime, en outre, deux textes latins, sources de Wace. Ce sont : 1° (p. 40-41) le Miracle du Juif et du Chrétien, d'après le manuscrit de Paris, Bibliothèque nationale, fonds latin 5290 (du XII^e siècle), fol. 51 = *BHL.* 6133 (M. R. ne renvoie jamais à ce répertoire, qui eût facilité bien des identifications) ; 2° (p. 211-12) le Miracle de la Coupe, d'après le même manuscrit, fol. 49^v-51 (cette recension diffère de *BHL.* 6172, 6172a et 6173 ; Inc. : *Fertur vir quidam maximam devotionem circa S. Nicholaum habuisse ;* des. : *qualiter vovens perseverare debeat in promisso voto*). En effet, comme Wace le déclare lui-même en deux endroits (vers 41-42 et 1546-48), son poème est une traduction du latin. Les sources en ont été étudiées en deux importants travaux, publiés simultanément : *La Leggenda di S. Niccola nella tradizione poetica medioevale in Francia*, de M^me Ida Del Valle de Paz (Florence, 1921), et *Das Leben des heiligen Nikolaus in der altfranzösischen Literatur und seine Quellen*, de M. K. Fissen (dissertation, Gœttingue, 1921). Ces recherches avaient dégagé partiellement les sources latines, mais il était nécessaire de les reprendre, car, dans plusieurs cas, elles avaient conduit à des conclusions prématurées. M. R. étudie donc les six Miracles dont la source restait indéterminée : le Juif et le Chrétien, la Coupe, le Marchand assassiné, les Trois clercs, l'Enfant ébouillanté, l'Enfant étranglé (ou égorgé). Pour le premier, Wace l'insère immédiatement après celui de l'Image miraculeuse de S. Nicolas qui termine la compilation éditée par Falconius (*BHL.* 6108-6109, ch. XXI). M. R. montre que, dans plusieurs manuscrits latins, un récit correspondant (*BHL.* 6172) se lit exactement à la même place. Pour le second et le troisième, il a mis le doigt sur les recensions utilisées par Wace et les imprime ; nous venons de les citer. Le Miracle des Trois clercs n'a pu être relevé dans aucun texte latin en prose antérieur à Wace ; il existait cependant, car des hymnes latines y font allusion dès le XI^e siècle et trois compositions dramatiques en vers s'en sont inspirées. M. R. incline à le croire connu de Wace sous une de ses formes latines, plutôt que de supposer un emprunt à la tradition orale. Il signale que le texte *BHL.* 6158, qui se lit notamment dans le manuscrit de Bruxelles, Bibliothèque royale 1960-1962 (du XIII^e siècle), se rapproche beaucoup du poème de Wace ; il peut cependant

lui être postérieur en date. Pour les deux derniers Miracles, M. R., malgré des recherches fort bien conduites, n'a pu en découvrir l'original latin d'une façon certaine ; il note cependant la grande ressemblance des recensions *BHL.* 6157 et 6176, dans le même manuscrit de Bruxelles. P. G.

R. Couffon. *Répertoire des Églises et Chapelles du diocèse de Saint-Brieuc et Tréguier.* Saint-Brieuc, Presses Bretonnes, 1939-1941, in-8°, 729 pp. Extr. des *Mémoires de la Société d'Émulation des Côtes-du-Nord.*

Ce n'est pas uniquement en architecte, en archéologue, en historien très averti des choses de l'art et des choses locales que M. Couffon s'est intéressé à ces monuments des Côtes-du-Nord ; au cours de ce travail, qui lui a coûté de longues années et des peines infinies, il a étendu sa sollicitude jusqu'aux hagiographes. Non seulement il indique exactement les patrons des paroisses, mais encore ceux des chapelles (elles se comptent par centaines) et même toutes leurs statues. En outre, aux pp. 606-622, une table sommaire des saints honorés dans le diocèse actuel de Saint-Brieuc et Tréguier, avec mention des lieux de culte, existants encore ou déjà disparus. Tous ceux qui se sont occupés d'hagiographie celtique comprendront le prix d'une telle documentation et souhaiteront que des érudits locaux se vouent à pareille tâche pour les autres évêchés bretons, pour l'Irlande, l'Écosse, le Pays de Galles, la Cornouaille britannique. Dans la préface aussi, des notes piquantes sur la manière dont a persévéré la vénération envers certains saints, aux plus mauvais jours de la Révolution Française (p. 11-12). La mise en vente des chapelles comme biens nationaux stipulait leur démolition ou leur transformation dans le délai d'un mois. Il n'eût donc dû rester que celles qui n'avaient pas été mises en vente ou qui n'avaient pas trouvé preneur. Or, faute d'entretien, ce sont ces dernières surtout qui tombèrent en ruines. Celles qui furent aliénées, au contraire, subsistent en grand nombre. Quelques-unes, sans doute, avaient été achetées pour leurs matériaux et furent démolies. Mais la plupart furent acquises, soit dans l'espoir de les rendre au culte, ainsi qu'il arrivera, d'ailleurs, à partir de 1806, soit, surtout les plus fréquentées et les plus importantes, par des spéculateurs, en vue de s'approprier les offrandes généreuses qui ne cessèrent à aucun moment, même pendant la Terreur. Dans plusieurs cas, il y eut scandale. Ainsi, à la chapelle de Notre-Dame de Clerin (ou Clairin), en Saint-Clet, un centre du culte de S. Cado, qu'on invoque pour les maladies d'yeux et les ulcères. Des pseudo-pardons y furent organisés, et les agents de l'acquéreur recueillaient, comme ci-devant le clergé, les aumônes pour les messes et les prières. Il y eut plainte et intervention de l'administration. Le préfet fit condamner les portes de la chapelle. Mais le propriétaire avait transporté chez lui les statues de Notre-Dame et de S. Cado (et continuait à recevoir les offrandes à domicile). Quelle loi l'empêchait d'en décorer sa maison, ainsi que d'autres le faisaient avec les bustes de Voltaire et de Rousseau ? Ainsi furent sauvées la plupart des chapelles importantes qui existent encore. Il est bien à craindre que la loi de Séparation ne se montre plus fatale à ces anciens édifices que leur vente comme biens nationaux. En tout cas, l'excellent répertoire de M. C. en conservera le souvenir. P. G.

E. Maffei. *La Réservation eucharistique jusqu'à la Renaissance.* Bruxelles, Vromant, 1942, in-8°, 140 pp., ill.

Après avoir consacré un volume au mobilier civil en Belgique au moyen âge, M. l'abbé Maffei présente au grand public, et particulièrement aux prêtres non encore initiés à l'archéologie, une étude sur les vases et édicules destinés à conserver le Saint-Sacrement. Il s'attache surtout à la description de ceux de notre pays. Les premières pages rappellent les principaux aspects de la réservation eucharistique. Ce n'est pas la meilleure partie de l'ouvrage : moins bien informée qu'on ne le voudrait, elle s'appuie sur des extraits ou discussions de textes souvent cités d'après des éditions périmées. Ainsi, par exemple, le gros ouvrage du P. Joseph Braun, *Der christliche Altar* (cf. *Anal. Boll.*, XLIII, 385) aurait dû céder la place au travail essentiel du même savant sur le point précis du sujet, *Das christliche Altargerät in seinem Sein und in seiner Entwicklung* (cf. *Anal. Boll.*, L, 388). M. M. touche successivement au *sacrarium*, aux suspensions eucharistiques (tour, colombe, pyxide, coupe, coffret), à la réserve posée sur l'autel, aux tabernacles muraux, aux tabernacles-tourelles, aux tabernacles adhérents à l'autel, à l'ostensoir. Le *chrismale*, usité, entre autres, dans les pays celtiques, n'est pas mentionné. Mais la richesse des illustrations, au nombre d'une cinquantaine, fait du volume un précieux album qui sera également bienvenu des archéologues, des érudits et des amateurs d'art. P. G.

Albert Schütte. *Handbuch der deutschen Heiligen.* Köln, Bachem, 1941, in-8°, 358 pp.

Ce nouveau répertoire hagiographique, né d'un ouvrage plus élémentaire paru en 1923, est le fruit d'un labeur patient et assidu. Il ne manquera pas, croyons-nous, de devenir classique outre-Rhin. Même, il pourra rendre à l'occasion des services ailleurs, car on est en droit de le ranger au nombre des livres qui donnent beaucoup plus qu'à première vue ne promet leur titre. Nous nous expliquons. L'ouvrage se caractérise comme suit : « Alphabetisches Verzeichnis der deutschen Heiligen, Seligen, Ehrwürdigen und Gottseligen », et est précédé d'une courte préface où l'auteur se pose la question : Quels saints convient-il de tenir pour allemands ? A quoi il répond : Ceux-là qui par leurs origines, leur activité ou leur mort appartiennent au peuple allemand et à son « espace » (Raum). L'élasticité plus ou moins grande des limites de cet espace à travers les âges conduit M. Schütte à comprendre dans son recueil une foule de personnages qui paraissent appartenir plutôt à d'autres zones, par exemple à la romane ; ainsi, tous les évêques qui, dans la France même la plus méridionale, ont vécu sur des territoires auxquels, du v^e^ au ix^e^ siècle, s'étendit l'hégémonie des rois francs. Autant dire que, pour une part notable, ce « Handbuch der deutschen Heiligen » coïnciderait exactement avec un Dictionnaire des saints français. C'est, comme on voit, affaire de point de vue. Ouvrons le répertoire, au début d'une lettre de l'alphabet ; nous y trouvons, sur la seule page 277 : Palladius, évêque d'Auxerre, au vii^e^ siècle ; Pantagathus évêque de Vienne, vers 540, « nachdem seine Bischofstadt 532 unter fränkische Herrschaft gelangt war » ; Pardulf, abbé de Limoges, au viii^e^ siècle ; Pascha-

rius, évêque de Nantes, au VII^e siècle ; Paternus, évêque d'Avranches, au VI^e siècle ; Paternus, moine à Sens, vers 725 ; Paternus, évêque de Vannes, au V^e-VI^e siècle ; sans compter des rappels à Passerat (Joseph-Armand) et à Passionei (Benedikt), qui, on l'explique plus haut dans leur notice, exercèrent en partie leur activité sur territoire allemand.

D'autre part, l'auteur exclut les personnages, même issus d'un peuple de souche germanique, lorsque ce peuple, par exemple les Anglo-Saxons, a formé des royaumes politiquement séparés du grand Reich et des diocèses organiquement distincts de l'Église germano-franque. Des exceptions ont été faites, cela va de soi, pour un S. Boniface, un S. Willibald, une S^te Walburge, une S^te Lioba et bien d'autres, en raison de leur zèle apostolique au service de cette Église. On comprend moins, toutefois, la présence d'un S. Ceolfrid, abbé de Wearmouth et Jarrow, parmi les « saints allemands », uniquement à cause de sa mort, qui survint à Langres en 716, au cours d'un pèlerinage à Rome ; ou encore un S. Ethbin, qui décéda en Irlande, après avoir fui la Bretagne armoricaine où, suivant sa légende, son monastère avait été ravagé par les Francs.

Ce qui a largement contribué à grossir le présent répertoire, c'est l'admission d'un grand nombre de personnes non canonisées, qui se sont distinguées par leur vie sainte (« heiligmässige ») ou par leurs mérites au service de l'Église, notamment dans les missions. Comme l'auteur ne s'est pas limité à celles dont la cause de béatification a été introduite, son critère est ici fort difficile à préciser. On rencontre, à côté de certaines illustrations du passé, tels qu'une archiduchesse Isabelle, gouvernante des Pays-Bas, ou un Ferdinand Verbiest, jésuite flamand, astronome à la cour de Péking, des religieux et des laïques dont la mémoire est encore toute récente. Ainsi : le pieux directeur de banque Hieronymus Jaegen, mort à Trèves en 1919 ; Marie-Thérèse Ledóchowska († 1922) ; Aloïs Hegglin, S.I., missionnaire aux Indes († 1923) ; Rita Scheuer, moniale bénédictine à Bonn († 1925) ; Melchior Geser, martyrisé en Chine en 1931 ; Maria-Immaculata Tombrock, religieuse missionnaire à Saint-Bonaventure (New- York), qui décéda en 1938. Notons que M. S. a fait place aussi à la stigmatisée de Biding, Katharina Filljung († 1915), en dépit des discussions passionnées qui ont entouré son nom ; voir Mgr J.-B. Pelt, *La vérité sur Catherine Filljung, fausse mystique* (Metz, 1934).

Au point de vue de la méthode, on constate généralement dans l'élaboration des brèves notices un réel souci de critique et le recours aux bons ouvrages, bien que, parfois, les renvois au seul Stadler ou à Baudot ne constituent pas une garantie suffisante. Les saints dont l'existence est douteuse sont donnés pour tels ; de même, les épisodes et traits légendaires (« sagenhaft », « unsicher », « angeblich »). Les titres de saint, bienheureux, vénérable ont été placés entre parenthèses, chaque fois qu'aux yeux de l'auteur l'attribution ne semblait pas certaine. Espérons que les lecteurs tiendront compte de cet indice typographique, assez fréquent. Pour faciliter le maniement du recueil, M. S. a multiplié les rappels de noms et de prénoms ; on ne peut que l'en louer. Peut-être cependant y a-t-il tendance à surcharger les pages de formes germaniques peu usitées ; ainsi, Mutwald (pour Modoaldus), Mutram (Moderamnus), Mathard (Medardus), Mundolf (Monulphus), Wadast (Vedastus), etc.

Quelques erreurs ou inconséquences dans la graphie des noms de lieux

pourraient être corrigées dans une prochaine édition : Stahlo (p. 31, lisez Stablo) ; Voorst (p. 39, lire Vorst) ; Blomendael et Magdendael (p. 67, lire Bloemendaal et Maagdendaal) ; Anden (p. 69, lire Andenne) ; Salsen (p. 73, lire Salzinnes) ; Rodnach (p. 85, lire Ronse, Renaix) ; Meldaert (p. 114, lire Meldert) ; Merende (p. 141, lire Merendrée) ; Chistelles (p. 146, lire Gistel, Ghistelles) ; Lissies (p. 223, lire Liessies) ; Hautevilliers (p. 270, lire Hautvillers) ; Amay bei Dinant (p. 272, lire bei Huy) ; Capentras (p. 312, lire Carpentras) ; Fontanelle (passim, lire Fontenelle). A plusieurs endroits on attend le toponyme français Jouarre, à la place du latin Jotrus. On lit tantôt Mont-Cornillon, tantôt Kornelienberg. Kerkelodor (p. 128) ne fut jamais en usage. Lotusa (p. 65), ou mieux Lutosa, ne doit désigner que Leuze. M. C.

Blanche Delanne. *Contribution à l'étude du domaine de l'abbaye de Nivelles.* Nivelles, Herman, 1942, in-8°, 56 pp., 3 plans. Extr. des *Annales de la Société archéologique et folklorique de Nivelles et du Brabant Wallon*, t. XIII.

Mme Delanne dresse une première liste provisoire des biens de la célèbre abbaye carolingienne d'après le diplôme de Charles le Chauve (9 juillet 877) et trois autres plus récents (Zwentibold, 26 juillet 897 ; Henri III, 24 février 1059 ; Lothaire, 1136). Elle arrive à préciser les limites du domaine des Carolingiens autour de ce centre religieux de leur famille, car ce domaine est constitué par le patrimoine de la femme de Pépin l'Ancien, Ste Itte, et de sa fille, Ste Gertrude. Ainsi sont complétées les informations de deux sources anciennes, l'*Additamentum Nivialense de Fuilano* (*M.G., Scr. rer. merov.*, t. IV, p. 449-51) et la *Vita Gertrudis BHL.* 3490-91. Ces problèmes obscurs pour nous étaient tout simples pour les écrivains du temps. C'est pourquoi la *Vita* n'a pas cru devoir énumérer les terres léguées par la fondatrice. Mme D. supplée à ce silence par l'étude des documents cités plus haut et des vicissitudes de ces biens-fonds au cours des siècles. Elle en tire une preuve nouvelle de la persistance des limites ecclésiastiques et croit pouvoir conclure notamment que la villa de Nivelles aurait constitué, dès l'époque romaine, la limite entre la *Civitas Cameracensium* et la *Civitas Tungrorum*, c'est-à-dire, selon toute vraisemblance, entre la Belgique Seconde et la Germanie Inférieure (p. 46). Souhaitons que cet essai soit suivi d'autres travaux, sur des sujets connexes, auxquels il ouvre excellemment la voie. P. G.

R. Hanon de Louvet. *Histoire de la ville de Jodoigne.* Gembloux, Duculot, 1941, 2 vol. in-8°, 946 pp., 18 planches, plans.

Cette monographie, une des plus importantes qui aient paru dans notre pays malgré les obstacles créés par la guerre, mérite d'être accueillie avec une particulière faveur. Elle se distingue, en effet, par une documentation aussi riche qu'originale. M. Hanon de Louvet a été bien inspiré d'incorporer à son texte d'abondants extraits, pièces d'archives inédites pour la plupart, qu'une disposition typographique claire et bien aérée permet de reconnaître immédiatement dans le cours de l'exposé. Comme l'auteur a raison de le dire, ces documents, placés en regard des faits rapportés, sont pour le lec-

teur un excellent moyen de contrôle, et l'ensemble constitue une vivante expression du passé. Voilà donc un copieux trésor de témoignages d'intérêt local sauvé désormais des risques, nullement chimériques, de l'anéantissement. Le dialectologue non moins que l'historien en saura gré à l'auteur, et aussi le toponymiste, à qui on promet, en outre, une publication spéciale, plus systématique, sur la région de Jodoigne. Les deux tomes que nous annonçons, fruit d'un labeur consciencieux et persévérant, dépassent de beaucoup en valeur durable les travaux antérieurs, tels que ceux de Tarlier et Wauters, méritoires certes, mais d'une information moins ample et moins bien digérée. Sur certains points l'auteur s'est assuré l'avis de spécialistes compétents ; c'est ainsi qu'en annexe au chapitre I, nous pouvons lire une notice sur la villa romaine de la Campagne de Bronne, rédigée par M. Jacques Breuer, qui relate ici la première expédition archéologique de sa jeunesse.

Jodoigne (en latin Geldonia, en flamand Geldenaken) est situé sur la Grande Gette, en roman pays de Brabant, et fait partie aujourd'hui de l'arrondissement de Nivelles. M. H. de L. traite successivement des origines ; (périodes gallo-romaine et franque) ; des institutions féodo-communales ; des fortifications (régime politique et militaire) ; de la léproserie ; des corporations de métiers ; de l'enseignement et de la bienfaisance ; du serment des archers ; de Saint-Médard, église, paroisse et culte du patron principal de la cité, avec, en annexe, les dévotions secondaires ; du culte marial (Notre-Dame au Marché, Notre-Dame de Basse-Wavre, Notre-Dame de Molembisoul, dite « à l'Arbre ») ; enfin, des inscriptions et des généalogies. Pour compléter l'ouvrage, des tables détaillées, de nombreuses gravures et des plans.

De ce vaste programme, on nous permettra de détacher quelques traits qui touchent à l'histoire et au folklore religieux. Recherchant l'emplacement de la première basilique dédiée à S. Médard, avec l'ancien cimetière ou « vieux aître », l'auteur le trouve en bordure de la rue actuelle du Modron. Séduit un moment par l'hypothèse que ce vocable pouvait dériver d'un antique lieu dit (*Matronna ?*) et désigner une fontaine sacrée, l'auteur a eu la probité, dans une de ses « Corrections et additions », de modifier cette manière de voir et les conclusions qu'il en avait tirées. L'utilisation des pierres et des matériaux de l'édifice primitif lors de la construction, au XII^e^ siècle, de l'église paroissiale sur la colline, fut plus tard métamorphosée par la *vox populi* en un transport miraculeux. Gramaye, dans sa *Gallo-Brabantia*, se fit l'écho de cette légende, dont M. H. de L. ne cite malheureusement aucun témoignage ancien. Il est à remarquer que l'on signale des thèmes similaires dans la région, notamment pour l'église de Basse-Wavre, transférée de la hauteur dans la vallée par le ministère des anges, et pour celle de Hakendover lez Tirlemont,

Sur le culte de S. Médard, on glanera de précieux renseignements dans tout l'ouvrage ; plus spécialement le chapitre VII lui a été consacré. L'essentiel se groupe autour du foyer paroissial, dont l'existence, attestée pour le X^e^ siècle sous les seigneurs de Duras, pourrait bien remonter au IX^e^. Si l'on veut expliquer l'origine du patronage dont jouit à Jodoigne l'évêque vermandois († vers 557), il convient de ne pas perdre de vue l'établissement, dès le IX^e^ siècle, en ces confins du Brabant, de religieux de Saint-Germain-des-Prés. C'est ainsi que S. Germain devint patron de l'église primaire à

Tirlemont, centre de leur activité. A noter que Ste Geneviève est la patronne d'Oplinter, et qu'à Wulmersom, dépendance d'Hakendover, il existe une chapelle de Saint-Denis.

La plus ancienne marque de dévotion envers S. Médard qui nous ait été conservée par les archives est un acte de 1174, par lequel Arnoul de Molembisoul cédait ses biens à la communauté des Hospitaliers *ad honorem sancti Medardi*, au cas où il ne reviendrait pas d'une expédition militaire en Italie avec Frédéric Barberousse. Le saint est devenu populaire comme guérisseur des maux de dents. Ceci remonte à un miracle raconté par Grégoire de Tours (*In glor. Conf.*, 93), dont bénéficia Carimer, conseiller du roi Childebert, lorsqu'il toucha ses dents malades avec une branchette coupée près de la tombe de S. Médard à Soissons. M. H. de L. fait observer que cette spécialité thaumaturgique influença de façon assez curieuse l'iconographie du saint. De naïfs statuaires le représentèrent la bouche entr'ouverte et découvrant un peu les dents, ce qui contribua à donner à son visage un air souriant et bonasse. Ce « rire du bout des dents » passa même dans le langage littéraire, témoin un vers du poète satirique Mathurin Regnier :

D'un ris de Saint-Médard il me fallut répondre.

Les dévots de S. Médard en vinrent assez rapidement à l'invoquer pour la guérison de tous les maux divers qui ont leur siège dans la tête : migraines, méningites, névralgies, épilepsie, maladies mentales. Le folklore de la contrée est riche en dictons, d'un tour parfois humoristique. Nous traduisons du wallon : « Si tu ne portes pas ton patard à l'autel de S. Médard, de toqué que tu es, fou tu deviendras. » Et cette prérogative de leur patron de guérir les déments a valu aux Jodoignois de la part des gens de Wavre le sobriquet de « Médaux d'Djodogne ». On parle aussi du « Mal Saint-Médard », pour désigner, semble-t-il, la frénésie. M. H. de L. signale, à cette occasion, quelques autres « maus d' sints » de la région wallonne ; notons « l' mau Sint-Cwèlin » (plaies aux jambes), dont le guérisseur est S. Quirin (p. 491, note 88). Est-ce pour échapper à certains maux de tête qu'à Jodoigne les nouvelles épousées se faisaient coiffer d'une couronne dite « chapeau de S. Médard »? Ici encore, une coutume fréquemment attestée est celle de l'offrande « en contrepoids », dont les origines, comme on sait, remontent très haut. M. H. de L. a naguère publié cette partie de son exposé dans les *Collectanea Mechliniensia* (mai 1940, p. 301-321), sous le titre : *Une ancienne pratique de dévotion à Saint Médard, à Jodoigne : le contrepoisage*. A défaut d'une source miraculeuse, on bénissait avec une menue relique du saint « l'eau des maniacles », pour être donnée à boire aux déments. L'application à ceux-ci de la grande relique de S. Médard pendant neuf jours est rappelée dans une lettre du 23 janvier 1657 que François Collet, curé de Jodoigne, adressa à l'un des premiers hagiographes d'Anvers, sans doute au P. Henschenius, pour répondre à une question qu'il avait reçue. Le texte a été reproduit dans *Act. SS.*, Iun. II, 77 c, et dans les *Act. SS. Belgii*, t. II, p. 110.

Une foule de détails pittoresques ont été réunis par M. H. de L. dans la section du chapitre VII qui a pour objet la fête et la procession de la Saint-Médard ainsi que le jeu scénique de la Passion. Les cérémonies tant sacrées que profanes qui se déroulaient à Jodoigne le 8 juin et pendant l'octave, sont

largement évoquées, et le texte de la Passion du Christ publié in extenso, d'après un document de 1772, récemment découvert. Notons enfin qu'au XVII^e siècle la dévotion à S. Médard eut un regain de faveur, par le patronage qu'on lui reconnut sur les apiculteurs. Une tradition jodoignoise veut qu'un essaim de mouches à miel escorte chaque année, à distance respectueuse, la procession du saint qui veille sur leurs ruches.

L'inventaire du trésor et du mobilier de Saint-Médard conduit ensuite l'auteur à décrire la châsse, exécutée en 1660 pour garder les reliques du patron principal et de S. Corneille, pape et martyr. Celui-ci est considéré comme second « patron titulaire » de la cité. M. H. de L. traite de certains aspects de son culte, lequel se justifie fort bien dans un pays de labours et d'élevage, et se développa surtout à partir du XVII^e siècle sous l'impulsion du curé Nicolas André († 1650). A Jodoigne, on distribuait des « drapelets de S. Cornélis » aux pèlerins ; ceux-ci laissaient rarement vide le coffre destiné aux offrandes en nature.

Parmi les saints personnages en honneur dans la petite ville brabançonne, nous citerons encore S. Hadelin, le disciple de S. Remacle, appelé ici Haulin et confondu par certains auteurs avec S. Aubin. Il est invoqué pour les maladies infantiles et plus spécialement pour le rachitisme, qui donne à l'enfant un visage vieux et ridé. D'où, par métonymie, les Flamands qui se rendent en pèlerinage à Jodoigne — nous y sommes près de la frontière linguistique — ont appelé le saint lui-même « den ouden man ». Une mention revient aussi à S. Roch et à S. Sébastien, qui eurent tous deux des confréries florissantes. Et n'oublions pas, en terminant, S. Lambert, patron depuis de longs siècles de la paroisse située au delà de la Gette. M. C.

Karel VAN NIJEN. *Sint Cornelius. Een volksheilige in 't Vlaamsche land.* Brecht, Kempisch Museum, 1942, in-8°, xx-172 pp., illustré.

Fervent collectionneur de traditions populaires, d'images de dévotion, de drapelets, de médailles, M. van Nijen demeure à Beerse, dans la Campine anversoise, à l'ombre d'un des plus antiques sanctuaires consacrés à S. Corneille. Il s'était attaché à recueillir, sur le culte local du saint thaumaturge, mille détails curieux et pittoresques, tant de la bouche du peuple que des sources d'archives et de l'iconographie. Peu à peu, le champ de son enquête s'est étendu à tout le pays flamand, où S. Corneille est, avec S. Antoine et S. Roch, un patron particulièrement honoré. Quatre-vingt-dix-huit lieux de culte ont fait l'objet de ces investigations, facilitées en partie grâce à un questionnaire adressé au clergé des paroisses. De cette ample documentation est née une monographie à tirage restreint et ornée de nombreuses planches originales, que nous signalons volontiers à l'attention toujours avide de nos folkloristes.

M. v. N. a fait précéder la série de ses notices, groupées d'après l'ordre alphabétique des localités, par une introduction d'allure plus générale, où une place a été réservée à une courte esquisse biographique de S. Corneille. L'auteur n'a pas, sur ce point, voulu faire œuvre de critique ; il estime néanmoins avoir puisé aux bonnes sources et, parmi elles, mentionne les *Acta Sanctorum*. Il s'étonnera peut-être de ne pas nous voir souscrire à plusieurs

traits de son récit. Toutes les traditions consignées dans notre vaste recueil de textes ne sont pas, de ce chef, à tenir pour fondées ; même, l'opinion des bollandistes à leur endroit a pu varier, aux divers stades de la publication, selon l'état des documents et les progrès — ou les reculs — de la critique. M. v. N. écrit que le pape Corneille subit le martyre, à Rome, le 16 septembre 252. Autant de points à reviser d'après les sources anciennes. S. Corneille décéda en exil, à Centumcellae, sans effusion de sang. Ce ne fut certainement pas un 16 septembre, date à laquelle sa fête fut, assez tardivement, transférée par la suite de la concurrence, au 14, de l'Exaltation de la S^te^ Croix. Quant au 14 septembre, qui est la date liturgiquement bien attestée de la fête du saint, et probablement de la translation à Rome de ses restes, elle a passé indûment pour être aussi le jour de sa mort, surtout depuis qu'une pieuse tradition, qui remonte à S. Jérôme, fit mourir S. Corneille le même jour que S. Cyprien, son illustre correspondant. D'après Mgr Duchesne (*Le Liber Pontificalis*, t. I, pp. XCVI, 150-52), Corneille mourut en juin, probablement l'an 253. Cf., aux 14 et 16 septembre, *Comm. martyr. rom.*, pp. 396, 399.

Il y aurait aussi des considérations à faire sur les reliques du saint, spécialement celles de la tête, qui se retrouve, en entier ou par parties notables, à trop d'endroits différents. Comment établir quelque harmonie entre les prétentions assez divergentes de Rome, Compiègne, Cornelimünster, Ninove, Aalbeke, Saint-Nicolas (Waas), Webbecom, Courtrai etc. Sans compter celles d'un antique monastère bavarois situé non loin de Weihenstephan, que le P. Romuald Bauerreiss a identifié récemment et dont il fait valoir les droits en se fondant sur un acte de donation dressé vers 860 : *Notum sit ... qualiter quidam vir nobilis nomine Tato tradidit propriam suam ad Sconinperc monasterium Sancti Viti, ubi pretiosi martyres Christi Cornelius et Cyprianus corpore quiescunt in loco qui dicitur Cundharesdorf...* (cité dans *Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktiner-Ordens*, t. LII, 1934, p. 255 ; d'après Th. Bitterauf, *Die Traditionen des Hochstifts Freising*, München, 1905, n° 857). Dans notre pays, les plus anciennes reliques de S. Corneille proviennent, semble-t-il, de Cornelimünster, un des principaux foyers du culte. Celui-ci se propagea surtout en Flandre à partir de l'abbaye Saint-Pierre de Renaix, laquelle au IX^e^ siècle dépendait du grand monastère rhénan. Ninove joua également son rôle. On connaît le *Liber Miraculorum Ninivensium* (*BHL.* 1965). La bibliographie dressée par M. v. N. est, sur ce point, déficiente. Les Miracles de Ninove ont été publiés intégralement pour la première fois par M. William Walker (non Walther) Rockwell à Goettingue en 1914, comme thèse de doctorat. Ce savant, qui est américain et non allemand, les réédita en 1925 (non 1927). On pouvait rappeler à ce sujet la Note critique, parue ici même (t. XXXIII, p. 429-38), de notre confrère R. Lechat. L'auteur nous pardonnera ces mises au point ; le véritable intérêt de son livre, au reste, se trouve, comme nous l'avons dit, dans l'étude des pratiques de la dévotion populaire à travers les âges.

S. Corneille est le protecteur attitré des populations rurales contre les épizooties de l'étable et de la basse-cour ; mais on l'invoque aussi pour guérir les humains, notamment de la goutte, du mal caduc, des convulsions dites, en flamand du terroir, *accessen*, *excessen* ou, plus souvent, *seskens*. Le cornet qui, avec la tiare et la croix papale à triple croisillon, ne manque presque

jamais à la représentation figurée du pontife martyr (statues, reliquaires, drapelets, gravures), est mis en rapport par les dévots avec la sollicitude du saint envers les bêtes à corne. Remarquons à ce propos qu'on a cherché, plus ou moins loin, mainte explication de cet attribut. Le plus simple, évidemment, est de supposer qu'à défaut d'un détail typique — histoire ou miracle — le nom même de S. Corneille fournit aux tailleurs d'images l'emblème désiré, corne à boire ou corne à onguent, lequel s'adapte d'ailleurs fort bien — mieux qu'un cor de chasse — au patronage des troupeaux.

Parmi les coutumes autrefois en vigueur, il y a d'abord le « contrepoisage » (en flamand, *opwegen*), sorte d'offrande substitutive, que nous avons signalée ci-dessus (p. 297), en analysant l'ouvrage de M. Hanon de Louvet sur l'histoire de Jodoigne. Cet auteur traite assez abondamment de S. Médard, patron principal de la cité, mais aussi de S. Corneille, patron secondaire. Si le contrepoisage est tombé en désuétude, parfois, de nos jours encore, on offre à S. Cornielle des animaux vivants (*levend hart*), tels que pigeonneaux, lapins, volailles. Après l'office, on vend aux enchères ces dons en nature ; et près du porche de plus d'une église on retrouve le petit enclos réservé à cet usage, qui tend, lui aussi, à disparaître. Notons ensuite, en plusieurs localités, une curieuse pratique qui consiste à tourner autour du sanctuaire en se faisant accompagner de neuf garçons ou de neuf filles, selon qu'on invoque S. Corneille pour un garçonnet ou pour une fillette. Enfin, dans certaines églises, la messe de S. Corneille est appelée *grijzersmis* ou *krijschersmis*, à cause du grand nombre d'enfants que les parents y amènent : par leurs pleurs et leurs cris, ces bambins dominent souvent le chant des hymnes liturgiques, donnant ainsi le ton à la cérémonie.

On n'attend pas que nous passions ici en revue tous les lieux de pèlerinage recensés par M. v. N. En tête, il a réservé un traitement de faveur à Beerse et à son antique chapelle. Aux historiens de l'art nous ne pouvons manquer de signaler, en terminant, le beau triptyque ancien, trop peu connu, de S. Corneille, qui orne l'église paroissiale Saint-Lambert et dont on trouvera ici une fidèle reproduction. M. C.

*Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours*, publiée sous la direction d'Augustin Fliche et Victor Martin. Tomes VII et VIII. Paris, Bloud et Gay, 1940, in-8°, 544 et 504 pp.

Victor Martin. *Les origines du Gallicanisme*. Ibid., 1939, in-8°, 2 vol., 367 et 383 pp.

Les premiers volumes de cette grande collection, qui doit en compter vingt-quatre, ont été signalés en leur temps à nos lecteurs (*Anal. Boll.*, LV, 110 ; LVII, 126). Mgr Émile Amann et M. Auguste Dumas se sont partagé la matière du tome VII (*L'Église au pouvoir des laïques*), qui conduit de 888 à 1057. Le premier retrace les vicissitudes du Siège apostolique pendant ces siècles troublés, ainsi que l'expansion chrétienne en Occident et en Orient, avec un tableau de la vie intellectuelle et artistique. Le second s'est réservé un domaine où il montre une parfaite maîtrise, celui du droit et de l'établissement ecclésiastique : institutions pontificales, diocèses et provinces, élections épiscopales, féodalité épiscopale, chapitres de chanoines cathédraux, églises pa-

roissiales, mainmise séculière sur les monastères, réformes monastiques, affranchissement des monastères. Il y joint des chapitres sur le sentiment religieux et ses aberrations, sur les vices des clercs et les aspirations à une réforme du clergé séculier, sur la direction morale de la société laïque. Toutes ces questions sont traitées par lui avec grande compétence et, sur les différents sujets, de bonnes bibliographies serviront de guide pour des études plus approfondies. Quant aux portions rédigées par son collaborateur, le caractère particulier de ces grosses compilations s'y fait sentir plus qu'on ne voudrait. Pour la pénétration de l'Église dans les pays scandinaves (p. 392-404), on a utilisé soit des travaux de seconde main, surtout allemands et parfois périmés, à l'exclusion des publications de savants scandinaves sur cette période difficile, soit les sources directement acceptées à leur valeur faciale, comme si elles n'avaient point été soumises à de patients essais critiques (de Saxo Grammaticus, l'édition citée, de Holder, doit être remplacée par celle de MM. J. Olrik et H. Ræder, *Saxonis Gesta Danorum ;* cf. *Anal. Boll.*, L, 426). Le tableau de l'Irlande à cette rude époque (p. 404-407) est fort poussé au noir, au préjudice des Irlandais. Depuis qu'on a commencé d'y appliquer les principes de l'enquête toponymique, il faut conclure que la pénétration scandinave, dans la plus grande partie de l'île, et proportionnellement la déchristianisation, n'ont pas été aussi prononcées que le donneraient à croire les affirmations tranchantes de quelques écrivains de la génération suivante, auxquels on s'est trop fié, hagiographes ou réformateurs, soucieux de ménager un contraste à l'avantage de leur temps. Ni alors ni plus tôt, les évêques irlandais ne furent « des prélats gyrovagues, sans lien avec un siège déterminé dont ils auraient été responsables » (p. 404). Les « rois », en Irlande, n'étaient pas non plus précisément de petits dynastes indépendants. Pour les règnes d'Alfred le Grand et de ses successeurs, le meilleur ouvrage à recommander et à employer était celui de M. R. H. Hodgkin, *A History of the Anglo-Saxons* (cf. *Anal. Boll.*, LIV, 199). P. 404, note 3, lire : Mawer ; p. 60, note 2 : Mont-Blandin ; p. 64 : Ethelred ; p. 84, ligne 4 : se préoccupant peu ; p. 396, au début du second paragraphe : 1016 ; p. 302, au lieu de Turholt : Thourout, en néerlandais Torhout.

Le tome VIII, *La Réforme grégorienne et la Reconquête chrétienne, 1057-1123*, est l'œuvre de M. Augustin Fliche, dont les travaux d'ensemble sur cette époque font autorité. Le savant auteur, non content de les résumer, s'est efforcé d'en faciliter l'accès au grand public. Les analyses de documents, par exemple des *Libelli de lite*, où le lecteur moyen risquait de perdre pied, se réduisent au minimum. Les indications bibliographiques permettront aux érudits de remonter aisément aux sources, ainsi qu'aux livres de M. F. lui-même. Sur plus d'un point, cependant, dans le texte comme dans les notes, l'historien profite de l'occasion qui s'offre de corriger ou de compléter son œuvre. Notons en particulier d'excellentes pages sur les origines cisterciennes, où M. F. fait sagement le point, après les études de Dom Othon, qui ont complètement renouvelé ce problème (p. 448-57). Sur Lanfranc, p. 44, il eût été bon de renvoyer à la monographie d'A. J. MacDonald (Oxford, 1926). Les six lignes consacrées à la réforme en Irlande (p. 418-19) se fondent sur un paragraphe insuffisant de Hefele-Leclercq et devraient être corrigées et complétées d'après Louis Gougaud, *Christianity in Celtic Lands*, p. 398-413, et G.

O. Orpen, dans W. A. Phillips, *History of the Church of Ireland*, t. II (Oxford, 1934), p. 32-38.

Nous devons nous contenter de signaler, avec un retard qu'on voudra bien excuser, les deux volumes qui couronnent l'œuvre de Mgr Martin sur le gallicanisme. L'auteur avait touché déjà au XVI^e^ et au XVII^e^ siècles. Il compte encore étudier le gallicanisme à son apogée dans les tomes XIX et XX de l'*Histoire de l'Église* dont il est l'un des directeurs. Mais, invité à publier une histoire générale du gallicanisme, il s'est heurté, pour la période des origines, à une telle confusion, à un tel manque de perspective, à de telles contradictions, qu'il s'est résolu à tout reprendre en détail et à soumettre faits et doctrines à un nouvel examen. D'où ces deux beaux volumes, qui conduisent, d'une main sûre mais d'un pas un peu lent, depuis les Carolingiens jusqu'à la Pragmatique Sanction de Bourges (1458). On y trouvera, non seulement des précisions sur les éléments essentiels de la doctrine gallicane (indépendance du roi de France dans le domaine temporel, supériorité du concile sur le pape et maintien du pouvoir pontifical dans les bornes que lui tracent les « saints canons », c'est-à-dire la législation des anciens conciles), mais encore, à l'occasion, une mise au point des problèmes connexes d'histoire générale. Les sujets le plus largement traités sont le conflit entre Boniface VIII et Philippe le Bel (t. I, p. 149-241), celui de Charles VI avec Benoît XIII (ibid., p. 243-357), le grand schisme d'Occident et les conciles de Pise, de Rome, de Constance et de Bâle (t. II). P. G.

Polycarpus Radó, O. S. B. *Index codicum manu scriptorum liturgicorum Regni Hungariae*. Budapest, 1941, in-8°, 62 pp. Extr. de *Pannonhalmi Föapátsági Föiskola Évkönyve*, 1940-1941, p. 143-202 (= *Az Orszagos Széchényi Könyvtar Kiadványai*, fasc. XIV).

Ilona Hubay. *Missalia Hungarica. Régi Magyar Misekönyvek*. Budapest, 1938, in-8°, 108 pp., ill. et planches (Même collection, fasc. V.)

Károly Kniewald. *A Pray-Kódex Tartalma, Kora, Jelentösége*. Budapest, 1940, in-8°, 48 pp. Extr. de *Magyar Könyvszemle*, 1939.

Le P. Radó, connu déjà par plusieurs travaux du même genre, projette un catalogue complet des manuscrits liturgiques hongrois. Sur le conseil de M. Joseph Fitz, conservateur en chef de la Bibliothèque royale Széchényienne de Budapest, il y prélude par cet *Index* sommaire, énumérant 286 pièces conservées en Hongrie, dans les pays qui jadis ont fait partie de la Hongrie, et à l'étranger ; en appendice, celles qui semblent perdues. Une description très brève indique les détails essentiels, empruntés pour la plupart à des travaux antérieurs, mais souvent complétés par des communications personnelles. Une bibliographie très ample sur chaque manuscrit rendra d'excellents services, en attendant le *magnum opus* promis par l'auteur. De bonnes tables reprennent les manuscrits répertoriés, par ordre chronologique, géographique et liturgique ; signalons aussi, p. 60, un petit vocabulaire latin-hongrois des noms de lieu, fort utile. Un recueil de Vies de Saints, du XV^e^ siècle, sans doute un intrus, figure sous le n° 223 (Presbourg, bibliothèque des Franciscains, n° 56). Le P. R. ne semble pas comprendre les martyrologes parmi les livres liturgiques (sauf le n° 80, Buda-

pest, bibliothèque de l'Université, ms. C. l. 50, du XIVe siècle) ; c'est une omission fort regrettable. L'Évangéliaire de la bibliothèque de l'Église métropolitaine d'Esztergom (*Strigonium*), du XIe siècle, provient du diocèse de Liége (le P. R. écrit : Lüttich, et situe cette ville en France, pp. 28, 60) ; le sanctoral en fournit la preuve. Le latin de l'auteur, assez raboteux, eût mérité une sérieuse mise au point avant l'impression.

M. Hubay décrit, avec le plus grand luxe de détails bibliographiques les 25 missels imprimés de la Széchényienne. Une première partie fournit des notices très amples sur les imprimeurs (1480-1518), la seconde comprend les missels diocésains, la troisième ceux des Ermites de Saint-Paul. De magnifiques planches, dont plusieurs en couleurs, reproduisent les filigranes et les gravures sur bois de ces rarissimes volumes.

Le distingué liturgiste hongrois Charles Knievald examine le manuscrit Pray (Bibliothèque Széchényienne, Nyelvemlékek 1, entre 1192 et 1195 ou 1196). Ce codex garde le nom de l'érudit Georges Pray, qui en a traité le premier dans sa *Vita S. Elisabethae viduae necnon B. Margaritae virginis* (Tyrnaviae, 1770), p. 249. Il contient d'abord des décrets synodaux d'évêques hongrois ainsi que le *Micrologus* du bénédictin de Saint-Blaise, Bernold de Constance. La seconde partie consiste en un sacramentaire et en deux chroniques des affaires de Hongrie, suivis d'un supplément au sacramentaire et de quelques additions. Il a été transcrit pour l'abbaye de Saint-Jean-Baptiste *iuxta Bulduam* (à Miskolcz, près d'Erlau, dans le Nord de la Hongrie). Le calendrier a été formé en indexant le Sacramentaire et son supplément, et en y ajoutant quantité de noms pris à un Usuard arrangé pour une abbaye bénédictine de la France du Nord (région d'Arras ou d'Amiens, peut-être Corbie). On y remarque aussi des influences allemandes (plutôt monastiques que nationales) et orientales (Constantinople et Jérusalem). Il mérite un examen plus détaillé, dont nous espérons que M. K. voudra bien se charger. On connaissait par le sacramentaire de Zagreb, ms. MR 126 de la Bibliothèque archiépiscopale, et le missel ancien de la même ville, ms. MR 165, originairement un pontifical de Györ (cf. *Anal. Boll.*, LX, 249), l'influence exercée en Hongrie par des abbayes bénédictines françaises à la fin du XIe siècle. Le manuscrit Pray montre que cette influence existait dans les dernières années du règne de Béla III. Son rôle dans l'évolution liturgique sera complètement élucidé par la comparaison, déjà faite, des monuments hongrois du XIe au XIIIe siècle, mais encore des deux siècles suivants, époque du plein développement. C'est le chaînon qui relie les manuscrits liturgiques du XIe siècle à ceux du XIIIe et du XIVe. P. G.

*Festschrift Eduard Eichmann zum 70. Geburtstag.* Herausgegeben von Martin Grabmann und Karl Hofmann. Paderborn, Schöningh, 1940, in-8°, VIII-688 pp., portrait.

A Prague, à Vienne, à Munich, le professeur Eichmann a enseigné durant de longues années le droit ecclésiastique et son histoire. On connaît les nombreux travaux qu'il a publiés, notamment sur l'interprétation du code de droit canonique et sur divers aspects juridiques des relations entre l'Église et l'État dans le présent comme dans le passé. Au moment même où

l'on fête son soixante-dixième anniversaire, il termine un important ouvrage d'ensemble sur le couronnement impérial en Occident. Vingt-huit collègues du jubilaire, appartenant pour la plupart aux instituts d'enseignement supérieur de l'Allemagne méridionale, ont réuni en un volume d'hommage diverses contributions scientifiques qui touchent de plus ou moins près aux études que nous venons de définir.

La série s'ouvre par un mémoire de Mgr Martin Grabmann (p. 1-19) sur une question de droit ecclésiastique chez Godefroid de Fontaines. Nous y lisons, à la première page, un vif éloge à l'adresse de l'Institut supérieur de philosophie, fondé à Louvain par le cardinal Mercier et sous les auspices duquel furent récemment édités les *Quodlibeta* du fameux disciple d'Henri de Gand. — M. Max Buchner, décédé depuis la publication de ce volume, y traite (p. 21-67) de la garde des « insignes du couronnement » en France et en Allemagne ; il revient, à cette occasion, sur plusieurs privilèges vrais ou supposés et sur certaines traditions émanant du monastère de Saint-Denis. — M. Ludwig Ott (p. 99-135) examine au point de vue de l'histoire des dogmes un opuscule de S. Thomas d'Aquin intitulé *De forma absolutionis*, qui fut composé à Paris, vers 1270, à la demande du supérieur général des Dominicains, Jean de Verceil. — La politique dynastique de la famille de l'empereur Michel Paléologue (1258-1282) a été mise en lumière dans un court mais pénétrant article de M. Franz Dölger (p. 179-90). — La copieuse contribution de droit canonique apportée par M. Eugen Wohlhaupter (p. 191-243) contient une esquisse historique du diocèse de Schleswig au moyen âge. — Une étude de M. Dominikus Lindner a pour titre : *Die Inkorporation der ehemaligen Eigenkirchen der « Alten Kapelle » in Regensburg* (p. 221-35). Les origines de Notre-Dame « zur alten Kapelle » comme collège de chanoines remontent à Louis le Germanique ; son second fondateur, après une période de décadence, fut l'empereur Henri II. — Plus proche du champ de nos recherches, l'article de M. Arthur Allgeier : *Die Litaniae Carolinae und der Psalter von Montpellier* (p. 245-62), renferme d'utiles indications sur les litanies des saints du psautier H. 409 de la bibliothèque de Montpellier, dont l'origine première doit être fixée à Soissons. Nous aurons sans doute l'occasion d'y revenir en détail au cours de notre enquête sur les *Anciennes litanies des Saints*, où nous n'avons signalé qu'en passant (*Anal. Boll.*, LIV, p. 8 et 9) ces litanies carolingiennes (dernier quart du VIII^e^ siècle). Elles furent publiées d'abord par Mabillon d'après une copie que le jésuite Pierre-François Chifflet avait prise dans le manuscrit original, alors à Besançon (et non « d'après *un* manuscrit de Besançon », comme nous l'avons écrit, p. 8, en distinguant par la suite les litanies du psautier de Montpellier de celles qu'on lit dans les *Vetera Analecta*). Quant à la copie des mêmes litanies, dont nous avons indiqué la présence dans le manuscrit 7224-55 de Bruxelles, M. A. exprime le regret (p. 249) que nous n'en ayons donné ni l'âge ni la provenance. A la vérité, nous avions cru marquer à suffisance le caractère de cette copie, en déclarant que nous l'avions trouvée dans un volume de *Collectanea bollandiana*, recueils documentaires formés en majeure partie, comme on sait, de pièces copiées par les anciens hagiographes d'Anvers ou par leurs correspondants. Nous ajoutions que la copie des litanies avait été exécutée d'après le même original que celle de Chifflet, témoin cette mention qu'elle porte

et que nous avons reproduite : *Descripta est haec litania ex vetustissimo codice manuscripto monasterii S. Pauli Bisontini.* Nous ne saurions dire plus. N'omettons pas de noter ici que le psautier H. 409 de Montpellier a été récemment l'objet d'une nouvelle description par le chanoine V. Leroquais dans ses *Psautiers manuscrits latins des bibliothèques publiques de France*, t. I (Paris, 1940-1941), p. 273-77.

Trois études touchent encore à l'histoire du culte : celle de M. Édouard Winter, *Der Kampf der ecclesia ruthenica gegen den Rituswechsel* (p. 237-43) ; celle de M. Hermann Nottarp, *Der Weihnachtskreis* (p. 637-50) ; et celle de M. Joseph Lechner, *Der Schlusssegen des Priesters in der heiligen Messe* (p. 651-84). Les autres contributions au *Festschrift* traitent de questions trop théoriques ou trop éloignées de l'hagiographie pour être analysées ici.

M. C.

Anselme Dimier, O.C.R. *La Vita Hugonis. Une Vie inédite de saint Hugues de Bonnevaux (1120-1194).* Dans *Collectanea Ordinis Cisterciensium Reformatorum*, t. VI (1939), p. 214-18.

[Id.] Un moine de Tamié. *Saint Hugues de Bonnevaux, de l'Ordre de Cîteaux, 1120-1194.* Grenoble, Imprimerie Saint-Bruno, et Tamié, Abbaye, 1940, in-8°, xxix-347 pp., ill. et cartes.

[Id.] Un moine de Tamié. *Cartulaire de l'Abbaye N.-D. de Bonnevaux au diocèse de Vienne, Ordre de Cîteaux*, publié d'après le manuscrit des Archives Nationales. Tamié, Abbaye Notre-Dame, 1942, in-8°, 176 pp. (= *Académie Delphinale. Documents inédits relatifs au Dauphiné*, 6).

Dans son article de 1939, le P. Dimier, auteur d'une fort bonne Vie de S. Pierre II de Tarentaise (cf. *Anal. Boll.*, LIV, 225), annonçait une heureuse découverte et prenait date : on avait considéré jusqu'ici comme la seule source narrative concernant S. Hugues de Bonnevaux le court récit d'Hélinand de Froidmont, dans sa Chronique, récit reproduit par Vincent de Beauvais et par nos prédécesseurs, utilisé aussi par Pierre de Natalibus (*BHL.* p. 597) ; à quoi s'ajoutaient des Miracles (Martène et Durand, *Thesaurus novus Anecdotorum*, t. I, col. 888-93), contenus dans le procès verbal d'une enquête en vue de la canonisation et qui ont échappé aussi bien aux rédacteurs de la *BHL.* qu'à M^lle^ Margaret R. Toynbee dans sa liste des procès de canonisation du xiii^e^ siècle (*S. Louis of Toulouse*, Manchester, 1929, p. 242-43). Mais une *Vita* avait existé. Manrique en cite quelques passages (*Annales Cistercienses*, t. I, pp. 351-52, 375 ; t. II, pp. 356, 513-14). Si l'on a perdu les traces du manuscrit utilisé par Manrique et qui datait, selon lui, du xiii^e^ siècle, le texte du moins subsiste dans une copie exécutée en 1755 par d'Hozier, actuellement aux Archives nationales de Paris, cote 1610 (L. 1010, n° 16). Ce n'est pas le seul document qu'ait exhumé le P. D. ; il faut citer encore un abrégé du Cartulaire de Bonnevaux (même cote, n° 16, pièces 79*bis* et 79*ter*), qui renferme près de cinquante chartes datant de l'abbatiat de S. Hugues. Il l'a publié avec beaucoup de soin, mais sans toutefois pousser à fond l'examen de la chronologie et l'identification des personnages mentionnés. A ces inédits, le P. D. joint une documentation très complète, d'où il a tiré cette grosse Vie d'un saint jusqu'ici presque in-

connu, rédigée avec le plus vif souci de ne rien omettre. En appendice, un résumé chronologique en 184 numéros, le texte de la *Vita Hugonis*, des chartes et une hymne (U. Chevalier, *Repertorium hymnologicum*, n° 11829), une discussion sur S. Hugues et la fête de la Couronne d'épines, ainsi que sur la fausse attribution à l'abbé de Bonnevaux d'un des premiers manuscrits de concordances bibliques. Des chapitres entiers se bornent à exposer des actes dont l'essentiel est soit imprimé ailleurs soit publié dans l'appendice. Il eût été plus indiqué de faire précéder ces pièces d'un sommaire français, et d'y renvoyer le lecteur. Même l'index n'aidera pas à les repérer : il ne couvre pas les copieux appendices où entrent ces pièces d'archives ainsi que la Vie inédite, remplis de noms propres et de formes curieuses. A signaler, parmi celles-ci, *Grannopolitanus* (p. 284), pour *Gratianopolitanus*, graphie inconnue, croyons-nous et peut-être influencée par le nom du dieu gaulois Grannos. Le P. D. a découvert encore deux inédits : l'un, de quelques lignes, est un pseudépigraphe, comme il l'a reconnu lui-même (Erratum, p. 218) ; l'autre, rencontré dans deux manuscrits et reproduit en fac-similé, est une lettre de Geoffroy, abbé d'Hautecombe, à qui l'on doit les trois derniers livres de la Vie de S. Bernard *BHL.* 1214-1220. Malheureusement, le P. D. ne s'est pas aperçu que la lettre en question est incomplète, comme le montre une lecture attentive ; le hasard de la tradition n'en a sauvé que les premières lignes, et le travail annoncé, sur l'Épouse du Cantique des Cantiques, semble avoir péri.

Plusieurs des points étudiés par l'auteur méritent un examen critique. D'abord la date de la mort de S. Hugues. Le P. D. la fixe, sans doute possible, à l'année 1194, avant la mi-septembre, car à ce moment le chapitre général s'occupe de la sépulture. Le jour est plus difficile à déterminer (p. 213-214). Si la fête est actuellement au 1er avril, c'est assurément à la suite d'une confusion entre S. Hugues de Bonnevaux et son homonyme S. Hugues de Grenoble (mort le 1er avril 1132). Le P. D. croit possible de reconnaître notre saint dans l'abbé Hugues, commémoré au 29 avril, car, dans un bréviaire de 1501, figure une hymne propre à S. Hugues de Bonnevaux intercalée entre celle de S. Benoît (21 mars) et celle de la Sainte Croix (3 mai) ; mais il y a certainement ici une nouvelle confusion, cette fois avec S. Hugues de Cluny, fêté le 29 avril (cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 162). Le P. D. omet d'indiquer (p. 215) le jour assigné par le bréviaire manuscrit de Valence, de 1473 ; ce témoignage pourrait être décisif. On voudrait savoir aussi quels sont les martyrologes auxquels il se réfère, p. 216. Enfin, il nous semble tirer des conclusions trop particulières de la lettre de S. Bernard à S. Hugues novice (*P. L.*, t. 182, col. 527-28), exhortation pieuse, de portée très générale.

Le texte de la *Vita Hugonis* a joué de malheur. Non seulement la copie récemment exhumée reproduit un manuscrit où manque la fin du chap. 41 et tout ce qui suivait, ainsi que le second feuillet (fin de la table des chapitres et début du chap. 1), mais il était déjà dans ce piteux état quand il fut utilisé par Manrique (*Annales Cistercienses*, t. II, p. 514). Pour comble de malchance, une erreur d'imposition à la feuille 22 du présent volume répète un certain nombre de pages de la feuille 21, privant ainsi le lecteur des pages 296-97, 300-301, 304-305, 308-309, qui contiennent le texte de la *Vita*. Ceci

n'est peut-être qu'un demi-mal. L'édition du P. D. comporte assez d'erreurs de lecture ou d'impression pour devoir être reprise.

Voici, par exemple, un certain nombre de corrections qui s'imposent à première lecture, sans tenir compte de quelques bizarreries de ponctuation. P. 277, l. 7, lire *verbum ;* l. 14 : *premisimus ;* p. 279, l. 15, au lieu de *visendam*, lire *inserendam ;* ibid., ch. 5, l. 9, lire *tantum ;* l. 16, *carduus ;* p. 280, l. 2, *suge ;* l. 13, *plangunt ;* l. 26, *te festinatum ;* p. 281, ch. 6, l. 13, *calens ;* note *a*, le mot que le copiste n'a pu lire est probablement *contradicere* ou *resistere ;* p. 282, à la fin du ch. 7, *prodesse ;* p. 283, l. 5, *vincire* (il manque d'ailleurs un verbe à cette phrase, de même qu'à celle qui se termine à la ligne 25) ; l. 29, *molestiis ;* l. 30, *affectum* ou *affectus*, mieux encore *effectum* ou *effectus ;* ch. 8, ligne 8, *universe ;* l. 17, *germine ;* l. 22, *celis ;* p. 285, l. 3, *crebris*. Chapitre 9, ligne 4, lire sans doute *ex inflatura ;* l. 12, *diligeret ;* p. 287, note *b*, *vocatum <Petrum>* (cf. *Miracula*, n° 11). Chap. 16, titre, *sospitata ;* ch. 18, titre, *de ;* l. 3, *sevicia ;* p. 292, ch. 23, l. 12, *sevire ;* p. 293, l. 2, *viderunt ;* ch. 24, l. 8, *vertere ;* l. 20, *hoc ;* p. 294, ch. 25, l. 10, *misereretur ;* p. 295, ch. 27, l. 7-8, *posteris ;* p. 299, l. 8, *ad ;* l. 20, *dicit ;* l. 23, *hanc ;* p. 302, l. 6, *Dei, perficitur ;* p. 303, l. 19, *singulare ;* p. 306, l. 5, *religiosorum*. P. 307, note *a*, le mot à suppléer est vraisemblablement *quia* ou *quoniam ;* note *c*, c'est sans doute *quiddam* ou, comme à la dernière ligne de cette page, *quoddam*. Enfin, la correction suggérée p. 299, note *a*, est insuffisante : elle ne tient pas compte des usages de la langue latine, en supprimant le verbe dans le dialogue ; il fallait aussi que le nom de l'enfant (Desideria) et la maladie dont elle souffrait fussent mentionnés, car la suite les suppose connus. En outre, p. 36, note 2, lire : *quingentarum*.

La critique du P. D. n'est pas empreinte de beaucoup de fermeté. On en aura quelque idée par la phrase suivante (p. 51) : « Le fait que les héros de ces histoires ont leur place marquée dans le *Ménologe* (*cistercien*) donne en effet à penser qu'il ne s'agit pas là d'une pure fiction. » C'est ainsi qu'il laisse pendante une double question de première importance, la date des deux documents principaux et les rapports qui les unissent entre eux. Nous voulons parler de la *Vita* récemment retrouvée (= V, suivi du n° du chapitre) et des Miracles imprimés par Martène et Durand (= M ; nous assignons, pour la commodité des références, un numéro d'ordre à chacun des 21 paragraphes rapportant les miracles faits par S. Hugues de son vivant). Ces Miracles ont été pris par les Mauristes à un manuscrit de Bonnevaux, dont on n'a pas retrouvé la trace. Ils sont insérés dans une lettre, sans date, adressée à Honorius III (mort le 18 mars 1227) par Jean, archevêque de Vienne (mort le 17 avril 1266) et par l'évêque de Grenoble, dont le nom n'est pas donné, en exécution de l'ordre qu'ils avaient reçu d'enquêter sur la vie et les miracles de S. Hugues. La désignation de ces commissaires est datée du Latran, 2 décembre 1221 (Potthast, *Regesta*, n° 6724). Leur travail a donc commencé, au plus tôt, en 1222, et le compte rendu en fut envoyé à Honorius III avant que ne parvînt en France la nouvelle de sa mort, dans les premiers mois de 1227, au plus tard. De son côté, la Vie de S. Hugues (V 1 et 20) invoque le témoignage de Raoul, évêque de Sisteron (de janvier 1216 à sa mort, survenue le 14 avril 1241), en des termes qui ne sauraient convenir qu'à un personnage encore vivant. Ceci est d'autant moins douteux que Raoul, cis-

tercien issu du monastère même où écrivait l'hagiographe, devait mourir en odeur de sainteté. Nous allons démontrer que la *Vita* a utilisé le texte même des Miracles rédigé par les enquêteurs de 1222-1227. Elle a été composée peut-être après un court intervalle, car les miracles posthumes ont eu le temps de se multiplier : le procès-verbal n'en signale que 7, tandis que le sommaire des chapitres de V, d'ailleurs mutilé, en mentionne au moins deux sur trois qui ne figurent point dans M. Nous ne saurions cependant retarder beaucoup la composition de V : l'hagiographe nous apprend, en effet, qu'au moment où il écrivait, la nièce du saint, Vierna, religieuse de Comiers, vivait encore, bien que *iam provecte etatis* (V 1) ; c'était la fille d'un frère puîné, Genest ; on ignore la date de sa mort, mais Hugues naquit vers 1120, ce qui rend peu croyable que sa nièce ait prolongé son existence bien avant dans le XIII^e^ siècle.

L'ordre dans lequel se succèdent les récits est remarquable : M 1-3 = V 16-18 ; M 4-7 = V 20-23 ; M 8 = V 25 ; M 10-11 = V 13-14 ; M 12-13 = V 10-12 ; M 14 = V 26 ; M 15 = V 27 (première partie) ; M 16 = V 15 ; M 17 = V 24 (miracle déplacé par l'hagiographe pour le joindre à V 23, parce que tous deux relatent un changement d'eau en vin) ; M 18-21 = V 28-31. On le voit, des séries se correspondent. Or, il n'est pas possible que le hasard les ait groupées dans V selon la succession même des dépositions entendues par les commissaires pontificaux, ni que ceux-ci se soient astreints à recevoir les témoignages ou à en dresser le procès-verbal selon l'ordre d'une *Vita* qui aurait été rédigée avant leur enquête. Un curieux accident, qui a échappé au P. D., fournit d'ailleurs la preuve que l'hagiographe avait bien sous les yeux, comme source écrite, les Miracles dans l'ordre même où nous les lisons. V 24 se termine par la phrase suivante : *Hoc se vidisse testati sunt cum iuramento Bellinus civis Viennensis et Petrus de Vandrana, tunc cursor sive troterius sancti viri.* Or, d'après M, le Miracle en question repose sur le témoignage du seul Bellinus (M 17), mais le suivant (M 18 = V 28) commence par le nom du témoin : *Petrus de Vardana iuratus dixit, quod dum esset cursor ipsius abbatis...* Il est donc clair que V, où ces deux récits sont séparés, les a trouvés qui se succédaient dans sa source M et, par mégarde, a transcrit le début de M 18 à la suite de M 17. Autre détail significatif : les récits M 14 et 15 (= V 26 et 27, première partie) se suivent dans M pour un excellent motif : attestés par le même témoin, ils sont actés à la suite l'un de l'autre ; ce lien n'est visible que dans V, car M 14 supprime le nom du témoin de V 26. M 9 est le seul Miracle de l'enquête que V ne reproduise pas. Or, ce récit se place, dans M, entre deux des séries utilisées par V (M 1-8 et M 10-13, correspondant respectivement à V 16-25 et à V 10-14) ; il s'agit, c'est évident, d'une simple inadvertance de l'hagiographe, qui, revenant en arrière après avoir adopté le premier groupe de narrations, a sauté un Miracle.

Relevons maintenant les divergences. Pour les exposer plus clairement, supposons que V a bien utilisé M. Que supprime V ? Simplement les noms des témoins dans quatre récits (M 6-8 et M 14). La chose est fort compréhensible, car l'hagiographe transforme les dépositions, très sèches, en narrations ornées, où ces noms n'ajouteraient rien. Les seules modifications de fond consistent en ce que V présente comme instantanées (V 3, *statim ;* V 14, *in*

*eadem hora*) deux guérisons plus lentes dans M (M 10, *post triduum ;* M 11, *in crastinum*) ; faute vénielle chez un hagiographe.

Voyons ensuite ce que V ajoute à M, mis à part les détails de pure imagination, empruntés au magasin d'accessoires de l'amplificateur. C'est d'abord un signe de croix tracé par le saint sur le miraculé, geste attesté par M plus d'une fois, mais répété par V *ex proprio penu* aux chap. 12, 14-18, 20-21. Ensuite, pour le témoin que M 4 appelle simplement Raoul, évêque de Sisteron, V précise en ces termes : *qui prior fuit Bonevallis et quodam tempore sancti viri notarius* (cf. V 1, au sujet du même personnage, une de ses principales autorités). V 15 ajoute à M 16 que le moine Giroud était de Bonnevaux ; V 27 (première partie) à M 15, que le moine Jean appartenait au même monastère et se nommait Archadon. Enfin, V contient quatre Miracles qui manquent à M. Ce sont V 9, V 19, V 27 (seconde partie) et V 32. Or, les miracles V 19 et V 27 concernent respectivement Jean Archadon le père, donné de Bonnevaux, et Jean Archadon le fils, moine et prêtre de la même abbaye ; quant à V 32, le miraculé, Jacomet, s'était également fait moine à Bonnevaux. On pourrait mentionner encore que V 25 semble placer sur la route, entre Bonnevaux et Lyon, la maladrerie qui, d'après M 8, serait à Lyon même ; cependant, M est ici ambigu, et peut-être l'hagiographe a-t-il interprété son original conformément à ce qu'il savait être la réalité.

Voilà à quoi se bornent les divergences entre M et V. Elles sont telles, on le voit, qu'il fallait les attendre d'un moine de Bonnevaux, amplifiant le texte de M et y ajoutant des détails et des Miracles propres à son monastère. A ces raisons, se joint la probabilité antécédente que l'auteur, moine du lieu, a utilisé M, que Martène et Durand ont précisément retrouvé dans un manuscrit de son abbaye. Concluons donc que rien ne justifie l'opinion du P. D., selon lequel V aurait eu accès pour l'ensemble des miracles à une source différente de M (« les témoignages que l'hagiographe tient de la bouche même des malades guéris par le saint, et qui ont déposé en jurant sur l'Évangile », p. x ; « les deux rapports trouvés dans ces deux textes, dont on ne saurait dire lequel est le plus ancien, sont indépendants l'un de l'autre », p. xiv). Non, V est simplement une amplification de M et, dans cet exercice littéraire, l'hagiographe s'est montré en somme assez fidèle aux principes qu'il énonce en ces termes : *Licet ego quoddam verbum* (*verba*, Dimier) *mutaverim sive quoddam addiderim, tamen pro posse meo sensum eundem studui conservare ; partem non minimam illi quibus Deus per suum famulum dedit sanitatis remedium vel qui viderint, tactis sacris evangeliis, sunt attestati* (V 1). Cette dernière phrase ne saurait signifier une nouvelle enquête sous serment. A quel titre et dans quelles circonstances l'hagiographe aurait-il procédé à ces interrogations ? Il se rapporte donc tout uniment au procès-verbal des commissaires. Celui-ci ayant été rédigé, au plus tard, dans les premiers mois de 1227, la *Vita* l'aura été peu après, en tout cas avant la mi-avril 1241. Dans le récit des Miracles, sauf V 9, V 19, V 27 (seconde partie) et V 32, et à part les quelques détails relevés ci-dessus, il sera de bonne critique de s'en tenir au seul témoignage de M, ce que le P. D. ne fait pas.

P. 196, note, lire *vertarpes* au lieu de *vertapes*. C'est le nom d'une maladie appelée dans V *vertalpae* et que le P. D. croit être une sorte d'écrouelles ou d'herpès (p. 288) ; mais cette identification est presque certainement erro-

nèe, car elle semble reposer sur le seul fait que Du Cange renvoie, sous ce mot, à *vermis canis*, terme différent et que rien n'autorise à prendre comme équivalent du premier. Le très curieux passage de S. Guichenon sur le culte et les miracles du comte Guillaume de Genevois, que le P. D. n'a pu retrouver (p. 171), se lit dans la *Bibliotheca Sebusiana*, Centuria II, cap. XIII, note (p. 254 de l'édition originale, Lyon, 1660). P. G.

Yngve Brilioth. *Den senare Medeltiden 1274-1521.* Stockholm, Svenska Kyrkans Diakonistyrelse, 1941, in-8°, 810 pp., ill. (= *Svenska Kyrkans Historia*, utgiven av Hjalmar Holmquist och Hilding Pleijel, t. II).

Hjalmar Holmquist. *Reformationstidevarvet 1521-1611.* Ibid., 1933, in-8°, 452 et 352 pp., ill. (même ouvrage, t. III).

Aucun travail d'ensemble sur l'histoire ecclésiastique de la Suède n'avait paru depuis la *Svenska Kyrkans Historia* d'Henri Reuterdahl, publiée de 1838 à 1866. Cependant, depuis près d'un siècle, une littérature très abondante avait vu le jour, soit sur des périodes particulières, soit sur des points de détail. C'est donc un grand service que rendra au public l'important ouvrage dont le plan, en une douzaine de gros volumes, a été dressé par MM. Holmquist et Pleijel. A cette série viennent s'ajouter, sous la direction du second de ces érudits, les *Samlingar och Studier till Svenska Kyrkans Historia*, dont trois volumes ont paru, tandis qu'un quatrième est annoncé. Ils concernent la période moderne. Pour des raisons pratiques, on a remis à plus tard la publication du tome I, confié à M. K. B. Westman. Il traitera des débuts du christianisme et de la période médiévale jusqu'en 1274.

C'est ici que M. Brilioth prend la plume. Ses travaux antérieurs, *Den påfliga beskattningen af Sverige intill den stora Schismen* (1915) et surtout *Svensk Kyrka, Kungadöme och Påvemakt 1363-1414* (= *Uppsala Universitets Årskrift*, 1925, Teologi, I), l'avaient préparé, et pour ainsi dire désigné au choix des éditeurs. Le plan de la collection, qui s'adresse au grand public, ne comporte absolument aucune note ou référence précise, mais seulement une bibliographie générale, avec d'autres indications correspondant aux différents chapitres. On le regrettera, mais les chercheurs trouveront déjà dans les travaux de première main que nous venons de citer et sur lesquels reposent quelques-unes des meilleures sections du volume, une partie de ce qui leur est indispensable. Pour le reste, nous osons espérer que M. B. considérera cette contribution à la *Svenska Kyrkans Historia* comme une sorte d'*editio minor*, et qu'il se résoudra à la donner aux érudits sous une forme plus développée, en renvoyant aux sources. Elle est remarquable, telle quelle, par la précision de l'exposé, la largeur des vues, la sûreté du jugement. M. B. met au point de nombreux problèmes et indique exactement ceux où un supplément de recherches ou d'information paraît nécessaire. Il faut louer aussi l'abondance et le choix des illustrations, où l'hagiographie n'est point négligée. Elle ne l'est pas non plus dans le texte : la carrière des saints qui illustrèrent la Suède, leurs canonisations, élévations et translations, les autres manifestations de leur culte ou de leur influence posthume, sont traitées amplement et nettement. Le plan chronologique de son exposé force parfois l'auteur à disperser ces éléments divers d'un même sujet, mais les index

viendront au secours du chercheur. C'est surtout la grande figure de Ste Brigitte qui se dresse en relief accusé, parmi les saints personnages qui l'entourèrent. M. B. a écrit sur elle et sur ses Révélations des pages qu'il faut lire et qui mériteraient d'être développées encore, éclairées qu'elles sont par une intelligence très profonde de ces textes difficiles. L'auteur y avait d'ailleurs préludé par un essai sur la personnalité religieuse de la fondatrice de Vadstena, dans les mélanges *Till Gustaf Aulén* (1939), que nous n'avons pu voir. Et surtout, chose rare chez un écrivain nourri dans une atmosphère protestante, M. B. sait se guider sans erreurs matérielles comme sans préjugés au milieu des multiples détails qui marquent d'un caractère foncièrement catholique le moyen âge finissant. Particulièrement averti de tout ce qui touche au droit canonique et à la liturgie, M. B. est excusable de s'être laissé prendre en défaut sur deux points infimes, dont le premier au moins laisse place à quelque doute. La procession dont il est question, p. 393, à Kalmar, le jour de la Fête-Dieu de 1444, n'est-elle pas celle du Saint-Sacrement, recommandée entre autres par la bulle *Excellentissimum* d'Eugène IV (26 mai 1433), qui avait accordé des indulgences aux participants? Et dans la description de la grand' messe, p. 706, M. B. n'aurait-il pas dû rappeler le rite de l'offertoire proprement dit, une des parties essentielles de la liturgie? Il mentionne simplement le verset correspondant, chanté par le chœur, sans parler du célébrant. Autres petits détails à corriger : p. 41, lire : 1290 ; p. 146 : *De beato Dominico ;* p. 569, Dendermonde n'est pas en Allemagne, mais en Belgique (en français Termonde) ; p. 689, l'épisode d'Habacuc est pris au livre de Daniel, 14, 35. La lettre d'indulgence collective de 1289 pour l'autel Saint-Nicolas de la cathédrale d'Upsala semble avoir échappé au regeste du P. Delehaye (*Anal. Boll.*, XLV, 113-15). Les érudits scandinaves prendront sans doute bonne note des nombreux passages où M. B. énumère les travaux qui attendent encore l'ouvrier, sujets tout trouvés de dissertations. Félicitons-nous aussi qu'il se soit vu entraîné à élargir son plan et à dépasser les limites primitivement assignées : son remarquable volume aurait beaucoup perdu à se restreindre, et il n'est pas une page que nous voudrions en voir supprimer.

Le tome III, dû à M. Holmquist, conduit le lecteur des origines de la Réforme en Suède à la fin du règne de Charles IX. On y sent un peu trop que l'historien, d'ailleurs parfaitement informé des plus récentes découvertes bibliographiques ou archéologiques, reste préoccupé de l'opinion du grand public et soucieux de demeurer conforme à une sorte de tradition luthérienne. Celle-ci se manifeste en réflexions acerbes, parfois injustes, à l'endroit de la contre-réforme. Nous en relevons quelques-unes qui touchent à l'histoire des Jésuites. On se persuadera malaisément que, dans le mot *jesuitdokument* (2e partie, p. 72 ; cf. p. 75), l'épithète n'ait pas une résonnance péjorative. Et pourtant, quand le P. Laurent Nicolai (dit Norvegus), dans ses premières prédications, en 1576, selon le conseil fameux d'entrer par la porte d'autrui pour sortir par la sienne, commence par développer les points de doctrine que catholiques et luthériens tenaient pour non controversés, en quoi son procédé différait-il des transitions presque insensibles par lesquelles les premiers réformateurs suédois avaient modifié le contenu même de la foi populaire, un demi-siècle auparavant? « Vérité au delà des Pyrénées... » Et comment incriminer le P. Laurent de se présenter, dans Stockholm luthérienne,

sous le déguisement d'un gentilhomme? C'est à tort aussi que M. H. reproche au même Jésuite de prendre, dans une lettre de dispense destinée à un catholique, en février 1578, le titre de *Rector Collegii*. C'était bien le sien, dans les listes officielles de son Ordre. En Suède et ailleurs, alors comme aujourd'hui, le chef d'un établissement d'enseignement des Jésuites en était le Recteur, nommé par ses propres supérieurs. Une plus exacte connaissance des *Constitutions* eût évité à M. H. d'écrire que, par sa profession solennelle, le P. Good cessait d'être le subordonné de Possevin pour devenir son égal (ibid., p. 78). Il était normal, il est encore fréquent que le supérieur local ne soit même pas profès, mais seulement coadjuteur. Par inadvertance, l'auteur place Liége en France (ibid., p. 285). Les médiévistes tireront meilleur parti des pages où M. H. étudie les traces de superstitions anciennes et de cultes populaires dans le XVI^e^ siècle suédois (1^re^ partie, p. 46-71).

P. G.

Petrus-Baptista De Meyer, O. F. M. *Leven van de H. Alice van Schaarbeek*, Mechelen, S. Franciscus Drukkerij, 1942, in-12, 174 pp., gravures.

Ignace Beaufays. *Sainte Alice*. Gembloux, Duculot, 1942, in-8°, 50 pp.

En publiant une Vie de S^te^ Aleyde, ou Alice, écrite dans la langue du peuple, le P. De Meyer a voulu surtout faire œuvre d'apôtre, afin de présenter à ses compatriotes qui souffrent en ces temps troublés, l'exemple admirable de cette moniale de chez nous, qu'on a nommée parfois la Lydwine belge et qui s'offrit à Dieu en victime d'expiation. L'auteur a quelque mérite de s'être initié à la littérature de son sujet et d'avoir encadré dans l'histoire de Bruxelles au XIII^e^ siècle les épisodes émouvants qu'il se proposait de conter. C'est au monastère de La Cambre, en effet, que ceux-ci se déroulent. Aleyde y fut conduite par ses parents dès l'âge de sept ans et y vécut, après avoir revêtu l'habit blanc des cisterciennes, jusqu'au 11 juin 1250, date où elle mourut, recluse et consumée par la lèpre.

Les brefs prolégomènes du P. De M. appellent quelques rectifications. Page 7 : s'il est exact qu'Adelheid, Adélaïde, Alice, Alix sont les formes diverses d'un même prénom, on ne peut y joindre Élisabeth, qui est biblique et d'origine orientale. Page 8 : la Vie *BHL.* 264 a été composée, semble-t-il, par un cistercien qui a recueilli à bonne source les données de son récit ; peut-être était-il de Villers et confesseur à La Cambre. Mais on ne saurait établir qu'il s'agit du propre directeur de la sainte. Son œuvre ne se lit pas seulement dans les *Acta Sanctorum ;* Henriquez l'avait insérée dès 1630 dans ses *Quinque prudentes Virgines*. Quant aux manuscrits, le P. De M. en a confondu deux en un seul, qu'il déclare perdu : l'un, qui provient de Rouge-Cloître, est l'*Hagiologium Brabantinorum*, de Jean Gielemans, actuellement à Vienne ; l'autre est un recueil originaire du prieuré de Korsendonk en Campine. Faut-il répéter à nouveau que toutes les assertions des hagiographes du moyen âge qui figurent dans les *Acta Sanctorum* ne sont pas, de ce chef, « admises » par les bollandistes? Page 155, 2^e^ ligne, on corrigera *Martyrologium romanum* en *M. hieronymianum*.

En annexe, parmi les pièces qui concernent l'érection de la paroisse des Saintes-Thérèse-et-Alice à Schaarbeek, l'auteur publie (p. 161-65) un mé-

moire du regretté Dom Ursmer Berlière, auquel s'est rallié Godefroid Kurth (p. 166), concluant au culte *ab immemorabili* de S^te^ Aleyde ; culte, précise Dom Berlière, « qui fut pratiqué au su des autorités ecclésiastiques » et « approuvé par les supérieurs de l'Ordre ». Ce mémoire porte la date du 17 septembre 1906. Le 24 avril de l'année suivante, Pie X, répondant à une supplique du cardinal Mercier, archevêque de Malines, permit que la sainte fût choisie comme patronne de la paroisse précitée. Celle-ci a été, tout récemment, transformée en deux paroisses, l'une de Sainte-Thérèse, l'autre de Sainte-Alice. En 1936, une église fut édifiée à Stockel (Woluwe-Saint-Pierre) sous le vocable de Sainte-Alix ; elle devint église paroissiale cinq ans plus tard.

En terminant, nous signalons volontiers à l'attention des lecteurs d'expression française une *Sainte Alice*, que vient de faire paraître le P. Ignace Beaufays. Dans ce récit, qu'anime une vive sensibilité, l'auteur déclare s'être inspiré pour une part de l'ouvrage de son confrère. C'est à la fois un panégyrique littéraire de l'héroïne de La Cambre et un tableau,largement esquissé, de la vie des « Dames blanches ». M. C.

J. J. A. Zuidweg. *De Werkwijze van Iacobus de Voragine in de Legenda aurea.* Oud-Beijerland, W. Hoogwerf, 1941, gr. in-8°, VII-162 pp., 2 pl.

Dans sa thèse de doctorat, présentée à l'université d'Amsterdam, M. Zuidweg examine comment Jacques da Varagine s'y est pris pour compiler la Légende dorée. C'est un travail consciencieux, mais dont l'information est sur quelques points déficiente. Après une brève introduction consacrée à la vie et à l'œuvre de Jacques da Varagine, M. Z. décrit le contenu de la Légende dorée et tâche d'en fixer la date de composition ; il apprécie ensuite la valeur des traductions françaises (T. de Wyzewa, 1902, J.-B.-M. Roze, 1902) et allemande (R. Benz, 1917). Après avoir recherché les sources de la Légende dorée et comment elles ont été utilisées (ch. II), l'auteur applique sa méthode d'enquête à une quarantaine de légendes dont il essaie de déterminer la provenance (ch. III et IV). Au sujet de la date de composition, M. Z. estime qu'on ne peut arriver à une solution satisfaisante et il conclut en disant que le recueil a été rédigé entre 1250 et 1280. Récemment M. E. Cushing Richardson s'était arrêté à la date de 1255-58 (*Materials for a Life of Jacopo da Varagine*, New York, 1935 ; cf. *Anal. Boll.*, LIV, 440-42). Selon M. G. Monleone, la Légende dorée était terminée avant 1267 (*Jacopo da Varagine e la sua Cronaca di Genova dalle origine al MCCXCVII*, Roma, 1941 ; cf. *Archivum Fratrum Praedicatorum*, t. XII, 1942, p. 340-45).

Mais c'est surtout dans l'examen des sources que la thèse du jeune docteur présente des lacunes qu'il lui eût été facile de combler. M. Z. ne semble pas connaître la *Bibliotheca hagiographica latina*. Ce répertoire l'aurait singulièrement aidé à reconstituer et à classer le dossier de chaque saint. Il n'a pas non plus recouru ni à l'article du P. A. Poncelet, *Le Légendier de Pierre Calo* (*Anal. Boll.*, XXIX, 5-116), où sont recensés méthodiquement les grands légendiers et les légendiers abrégés, ni à l'article de Dom A. Wilmart, *Saint Ambroise et la Légende dorée* (*Ephemerides Liturgicae*, 1936, p. 169-206), dans lequel le savant bénédictin montrait que J. da Varagine

avait puisé à plusieurs reprises dans les préfaces du missel Ambrosien et qu'il en reproduisait plus ou moins fidèlement une série de textes.

Passons en revue maintenant quelques légendes étudiées dans le chapitre III. 1) Légende de S. Antoine ermite. J. da Varagine a emprunté son récit à la *Vita Antonii* écrite par S. Athanase (*BHL.* 609) et aux *Verba seniorum*. Cet emprunt, ajoute M. Z., n'a pu se faire par l'intermédiaire du *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, où on ne trouve pas de traces des passages extraits des *Verba seniorum*. C'est inexact, car Vincent parle de S. Antoine non seulement au livre XIV, c. 91-93, mais aussi au livre XV, c. 14. Ce dernier chapitre s'inspire précisément des *Verba seniorum*. 2) Légende de S^te^ Agnès. La préface de S. Ambroise, que M. Z. a vainement cherchée, n'est autre que la préface de la messe de S^te^ Agnès dans le missel Ambrosien. L'auteur n'a pas non plus retrouvé la provenance de la légende du prêtre Paulinus et de l'anneau offert à la statue de S^te^ Agnès, légende mentionnée par J. da Varagine à la fin de la *Vita S. Agnetis*. Ce petit problème a été traité avec quelques développements par M. A. J. Denomy (*The Old French Lives of Saint Agnes*, Cambridge, Mass., 1938, p. 155-58 ; cf. *Anal. Boll.*, LVII, 442-43). Au sujet de la *Vita Agnetis* attribuée jadis à S. Ambroise, il y a longtemps que les bollandistes ne rangent plus cet écrit parmi les œuvres authentiques du saint (cf. *BHL.* 156). 3) Légende de S. Dominique. M. Z. aurait pu s'épargner les recherches qu'il a faites à propos de cette *Vita*. Tout l'essentiel était dit dans le livre de M. B. Altaner (*Der hl. Dominikus. Untersuchungen und Texte*. Breslau, 1922, p. 143-52 ; cf. *Anal. Boll.*, XLI, 203). Dans l'analyse du dossier hagiographique de S. Dominique, nous ne voyons pas pour quelle raison M. Z. met en doute que *Soror Angelica* a consigné par écrit les *Miracula S. Dominici* (*BHL.* 2213), qui ont encore été réédités par le P. I. Taurisano (*Fontes selecti Vitae S. Dominici de Guzman*, Romae, 1922, p. 42-53) et traduits en français par les PP. D. Delalande et D. Mesnard (*Frère Dominique, père des Prêcheurs*, Juvisy, 1934, p. 85-132). 4) Légende de S. Pierre martyr. J. da Varagine s'est servi avant tout de la Vie écrite par Thomas Agni de Lentino (*BHL.* 6723), mais il est à craindre que le travail de confrontation fait par M. Z. entre la *Legenda aurea* et la *Vita* de Thomas de Lentino ne repose sur des bases fragiles, car nous n'avons pas d'édition critique de ce texte. Il semble bien qu'il en a existé une recension primitive, dont on retrouve des traces dans l'abrégé de Pierre Calo. Nous reviendrons peut-être sur ce sujet dans un avenir plus ou moins proche.

M. Z. n'a pas réservé une place spéciale aux chapitres 89 et 90 : *De sancto Petro*, *De sancto Paulo*, auxquels Dom Willibrord Hug a consacré naguère une étude très fouillée : *Quellengeschichtliche Studie zur Petrus- und Paulus-legende der Legenda aurea* (*Historisches Jahrbuch*, t. XLIX, 1929, p. 604-624). Cet article aurait attiré l'attention de M. Z. sur le problème, déjà signalé par M. B. Altaner (op. c., p. 147-48), de la dépendance de J. da Varagine par rapport à Barthélemy de Trente. L'auteur s'est contenté de confronter la *Legenda aurea* avec le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais et, à son avis, un rapport direct serait exclu. Cette conclusion est, croyons-nous, sujette à caution et devra être contrôlée.

Le sujet choisi par M. Z. était en fait plus complexe qu'il ne le soupçonnait et, pour le traiter, il eût fallu une longue expérience des questions ha-

giographiques. Dans l'état actuel de nos connaissances et aussi longtemps, par exemple, que nous ne disposerons pas d'une édition de Barthélemy de Trente, il est peut-être téméraire de vouloir résoudre dans son ensemble la question des sources de la Légende dorée. Ainsi que le suggérait Dom Wilmart, un travail préliminaire reste à faire : dresser la liste des auteurs et des ouvrages cités par J. da Varagine et les identifier.

Dans les *Légendes hagiographiques* (3e éd., p. 216-17), le P. Delehaye, peu suspect assurément de répudier le sens critique, a écrit deux pages très nuancées sur la Légende dorée. Il reprochait à l'humaniste Vivès d'avoir été trop dur à l'égard de J. da Varagine et terminait par ces mots : « la légende, comme toute poésie, peut prétendre à un degré de vérité plus élevé que l'histoire. » M. Z. n'admet pas cette appréciation. C'est pourtant celle des historiens qui ont étudié avec le plus de pénétration l'esprit du moyen âge, dont la *Legenda aurea* est une des productions les plus caractéristiques. M. Z. n'a pas lu la belle préface qu'un fin critique, M. A. Levasti, a placée en tête de son édition de la Légende dorée en vieil italien (*Leggenda aurea*, t. I, Florence, 1924). Il y aurait trouvé sur le célèbre recueil un jugement très voisin de celui du P. Delehaye (voir aussi J. Huby, *Christus*, p. 840-41 ; E. Male, *L'art religieux au XIIIe siècle*, Paris, 1910, p. 320-29).

L'auteur voudra bien voir, dans les quelques remarques que nous a suggérées la lecture de son livre, la preuve de l'intérêt que nous y avons pris.

B. G.

Axel Nelson. *En Nyfunnen Förlaga till det s. k. Linköpingslegendariet.* Dans *Nordisk Tidskrift för Bok- och Biblioteksväsen*, t. XXX (1943), p. 27-32.

Le manuscrit B 70 a de la Bibliothèque de la cathédrale, à Linköping, un des plus beaux de ce fonds, est le seul témoin connu d'un grand nombre de Vies de saints et de textes dévots en vieux suédois. Il provient du scriptorium de Vadstena, où il fut formé, dans le premier quart du XVIe siècle, par la transcription de textes, de provenance diverse, que l'on considérait jusqu'ici comme irrémédiablement perdus. M. Nelson montre que l'un de ces originaux a cependant été conservé. C'est le petit manuscrit C 831 de l'Université d'Upsala, 18 feuillets, sur papier, de la même époque. Il contient, avec une lettre d'exhortation aux religieuses, composée par Iohannes Matthaei (confesseur général à Vadstena, mort en 1524), la légende sur la naissance et l'enfance de S. Étienne, premier martyr, dont on n'a pas encore identifié la source latine ; ne serait-ce pas un texte semblable à celui qu'ont imprimé le P. B. de Gaiffier et M. G. de Tervarent, *Le Diable, voleur d'enfants*, dans *Homenatge a Antoni Rubió i Lluch* (Barcelona, 1936), t. II, p. 13-26 ?

P. G.

Conrad Gröber. *Der Mystiker Heinrich Seuse. Die Geschichte seines Lebens. Die Entstehung und Echtheit seiner Werke.* Freiburg i. Br., Herder, 1941, in-8°, 234 pp., 3 pl.

Le livre de Mgr C. Gröber, archevêque de Fribourg en Brisgau, sera lu avec plaisir par tous ceux qui s'intéressent à Henri Suso. Pendant un long

séjour à Constance, ville natale du bienheureux, Mgr G. a étudié *con amore* le passé de cette cité et plus spécialement l'époque troublée du XIVe siècle. Depuis l'important travail du regretté K. Bihlmeyer († 1942), *Henrich Seuse, Deutsche Schriften* (Stuttgart, 1907 ; cf. *Anal. Boll.*, XXXI, 381-83), on n'a rien écrit de plus pénétrant ni de plus complet sur le *curriculum vitae* du célèbre mystique souabe. Jamais non plus le cadre historique n'avait été évoqué d'une manière aussi détaillée et avec un tel souci d'éclairer les œuvres de l'écrivain par le milieu où elles sont écloses. On sait que durant les dernières années on a beaucoup discuté sur l'origine et la valeur des documents contenus dans le recueil connu sous le nom d'*Exemplar*. Mgr G. revendique pour Suso la paternité de la *Vita* ou *Leben Seuses*, et ses conclusions rejoignent celles de K. Bihlmeyer. Mais, ainsi que le soulignait déjà M. W. Thimme (cf. *Anal. Boll.*, L, 433-34), ce texte soulève un double problème, à savoir : est-il de la main de Suso (« Die Verfasserschaft ») et ensuite peut-on s'en servir comme d'un document d'histoire, ayant valeur d'autobiographie (« Die Zuverlässigkeit ») ? Sur le premier point, l'accord des historiens semble se faire peu à peu. La second problème est plus délicat. Mgr G. s'est ingénié à déceler les renseignements historiques qui se dissimulent sous des allusions parfois fort subtiles. Les lecteurs apprécieront la perspicacité de l'auteur, mais nous ne savons s'il réussira toujours à les convaincre. Les écrits de Suso foisonnent d'allégories, où il n'est pas aisé de découvrir la part d'éléments biographiques qu'elles peuvent contenir. La question des genres littéraires est ici fort importante, car la *Vita* n'est pas à proprement parler une biographie, mais un traité spirituel, dans lequel le bienheureux se sert de faits personnels. Comme le remarquait E. Benz (*Deutsche Vierteljahrsschrift für Literatur- und Geistesgeschichte*, 1938, p. 50-51 du Referatenheft), le *Leben Seuses* est avant tout un livre de doctrine, où l'on trouve des échos de l'expérience du mystique. Mgr G. modifie la chronologie traditionnelle d'une œuvre de Suso. Jusqu'ici on admettait que le *Büchlein der ewigen Weisheit* avait été écrit en 1327 ou 1328 et que vers 1334 le bienheureux l'avait lui-même remanié et traduit en latin sous le titre d'*Horologium Sapientiae*. D'après Mgr G., ce dernier écrit, composé en 1334, aurait précédé de plusieurs années le *Büchlein der ewigen Weisheit*, lequel n'aurait vu le jour qu'en 1348. Cette nouvelle thèse, fondée sur des indices assez ténus, ne recueillera sans doute pas l'adhésion des spécialistes, et déjà le P. Planzer, O.P., qui prépare depuis longtemps une édition critique de l'*Horologium* (cf. *Anal. Boll.*, LIX, 350-51), se refuse à admettre les conclusions de l'éminent prélat (*Archivum Fratrum Praedicatorum*, t. XII, 1942, p. 331-40). Espérons que bientôt cette édition, impatiemment attendue, fera la lumière sur tout ce qui touche à l'origine de l'*Horologium*. Quelques fautes d'impression ont échappé, p. ex., p. 113 : lire Planzer et non Pflanzer ; Kattenbusch et non Kottenbusch ; J. et non F. Ficker. B. G.

Guy de Tervarent. *Les énigmes de l'art du moyen âge*. Deuxième série : *Art flamand*. Paris, Les Éditions d'art et d'histoire, 1941, in-4°, 81 pp., 20 pl.

En rendant compte de la première série d'*Énigmes de l'art du moyen âge*, éditée à la veille de la guerre, nous annoncions qu'une seconde était sur le

point de paraître (*Anal. Boll.*. LIX, 346-47). Malgré la dureté des temps, M. de Tervarent a réussi à publier ce deuxième volume dans une toilette typographique tout aussi impeccable. Il comprend dix études se rapportant à l'art de nos provinces. Quelques-unes avaient déjà paru dans diverses revues, par exemple : *Les tapisseries du Ronceray et leurs sources d'inspiration*, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, t. X (1933), p. 79-99 ; *Le saint Adolphe du Musée de Berlin*, dans la *Revue belge d'archéologie et d'histoire de l'art*, t. V (1935), p. 139-40 ; *Sur un tableau du musée Saint-Sauveur à Bruges*, dans la même revue, t. VI, p. 301-304. Ces deux dernières ainsi que la suivante : *Le retable de sainte Anne au musée de Francfort*, se rattachent à la légende de S^te^ Anne et de S. Servais. L'auteur montre en effet que l'évêque qui se trouve à côté de la Vierge dans le tableau de la crucifixion du Musée de Berlin n'est pas, comme on l'a cru, S. Adolphe, mais S. Servais. La toile du musée Saint-Sauveur, à Bruges, représente plusieurs épisodes de la vie de S^te^ Anne et de ses parents. C'est au même sujet qu'est consacré le grand retable de l'ancienne église des carmes à Francfort-sur-le-Mein, actuellement au musée de cette ville. Cette importante pièce n'avait pas échappé à l'attention du P. Beda Kleinschmidt (*Die heilige Anna, ihre Verehrung in Geschichte, Kunst und Volkstum*, Düsseldorf, 1931, p. 347 ; cf. *Anal. Boll.*, XLVIII, 371), mais quelques scènes n'avaient pas été exactement interprétées. Reprenant l'examen de l'ensemble, M. de T. explique tous les panneaux, qui sont au nombre de seize. Notons que, la même année, deux autres études dignes de mention ont été consacrées à l'iconographie de S^te^ Anne. La première, de Dom S. M. Lejeune, O. S. B., a paru dans les *Publications de la Société historique et archéologique dans le Limbourg* sous le titre : *De legendarische stamboom van Sint Servaas in de middeleeuwsche kunst en literatuur* (t. LXXVII, Maastricht, 1941, p. 283-332). On sait que S. Servais a été rattaché par la légende à la famille de S^te^ Anne. Plusieurs œuvres d'art représentent le saint évêque parmi les parents du Sauveur. Dom Lejeune n'a pas omis de signaler l'intérêt documentaire du polyptyque de Bernard Strigel qui avait été jadis soigneusement décrit par J. Baum (*Der Mindelheimer Altar des Bernhard Strigel*, dans le *Jahrbuch der Königlichen Preussischen Kunstsammlungen*, t. XXXV, 1914, p. 9-21). La seconde étude : *Der Stammbaum Mariä aus Anna und Joachim. Ikonographische Studie eines Formbestandes des Spätmittelalters*, de M^lle^ M. Lindgren-Fridell (*Marburger Jahrbuch für Kunstwissenschaft*, t. XI-XII, 1938-39, p. 289-308), forme un chapitre d'un travail d'ensemble qui a pour objet l'arbre généalogique du Christ. Parmi les tableaux de la collection du baron van der Elst figure un primitif flamand, qui représente une riche série d'épisodes de la légende de S^te^ Catherine d'Alexandrie. Grâce aux indications fournies par le texte *BHL.* 1668, M. de T. a pu retrouver le sens de ces gracieuses petites scènes (Énigme VII, *La Vierge d'Alexandrie*). Dans les trois derniers chapitres, qui portent un titre commun : *Les sources littéraires de Van Orley*, il s'ingénie à déchiffrer le sens de cinq tableaux du maître. Deux ont été inspirés par la Vie de S. Martin, le troisième par la Vie de S. Louis, roi de France, le quatrième par la Vie de S^te^ Hélène. Le cinquième, conservé à la Pinacothèque royale de Turin, est très « énigmatique », et il a fallu la ténacité et le flair de M. de T. pour élucider le sujet : remise à Charlemagne des reliques de la Passion. L'auteur

constatera avec plaisir que M. J. Lavalleye s'est plu à rendre hommage à son travail (*Bernard Van Orley*, Bruxelles, 1943, p. 55). Disons en terminant qu'il nous reste un doute au sujet de la dernière scène des *Tapisseries du Ronceray :* « L'idole renversée ». Peut-on identifier le franciscain auréolé, qui figure au centre, avec S. Antoine de Padoue? Le quatrain, placé au-dessous du miracle, semble l'affirmer :

Ung idolatre qui la foi regnia
Avoit un filz sainct Anthoine cordelier
Devant l'ydole lostie sacree porta
Soudainement on la vit trébucher.

Comme le fait remarquer M. de T., les biographes du saint ne signalent pas ce miracle, et aucun artiste ne le lui a attribué. Le texte parallèle au quatrain, que l'auteur a découvert dans la *Fleur des histoires*, ne mentionne pas Antoine de Padoue. Ajoutons que le père du saint n'a jamais passé pour un idolâtre et un apostat. N'y a-t-il pas dès lors un passage obscur dans ces vers? A moins de faire de « sainct Anthoine » un génitif dépendant de cordelier. Un philologue roman nous dit que du point de vue grammatical la construction est possible. B. G.

B. Kruitwagen, O.F.M. *Laat-middeleeuwsche paleografica, paleotypica, liturgica, kalendalia, grammaticalia.* 's Gravenhage, Nijhoff, 1942, in-8°, xx-312 pp., fac-similés.

En exposant avec verve, dans une copieuse introduction, la genèse de ce beau recueil, le P. Kruitwagen s'excuse de lui avoir donné un titre peu commun et d'une longueur démesurée : le seul, à la vérité, qui convienne à une aussi substantielle *satura*. Secondé fort obligeamment par l'éditeur Nijhoff, l'estimable auteur a publié son ouvrage dans des circonstances tout à fait spéciales. A Rotterdam, au cours de la journée du 14 mai 1940, il avait vu périr entièrement, avec sa riche bibliothèque, un trésor incalculable de notes méthodiquement rassemblées durant une longue carrière d'érudit et, en manuscrit, plusieurs études déjà préparées pour l'impression. Dans l'impossibilité où il se trouvait désormais de fournir de nouvelles contributions à la science, il s'attela courageusement à un travail de révision de divers articles publiés jadis par lui dans *Het Boek* et ailleurs, afin de les réunir en un volume où ils pussent mieux rendre service au monde savant. Ainsi est né le livre que nous annonçons. Disons aussitôt que si son contenu est assez disparate, une bonne table analytique permet à quiconque y cherche son profit de le trouver sans trop de peine.

Nous pouvons nous contenter de mentionner ici, sans plus, les chapitres qui ont pour objet des questions de pure technique concernant l'écriture et la typographie anciennes : I. *Twee reclamebladen van den schrijfmeester Herman Strepel (Münster, 1447)* ; II. *De drie soorten van Fraterschrift : fractura, rotunda, bastarda ;* III. *De invloed van het Fraterschrift op de nederlandsche en duitsche drukletter van de 15e eeuw.* Nous insisterons pourtant sur l'intérêt que ces articles, bourrés d'observations exactes et bien groupées, peuvent offrir à ceux qui étudient l'influence de Windesheim et de la *Moderna devo-*

*tio*. On nous permettra de même de ne signaler que pour son titre le sixième mémoire, paru d'abord dans un *Gedenkboek* en hommage à Berend Modderman : VI. *Een Correctorium van een Nederlander op het Doctrinale van Alexander de Villadei ;* ces pages nous ramènent à nouveau vers un des centres de diffusion des Frères de la Vie commune, Deventer ou Zwolle. Les deux autres sections sont davantage de notre ressort, à savoir : IV. *Een volledig en onbekend Livre d'heures uit 1497 in een ouden boekband* (p. 117-52) ; V. *Studiemateriaal* (*Heiligen-geografie*) *voor den middeleeuwschen kalender van het bisdom Utrecht* (p. 153-224).

Un cas des plus curieux et que le P. K. a traité assez largement, avec le souci manifeste de mettre en lumière une méthode de recherches en ces matières, est la découverte par fragments successifs d'un livre d'heures incunable, presque complet et demeuré inconnu jusqu'à ce jour. Le colophon, heureusement retrouvé, révèle une origine toulousaine : *Officium beate Mariae virgi|nis secundum usum sancti Ste|phani Tholose, impressum pari|sii pro magistro Pasquier | librario, finit feliciter. Anno dni | M.CCCC. nonagesimo sep|timo, die XX mensis septembris.* L'imprimeur parisien ne s'est pas nommé ; le P. K. hésite entre Jehannot et Poitevin, ou plutôt il croit reconnaître du matériel ayant appartenu à l'un et à l'autre de ces typographes. Quant à Pierre Pasquier, il était déjà connu comme enlumineur. C'est surtout l'analyse du calendrier, quelque peu mutilé, de l'office toulousain qui retient l'attention du P. K. Soucieux depuis longtemps de provoquer une étude historique de la liturgie des saints au diocèse d'Utrecht, il s'occupe en détail de la composition des calendriers médiévaux dans le chapitre suivant, qui portait auparavant un titre plus descriptif : *De beteekenis van den middeleeuwschen Heiligenkalender en de kalenders van Utrecht, Toulouse en de Karmelieten* (cf. *Het Boek*, t. XXV, 1938-39, pp. 7-44, 81-112). L'auteur s'y étend d'abord sur la chronologie liturgique de la *Pars de tempore* et sur certaines normes habituelles dans l'agencement de la *Pars de sanctis*. Il analyse ensuite la liste des fêtes propres au diocèse d'Utrecht, et passe au crible ce qu'en ont dit S. Muller et R. Fruin. Au calendrier de l'office retrouvé de Toulouse il a réservé un traitement de choix, en dressant une liste alphabétique de tous les saints spécifiquement français qui s'y rencontrent, avec des notices explicatives éclairant leurs rapports, proches ou lointains, à l'égard de la métropole toulousaine. Pour établir ces notices, l'auteur a eu recours à divers ouvrages et lexiques, notamment à la *Bibliotheca hagiographica latina*, laquelle, rappelons-le ici, n'est pas un répertoire de *saints*, mais un catalogue de *textes* — Vies, Passions, Translations, Miracles — dont la composition est antérieure à 1500 (ceci pour qu'on n'y cherche plus en vain des personnages, quelque connus soient-ils, dont aucun récit ancien n'a illustré la mémoire). Le P. K. décerne des éloges tout particuliers aux tableaux liturgiques, insérés par nos prédécesseurs dans le tome III de leur *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum qui asservantur in bibliotheca Nationali Parisiensi* (p. 579-733), et où ont été dépouillés environ 350 manuscrits. Cette « liste synthétique », comme il l'appelle, est en effet de nature à rendre de réels services à ceux qui s'intéressent à l'histoire du culte tel qu'au cours des âges il apparaît dans le sanctoral. A son avis, des publications plus monumentales, comme celles du chanoine Leroquais (jugées ici avec assez de rigueur), ne

doivent pas rejeter dans l'oubli ce Supplément du Catalogue hagiographique de la Nationale, trop souvent négligé. Avant de donner le bon à tirer de son livre, le P. K. a encore pu mettre à profit notre récent Commentaire du Martyrologe romain. Précisons, enfin, que le calendrier des Carmes dont il est question dans ce chapitre V, date de 1487 environ et provient de Gand.

Limité par la place, nous nous sommes contenté, dans ce Bulletin notablement réduit, de décrire le contenu de l'ouvrage du P. K., sans entrer dans des discussions de détail. Celles-ci demeurent réservées aux occasions, qui ne peuvent manquer de se présenter, où nous utiliserons les résultats de l'enquête entreprise, par exemple dans nos recherches sur les anciennes litanies des saints, dont l'auteur a bien voulu souligner l'intérêt. Faisons observer qu'au point de vue de l'étude de la diffusion géographique du culte des saints, il faut user d'un traitement fort différent selon qu'on se sert de calendriers appartenant à des sacramentaires, des missels, des bréviaires d'une part, et de ceux des livres d'heures ou des recueils de dévotion privée, d'autre part. Quant aux litanies, les critères à leur appliquer sont d'un maniement encore plus délicat. M. C.

B. L. Van Helmond, O. P. *Mas'oud du Ṭour 'Abdin. Un mystique syrien du XV^e siècle. Étude et texte.* Louvain, Bureaux du Muséon, 1942, in-8°, XIII-64-103* pp. (= *Bibliothèque du Muséon*, vol. 14).

Le R. P. Van Helmond a repris et développé, sans y apporter de modification substantielle, l'esquisse que le R. P. Vosté avait déjà tentée de la vie de Mas'oud du Ṭour 'Abdin (dans *Le Muséon*, 1936, p. 1-30). L'unique source est une brève notice biographique que le scribe 'Azīz, son disciple et secrétaire, a composée et versée au manuscrit de la *Barque Spirituelle*, le recueil des œuvres de son maître. Éditée et traduite une première fois par le P. Vosté, cette pièce l'est à nouveau par son confrère, avec quelques variantes qui s'accordent mieux à l'ensemble des données : ainsi du nombre d'années, dix-sept et non pas onze, que Mas'oud passa dans le gouvernement du monastère de la Sainte-Croix.

En 1480, Mas'oud, âgé de cinquante ans, fut élevé à l'épiscopat. La notice de 'Azīz s'arrête à cet événement. Pour le reste de sa carrière, l'historien en est réduit aux conjectures. Le P. Vosté n'hésite pas à combler cette lacune en identifiant notre personnage avec le Mas'oud de Zaz, dixième et dernier patriarche dissident du Ṭour 'Abdin, dont le continuateur de la *Chronique ecclésiastique* de Barhebraeus nous a gardé le souvenir. Le P. V. H. n'ose se prononcer aussi catégoriquement. Il est vrai qu'à première vue on éprouve quelque peine à reconnaître dans le bouillant patriarche l'ancien reclus volontaire de la Sainte-Croix. Toutefois, cette turbulence ne fut pas de longue durée, et plusieurs indices rendent hautement vraisemblable l'identification proposée.

C'est un manuscrit de la bibliothèque du couvent de Notre-Dame des Semences qui nous a conservé l'œuvre de Mas'oud jusqu'à sa consécration épiscopale. Les quelques extraits que nous en connaissions sont peu de chose auprès de l'ample dissertation dont le P. V. H. nous ouvre l'accès : un discours sur la Trinité, l'Incarnation et la distribution des dons divins aux an-

ges et aux hommes. La pièce, composée sur le mètre dodécasyllabique de Jacques de Saroug, médiocrement poétique, confuse et prolixe dans sa dernière partie, offre un assez bon spécimen de la production littéraire de cette époque de décadence. On y perçoit l'écho affaibli de la croyance monophysite traditionnelle sur la Trinité, du monophysisme sévérien en matière de christologie, de la mystique syrienne commune dans l'exposé de la grâce ; cette dernière doctrine surtout mérite l'intérêt du théologien. Fond et forme du traité sont très consciencieusement analysés. P. Devos.

François de Dainville S.I. *Les Jésuites et l'éducation de la société française. La géographie des humanistes.* Paris, Beauchesne, 1940, in-8°, xviii-565 pp.

Id. *Les Jésuites et l'éducation de la société française. La naissance de l'humanisme moderne*, t. I. Ibid., 1940, in-8°, xx-393 pp.

Josef Schröteler. *Die Erziehung in den Jesuiteninternaten des sechzehnten Jahrhunderts.* Freiburg i. Br., Herder, 1940, in-4°, xxii-544 pp.

Les deux importants volumes du P. de Dainville lui ont valu, en juin 1940, le titre de docteur de l'Université de Montpellier. Ils représentent un travail vraiment considérable et la mise en œuvre d'une quantité énorme de matériaux. Dans le premier ouvrage, l'auteur décrit l'histoire de l'enseignement de la géographie depuis le xvi^e^ siècle jusqu'au début du xviii^e^. L. I : *Les origines de l'humanisme en géographie (1550-1600)* ; L. II : *L'essor de l'humanisme en géographie (1600-1660)* ; L. III : *La crise de l'humanisme en géographie (1660-1700)*. A l'origine il ne s'agit pas d'une discipline unique, mais d'un ordre de connaissances disséminées dans plusieurs branches du savoir. Nous n'avons pas l'intention de suivre l'auteur dans ses riches exposés, mais nous tenons à noter qu'il a évité la sèche énumération des titres de livres et de noms de géographes grâce à l'angle particulier sous lequel il a envisagé son sujet. Il montre, en effet, comment les préoccupations des humanistes et des missionnaires, plus particulièrement des missionnaires jésuites, ont donné une impulsion inattendue à l'étude de la géographie. Il en rejaillit sur celle-ci un intérêt à la fois humain et chrétien. Les cadres de l'humanisme antique doivent s'élargir et, quand les hommes du xvi^e^ siècle répètent avec le poète : *Homo sum : humani nihil a me alienum puto*, ils y découvrent une densité de sens insoupçonnée jusque-là. Quant à l'apostolat catholique, les nouveaux mondes qui se sont ouverts devant lui offrent à ses missionnaires des régions inconnues. Avec raison, le P. de D. rappelle à ce sujet la méditation de l'Incarnation dans la seconde semaine des *Exercices* de S. Ignace, car il n'est pas douteux que le saint ait été vivement ému et stimulé en voyant l'immensité du labeur évangélique qui se présentait soudain à l'Église. N'y avait-il même pas lieu de rappeler dans un chapitre spécial les problèmes multiples que les découvertes de la fin du xv^e^ siècle et du début du xvi^e^ siècle posèrent au peuple chrétien ? Naguère M. P. Hazard a écrit un livre suggestif : *La crise de la conscience européenne (1680-1715)* ; n'est-il pas également exact de parler, à propos des années 1480-1520, d'une crise de la conscience européenne provoquée par la révélation de continents entièrement neufs, où vivaient des hommes que n'avaient touchés ni la civi-

lisation antique ni le christianisme ? C'est à cette époque aussi que le système d'Aristote et de Ptolémée commence à être ébranlé par les travaux de Copernic. La terre n'occupe pas la place centrale que l'orgueil enfantin des hommes lui assignait dans l'univers. Nous laissons au lecteur le plaisir de prendre connaissance, en compagnie de l'auteur, des questions scientifiques et apostoliques qui, pour Ignace et ses compagnons, étaient d'une brûlante actualité. Les spécialistes des études géographiques auront peut-être à suggérer quelques corrections de détail ; mais le P. de D. a bien fait de donner dès maintenant cet essai de synthèse.

Il est plus difficile de porter un jugement sur le second ouvrage. Ce n'est que le « frontispice » d'un travail d'ensemble intitulé : *Les Jésuites et l'humanisme.* La dureté des temps n'a pas permis de publier en une fois tout ce travail. Un second volume sera consacré à *La Crise de l'humanisme* et *Un humanisme nouveau.* Pour comprendre le sujet du tome premier : *La naissance de l'humanisme moderne,* il faut se rappeler que les recherches du P. de D. ont pour objet : *Les Jésuites et l'éducation de la société française.* Ce que l'auteur a voulu, en effet, c'est de montrer comment le fondateur de la Compagnie de Jésus et ses premiers successeurs ont été amenés à s'occuper de l'éducation de la jeunesse et comment ils ont affronté les difficultés générales et particulières que comportait ce genre d'apostolat. Ces pages s'appuyent avant tout sur des documents imprimés, en majeure partie latins et français ; on n'y trouvera donc pas des faits nouveaux, mais plutôt une étude approfondie du système d'éducation introduit par les jésuites dans leurs collèges. A un moment où les méthodes traditionnelles étaient battues en brèche, il était particulièrement délicat d'établir des programmes. Le mérite de ces pionniers de l'enseignement secondaire fut d'innover sans rejeter ce que l'expérience du passé contenait de bon, d'écarter « l'humanisme d'érudition », qui aurait fait des pédants, pour lui préférer un « humanisme de formation ». L'auteur n'a pas manqué de souligner le rôle personnel de S. Ignace dans ce grand travail de mise au point, mais il aurait pu s'y arrêter davantage. Comment, en effet, l'ancien officier, qui n'avait d'abord fait que des études rudimentaires et n'était arrivé que sur le tard à l'université, a-t-il été capable de donner à ses religieux des orientations à la fois aussi pertinentes et aussi compréhensives ?

En fermant les livres du P. de D. on a l'impression que sa plume facile et féconde n'évite pas toujours une certaine prolixité verbale. Les notes bibliographiques auraient aussi gagné à être simplifiées et triées. On y retrouve plutôt la trace des recherches de l'auteur que le souci de servir le lecteur.

Le P. J. Schröteler travaillait depuis longtemps au volume qu'il vient de faire paraître à l'occasion du quatrième centenaire de la fondation de la Compagnie. Professeur d'humanités dès 1911 au collège de Feldkirch, il s'est toujours intéressé à l'éducation de la jeunesse. En 1923, il présente à l'Université de Munich une thèse : *Die grundsätzliche Stellung der Jesuiten im 16. Jahrhundert zur Internatserziehung.* Depuis, il n'a cessé d'enrichir sa documentation en inventoriant de nombreux fonds d'archives, spécialement ceux de Munich, de Cologne et de Rome. De l'œuvre d'éducation entreprise par les jésuites du XVI^e^ siècle, il n'examine qu'un aspect : comment S. Ignace et ses premiers successeurs, qui en principe ne voulaient pas accepter les char-

ges d'un internat, ont-ils été peu à peu amenés à consacrer tant de forces vives à ce ministère ? Ce point, qui avait fait l'objet de la thèse de 1923, a été repris dans le premier livre de l'ouvrage. Par souci de clarté, l'auteur a subdivisé chaque chapitre en de nombreux paragraphes, et son travail se présente presque comme un répertoire systématique, où rien de ce qui touche au fonctionnement d'un collège n'a été omis. Dans le dépouillement des sources, il a surtout retenu le détail concret qui laisse entrevoir sur le vif comment les directives générales étaient en fait appliquées. Il a également eu l'heureuse idée de publier, soit partiellement soit in extenso, quelques documents, qui évoquent mieux que de longs discours le milieu où évoluaient maîtres et élèves. Qu'on lise par exemple les *regulae modestiae* — c'est-à-dire un court manuel de politesse — que le P. O. Manare composa en 1585 pour les collèges de la province rhénane. A côté de généralités, elles contiennent des prescriptions très prosaïques, qui dénotent des mœurs encore assez rustiques (p. 340-46). Ailleurs nous apprenons quel était le menu des jours ordinaires et des jours de fête au collège d'Ingolstadt (p. 244-48). Grâce aux patientes recherches du P. S., mille petits traits de la vie quotidienne des internats ont été sauvés de l'oubli. Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'éducation liront avec fruit cet exposé consciencieux et bien documenté. B. G.

Giovanni Galbiati. *I duchi di Savoia Emanuele Filiberto e Carlo Emanuele I nel loro carteggio con san Carlo Borromeo.* Milano, Biblioteca Ambrosiana, 1941, in-fol., 139 pp., 3 pl.

*Dopo il centenario di san Carlo Borromeo. Scritti su S. Carlo Borromeo*, raccolti e pubblicati a cura di Giovanni Galbiati. Ibid., 1941, gr. in-4°, 99 pp.

*Bibliografia di Msgr. Giovanni Galbiati cronologicamente disposta dal 1911 al 1940.* Ibid., 1941, in-4°, 100 pp.

Notre regretté prédécesseur, le P. Van Ortroy, qui, dans ses recherches préparatoires au commentaire sur S. Charles Borromée, avait accordé une attention particulière aux relations du saint avec les maisons princières de Mantoue, Florence, Parme et Turin, aurait salué avec joie le luxueux volume que Mgr Galbiati a imprimé *per le nozze* du capitaine de corvette Mariano Imperiali dei principi di Francavilla. Il constitue, en effet, une précieuse contribution aux rapports de S. Charles avec deux grands princes de la Maison de Savoie : Emmanuel-Philibert († 1580) et son fils, Charles-Emmanuel I^er^, surnommé le Grand. L'actif Préfet publie d'après les archives de l'Ambrosienne 147 lettres inédites, dont 32 écrites par Emmanuel-Philibert, 35 par son fils et 80 par S. Charles. En général elles sont brèves et d'ordre administratif, mais elles dénotent une profonde sympathie entre les correspondants. Chacun désire témoigner de sa bonne volonté et de sa respectueuse amitié. Emmanuel-Philibert s'adresse à S. Charles presque comme à un ami ; Charles-Emmanuel écrit au saint archevêque avec une déférence quasi filiale. Même quand il ne peut acquiescer aux requêtes de S. Charles, qui, comme on le sait, était un solliciteur tenace, Emmanuel-Philibert répond en termes très cordiaux. C'est ainsi que l'archevêque de Milan souhaitait ardemment avoir pour sa cité le P. Gagliardi, S. I. Mais le duc en appréciait fort les services et ne voulait pas s'en séparer (lettre du 1^er^

janvier 1573, n° 37, p. 56). Les Supérieurs de la Compagnie promirent à S. Charles d'envoyer le P. Robert Bellarmin, dès que ce serait possible. Ce dernier professait alors à Louvain. Les lettres publiées ici (nos 35-57) complètent les documents réunis jadis par le P. Le Bachelet (*Bellarmin avant son cardinalat*, Paris, 1911, p. 79-102). En 1576, année de la terrible peste qui dévasta Milan, S. Charles avait fait le vœu de se rendre à Chambéry pour vénérer le Saint-Suaire. Emmanuel-Philibert, ayant appris l'intention de l'archevêque, fit venir la célèbre relique à Turin et, en 1578, il reçut avec les plus grands égards le prince de l'Église (pp. 63-68, 83, 91). On eût souhaité voir figurer en tête de chaque lettre une brève analyse du contenu. Des tables détaillées suppléent en partie à cette omission.

L'introduction, qui met bien en relief l'intérêt de cette correspondance, a été reproduite dans le volume de *Scritti su S. Carlo Borromeo raccolti e pubblicati a cura di Giovanni Galbiati*. Cet ouvrage se présente comme un complément aux *Echi di San Carlo* publiés à l'occasion du cinquième centenaire de la naissance de S. Charles (cf. *Anal. Boll.*, LVII, 460-63). Il comprend, outre trois brèves contributions (H. Tüchle, *Drei Briefe des hl. Karl Borromäus in einem Schwäbischen Pfarrarchiv*, p. 32-34 ; I. Hess, O. S. B., *Das Kloster Engelberg und der heilige Karl Borromäus*, p. 35-41 ; *L'assedio di Malta del 1565 in una dedica a San Carlo*, p. 42-43), les tables des articles, des noms de personnes et des matières de tous les fascicules des *Echi di San Carlo*.

Les *Scriptores* de l'Ambrosienne ont offert à leur vénéré Préfet — c'est le 12 octobre 1924 que Mgr Galbiati fut appelé à cette fonction — une luxueuse plaquette qui contient la liste de ses travaux scientifiques et littéraires. Les deux cent quarante-deux contributions inventoriées appartiennent à des branches assez variées : philologie classique, orientalisme, paléographie, histoire locale. La richesse du fonds de l'Ambrosienne se reflète en quelque sorte dans l'activité du savant. Quelques articles et discours, composés en diverses circonstances, soulignent les mérites du docte bibliothécaire et plus spécialement ses qualités de vigilant administrateur. Sous sa vive impulsion, l'Ambrosienne connaît une de ses plus brillantes périodes. Mgr Galbiati s'est montré le digne successeur des Ceriani, des Gramatica, des Ratti. Espérons que ce beau centre scientifique échappera à la tourmente actuelle.

B. G.

Marie de l'Incarnation, Ursuline de Tours, fondatrice des Ursulines de la Nouvelle-France. *Écrits spirituels et historiques*, publiés par Dom Claude Martin, réédités par Dom Albert Jamet. T. IV. Paris, Desclée, De Brouwer, 1939, in-8°, 422 pp., portrait.

Dix ans après le premier volume des Écrits de Marie de l'Incarnation, dans la réédition confiée aux soins de Dom Jamet, a paru le tome quatrième de cette série, qui doit en compter six (cf. *Anal. Boll.*, XLVIII, 445 ; LV, 415). Il comprend une cinquantaine de lettres, envoyées de Québec de 1645 à 1652, c'est-à-dire dans l'intervalle qui sépara un premier supériorat d'une nouvelle entrée en charge. Les journées de la religieuse n'en restaient pas moins encombrées. A lire ces pages où se joue une analyse psychologique si déliée, éclairée par une si rare connaissance des voies de Dieu, on s'étonne

qu'elles aient pu être écrites à la hâte, entre l'arrivée et le départ des vaisseaux, « tantôt une ligne et tantôt une autre », bien souvent « la nuit, enfermée dans notre chambre comme dans un coffre ». Les événements saillants sont dépeints avec beaucoup de naturel et de vivacité. En 1645, la paix est conclue avec les Iroquois, qui, dès l'année suivante, s'empressent de la rompre. Les massacres ne tardent pas. Les premières victimes sont le P. Jogues et son compagnon Jean de La Lande (18 octobre 1646). Puis viennent le P. Antoine Daniel (4 juillet 1648), les Pères Jean de Brébeuf et Gabriel Lalemant (16 et 17 mars 1649 ; la lettre CLIII place ce deuil « la veille de Saint-Joseph »), les Pères Garnier (7 décembre 1649) et Chabanel (martyrisé un peu plus tard, on ignore quel jour exactement). Les épreuves n'épargnent pas davantage les Ursulines : en 1650, un incendie ravage leur monastère, détruisant des papiers confidentiels que Marie de l'Incarnation destinait à son fils ; en 1652, c'est la mort de la Mère Saint-Joseph, la compagne de la première heure. Au milieu des dangers et des contretemps, la vénérable fondatrice se montre admirable de dévouement et de joie spirituelle, honorée qu'elle est de la « présence continuelle et familière de Dieu ». Adroite et pratique en même temps, elle illustre à merveille cette vérité qu'elle formule : « Plus on s'approche de Dieu, plus on voit clair dans les affaires temporelles. »

Ce volume, d'une typographie très soignée, mérite les éloges qu'ont obtenus les tomes précédents. L'éditeur se montre habile à surprendre les pieuses retouches de son devancier, Dom Claude Martin. L'annotation, à notre sens, pèche par un excès d'abondance, mais le P. J. s'est expliqué à ce sujet dans l'introduction générale à son ouvrage. P. Devos.

A. Pioger. *Un orateur de l'École française. Saint Jean Eudes (1601-1680).* Paris, Bloud et Gay, 1940, in-8°, VII-462 pp., 6 pl.

Id. *Saint Jean Eudes (1601-1680) d'après ses traités et sa correspondance. Essai de psychologie religieuse.* Ibid., 1940, in-8°, 180 pp., 1 fac-similé.

Les deux thèses de doctorat de M. l'abbé Pioger étudient, la première, l'œuvre oratoire, la seconde, le caractère et les qualités humaines de S. Jean Eudes. A cet effet l'auteur a dépouillé avec soin les douze volumes des œuvres du saint. H. Bremond, avouait que, même après la lecture de la consciencieuse biographie écrite par le P. Boulay (Paris, 4 vol., 1905-1908), il lui était malaisé de se représenter le saint : « Il paraît assez difficile à peindre, et, pour ma part, j'ai peine à le voir. Ou, pour être plus sincère, je ne le vois ni séduisant, ni fascinant » (*Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. III, Paris, 1921, p. 590-91). M. P. a dû, croyons-nous, éprouver une impression assez semblable. Sans doute, il est parvenu à recueillir bien des traits qui précisent la physionomie et les méthodes oratoires du zélé missionnaire ; mais, tout compte fait, ce dernier demeure enveloppé de brume, et Bremond exagérait-il beaucoup quand il disait : « Malheureusement, ses nombreux écrits ne nous révèlent quasi rien de ses dispositions naturelles » (ibid., p. 592)? M. P. a inventorié, trop sommairement à notre gré, les sources auxquelles Jean Eudes a puisé la matière de sa prédication : la Bible, écrivains ecclésiastiques, liturgie, révélations privées, Vies de saints, orateurs contemporains. A propos de l'emploi des textes hagiographiques, M. P. re-

marque : « Nous pouvons... juger l'esprit critique de Jean Eudes insuffisant ; sachons-lui gré pourtant de sa relative discrétion et de la prudence qu'il met dans le choix de ses traits » (*Un orateur...*, p. 75-76). Par ailleurs, comme le note M. P., le saint lui-même, dans son livre *Le prédicateur apostolique*, exhortait ses collègues à éviter les récits fabuleux : « Il faut bien se garder de rapporter de faux miracles, des histoires apocryphes ou ridicules, des visions tirées de certains auteurs de peu de crédit, et d'autres choses indécentes qui puissent rendre notre ministère méprisable. » L'auteur se demande ensuite si les entretiens fréquents du missionnaire avec « la sainte de Coutances », Marie des Vallées, ont exercé une action sur son apostolat. Voici le résumé de ses conclusions : 1° Sur son conseil, le P. Eudes prêcha avec plus d'énergie contre les modes féminines, le point d'honneur et la mauvaise tenue dans les églises. 2° Certains sermons sont la reproduction parfois presque littérale des entretiens avec la voyante. 3° Il propose la « sainte » comme un modèle, à l'égal des mystiques du temps passé. 4° A l'imitation de Marie des Vallées, Jean Eudes se sert d'un symbolisme assez artificiel, parfois il en abuse. « Sans l'exemple de sœur Marie, des chapitres entiers du *Cœur Admirable* n'auraient sans doute jamais été écrits » (p. 86).

Dans la seconde thèse, M. P. revient sur ce point et examine si la piété personnelle de Jean Eudes porte des traces de l'influence de Marie des Vallées. Il esquive malheureusement la réponse en disant qu'il n'a pas à traiter les relations de Jean Eudes et de la voyante (p. 100 ; cf. *Un orateur...*, p. 78). N'y a-t-il pas là cependant une réelle lacune ? Certains aspects de l'œuvre religieuse et apostolique du saint peuvent-ils s'expliquer sans cette influence ? On sait que dans son beau livre *De François de Sales à Fénelon* (Paris, 1938), Mgr J. Calvet a réservé une place à S. Jean Eudes (p. 107-110). Après la diligente enquête de M. P., nous ne croyons pas que le distingué critique devra retoucher son appréciation de l'œuvre littéraire du saint : « Jean Eudes a des dons d'écrivain, mais il ne sait pas le métier d'écrivain. Il ne choisit pas, il ne compose pas. Il dit tout sans ordre ... sa langue est saine et sa syntaxe est claire ; et porté par la grandeur des idées qu'il touche, soutenu par sa passion d'apôtre, il arrive à l'éloquence insinuante. Telle de ses pages rappelle saint François de Sales, moins le sourire. » Les références bibliographiques manquent parfois de précision. A notre connaissance, la *Vie de Jean Eudes* par le P. É. Georges a eu trois éditions, en 1925, 1930 et 1936. L'ouvrage de M. Souriau, *Le mysticisme en Normandie au XVII^e siècle* (Paris, 1923), n'est qu'une seconde édition du livre du même auteur : *Deux mystiques normands au XVII^e siècle, M. de Renty et Jean de Bernières*, paru en 1913. Au sujet de Marie des Vallées, il convenait de mentionner l'article du P. R. de Sinéty, *Voyants ou visionnaires ?* (*Revue d'ascétique et de mystique*, t. VIII, 1927, p. 132-56), et la réponse qu'il provoqua de la part de M. L. Levesque, *Possession diabolique, mysticisme et névrose : le cas de Marie des Vallées* (*Revue apologétique*, t. XLVI, 1928, p. 171-81). Notons enfin que, pour la doctrine spirituelle de Jean de Bernières, il faudra désormais tenir compte du travail de M. L. Luypaert : *La doctrine spirituelle de Bernières et le quiétisme* (*Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XXXVI, 1940, p. 19-121).

B. G.

**Rodrigo Bayón, C. SS. R.** *Como escribió Alfonso de Ligorio?* Madrid, Editorial El perpetuo Socorro, 1940, in-8°, 363 pp., pl.

Le troisième tome de la correspondance de S. Alphonse de Liguori, intitulé *Corrispondenza speciale*, contient un grand nombre de lettres adressées par le saint à ses éditeurs, les Remondini de Venise (cf. *Anal. Boll.*, XII, 485). Le R. P. Bayón a eu l'heureuse idée de recueillir dans ces documents toutes les indications qui se rapportent à l'activité littéraire de S. Alphonse. Il a divisé son exposé en quatre chapitres : la composition, la censure, les éditeurs, le public. C'est avec un réel intérêt qu'on lit ce livre d'excellente vulgarisation. Ainsi que le rappelait un des meilleurs historiens du saint fondateur, le P. Cl. M. Henze (*Zeitschrift für Aszese und Mystik*, t. XV, 1940, p. 103-113), S. Alphonse, s'il fut un homme de son temps, fut également, sur bien des points, en opposition avec les courants les plus marqués du XVIII^e^ siècle. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait eu quelquefois maille à partir avec la censure du royaume de Naples, où le jansénisme et les théories absolutistes sévissaient dans les milieux influents. Il est piquant de relever, dans des cas concrets, comment S. Alphonse s'y prenait pour échapper à la censure royale. Remarquant que son ouvrage : *Il confessore diretto per le confessioni della gente di campagna* (1764) était tombé dans les mains d'un censeur peu bienveillant, « un certo revisore curioso et per verità poco intendente di morale » (24 octobre 1763), il fait imprimer son livre à Bénévent, qui se trouvait dans les États pontificaux. Le censeur de la curie archiépiscopale de cette ville, le jésuite Lubrani, délivra sans tarder une approbation laudative. Mais ce n'est pas seulement pour éviter les tracasseries qu'auraient pu lui susciter les reviseurs et le gouvernement napolitains que S. Alphonse choisit ses éditeurs hors du royaume. Il préférait imprimer ses livres à Venise, qui était alors un des centres les plus importants de la librairie et avait des correspondants à travers toute l'Europe. Il faut croire qu'à cette époque les frais d'impression étaient minimes, car il n'est pas rare que S. Alphonse imprime d'abord à Naples une première édition de quelques exemplaires (par exemple 250 exemplaires, parfois 10 ; cf. M. De Meulemeester, *Bibliographie générale des écrivains rédemptoristes*, t. I, 1933, p. 140) et ensuite une édition à fort tirage chez les Remondini de Venise. Il s'en explique lui-même à son éditeur. « Vous me dites : Pourquoi cette dépense inutile ? Je dois faire une édition ici, d'abord, pour pouvoir la corriger à loisir ; sur les épreuves, en effet, je corrige non seulement les mots, mais souvent des phrases entières, ce que je ne parviens pas à faire sur le manuscrit. En second lieu, je crains d'envoyer à Venise le manuscrit ou l'original corrigé par moi, car il y a danger qu'il ne soit perdu, comme se sont égarés tant d'écrits que je vous ai envoyés ; quand c'est imprimé, si un exemplaire s'égare, on en expédie un autre. De plus mes originaux sont pleins de corrections, d'additions, parce que je ne suis jamais satisfait de moi-même, et à cause de toutes ces ratures, il est naturel que le compositeur fasse de nombreuses fautes » (lettre du 18 août 1764 ; cf. lettres du 21 août 1769 et du 10 février 1759). S. Alphonse ne se préoccupe pas seulement de ses manuscrits, mais des caractères typographiques, du papier, du format. Il avait ce que le P. B. appelle joliment le « puritanismo tipografico ». Quand le papier est bien blanc, remarque le saint, les caractères se détachent avec

un tout autre éclat et l'acheteur paie volontiers le gros prix. « La carta buona fa risplendere la stampa », répète-t-il plusieurs fois dans ses lettres et, modestement, il ajoute : Le beau papier rend plus attrayant ce que dit l'auteur. En général, c'est dans les termes de la plus parfaite courtoisie que S. Alphonse écrit aux Remondini. De temps à autre, cependant, comme l'imprimeur traîne ou fait la sourde oreille, le saint laisse sous-entendre qu'il a l'intention d'envoyer ses manuscrits à un autre éditeur. Remondini comprend et fait diligence. Chaque fois que de la copie ou des épreuves quittent Sant' Agata dei Goti ou Nocera dei Pagani, l'écrivain est inquiet : le paquet arrivera-t-il à bon port ? A cet effet, il a repéré les routes les plus sûres et les plus rapides. Ces menus détails paraîtront peut-être de peu d'intérêt, mais n'est-ce pas dans ces petites choses que transparaît le plus fidèlement le caractère ? S. Alphonse portait à la toilette typographique de ses œuvres cette sollicitude propre à tout homme qui confie ses écrits à la presse. Il y voyait, du reste, un moyen d'apostolat. B. G.

## OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

*Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.*

Angelet-Hustache (J.). *Le B. Henri Suso. Œuvres traduites.* Paris, Aubier, 1943, 571 pp. (= *Les Maîtres de la Spiritualité chrétienne*).

Anne Comnène. *Alexiade. Règne de l'empereur Alexis I Comnène (1081-1118).* T. II. Texte établi et traduit par Bernard Leib, S.I. Paris, Les Belles Lettres, 1943, 246 pp. (= *Collection byzantine*).

Bayot (A.), Groult (P.). *La légende de sainte Catherine d'Alexandrie. Poème italien du XV^e siècle.* Gembloux, Duculot, 1943, IX-156 pp.

Bidez (J.). *Un singulier naufrage littéraire dans l'antiquité. A la recherche des épaves de l'Aristote perdu.* Bruxelles, Office de Publicité, 1943, 70 pp., front. (= *Collection Lebègue*, fasc. 36).

Brière (M.). *Les « Homiliae cathedrales » de Sévère d'Antioche. Traduction syriaque de Jacques d'Édesse.* Homélies CIV à CXIII éditées et traduites en français. Paris, Firmin-Didot, 1943, in-4°, p. 119-308 (= *Patrologia orientalis*, t. XXV, fasc. 4.)

Clément d'Alexandrie. *Le Protreptique.* Introduction et traduction de Claude Mondésert, S.I. Paris, Éditions du Cerf, 1941, 189 pp. (= *Sources chrétiennes*).

Combes (A.). *Jean de Montreuil et le chancelier Gerson.* Paris, Vrin, 1942, 665 pp. (= *Études de philosophie médiévale*, XXXII).

Denissoff (É.). *Maxime le Grec et l'Occident. Contribution à l'histoire de la pensée religieuse et philosophique de Michel Trivolis.* Louvain, Bibliothèque de l'Université, 1943, XL-460 pp., 14 pl. (= *Recueil de travaux d'histoire et de philologie*, 3^e série, fasc. 14).

DONNET (A.). *Saint Bernard et les origines de l'hospice du Mont-Joux (Grand-Saint-Bernard).* Saint-Maurice, Œuvre Saint-Augustin, 1942, 160 pp.

DUBOIS (M.-M.). *Aelfric, sermonnaire, docteur et grammairien.* Paris, Droz, 1943, VIII-419 pp.

ID. *Les éléments latins dans la poésie de Cynewulf.* Paris, Droz, 1943, 222 pp.

EHRHARD (A.). *Ueberlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche.* III, 5. Leipzig, Hinrichs, 1943, p. 609-722 (= *Texte und Untersuchungen*, LII, 5).

*Enciclopedia ecclesiastica pubblicata sotto la direzione dell' Eccellenza Mons.* Adriano BERNAREGGI, *vescovo di Bergamo : segretario di redazione* Sac. Prof. Angelo MELI. Volume I. *A-Carm.* Milano, Vallardi, 1942, gr. in-8°, XII-612 pp., ill.

FRANCESCHINI (E.). *Il terzo centenario degli « Acta Sanctorum » e il P. I. Delehaye.* Extr. de *Vita e pensiero*, N.S., t. XXXIV (Milano, 1943), p. 108-114.

GANSHOF (F.-L.). *Étude sur le développement des villes entre Loire et Rhin au moyen âge.* Bruxelles, Librairie Encyclopédique, 1943, 79 pp., 38 pl.

GESSLER (J.). *Over den H. Expeditus en zijne vereering te Brussel en elders.* Brussel, 1943. Overdruk uit *Eigen Schoon en de Brabander*, N. R., XVII (1942), p. 289-302.

GOOSSENS (G.). *Hiérapolis de Syrie. Essai de monographie historique.* Louvain, Bibliothèque de l'Université, 1943, XIV-224 pp. (= *Recueil de travaux d'histoire et de philologie*, 3e sér., fasc. 12).

GRÉGOIRE DE NYSSE. *Contemplation sur la vie de Moïse ou Traité de la perfection en matière de vertu.* Introduction et traduction de Jean DANIÉLOU, S.I. Paris, Éditions du Cerf, 1941, 176 pp. (= *Sources chrétiennes*).

HEGEMANN (H. W.). *Der Engel in der deutschen Kunst.* Brünn, Rudolf M. Rohrer, 1943, in-4°, 38 pp., 64 pl.

INVERNIZZI (R.). *Intorno ai Sermoni del beato Bernardino da Feltre.* Venezia, 1942. Extr. des *Atti del R. Istituto Veneto*, t. CI, p. 309-331.

JEAN DE LA CROIX (S.). *Les poèmes mystiques.* Traduits par le P. LUCIEN-MARIE DE SAINT-JOSEPH, O. C. D. Bruges, Desclée, De Brouwer, 1943, 218 pp.

JERPHANION (G. DE), S.I. *Les églises rupestres de Cappadoce.* Texte, tome II, deuxième partie. Paris, Geuthner, 1942, in-4°, pp. I-VIII, 389-535.

JØRGENSEN (J.). *Den hellige Birgitta af Vadstena.* Bd. I (*1303-1349*). København, Gyldendal, 1941, XVIII-247 pp., 24 pl., 1 carte.

KEMPF (Th. K.). *Christus der Hirt. Ursprung und Deutung einer altchristlichen Symbolgestalt.* Rom, Officium Libri Catholici, 1942, VII-205 pp.

KROYMANN (E.). *Quinti Septimi Florentis Tertulliani opera.* Partis II vol. 2. Wien, Akademische Verlagsgesellschaft, 1942, XLVII-331 pp. (= *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, LXX).

LAURENT (M.-H.), O. P. *Fontes Vitae S. Catharinae Senensis historici*, IX. *Il Processo Castellano.* Milano, Bocca, 1942, CIV-587 pp.

*S. Laurentii a Brundusio Opera omnia.* Vol. VII. *Adventus.* Patavii, 1942, in-4°, XIV-582 pp., front., fac-similés.

LEDRÉ (Ch.). *Une Controverse sur la Constitution civile du Clergé. Charrier de la Roche, Métropolitain des Côtes-de-la-Manche et le Chanoine Baston.* Lyon, Paris, Vitte, 1943, XVI-188 pp.

Lefort (L.-Th.). *Les Vies coptes de saint Pachôme et de ses premiers successeurs. Traduction française.* Louvain, Université, 1943, xci-431 pp. (= *Bibliothèque du Muséon*, 16).

Leroquais (V.). *Supplément aux Livres d'Heures manuscrits de la Bibliothèque nationale (acquisitions récentes et donation Smith-Lesouëf).* Mâcon, Protat, 1943, in-4°, xxvii-72 pp., 40 pl.

López (A.). *Obispos en el Africa Septentrional desde el siglo XIII.* 2ª edición. Tánger, 1941, xvii-283-18* pp. (= *Publicaciones del Instituto General Franco para la Investigación Hispano-Arabe*, ser. 3ª, n° 6).

Madoz (J.), S.I. *Excerpta Vincentii Lirinensis.* Madrid, Editorial Aldecoa, 1940, viii-157 pp., 2 fac-similés (= *Estudios Onienses*, ser. I, vol. 1).

Id. *Epistolario de S. Braulio de Zaragoza. Edición crítica.* Ibid., 1941, vi-243 pp., fac-similé (= *Estudios Onienses*, ser. I, vol. 2).

Mercati (A.). *Intorno alla storia di Frassinoro.* Pievepelago, 1941, 35 pp. Estr. da *Lo Scoltenna*, Atti e Memorie, ser. III, vol. VI.

Miquel y Planas (R.). *La leyenda de Fray Juan Garín ermitaño de Montserrat. Estudio sobre sus orígenes y formación.* Barcelona, « Orbis », 1940, in-4°, 136 pp., ill.

Moreau (É. de), S. I. *Saint Amand. Le principal évangélisateur de la Belgique.* Bruxelles, Office de Publicité, 1942, 74 pp., 2 fac-similés (= *Collection Nationale*, 24).

Morin (G.), O. S. B. *Sancti Caesarii episcopi Arelatensis Opera omnia.* Vol. II. *Opera varia.* Maredsous, Abbaye, 1942, in-4°, ix-395 pp.

*Nel terzo centenario della morte di Galileo Galilei. Saggi e conferenze.* Milano, Vita e pensiero, 1942, viii-426 pp. (= *Pubblicazioni dell' Università cattolica del S. Cuore*, ser. 5, t. XX).

Philippen (L. J. M.). *Het ontstaan der begijnhoven.* Antwerpen, De Nederlandsche Boekhandel, 1943, 50 pp.

Prims (Fl.). *De Antwerpsche Heiligen.* Antwerpen, De Nederlandsche Boekhandel, 1943, 133 pp., 23 pl. (= « *De Seizoenen* »-*Reeks*, 40-41).

Sdrakas (Ev. D.). *Johannes der Täufer in der Kunst des christlichen Ostens.* München, Max Hueber Verlag, 1943, 71 pp., 4 pl.

Van den Daele (A.), S.I. *Indices pseudo-dionysiani.* Louvain, Bibliothèque de l'Université, 1941, 154 pp. (= *Recueil de travaux d'histoire et de philologie*, 3e sér., fasc. 3.)

Vázquez de Parga (L.). *S. Braulionis Caesaraugustani episcopi Vita S. Emiliani.* Edición crítica. Madrid, Instituto J. Zurita, 1943, xxvi-40 pp.

Veuillot (Fr.). *Les Prêtres du Sacré-Cœur de Bétharram.* Paris, « Alsatia », 1942, 222 pp., ill. (= *Les grands Fondateurs et leur Congrégation*).

Id. *Le Père Noailles et la Sainte-Famille de Bordeaux.* Ibid., 1942, 205 pp., ill. (Même collection).

Vives (J.). *Inscripciones cristianas de la España romana y visigoda.* Barcelona, Balmesiana, 1942, 299 pp., 20 pl., 1 carte (= *Biblioteca histórica de la Biblioteca Balmes*, ser. II, vol. 18).

Wattenbach (W.). *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter. Deutsche Kaiserzeit.* Herausgegeben von Robert Holtzmann. Bd. I, Heft 4. Berlin, Emil Ebering, 1943, p. 619-856.

# INDEX SANCTORUM

*Indicem in pagellas 140-97 vide supra, p. 197-201.*


Aaron ep. Philarum 272, 275.
Acisclus et Victoria mm. Cordubae 137.
Adulfus ep. Osnabrug. 317.
Áed Becc ep. in Áth Truim 96.
Áed mac Bric ep. Killarien. 105.
Áed Mor ep. in Áth Truim 96.
Agape et soc. mm. Interamnae 78.
Agnes v. m. Romae 314.
Aleidis Scharembekana v. 312.
Alexander p. m. 265.
Alexander m. filius S. Felicitatis 265.
Alexander ep. Firmi m. 264-66.
Alexander et alii XXXVIII mm. Romae 77.
Alexander et soc. mm. Thessalonicae (*al.* Romae) 81.
Alphonsus Maria de Ligorio 327.
Ambrosius ep. Mediol. 268-70.
Ammon et alii XXXVI mm. Alexandriae 77.
Andreas ap. 224.
Angeli 259.
Anna Mater B. V. M. 20, 317.
Anocus ep. in Cell Achaid 95-96.
Antonius de Padua 318.
Antonius ab. in Thebaide **211-250**, 314.
Aphu ep. Oxyrhynchi 272.
Apollinaris ep. Ravenn. 260.
Apostoli 260.
Aquilinus m. 263.
Arethas et soc. mm. Nagranae 277.
Arsenius erem. 75.
Athanasius ep. Alex. 75, 239.
Augustinus ep. Hippon. 259, 269.
Báetán ep. in Cell Achaid 98.
Baradatus (*al.* Baradotus) anachor. in Syria 33-37.
Bartholomaeus ab. Cryptae Ferratae **202-210**.
Bartholomaeus de Rossano seu Messanensis 203, **208-210**, 231.
Basilius ep. Caesar. 266, 290.
Bassus m. Tolentini 6, 8, 27.
Beda Ven. 82.
Benedictus Passionei 294.
Bernardus ab. Clarevall. 306.
Bevanus ep. in Cell Achaid 95-96.
Bibi ep. in Cell Achaid 95-96.
Bibiana v. m. Romae 259.
Birgitta Suecica 108, 311.
Bonifatius ep. Mogunt. m. 75, 294.
Bonifatius et Thecla, Adrumeti 138.
Brigida v. Kildar. 104-105, **108-115**.
Brigidae sanctae in Hibernia **103-105**.
Budocus ep. in Cell Achaid 95-96.
Cadocus ep. in Wallia 292.
Caecilia v. m. Romae 259.
Cairell ep. in Cell Achaid 98.
Cairin ep. in Cell Achaid 98.
Carolus Borromaeus ep. 323-24.
Casticus m. 79.
Catervus m. Tolentini **5-28**, 262.
Catharina v. m. Alex. 260, 317.
Catus m. 75.
Celer (*al.* Caerealis) et soc. mm. in Africa 81.
Cellach ep. in Cell Alaid 99.
Ceolfridus ab. Wiremuth. 294.
Chrysogonus m. Aquil. 259.
Classicus m. 79.
Claudius, Lupercus et Victoricus mm. Legione 127-30, 134-37, 139.

Claudius tribunus, Hilaria uxor, Iason et Marus filii, et LXX milites mm. Romae 138.
Clemens I p. m. 259.
Colman Stelláin ab. in Tír Dá Glas 97.
Colum ep. in Tír Dá Glas 97.
Columba ab. Hiensis 231.
Comgall ep. in Cell Achaid 98.
Conchend in Cell Achaid 98.
Connláed ep. Kildariae 105.
Conocus ep. in Cell Achaid 95-96.
Conon m. 290.
Constantinus imp. 259, 276.
Contumanus ep. in Cell Achaid 95-96.
Cornelius p. m. 298-300.
Cummíne in Hibernia 92.
Cynocephali XII in Cell Achaid 98.
Cyprianus ep. Carthag. m. 299.
Cyriacus et Paula mm. Malacae 125.
Cyrillus ep. Alex. 33, 35-37, 290.
Cyrillus ep. Hierosol. 270.
Cyrus et Iohannes mm. 259.
Damasus p. 268.
Daniel stylita 43, 47-48, 59.
Demetrius et soc. mm. Sirmii (*al.* Romae) 82.
Demetrius m. Thessal. 82, 290.
Diarmait ep. in Cell Achaid 98.
Diarmait ep. in Cell Achaid Goan 99.
Dionysius ep. Paris. m. 297.
Domangort in Slíab Slainge **106-107**.
Dominicus fund. O. P. 314.
Domitianus ep. Meliten. 282.
Donatus et soc. mm. in Africa 81.
Elesbaas rex Aethiopiae 277.
Emetherius et Celedonius mm. Calaguri 128, 131-32, 134-37.
Ephraem Syrus 75.
Episcopi XII in Cell Achaid **95-99**.
Ercocinus ep. in Cell Achaid 95-96.
Ethbinus mon. disc. S. Winwaloei 294.
Eugenius m. Trapezunte 263.
Evangelistae IV 290.
Facundus et Primitivus mm. in Galecia 128, 130-31, 134-38, 262.
Faustinus et alii XLIV mm. 79.
Faustus, Ianuarius et Martialis mm. Cordubae 128, 133-36.
Felix et soc. mm. in Africa 76.
Fintanus ep. in Tír Dá Glas 97.
Fintanus Maeldub ep. in Tír Dá Glas 97.
Florianus m. Laureaci 260.
Foillanus m. Fossis 295.
Franciscus Salesius 326.
Fronto ep. Petragoric. 213-14, 225, 228-31, 233.
Frontonius ab. in Aegypto 213-15, 225, 228-31.
Furseus ab. Latiniac. 93.
Garbán ep. in Cell Achaid 98.
Gaugericus ep. Camerac. **193-194**.
Genovefa v. Paris. 86, 297.
Georgius m. Diospoli 263, 290.
Germanus ep. Paris. 296.
Gertrudis abb. Nivial. 295.
Glomalus ep. in Cell Achaid 95-96.
Gregorius p. Magnus **99-103**, 282.
Gregorius p. VII 207.
Gregorius Illuminator Maioris Armeniae 236.
Gregorius Nazianzenus ep. CP. 267, 290.
Gregorius peccator 234.
Grucinnus ep. in Cell Achaid 95-96.
Hadelinus conf. 298.
Hale m. 272.
Helena imp. 317.
Henricus II imp. 304.
Henricus Suso 315-16.
Hermias ep. in Thebaide 276.
Hilarion ab. 56, 75, 249.
Hugo ab. Bonaevall. 305-310.
Hugo ab. Cluniac. 306.
Hugo ep. Gratianopol. 306.
Iacobus Intercisus m. 283.
Iacobus Nisibenus ep. 37.
Iacobus mon. in Syria 32-34.
Iazdbozid m. in Perside 279.
Iesus Christus. Spinea corona 306. — Crucis Inventio 92-93. — Clavorum Inventio 93. — Eucharistia 293.
Ignatius de Loyola 321-22.
Ioachim pater B. V. M. 20, 317,

Iohannes Baptista 264.
Iohannes de Brébeuf, Isaac Jogues et soc. mm. Canad. 325.
Iohannes Chrysostomus 276.
Iohannes Damascenus 290.
Iohannes Eudes 325.
Iohannes Hiberus Hagiorita 289.
Iohannes Lycopolitanus 239.
Iohannes Nepomucenus m. 260.
Iohannes de Pake 272.
Iohannes et Paulus mm. Romae 133.
Ioseph hymnographus 206.
Itta mater S. Gertrudis 295.
Iulianus m. Nicomediae (*al.* Lugduni) 78.
Lambertus ep. Traiect. 298.
Leo quidam 273.
Lioba v. 294.
Lucius et soc. mm. in Africa 79.
Ludovicus IX rex 317.
Lugaid ep. in Cell Achaid 98.
Macedonius ep. Philarum 275.
Macedonius mon. in Syria 32, 34.
Marcellinus tribunus, Mannea uxor, Iohannes, Serapion et Petrus mm. Tomis in Ponto 138.
Marcellus m. Tingi **116-139**.
Marciana v. m. Caesareae in Mauritania 125.
Maria Deipara 23, 206, 238, 319. — Conceptio **91-95**. — Nativitas 21.
Marianus et Iacobus mm. in Numidia 94.
Martielis. *Vid.* Marcellus.
Martinus ep. Turon. 241.
Martyres XII fratres, Beneventi 138.
Martyres Beth-Seleucienses 283.
Martyres IX pueri in Kola 288.
Martyres in Perside 279, 281, 283-84, 286.
Maximus Confessor 286.
Maximus m. 263.
Medardus ep. Noviom. 294, 296-98.
Menas m. in Aegypto 290.
Michael archang. 102.
Mihrsabor m. in Perside 284.
Mochteus ep. Lugmadensis 106-107.
Moderamnus ep. Redon. 294.
Modoaldus ep. Trever. 294.
Monulfus ep. Traiect. 294.
Morginus ep. in Cell Achaid 95-96.
Muiredach ep. in Cell Alaid 99.
Narses m. Seleuciae 279.
Natcáeim ep. in Tír Dá Glas 97.
Natcáeim II ep. in Tír Dá Glas 97.
Nicolaus ep. Myr. 11, 290-92.
Nicolaus Tolentinas 5.
Nilus ab. Cryptae Ferratae **204-206**.
Nona uxor S. Marcelli m. Tingi 128, 133-34.
Olavus rex Norvegiae m. 110.
Onuphrius erem. 275-76.
Pachomius ab. 75, 276.
Palladius ep. Autisiodor. 293.
Pantagathus ep. Vienn. 293.
Pardulfus ab. Waract. 293.
Pascharius ep. Nannet. 294.
Paternus ep. Abrinc. 294.
Paternus mon. m. Senon. 294.
Paternus ep. Veneticus 294.
Patres Aegyptii 276.
Patricius ep. apost. Hibern. 105-106, 239.
Paulus ap. 27, 314. *Vid.* Petrus.
Paulus et soc. mm. in Africa 75.
Paulus ep., Lucius et Cyriacus mm. Romae 77.
Paulus Simplex erem. 214, 234-42.
Paulus Thebaeus **212-214**, 216, 220, 224, **234-242**, 249.
Petrus ap. 20, 314.
Petrus et Paulus app. 13, 15, 23.
Petrus Martyr O. P. 314.
Petrus, Marcianus et soc. mm. Romae 82.
Philippus ep. Firmi m. 264-66.
Philippus ep. Heracl. m. 265.
Philippus m. Romae via Salaria 265.
Phocas ep. m. Sinope 260, 290.
Praxedes v. Romae 87.
Quirinus m. Romae 297.
Radulfus ep. Sisteron. 307.
Robertus Bellarminus ep. 324.
Rochus conf. 298.
Sebastianus m. 298.
Septimia (v.) Tolentini 6-8, 25-27.

Serenus m. Firmi 265.
Servandus et Germanus mm. in Hispania 124, 128, 132, 134-36.
Servatius ep. Tungr. 317.
Severina. *Vid.* Septimia.
Sigfridus ep. m. in Suecia 108.
Sinchell iunior ab. in Cell Achaid 98.
Sinchell senior ab. in Cell Achaid 98.
Sira m. in Perside 263.
Sophia v. m. Firmi 266.
Stephanus protomartyr 20, 271, 290, 315.
Stephanus ep. Lugdun. 78.
Susanica m. in Armenia 289.
Symeon Stylita iunior 58, 70.
Symeon Stylita senior **29-71**, 281.
Syneros m. Sirmii 265.
Tahmiazgerd m. 283.
Tharsacius et soc. mm. Alexandr. 76.
Thomas Aquinas 304.
Thomas de Tolentino m. in Thana 5.
Timotheus ap. 263.
Trophimus m. Synnadis 263.
Uedgonus ep. in Cell Achaid 95-96.
Vedastus ep. Atrebat. 294.
Vennocus ep. in Cell Achaid 95-96.
Verulus et soc. mm. in Africa 80.
Victor m. Cerasii 125.
Victor m. Massil. 260.
Victor et Corona mm. Otriculi **194-197**.
Victurus et soc. mm. in Africa 83.
Vissia v. m. Firmi 266.
Waldburgis abb. Heidenheim. 294.
Willibaldus ep. Eichstet. 294.
Zoticus et soc. mm. in Africa 75.

# INDEX AUCTORUM

*quorum opera in hoc tomo recensita sunt.*

*Amann, Dumas*, L'Église au pouvoir des laïques 300.
Ambrogio (Sant') nel XVI centenario della nascita 268.
Anaphorae syriacae 251.
*Balthasar (von)*, Die « Gnostischen Centurien » des Maximus Confessor 286.
— Kosmische Liturgie 286.
*Baus*, Der Kranz in Antike und Christentum 260.
*Bayón*, Como escribió Alfonso de Ligorio? 327.
*Beaufays*, Sainte Alice 312.
Bibliografia di Msgr. Galbiati 323.
*Brilioth*, Den senare Medeltiden 310.
*Buckler, Calder*, Monuments from Phrygia and Caria 262.
*Couffon*, Répertoire des églises du diocèse de Saint-Brieuc 292.
*Crum*, Fragments of a Church Calendar 271.
*Dainville (de)*, Les Jésuites et l'éducation de la société française 321.
*De Angelis d'Ossat*, La geologia delle catacombe romane 257.
*Delanne*, Domaine de l'abbaye de Nivelles 295.
*De Meyer*, Leven van de H. Alice van Schaarbeek 312.
*Dimier*, La Vita Hugonis 305.
— S. Hugues de Bonnevaux 305.
— Cartulaire de Bonnevaux 305.
Dopo il centenario di S. Carlo 323.
Festschrift Ed. Eichmann 303.
*Festugière*, La sainteté 253.
*Fliche*, Réforme grégorienne et reconquête chrétienne 301.

*Fliche, Martin*, Histoire de l'Église 300.
*Galbiati*, Della fortuna letteraria di S. Ambrogio 268.
— I duchi di Savoia nel loro carteggio con S. Carlo 323.
*Giet*, Idées sociales de S. Basile 266.
— Une méprise de S. Basile 266.
*Gröber*, Der Mystiker Heinrich Seuse 315.
*Hanon de Louvet*, Histoire de Jodoigne 295.
*Heberdey*, Tituli Termessi 262.
*Heintjes*, De opgang tot God volgens Sint Maximus Confessor 286.
*Higgins*, The Persian War of the Emperor Maurice 281.
*Holmquist*, Reformationstidevarvet 310.
*Holmquist, Pleijel*, Svenska Kyrkans Historia 310.
*Hubay*, Missalia Hungarica 302.
*Kniewald*, Pray-Kódex 302.
*Krautheimer*, Corpus basilicarum Romae 258.
*Kruitwagen*, Laat-middeleeuwsche paleografice, liturgica... 318.
*Maffei*, Réservation eucharistique 293.
*Marie de l'Incarnation*, Écrits spirituels et historiques 324.
*Martin*, Origines du Gallicanisme 300.
*Monneret de Villard*, Storia della Nubia cristiana 273.
— Le chiese della Mesopotamia 273.
*Nelson*, Linköpingslegendariet 315.
*Pioger*, S. Jean Eudes 325.
Pisciculi... Franz Jos. Dölger dargeboten 259.
*Prandi*, La Memoria apostolorum in catacumbas 257.
*Prete*, I SS. Alessandro e Filippo nella Chiesa Fermana 264.
— La leggenda nell' agiografia Fermana 264.
*Radó*, Index codicum liturgicorum Hungariae 302.
*Ronsjö*, La Vie de S. Nicolas par Wace 290.
*Schröteler*, Jesuiteninternaten des 16. Jahrhunderts 321.
*Schütte*, Handbuch der deutschen Heiligen 293.
Studies (Anatolian) presented to W. H. Buckler 262.
*Swaans*, A propos des catéchèses mystagogiques attribuées à S. Cyrille de Jérusalem 270.
*Takaïchvili*, Expédition archéologique en Kola-Olthissi et en Tchangli 288.
*Tervarent (de)*, Les énigmes de l'art du moyen âge 316.
*Van Helmond*, Mas'oud du Ṭour 'Abdin 320.
*van Nijen*, Sint Cornelius 298.
*Vielliard*, Recherches sur les origines de la Rome chrétienne 254.
*Zuidweg*, Werkwijze van Jacobus de Voragine 313.

# HOC VOLUMINE CONTINENTUR


† Hippolyte Delehaye. Saints de Tolentino. La *Vita S. Catervi* . . . . . 5

Paul Peeters. S. Syméon Stylite et ses premiers biographes . . . . . 29

I. Théodoret . . . . . 30
II. « Antoine » . . . . . 43
III. La Vie syriaque . . . . . 48

Baudouin de Gaiffier. Le martyrologe de Saint-Cyriaque. Son influence sur le martyrologe Romain. 72

Paul Grosjean. Notes d'hagiographie celtique . . 91

1. La prétendue fête de la Conception de la Sainte Vierge dans les Églises celtiques . . . . 91
2. Les douze évêques de Cell Achaid et les listes anciennes d'évêques irlandais . . . . 95
3. Le *Liber de Gradibus Caeli* attribué à S. Grégoire le Grand . . . . . 99
4. Une invocation des saintes Brigides . . 103
5. S. Domangort de Slíab Slainge . . . 106

Toni Schmid. Le culte en Suède de S^te^ Brigide l'Irlandaise . . . . . 108

Baudouin de Gaiffier. S. Marcel de Tanger ou de Léon? Évolution d'une légende . . . 116

I. Marcellus, patria Legionensis . . . . 116
II. Marcellus, centurio legionis Traianae . . 125
III. Uxor et filii S. Marcelli . . . . . 127

Mauritius Coens. Catalogus codicum hagiographicorum latinorum Archivi historici civitatis Coloniensis 140

Appendix I. *Miracula S. Gaugerici* . . . . 193
II. *Passio SS. Victoris et Coronae et Translatio Aquisgranum* . . . . . 194

François Halkin. S. Barthélemy de Grottaferrata. Notes critiques . . . . . 202

P. Noordeloos et François Halkin. Une histoire latine de S. Antoine : la « Légende de Patras ». . . 211

Bulletin des publications hagiographiques . . 251

GTU Library
3 2400 00253 1717

DATE DUE

NOV 2 1995
NOV 2 1995
DEC 7 1995
JAN 2 8 1999

GAYLORD
PRINTED IN U.S.A.